LECTURE ET CONVERSATION.

PETITE

BIBLIOTHÈQUE FRANÇAISE,

OU

CHOIX DES MEILLEURS OUVRAGES DE LA LITTÉRATURE MODERNE,

A L'USAGE DE LA JEUNESSE,

SUIVI

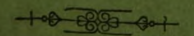
D'UN QUESTIONNAIRE

PAR Mme A. BRÉE,

Maitresse de conversation à l'Institut français de Leipzig.

I. VOLUME — THÉRÈSE.

SECONDE EDITION.



LEIPZIG

LIBRAIRIE DE BAUMGAERTNER.

1851.

PETITE BIBLIOTHEQUE FRANÇAISE,

OU

CHOIX DES MEILLEURS OUVRAGES DE LA LITTÉRATURE MODERNE,

A L'USAGE DE LA JEUNESSE,

SUIVI

D'UN QUESTIONNAIRE

PAR MME A. BRÉE,

Maîtresse de conversation à l'Institut français de Leipzig.

I. VOLUME. — THÉRÈSE.

Seconde Edition.

LEIPZIG

LIBRAIRIE DE BAUMGAERTNER.

1851.

Avis.

En faisant suivre ses chapitres d'un certain nombre de questions, l'auteur a eu pour but d'offrir aux personnes qui se livrent à l'étude de la langue française un moyen facile de puiser dans une lecture un sujet de conversation. C'est le procédé mis en usage par Robertson, Alvarès Lévi, Noël et Chapsal, etc. C'est surtout à ceux qui étudient sans maîtres qu'un *Questionnaire* peut être d'une grande utilité, soit que deux élèves d'une certaine force s'exercent oralement en s'adressant réciproquement les questions, soit qu'un élève seul réponde par écrit aux questions posées d'avance, sauf à contrôler son travail au moyen des numéros de renvoi. — Un maître peut aussi, après avoir fait faire une lecture, donner pour travail à ses élèves la tâche de répondre par écrit aux questions, se réservant de corriger les réponses dans une leçon suivante.

THÉRÈSE

OU

L'ENFANT VOLÉ,

PAR

A. F. DE SAINTES,

OUVRAGE AUTORISÉ PAR L'UNIVERSITÉ DE FRANCE,

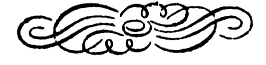
SUIVI

d'un Questionnaire

PAR Mme A. BRÉE,

Maitresse de conversation à l'Institut français de Leipzig.

Seconde Edition.



LEIPZIG

LIBRAIRIE DE BAUMGAERTNER.

1851.

THÉRÈSE

OU

L'ENFANT VOLÉ.

Chapitre I.

La Famille de l'artisan. — Ce que c'était que Catherine.

Le père Mathieu et sa femme[1] étaient de pauvres ouvriers gagnant péniblement leur vie. Mathieu passait, dans la petite[2] rue de l'Oursine (faubourg Saint-Marceau), où il demeurait, à Paris, pour un garçon menuisier bon travailleur[3], fort rangé; sa femme, pour une habile[4] cardeuse de matelas et une mère ayant bien soin de ses enfants. Elle n'en avait que deux[5] : Thérèse, la petite fille, âgée seulement de quatre ans[6], se faisait remarquer par sa gentillesse; le garçon, qu'on appelait Michel, at-

teignait sa dixième[7] année; et déjà on le citait dans le quartier pour ses excellentes qualités[8].

On voyait ces braves gens satisfaits dans leur médiocrité[9]. La santé des deux époux paraissait parfaite; les enfants venaient bien; ils étaient obéissants : que de motifs pour être heureux! aussi, chaque jour, Mathieu et sa ménagère louaient-ils Dieu de la félicité que sa bonté leur accordait.

Les délassements que prenaient ces bons ouvriers, les jours consacrés au repos, se bornaient à des promenades au bois de Romainville[10], où, le dimanche, on voit arriver, par bandes joyeuses, le peuple de la ville et des faubourgs[11]. Le premier dimanche de mai de l'année 1817, Mathieu et sa famille étaient assis[12] à l'ombre d'une touffe de jeunes châtaigniers; la mère Mathieu venait d'étendre sur la pelouse une serviette de toile écrue qu'elle avait tiré de son panier. Un morceau de viande froide, du pain blanc, une bouteille de vin[13], deux couverts et deux gobelets d'étain, qui servaient à ces sortes de parties champêtres, appelaient l'appétit de nos faubouriens. Pendant que les parents dressaient le couvert, Michel et sa sœur s'écartèrent un peu[14]. La

petite fille cueillait des fleurs; le jeune garçon cherchait des nids... Comme ils tardaient à revenir, la mère commence à être inquiète :

— Michel! Thérèse! crie-t-elle, où êtes-vous? venez manger[15].

L'écho du bois répond : *Venez manger!* mais Michel et sa sœur ne paraissent point.

— Peste soit des enfants! dit le père, ils n'en font pas d'autre[16]; et, grossissant sa voix, il appelle lui-même :

— Michel! Thérèse! venez donc!...

L'écho redit encore : *Venez donc!...*

Mathieu prend le parti de s'éloigner un peu et de s'enfoncer[17] dans le plus épais du bois, tandis que la pauvre mère contemple tristement la *symétrie* de son petit repas... des larmes[18] viennent mouiller sa paupière... Dix minutes s'écoulent... personne ne revient; son cœur se trouble et se serre; elle tremble : tous ses membres sont agités... Son fils paraît enfin. La bonne mère court à lui :

— Michel, où est ta sœur[19]?

— Je la cherche, maman; je la croyais ici.

— Et ton père, ne l'as-tu pas vu?

— Non, maman : ma sœur allait[20] sans cesse en avant; déjà elle avait un beau bouquet de violettes qu'à chaque instant je gros-

sissais; mais l'étourdie marchait toujours. Allons-nous-en, lui disais-je, allons-nous-en; nous nous écartons beaucoup trop de l'endroit où nos parents sont restés assis : nous ne saurons peut-être pas retrouver notre chemin. — Oh! que si! que si! me répondait Thérèse; puis elle cueillait encore, cinq, six, dix grosses violettes en s'écriant : Oh! Michel! vois comme elles sont belles!... J'ai fini par la perdre de vue. J'ai eu beau l'appeler, la chercher... peine inutile. A la fin, j'ai cru la revoir avec vous, et me voici.

— Malheureux enfant, s'écrie la mère, tu as perdu ta sœur...

Mathieu arrive à son tour, mais il est seul aussi; les pleurs de sa femme, l'absence de sa fille, le font tressaillir d'effroi.

— Tu ne l'as pas vue? lui dit la première.

— Non, répond[21] le menuisier d'un air sombre...

Et les voilà qui se mettent[22] tous les trois en campagne, appelant sans cesse : Thérèse! Thérèse! Ils en demandent des nouvelles à toutes les personnes qu'ils rencontrent. Ils indiquent son âge, sa taille, son costume, sa jolie petite mine, sa naïveté... Soins superflus! Thérèse se sera égarée. La bonne mère, au

désespoir, ne fait plus que sangloter; son courage l'abandonne. La tristesse de son mari, les larmes de son fils, qui coulent abondamment, attestent à tous les passants la douleur des pauvres artisans et la perte qu'ils ont faite. Leurs recherches ayant été infructueuses[23], ils prirent tristement le chemin du faubourg. Le père Mathieu alla de suite chez le commissaire[24] de police de son quartier renouveler la déclaration qu'il avait déjà faite chez le maire de Romainville; mais tout fut sans succès. Huit jours se passèrent dans les informations et le chagrin, et Thérèse ne reparut pas. Les malheureux n'entendirent[25] plus parler de leur fille. Le jeune homme, resté avec son père, apprit son métier. Plusieurs années s'écoulèrent sans qu'on pût obtenir aucun renseignement. A la fin, le temps adoucit la douleur des parents de Thérèse; ils cessèrent de la chercher, mais non de la regretter.

Nous allons voir ce qui se passait[26] dans le bois de Romainville pendant que cette famille au désespoir cherchait la malheureuse enfant.

Il existait dans Paris une femme du nom de Catherine, âgée d'environ cinquante[27] ans, née dans la dernière classe de la société. Elle avait longtemps été danseuse de corde[28], et avait

couru les provinces de France avec des bateleurs, gagnant sa vie par l'astuce et la tromperie. Cette créature était grande, sèche, décharnée[29]; son visage ridé, ses yeux creux, ses sourcils noirs, son teint jaune et ses cheveux crépus, encore assez épais, qu'elle tenait enfermés sous un mauvais mouchoir de couleur, lui donnaient une apparence de misère et de maladie, enlaidie par la méchanceté. Tout dans cette femme annonçait la fourberie[30], surtout quand elle affectait un air piteux et patelin pour mieux toucher les enfants et les jeunes personnes dont elle s'approchait. Afin d'appeler l'attention ou d'exciter l'intérêt[31], Catherine prenait tous les tons : tantôt elle paraissait humble, grelottant, mourant de faim et de froid, et osant à peine aborder les passants; tantôt elle affectait la fierté et se disait une *dame* infortunée, abandonnée de sa famille. On la rencontrait le dimanche, dans le bois de Romainville[32], un méchant panier au bras[33], avec quelques bâtons de sucre d'orge pour se donner l'air de faire un petit commerce. Cette vilaine femme était gourmande et paresseuse, aimant[34] mieux croupir dans son indigence que d'exercer une honnête industrie.

Le jour où Thérèse s'égara, la méchante

pauvresse la rencontra, sur la lisière[25] du bois de Romainville. L'enfant était seule : Catherine, en la voyant, conçut le projet le plus coupable[26] et aussi le plus lucratif pour une mendiante qui spécule sur la crédulité publique

Elle lui adressa la parole en offrant à ses yeux un bâton de sucre d'orge[27].

— Prenez cela, ma jolie demoiselle, lui dit la mauvaise femme.

La gentille Thérèse, qui sent son petit estomac défaillir de sa course, accepte[28] sans façon le sucre d'orge, le porte à sa bouche, et se met à sauter de joie.

— Viens par ici, ma petite, continue Catherine; et, la saisissant par le bras, elle l'entraîne du côté opposé au bois, vers un lieu isolé.

Thérèse. — Je veux aller où est maman[29].

La grande femme prend l'enfant dans ses bras, et s'éloigne à pas précipités.

Thérèse. — O maman! maman! je veux voir maman.

Catherine, sans lui répondre, continue sa route. La pauvre Thérèse se débat dans les longs bras de la mendiante; inutiles efforts! Elle veut crier, mais Catherine étouffe la voix de l'innocente créature[40] en lui appliquant sur la bouche le mouchoir qu'elle porte au cou.

Déjà la malheureuse s'est dérobée à tous les yeux. L'endroit écarté qu'elle a choisi lui permet de méditer sur son crime avec sécurité, et d'en commencer l'exécution. Elle met bas son fardeau. La petite fille est à peine à terre, qu'elle veut prendre sa course et s'enfuir; mais Catherine, allongeant un de ses bras secs et nerveux, la saisit, l'arrête et lui adresse les paroles suivantes :

— Enfant, quel est ton nom?

Thérèse *toute tremblante.* — Mon nom?... on m'appelle Thérèse.

— Que font tes parents?...

La petite, plus morte que vive, balbutie :

— Je les ai laissés dans le bois...

— Sont-ils riches?

— Je ne sais pas.

— Quel est leur habillement?...

Thérèse pleure et s'écrie :

— J'ai bien faim! ah! madame, donnez-moi à manger; je veux du pain.

— Tu en auras à la maison, si tu es sage. Songe que tu n'as pas, à présent, d'autre maman que moi; que moi seule je suis ta mère; que tu dois faire toutes mes volontés; que si tu y manques, tu auras le fouet bien fort [11], et point à manger...

A ces mots terribles, la pauvre enfant est saisie d'effroi; elle tremble comme la feuille et se tait; mais de grosses larmes coulent sur ses joues. Catherine se met en devoir de la déshabiller[42]. Les pleurs de Thérèse redoublent.

— Grâce! madame! grâce[43], s'écrie-t-elle; ne me faites point de mal, je serai bien sage, je vous obéirai comme j'obéissais à maman.

— A la bonne heure. Songe qu'à la moindre plainte...

Et voulant donner à la petite infortunée une idée du supplice dont elle la menaçait, l'indigne mendiante lui applique[44] avec sa main sèche et ridée, deux grands coups qui font tressaillir de peur et de douleur la fille de Mathieu. Toutefois la victime étouffe ses cris et ne souffle plus le mot. La pauvresse lui ayant ôté les vêtements propres qu'elle portait, lui enveloppa[45] la tête d'un fichu déchiré; le reste du corps, d'un vieux châle; et, après avoir placé dans son panier la défroque de l'enfant, elle la prit dans ses bras. La nuit étant venue[46], Catherine rentra dans Paris, par des chemins détournés, avec sa proie et arriva à son domicile.

Chapitre I.

Questionnaire.

1 — Le père Mathieu et sa femme étaient-ils riches?
2 — Où demeuraient-ils?
3 — De quelle réputation Mathieu jouissait-il?
4 — Quelle profession exerçait sa femme?
5 — Combien avaient-ils d'enfants?
6 — Comment s'appelait la petite fille, et quel âge avait-elle?
7 — Quel âge avait le garçon, et quel était son nom?
8 — Que pensait-on de lui dans le quartier?
9 — Ces braves gens étaient-ils contents de leur sort?
10 — Quels étaient les délassements de ces bons ouvriers?
11 — Que voit-on le dimanche au bois de Romainville?
12 — Que faisaient Mathieu et sa famille le premier dimanche de mai 1817?
13 — De quoi se composait le repas que la mère Mathieu venait de disposer sur la pelouse?
14 — Que firent Michel et sa sœur pendant que leurs parents dressaient le couvert?
15 — Leur mère n'était-elle point inquiète de leur absence, et que fit-elle?
16 — Que dit le père Mathieu?
17 — Quel parti prend-il?
18 — Que faisait la mère Mathieu pendant ce temps là?
19 — Que dit-elle à Michel lorsqu'elle l'aperçut?
20 — Comment Michel lui expliqua-t-il la disparution de sa sœur?

21 — Que dit Mathieu lorsqu'il revint auprès de sa femme ?
22 — Que firent-ils alors tous les trois ?
23 — Quel parti prirent-ils en voyant leurs recherches infructueuses ?
24 — Où alla le père Mathieu ?
25 — Les malheureux ouvriers eurent-ils enfin des nouvelles de leur fille ?
26 — Qu'allons-nous apprendre maintenant ?
27 — Quel âge avait Catherine, et dans quelle classe de la société était-elle née ?
28 — Quel état exerçait-elle dans sa jeunesse ?
29 — Faites-moi son portrait.
30 — Avait-elle l'air franc et ouvert ?
31 — Que faisait-elle pour exciter l'intérêt ?
32 — Où la rencontrait-on le dimanche ?
33 — Que portait-elle au bras ?
34 — Cette femme exerçait-elle quelque profession ?
35 — Où cette méchante pauvresse rencontra-t-elle Thérèse ?
36 — Quel projet forma-t-elle en la voyant ?
37 — Que lui offrit-elle ?
38 — Que fit Thérèse ?
39 — Que dit-elle lorsque la méchante femme la prit par le bras ?
40 — Que fit la mendiante pour étouffer les cris de l'enfant ?
41 — Quelles menaces lui adressa-t-elle ?
42 — Lui laissa-t-elle les habits qu'elle portait ?
43 — Que lui dit l'enfant ?
44 — Que fit la méchante femme pour donner à Thérèse une idée des châtiments qui lui étaient réservés ?
45 — Comment remplaça-t-elle les vêtements propres qu'elle avait enlevés à l'enfant ?
46 — Où alla-t-elle lorsque la nuit fut venue ?

Chapitre II.

L'Habitation du pauvre.

Catherine était logée dans le faubourg Saint-Martin[1], et occupait au faîte d'un vaste bâtiment, contenant plus de cent pauvres ménages, une vilaine et triste chambre, donnant[2] sur les toits et ne recevant de jour que par une petite fenêtre. Pour arriver à ce chétif réduit, il fallait monter six[3] étages, suivre un corridor obscur et malpropre et grimper par une échelle.

Le mobilier de la *pauvresse* portait à la fois l'empreinte[4] de la misère et de la malpropreté. L'enfant ne put considérer son nouveau domicile sans frissonner[5] d'horreur et de crainte; des larmes abondantes s'échappèrent de ses yeux et vinrent inonder sa gentille figure.

— Ah! madame! s'écria la pauvre petite, je vous en prie[6], conduisez-moi à papa et à maman.

— Ton papa! répond la mendiante, tu n'en as pas; quant à ta maman, tu la vois : c'est moi; et prends bien garde à ne pas l'oublier; car, si cela arrivait, et que tu cessasses de m'appeler ta mère[7], non-seulement je ne te donnerais rien à manger, mais encore je te corrigerais fort et d'importance; entends-tu?

— Ah! madame! répliqua toute tremblante la fille du menuisier, je serai sage et obéissante; mais donnez-moi quelque chose à manger, je vous en prie, j'ai si faim!

Catherine alors coupa un morceau de son pain noir[8], puis tira une petite pomme de son panier et présenta l'un et l'autre à Thérèse, qui les prit bien vite et se mit à les manger avidement.

Ensuite, elle prit un pot de terre et prévint Thérèse qu'elle allait un moment la quitter[9], en lui recommandant de n'avoir pas peur pendant son absence. En sortant, Catherine ferma la porte à double tour, et laissa la fille de Mathieu dans une grande tristesse. Cependant, à quatre ans, un enfant ne peut guère apprécier le danger qui l'environne[10] : insouciant

comme on doit l'être à cet âge, il finit par s'accoutumer à sa situation, quand il a surtout satisfait son appétit. Ce que craignait le plus Thérèse, dans le moment[11], c'était de se trouver seule, sans lumière. L'enfant pleurait, et tâchait d'étouffer ses sanglots. Un gros chat[12], qui était le seul compagnon de la misère de Catherine, vint tourner[13] tout autour de la petite en lui faisant sentir au visage les poils de sa fourrure qu'il frottait contre ses yeux et son front en miaulant doucement. Thérèse[14] en eut peur d'abord; mais elle s'accoutuma promptement à son jeu, et la société de cette pauvre bête fut pour l'enfant une véritable consolation. Collée contre le ventre[15] de l'animal, elle se trouvait pleinement rassurée, quand la mendiante reparut. Elle apportait de quoi faire[16] une mauvaise soupe, qu'elle se mit en devoir de préparer sur son fourneau. Enfin, on dressa le couvert; le repas fut servi; Catherine, Thérèse et Raton se mirent[17] à table et firent des merveilles. Quoique la soupe fût loin d'être bonne, la fille du menuisier[18] la trouva excellente, tant il est vrai que l'appétit est le meilleur cuisinier du monde. Après ce frugal souper, la vieille et sa compagne[19] se couchèrent. Catherine plaça l'enfant à ses côtés;

Thérèse s'endormit bientôt. Mais Catherine, la coupable Catherine, ne put dormir[20] de la nuit; elle voulait se servir de la petite Thérèse pour exciter l'intérêt et la générosité publique. Catherine[21] cherchait la manière dont elle s'y prendrait pour ne pas se compromettre, et la malheureuse tremblait en pensant que la moindre imprudence, un simple hasard, pouvait lui faire perdre les fruits de son crime.

La mendiante résolut toutefois, pendant les premiers jours[22], de ne se montrer qu'avec une grande circonspection; et, avant de prendre le parti de sortir avec la petite fille, de la bien styler dans le nouveau genre d'industrie auquel elle voulait l'initier.

Pendant huit jours[23], Catherine prêcha si bien l'innocente créature, lui répéta si souvent qu'à la moindre désobéissance elle l'attacherait au pied de sa grande armoire, l'abandonnerait seule dans la chambre, toute nue[24], au milieu des souris et des rats, et sans manger, que la pauvre enfant lui promit, en pleurant amèrement, d'être bien obéissante et de la satisfaire en toute chose. La mendiante[25], assurée dès-lors de la docilité de sa victime, ne craignit plus de paraître avec elle en public.

La *mère* et la *fille*, ainsi les appela-t-on

bientôt, se montrèrent[26] alors sur les boulevards et dans les rues fréquentées, où elles établirent le siége de leur importune industrie. Catherine et Thérèse, couvertes de haillons et barrant presque le chemin aux passants[27], affectaient d'être transies de froid. La première semblait en outre livrée à une fièvre ardente et faisait[28] claquer ses dents, tandis que l'autre cherchait[29] à apitoyer les âmes sensibles sur le malheureux état de sa mère.

La méchante femme, abusant de son jeune âge, l'avait formée comme[30] un singe qu'on aurait dressé, à force de coups, à faire des grimaces et des tours d'adresse. Ce n'était donc que machinalement qu'elle prononçait ces mots : *Donnez, s'il vous plait, quelque chose pour ma mère.* Sa jolie petite mine et ses supplications habituelles[31] en faveur de celle qu'elle appelait sa mère, suffisaient pour faire arriver la pièce libérale dans la modeste *sébile* qu'elle tendait avec grâce et humilité à la main généreuse qui s'apprêtait à y déposer son offrande.

Pendant plus de cinq ans rien ne fut changé dans le sort de la pauvre Thérèse[32]. Catherine, par son moyen, avait amassé[33] une certaine somme qui, avec de l'économie, aurait dû la

mettre à l'abri du besoin pendant quelque temps et lui procurer des vêtements chauds pour l'hiver[24], un peu de bois, des aliments sains, et rétablir sa santé que le temps et la mauvaise conduite semblaient avoir altérée; mais la mendiante aimait[25] mieux manger en un jour ce que sa fille avait recueilli en un mois.

Thérèse, malgré les pernicieux exemples qu'elle avait sous les yeux, conservait[26] cependant les principes de vertu que ses parents avaient fait germer en elle; ses sentiments de bienveillance envers les autres[27] pauvres éclataient fort souvent. Lorsqu'ils se retiraient le soir avec Catherine, ils exprimaient quelquefois leur chagrin sur le peu de gain de leur journée et la détresse où ils se trouvaient; Thérèse[28] sollicitait alors sa *mère* de leur faire une avance; mais c'était peine perdue : sa *mère* recevait[29] fort mal ces propositions d'un cœur bon et sensible.

Mais Thérèse, qui avait une petite réserve sous le bourrelet de son pauvre jupon, qu'elle alimentait chaque jour par quelques monnaies[30], glissait dans la main du mendiant ou de la mendiante qui se plaignait, ce que l'égoïsme de Catherine leur refusait, mais ce que son bon cœur à elle lui suggérait de donner.

Questionnaire.

Chapitre II.

1 — Dans quel quartier de Paris était logée Catherine?
2 — Où était placée la chambre qu'elle habitait?
3 — Que fallait-il faire pour arriver à ce chétif réduit?
4 — Comment était le mobilier de la pauvresse?
5 — Quel sentiment éprouva la malheureuse Thérèse en considérant son nouveau domicile?
6 — Que dit-elle à Catherine?
7 — Que lui répondit la méchante femme?
8 — Que donna-t-elle à manger à l'enfant?
9 — Quelle recommandation fit-elle à Thérèse en la prévenant qu'elle allait la quitter?
10 — Quelles réflexions l'auteur fait-il sur l'insouciance naturelle à l'enfance?
11 — Que craignait le plus Thérèse dans ce moment?
12 — Quel était le compagnon de la misère de la mendiante?
13 — Que fit ce chat en entendant pleurer la petite fille?
14 — Thérèse eut-elle peur d'abord?
15 — Comment était Thérèse lorsque la mendiante rentra?
16 — Qu'apportait Catherine?
17 — Que firent bientôt Catherine, Thérèse et Raton?
18 — La fille du menuisier trouva-t-elle la soupe bonne? — Pourquoi?

19 — Que fit-on après ce frugal repas?
20 — Catherine passa-t-elle une bonne nuit?
21 — A quoi pensait-elle pendant son insomnie?
22 — Quelle résolution prit-elle?
23 — Sortit-elle avec Thérèse pendant les premiers huit jours?
24 — Quelles menaces adressa-t-elle à l'enfant?
25 — A quoi se décida-t-elle lorsqu'elle fut assurée de la docilité de sa victime?
26 — Où se montrèrent d'abord Catherine et Thérèse, et comment les appelait-on?
27 — Quels moyens employaient les deux mendiantes pour exciter la pitié publique.
28 — Quelle maladie simulait Catherine?
29 — Que faisait Thérèse pendant ce temps-là?
30 — A quel animal l'auteur compare-t-il la pauvre enfant?
31 — Ses supplications attiraient-elles beaucoup d'aumônes à la méchante Catherine? — Et pourquoi?
32 — La petite Thérèse mendia-t-elle longtemps ainsi?
33 — Ce manége des deux femmes rapportait-il beaucoup d'argent?
34 — Qu'aurait pu faire Catherine avec l'argent qu'elle gagnait par sa coupable industrie?
35 — Pourquoi donc ne faisait-elle pas d'économies?
36 — Thérèse s'était-elle corrompue par le contact de cette vilaine femme?
37 — Avait-elle pitié des autres pauvres?
38 — Que faisait-elle lorsqu'elle les entendait se plaindre du peu de gain de leur journée?
39 — Sa prétendue mère faisait-elle ce qu'elle lui demandait?
40 — Que faisait alors Thérèse?

Chapitre III.

La Dame de Charité.

Cependant six années s'étaient déjà écoulées depuis que Thérèse vivait avec Catherine; et la malheureuse enfant se trouvait[1] si bien de son genre de vie, que, lorsque le mauvais temps les forçait de rester au logis[2], elle n'y savait que faire; car la mendiante ne lui apprenait, dans ses moments de loisir, ni à travailler[3], ni même à prier Dieu, ce qui est pourtant le premier devoir de tout chrétien. La jeune fille, dans son enfance, avait montré des dispositions bien différentes; l'exemple et l'habitude vont la perdre[4], si Dieu, dont la bonté est infinie, n'envoie un ange à son secours[5].

Un de ces anges du ciel existait dans le faubourg Saint-Germain : une dame riche, âgée, veuve[6], presque sans parens, madame la marquise

de Bon, avait adopté pour famille tous les malheureux qu'elle rencontrait ou qu'on lui désignait. Ses bienfaits, qu'elle cachait pourtant avec soin, l'avaient fait nommer[7] *dame de Charité*. On appelle ainsi à Paris des dames occupant pour la plupart des positions élevées, et qui sont chargées[8] de faire des quêtes à domicile pour les pauvres et de leur distribuer les aumônes. Il y en a ordinairement trois dans chacun des douze arrondissements de Paris. Elle avait pour confident de ses aumônes[9] un bon vieux domestique qui avait pris soin de son enfance.

Plusieurs fois, en passant sur le Pont-Royal, ce brave homme avait remis[10] sa modeste offrande à la petite Thérèse. Le ton humble et soumis de cette enfant, ce son de voix si touchant[11], la grâce naturelle de toutes ses manières, ses traits qui, malgré sa misère, annonçaient la santé, l'innocence et la candeur, l'intéressèrent vivement. Il parla des deux mendiantes à madame de Bon. Il ne fallait pas beaucoup insister auprès de cette excellente dame pour exciter sa sensibilité. Elle vole[12] à l'instant même au Pont-Royal; elle y trouve Catherine auprès du parapet. Sa pâleur, sa maigreur, son vêtement misérable,

cette fièvre ardente qui semble la consumer, viennent[13] émouvoir sa compassion. Un peu plus loin elle voit cette jeune enfant, si gentille malgré son extérieur malheureux, qui redouble[14] encore pour elle l'intérêt des passants. A l'instant elle s'approche de Thérèse : Qui est votre mère[15], mon enfant? lui dit-elle.

— La voilà près de la guérite, madame; assistez-la, s'il vous plaît.

— Elle paraît malade, votre mère?

— Oh! madame, ma mère est bien misérable!

— Si elle est malade, je puis la faire entrer dans un hospice!...

Les passants, toujours avides de nouveautés à Paris, et qui s'arrêtent[16] pour le plus léger événement, entourent bientôt les deux pauvres et leur protectrice. Catherine, qui n'ose se lever pour approcher, dans la crainte de montrer à la foule, déjà grossie de tous les curieux, qu'elle n'est point aussi infirme qu'on pourrait le croire, demeure[17] blottie dans son coin, attendant avec impatience le dénouement d'une scène qui commence à l'inquiéter. Enfin, elle aperçoit Thérèse et la dame qui s'approchent. — Tenez, ma bonne, dit l'inconnue à Catherine[18] en lui présentant

vingt sous et une carte de visite sur laquelle sont écrits son nom et son adresse, ne manquez pas de me venir trouver ce soir, à huit heures.

La pauvresse ne sait que penser de cette invitation[19]. Elle craint toujours que Thérèse ne divulgue son crime ; elle s'empresse donc de l'interroger sur ce que la bonne dame a pu lui dire. — T'a-t-elle parlé de ta mère[20], de ta famille ? lui demande la mendiante.

— Non, maman ; elle a seulement voulu savoir si vous étiez souffrante ; si nous sommes bien dans la peine.

— Et que lui as-tu répondu ?

— Que oui.

— Et voilà tout ?

— Oh ! mon Dieu, oui.

Lorsque le soir approcha, la baladine[21] se disposa à se rendre à l'invitation de madame de Bon, mais auparavant elle entra[22] dans une gargotte de la rue du Bac, où, placée bientôt avec sa fille dans un cabinet, elle demanda à souper. Thérèse ne parlait plus : sa conversation avec la bonne dame absorbait toutes ses idées. La colérique Catherine la regardait avec des yeux à la faire mourir de frayeur. Elle recommença alors les menaces qu'elle lui avait faites si souvent.

— Ne t'avise pas surtout, lui dit-elle, de prononcer jamais ces mots : *enfant volé*[23] !

— Volée! volée! dit la pauvre Thérèse en pleurant. Ah! c'est pourtant bien vrai, que vous m'avez...

Elle ne put achever; Catherine se leva tout à coup et lui montrant les poings :

— Si jamais tu prononces encore ce vilain mot-là[24]... Tu sais ce que je t'ai promis? C'est fait de toi!... C'est moi, moi seule, qui suis ta *mère*, entends-tu?... Et tu n'es point un enfant volé. Souviens-toi de cela et prends garde!... Ta mère?... c'est moi! et tu n'en as pas d'autre!...

— Oh! oui, ma... ma mère, dit la malheureuse Thérèse, toute saisie de peur et en laissant couler ses larmes avec plus d'abondance; je m'en souviendrai. — A la bonne heure. A ce prix bois un coup; et la mendiante force la petite fille à lui faire raison, sans vouloir plus rien entendre sur ce qui vient de se passer.

Après avoir payé son écot, Catherine et Thérèse[25] s'acheminèrent vers la demeure de celle que la petite affectionnait déjà dans son cœur. Un domestique à livrée introduisit[26] les mendiantes chez la dame de charité par un escalier dérobé. Madame de Bon se trou-

vait seule dans son oratoire[27]; un prie-Dieu en bois de noyer, surmonté d'un grand Christ en ébène, était devant elle. Tout autour se trouvaient des chaises de paille.

— Asseyez-vous[28] sur ces chaises, dit madame de Bon à la mère et la fille, d'une manière engageante et gracieuse. Elle-même se plaça sur un grand fauteuil en cuir noir de Russie; et, adressant bientôt la parole à Catherine avec un ton plein de douceur :

— Voyons, bonne femme[29], ne me déguisez rien de votre position. Où demeurez-vous?

— Pas loin d'ici, madame.

— Mais encore?

— Dans le marché Boulainvilliers[30], rue du Bac; nous y occupons un petit réduit tout à fait sous le toit, dont j'ai bien de la peine à payer le loyer, quoiqu'il ne soit que de cinquante francs par an.

— Il paraît que vous êtes veuve?

Catherine se tait[31].

— Vous n'avez donc point d'état?

— J'en avais un[32], madame : j'ai tout perdu; ma fille fait seule aujourd'hui ma consolation.

— Savez-vous lire, petite[33]?

— Madame, je ne sais pas lire, répond Thérèse d'un air confus.

— Comment! reprend la dame de charité étonnée, en fixant la vieille femme[24], vous n'enseignez donc rien à votre fille? Vous lui avez appris, au moins, à élever tous les jours son âme à Dieu?

— Madame, la misère...

— La misère[25], repart la dame vivement, n'empêche pas une mère de faire connaître à son enfant les premiers devoirs de sa religion sans laquelle on ne peut être heureux...

Se tournant vers Thérèse :

— Ma fille, serais-tu bien aise d'avoir quelque instruction?

— Ah! madame! Dieu lit[26] dans mon cœur! jamais reconnaissance n'égalerait la mienne pour l'être bienfaisant qui m'enseignerait à l'adorer, à lire et à écrire. Je serais si contente de n'être ni une ignorante ni une ingrate!

Catherine, dit la dame, votre situation mérite des secours; je vous en ferai donner : vous aurez, à compter d'aujourd'hui même, du pain[27], de la viande, des vêtements pour vous et votre fille. Je vous fournirai de l'ouvrage. Vous savez coudre[28], il n'y a pas à en douter (Catherine baisse les yeux et rougit) : toutes les femmes savent employer utilement l'aiguille et les ciseaux. Vous ferez des chemises pour les

hôpitaux, on vous les portera toutes taillées. Thérèse ira tous les jours à l'école gratuite[39]. Je la recommanderai à la directrice, la bonne madame Duvernet[40], qui lui apprendra, avec ses devoirs de religion, à lire, écrire et travailler...

Thérèse, à ces mots, ne se possède pas de joie. Elle se jette[41] en pleurant aux pieds de la dame de charité, tandis que sa prétendue mère, interdite, reste muette. La petite fille s'écrie en joignant les mains :

— Ah ! madame ! que vous êtes bonne, et comme je vais bien prier Dieu pour vous !...

MADAME DE BON. — Catherine, demain j'irai vous voir...

— Oui, Madame, répond celle-ci toujours distraite.

— Je vous enverrai madame Duvernet[42], avec tout ce que je vous ai promis...

Madame de Bon met encore dans la main de la pauvresse[43] une pièce de cinq francs, en lui disant : Catherine, à demain.

Après ce bonsoir prononcé d'un air affable, elle lui ouvre la porte ; et l'ancienne danseuse de corde, que des remontrances si sages, si remplies de douceur, commençaient à fatiguer autant qu'elles l'embarrassaient, se trouve en-

chantée[44] de pouvoir respirer en liberté dans la rue; il lui tardait aussi de se régaler[45] avec l'argent que la libéralité de sa nouvelle protectrice venait de lui remettre; car la malheureuse ne connaissait point la prévoyance : le présent était tout pour elle.

Allons, dit-elle à Thérèse en s'en allant, je veux ce soir que tu sois contente de moi : d'abord[46] je vais t'acheter un morceau de flan......

Et quoique Catherine sortit, pour ainsi dire, du cabaret, et qu'elle n'eût plus besoin de rien, elle entre tour à tour[47] chez le charcutier, le marchand de vin, le boulanger, le pâtissier, et y dépense[48] en un clin-d'œil, non-seulement les cinq francs, mais encore tout ce qui lui restait des aumônes de la journée.

Catherine et Thérèse rentrent dans leur réduit; Thérèse paraissait triste et pensive. Nous verrons dans un chapitre nouveau comment Catherine usa des bienfaits de madame de Bon.

Questionnaire.

Chapitre III.

---

1 — Pendant les six premières années Thérèse s'habitua-t-elle à son genre de vie ?
2 — Aimait-elle mieux mendier que de rester à la maison ?
3 — Pourquoi n'aimait-elle pas rester à la maison ?
4 — Cette existence oisive n'avait-elle pas de grands dangers pour Thérèse ?
5 — Comment Dieu vint-il à son secours ?
6 — Qu'est-ce que c'était que madame la marquise de Bon ?
7 — Quelle charge exerçait-elle ?
8 — Quelles sont les fonctions d'une *dame de Charité ?*
9 — Quel était le confident de ses bonnes œuvres ?
10 — Qu'avait fait ce brave homme en passant sur le Pont-Royal ?
11 — Pourquoi s'intéressa-t-il au sort de la pauvre Thérèse ?
12 — Que fit madame de Bon, lorsque le vieux domestique lui eut parlé des deux mendiantes ?
13 — Qu'éprouva-t-elle en voyant Catherine ?
14 — Et en voyant Thérèse ?
15 — Que lui dit-elle ? Et que répondit l'enfant ?

16 — Que firent les passants en voyant la marquise parler aux deux femmes ?
17 — Que fait Catherine en voyant la foule amassée autour d'elle?
18 — Que dit madame de Bon à Catherine et que lui remit-elle?
19 — La pauvresse fut-elle bien satisfaite de cette invitation ? Quelles étaient ses craintes?
20 — Que demanda-t-elle à Thérèse. et que lui répondit celle-ci?
21 — Que fit la baladine lorsque le soir approcha ?
22 — Où alla-t-elle avant de se rendre à cette invitation?
23 — Qu'elle conversation eut-elle avec Thérèse à propos de ces deux mots *enfant volé?*
24 — Quelles menaces lui fit-elle?
25 — Où allèrent Catherine et Thérèse en sortant de la gargotte?
26 — Par qui furent-elles introduites?
27 — Où se trouvait madame de Bon?
28 — Que leur dit cette respectable dame?
29 — Que dit-elle à Catherine?
30 — Où Catherine lui dit-elle qu'elle demeurait?
31 — Que répondit-elle quand cette dame lui demanda si elle était veuve?
32 — Et à cette question : n'avez-vous pas un état?
33 — Que demanda-t-elle à Thérèse, et que lui répondit l'enfant?
34 — La dame de charité ne fut-elle pas surprise que Catherine n'eût rien appris à sa fille, pas même à prier Dieu?
35 — Que répondit-elle à la mendiante, qui s'excusait sur sa misère?
36 — Que dit Thérèse, quand madame de Bon lui demanda si elle ne serait pas bien aise de recevoir quelque instruction?
37 — Quels objets madame de Bon promit-elle à Catherine de lui envoyer dès le lendemain?
38 — Ne lui parla-t-elle pas aussi de travailler?

39 — Où Thérèse devait-elle aller tous les jours?
40 — A qui serait-elle recommandée?
41 — Thérèse fut-elle bien contente, et que fit-elle?
42 — Quelle personne madame de Bon promit-elle d'envoyer à Catherine?
43 — Madame de Bon ne donna-t-elle pas immédiatement quelque chose à Catherine?
44 — La danseuse de corde était-elle bien satisfaite des remontrances de la dame de Charité; ne fut-elle pas, au contraire, fort aise de la quitter?
45 — Quel usage voulait-elle faire de l'argent qu'elle venait de recevoir?
46 — Que voulut-elle acheter à Thérèse?
47 — Où entra-t-elle tour à tour?
48 — Lui resta-t-il quelque chose de son argent?

Chapitre IV.

Les Bienfaitrices. — Astuce et Bonté. — Les mauvais penchants.

Il existe à Paris un grand nombre d'écoles gratuites[1] où les pauvres, et même les artisans peu aisés peuvent envoyer leurs jeunes enfants. Ces maisons se trouvent placées sous l'inspection des dames de Charité[2], qui sont chargées de veiller à ce que les maîtres et maîtresses réunissent les conditions de capacité et de moralité nécessaires pour instruire les enfants et les élever dans la crainte de Dieu. Madame de Bon[3], qui mettait son bonheur dans l'accomplissement des devoirs que sa charge lui imposait, visitait plusieurs fois la semaine les deux maisons placées sous sa surveillance : mais indépendamment de cela, elle avait fondé, non loin de son hôtel, un atelier de charité, où

les jeunes filles pauvres de son quartier pouvaient apprendre à coudre et même à broder.

Cet établissement était dirigé[4] par M. et madame Duvernet, braves gens que des malheurs immérités avaient réduits à la misère, et qui devaient cette position tranquille, sinon heureuse, à la bienveillante intervention de madame de Bon.

Madame Duvernet, avertie par la bonne marquise, se présenta[5] le lendemain matin dans le hideux réduit de Catherine.

Il faisait jour quand elle frappa à la porte.

— Qui est là? demande la mendiante sans bouger de son lit.

— Ouvrez, s'il vous plaît; c'est de la part de madame la marquise de Bon.

— Madame la marquise!...

A ce nom révéré, qui impose à Catherine, celle-ci se jette à bas de son lit, et va ouvrir.

— Soyez la bienvenue, madame, dit-elle en ouvrant la porte...

L'envoyée de la dame de Charité, suivie d'une domestique, qui porte un paquet, prend la parole en ces termes :

— Nous venons[6] par ordre de madame la marquise. Et déroulant ce qui est dans le paquet : Voici d'abord de quoi vous vêtir, vous

et votre enfant : pour chacune, deux chemises, deux bons jupons de laine, une camisole, des bas, des souliers.

Rien n'avait été oublié, et tout cela devait aller à merveille. Catherine, quoique affectant de pouvoir à peine se soutenir, n'en essaie[7] pas moins, sur son lit, tout ce qu'on lui offre.

La sensible Thérèse, habituée depuis si longtemps à vivre sous des guenilles et dans la malpropreté[8], ne peut contenir sa joie en voyant les beaux habits qu'on lui destine. Fière de sa métamorphose et de se voir tout d'un coup si *belle*, la petite fille ne se lassait[9] point de s'admirer, d'aller regarder fréquemment sa jolie mine, dans le morceau de glace, grand comme la main, qui était fixé par deux vieux clous à la muraille. Catherine les yeux ébahis contemplait ce tableau d'une satisfaction mutuelle entre celui qui reçoit et ceux qui donnent; mais elle le regardait avec des yeux beaucoup plus courroucés[10] que reconnaissants.

La dame parla d'envoyer, dès le jour même, Thérèse à l'école qu'elle dirigeait dans le quartier. La mendiante fit observer[11] que, si elle était obligée de garder le lit quelque temps pour se refaire, sa fille ne pourrait guère la quitter. Madame Duvernet répliqua qu'on lui pré-

parant d'avance tout ce dont elle aurait besoin[12], en mettant à côté de son lit, sous sa main, les boissons qui lui seraient ordonnées par le médecin que madame de Bon allait amener, Thérèse pourrait bien s'absenter quelques heures par jour seulement.

La mendiante prévoit déjà que, si elle consent à devenir l'objet des bienfaits de la dame de Charité, il faudra se réformer[13], travailler constamment, avoir une conduite régulière, être laborieuse et sobre, sans reproche enfin, et surtout renoncer à *son état.*

Ne plus mendier! pour un fainéant, c'est renoncer au bonheur. Elle résolut[14] toutefois de tirer tout le parti possible des bonnes dispositions de sa bienfaitrice, sauf à la payer plus tard d'ingratitude. Elle s'abandonnait à ces coupables pensées quand madame de Bon[15] entra elle-même, accompagnée d'un médecin. Ce dernier ne tarda point à reconnaître[16] que la mendiante n'avait d'autre maladie que celle qui s'attache à un être dégradé par la boisson et l'inconduite, et ordonna la diète[17] pendant quelques jours. Cette sentence fit frémir Catherine[18], qui intérieurement se promit bien de s'y soustraire.

Malgré la répugnance qu'elle éprouvait à ce

que Thérèse la quittât pour aller à l'école, sa politique[19] cependant la fit consentir à ce qu'elle appelait un sacrifice. Madame de Bon partit avec madame Duvernet, emmenant[20] Thérèse vêtue de ses nouveaux mais bien simples habits, dans lesquels tout le monde la trouva charmante.

Nous ne suivrons point Thérèse à la salle d'asile, où elle devint bientôt un modèle de sagesse et d'application. Dans quatre mois elle apprit[21] à lire couramment et à écrire passablement. Madame de Bon, instruite des progrès de sa protégée, vint souvent la voir chez sa mère, dont elle ne tarda pas à découvrir les mauvais penchants. Elle avait plusieurs fois parlé d'envoyer de l'ouvrage, mais Catherine, prenant un air[22] dolent devant sa bienfaitrice, alléguait pour excuse l'état de faiblesse dans lequel elle se trouvait encore.

La méchante femme prévoyait pourtant que les bienfaits[23] de la marquise, qui l'avaient fait subsister pendant quatre mois, finiraient par avoir un terme. Et puis d'ailleurs ce qu'on lui donnait ne lui suffisait pas pour satisfaire ses penchants dépravés. Elle essaya de reprendre[24] furtivement son ancienne vie de mendiante, mais les aumônes n'abondaient plus

comme du temps de Thérèse. C'était Thérèse qu'il lui fallait pour exciter la pitié publique, et elle résolut[25] d'arracher la malheureuse enfant à la vie douce et honnête que ces bienfaitrices lui avaient faite.

Un jour donc que, selon son habitude, l'enfant mettait dans un petit sac de toile un morceau de pain et le livre d'Évangile que madame Duvernet lui avait donné, tout à coup Catherine l'arrêtant lui dit : Tu n'iras[26] pas aujourd'hui à l'école.

Que voulez-vous donc que je fasse, maman? répondit la petite les larmes aux yeux...

— Tu vas le savoir.

L'abjecte créature, à ces mots, déshabille[27] sa fille, malgré ses pleurs; et, la couvrant des guenilles qu'elle avait conservées, lui dit avec un sourire malin et barbare :

— Devines-tu à présent?

— Hélas! est-ce que nous irions encore mendier?

— Justement.

Thérèse continue à pleurer.

— Allons, reprend la mendiante? sèche tes larmes et suis-moi.

— Mais où en est la nécessité, maman, rien ne nous manque : la bonne dame pourvoit à tous nos besoins...

— Oui, à tous nos besoins... repart Catherine, renversant[28] une petite bourse de peau qu'elle tire de son sein. Regarde, je n'ai pas le sou; et moi, tu le sais, je ne puis me passer de vin...

Allons, mademoiselle, continue-t-elle, prenez, s'il vous plaît, votre *sébile de bois*[29]. Apprêtez-vous à être bien *lamentable;* d'ailleurs, vous n'y êtes pas trop mal préparée, puisque vous pleurez encore, et à demander l'aumône avec instance, pour votre *pauvre mère rongée par la fièvre, dévorée par une maladie incurable*, entendez-vous?

Elle appuie sa recommandation d'un coup[30] assez fort de son poing osseux sur l'épaule nue et rondelette de la jeune enfant; puis, la prenant brusquement par la main, Catherine sort précipitamment avec sa victime, comme si elle eût craint d'être rencontrée et reconnue de madame de Bon. Thérèse sanglotait tout bas; mais la main décharnée de son bourreau la fixait trop bien à ses côtés pour que la pauvre petite pût concevoir l'idée de s'en séparer. Elles allèrent toutes les deux très-loin de leur domicile, et s'installèrent[31] sur le boulevard du Temple.

Le soir étant arrivé, la nuit permit aux deux mendiantes de retourner à leur demeure sans aucune fâcheuse rencontre.

Catherine était enchantée; le produit des aumônes de la journée avait dépassé ses espérances... Avant de monter[32] à leur chambre, comme les pauvresses n'avaient mangé, de tout le jour, que quelques petits morceaux de pain reçus par-ci par-là, elles entrèrent dans un cabaret où Catherine voulut souper. La mauvaise femme excitait Thérèse à boire; cette malheureuse aurait désiré en faire, comme elle[33], un être vil et méprisable; mais Dieu ne permit pas qu'une créature douée d'un si bon naturel se dégradât ainsi.

Catherine et Thérèse rentrèrent enfin, et se couchèrent. Cette première absence[34] de Thérèse chez madame Duvernet ne fut pas remarquée, mais comme cela se renouvela plusieurs fois, madame Duvernet se rendit[35] chez Catherine pour connaître la véritable cause de ces absences trop fréquentes, car l'enfant interrogée par elle s'était mise à pleurer sans vouloir répondre.

Catherine[36] balbutia quelques mauvaises excuses. Elle avait été malade, et Thérèse avait dû rester pour la soigner. Un jour madame de Bon se présenta elle-même au domicile de Ca-

therine, et ne la trouva pas. Elle conçut [37] de graves soupçons et revint le soir assez tard : madame Duvernet l'accompagnait. Les pauvresses, rentrées depuis un moment, n'avaient pas encore quitté leurs costumes. Catherine, fière des recettes abondantes que les touchantes paroles et la jolie figure de Thérèse lui procuraient chaque fois qu'elles se montraient pour mendier, cherchait [39] l'occasion de se broiller avec la dame de charité, pour être entièrement libre et s'en tenir à son premier métier. Lorsque la dame lui demanda pourquoi on avait toujours à se plaindre des absences de sa fille, elle lui répondit insolemment [40] :

— Eh! madame, ne faut-il pas que chacun fasse ses affaires?...

— En effet, remarque la charitable marquise, je vois d'où vous venez... cependant vous m'aviez bien promis que vous laisseriez à d'autres, plus malheureux, ce qui ne peut plus être pour vous qu'un superflu...

— Ne croyez-vous point, reprend avec aigreur la méchante Catherine, que ce que vous nous donnez peut suffire?..... Moi, j'ai des besoins; mon estomac ne peut supporter [41] l'eau; il faut bien que de temps en temps je demande

aux âmes compatissantes de quoi remonter mon pauvre cœur, sans cela...

— Assez, assez, Catherine, interrompt l'excellente madame de Bon, je vois ce qu'il vous faut maintenant, j'y pourvoirai. Je m'occuperai dès aujourd'hui de vous faire entrer [42] dans un hospice, où vous serez très-bien; sur ma recommandation on y aura des égards pour votre situation; votre tâche sera légère, et vous ne manquerez de rien. Mais vous me laisserez votre fille, n'est-ce pas? J'en prendrai soin; j'assurerai son avenir, en lui procurant un état...

Thérèse ne peut entendre ces mots sans une vive émotion [43] : elle se jette sur les mains de la dame, les couvre de baisers et de larmes. Son cœur est si ému, que les paroles lui manquent pour exprimer sa reconnaissance.

— J'espère, madame, reprend la mendiante [44], que vous ne nous ferez pas malgré nous tout le bien que vous nous offrez... D'ailleurs, jamais on ne m'enlèvera mon enfant... je ne consentirai point à ce que Thérèse abandonne sa mère... N'est-ce pas, Thérèse, ajoute Catherine, en s'approchant de la jeune fille, qui s'éloigne d'elle avec crainte, n'est-ce pas que tu m'aimes bien?...

Thérèse garde un silence morne...

— Que veut dire ceci? dit tout bas madame de Bon à madame Duvernet.

L'hésitation de Thérèse[45] paraît étrange aux deux visiteuses, qui connaissent son excellent cœur. La marquise jetant sur Catherine un regard sévère, lui dit :

— Cette enfant est-elle[46] véritablement à vous, Catherine? Est-elle bien votre fille, ou plutôt votre petite-fille?...

— Vous me faites là, madame, des questions si singulières..., réplique la mendiante, qui se trouble...

— Ces questions sont au contraire fort naturelles; ces larmes de Thérèse, ces sanglots, autorisent mes doutes... Il y a ici quelque mystère, avouez-le.

— Je vous proteste, madame, dit Catherine[47] en s'efforçant de prendre un air de franchise, que Thérèse est véritablement ma fille. Il est vrai qu'ayant perdu son père fort jeune, elle ne l'a point connu.

Alors, la pauvresse forge une longue histoire remplie de mensonges, qu'elle tâche de rendre vraisemblable; mais la bienfaisante dame demeure intérieurement[48] convaincue que la jeune fille n'est point à cette misérable.

Les deux dames se retirent; la pauvresse est furieuse et très-inquiète des suites que peut avoir cette conversation[49]. Thérèse, prévoyant l'orage qui va fondre sur elle, continue de pleurer, et s'attend à tous les malheurs. Nous verrons dans le chapitre qui va suivre comment la méchante mendiante se tira de ce pas dangereux, et ce que devint l'infortunée Thérèse.

Questionnaire.

Chapitre IV.

---

1 — Dans quel but sont instituées les écoles gratuites?
2 — Quelles sont les personnes chargées d'inspecter ces maisons?
3 — Que faisait madame de Bon?
4 — Par qui était dirigée la maison dans laquelle elle se proposait de faire entrer Thérèse?
5 — Que fit madame Duvernet le lendemain du jour où Catherine eut fait sa visite à la marquise?
6 — Que dit-elle en entrant dans le hideux réduit de la mendiante?
7 — Que fait Catherine quand elle voit des vêtements neufs?
8 — Thérèse est-elle bien heureuse?
9 — Que fit-elle quand elle se vit tout d'un coup si belle?
10 — Catherine, dans le fond de l'âme, était-elle bien contente de ce qui se passait?
11 — Quelle objection fit-elle quand on parla d'envoyer le jour même la petite fille à l'école?
12 — Quelle réponse lui fit madame Duvernet?
13 — A quoi Catherine prévoyait-elle qu'elle s'engageait en devenant l'objet des bienfaits de la dame de Charité?
14 — Quelle résolution prit-elle néanmoins?

15 — Madame de Bon ne vint-elle pas elle-même chez Catherine? Avec qui vint-elle?
16 — Que reconnut le médecin que madame de Bon avait amené?
17 — Qu'ordonna-t-il?
18 — Catherine fut-elle contente du régime qu'il lui prescrivait.
19 — Consentit-elle enfin à ce que Thérèse allât à l'école?
20 — Thérèse sortit donc immédiatement?
21 — Fit-elle des progrès rapides à son école?
22 — Que faisait Catherine quand madame de Bon parlait de lui envoyer de l'ouvrage?
23 — Que prévoyait elle pour l'avenir?
24 — Qu'essaya-t-elle de faire furtivement?
25 — Quelle résolution forma-t-elle enfin?
26 — Que dit-elle un jour à Thérèse?
27 — Quel traitement fit-elle éprouver à la pauvre petite?
28 — Que répondit-elle aux objections de Thérèse en renversant une petite bourse?
29 — Que lui dit-elle, quand la pauvre fille eut repris ses anciens haillons?
30 — Comment appuya-t-elle sa recommandation?
31 — Où conduisit-elle sa victime?
32 — Que fit Catherine avant de remonter à sa chambre?
33 — Qu'aurait-elle désiré faire de la petite Thérèse?
34 — Cette première absence de Thérèse fut-elle remarquée par madame Duvernet?
35 — Que fit madame Duvernet quand ces absences se furent renouvelées plusieurs fois?
36 — Que répondit Catherine à madame Duvernet?
37 — Que pensa madame de Bon, lorsque, venant chez Catherine, elle ne la trouva pas?
38 — Que vit-elle en revenant le soir?
39 — Quelles étaient les intentions de Catherine?
40 — Que répond-elle à madame de Bon, au sujet des absences de Thérèse?
41 — Pour quelle raison a-t-elle recommencé à mendier?

42 — Où madame de Bon dit-elle qu'elle fera entrer Catherine, et quel sort réserve-t-elle à Thérèse ?
43 — Que fit la pauvre petite quand elle entendit les paroles de madame de Bon ?
44 — Catherine accepte-t-elle ces propositions et que dit-elle à Thérèse ?
45 — La conduite de Thérèse ne surprend-elle pas la marquise ?
46 — Que demande-t-elle à Catherine ?
47 — La mendiante ne fait-elle pas de belles protestations ?
48 — La marquise est-elle convaincue par ces protestations ?
49 — Que se passa-t-il lorsque les deux dames se furent retirées ?

Chapitre V.

La Fuite. — Où ira-t-elle ?

A peine les deux dames furent-elles sorties, que Catherine dit[1] brusquement à sa compagne d'aller se coucher et de dormir, attendu que le lendemain elles partiraient de bonne heure. La pauvre enfant, très-alarmée des nouveaux desseins de sa persécutrice, ne ferma[2] pas l'œil de la nuit. Elle formait dans sa petite tête mille projets pour échapper à l'oppression; elle mourait d'envie de s'aller[3] mettre sous la protection de sa bienfaitrice, en lui avouant qu'en effet Catherine n'était pas sa mère.. mais la crainte la retenait... Enfin, accablée de sommeil après tant d'agitation, la malheureuse enfant dormait un peu vers le matin, lorsque son bourreau vint la réveil-

ler. Allons, lui crie Catherine, habille-toi vite[4], il faut partir. Thérèse, tout en pleurant, car elle n'avait pour défense que ses larmes, va chercher les vêtements qui lui venaient de la dame. — Non, pas ceux-là, s'il vous plaît, prononce sèchement la mendiante; nous allons[5] reprendre nos habits de tous les jours pour *conserver* ceux des dimanches; et afin que tu ne sois plus tentée de remettre ces beaux *affiquets*-là (1), murmura-telle tout bas, je les céderai[6] ce matin même à la revendeuse, ainsi que ma *défroque* (2) et tout mon *bataclant* (3). Les pleurs de Thérèse continuaient de couler sans qu'elle prévît ce qui devait lui arriver. Catherine ayant fait dans le même instant un paquet du reste de ses hardes, elle prit[7] avec sa fille, dès la pointe du jour, la route du faubourg Saint-Marceau, où elles arrivèrent assez promptement. S'étant bientôt arrangée[8] avec le maître d'une maison de la plus mince apparence, où logeaient des pauvres et des chiffonniers, la mendiante y installa

(1) Ajustements.

(2) Habillements.

(3) Mot populaire pour exprimer ce que l'on possède de mobilier.

Thérèse dans une chambre encore pire que celle qu'elles venaient de quitter.

Elle sortit[9] un instant après, enfermant Thérèse à double tour. Deux heures après elle était revenue, portant à la main[10] deux petits sacs de toile écrue semblables à ceux que portent sur le dos ces pauvres femmes de la campagne qui voyagent dans le temps des moissons. La baladine s'était pourvue aussi de quelques provisions de bouche. Son maintien et sa figure exprimaient l'inquiétude. Elle met aux pieds de sa fille[11] une paire de gros souliers ferrés achetés de rencontre; elle en portait de semblables; attachant ensuite aux faibles épaules de Thérèse son sac de voyage, et, lui *mettant* à la main[12] un léger bâton, elle dit : Partons à présent. Thérèse, frappée d'étonnement et de stupeur, ne peut trouver un mot. L'air de Catherine glace sa langue, et une terreur soudaine vient s'emparer de tous ses sens, mais, malheureuse victime, elle ne peut qu'obéir et suivre son bourreau.

Catherine et Thérèse, après avoir suivi les boulevards extérieurs de Paris, arrivèrent le soir[13] au village de la Chapelle; elles y couchèrent. La jeune fille, qui habituellement marchait peu, se trouvait très-fatiguée. Un souper

assez mince rétablit en peu d'instants ses forces. Comme Thérèse était affligée! comme son sort avait changé!...

La douce et timide enfant chercha en vain, cette nuit, un sommeil réparateur: il fuyait, éloigné par l'inquiétude qui agitait son cœur. Si jeune encore et si malheureuse!..... Au point du jour Catherine se réveilla[14], sauta à bas du lit, et prévint Thérèse, qui commençait seulement à s'endormir, qu'il était temps de s'habiller pour manger un morceau de pain et repartir.

Catherine et sa victime firent ce jour-là plus de quatre lieues, et ne s'arrêtèrent[15] qu'à Dammartin, sur la route de Senlis. Elles y couchèrent, et le lendemain elles firent encore une traite pareille. Enfin, rassurée par l'éloignement, la baladine se mit en devoir de reprendre son premier métier.

Pendant un mois l'ancienne danseuse de corde et la fille du menuisier[16] parcoururent ensemble une assez grande étendue de pays, et se présentèrent successivement chez les propriétaires des châteaux et des principales maisons de campagne. Elles n'y furent souvent accueillies[17] que par ces mots prononcés durement:

Retirez-vous! travaillez! allez-vous-en; on n'a rien à vous donner!

Toutefois ce que Catherine et Thérèse ne rencontraient pas sous les lambris dorés, elles le trouvaient toujours sous le chaume du laborieux agriculteur [18]. Un morceau de pain frais et du lait chaud, quelques œufs, du petit salé, un coin dans la grange pour passer la nuit; on offrait tout cela d'une manière cordiale, sans qu'aucune question indiscrète vînt précéder le bienfait.

Un jour, elles arrivèrent dans une immense [19] cour tout autour de laquelle s'élevaient des bâtiments superbes qui contenaient des foins en bottes, des blés en gerbes; il y avait aussi des écuries, tout ce qui constitue enfin une grande exploitation rurale.

Catherine et Thérèse s'approchent avec timidité. Les fermiers et leurs serviteurs, au nombre de plus de vingt, assis ensemble autour d'une longue table [20], mangeaient en famille. La maîtresse fermière [21], madame Thomas, aperçut la mine piteuse des créatures qui venaient implorer son assistance...

— Allons [22], en voilà encore deux, dit-elle, en se levant : ce sont les cinquièmes visiteuses de la journée; et jetant un coup d'œil

scrutateur sur les arrivantes: Vous demandez à souper et à coucher, n'est-ce pas?... ça se voit de reste...

— Et de l'ouvrage[23], s'il est possible, ajoute Thérèse avec crainte.

— Je tombe de besoin, dit l'hypocrite Catherine en affectant de se trouver mal; auriez-vous la bonté...

Aussitôt maîtres et valets[24] se lèvent de table et s'empressent autour des nouvelles venues.

On a bientôt placé devant la mendiante et sa fille[25] une petite table qui est en un moment couverte de viande et de légumes. A la vue de ces mets abondants, sains et nourrissants, l'ancienne sauteuse[26] revient promptement à elle, les couve des yeux, et les dévore gloutonnement; tandis que sa fille[27], plus disposée à s'affliger qu'à manger, attend que sa mère la serve, et ne touche à rien que d'un air timide et réservé. Catherine, qui vient de se délier la langue par un bon verre de vin, a recouvré la parole..., et va[28], au grand déplaisir de Thérèse, faire encore quelques histoires qui ne manqueront pas, comme toujours, de donner une mauvaise opinion d'elle.... Heureusement[29],

le fermier vient y mettre ordre par les paroles suivantes :

— Notre monde se couche ordinairement de bonne heure et se lève de même[30]. Il est tard : que chacun aille donc se reposer. Se tournant ensuite vers les mendiantes : Marguerite ira vous conduire dans une de nos granges ; vous y serez très-bien sur de la paille fraîche, au milieu de plusieurs milliers de gerbes de blé. Prends la lanterne et conduis-les. A demain, les voyageuses, à demain !

Thérèse et la baladine suivent la servante qui les précède. Catherine[31] aurait préféré passer le reste de la nuit à table ; elle s'y trouvait si bien ! la mendiante regrettait[32] d'y laisser un gros *chiffon* de pain blanc, un râble de lapin rôti, et une pinte d'étain presque remplie d'un petit vin qui n'était pas méchant et qui avait commencé à lui réjouir le cœur. La pauvresse poussa un gros soupir en se séparant de ces précieux objets de ses plus tendres affections. Thérèse la suivit. Les voilà dans l'obscurité, au milieu d'une grange des plus étendues. La[33] paille ne leur manquait pas ; jamais lit ne leur avait offert un coucher plus douillet. Une heure s'écoule dans cette situation : Tout à coup, Catherine pousse sa fille avec la main[34] : Thérèse,

dors-tu? La pauvre petite n'avait garde. Elle répond en tremblant : Non, maman.

— Te rappellerais-tu la grande cuisine où nous avons soupé?

— Je crois que oui.

— Eh bien! toi qui es plus alerte que moi, dont les jambes sont meilleures et le pied plus léger[24]... veux-tu me rendre un service?...

— Maman...

— Parle; veux-tu, oui ou non, m'*obliger* plutôt que m'*obéir?*

— Oui, maman.

— Eh bien! va m'y chercher mon sac, que nous avons oublié... j'ai besoin d'y prendre ce grand mouchoir rouge avec lequel, la nuit, je m'entoure la tête... j'ai froid...

En même temps, il ne t'en coûtera pas davantage, tu prendras le reste de notre souper: le pain, le lapin, surtout cette pinte d'étain qui est presque remplie de vin... j'ai une soif!... Sais-tu bien que je n'ai presque pas bu à souper?

— Mais... il fait si noir! je ne suis pas hardie...

— Veux-tu aller, paresseuse! reprend la méchante femme[25] en lui donnant un grand coup sur l'épaule... L'infortunée Thérèse répli-

que en pleurant : Mais voyez donc comme il fait sombre. — Dans ce moment la lune se lève et sa pâle clarté pénètre jusque dans la grange[37]. — Tu le vois, la lumière du ciel vient à ton secours; allons, pars et ne raisonne plus, ou sinon... Ces derniers mots sont encore accompagnés d'un soufflet... — Thérèse, désespérée[38], se lève enfin; mais c'est pour un autre but; et, laissant croire à la mendiante qu'elle va exécuter ses ordres, elle sort de la grange et[39] s'échappe de la ferme sans savoir où elle ira ni ce qu'elle deviendra. A quelques pas de là Thérèse[40] se jette à genoux; elle lève vers le ciel des yeux noyés de larmes et des mains suppliantes, et prie l'Éternel de soutenir son courage et de guider sa fuite; de la dérober aux poursuites de sa persécutrice, et de lui donner quelque vertueux protecteur. Dieu l'a entendue...

Laissons quelque temps l'astucieuse Catherine livrée à sa rage et à ses remords, et suivons notre jeune héroïne.

Questionnaire.

Chapitre V.

1 — Que dit Catherine à Thérèse lorsque les deux dames furent sorties?
2 — Thérèse passa-t-elle une bonne nuit?
3 — Qu'aurait-elle désiré faire?
4 — Catherine la laissa-t-elle dormir tranquillement, et que lui dit-elle?
5 — Permit-elle qu'elle reprît ses habits neufs?
6 — Que voulait-elle faire des *affiquets* et de la *défroque* de la pauvre fille?
7 — Où alla-t-elle quand elle eut fait un paquet de ses hardes?
8 — Avec qui s'arrangea-t-elle pour passer cette première matinée?
9 — Resta-t-elle avec Thérèse?
10 — Que rapporta-t-elle en revenant au logis?
11 — Quelle chaussure donna-t-elle à la jeune fille?
12 — Que lui mit-elle à la main?
13 — Où les deux mendiantes couchèrent-elles le premier soir?
14 — Que fit Catherine au point du jour?
15 — Où passèrent-elles la seconde nuit?
16 — Où allèrent pendant un mois la baladine et la fille du menuisier?
17 — Furent-elles toujours bien accueillies?

18 — En était-il de même lorsqu'elles frappaient à la porte des laboureurs ?
19 — Où arrivèrent elles un jour ?
20 — Que virent-elles en entrant dans la salle de la ferme ?
21 — Par qui furent-elles aperçues ?
22 — Que dit la fermière aux deux visiteuses ?
23 — Que répondit Thérèse, et que dit Catherine ?
24 — Que firent aussitôt maîtres et valets ?
25 — Que plaça-t-on devant Catherine et sa fille ?
26 — Quel effet produit sur Catherine la vue de cet excellent repas ?
27 — Sa fille partagea-t-elle sa joie ?
28 — Qu'est-ce que Catherine se disposait à faire, au grand déplaisir de Thérèse ?
29 — En eut-elle le temps ?
30 — Que dit le fermier ?
31 — Catherine était-elle contente d'aller se coucher ?
32 — Que regrettait-elle ?
33 — Les deux mendiantes furent-elles bien couchées ?
34 — Que dit Catherine à Thérèse en la poussant par le coude ?
35 — Que lui proposa-t-elle ?
36 — De quelle manière appuya-t-elle sa proposition ?
37 — Que dit Catherine en voyant la clarté de la lune ?
38 — Thérèse obéit-elle à sa marâtre ?
39 — La pauvre fille alla-t-elle chercher ce que Catherine lui demandait ?
40 — Que fit-elle avant de prendre la fuite ?

Chapitre VI.

Le Père Tobie.

La fille de Mathieu, bien décidée à quitter pour toujours l'indigne créature qui depuis tant d'années la rend si malheureuse, arrive en courant[1] dans la forêt de l'Ile-Adam, et croit lui échapper plus sûrement en s'y enfonçant.

Elle erre[2] plusieurs heures à l'aventure au milieu des arbres et dans le fourré du bois, n'entendant que le bruissement des feuilles qu'un vent léger agite, et les cris lugubres de l'oiseau de nuit. Thérèse marchait depuis longtemps, lorsque, sortant des taillis pour arriver sur la grande route, elle aperçut au bas de la descente où elle se trouvait alors[3], une petite cabane en terre couverte de branches et de feuillage.

C'était celle qu'habitait le jour[4] un vieillard estropié, nommé Tobie, qui marchait à l'aide d'une béquille. Depuis quarante ans[5] il occupait ce poste, où il se retirait pendant les journées de grande chaleur ou de pluie; tout le monde respectait cet asile, appelé dans le pays[6] la hutte du *pauvre homme*. Le nom de *Tobie* était connu à dix lieues à la ronde de tous ceux qui passaient habituellement par là, et[7] chacun s'empressait de lui donner. Il essayait de rendre quelques services aux voyageurs[8], en plaçant tantôt une pierre, tantôt un morceau de bois sous les roues des voitures qui montaient ou descendaient, pour les arrêter un moment et laisser aux chevaux le temps de souffler. Il[9] était encore assez actif, malgré ses quatre-vingts ans et sa mauvaise jambe, dont il ne pouvait plus du tout se servir, qu'il était même obligé de soutenir par une lanière de cuir attachée à sa ceinture. Les amateurs trouvaient dans sa hutte[10] un peu de pain, des fruits, la petite *goutte* pour ceux qui ont l'habitude de la prendre le matin avant de commencer leurs travaux; il vendait tout cela en conscience. Il s'occupait encore, pendant les intervalles qu'il avait de libres (car le bonhomme n'était point fainéant[11]), à faire des

bagues en crin de différents genres et avec de jolies devises, ou bien à fabriquer des étuis garnis en petites perles de verre de toutes sortes de couleurs. Tobie passait[12] pour être fort habile dans ces sortes d'ouvrages, dont les jeunes filles du canton se pourvoyaient chez lui. Son honnête industrie et les aumônes qu'on lui faisait en avaient fait un homme aisé. Ce fut donc la cabane de ce digne homme que Thérèse aperçut en sortant du bois. Cette cabane ou *hutte*[13] n'avait pas de porte, quoiqu'elle renfermât divers petits objets d'un usage journalier : une armoire fermée à clé contenait les comestibles, quelques instruments utiles aux rouliers.

Le vieillard n'arrivait[14] guère avant cinq heures du matin, en été, et huit heures en hiver. Il commençait par[15] placer à quelque distance de sa cabane l'antique fauteuil de paille sur lequel il s'asseyait; et, devant lui, la petite table où il étalait les rafraîchissements et les provisions qu'il offrait d'ordinaire aux voyageurs.

Ce jour-là, le vieil estropié s'achemine vers sa hutte comme à l'ordinaire; il entre : sa surprise est grande[16]. On s'est emparé de son domicile... Quel est donc l'audacieux qui a osé ainsi violer son asile?... Le vieux Tobie

s'approche... C'est[17] une jeune fille presque encore enfant. La pauvreté de son costume, ses beaux cheveux blonds flottant en désordre sur son cou découvert, ce[18] petit sac de toile rayée, attaché sur son dos par des courroies qui passent sous les bras, ces bas grossiers, ces souliers ferrés et ce bâton blanc posé à côté d'elle... tous ces indices éclairent le vieillard.

— L'infortunée créature[19]! elle ne paraît point heureuse! se dit Tobie. Ne la réveillons pas: ce sommeil est peut-être le seul bonheur qu'elle ait goûté depuis longtemps!...

Et il prend[20] sans bruit les objets dont il a besoin pour son modeste étalage sur la grande route, dont les pavés résonnent déjà sous les pieds des chevaux et les roues des voitures.

Il revient longtemps après[21]; Thérèse dort toujours.

Enfin, elle étend un bras, puis l'autre; elle ouvre doucement les yeux, les porte en hésitant autour de ce qui l'environne. Ils se fixent sur le vieillard, qui la regarde en silence. Cette figure vénérable[22], ce front chauve, ces yeux vifs encore, mais où se peignent la bonté, la sensibilité... la rassurent un peu. Thérèse se lève étonnée et demande timidement où elle est.

— Chez un ami, un père, répond le pauvre.

— Un père[23] ! reprend Thérèse. Oh ! il y a bien longtemps que j'en suis séparée ! On m'a arrachée toute petite de ses bras, de ceux de ma mère !... Je ne les verrai plus.

Et des larmes tombent de ses yeux.

— Mon enfant[24], calmez-vous... Dieu est puissant; il peut tout, et il vous rendra vos parents, s'il ne les a pas encore appelés à lui... Modérez votre affliction... Ici, vous n'avez rien à craindre des méchants. Tout vieux que je suis, je saurai vous défendre, je saurai protéger l'innocence et le malheur...

Ces paroles bienveillantes[25] persuadent Thérèse, qui commence à regarder Tobie avec confiance.

— Oh! oui! lui dit-elle, vous me paraissez bon. Vous ne voudriez pas me repousser... Je n'ai personne à qui je puisse confier mes peines! Je suis seule sur la terre! Cependant, je prie bien Dieu de ne pas m'abandonner...

— Et vous voyez qu'il vient à votre aide. Soyez sans crainte; Tobie n'est pas riche, mais c'est un honnête homme.

— Ah! *mon père,* permettez-moi ce nom, je suis digne de compassion; je devrais être heureuse... (ses pleurs recommencent[26]). Une mé-

chante femme m'a arrachée, dès l'âge le plus tendre, à mes parents, pour me forcer à mendier avec elle... vous voyez ma misère!...

— Allons, consolez-vous, mon enfant[27]. Puisque le souverain Être vous a conduite ici, c'est que sans doute il a voulu que je vous fusse utile. Béni soit son nom, et célébrons ses bienfaits; car sa providence fournit à mes besoins, et je puis encore partager avec vous les biens qu'il a daigné m'envoyer, depuis que j'ai mis en lui toute ma confiance...

Thérèse écoutait le vieillard; elle croyait[28] entendre Dieu lui parler par la bouche de cet homme vénérable. Le calme rentrait peu à peu dans son cœur...

— *Oh!* mon père! dit-elle enfin en couvrant ses mains de baisers innocents, l'Éternel a eu pitié de moi, puisqu'il permet que je vous intéresse.

C'était l'heure du déjeuner. Le père Tobie tira de son sac de toile du pain blanc, des prunes et des poires, et offrit de tout cela à sa petite compagne. Enhardie par un si bon accueil, Thérèse[29] mangea de tout son cœur. Tobie engagea la jeune fille, après le repas frugal qu'ils venaient de prendre[30], à rentrer dans sa cabane, à se débarrasser de son sac, à changer de linge, si elle pouvait le faire, et

à se rendormir si elle en avait besoin, tandis qu'il irait sur le chemin continuer *ses travaux*.

A son réveil, Thérèse fut agréablement surprise de trouver sous sa main[31] une tasse de lait. Elle y trempa son pain sans façon, et avala le tout : depuis longtemps elle n'avait fait un goûter aussi délicieux. Elle conta brièvement son histoire au vieillard, et la termina en lui demandant[32] s'il voulait la garder avec lui, sous condition de l'assister du mieux qu'elle pourrait. Je mettrai tous mes soins à vous aider, à rendre aux voyageurs les petits services qui vous valent leur reconnaissance. Thérèse promit[33] encore d'apprendre bien vite à fabriquer les jolis ouvrages qu'elle lui voyait faire et de l'aider à les vendre ; enfin, de le seconder en tout.

Le soir venu, Thérèse[34] suivit son protecteur au village du *Maftier*. Ils arrivèrent à la nuit close.

Le bon pauvre, en arrivant à son logis, trouva[35] une excellente soupe aux légumes, qu'une veuve, sa voisine et sa ménagère, avait préparée. A l'aspect de la petite fille qui accompagne Tobie, la paysanne[36] ouvre de grands yeux. Tobie, en deux mots, l'instruit des malheurs de Thérèse et de la manière dont il l'a rencontrée.

— Eh bien! lui dit la veuve, père Tobie[37], cela vous fera une aide dans vos vieux jours jusqu'à des temps plus heureux pour l'enfant. En l'occupant, elle gagnera son pain. Vous en aurez soin; ce sera une bonne œuvre à ajouter à celles que vous avez déjà faites.

Thérèse, reconnaissante, par caractère, du bien qu'on lui fait ou qu'on veut lui faire[38], eut bientôt gagné les bonnes grâces de la villageoise, par la douceur de ses manières et l'honnêteté de ses paroles. La ménagère de Tobie lui montra[39] sa chambre et son lit; et la jeune fugitive ne se coucha point sans avoir remercié Dieu de tout le bonheur qui lui était arrivé pendant cette journée.

Le coq matinal s'était déjà fait entendre trois fois, et Thérèse, bien couchée, contente du gîte que la Providence lui avait procuré dans sa détresse[40], ne songeait point encore à se lever. Son sommeil se prolongeait, tandis que le bonhomme Tobie[41], suivant ses vieilles habitudes, était allé reprendre, dès le matin, son poste au chemin de la *Cave*. Il prévint, en sortant, sa voisine que leur petite protégée dormait encore, et il la pria de la laisser reposer tout à son aise.

La villageoise attendait donc sur sa porte,

en filant du lin à son rouet, que Thérèse se réveillât. Quand celle-ci descendit de sa petite chambre, elle chercha partout le vieillard généreux qui l'avait si bien accueillie. La ménagère[42], l'apercevant, courut à sa rencontre.

— Bonjour, mon enfant, lui dit-elle; comment avez-vous dormi? vos yeux sont un peu rouges!

— Oh! madame, j'ai tant pleuré! répond naïvement Thérèse. Mais si M. Tobie veut bien me garder maintenant près de lui, je ferai[43] tout ce que je pourrai pour me rendre utile et n'être plus malheureuse; je ne demande que du pain et le coucher.

— Pauvre enfant[44]! Dieu vous protége visiblement, car vous avez plu au vieux Tobie; soyez tranquille: il vous aime déjà, et vous ne le quitterez plus. A présent, venez déjeuner; il y a là pour vous du lait et un morceau de pain.

Après que Thérèse eut satisfait son appétit[45], elle prit le sentier que lui indiqua la veuve, et arriva en quelques minutes auprès de son nouveau maître. Elle le trouva[46] aidant des rouliers qui avaient brisé une roue de leur voiture en descendant le chemin de la Cave. L'enfant, avec son empressement ordinaire, ren-

dit mille petits services. Tobie[47] lui indiqua une source dans le voisinage, et Thérèse y courut avec une large cruche qu'elle rapporta bientôt remplie d'une eau limpide. Les rouliers se rafraîchirent avec cette eau, en y mêlant toutefois quelques verres d'eau-de-vie, que Tobie leur vendit suivant sa coutume. Les occasions de mettre à l'épreuve le zèle, la complaisance et l'adresse de Thérèse revinrent plus d'une fois dans la journée : les profits[48] qui en résultèrent remplirent de joie le *bon pauvre*, et il redoubla d'attentions et de caresses pour sa nouvelle compagne. Enfin, la petite mendiante lui devint en peu de temps indispensable[49]; il lui donna, au bout de quelques semaines, un jupon passable et un fichu plutôt bon que joli. Les jours de fête elle portait de beaux bas bleus, des souliers neufs; sur la tête un petit mouchoir de Rouen à raies jaunes, et devant elle un joli tablier de cotonnade rouge; sa contenance à l'église édifiait tout le monde.

Enfin Thérèse fut bientôt considérée dans le village comme la fille adoptive du père Tobie.

Questionnaire.

Chapitre VI.

---

1 — Dans quel endroit se rend Thérèse après avoir quitté la ferme?
2 — Que fit-elle pendant plusieurs heures?
3 — Que vit-elle en sortant des taillis pour arriver sur la grande route?
4 — Par qui était habitée cette cabane?
5 — Que faisait ce brave homme depuis quarante ans?
6 — Comment appelait-on sa cabane?
7 — Le père Tobie recevait-il beaucoup d'aumônes?
8 — Comment témoignait-il sa reconnaissance?
9 — Était-il encore actif?
10 — Que trouvait-on dans sa hutte?
11 — A quoi s'occupait-il encore?
12 — Était il un habile ouvrier?
13 — Comment était l'intérieur de sa hutte?
14 — A quelle heure s'y rendait-il?
15 — Que faisait-il d'abord?
16 — Fut-il surpris en arrivant à sa cabane, et pourquoi?
17 — Que voit-il lorsqu'il s'est approché?
18 — Comment reconnut-il que c'était une petite mendiante?
19 — Que dit-il en apercevant la jeune fille?
20 — La réveilla-t-il?
21 — Quand il revint longtemps après, Thérèse était-elle éveillée?
22 — Qu'éprouva-t-elle en se réveillant lorsqu'elle aperçut le vieillard?
23 — Que dit-elle en entendant prononcer le mot de père?
24 — Que lui répondit le père Tobie?

25 — Les paroles bienveillantes de ce brave homme rassurent-elles Thérèse ?
26 — Ne lui dit-elle pas comment elle a été arrachée à ses parents ?
27 — Que lui dit le vieillard pour la consoler ?
28 — Ne fut-elle pas heureuse d'entendre de si bonnes paroles ?
29 — Mangea-t-elle de bon appétit ?
30 — Qu'est-ce que Tobie lui conseilla de faire ?
31 — Que trouva-t-elle sous sa main en se réveillant ?
32 — Que demanda-t-elle à Tobie après lui avoir compté son histoire ?
33 — Que promit-elle encore d'apprendre bien vite ?
34 — Que fit-elle quand le soir fut venu ?
35 — Que trouva le *bon pauvre* en arrivant à son logis ?
36 — La ménagère de Tobie fut-elle surprise en voyant la petite fille ?
37 — Que dit-elle lorsque Tobie l'eut instruite des malheurs de l'enfant ?
38 — Thérèse eut-elle bientôt gagné les bonnes grâces de la villageoise, et par quel moyen ?
39 — Qu'est-ce que la ménagère lui montra ?
40 — Se leva-t-elle de bonne heure le lendemain ?
41 — Accompagna-t-elle Tobie ce jour-là ?
42 — Quand elle descendit de sa petite chambre, que lui dit la ménagère ?
43 — Que promit-elle de faire si Tobie voulait la garder auprès de lui ?
44 — Que lui répondit la villageoise ?
45 — Où alla Thérèse après avoir déjeuné ?
46 — Que faisait le père Tobie lorsqu'elle arriva auprès de lui ?
47 — De quels travaux chargea-t-il la petite Thérèse ?
48 — Les travaux de Thérèse procurèrent-ils quelques profits au *bon pauvre* ?
49 — Continua-t-il d'être content des services de sa petite protégée, et comment les récompensa-t-il ?

Chapitre VII.

Sinistre apparition. — L'Incendiaire.

Il y avait[1] près d'un an que Thérèse et Tobie continuaient leur petit *trantran* (1). Cependant le bon pauvre[2] se *cassait* tous les jours davantage. Il arrivait souvent qu'il[3] laissait Thérèse seule des jours entiers à son poste de la *Cave*. S'y trouvant seule un samedi d'assez grand matin[4], elle voit s'avancer du côté de la route une espèce de grand fantôme qui regarde à droite et à gauche comme quelqu'un qui se cache et qui craint d'être aperçu. A sa vue[5] tout le corps de notre jeune héroïne frémit. Elle veut fuir[6]... ses jambes se dérobent sous elle; la frayeur la retient à sa place...

(1) Manière ordinaire de vivre. *Familier.*

Le fantôme[7] approche toujours avec précaution; il est près de Thérèse... il la saisit.

Grand Dieu! s'écrie la malheureuse enfant, secourez-moi! Et elle tombe évanouie dans les bras maigres et décharnés du spectre, qui, la chargeant sur ses épaules[8], s'enfonce avec sa proie dans l'épaisseur du bois, et se hâte de gagner la forêt de l'Ile-Adam.

Après une demi-heure de marche rapide dans les sentiers étroits de la forêt, il arrive auprès d'une cabane de charbonniers abandonnée depuis quelque temps; il y dépose[9] son fardeau sur un lit de mousse et de feuilles. Thérèse reste plusieurs heures dans cet état d'anéantissement, et ne se réveille qu'après avoir été secouée vigoureusement par le fantôme. L'infortunée ouvre enfin les yeux, et, les portant autour d'elle, les referme bien vite, en s'écriant avec douleur:

— Catherine[10]! Oh! mon Dieu! que vous ai-je fait pour me punir aussi cruellement!...

L'ancienne baladine, interdite, car c'était elle en effet, ne pouvant plus douter de l'aversion de Thérèse et de l'horreur que lui cause sa vue, feint de ne pas s'en apercevoir.

Thérèse lui est utile[11]: depuis qu'elle est seule, la charité publique semble s'être épuisée; elle

n'a vécu que de privations. Mais le retour de Thérèse peut rétablir ses finances et lui ramener l'abondance et la joie. Elle a fini par découvrir la retraite de sa victime et[12] a guetté le moment où l'innocente fille serait seule; ce moment est arrivé, et la méchante femme a ressaisi sa proie, bien décidée cette fois à la garder de si près qu'on ne la lui enlèvera pas.

Thérèse ne pouvait plus douter de son infortune... Le désespoir seul lui rend de l'énergie; elle pousse des cris perçants. Mais l'infâme Catherine[13], toujours ingénieuse à mal faire, parvient à la baillonner avec un mouchoir; et aussitôt, entraînant Thérèse, elle se hâte de s'enfoncer dans la forêt, du côté de la rivière. La nuit était arrivée; Catherine[14] force Thérèse à marcher encore, malgré sa faiblesse. — Écoute, lui dit-elle, tu ne peux pas m'échapper : résigne-toi donc, ou sinon...

Tu vois[15] ce couteau? regarde-le bien... Mon parti est pris à la moindre tentative d'évasion... si je soupçonne en toi seulement l'idée de songer encore à t'enfuir, je te tue tout de suite, sans pitié : je t'enfonce ce couteau-là dans la gorge!

La victime, résignée[16], prit enfin son parti, après avoir adressé à Dieu de ferventes prières.

La docilité de Thérèse plut à Catherine, qui en devint moins méchante, et la régala quelquefois.

Une nuit que toutes deux couchaient dans l'écurie d'un petit cabaret, sur la grande route[17], elles furent réveillées par le bruit sinistre du tocsin qui se faisait entendre au loin, et bientôt elles devinrent témoins[18] d'un effroyable incendie : le feu dévora sous leurs yeux plusieurs fermes et de riches moissons déjà coupées et amoncelées dans les champs.

L'instant était mal choisi pour solliciter la pitié[19]. Au lieu de gens heureux, on ne rencontrait partout, dans la campagne, que des visages tristes et défiants.

Depuis plusieurs jours Catherine n'osait approcher des maisons de campagne, autour desquelles[20] les paysans faisaient une vigilante garde, pour surprendre et arrêter les incendiaires.

Elle s'était assise, un matin, par un beau soleil du mois de mars, près de la lisière d'un petit bois peu éloigné d'une grande ferme.

Aux environs et près des bâtiments, de nombreuses *meules* de blé s'élevaient comme de grosses tours.

Catherine, qui avait l'œil partout, aperçoit[21]

au loin et sur la lisière du bois une espèce de voyageur en veste, ayant un sac de cuir sur le dos. Elle court à lui pour en obtenir quelque aumône. Les yeux languissants de Thérèse la suivent dans sa marche; elle la voit bientôt causant avec l'inconnu. La jeune fille n'entend point la conversation qu'ils tiennent; mais elle distingue, dans l'éloignement, les deux personnages qui se parlent longtemps en regardant autour d'eux. L'*étranger*[22] montre à Catherine, à plusieurs reprises, les *meules* de blé, lui remet un sac assez gros, qui semble contenir des provisions, et, avec ce sac, de l'argent que Thérèse voit et entend compter; puis il disparaît en s'enfonçant dans le bois. Catherine revint à celle-ci toute joyeuse, et lui dit[23]:

Réjouis-toi, ma fille, la Providence semble nous protéger : un monsieur charitable que j'ai rencontré là-bas, et auquel j'ai parlé de notre détresse, m'a remis d'abord ces provisions (la mendiante tire du sac un pain blanc et une copieuse tranche de jambon). Mangeons d'abord; je te dirai le reste ensuite.

— Ce monsieur est bien généreux! répond Thérèse[24]; il vous a donné toutes ces provisions, à vous qu'il ne connaît pas?

— Cela n'est rien encore, reprend Catherine, tirant[25] de sa poche 5 ou 6 pièces de 5 francs; regarde tout cet argent...

— Et c'est encore ce monsieur qui vous l'a donné?... Sans doute pour l'amour de Dieu?

— Il y a mis aussi une autre condition facile à remplir; car, dans ce monde, toute peine mérite salaire...

Écoute: vois-tu cette petite boîte? (La mendiante montre un petit coffre qui n'est guère plus grand qu'une large tabatière.)

— Eh bien, ma mère?

— Cette boîte[26] contient quelques boulettes, grosses au plus comme les billes avec lesquelles les enfants jouent ensemble; ces boulettes[27] renferment un poison qui a été fabriqué pour détruire les *mulots*, espèce de petits[28] rats qui se cachent dans la terre, et viennent se répandre dans les gerbes de blé qui sont amoncelées, comme tu le vois, là-bas, en forme de grandes *meules*, pour les ronger.

Il s'agit de placer quelques-unes de ces boulettes[29], en les enfonçant le plus avant possible dans ces meules de blé. C'est pour récompenser les soins que nous prendrons toutes deux à remplir cette commission, que le mon-

sieur m'a donné les provisions et l'argent que tu vois...

Thérèse, de plus en plus surprise, réplique :

— Comment [30] ! pour une chose aussi simple, donner tant d'argent ! pour exécuter un travail qui ne coûtera que la peine de se transporter à deux pas d'ici ! En vérité, ce monsieur-là n'est guère ménager : payer si cher une chose qu'il pourrait faire lui-même en quelques minutes !...

— Je ne connais point ses raisons, repart Catherine. En tout cas, j'ai cru que je serais une grande sotte si je ne profitais pas de la bonne aubaine que le hasard nous a envoyée...

Les deux voyageuses, après avoir apaisé leur faim [31], se levèrent.

— Allons, dit Catherine, mets-toi en mesure de satisfaire, et bien vite, celui qui nous a si généreusement payées.

Thérèse hésitait à prendre la boîte ; enfin, elle la saisit en pleurant.

— A l'œuvre, lui dit la marâtre, et si tu manques à la consigne, gare à tes épaules ! Tu sais si je tiens parole !

Un instinct [32] secret disait à la malheureuse Thérèse qu'elle devait désobéir. La pauvre enfant, tremblante de peur et frémissant, sans

savoir pourquoi, d'exécuter l'ordre qu'on lui donne, craint cependant de reculer.

Enfin, l'infortunée[23] arrive auprès des meules de blé; elle ouvre la boîte, en tire deux boulettes qu'elle prend avec indécision entre ses doigts, les place à l'entrée d'une gerbe, et les enfonce... Le cœur tout ému, comme si la pauvre enfant eût senti que sa main venait de commettre un grand crime, elle s'avançait vers une autre meule, lorsque tout à coup[24] elle est saisie par trois hommes qui s'écrient:

— Ah! nous t'y prenons donc à la fin, scélérate, maudite incendiaire!

Des paysans s'approchaient; ils aperçoivent Catherine qui prend la fuite[25], ils la poursuivent, l'atteignent, et la ramènent auprès de Thérèse, pour les confronter l'une à l'autre. Deux gendarmes arrivent alors, et mettent le comble aux terreurs de la jeune fille et de sa prétendue mère. Ce fut pis encore, quand les gendarmes[26] présentèrent les *poucettes* (1) aux deux malheureuses et les lièrent avec des cordes.

— Qu'ai-je donc fait[27], s'écriait Thérèse en pleurant amèrement, pour être traitée avec tant de barbarie?

(1) Machine en fer pour attacher ensemble les deux pouces d'une personne.

— Ce que tu as fait! répond un des villageois en fureur; regarde derrière toi, petite coquine! voilà ce que tu as fait! C'est la ruine du pays que tu as voulue; jouis de ton crime... Regarde, te dis-je!

Thérèse, hors d'elle-même, promène ses yeux sur ce qui l'environne[38] : les gerbes de blé où elle a placé les boulettes sont en feu.

Malgré les efforts des paysans accourus[39], l'incendie se communique aux autres meules; il va gagner la grange; on entend le tocsin qui sonne au hameau voisin. Les habitants attroupés courent après les deux femmes que l'on désigne comme les auteurs du forfait, et veulent les mettre en pièces.

— Mort aux incendiaires! crie-t-on de toutes parts[40] : point de grâce pour les brûleurs! Il faut les brûler eux-mêmes!

Les gendarmes ont bien de la peine à soustraire leurs prisonnières à la mort.

— Ce n'est pas moi qui ai mis le feu! répond en pleurant la pauvre Thérèse...

Son désespoir, ses larmes, sa jeunesse peuvent à peine émouvoir la pitié des villageois.

— Si ce n'est pas elle, c'est donc sa mère, répètent-ils; et toutes les menaces s'adressent à celle-ci, qui, les yeux baissés et d'un air hy-

pocrite, réplique à la troupe furieuse qui l'entoure[41] :

— Je vous jure par Dieu, sur ma tête, sur celle de *mon enfant*, en désignant Thérèse, que je suis innocente !

Ceux qui ont surpris sa fille en flagrant délit s'écrient :

— C'est la petite! c'est la petite! elle était contre la meule qui brûle encore, quand nous l'avons surprise; voilà la boîte qu'on a vue dans ses mains, et voici les boulettes qu'elle en tirait quand nous l'avons arrêtée. Ces boulettes mettent le feu partout où on les dépose.

— Ces boulettes?...[42] reprend Thérèse, étonnée; le monsieur qui les a remises à maman lui a dit que c'est un poison pour détruire les mulots: c'était pour les faire mourir, pour les empêcher de ronger vos blés, que je m'occupais à en placer dans vos gerbes.

— Vous vous expliquerez à Beauvais[43], devant M. le procureur du roi, repartent les gendarmes. Et ils remontent à cheval, pour se rendre à Beauvais, éloigné seulement de deux lieues.

Questionnaire.

Chapitre VII.

1 — Combien y avait-il de temps que Thérèse se trouvait avec le père Tobie ?
2 — Le vieillard était-il toujours alerte ?
3 — Se rendait-il encore tous les jours à son poste ?
4 — Que vit Thérèse un samedi matin ?
5 — Quel sentiment éprouva-t-elle à cette vue ?
6 — Ne pouvait-elle pas s'enfuir ?
7 — Que fait le fantôme ?
8 — Où se retira-t-il en emportant sa proie ?
9 — Où déposa-t-il son fardeau ?
10 — Que dit la malheureuse fille en ouvrant les yeux ?
11 — Pourquoi Catherine a-t-elle cherché à reprendre sa victime ?
12 — Comment a-t-elle fait pour s'en emparer ?
13 — Quel moyen employa-t-elle pour l'empêcher de crier ?
14 — Que fit-elle quand la nuit fut venue ?
15 — Que lui montra-t-elle pour l'effrayer ?
16 — Thérèse résista-t-elle encore ?
17 — Qu'entendirent les deux mendiantes, une nuit, qu'elles étaient couchées dans l'écurie d'un cabaret ?
18 — Que virent-elles bientôt ?
19 — Était-ce un temps favorable pour mendier ?

20 — Pourquoi, depuis plusieurs jours, Catherine n'osait-elle pas approcher des maisons de campagne?
21 — Que vit-elle un matin?
22 — Que se passa-t-il lorsqu'elle eut abordé l'étranger?
23 — Que dit-elle lorsqu'elle revint auprès de Thérèse?
24 — Quelles observations Thérèse fit-elle à Catherine?
25 — Qu'est-ce que la mendiante tira de sa poche?
26 — Que dit-elle en montrant une petite boîte?
27 — A quoi, selon Catherine, ces boulettes pouvaient-elles servir?
28 — Qu'est-ce qu'un *mulot?*
29 — De quoi s'agissait-il, au dire de la mendiante?
30 — Thérèse ne témoigna-t-elle pas quelque incrédulité?
31 — Que firent les deux voyageuses après avoir apaisé leur faim, et que dit Catherine?
32 — Pourquoi Thérèse hésitait-elle à exécuter les ordres de sa *mère?*
33 — Que fit-elle quand elle se fut enfin décidée à obéir?
34 — Que lui arriva-t-il lorsqu'elle s'avançait vers une autre meule de blé?
35 — Que firent les paysans quand ils virent Catherine prendre la fuite?
36 — Comment les deux malheureuses furent-elles traitées par les gendarmes?
37 — Que disait alors la pauvre Thérèse?
38 — Que lui montrèrent les paysans pour la convaincre de son crime?
39 — Parvint-on à éteindre l'incendie?
40 — Que disaient les paysans, furieux?
41 — Que répondait Catherine aux accusations dont elle était l'objet?
42 — Que dit Thérèse à propos des boulettes incendiaires?
43 — Que lui répondent les gendarmes, et que font-ils?



Chapitre VIII.

La Prison. — Le Juge.

Il était deux heures du matin quand les gendarmes entrèrent[1] dans Beauvais avec les deux femmes. Ils conduisirent leurs prisonnières[2] à la maison d'arrêt. A l'instant on ouvre une porte; le bruit qu'elle fait en roulant sur ses gonds criards pénètre de frayeur l'âme de la coupable baladine. Le porte-clefs la pousse; Catherine[3] résiste...

— Me séparer de ma fille, dit-elle, dans l'état où je suis!

— C'est l'ordre, répond le geôlier.

La sensible Thérèse[4] s'émeut à ce spectacle, et s'attache aux haillons de sa mère; mais le geôlier emmène de force Thérèse, dont les cris déchirants retentissent sous les voûtes de la prison.

Le cachot qui lui est réservé, quoique moins affreux que celui de Catherine[5], ne contient pour tout mobilier qu'un peu de paille, une couverture qu'elle doit à la pitié du porte-clefs et une vieille lampe qui éclaire la voûte. On lui donne[6] pour toute nourriture du pain bis et de l'eau.

Le juge d'instruction[7] commença par faire subir à Thérèse un premier interrogatoire. Bien que la perversité de Catherine fût la seule cause de tous ses malheurs, la pauvre petite[8] ne pouvait s'empêcher de la plaindre, en pensant à l'état fâcheux où elle l'a vue lors de leur séparation. Elle s'efforça donc, dans ses réponses[9], de présenter *sa mère* comme aussi innocente qu'elle l'était elle-même, quoiqu'elle pensât bien que Catherine n'ignorait en rien les projets de l'incendiaire qui lui avait remis la boîte.

Elle ne crut pas devoir[10] cacher les bontés qu'avait eues pour elle madame la marquise de Bon, dont elle donna au juge le nom et l'adresse. Elle parla aussi du bon Tobie; mais elle s'abstint de dire qu'elle n'était pas la fille de Catherine[11], craignant par cette déclaration d'aggraver le sort de la méchante créature.

Après beaucoup de questions, le juge ren-

voya Thérèse, en recommandant qu'on eût soin d'elle dans sa prison. La femme du geôlier, qui n'était pas aussi inhumaine que son mari le paraissait[12], la logea près de sa chambre, dans un cabinet où elle eut un petit lit, et lui donna à manger quelques aliments sains. La bonne femme ne s'en tint pas là : elle remplaça les haillons de Thérèse par un excellent jupon.

Cependant Catherine[13], en proie à une fièvre ardente, et que les médecins regardaient comme très-dangereuse, n'avait pu encore supporter l'interrogatoire que le magistrat avait essayé de lui faire subir. D'après les aveux de Thérèse, le juge[14] fit faire une *enquête* (1) et assigner à comparaître devant lui plusieurs témoins importants, qui non-seulement confirmèrent les dires de la pauvre petite[15], mais encore servirent à donner d'elle au juge la meilleure opinion. La malheureuse Thérèse n'en était pas moins toujours détenue et seule. La geôlière, sur ses instances, lui avait remis[16] un livre d'Évangiles; elle passait le temps à lire cet ouvrage, qui l'affermissait, s'il était possible, dans ses principes de vertu. Enfin, le juge d'instruction, ayant appris d'une des sœurs de charité qui

(1) *Enquête*, recherches pour découvrir la vérité.

soignaient la mendiante, qu'elle se trouvait un peu mieux [17], crut pouvoir se transporter à l'infirmerie de la prison pour procéder à son interrogatoire et la confronter avec Thérèse. Jour et heure sont pris. Catherine, dont la faiblesse est extrême, parait devant le juge qui ménage ses forces pour la confronter avec sa *fille*, qui paraît à son tour [18]; elle s'approche de sa mère. Son bon cœur, sa sensibilité, son désir de la sauver lui font surmonter les pénibles souvenirs de sa tyrannie: elle ne voit plus que les malheurs de Catherine mourante.

Le juge, après les questions préliminaires d'usage, lui dit d'un ton solennel [19] : Catherine, vous êtes accusée d'un crime odieux; la maladie qui vous accable ne vous laisse peut-être que le temps nécessaire pour vous recueillir et donner connaissance des faits. Catherine, avant de paraître là-haut, devant notre souverain à tous, avouez la vérité ici-bas. Serait-il vrai que vous eussiez donné l'ordre à votre fille de mettre le feu à des meules de blé, ou plutôt ne l'auriez-vous pas mis vous-même?

— Que Thérèse [20] dise ce qu'il en est, repart la mendiante d'une voix faible.

Thérèse répète devant Catherine tout ce qu'elle a dit dans ses premiers interrogatoires. La

généreuse fille cherche comme auparavant à disculper la mendiante autant qu'elle le peut, tandis que cette dernière, ne songeant qu'à son propre salut[21] ne craint pas de laisser planer sur sa fille les plus graves soupçons. Elle va jusqu'à dire :

— Enfin[22], si Thérèse *seule* a fait le mal, pourquoi ne serait-elle pas *seule* punie?...

LE JUGE, *étonné*.

Eh quoi[23]! c'est une mère qui dénonce, qui livre ainsi son enfant!... Mais cette enfant a-t-elle en effet commis le crime dont on vous accuse toutes deux? N'y avez-vous participé en rien? L'aurait-elle commis avec discernement? Expliquez-vous, Catherine, et songez que de votre déclaration va dépendre la vie ou la mort de Thérèse...

CATHERINE, *avec rudesse*.

La mort, dites-vous?... Eh bien! je ne puis pas faire, moi, que ce qui est ne soit pas. Tout ce que je puis attester[24], c'est que c'est Thérèse qui a mis le feu...

LE JUGE.

Lorsque vous l'accusez ainsi, vos entrailles de mère ne vous disent donc rien?

CATHERINE.

Quand Thérèse commet une mauvaise ac-

tion, est-ce que je dois me faire condamner pour elle?

LE JUGE.

Et ce serait vous qui auriez donné le jour à cette jeune fille?

CATHERINE.

Voyez, le beau miracle?

LE JUGE.

Et vous ne craignez pas que vos aveux ne motivent son arrêt de mort?

CATHERINE.

Je ne l'accuse ni ne l'absous; mais chacun doit se défendre en conscience.

LE JUGE, *avec force.*

Vous n'êtes point sa mère!...

Thérèse, que la vérité entraîne et subjugue, que sa situation et la barbarie de Catherine indignent, s'écrie enfin:

— Non, non, monsieur [25], elle n'est pas ma mère, et je ne suis pas sa fille! Je voulais ne pas aggraver ses torts : mon cœur me disait qu'en cette occasion il fallait être compatissante et bonne; je le devais, puisqu'elle est malheureuse; mais...

LE JUGE, *l'interrompant.*

Tranquillisez-vous [26], mon enfant; je suis instruit. Madame la marquise, qui vous a protégée, le bonhomme Tobie, et d'autres person-

nes que j'ai entendues, m'ont tout révélé. Justice sera faite!

La coupable Catherine[27] entend ces terribles paroles avec effroi, avec cet effroi qui saisit les méchants à l'approche du châtiment que leur prépare la justice humaine et qu'approuve la justice divine.

Thérèse se tait: elle est pensive et troublée. Catherine, épuisée par l'interrogatoire qu'elle vient de subir, n'a plus la force de répondre aux nouvelles interpellations qui lui sont adressés. Le juge[28] annonce toutefois à la mendiante qu'on va la confronter avec celui de qui elle a reçu de l'argent. — Cet homme est arrêté, dit-il; c'est l'instigateur des incendies qui ont désolé le pays. A ces mots, Catherine s'écrie[29]: — C'en est donc fait! je périrai sur l'échafaud!

En prononçant ces dernières paroles la pauvresse perd connaissance. Une des sœurs appelées pour la secourir lui tâte le pouls, et déclare que la prisonnière est très-mal. Le médecin, qui arrive, confirme ce que vient de dire la sœur. Thérèse est reconduite à sa prison, et le juge se retire.

Questionnaire.

Chapitre VIII.

1 — Où les gendarmes arrivèrent-ils à deux heures du matin ?
2 — Où conduisirent-ils leurs prisonnières ?
3 — Que dit Catherine quand le porte-clefs la poussa dans la prison, et que fit-elle ?
4 — Thérèse est-elle insensible au désespoir de sa marâtre ?
5 — De quoi se compose le mobilier du cachot où elle est enfermée ?
6 — Que lui donna-t-on à manger et à boire ?
7 — Que fit le juge d'instruction ?
8 — Malgré sa méchanceté, Catherine n'excitait-elle pas encore la pitié de la pauvre Thérèse ?
9 — Chercha-t-elle à charger *sa mère ?*
10 — Parla-t-elle de quelques-unes des personnes qu'elle avait connues à Paris ?
11 — Pourquoi ne dit-elle pas que Catherine n'était pas sa mère ?
12 — Comment fut-elle traitée par la femme du geôlier ?

13 — Pourquoi Catherine n'avait-elle pas encore été interrogée ?
14 — Que fit le juge pour découvrir la vérité ?
15 — Les témoignages qu'il reçut furent-ils favorables à Thérèse ?
16 — Que reçut-elle de la geôlière pour charmer ses ennuis ?
17 — Que fit le juge d'instruction, après le rapport d'une des soeurs de charité qui soignait Catherine ? — Qu'est-ce qu'une soeur de charité ?
18 — Que fait Thérèse en voyant Catherine ?
19 — Que dit le juge à la vieille mendiante ?
20 — Que répond-elle ?
21 — Catherine se montre-t-elle aussi généreuse que Thérèse, et cherche-t-elle à disculper *sa fille ?*
22 — Que dit-elle enfin ?
23 — Que lui répond le juge étonné ?
24 — La méchante femme ne finit-elle pas accuser positivement sa fille ?
25 — Que dit enfin Thérèse indignée ?
26 — Le juge ne lui fait-il pas entendre des paroles rassurantes ; que lui dit-il de la marquise et de Tobie ?
27 — Quel sentiment éprouve Catherine en entendant ces paroles ?
28 — Que lui annonce-t-on ?
29 — Que dit-elle en apprenant cette nouvelle ?

Chapitre IX.

Délivrance. — Récompense.

Deux jours s'étaient écoulés depuis le dernier interrogatoire, et l'infortunée Thérèse était encore dans l'affliction, malgré les bontés de la geôlière, lorsque[1] le mari de celle-ci, accompagné d'une femme dont l'âge et la tenue simple, mais décente, inspiraient le respect, se présenta à son modeste logement. Le geôlier, sans autre préambule, dit à Thérèse:

— Jeune fille, vous êtes libre: on vient vous chercher; sortez.

La femme du geôlier embrasse, les larmes aux yeux, la jeune prisonnière: la bonne et douce Thérèse lui rend ses caresses avec une joie mêlée de tristesse[2], et en l'assurant bien que jamais elle n'oubliera ses bienfaits, et qu'elle priera le bon Dieu de l'en récompenser.

La nuit était déjà sombre. Le grave et froid silence de la conductrice de Thérèse ne l'encourageait pas à faire des questions. Celle-ci d'ailleurs est si timide! On alla[3] prendre la diligence du soir, qui partait pour la capitale. J'oubliais de dire, qu'avant de sortir de prison[4], la dame inconnue avait revêtu Thérèse d'un habillement complet et tout neuf; ce qui intriguait beaucoup la pauvre enfant, qui ne s'était jamais vue si *brave*.

Les deux voyageuses s'arrangèrent de leur mieux dans la diligence, et la voiture roula vers Paris.

Ce ne fut pas[5] sans un doux étonnement que Thérèse apprit qu'elle retournait dans la ville qui l'avait vue naître. Elle se hasarda à demander à sa conductrice si elles se rendent dans la capitale. La dame répond[6] : *Oui*; mais ce *oui*, tout sec qu'il est, porte dans l'âme de Thérèse un trouble inconnu... Il lui semble que le bonheur est à Paris, qu'une nouvelle vie l'y attend.

La nuit se passa en voiture. Il était[7] grand jour quand on arriva à la barrière. Il y avait déjà une longue file de fiacres qui attendaient qu'on vînt les louer pour aller d'un lieu à un autre.

La compagne de Thérèse[9] fit signe à un cocher d'avancer; elle plaça près d'elle la jeune fille et son petit bagage; et le fiacre ne tarda pas à rouler vers l'endroit qu'on lui indiqua.

Le cocher vient de s'arrêter[9] rue Saint-Dominique (faubourg Saint-Germain). Il frappe à la porte d'un bel hôtel; la porte s'ouvre, et les voyageuses descendent. La dame qui accompagne Thérèse se fait connaître au suisse; elle avance, avec la jeune personne[10], dans une vaste cour, traverse un vestibule, et arrive à une petite porte qui donne sur un escalier dérobé. Comme, en montant, le cœur de Thérèse est agité! Elle ne sait encore ce que le sort lui prépare; mais ce ne peut être rien de fâcheux, car la joie remplit son âme. Sa conductrice frappe à une petite porte basse, qui s'ouvre à l'instant et laisse voir[11] une dame en grand deuil, âgée d'environ cinquante ans. Cette dame les reçoit dans une espèce de petit salon, meublé simplement mais avec une sorte de recherche, et leur dit:

— Soyez les bien venues[12]! on vous attend. Elle leur avance en même temps des siéges.

— Je suis seule, comme vous le voyez, continue la dame; et ma maîtresse ne rentrera que dans quelques heures.



— Je vous remets donc, en son absence, répond celle qui accompagne toujours Thérèse, la jeune fille que Madame m'a ordonné d'aller chercher à Beauvais.

La personne à qui Thérèse fut confiée n'était pas plus communicative que celle qui venait de la quitter. Cependant elle s'empressa [13] de faire servir à la pauvre petite un modeste repas, auquel Thérèse fit honneur, car elle avait grand faim.

La douce fille achevait son repas [14], lorsqu'une dame, en grand deuil, suivie d'une autre personne, entra dans le petit salon. Le cœur de Thérèse lui eut bientôt révélé leurs noms. Elle lève les yeux et [15] tombe à leurs pieds.

— O mes chères bienfaitrices! sont les seules paroles qu'elle puisse articuler; et des larmes de reconnaissance viennent mouiller les mains de madame de Bon et de madame Duvernet.

— Relève-toi, mon enfant! lui dit la marquise avec un visage satisfait et radieux.

Thérèse restait cependant à ses pieds; ses larmes coulaient, et les deux excellentes personnes avaient bien de la peine à retenir les leurs. Madame Duvernet lui dit [16]:

— Ma bonne Thérèse, ne reste point dans cet état d'humiliation... Madame le veut : relève-toi...

— Je t'en prie, reprend la vertueuse dame ; c'est à Dieu seul, mon enfant, que ces hommages d'une humilité respectueuse doivent être adressés.

THÉRÈSE, *se relevant.*

Oh ! je l'avais devinée, cette main invisible qui me faisait tant de bien !... Et la fille de Mathieu ressaisit celle de madame de Bon et la couvre de nouveaux baisers...

— Assieds-toi, pauvre Thérèse, repart madame de Bon en s'asseyant elle-même sur un grand fauteuil à bras. Jamais je n'aurais pu mieux placer mes bienfaits qu'en tendant une main secourable à celle qui, malgré les mauvais exemples donnés par une nature perverse, est toujours restée pure et n'a pas cessé d'espérer en Dieu.

Ces paroles pleines de bienveillance[17] excitent encore la sensibilité de Thérèse, qui, dans ce moment, se rappelle la malheureuse Catherine, dont on ne lui dit pas un mot, et dont cependant elle voudrait bien savoir le sort.

— Et ma mère, dit enfin tout bas et en hésitant l'innocente Thérèse, dois-je la revoir ?

Madame Duvernet regarde la marquise, qui répond :

— Veux-tu, mon enfant, parler de celle qui t'a mise au monde, ou de la misérable qui te l'a fait connaître d'une manière si ignominieuse ?

— Catherine, madame, a causé, il est vrai, tous mes maux [18]; mais c'est elle à qui je dois le bonheur de vous avoir intéressée... et puis elle était si à plaindre... si souffrante lorsqu'on nous a séparées à Beauvais ! Personne ne m'en a plus reparlé, et je n'ai pas osé en demander des nouvelles... Est-elle toujours bien malade ? ou l'a-t-on mise comme moi en liberté ? A-t-elle cessé de souffrir ? ajoute timidement Thérèse.

— Oui, ma fille, répond madame Duvernet [19], elle a cessé de souffrir ; j'espère même que Dieu lui aura fait miséricorde.

— Comment ? repart Thérèse étonnée.

La marquise, que l'innocence, la sensibilité, la naïveté de Thérèse charment de plus en plus, pour terminer cette pénible explication, réplique à son tour :

— Dieu, en retirant Catherine à lui, aura fait paix à son âme, je n'en doute point, puisqu'en mourant elle a confessé tous ses péchés avec un repentir qui paraissait sincère.

— Elle est morte! dit Thérèse en levant les mains au ciel; et[20] ses larmes coulent en abondance.

Thérèse[21], installée le même jour dans l'hôtel de la marquise, y prit ses habitudes, et gagna en très-peu de temps les bonnes grâces de toutes les personnes qui l'entouraient. Madame de Bon voulut compléter l'éducation que doit recevoir toute jeune personne de la condition de Thérèse[22]. Pendant un an des maîtres furent occupés à la perfectionner dans l'écriture, et à lui donner quelques notions d'histoire et de géographie.

La bonne madame Duvernet[23] venait passer de longues heures avec son ancienne élève, et le dimanche Thérèse ne la quittait point. Madame de Bon pensait enfin[24] à mettre Thérèse en apprentissage, lorsque survinrent les événements que nous allons raconter dans le chapitre suivant.

Questionnaire.

Chapitre IX.

---

1 — Qu'arriva-t-il à Thérèse deux jours après son interrogatoire?
2 — Quelle assurance donna-t-elle à la femme du geôlier?
3 — Où la dame inconnue conduisit-elle Thérèse?
4 — Sortit-elle de prison avec ses haillons de mendiante?
5 — Quel sentiment éprouva-t-elle, en apprenant qu'elle retournait à Paris?
6 — La dame qu'elle interrogea lui donna-t-elle des détails?
7 — Faisait-il encore nuit quand on arriva à la barrière?
8 — Que fit la compagne de Thérèse?
9 — Où la voiture qu'elle avait prise s'arrêta-t-elle?
10 — Où la dame inconnue conduisit-elle Thérèse?
11 — Qui vint leur ouvrir la petite porte?
12 — Quel accueil reçut-elle de cette dame?
13 — Que lui offrit-elle?
14 — Qui vit-elle entrer lorsqu'elle eut achevé son repas?
15 — Que fit la petite fille lorsqu'elle reconnut ces deux personnes?
16 — Que lui dit madame Duvernet?
17 — Les paroles si bienveillantes de la bonne marquise ne lui rappelèrent-elles pas la malheureuse Catherine?

18 — En quels termes demanda-t-elle des nouvelles de cette méchante femme ?
19 — Que lui répondit madame Duvernet ?
20 — Thérèse fut-elle émue en apprenant la mort de sa persécutrice ?
21 — Que devint Thérèse ?
22 — Que fit madame de Bon pour compléter son éducation ?
23 — Madame Duvernet lui fut-elle toujours attachée ?
24 — Que pensait faire madame de Bon pour sa protégée ?

Chapitre X.

Un frère et une mère. — Conclusion.

Madame la marquise de Bon n'avait, comme nous l'avons déjà dit, pour tous parents qu'un frère plus âgé qu'elle et immensément riche. Ce frère était mort depuis deux ans, et madame de Bon[1] avait hérité de toute sa fortune. Il est inutile d'ajouter que c'était de nouveaux présents que Dieu envoyait aux malheureux, et que cette augmentation de richesses[2] n'avait fait que redoubler l'ardeur charitable de la respectable dame.

Il y avait bientôt dix-huit mois que Thérèse habitait l'hôtel de la marquise, qu'elle devait bientôt quitter pour[3] entrer en apprentissage chez une lingère de la rue du Bac, parente de madame Duvernet, lorsque la révolution de Juillet éclata.

Tous les citoyens couraient aux armes[4]. Les barricades dressées dans les rues, les lanternes qu'on brise, le bruit du canon qui se mêle à celui des cloches et de la mousqueterie; ces cris d'effroi et de guerre, la confusion, la terreur, l'alarme semée et répandue partout, font en ce moment, de Paris, un lieu d'horreur, de pitié et d'admiration. Les morts des vainqueurs et des vaincus reposent pêle-mêle sur les mêmes pavés, arrosés de leur sang; les mourants et les blessés sont secourus et portés[5] dans tous les hôpitaux de Paris, où les soins qu'appellent l'humanité, la compassion, sentiments qui ne connaissent point d'ennemis, leur sont prodigués avec empressement.

Mais[6] il s'en fallait bien que les hôpitaux pussent suffire au nombre des victimes. Quelques maisons particulières[7] s'ouvrirent pour recevoir les blessés. L'hôtel de madame de Bon fut de ce nombre. Bien que les événements de 1830 froissaassent[8] vivement les sympathies aristocratiques de la marquise, elle crut, et avec raison, que la voix de l'humanité devait imposer silence à tout sentiment politique. Non-seulement[9] les remises de son hôtel, mais aussi ses vastes appartements furent transformés en salles d'ambulance où tous ses gens et de

plus[10] les nombreux voisins qui vivaient de ses bienfaits s'empressèrent de prodiguer leurs soins aux blessés de tous les partis[11]. Suisses, gardes royaux, hommes du peuple, naguère ennemis, se retrouvaient sur le lit de douleur, confondus dans cet asile de la charité.

Comme toujours, la petite Thérèse[12] fut admirable de zèle et de dévouement. La charpie, les ligatures pour les pansements, les bouillons, elle aidait à tout avec une sagacité parfaite, dirigée par madame Duvernet et son mari.

Dans la nuit du 28 au 29, comme Thérèse faisait sa ronde, ses yeux se fixèrent avec intérêt sur[13] un jeune homme que quatre de ses camarades, qui paraissaient ouvriers, portaient sur un brancard. Un lit est ouvert pour le recevoir, et il est aussitôt entouré des soins de la bonne Thérèse, qu'un sentiment dont elle ne peut se rendre compte entraîne comme malgré elle près de lui. Un chirurgien arrive pour le visiter et poser le premier appareil; à l'aspect du docteur, Thérèse s'effraie d'abord: quelles douleurs il va causer au pauvre blessé! Elle-même[14] prépare la charpie, le linge nécessaire; elle s'informe du genre de la blessure, de sa gravité... Le jeune homme[15] avait reçu deux balles dans la poitrine; le plomb meur-

trier ayant glissé sur les côtes, les avait endommagées. Ce malheureux était[16] dans la force de l'âge; il semblait appartenir à cette classe d'ouvriers industrieux, dont l'habileté et la bonne conduite s'annoncent par une certaine aisance et une sorte d'éducation.

Le blessé, quoique sa veste[17], fort propre d'ailleurs, et ses autres vêtements ne désignassent qu'un artisan, ne manquait pas de politesse et s'exprimait assez bien. Il avait perdu beaucoup de sang. Quand il fut pansé et bien arrangé dans son lit, il voulut exprimer à ses camarades, qui étaient restés, toute sa reconnaissance. Il leur dit d'une voix faible[18]: — Mes amis, je ne puis plus rien, vous le voyez; retournez où le danger vous appelle encore... O ma mère!... Joseph, reprit-il, mon bon Joseph!... fais dire à ma mère... Tu sais qu'elle n'a plus que moi!... — Le jeune homme le comprit. Le chirurgien de service venait de lui faire signe de la main de ne point faire parler le blessé; il engageait celui-ci à se tenir tranquille. Thérèse, avec des paroles calmes, douces, pleines d'intérêt[19], l'y conviait aussi. Elle se retira pour goûter quelque repos[20], se promettant bien de revenir, à l'aube du jour, visiter ce jeune malade qui l'intéressait si vivement.

En effet, dès trois heures et demie du matin, Thérèse traversait la cour de l'hôtel, pour se rendre à la partie du bâtiment où se trouvait son *cher blessé*, comme elle l'appelait, lorsqu'elle fut accostée[21] par une femme d'un âge mûr qui venait d'entrer dans la cour.

— Mademoiselle, lui dit-elle, n'est-ce pas ici l'hôtel de madame la marquise de Bon?

— Oui, madame, que cherchez-vous?

— Oh! mon Dieu! les amis de mon malheureux fils, blessé hier au soir, m'ont dit qu'ils l'avaient apporté ici[22]. Conduisez-moi auprès de lui, je vous en supplie!

— Nous avons beaucoup de blessés, madame, et aucun d'eux n'a donné son nom[23]! Dites-moi donc à peu près comment est votre fils.

— C'est un homme d'une belle taille, répondit la pauvre mère, de vingt-trois ans environ. Il a les cheveux blonds, le teint très-blanc; sa figure est intéressante.

— Thérèse émue a reconnu *son blessé*[24]. Elle s'empresse de conduire la pauvre mère, qui se trouve bientôt dans les bras de son fils.

Quinze jours se passèrent avant que le malade pût être transporté dans son domicile. Pendant ces quinze jours sa mère ne l'avait[25] presque jamais quitté. Remplie de reconnais-

sance et d'admiration pour la bonne marquise qui[26] venait deux fois par jour veiller à ce que rien ne manquât à ceux qu'elle avait recueillis dans sa maison, la bonne mère s'éprit aussi[27] d'une vive tendresse pour la petite Thérèse, qui passait auprès d'elle tous les moments qu'elle pouvait dérober à ses occupations ordinaires. De son côté, Thérèse se sentait entraînée malgré elle vers cette inconnue dont la présence lui inspirait une tendresse mêlée de respect.

Cependant la guérison du jeune homme avançait. Les attentions de Thérèse n'y avaient pas peu contribué. Les plaies du malade se trouvaient dans le meilleur état. Thérèse, de plus en plus assidue près de la mère et du fils, avait contracté avec eux une sorte de familiarité qui la faisait causer souvent des heures entières sans qu'elle s'en aperçût. Un charme inconnu la retenait auprès de ces deux êtres que son cœur chérissait sans savoir ce qu'ils étaient. Quoique Thérèse ne fût pas indiscrète, elle aurait désiré[28] connaître leur famille, leur position. Elle n'osait parler, et cependant une envie immodérée de satisfaire sa curiosité troublait sans cesse son imagination. Thérèse avait des pressentiments qu'elle n'osait s'avouer.

La veille du jour où le jeune malade devait quitter l'hôtel, Thérèse[20] toute rêveuse s'approcha de la mère et lui dit :

— Vous allez penser, ma bonne dame, que je suis bien curieuse; mais n'importe. Votre fils est menuisier, n'est-ce pas?

LA MÈRE.

Oui, menuisier.

THÉRÈSE.

L'a-t-il toujours été?

LA MÈRE.

Depuis son enfance.

THÉRÈSE.

C'était peut-être aussi la profession de votre mari?

LA MÈRE.

Effectivement.

THÉRÈSE, *avec émotion*.

Et vous, quel état est le vôtre? car je me figure, je ne sais pourquoi, que vous en avez un aussi.

LA MÈRE.

Comme il n'y a point à rougir[30] d'avouer ce qu'on a fait d'une manière honnête, je puis

vous dire que je fus autrefois cardeuse de matelas.

THÉRÈSE, *plus émue encore.*

N'avez-vous jamais eu que ce fils?

LA MÈRE, *étonnée.*

(A part.) Quelle question? *(Haut.)* Pardonnez-moi, j'eus encore une fille.

THÉRÈSE, *prête à se trahir.*

Et vous avez toujours habité Paris, peut-être?

LA MÈRE.

Non, pas toujours. Après la mort de mon mari[31], nous allâmes nous fixer à Chartres, où nous sommes restés dix ans; ce n'est que depuis trois ou quatre années seulement...

THÉRÈSE, *tâchant de se remettre.*

Et cette fille, dont vous parliez tout à l'heure...

LA MÈRE, *essuyant une larme.*

Pardonnez-moi : son souvenir, après treize ans de regrets, me fait encore pleurer. Elle était si gentille!...

Dans ce moment le malade se rapproche de sa mère. Il salue Thérèse avec un tendre

respect. Thérèse le regarde; son cœur s'agite. Elle porte tour à tour ses yeux sur l'ancienne cardeuse de matelas et sur son fils. La mère du jeune homme lui dit alors[22] : Tu n'as plus, mon pauvre *Michel*, qu'à remercier l'ange de ces lieux pour tous ses bons offices. Thérèse, à ce nom de *Michel*, pâlit. Michel! répète-t-elle en regardant le malade, *Michel* est votre nom?

LA MÈRE.

Son nom de famille est Mathieu, ainsi qu'on l'a inscrit sur vos registres.

THÉRÈSE, *vivement émue.*

O mon Dieu![23] serait-il vrai? m'aurais-tu réservé une aussi douce récompense après tant d'infortunes!... Quoi! je retrouverais une famille... *(A la mère.)* De grâce, dites-moi comment vous perdîtes votre fille.

LA MÈRE.

Je ne sais pas comment nous est arrivé ce malheur[24]. Ma petite avait quatre ans seulement, lorsqu'un dimanche, son père, Michel, elle et moi, nous allâmes aux *Prés Saint-Gervais*; notre enfant s'égara dans la promenade, et nous ne pûmes jamais la retrouver.

THÉRÈSE, *pouvant à peine réprimer sa joie.*

Et cette petite fille[25], la reconnaîtriez-vous, si vous la voyiez?

LA MÈRE.

Peut-être bien. Mais[26], ma chère demoiselle, que veut dire votre vive émotion? Mon Dieu! plus je considère vos traits... Michel! regarde donc...

LE BLESSÉ.

O ma mère! si c'était...

THÉRÈSE, *n'y pouvant plus tenir.*

Plus de doute[27], je suis votre fille, et voilà mon frère!

Madame Mathieu, car le lecteur a bien deviné que c'était elle, ne pouvant plus contenir ses transports, serre sa fille dans ses bras en s'écriant à plusieurs reprises: O Thérèse! Thérèse! est-ce bien toi?...

THÉRÈSE.

Ma mère! mon frère! mes pressentiments ne m'avaient donc pas trompée! Dieu, en vous confiant à mes soins, mon frère, vous désigna aussi à mon affection.

Jamais on ne vit une joie plus vraie, des sentiments aussi purs, exprimés avec autant de franchise et d'abandon. On se rendit aussitôt[28]

auprès de la bonne marquise, pour lui annoncer cette heureuse nouvelle. Ce fut dans l'hôtel une joie universelle[39] car tout le monde chérissait le pauvre *enfant volé*.

— Madame, dit la marquise[40] à la mère de Thérèse, qui s'était jetée à ses genoux, ce n'est pas moi qu'il faut remercier du peu de bien que j'ai fait à votre enfant. C'est vers Dieu seul que doivent monter vos actions de grâce; car je n'ai été que l'instrument dont il s'est servi pour remettre votre fille dans vos bras.

Thérèse[41] quitta l'hôtel le jour même. Elle trouva chez sa mère[42] une cousine et ses parents qui, depuis la veille seulement, étaient arrivés de Chartres; ils venaient pour le mariage de *Michel* avec la jeune personne. Depuis longtemps cette parente avait été promise au menuisier. Thérèse crut se rappeler[43] l'avoir vue donnant le bras à son frère, il y avait six ou sept ans, un jour qu'elle mendiait sur le Pont-Royal avec la méchante Catherine, qui l'empêcha de se faire reconnaître. Toute la famille se trouvait réunie: Thérèse fut priée de raconter son histoire. Elle le fit[44] avec modestie; son récit plus d'une fois fit verser des larmes à tous ses auditeurs.

Elle désira, à son tour, savoir comment son excellent père avait passé de cette vie dans un monde meilleur. Elle apprit[43] qu'il avait fini ses jours à Paris, à la suite d'une fluxion de poitrine, et en regrettant toujours sa fille. La famille était à Chartres[44] lorsque madame de Bon fit faire des recherches à Paris pour découvrir les parents de Thérèse; c'est ce qui rendit ces recherches infructueuses. Madame Mathieu et son fils n'en eurent jamais connaissance.

Enfin, Michel épousa sa cousine. Thérèse, qui n'avait que dix-sept ans, trouva dans la femme de son frère[45] une compagne digne de son affection. Toute la famille resta unie, et parmi leurs nombreuses connaissances bien des mères qui voyaient grandir la jolie Thérèse[46] pensaient que bien heureux serait le garçon qui pourrait un jour donner son nom à *l'enfant volé.*

FIN.

Questionnaire.

Chapitre X.

1 — Quel changement s'était opéré dans la fortune de madame la marquise de Bon?
2 — Quel usage faisait-elle de ses nouvelles richesses?
3 — Que devait faire Thérèse lorsque la révolution de juillet éclata?
4 — Que se passa-t-il dans Paris à ce moment?
5 — Où portait-on les mourants et les blessés?
6 — Les hôpitaux pouvaient-ils suffire?
7 — Qu'arriva-t-il alors?
8 — La marquise de Bon était-elle contente de voir la révolution éclater?
9 — Ses regrets l'empêchèrent-ils de secourir les blessés?
10 — Par qui fut-elle aidée dans cette œuvre méritoire?
11 — N'accueillait-on dans son hôtel que les blessés du parti royaliste?
12 — Que fit Thérèse dans cette conjoncture?
13 — Quel fut le blessé qui fixa particulièrement l'attention de Thérèse?

14 — Que fit-elle lorsque le chirurgien vint pour poser le premier appareil?
15 — La blessure du jeune homme était-elle grave?
16 — Etait-il jeune?
17 — Paraissait-il appartenir à une classe aisée?
18 — Que dit-il à ses camarades lorsque l'on eut pansé ses blessures?
19 — Quelles recommandations lui fit Thérèse?
20 — Que fit-elle ensuite?
21 — Par qui fut-elle accostée dans la cour de l'hôtel?
22 — Que désirait cette femme?
23 — Que lui répondit Thérèse?
24 — Que fit-elle lorsque cette femme lui eut donné le signalement de son fils?
25 — Cette brave femme revint-elle souvent à l'hôtel?
26 — Que faisait la marquise de Bon?
27 — Quel sentiment éprouvèrent l'une pour l'autre la mère du blessé et la petite Thérèse?
28 — Qu'aurait désiré Thérèse?
29 — Que fit-elle la veille du jour où le jeune malade devait quitter l'hôtel?
30 — Que répondit la bonne dame lorsqu'elle lui demanda si elle n'exerçait pas un autre état que celui de son mari?
31 — Où cette dame s'était-elle retirée après la mort de son mari?
32 — Que dit-elle à son fils, lorsqu'il s'approcha d'elle pendant qu'elle s'entretenait avec Thérèse?
33 — Qu'éprouva Thérèse en entendant prononcer les noms de *Michel* et de *Mathieu*, et que dit-elle?
34 — Que lui répondit la brave dame?
35 — Achevez de raconter comment eut lieu la reconnaissance de Thérèse et de ses parents?
36 — Qu'arriva-t-il lorsque la reconnaissance fut complète?
37 — Pourquoi tous les gens de l'hôtel furent-ils dans le ravissement?
38 — Que dit la bonne marquise?

39 — Thérèse resta-t-elle encore à l'hôtel?
40 — Que trouva-t-elle chez sa mère?
41 — Thérèse ne croyait-elle pas avoir déjà vu cette jeune personne?
42 — Comment Thérèse raconta-t-elle son histoire?
43 — Que lui apprit-on relativement à son père?
44 — Pourquoi les recherches de madame de Bon avaient-elles été inutiles?
45 — La jeune personne que Michel épousa était-elle digne de l'amitié de Thérèse?
46 — Que pensait on de la petite Thérèse en la voyant si bonne et si jolie?

Fin du questionnaire.

IMPRIMERIE DUCALE A ALTENBOURG.



Druck der Hofbuchdruckerei in Altenburg.

LECTURE ET CONVERSATION.

PETITE

BIBLIOTHÈQUE FRANÇAISE,

OU

CHOIX DES MEILLEURS OUVRAGES DE LA LITTÉRATURE MODERNE,

A L'USAGE DE LA JEUNESSE,

SUIVI

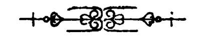
D'UN QUESTIONNAIRE

PAR MME A. BRÉE,

Maîtresse de conversation à l'Institut français de Leipzig.

III. VOLUME. — MADELEINE.

SECONDE ÉDITION.



LEIPZIG

LIBRAIRIE DE BAUMGAERTNER.

1852.

LECTURE ET CONVERSATION.

PETITE

BIBLIOTHÈQUE FRANÇAISE,

OU

CHOIX DES MEILLEURS OUVRAGES

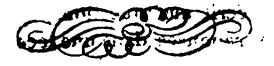
DE LA LITTÉRATURE MODERNE,

A L'USAGE DE LA JEUNESSE.

III. VOLUME.

MADELEINE.

SECONDE ÉDITION.



LEIPZIG

LIBRAIRIE DE BAUMGAERTNER.

1852.

Avis.

En faisant suivre ses chapitres d'un certain nombre de questions, l'auteur a eu pour but d'offrir aux personnes qui se livrent à l'étude de la langue française un moyen facile de puiser dans une lecture un sujet de conversation. C'est le procédé mis en usage par Robertson, Alvarès Lévi, Noël et Chapsal, etc. C'est surtout à ceux qui étudient sans maîtres qu'un *Questionnaire* peut être d'une grande utilité, soit que deux élèves d'une certaine force s'exercent oralement en s'adressant réciproquement les questions, soit qu'un élève seul réponde par écrit aux questions bosées d'avance, sauf à contrôler son travail au moyen des numéros de renvoi. — Un maître peut aussi, après avoir fait faire une lecture, donner pour travail à ses élèves la tâche de répondre par écrit aux questions, se réservant de corriger les réponses dans une leçon suivante.

MADELEINE,

EXTRAIT DE L'OUVRAGE

DE

Jules Sandeau · 1811-1883

AUQUEL L'ACADÉMIE FRANÇAISE A ACCORDÉ LE PRIX MONTHYON, DANS SA SÉANCE D'AOÛT 1847.

AVEC

un Questionnaire

PAR Mme A. BRÉE,

Maîtresse de conversation à l'Institut français de Leipzig.



LEIPZIG

LIBRAIRIE DE BAUMGAERTNER.

1852.

MADELEINE.

Chapitre I.

C'était[1] en automne, un dimanche, entre messe et vêpres. Sous un soleil de feu qui tombait d'aplomb sur leurs têtes, les habitants d'un petit village nommé Neuvy-les-Bois[2] attendaient gravement le passage de la diligence de Paris à Limoges, car c'était là, aux jours de fête, leur unique distraction. Au lieu de filer comme un trait, ainsi qu'elle en avait l'habitude, la diligence s'arrêta net au milieu du chemin, et le conducteur[3] mettant pied à terre ouvrit la rotonde (1), en prononçant ce seul mot: „Neuvy-les-Bois. „Une[4] jeune fille en descen-

(1) Les diligences françaises ont trois compartiments : le *Coupé*, *l'Intérieur* et la *Rotonde*. Ces dernières places sont les moins chères.

dit, ayant pour tout bagage un petit paquet sous le bras. Elle était vêtue de noir et pouvait avoir de quatorze à quinze ans au plus. La pâleur de son front, ses yeux brûlés de larmes, son air triste et souffrant, en disaient plus encore que ses habits de deuil. Le conducteur était déjà remonté sur son siége, et la jeune fille n'eut que le temps d'échanger un adieu silencieux avec ses compagnons de voyage. Ce n'était guère qu'une enfant, plus grave seulement qu'on ne l'est à cet âge. Quand elle se vit seule sur cette grande route embrasée, à l'entrée de ce méchant hameau, où pas une âme ne la connaissait, seule au milieu de tous ces visages qui l'examinaient avec une expression de curiosité niaise et défiante[6], elle alla s'asseoir sur un tas de pierres, et là, sentant son cœur défaillir, elle se prit à pleurer, la tête entre ses mains. Les paysans continuaient de la regarder du même air, ne soufflaient mot et ne bougeaient pas davantage. Heureusement, dans le groupe rustique, il y avait quelques femmes, et parmi ces femmes[7] une mère qui berçait sur son sein un petit nouveau-né. Elle s'approcha de la jeune affligée et demeura quelques instants à la considérer avec un sentiment de pitié hésitante.

— Pauvre demoiselle, dit-elle enfin, puisque vous voici seule, à votre âge, par les grands chemins, il faut donc bien que vous ayez perdu votre mère?

— Oui, madame, j'ai perdu ma mère, répondit la jeune fille d'une voix douce, où perçait un léger accent étranger.

— Chère demoiselle, que le bon Dieu prenne pitié de votre peine! Je vois bien, à votre façon de parler, que vous n'êtes pas de nos pays. Vous venez de bien loin, sans doute?

— Oh! oui, madame, de bien loin, de bien loin. J'ai cru souvent que je n'arriverais jamais.

— Et vous allez?

— Où ma mère, avant de mourir, m'a recommandé de me rendre. Je savais en partant qu'une fois à Neuvy-les-Bois, je trouverais facilement le chemin de Valtravers.

— Vous allez à Valtravers?

— Oui, madame.

— Au château?

— Précisément.

La brave femme s'empressa d'indiquer à la jeune fille le chemin qui conduisait au château. „Il n'y a, dit-elle, que trois petites lieues à faire, et vous arriverez avant le coucher du soleil.“

La bonne enfant se mit en marche ; mais soit que les indications ne fussent pas assez précises, soit qu'elle eût oublié[11], elle marcha plus de quatre heures sans pouvoir atteindre le but désiré.

Découragée, n'en pouvant plus, la pauvre petite[12] se laissa tomber sur l'herbe, et ses larmes coulèrent abondamment.

Elle était là depuis quelques instants, abîmée dans son désespoir, lorsqu'elle aperçut[13] un beau cheval qu'elle n'avait pas entendu venir, et qui se tenait à quelques pas, immobile au temps d'arrêt ; en selle était un cavalier qui la regardait de l'air surpris d'un homme qui n'est pas habitué à de telles rencontres, à cette heure et en pareil lieu. Elle se leva par un brusque mouvement ; puis, rassurée presque aussitôt par la bienveillance souriante du regard attaché sur elle :

— Monsieur, dit-elle[14], c'est Dieu qui vous envoie à mon aide. Si vous êtes de ce pays, vous devez voir déjà que je suis une étrangère. Voici plus de quatre heures que j'erre à l'aventure dans cette forêt sans pouvoir en sortir ni savoir où je vais ; peut-être me ferez-vous la grâce de me mettre dans mon chemin ?

— Sans aucun doute, mademoiselle, répondit une voix presque aussi douce que celle de la

jeune fille; mais encore faut-il que je sache où vous souhaitez d'aller.

— A Valtravers, monsieur.

— Au château?

— Oui, au château de Valtravers.

— Vous ne pouviez mieux vous adresser, mademoiselle[15], car j'y vais moi-même de ce pas, et, si vous le voulez bien, j'aurai l'honneur de vous accompagner.

A ces mots, sans attendre la réponse, le cavalier sauta à bas de sa monture. C'était un jeune homme dans tout l'éclat du printemps de la vie, svelte, élégant, à l'œil doux et fier; par-dessus tout, il avait une grâce qu'on ne saurait dire.

— Est-ce que c'est à vous, ceci, mademoiselle? demanda-t-il en indiquant du bout de sa cravache l'humble bagage resté sur le gazon.

— Oui, monsieur, c'est toute ma fortune, répondit l'étrangère avec un triste sourire.

Le jeune homme releva le paquet et[16] s'occupa de l'attacher solidement à la selle de son cheval; cela fait, il offrit son bras à l'enfant, et tous deux s'avancèrent dans la direction du château, suivis du bel et docile animal, qui tondait de droite et de gauche les jeunes pousses de l'automne.

— Ainsi, mademoiselle[17], dit le jeune homme, vous allez à Valtravers? C'est qu'alors, mademoiselle, vous connaissez le chevalier ou tout au moins quelqu'un du château?

— Je n'y connais personne.

— En vérité!

— Personne absolument; mais vous, monsieur, vous le connaissez, M. le chevalier?

— Assurément; nous sommes de vieux amis.

— On le dit bon, généreux, charitable.

— Oh! très-charitable, répliqua le jeune homme, qui pensa[18] qu'il s'agissait tout simplement de quelque infortune à soulager.

Mais, après un rapide coup d'œil jeté sur sa jeune compagne[19], il repoussa loin cette idée, et comprit que décidément ce n'était point là une solliciteuse ordinaire.

— Mademoiselle, ajouta-t-il gravement, je vous donne M. le chevalier comme le plus noble cœur qui ait jamais battu sous le ciel.

— Je le savais, je n'en doutais pas. Et le petit Maurice, monsieur, vous devez aussi le connaître?

— Quel petit Maurice, mademoiselle?

— Eh! mais... le fils du chevalier.

— Ah! bien, bien, s'écria le jeune homme

en riant. Oui, certainement, je le connais, le petit Maurice.

— Est-ce[20] qu'il promet de devenir un jour bon et généreux comme son père?

— Dame! il passe généralement dans le pays pour un assez bon diable. Ce n'est pas moi qui voudrais en dire du mal.

— Je sens que je l'aimerai comme un frère.

— Je puis vous assurer que, de son côté, il sera charmé de vous voir.

En cet instant, ils traversaient une clairière, et, derrière les murs d'un parc dont la grille s'ouvrait sur la forêt, apparut[21] un joli castel dont les feux du couchant incendiaient toutes les fenêtres.

Questionnaire.

Chapitre I.

1 — A quelle époque de l'année commence cette histoire ?
2 — Que faisaient ce jour-là les habitants de Neuvy-les-Bois ?
3 — Que fit le conducteur lorsque la diligence s'arrêta au milieu du village ?
4 — Combien les diligences françaises ont-elles de compartiments, et comment les appelle-t-on ?
5 — Quelle fut la personne qui descendit de voiture ? Faites-moi son portrait.
6 — Que fit-elle quand elle se vit seule dans ce village ?
7 — Par qui fut-elle interrogée d'abord ?
8 — Que lui dit cette brave femme, et que lui répondit l'enfant ?
9 — Dans quel endroit se rendait la jeune fille ?
10 — Quelle distance y avait-il de Neuvy-les-Bois au château de Valtravers ?
11 — La pauvre enfant arriva-t-elle au château aussi promptement qu'on le lui avait fait espérer ?
12 — Que fit-elle quand elle vit qu'elle s'était égarée ?

13 — Que vit-elle quelques instants après ?
14 — Que dit-elle au jeune homme qu'elle venait d'apercevoir ?
15 — Où allait ce jeune homme, et quelle offre fit-il à la jeune fille ?
16 — Que fit-il du paquet qui composait toute la fortune de l'enfant ?
17 — Quelles furent ses premières questions ?
18 — Que pensa-t-il d'abord en entendant la jeune fille s'informer si le chevalier était généreux et charitable ?
19 — Persista-t-il dans cette idée quand il eut mieux examiné sa jeune compagne ?
20 — Que lui dit-elle du petit Maurice ?
21 — Que virent-ils bientôt derrière les murs du Parc ?

Chapitre II.

Le même soir, à la même heure, le vieux chevalier de Valtravers[1] était assis sur son perron, en compagnie de la vieille marquise de Fresnes, dont le château voisin[2] s'apercevait au fond de la vallée, à travers le feuillage encore vert des peupliers qui bordent la Vienne. Tous deux[3] s'entretenaient complaisamment des jours écoulés.

L'intimité de la marquise et du chevalier datait de loin. Aux premiers temps de la révolution de 1789, le marquis de Fresnes ayant jugé convenable[4] d'aller faire avec sa femme une tournée de quelques mois sur les bords du Rhin, M. de Valtravers s'était décidé à les

accompagner. On sait ce qu'il advint de ces voyages[5] de quelques mois, et comment ces petites excursions, qui s'étaient présentées d'abord comme des parties de plaisir, aboutirent pour la plupart à un long et dur exil. Nos trois compagnons comptaient si bien sur un prompt retour[6], qu'ils avaient à peine emporté de quoi subvenir aux loisirs de plus d'une année. Ces ressources épuisées, les diamants vendus, les bijoux monnayés[7], on gagna sans bruit Nuremberg, on s'y installa pauvrement; il ne s'agissait plus que d'y vivre. Ainsi qu'il arrive toujours, ce fut la femme qui montra l'exemple de la résignation, du courage et de l'énergie.

— Nous[8] travaillerons, répondit simplement madame de Fresnes aux deux amis qui demandaient avec anxiété quel parti leur restait à prendre.

Elle peignait agréablement[9] le pastel et la miniature; elle donna des leçons et fit des portraits. Sa beauté[10], sa grâce et son infortune, mieux encore que son talent, lui valurent en peu de temps une clientèle nombreuse et choisie. Les deux gentilshommes, qui avaient commencé par décréter qu'il y avait dérogeance et par jeter les hauts cris en voyant la mar-

quise à l'œuvre, finirent bon gré, mal gré, par s'apercevoir[11] qu'ils étaient passablement nourris sans rien faire, et qu'en fin de compte c'était la marquise qui, comme on dit communément, amenait l'eau au moulin. Le marquis ne s'en préoccupa pas autrement; mais M. de Valtravers[12] comprit qu'il ne pouvait pas toujours vivre du travail de la femme de son ami. Seulement, quel emploi trouver à ses facultés? à quelle industrie appliquer ses deux bras oisifs? L'idée lui vint[13] d'enseigner le français; la nécessité préalable où cela l'eût mis de l'apprendre coupa court à ce beau projet. Il fallait se retourner d'un autre côté. Un jour qu'il errait assez tristement par les rues, il s'arrêta machinalement devant[14] un étalage de bimbeloteries où se voyaient, entre autres menus objets de bois faits au tour, force bilboquets très-artistement ouvragés et bon nombre de ces toupies ronflantes, délices de l'enfance et gloire de Nuremberg. M. de Valtravers parut éprouver[15] quelque chose de ce qu'éprouvèrent à coup sûr Christophe Colomb quand il vit surgir du sein de l'Océan les rivages du nouveau monde, et Galilée lorsqu'il sentit notre petit globe cloué par l'ignorance et scellé depuis six mille ans

dans l'espace, se mouvoir et se promener autour du soleil.

M. de Valtravers était né en 1760. Or, grâce à l'*Émile* de Rousseau, c'était la mode en ce temps-là, parmi les hautes classes de la société française [16], de compléter toute éducation par l'apprentissage d'un métier quelconque. L'exemple partait de haut: en 1780, le roi de France [17], qui était le plus honnête homme de son royaume, en était aussi le meilleur serrurier.

A la vue de tous ces bimbelots, devant lesquels venait de le conduire le hasard ou plutôt l'instinct d'une vocation mystérieuse, M. de Valtravers se souvint qu'il avait appris [18] à tourner l'ébène et l'ivoire. Trois mois après, il passait à Nuremberg [19] pour le Benvenuto [20] Cellini de la menuiserie tournée. Le fait est qu'en moins de trois mois il était parvenu à façonner le bois comme pas un. Il excellait dans la confection du bilboquet, ses toupies étaient généralement fort goûtées; mais que dire de ses [21] casse-noisettes, qui, par la délicatesse et par le fini des détails, étaient tout simplement de petites merveilles! Il en fabriquait

en ivoire qu'on tenait pour de vrais bijoux. La mode s'en mêla, et, comme les pastels de madame de Fresnes jouissaient déjà d'une vogue à peu près pareille, il se trouva que, pendant deux ans, dans la vieille cité allemande[22], toute figure un peu bien née dut poser devant la marquise, et qu'il ne se mangea pas une aveline sans l'intervention de l'émigré français.

Après avoir travaillé chacun de son côté[23], ils se réunissaient le soir, et c'étaient alors entre elle et lui des scènes d'une folle gaieté, quand l'une étalait sur son chevalet la face épanouie de quelque gros Nurembergeois, tandis que l'autre tirait de sa poche une demi-douzaine de casse-noisettes qu'il avait tournés dans sa journée. Ils riaient comme des enfants, et ne s'apercevaient pas que c'était au travail qu'ils devaient leur gaieté charmante, au travail qui déjà les rendait meilleurs et plus heureux qu'ils ne l'avaient jamais été au plus beau temps de leur prospérité. Quant au marquis[24], il estimait que gagner son pain est le fait de la canaille, et qu'un gentilhomme qui se respecte doit savoir mourir, comme les sénateurs romains dans leurs chaises curules, plutôt que de s'abaisser à vivre, comme les gueux, en travaillant. Il en voulait sourdement à sa femme,

méprisait souverainement le chevalier, et ne se gênait pas pour le lui témoigner. Ce qui l'exaspérait surtout[25], c'était de les trouver tout le jour occupés et en belle humeur, tandis qu'il se mourait littéralement de ce morne et profond ennui que l'inaction traîne après elle.

La marquise et le chevalier ne s'en tinrent pas toujours aux travaux vulgaires. La première[26] s'essaya dans la copie réduite des tableaux de vieux maîtres. Elle y réussit, et l'on se disputa ses miniatures d'après Holbein et Albert Durer. De son côté, le chevalier[27] aborda sérieusement la grande sculpture en bois ; il s'y distingua et devint en ce genre un des artistes les plus éminents d'outre-Rhin. On montre encore aujourd'hui[28], dans la cathédrale de Nuremberg, une chaire de sa façon.

Pendant ce temps, rongé par l'ennui jusqu'aux os, le marquis continuait de se consumer en désirs impuisants, en stériles regrets. Un beau jour[29], il rendit à Dieu ce qu'il avait d'âme ; sa femme et son ami le pleurèrent comme un enfant.

Quelques mois après, c'était en 1802[30], sur l'invitation du premier consul, ils repassèrent le Rhin et retournèrent gaiement dans leur pa-

trie régénérée comme eux. En touchant le sol natal, ils sentirent leur cœur tressaillir et de douces larmes humecter leurs yeux. La meilleure partie de leurs domaines[31] étant restée propriété nationale, ils obtinrent aisément de rentrer chacun chez soi, si bien que les années d'exil qui venaient de s'écouler ne furent plus pour eux que comme un long rêve. A peine réintégré dans le castel de ses pères, le chevalier[32] s'empressa d'appeler à lui une belle et chaste créature qu'il avait aimée en Allemagne, qu'il épousa, et qui[33] mourut en lui donnant un fils. Cet enfant grandit entre son père et madame de Fresnes, qui se vouèrent à lui tout entiers, et continuèrent de vivre philosophiquement dans leur retraite, faisant du bien, et occupant leurs loisirs. La marquise[34] peignait comme par le passé; tandis que le chevalier, levé chaque matin avec l'aube, rabotait, fouillait, évidait le poirier, le noyer et le chêne. Il avait pris à tâche de renouveler magnifiquement et de ses propres mains les boiseries vermoulues de son manoir; peut-être aussi, par un retour complaisant vers ses premiers succès, tournait-il par-ci par-là quelques casse-noisettes dont il faisait présent aux filles de ses fermiers. La lecture[35], la promenade, les délices

d'une intimité dont le charme n'avait point vieilli, et l'éducation du jeune Maurice, absorbaient le reste des journées, toujours trop courtes lorsqu'on travaille et que l'on s'aime.

Questionnaire.

Chapitre II.

1 — Que faisait ce soir-là le vieux chevalier de Valtravers ?
2 — Le château de la marquise de Fresnes était-il bien éloigné de celui du chevalier ?
3 — Sur quel sujet roulait la conversation de ces deux bons voisins ?
4 — Que firent le marquis de Fresnes et le chevalier de Valtravers lorsque la révolution de 1789 éclata ?
5 — Ce voyage ne fut-il, comme ils le pensaient, qu'une simple partie de plaisir ?
6 — Avaient-ils emporté beaucoup d'argent ?
7 — Que firent-ils quand leurs ressources furent épuisées ?
8 — Que dit madame de Fresnes aux deux amis, fort inquiets de leur avenir ?
9 — Quels talents possédait-elle ?
10 — A quoi dut-elle principalement sa nombreuse clientèle ?
11 — De quoi s'aperçurent bientôt les deux gentilshommes ?
12 — Le chevalier pensa-t-il qu'il devait toujours rester oisif ?
13 — A quelle idée s'arrêta-t-il d'abord, et pourquoi y renonça-t-il ?

14 — Que vit-il en se promenant dans les rues de Nuremberg?
15 — Quel sentiment éprouva-t-il en voyant les bilboquets, les toupies ronflantes, les casse-noisettes, etc.?
16 — Quelle était la mode en France à l'époque de la naissance du chevalier?
17 — Que dit l'auteur du roi Louis XVI?
18 — Quel état mécanique le chevalier avait-il appris dans sa jeunesse?
19 — Quelle réputation s'acquit-il bientôt à Nuremberg?
20 — Qu'est-ce que c'était que Benvenuto-Cellini?
21 — Quels étaient les bilboquets que le chevalier de Valtravers fabriquait le mieux?
22 — La marquise eut-elle beaucoup de portraits à faire?
23 — Que faisaient le chevalier et la marquise après avoir travaillé chacun de son côté?
24 — Que pensait le marquis de la résolution qu'avaient prise sa femme et son ami?
25 — Pourquoi était-il exaspéré contre eux?
26 — La marquise ne fit-elle jamais que des miniatures?
27 — Et le chevalier se borna-t-il à tourner des casse-noisettes?
28 — Que montre-t-on encore aujourd'hui dans la cathédrale de Nuremberg?
29 — Qu'arriva-t-il au noble marquis?
30 — Que firent les deux exilés en 1802?
31 — Tous leurs biens avaient-ils été vendus?
32 — Que fit le chevalier lorsqu'il fut rentré dans le château de ses pères?
33 — Son épouse vécut-elle longtemps?
34 — Que faisaient la marquise et le chevalier pour charmer leurs loisirs?
35 — Comment passaient-ils le reste de leurs journées?

Chapitre III.

Un soir donc, assis l'un près de l'autre, ces vieux compagnons se plaisaient à remonter le courant des jours qu'ils avaient descendus ensemble, quand[1] ils aperçurent, débouchant par une allée du parc, les deux jeunes gens que nous avons laissés à la grille. Arrivée au bas du perron, la jeune fille[2] en monta les degrés lentement, d'un air grave, quoique visiblement ému. La marquise et le chevalier s'étaient levés pour la recevoir. Elle tira de son sein[3] une lettre qu'elle porta d'abord pieusement à ses lèvres; puis elle la remit à M. de Valtravers, qui examinait avec un sentiment de curiosité bienveillante cette enfant qu'il voyait pour la première fois. Le vieux gentilhomme brisa le cachet et lut. Debout, ses deux bras amaigris posés sur sa poitrine, calme dans sa douleur, digne dans son humilité, l'étrangère[4]

se tenait les yeux baissés sous le regard de madame de Fresnes, qui l'observait avec intérêt, tandis qu'à quelques pas de là, le jeune homme qui l'avait amenée assistait en témoin discret à cette scène silencieuse. Voici le contenu de la lettre:

„Munich, 15 juillet 18...

„Près de quitter ce monde, en face de l'éternité qui va bientôt commencer pour moi, ce n'est pas vers le ciel[5], c'est vers la France que mes yeux se tournent avant de se fermer; ce n'est pas vers Dieu, c'est vers vous que je crie, mon frère, et que je tends mes bras suppliants, au nom de celle qui fut ma sœur et la femme de votre choix. Hélas! qu'elle[6] a été cruellement éprouvée, cette maison que vous avez connue si prospère! Où sont allées les joies de ce foyer où vous vîntes un jour vous asseoir? La tombe m'a pris tous les miens. Mon mari[7] n'a pu survivre à sa fortune, et moi, malheureuse, à mon tour voici que je meurs. Je meurs, et je suis mère; c'est mourir deux fois, ô mon Dieu! Quand vous lirez ces lignes[8], seul trésor, unique héritage que j'aurai pu lui laisser en partant, ma fille n'aura plus que vous sur la terre; quand vous tiendrez entre vos mains ce papier trempé de mes larmes,

mon enfant sera devant vous, seule, arrivant de loin, brisée par la douleur et par la fatigue, sans autre refuge que votre toit, sans autre appui que votre cœur. Oh[9]! par le doux lien qui vous fut cher et que la mort n'a point rompu sans doute, par cette Allemagne qui se montra pour vous hospitalière et qui vous fut longtemps une patrie, par ma famille devenue la vôtre, par l'adorable créature trop tôt ravie à votre amour et qui vous adjure ici par ma voix, oh! ne repoussez pas ma chère abandonnée! Recueillez, réchauffez dans votre sein la colombe tombée de son nid. Et toi que je ne connais pas[10], mais que j'aimais à confondre si souvent avec ma fille dans un même sentiment de tendresse et de sollicitude, fils de ma sœur, si ta mère t'a donné son âme, tu seras bon aussi et fraternel pour ma bien-aimée Madeleine. Protége-la[11], veille sur elle quand ton père ne sera plus, et n'oublie jamais, jeune ami, que l'orpheline que le ciel nous envoie devient parfois l'ange tutélaire de la maison qui s'est ouverte devant elle.“

— Viens, ma fille[12], viens dans mes bras! s'écria le chevalier quand il eut achevé de lire; sois la bienvenue, mon enfant, sous le toit de ton vieil oncle. N'était le deuil qui t'amène,

je disais ce jour trois fois heureux, et ton arrivée nous serait une fête à tous. Marquise[13], c'est ma nièce, ajouta-t-il en pressant de ses deux mains la tête de l'enfant; Maurice, c'est ta cousine, c'est une jeune sœur qui te vient du pays de ta mère.

L'orpheline passa des bras de son oncle dans ceux de la marquise. Madame de Fresnes[14] avait perdu une fille unique, enlevée, dans sa fleur, à peu près à l'âge de Madeleine; or, chez tous les infortunés qui ont eu cet affreux malheur, surtout chez les mères, c'est un penchant irrésistible[15] de trouver, alors même qu'ils n'existent pas, des rapports visibles et frappants entre l'enfant que la mort leur a pris et la plupart de ceux qu'ils rencontrent sur leur chemin. La marquise s'était donc sentie portée naturellement vers cette blanche créature qui venait de lui apparaître comme une image de sa fille. Elle la serra contre son sein, lui prodigua les noms les plus tendres, et la couvrit de caresses et de baisers. Puis ce fut le tour du jeune homme.

— Quoi! mon cousin[16], c'était vous! dit-elle en souriant à travers ses pleurs. C'était vous, le petit Maurice! Je m'étais figuré que vous ne deviez être qu'un enfant comme moi.

Maurice l'embrassa cordialement; c'est tout au plus s'il avait soupçonné jusqu'à ce jour l'existence de sa cousine. Cependant le chevalier[17] donnait des ordres, s'empressait, avait l'œil à tout, et à chacun de ses vieux serviteurs il disait avec effusion:

— Nous avons un enfant de plus!

Certes, ce soir-là, si elle put voir l'accueil que sa fille reçut à Valtravers, la mère de notre héroïne dut être contente là-haut.

L'installation de Madeleine ne changea rien au train du château. C'était une fille pieuse, simple, modeste, déjà sérieuse et réfléchie, tenant peu de place[18], ne faisant point de bruit, la plupart du temps silencieuse et penchée sur quelque ouvrage d'aiguille. Elle n'était[19] pas précisément belle, et nous n'oserions affirmer qu'elle promît de le devenir. Telle qu'elle était, la marquise et le chevalier l'aimaient d'une vive tendresse, et l'existence de cette enfant se partageait entre les deux habitations voisines l'une de l'autre, et qui n'en faisaient qu'une à proprement parler. Loin d'avoir été négligée[20], son éducation avait été poussée assez loin pour qu'elle pût la continuer elle-même et l'achever au besoin sans aucun secours étranger. Elle parlait[21] notre langue avec pureté, presque

sans accent. Comme toutes les Allemandes et trop de Françaises, hélas! elle savait à fond la musique, et[22], chose malheureusement plus rare, elle n'en abusait pas. Pour Maurice, au bout d'une ou deux semaines au plus, pendant lesquelles[23] il s'était cru obligé de s'occuper de sa cousine et de lui faire les honneurs du pays, à peine parut-il s'apercevoir de sa présence. Il avait vingt ans et toute la fougue, tous les emportements de son âge. Ce jeune homme avait grandi en pleine liberté, doublement gâté par son père et par la marquise, qui ne savaient rien au monde de plus beau que lui ni de plus charmant. Un précepteur lui avait enseigné[24] un peu de grec et de latin; en même temps M. de Valtravers, chez qui l'amour du bois sculpté était devenu une vraie manie[25], l'avait initié au culte de son art. Le bon vieux chevalier en pleurait d'orgueil et de joie, lorsqu'il voyait près de lui son fils équarrissant, tournant, rabotant[26], et promettant de dépasser son père. Maurice, de son côté, paraissait prendre goût à ce passe-temps inoffensif; mais tout à coup il tomba[27] dans une sombre mélancolie dont s'inquiétèrent vivement le chevalier et la marquise. Interrogé vivement sur la cause de ce changement, il finit par avouer[28]

que cette existence de château finissait par lui peser et qu'il désirait, en parcourant le monde, compléter son éducation.

Après de mûres réflexions[29], il fut décidé qu'on enverrait Maurice pendant deux ou trois ans à Paris, puis, à son choix, en Allemagne ou en Italie, afin de compléter son éducation par la connaissance approfondie des hommes et des choses.

A quelque temps de là, par une soirée d'automne, un an jour pour jour après l'arrivée de Madeleine[30], le chevalier, son fils et la marquise étaient réunis dans le salon du château de Valtravers. Le cheval qui devait conduire Maurice à la ville voisine où passait la malle-poste attendait tout sellé et bridé au pied du perron. On était à l'heure des adieux. Le chevalier paraissait péniblement affecté; la marquise[31] cachait mal son attendrissement; Maurice lui-même se sentait ému, et, quand son vieux père lui ouvrit ses bras, il s'y jeta tout en pleurs comme s'il l'eût embrassé pour la dernière fois. Madame de Fresnes[32] le serra sur son cœur avec effusion. Enfin les serviteurs de la maison, les plus vieux, ceux qui l'avaient vu naître, l'embrassèrent comme leur enfant.

Le temps pressait. Maurice dut s'arracher à toutes ces étreintes. Ce ne fut qu'au dernier moment[33], et près de mettre le pied à l'étrier, qu'il se souvint de Madeleine. Il la chercha des yeux, et, s'étonnant de ne la point voir, il allait la faire appeler, lorsqu'on lui dit que la jeune fille[34], sortie depuis quelques heures, n'était pas rentrée au château. Après avoir laissé tomber autour de lui quelques paroles affectueuses à l'adresse de sa cousine, il s'éloigna au pas mesuré de sa monture, non sans se retourner à plusieurs reprises pour saluer encore une fois d'un geste attendri les êtres excellents qui le suivaient des yeux. Arrivé à la grille du parc, près d'en franchir le pas[35], il hésita, comme un aiglon sur le bord de son nid avant de s'élancer dans l'espace. Il crut entendre des voix charmantes qui lui disaient: „Ingrat, où vas-tu?" Son cœur se fondit et ses yeux se mouillèrent; mais sa destinée l'emportait. Il se jeta dans la forêt qu'il devait traverser pour se rendre à la ville.

Au bout d'un temps de course rapide, à cette même place où il l'avait rencontrée un an auparavant, à pareil jour à la même heure, Maurice[36] aperçut Madeleine assise et rêvant. Ainsi que l'an passé, l'orpheline n'avait point



entendu le bruit du galop sur la mousse : en levant les yeux, elle vit son cousin qui la regardait. C'étaient le même cadre et le même tableau. Maurice[27] était descendu de cheval. Il se hâta d'embrasser sa cousine et de lui dire adieu ; puis, s'étant remis en selle, il poursuivit sa route.

Après qu'il eut disparu au détour de l'allée, Madeleine[28] reprit le chemin du château. Lorsqu'elle entra dans le salon, le chevalier était assis au coin de son foyer désert. Elle[29] alla s'accouder tristement sur le dos du fauteuil où se tenait le vieillard dans une attitude affaissée, et demeura quelques instants à le contempler en silence.

— Mon père, dit-elle enfin en penchant vers lui sa blonde tête[40], mon père, il vous reste une fille.

Le chevalier sourit et l'attira doucement sur son cœur.

Questionnaire.

Chapitre III.

1 — Que virent la marquise et le chevalier pendant qu'ils étaient assis sur le perron du château?

2 — Que fit la jeune fille lorsqu'elle fut arrivée au bas du perron?

3 — Que remit-elle au chevalier?

4 — Que fit-elle pendant que le chevalier lisait la lettre?

5 — Analysez cette lettre. — Vers quel lieu la mère de la jeune fille tourne-t-elle les yeux avant de mourir?

6 — Que dit-elle de sa famille, autrefois si heureuse?

7 — Qu'était devenu son mari?

8 — Que laisse-t-elle, en mourant, pour tout héritage à sa fille?

9 — Au nom de quels souvenirs prie-t-elle le chevalier?

10 — Ne s'adresse-t-elle pas encore à une autre personne?

11 — Que lui demande-t-elle?

12 — Que dit le chevalier à Madeleine après avoir lu cette lettre?

13 — Que dit-il encore en la présentant à la marquise et à son fils?

14 — Pourquoi madame de Fresnes accueillit-elle l'orpheline avec une si vive tendresse?

15 — Quel est le penchant irrésistible des mères qui ont perdu un enfant qu'elles chérissaient?
16 — Que dit Madeleine à son cousin?
17 — Que faisait le chevalier pendant ce temps-là?
18 — Pourquoi la présence de Madeleine ne changea-t-elle rien au train du château?
19 — Madeleine était-elle jolie?
20 — Avait-elle reçu une bonne éducation?
21 — Quelles langues parlait-elle?
22 — Que dit l'auteur à propos de la musique?
23 — Que fit Maurice pendant les deux premières semaines que Madeleine passa au château?
24 — Qu'avait-il appris de son précepteur?
25 — Et son père, que lui avait-il enseigné?
26 — Avait-il réussi dans l'art de la sculpture en bois?
27 — Quel changement s'opéra-t-il dans le caractère de ce jeune homme?
28 — Quel aveu fit-il à son père?
29 — Que décidèrent enfin la marquise et le chevalier?
30 — Que se passa-t-il, un an jour pour jour après l'arrivée de Madeleine au château?
31 — De quels sentiments étaient affectés les habitants du château?
32 — Comment Maurice prit-il congé de son père et de la marquise?
33 — A quel moment Maurice pensa-t-il à Madeleine?
34 — Où était la jeune fille?
35 — Que fit Maurice lorsqu'il fut arrivé à la grille du parc?
36 — Qu'aperçut-il après une course assez rapide?
37 — Que fit-il en voyant sa cousine?
38 — Que fit Madeleine lorsqu'il fut parti?
39 — Où se plaça-t-elle lorsqu'elle fut entrée dans le salon?
40 — Que dit-elle au chevalier, et que fit celui-ci?

Chapitre IV.

Après le départ de Maurice, Madeleine devint toute la joie de Valtravers. On la vit[1] redoubler autour de son vieil oncle de soins pieux et touchants. En même temps[2], elle était la fille adorée, et bien véritablement adorable, de la marquise, qui lui enseignait la peinture et se plaisait à développer tout ce que Dieu avait mis en elle de charmant. C'est ainsi qu'entre ces deux vieillards cette enfant acheva de grandir en talents et en vertus aimables. Trois ans après son arrivée, Madeleine était une bonne et belle créature.

Mêlées et confondues, ces trois existences coulaient à flots lents et paisibles, et rien ne donnait à penser que la limpidité transparente dût jamais en être altérée. Il arriva pourtant que ces flots si purs se troublèrent.

Les lettres de Maurice[3] étaient d'abord arrivées pleines de charme et de poésie, fraîches et parfumées comme autant de bouquets cueillis dans la rosée des champs.

Les jours de courrier étaient donc jours de fête à Valtravers. Du[4] plus loin qu'elle voyait venir le facteur rural, Madeleine courait à sa rencontre, et revenait triomphante au château. Ordinairement c'était elle qui lisait à haute voix les lettres de son cousin. Lorsqu'elle y trouvait son nom, ce qui n'arrivait pas toujours[5], on aurait pu voir son sein s'agiter et une teinte rosée presque imperceptible colorer un instant l'albâtre de son visage. Tout allait pour le mieux; on s'entretenait déjà des joies du retour.

Mais voici qu'au bout d'un an[6], les lettres de notre jeune ami devinrent de plus en plus rares et courtes, de moins en moins affectueuses et tendres. La petite colonie commença par s'en affliger en silence; elle finit par s'en alarmer sérieusement et par s'en plaindre. Aux reproches indulgents qu'on lui adressa, Maurice ne sut opposer que des réponses évasives. Le terme fixé à son séjour à Paris était depuis longtemps expiré[7]; cependant Maurice ne se montrait nullement disposé à partir, ainsi qu'on l'avait décidé, soit pour l'Allemagne, soit pour

l'Italie. Au chevalier qui l'en pressait, d'abord il ne répondit pas; puis, poussé à bout par l'instance qu'y mettait son père, il répondit dans un langage peu contenu où perçait l'impatience du frein. Ce n'est pas tout: on[8] apprit bientôt que Maurice menait à Paris la vie la plus dissipée. Plusieurs[9] lettres de change, souscrites par lui, étaient venues pleuvoir sur l'honnête manoir, frappé d'épouvante.

La marquise dévorait ses larmes; le chevalier dépérissait à vue d'œil. C'en était fait depuis longtemps de tout bonheur sous le toit de ces vieux amis. Madeleine allait de l'un à l'autre comme un ange consolateur. Elle défendait Maurice[10] et parlait encore du prochain retour de l'enfant prodigue, mais elle-même n'y croyait plus, et bien souvent elle se cachait pour pleurer. On vit bien que le bon chevalier était sérieusement atteint, car[11], après avoir commencé par négliger la sculpture en bois, il finit par l'abandonner entièrement. Il n'avait plus goût à rien.

Un jour, la jeune fille prit sur elle[12] d'écrire en secret à son cousin. Ce dut être une lettre adorable; Maurice n'y répondit pas. Quant au chevalier, il n'écrivait plus; à peine permettait-il, vers les derniers temps, qu'on parlât devant

lui de son fils. Comme il s'affaissait de plus en plus et qu'il sentait sa fin arriver[13], il se décida pourtant à pousser vers ce malheureux jeune homme un dernier cri d'amour et de désespoir.

La réponse fut lente à venir[14]; on l'attendit trois mois; enfin elle arriva. Dieu soit loué! ce jeune homme revenait à des sentiments meilleurs; sa lettre en faisait foi. Il embrassait[15] les genoux de son vieil ami; il couvrait de pleurs et de baisers les mains de la marquise; Madeleine elle-même se trouvait mêlée aux effusions de son repentir. Il ne demandait que quelques semaines pour achever de rompre les mauvais liens. Dans quelques semaines[16], il partait; il disait un éternel adieu au monde qui l'avait égaré; battu par la tempête, il rentrait au port pour ne plus le quitter.

Malheureusement, quand cette lettre arriva au château[17], il y avait vingt-quatre heures que le chevalier n'était plus. Il s'était éteint la veille, près de la fenêtre où l'on avait roulé son fauteuil, entre la marquise et Madeleine qui chacune lui tenaient une main.

Le jour même des funérailles, la marquise[18] emmena Madeleine, orpheline pour la deuxième fois.

— Mon enfant, lui dit-elle, ton œuvre n'est point accomplie[19]. Tu dois encore m'aider à mourir et me fermer les yeux.

Elles se jetèrent dans les bras l'une de l'autre, et demeurèrent longtemps embrassées.

— Ah! s'écria la marquise, puisque tu m'as rendu ma fille, il est bien juste que je te tienne lieu de mère.

A partir de ce jour, Madeleine vécut au château de Fresnes. Une semaine avant d'expirer, le chevalier avait remis à la marquise[20] un bout de testament olographe par lequel il léguait à sa nièce sa métairie du Coudray, d'une valeur de quatre-vingts à cent mille francs. Quand, pour rassurer sans doute Madeleine sur son avenir, madame de Fresnes lui confia ce gage précieux de la tendresse de son oncle, par un mouvement de pieuse reconnaissance[21], la jeune fille le pressa sur ses lèvres et contre son cœur; puis, après l'avoir déchiré, elle en glissa religieusement les débris dans son sein.

— Eh! ma fille, qu'as-tu fait là? s'écria la marquise éperdue en apparence, charmée en réalité.

— C'est vous, noble cœur, qui le demandez? répondit en souriant Madeleine. Je ne sais rien de la vie de Maurice[22]; je sens seulement que ce jeune homme doit avoir besoin de toutes ses ressources, et ce serait mal reconnaître les bienfaits du père que de frustrer le fils d'une part de son bien. Soyez sûre, mon amie, que ce que j'ai fait est bien fait. Vous n'eussiez pas agi autrement à ma place.

— Eh bien[23]! tu es une brave fille, aussi bonne que belle, ajouta la marquise en prenant brusquement entre ses deux mains blanches et sèches la tête de Madeleine qu'elle baisa coup sur coup sur le front et sur les cheveux.

On attendait de jour en jour Maurice, que la mort de son père avait frappé comme un coup de foudre. Les[24] semaines et les mois s'écoulèrent; Maurice ne revint pas. On apprit bientôt qu'il avait envoyé sa procuration, et que son fondé de pouvoirs s'occupait de régler les affaires que les morts suscitent aux vivants. Il avait tout d'abord écrit à sa cousine une lettre dans laquelle il lui offrait une assez large part dans la succession de son père[25], précisément cette métairie du Coudray à laquelle l'orpheline venait généreusement de renoncer. La jeune fille répondit simplement[26]

que, retirée près de madame de Fresnes, elle n'avait besoin de rien absolument. Le jeune homme n'insista pas. On apprit bientôt dans le pays que la succession paternelle de Maurice était loin de suffire à payer ses dettes. Un jour les domestiques du château de Valtravers[27] vinrent, consternés, trouver la marquise de Fresnes, et lui apprirent que la façade du château était déshonorée par d'immenses placards aux écussons du fisc. C'étaient les affiches de vente.

Madeleine[28] baissa la tête, et deux larmes silencieuses roulèrent le long de ses joues. Jusqu'alors elle n'avait pas compris grand'chose à ce qu'on appelait autour d'elle les désordres et les égarements de Maurice. Cette fois[29] tous ses nobles instincts révoltés lui crièrent impitoyablement que ce jeune homme était perdu. Pour la marquise, elle sentit monter à son front tout le sang de son cœur indigné, de ce cœur que l'âge n'avait pas refroidi, toujours jeune et toujours brûlant.

— Non, mes enfants, non, s'écria-t-elle résolûment[30], tant que je vivrai, ce domaine et ce château ne deviendront pas la proie des étrangers.

Là-dessus, sans plus de retard[31], elle envoya

quérir son notaire et lui remit les titres de rentes qui représentaient la meilleure partie de sa fortune, moyennant quoi il devait, au jour de la vente, couvrir toutes les enchères. La marquise se réveilla donc un beau matin propriétaire légitime du domaine de Valtravers[32], ce qui ne changea rien à ses habitudes, puisqu'elle continua de vivre avec Madeleine dans le château de Fresnes, où sa fille était morte, où elle voulait mourir.

Hélas! ce fut le dernier coup de tête de l'aimable et bien-aimée marquise. Depuis longtemps déjà elle se sentait doucement, mais irrésistiblement attirée par l'âme impatiente de son vieux compagnon.

— Que veux-tu? disait-elle parfois à Madeleine[33], nous ne nous étions jamais quittés. Je jurerais que mon pauvre chevalier s'ennuie là-haut de ne pas me voir. C'est mal à moi de l'avoir fait attendre si longtemps. Par exemple, ce qui m'embarrasse un peu, c'est de savoir ce que je lui répondrai lorsqu'il me demandera des nouvelles de son fils.

La veille de sa mort, en se réveillant d'un long assoupissement, madame de Fresnes se tourna vers Madeleine, qui se tenait assise à son chef, et elle lui dit:

— Je viens[24] de faire un rêve étrange que je veux te raconter. Je voyais[25] Maurice au fond d'un gouffre. De hideux reptiles rampaient et sifflaient à ses pieds, et le malheureux enfant s'épuisait en efforts désespérés pour remonter à la clarté du jour. Je voulais courir à son aide, mais[26] je sentais mes pieds rivés au sol, et je tendais vers lui mes deux bras impuissants, quand tout d'un coup je te vis venir de loin, calme et sereine. Arrivée au bord de l'abîme[27], après avoir dénoué l'écharpe blanche qui entourait ton cou et qui flottait sur tes épaules, tu la jetas en souriant à Maurice qui la saisit, tu le ramenas sans effort, et il m'apparut radieux et transfiguré. Voilà mon rêve: qu'en penses-tu, ma fille?

Un pâle rayon effleura les lèvres de Madeleine, qui demeura pensive et ne répondit pas. La marquise mourut le lendemain, ou, pour mieux dire, elle s'éteignit entre les bras de la jeune Allemande, tant sa belle âme passa doucement à travers un dernier sourire.

— Petite[28], avait-elle dit assez gaiement quelques heures avant d'expirer, je ne t'ai pas oubliée dans mon testament. Puisque tu as du goût pour la miniature, je t'ai légué mes cou-

leurs et mes pinceaux. Tâche avec cela de trouver un mari.

En effet, à l'ouverture du testament, Madeleine reconnut que madame de Fresnes avait dit vrai. Seulement[19], à ce petit legs la marquise avait ajouté le domaine et le château de Valtravers, laissant encore une assez belle part à ses héritiers naturels qui n'en avaient d'ailleurs aucun besoin.

C'est ainsi que cette jeune et belle personne[40] put rentrer en souveraine dans cette maison où, par un soir d'automne, cinq ans auparavant, elle s'était présentée, son petit paquet sous le bras.

Questionnaire.

Chapitre IV.

1 — Que fit Madeleine après le départ de son cousin ?
2 — Comment était-elle traitée par la marquise ?
3 — Maurice écrivit-il souvent à son père ?
4 — Que faisait Madeleine les jours de courrier ?
5 — Que remarquait-on en elle lorsque son nom se trouvait dans les lettres de son cousin ?
6 — Qu'arriva-t-il au bout d'un an ?
7 — Maurice se montrait-il disposé à quitter Paris ?
9 — Qu'apprit-on bientôt ?
8 — Qu'est-se qui jeta l'épouvante dans le château ?
10 — Que disait Madeleine de la conduite de son cousin ?
11 — A quoi reconnut-on que le chevalier était sérieusement atteint ?
12 — Que fit Madeleine en secret ?
13 — A quoi se décida le chevalier, en sentant sa fin approcher ?
14 — Maurice répondit-il promptement à la lettre de son père ?
15 — Que disait-il enfin dans sa lettre ?
16 — Que promettait-il de faire ?

17 — Que s'était-il passé au château quand cette lettre arriva?
18 — Que devint Madeleine après la mort de son oncle?
19 — Que lui dit la marquise?
20 — Qu'est-ce que le chevalier avait remis à la marquise une semaine avant de mourir?
21 — Que fit Madeleine en recevant le testament des mains de madame Defresnes?
22 — Que répondit-elle à la marquise?
23 — Cette dame approuva-t-elle sa résolution et que lui dit-elle?
24 — Maurice revint-il, comme il l'avait promis?
25 — Qu'offrit-il à sa cousine dans la lettre qu'il lui écrivit?
26 — Que lui répondit Madeleine?
27 — Que vinrent annoncer à la marquise les domestiques du château de Valtravers?
28 — Quel sentiment éprouva Madeleine en apprenant cette triste nouvelle?
29 — Que pensa-t-elle de son cousin?
30 — Que dit la marquise de Fresnes?
31 — Quelle résolution prit-elle?
32 — Alla-t-elle habiter son nouveau château?
33 — Que disait-elle à Madeleine en parlant du vieux chevalier?
34 — Que lui dit-elle la veille de sa mort?
35 — Racontez-moi son rêve. Que vit-elle d'abord?
36 — Pouvait-elle secourir Maurice?
37 — Que vit-elle faire à Madeleine, lorsque celle-ci fut arrivée auprès de l'abîme?
38 — Qu'avait-elle dit à Madeleine quelques-heures avant de mourir?
39 — N'avait-elle légué à la jeune fille que ses couleurs et ses pinceaux?
40 — Que put faire Madeleine après la mort de la bonne marquise?

Chapitre V.

Moins enivrée qu'on ne pourrait le croire de sa nouvelle position, Madeleine rentra pieusement dans ce château où tous les serviteurs qui l'avaient vue guandir et qui l'aimaient[1] la reçurent à l'égal d'une jeune reine. Elle y vécut comme par le passé, modestement, sans ostentation, uniquement préoccupée du bonheur des êtres confiés à ses soins. Son autorité[2] ne se révéla que par la profusion des bienfaits qu'elle répandit autour d'elle; autrement, il eût été difficile de soupçonner l'accroissement de sa fortune : on eût dit encore la petite orpheline recueillie par la charité de son oncle.

Le bruit de sa prospérité s'étant répandu dans le pays[3], les épouseurs n'avaient pas tardé à se présenter. Valtravers était devenu comme une[4] Mecque ou comme un Saint-Sépulcre dé-

signé à la piété fervente de tous les célibataires du département. Pendant quelques mois[5], on put voir une longue file de ces pèlerins se dirigeant vers le saint lieu pour y faire leurs dévotions. Quoique sérieuse et réfléchie, Madeleine avait cette bonne et franche gaieté qui procède naturellement d'une conscience pure, d'un cœur droit et d'un esprit sain. Elle répondit à ces fidèles[6] que c'était un spectacle édifiant de voir qu'une pauvre orpheline fût devenue tout d'un coup l'objet d'un culte si pur, d'un empressement si désintéressé. Elle s'était bien laissé dire en Allemagne[7] que la France était la patrie des âmes pieuses et des cœurs généreux, mais elle n'avait pas soupçonné jusqu'ici qu'on y poussât si loin la religion de l'infortune. Touchée jusqu'aux larmes, elle n'avait qu'un regret, c'était de se trouver[8] assez heureuse dans son humble condition pour ne pas vouloir l'échanger contre le rare honneur qu'on venait lui offrir. Ainsi se virent congédiés tour à tour ces dévots et pieux personnages.

Il y avait à Valtravers[9] une bonne et brave créature nommée Ursule, qui n'avait jamais quitté le manoir, où elle était née presque en même temps que Maurice. Ils[10] avaient sucé

tous deux le même lait, ce qui, dans nos provinces, établit toujours entre enfants une espèce de fraternité. Le chevalier, qui l'aimait[11], avait fait donner un sorte d'éducation à cette fille, qui avait eu le rare esprit d'en profiter peu et de demeurer tout bonnement ce que la nature l'avait faite, propre, active, alerte, avenante, ayant son franc parler, réjouissant la vue par sa belle santé. On ne lui connaissait guère d'autre défaut que[12] d'être quelquefois trop bruyante dans l'effusion de ses sentiments, naturellement exaltés. Ce n'était pas de l'amour qu'elle avait pour son frère de lait, c'était une adoration véritable. Elle trouvait[13] tout simple qu'il eût mangé son bien suivant ses goûts, et ne s'étonnait que d'une chose: c'était qu'on se permît de s'en étonner. Au lieu de le vendre, il eût mis le feu au château de son père, qu'Ursule aurait sans hésiter déclaré le trait admirable. Il eût[14] fait rôtir ses fermiers en manière de distraction, qu'elle eût jugé le cas tout au plus singulier. Elle s'était prise tout d'abord pour Madeleine d'une affection à peu près pareille. Aussitôt qu'elle avait appris qu'une petite Allemande, orpheline, cousine de Maurice, venait d'arriver au château[15], elle était accourue, s'était jetée sur elle, et avait failli la noyer dans

ses larmes. Elle était belle surtout, quand serviteurs ou gens de ferme s'avisaient de paraître douter devant elle des vertus du jeune chevalier. Une tape par-ci[16], un soufflet par-là, cela ne lui coûtait pas: elle avait le poing ferme; les plus hardis n'osaient s'y frotter. Madeleine se plaisait à causer avec elle. Quel charme[17] l'y poussait? Il n'est pas besoin de le dire. Comme Ursule, de son côté, n'avait pas de plus grand bonheur que de parler de son jeune maître, tout se trouvait aller pour le mieux. Il ne se passait guère de jours où Madeleine ne la fît appeler. Une fois[18] assises toutes deux dans l'embrasure d'une fenêtre, l'une brodant, l'autre faisant des reprises, on en venait vite à Maurice. Ursule racontait d'abord les premières années de ce jeune homme. C'était toujours la même chose, mais ce que l'une ne se lassait pas d'entendre, l'autre ne se lassait pas de le répéter. En remontant le cours des souvenirs, insensiblement on arrivait à l'heure présente. Ursule représentait son frère de lait comme[19] un agneau sans tache: elle prédisait son prochain retour. Madeleine secouait la tête. Cependant les héritiers de la bonne marquise n'avaient pas vu sans dépit le legs fait par elle à l'orpheline. Un homme de

loi[20] vint donc un jour signifier à Madeleine qu'un neveu de madame de Fresnes, qu'on croyait mort depuis plusieurs années, avait reparu dans la contrée, qu'il attaquait le testament de sa tante, et qu'à partir de ce jour les hostilités commençaient.

Madeleine[21] fut moins touchée qu'on ne pourrait le croire de l'attaque dirigée contre elle par un héritier de la marquise; si elle s'était résignée à défendre ses droits[22], ce n'avait été que par respect pour la mémoire de ses bienfaiteurs. Maintenant, quoi qu'il arrivât, elle avait fait son devoir. Le reste ne l'inquiétait pas. Que lui importait désormais ce manoir où Maurice ne reviendrait jamais? Elle ne l'avait jamais considéré[23] que comme la propriété de son cousin; durant près de trois ans, ç'avait été le rêve de sa vie et la joie de son âme de penser qu'un jour viendrait où l'enfant prodigue serait réintégré par elle dans le domaine de ses pères.

Que faisait-il cependant, ce jeune homme qui aurait pu vivre si heureux sous le toit paternel? Il jetait[24] au vent des plaisirs impurs sa jeunesse et sa santé. Après avoir épuisé toutes ses ressources, vendu le bien de ses pères, il se trouvait sur le bord d'un abîme, n'ayant

devant les yeux que la misère ou le déshonneur. Toutefois, comme les germes d'une bonne éducation n'avaient pas entièrement péri en lui, il résista aux suggestions de *prétendus amis* qui[25] lui montraient dans des moyens infâmes la possibilité de rétablir sa fortune. Plutôt[26] mourir ! dit-il, et à partir de ce jour le suicide devint son idée fixe.

Il vendit ses chevaux, ses équipages, ses meubles, pour satisfaire ses créanciers. Il se retira dans une modeste chambre, et[27] lorsqu'il eut arrêté le jour de sa mort, il s'efforça de faire disparaître tout ce qui pourrait faire reconnaître son cadavre.

Ce jour fatal était arrivé :[28] il ne lui restait plus qu'à anéantir les lettres qu'il avait reçues de son père.

Parmi celles qu'il relut avant de les offrir une à une à la flamme[29], le hasard glissa précisément celle que sa cousine lui avait écrite naguère à l'insu du chevalier et de la marquise, et qu'il avait laissée sans réponse. Pour la première fois, il la lut tout entière en pensant que lui aussi il aurait pu conserver cette pureté de cœur, sans laquelle le bonheur est impossible. Ses larmes[30] coulèrent abondamment au souvenir de ses premières années, et il tomba,

affaissé sur un divan, son pâle visage caché entre ses mains. Il demeura ainsi près d'une heure. En relevant la tête, il aperçut, debout près de lui, Madeleine qui le regardait avec un triste et doux sourire.

Questionnaire.

Chapitre V.

1 — Madeleine fut-elle bien accueillie par les serviteurs de Valtravers?
2 — Comment fit-elle sentir son autorité?
3 — Qu'arriva-t-il quand le bruit de sa prospérité se fut répandue dans le pays?
4 — A quels lieux l'auteur compare-t-il le château de Valtravers? — Que voit-on à la Mecque?
5 — Que put-on voir pendant quelques mois?
6 — Que répondait Madeleine à tous ces épouseurs?
7 — Que lui avait-on dit en Allemagne?
8 — Accepta-t-elle quelqu'une de ces offres?
9 — Qu'est-ce que c'était qu'Ursule?
10 — Quels liens l'attachaient à Maurice?
11 — Était-elle dénuée de toute éducation?
12 — Quel défaut lui reprochait-on?
13 — L'entendait-on blâmer la conduite de son frère de lait?
14 — Que dit l'auteur pour donner une idée de l'exagération des sentiments de cette brave fille?
15 — Qu'avait-elle fait autrefois en apprenant l'arrivée de Madeleine au château?
16 — Que faisait-elle quand on paraissait douter devant elle des vertus de son jeune maître?

17 — Pourquoi Madeleine et la bonne Ursule se plaisaient-elles à parler ensemble?
18 — Que faisaient-elles presque tous les jours?
19 — A qui Ursule comparait-elle son jeune maître?
20 — Pourquoi un homme de loi se présenta-t-il au château de Valtravers?
21 — Madeleine fut-elle vivement affectée de l'attaque dirigée contre elle?
22 — Pourquoi toutefois se résigna-t-elle à défendre ses droits?
23 — Quelle bonne pensée nourrissait-elle toujours?
24 — Que faisait Maurice pendant ce temps-là?
25 — Que lui proposaient ses prétendus amis?
26 — Quelle réponse fit-il à leurs propositions?
27 — Quelle résolution prit cet infortuné?
28 — Que lui restait-il encore à faire avant de se donner la mort?
29 — Que retrouva-t-il en faisant ses préparatifs de suicide?
30 — Put-il lire cette lettre sans être attendri?
31 — Que vit-il en relevant la tête?

Chapitre VI.

A l'apparition inattendue de sa cousine[1], Maurice se crut sous l'empire d'un songe, d'une hallucination. Enfin, ramené à la réalité, il lui dit d'un ton assez brusque:

— Vous! c'est vous, Madeleine[2]! Que me voulez-vous? que demandez-vous? Quelle fantaisie ou quel intérêt vous amène?

— Oui, mon cousin, c'est moi, répondit la jeune fille, qui ne[3] parut ni troublée ni surprise de ces paroles dites coup sur coup d'un ton bref et presque brutal. C'est moi, ou plutôt c'est nous, ajouta-t-elle, car votre sœur Ursule est ici, à deux pas, dans votre antichambre. Je n'ai pu décider l'excellente créature à se séparer de moi. Peut-être ne vous déplaira-t-il pas de voir de temps en temps son honnête et bonne figure.

— Quelle idée vous a prises de quitter votre nid? demanda brusquement le jeune homme. Qu'êtes-vous venues chercher dans cette ville infâme? Vous ne savez pas que l'air qu'on y respire est empesté[4]; vous ignorez qu'on y meurt de dégoût, de tristesse et d'ennui. Ursule et vous, toutes deux à Paris! Pauvres enfants, partez bien vite[5]; retournez à Valtravers, restez à l'ombre de vos bois.

— Mais, mon cousin, vous en parlez trop à votre aise, répliqua doucement Madeleine. A votre tour[6], vous ne savez pas que ce procès que je devais si bien gagner, je l'ai perdu en dernier ressort; vous ignorez que Valtravers ne m'appartient plus, et que j'en suis absolument au même point que le soir où vous m'avez rencontrée au fond de ces bois dont vous me conseillez l'ombrage.

— Vous avez perdu votre procès! Valtravers ne vous appartient plus! s'écria Maurice avec un sentiment d'épouvante.

— Mon Dieu! oui, mon cousin. Ce n'est pas une raison pour insulter à la justice humaine. Ah! le ciel m'est témoin que je ne regrette pas la richesse.. Il m'est pénible seulement de penser qu'on[7] n'a pas respecté la dernière volonté de notre chère et bien-aimée mar-

quise. Je dois vous dire aussi que je m'étais bercée de l'espoir que ce domaine et ce château qui m'étaient échus retourneraient plus tard soit à vous, soit à vos enfants.

— Mes enfants n'auront besoin de rien, et ce n'est pas de moi qu'il s'agit, repartit Maurice d'un ton de plus en plus bref et cassant. Pourquoi n'avoir pas accepté cette métairie du Coudray que je vous offrais?

— Ne me grondez pas, mon cousin. Vous voyez bien que je n'ai pas douté de votre cœur, puisque c'est à lui que je suis venue m'adresser. Je vous jure que je n'ai pas un instant hésité. Je me suis dit: „Mon cousin est désormais le seul appui qu'il me soit permis d'implorer en ce monde. Il sait que j'ai tendrement aimé son vieux père, et qu'à tout prendre je suis une bonne fille, digne peut-être de son intérêt. Je le connais, il est généreux. J'irai me mettre sous sa sauvegarde. Je suis certaine qu'il ne me repoussera pas.“ Là-dessus, j'ai fait mon petit paquet, comme autrefois quand je quittai Munich; puis, après m'être agenouillée sur le seuil qui m'avait été si hospitalier, je suis partie, et me voici. Maurice, n'ai-je pas bien fait? Pensez-vous que j'aurais dû agir autrement?

Maurice ne répondit pas. Assis sur le divan en face de Madeleine, il la regardait d'un air de morne stupeur comme un homme qui ne sait s'il veille ou s'il est endormi. Madeleine ajouta pourtant avec une dignité souriante :

— Surtout ne craignez pas[9], mon cousin, que je sois jamais un embarras sérieux dans votre existence. Je ne prétends gêner en rien vos habitudes ni votre liberté. J'ai des goûts simples et modestes ; ma pauvreté ne sera guère lourde à votre fortune.

Ma fortune ! répondit Maurice atterré ; puis, faisant asseoir sa cousine auprès de lui, et prenant ses mains dans les siennes : [10] Vous ne savez donc pas où j'en suis aujourd'hui, que vous implorez l'assistance d'un malheureux que la fatalité a poussé dans l'abîme. Écoutez donc. Et il lui raconta[11] de sa vie tout ce qu'il pouvait en raconter sans trop effaroucher l'âme virginale suspendue à ses lèvres. Il dit les désordres où l'avaient précipité la douleur et l'ennui, ses égarements, sa ruine complète, son profond dégoût de l'existence, sa ferme résolution d'en finir ; il dit tout.

— C'est une étrange histoire[12], dit Madeleine assez gaiement en levant vers lui ses beaux yeux ; malheureusement, je dois vous

avouer, mon cousin, que je n'y ai pas compris grand'chose. Ce que je vois de plus clair dans ce que vous venez de me dire, c'est que vous avez dissipé votre patrimoine, et que, si je n'ai rien, vous avez tout autant. Il n'y a pas là sujet à se désespérer. Seulement, à votre tour, qu'allez-vous devenir? que prétendez-vous faire? Vous tuer? vous ne le pouvez plus[13]. Je ne suis pas venue m'adresser seulement à votre fortune. J'ai compté, en partant, moins sur votre or que sur votre affection. Quoique ruiné et pauvre comme moi, vous n'en restez pas moins mon soutien légitime, mon appui naturel. Soyez vous-même votre juge. Nos mères[14] étaient sœurs. Toutes deux sont là-haut qui nous voient et nous écoutent. Quand je parus sur votre seuil, votre père m'ouvrit ses bras, et je devins sa fille bien-aimée. C'est moi qui vous remplaçai près de lui, moi qui fus le dernier sourire de sa vieillesse. Je l'aidai à mourir[15], et ma main lui ferma les yeux. Cependant, orpheline pour la deuxième fois, me voici seule, sans ressources, sans autre protection que la vôtre, dans un monde semé d'écueils et que je ne connais pas. Maurice, répondez: pensez-vous que votre vie vous appartienne?

Ecrasé sous le poids des devoirs qui venaient d'éclater comme la foudre sur sa tête, aussi épouvanté de l'obligation de vivre qu'il l'eût été, en des jours plus heureux, de la nécessité de mourir[16], scellé à l'existence comme un forçat qui, près de voir tomber sa chaîne, sent qu'on la lui rive au pied plus étroitement que jamais, Maurice ne répondit que par une explosion de désespoir. Que pouvait-il pour sa cousine, lui qui ne pouvait rien pour lui-même? De quel secours pouvait-il être, lui qui ployait sous le faix de sa destinée?

— Ami, répondit Madeleine[17], appuyons-nous l'un sur l'autre, et nous résisterons aux vents contraires. Tendons-nous l'un à l'autre une main secourable, et nous échapperons ensemble au flot qui menace de nous engloutir; nous arriverons, d'un commun effort, au rivage. Nous sommes pauvres; mais est-ce pour rien que nous avons reçu du ciel l'intelligence, la force et la santé? Nous ferons[18], mon cousin, comme tant de gens qui nous valent, comme ont fait autrefois la marquise et le chevalier. Nous travaillerons comme deux enfants du bon Dieu.

Cette perspective ne parut pas charmer Mau-

rice, qui laissa échapper un geste violent où se trahirent à la fois le dédain et la colère.

— Je ferai[19] des bilboquets, n'est-ce pas? demanda-t-il en haussant les épaules.

— Pourquoi pas, mon cousin? Votre père en a bien fait. Il était tout aussi bon gentilhomme que vous, j'imagine.

Maurice se leva, fit deux fois le tour de sa chambre, et vint s'arrêter brusquement devant Madeleine.

— Allons Maurice, un bon mouvement! s'écria résolûment la blanche et douce créature.

— Eh bien! ma cousine, soyez satisfaite, dit-il d'un ton peu affectueux, poli tout au plus. Je ferai pour vous ce que je n'aurais certes pas fait pour moi[20]: je vivrai.

— Merci, mon cousin! dit Madeleine d'une voix attendrie. Ah! vous êtes bon, et je savais bien que vous ne me repousseriez pas! ajouta-t-elle en lui prenant une main qu'elle pressa contre son sein ému. Je prierai Dieu matin et soir pour qu'il répande sur votre tête la rosée de ses bénédictions.

— Bien, bien, ma cousine, répondit Maurice en retirant d'assez mauvaise grâce sa main,

qu'il mit dans son gousset. Dieu doit avoir fort à faire, et ce n'est vraiment pas la peine de le déranger pour si peu. Je vivrai[21], mais à la condition que, lorsque nous aurons assuré votre destinée, je redeviendrai libre et maître de la mienne.

— C'est tout simple, cela, dit la jeune fille. J'ai déjà des projets d'organisation; nous en causerons fraternellement. Je suis sûre d'avance que vous les approuverez. Le ciel et vous aidant[22], je ne demande pas plus de deux ans pour m'asseoir convenablement dans la vie.

— Deux ans![23] vous demandez deux ans! s'écria le jeune homme avec un mouvement de stupeur qu'il ne chercha pas à dissimuler.

— Est-ce trop exiger de vous? Soyez sûr, mon ami, que je ne négligerai rien pour abréger ce temps d'épreuve, dit Madeleine en souriant tristement.

Maurice termina l'entretien par un geste d'héroïque résignation.

Sur ces entrefaites, Ursule, n'y tenant plus[24], se précipita comme une trombe dans la chambre, et se jeta au cou de son jeune maître, qui se déroba avec humeur aux bruyantes effusions d'une tendresse intempestive.

Debout dans l'embrasure d'une fenêtre, pâle, immobile et les poings serrés[25], il regardait tour à tour ces deux femmes; il se disait, sans périphrase, qu'il les avait toutes deux sur les bras, et malgré lui, frémissant de haine et de rage, il sentait s'allumer dans son cœur des appétits de bête fauve prête à se jeter sur sa proie.

Cependant il se faisait tard. On remit au lendemain le soin de régler l'avenir, et Maurice reconduisit Madeleine[26] jusqu'à la porte du petit hôtel où les deux voyageuses étaient descendues. Il dut subir pendant le trajet les questions provinciales et les ébahissements saugrenus d'Ursule, qui, prenant l'éclairage des rues pour un signe non équivoque de publique réjouissance, et ayant vécu de tout temps dans l'intimité des saints du calendrier, demandait naïvement[27] si c était en l'honneur de saint Babolein qu'on avait illuminé la ville. Ces enfantillages, qui, dans d'autres circonstances, auraient singulièrement diverti Maurice, achevèrent de l'exaspérer. Il revint[28] par les quais déserts, plongeant çà et là un régard avide dans l'eau noire et profonde du fleuve, qui semblait l'attirer. Rentré dans son appartement, il alla droit à sa boîte de pistolets, qu'il

ouvrit; il demeura quelques minutes à les contempler d'un œil ardent et sombre.

— Dormez[20], dit-il enfin en abaissant lentement le couvercle; dormez, amis fidèles, jusqu'au jour de la délivrance, où je viendrai vous réveiller.

Questionnaire.

Chapitre VI.

1 — Que pensa Maurice en voyant sa cousine?
2 — Que lui dit-il d'abord?
3 — Madeleine fut-elle surprise de l'accueil que lui faisait Maurice?
4 — Celui-ci approuva-t-il la résolution qu'avaient prise Madeleine et Ursule de se rendre auprès de lui?
5 — Quel conseil leur donna-t-il?
6 — Que lui annonça Madeleine?
7 — Pourquoi regrettait-elle la perte de son procès et de son château?
8 — Pourquoi n'avait-elle pas hésité à se rendre auprès de son cousin?
9 — Que lui dit-elle relativement à la vie qu'elle se proposait de mener à Paris?
10 — Que répondit Maurice en entendant Madeleine parler de sa fortune?
11 — Que lui raconta-t-il alors?
12 — Que lui dit Madeleine lorsqu'elle eut entendu son récit? Analisez sa réponse?
13 — Pourquoi Maurice ne peut-il plus se tuer?
14 — Que dit-elle de sa mère et de celle de Maurice?
15 — Et du vieux Chevalier de Valtravers?

16 — A qui l'auteur compare-t-il Maurice, obligé de vivre malgré lui?
17 — Quelles furent les paroles encourageantes de Madeleine?
18 — Par quels moyens pensait-elle que son cousin et elle pourront subvenir à leurs besoins?
19 — Que dit Maurice en laissant échapper un geste violent?
20 — Que promit-il enfin à sa cousine?
21 — Quelle condition mit-il à la promesse qu'il faisait de vivre?
22 — Quel délai Madeleine lui assigna-t-elle?
23 — Ne trouva-t-il pas que c'était bien long?
24 — Que fit la grosse Ursule sur ces entrefaites?
25 — Maurice fut-il bien sensible aux marques de tendresse qu'elle lui prodigua?
26 — Où Maurice conduisit-il Madeleine?
27 — Quelles questions faisait Ursule, en voyant les rues de Paris si bien éclairées?
28 — Par quel chemin le jeune homme revint-il à la maison?
29 — Que dit-il en regardant ses pistolets?



Chapitre VII.

Le lendemain, après quelques heures d'un sommeil fiévreux, Maurice se leva[1], honteux de sa faiblesse, furieux contre Madeleine, exaspéré contre lui-même. Que lui importait, après tout, la destinée de sa cousine? De quel droit, à quel titre était-elle venue s'imposer à lui? Était-ce sa faute si elle avait perdu son procès?

Il en était là de ses réflexions, lorsqu'il vit[2] sa cousine, accompagnée d'Ursule, entrer en souriant dans sa chambre.

A peine entrée, comme si elle eût été dans le secret des hésitations de son cousin, Madeleine le fit asseoir près d'elle, et, sans lui laisser le temps de revenir sur ce qui avait été arrêté la veille[3], elle expliqua de quelle façon elle entendait l'arrangement de leur existence. Ils allaient s'occuper d'abord de[4] trouver, dans

un quartier silencieux, sous le même toit, deux petits appartements, l'un pour Maurice, l'autre pour elle et pour Ursule, où ils s'installeraient simplement, ainsi qu'il convenait désormais à l'humilité de leur condition. Madeleine avait sauvé de son naufrage[5] quelques diamants qu'elle tenait de la bonne marquise, et qu'elle avait cru pouvoir emporter sans scrupule. Le prix qu'ils en retireraient devait[6] suffire aux frais de leur installation et les mettre en même temps à l'abri des premiers besoins. Madeleine n'était pas embarrassée d'assurer sa vie ni de se bâtir un nid selon ses goûts. Elle avait, comme on dit communément, plus d'une corde à son arc. Elle brodait comme une fée, et faisait[7], au crochet, de menus ouvrages tissus d'or et de soie, d'une délicatesse et d'un fini vraiment merveilleux. Elle peignait[8] sur bois des oiseaux et des fleurs qui, passés au vernis, avaient le vif éclat des fleurs et des oiseaux des tropiques. Elle pouvait donner des leçons de piano et de chant. Enfin, grâce aux soins de madame de Fresnes, elle excellait dans la miniature[9], et c'était de ce côté qu'elle tournait son espoir. On le voit, les talents ne lui manquaient pas. Tout cela fut dit[10] avec tant de verve et d'entrain, que Maurice ne

trouva pas à placer une objection; avec tant de grâce et de belle humeur, qu'il ne put, de loin en loin, s'empêcher de sourire. Toutefois, quand la jeune fille eut achevé de parler, il secoua la tête de l'air d'un homme peu touché et peu convaincu; mais se levant aussitôt et lui prenant le bras sans hésiter:

— Mon cousin, dès aujourd'hui notre fraternité commence. Souvenez-vous, d'ailleurs, que votre père m'appelait sa fille, et que j'étais sa fille bien-aimée. Je crois que les convenances exigeront qu'ici je vous appelle aussi du doux nom de frère. La journée est belle [11], profitons-en pour aller chercher sous quelque toit modeste deux gîtes à notre convenance. Vous avez le choix du quartier.

— Eh! oui, eh! oui, mon jeune maître, dit à son tour la bonne Ursule [12], il faut rire, jouer, se divertir. Vous n'avez pas vingt-neuf ans; vous ne les aurez qu'à la Saint-Nicaise. C'est le bel âge, jarnidieu! Vous verrez quel joli petit ménage nous ferons à nous trois, et quel soin j'aurai de vous deux. Cependant Madeleine entraînait Maurice, qui montrait, en se laissant conduire [13], l'empressement d'un condamné qui va se faire trancher la tête. Près

de franchir le pas de la porte, il se retourna et vit Ursule qui se préparait à le suivre.

— Ah çà[14]! est-ce que tu sors avec nous, toi? demanda-t-il brusquement en l'examinant de la tête aux pieds.

— Comment! si je sors avec vous! s'écria la bonne fille avec un naïf étonnement. Mon jeune maître, pensez-vous que ce soit pour bayer aux corneilles que j'ai pris mes habits de fête?

— Mais, malheureuse, lui dit Maurice avec une sourde fureur qu'il contenait à peine, tu ne sais donc pas, tu ne veux donc pas comprendre que tu vas[15] être regardée comme une bête curieuse dans toutes les rues où nous passerons?

— J'y compte bien, mon jeune maître, répondit Ursule en se rengorgeant. Pour ma part[16], je ne serai pas fâchée de montrer à vos Parisiens de quel bois sont faites les filles de Valtravers. En me voyant, on dira: „Voici la sœur de lait de M. Maurice," et, sauf votre respect, j'ose croire que ça vous fera quelque honneur, ajouta-t-elle en lui tirant une révérence.

Résigné à vider le calice jusqu'à la lie, Maurice ne répliqua cette fois que par un geste

de morne désespoir. Quelques instants après, ils marchaient tous trois[17] le long des boulevards, Madeleine au bras de son cousin, Ursule suivant de près, le corsage en avant, le visage épanoui et le poing sur la hanche, fendant ainsi les flots de la foule[18] comme un navire à toutes voiles et paré de tous ses signaux. Au vif regret d'Ursule, qui obtênait déjà un succès complet, et dont chaqne pas était marqué par un véritable triomphe, Maurice[19] s'empressa de quitter ces parages qui l'avaient vu tant de fois étalant le luxe effréné de ses équipages et de ses chevaux. La place, à vrai dire, n'était plus tenable. Sans parler de son costume, qui ameutait la curiosité des passants, Ursule, croyant son jeune maître connu dans Paris comme à Neuvy-les-Bois, lui[20] adressait de temps en temps, et à haute voix, quelque question ébouriffante, afin qu'on vît bien clairement qu'elle était de sa compagnie. D'autres fois, quand la foule devenait trop compacte, elle se cramponnait aux basques de son habit dans la crainte de le perdre et de s'égarer. De loin en loin[21], Maurice se retournait à demi et lui lançait un regard foudroyant auquel la brave fille répondait naïvement par un bon sourire ou par quelque grosse gentillesse de sa façon.

Le malheureux était au supplice. Les trois promeneurs[22] gagnèrent donc la rive gauche de la Seine, et après avoir beaucoup cherché, ils arrêtèrent un petit logement[23] dans la rue de Babylone, près le boulevard des invalides.

Avant de rentrer au logis[24], on fit un modeste dîner dans un restaurant de second ordre. Ursule[25] dévora, c'est le mot; Madeleine mangea de bon appétit. Quant à Maurice, habitué à une vie de luxe, il trouva tout détestable, et ne toucha les mets que du bout des dents.

Ainsi termina cette journée, qui pouvait donner à Maurice un avant-goût des délices qui lui étaient réservées. Le lendemain et les jours suivants furent encore plus rudes et plus laborieux. Avec Ursule toujours sur ses talons[26], Maurice fut obligé d'accompagner Madeleine dans les magasins, de tout voir et tout examiner, d'entendre discuter et débattre les prix, lui qui n'avait jamais rien marchandé de sa vie, et qui se faisait un point d'honneur de tout payer plus cher que les autres. Madeleine mettait à ses diverses emplettes assez d'abandon et de laisser-aller: mais Ursule, qui se figurait que les marchands voulaient abuser de sa qualité de Limousine, l'impitoyable Ursule[27] élevait à tout propos des difficultés intermina-

bles, et défendait les intérêts de ses maîtres avec une âpreté parcimonieuse qu'un juif n'eût pas désavouée. Elle se disputait avec les garçons de boutique, les traitait sans façon de [28] gueux et de filous, si bien qu'on dut plus d'une fois la prier poliment de prendre la porte. Maurice crut qu'il en perdrait la tête. Ce ne fut [29] qu'en menaçant de la renvoyer dans son pays que Maurice put l'amener à des sentiments plus modérés.

Enfin [30], au bout d'une semaine au plus, nos trois compagnons prirent possession de leur petit domaine. Par une belle matinée, un fiacre attelé de deux rosses étiques s'arrêta bruyamment à la porte du somptueux hôtel que Maurice habitait encore. Ursule et Madeleine en descendirent.

— Allons, Maurice [31], allons, mon frère! s'écria la jeune fille en entrant dans l'appartement de son cousin, plus vive, plus légère qu'un faon qui joue sur l'herbe d'une clairière; le grand jour est arrivé. Il ne vous reste plus qu'à dire un dernier adieu à ces meubles, à ces tapis, à ces tentures, à ces plafonds dorés.

— Pauvre agneau! dit avec une ineffable expression de tendresse Ursule, qui ne se sentait pas de joie à la pensée de vivre avec son jeune maître [32]. Allons-nous l'aimer et le chérir, le gâter et le dorloter! Il se croira encore à

Valtravers. Et quel plaisir[23], le dimanche et les jours de fête, quand nous aurons bien travaillé toute la semaine, d'aller nous promener tous trois ensemble dans les jardins publics! Tenez, M. Maurice, je suis trop heureuse. Ça me suffoque, c'est plus fort que moi; il faut, jarnidieu! que je vous embrasse.

A ces mots, l'excellente créature[24] se jeta, comme une panthère, sur son frère de lait, et malgré les efforts surhumains qu'il fit pour s'arracher à ces vives étreintes, elle lui appliqua deux bons gros baisers sur les joues.

C'était donc vrai! l'heure avait sonné, cette heure que Maurice pénsait devoir n'arriver jamais. Il avait[25] compté sur des empêchements imprévus, sur des obstacles insurmontables, et tout s'était fait comme par enchantement. Il se résigna, fit porter par Ursule dans la voiture tout ce dont il pouvait disposer; puis, après avoir promené autour de lui un regard morne et sec[26], il prit sous son bras sa boîte de pistolets, et se jeta hors de l'appartement, emportant ainsi toute sa fortune et son dernier espoir. En cet instant, on eût pu voir briller au front de Madeleine[27] un reflet de la joie céleste qui doit illuminer la figure des anges, lorsqu'ils ramènent à Dieu, en chantant, une âme égarée.

Questionnaire.

Chapitre VII.

1 — Dans quelle disposition d'esprit se trouvait Maurice le lendemain matin?
2 — Qui vit-il entrer chez lui pendant qu'il était livré à ses réflexions?
3 — Que fit Madeleine aussitôt qu'elle fut entrée?
4 — Que pensait-elle qu'ils devaient faire d'abord?
5 — Madeleine possédait-elle encore quelque chose?
6 — Que voulait-elle faire de ses diamants?
7 — Quels ouvrages savait-elle faire?
8 — Indépendamment de cela, ne possédait-elle pas quelques talents?
9 — Était-ce sur la musique ou sur la peinture qu'elle comptait le plus?
10 — Pourquoi Maurice ne trouva-t-il à placer aucune objection?
11 — Quelle proposition lui fit Madeleine?
12 — La bonne Ursule ne lui parla-t-elle pas aussi à sa manière? Que lui dit-elle?
13 — A qui l'auteur compare-t-il Maurice se laissant entraîner par Madeleine?
14 — Que demanda-t-il à Ursule quand il vit qu'elle se disposait à les accompagner?
15 — Quelle sensation pensait-il qu'elle ferait dans les rues de Paris?

16 — Pourquoi Ursule, au contraire, voulait-elle sortir et se promener?
17 — Où se trouvaient-ils tous les trois quelque temps après?
18 — A quoi l'auteur compare-t-il Ursule traversant la foule?
19 — Maurice continua-t-il à se promener dans ce brillant quartier de Paris?
20 — Ursule marchait-elle silencieusement?
21 — Tout cela plaisait-il beaucoup à Maurice?
22 — Vers quel quartier se dirigea-t-il?
23 — Où sa cousine et lui arrêtèrent-ils un logement?
24 — Que firent-ils avant de rentrer à la maison?
25 — Ursule fit-elle honneur au dîner? — Et Madeleine? — Et Maurice?
26 — Pourquoi le lendemain et les jours suivants furent-ils encore plus rudes pour Maurice?
27 — Comment Ursule se conduisait-elle chez les marchands?
28 — Comment appelait-elle les garçons de boutique?
29 — Comment Maurice parvint-il à la ramener à la modération?
30 — Les préparatifs d'emménagement furent-ils bien longs?
31 — Que dit Madeleine lorsqu'un fiacre l'eut amenée à l'ancienne demeure de Maurice?
32 — Ursule ne plaça-t-elle pas aussi son mot? Que dit-elle?
33 — Quels projets formait-elle d'avance?
34 — Que fit-elle en terminant son discours?
35 — Maurice croyait-il que l'emménagement de la rue de Babylone s'exécuterait si facilement?
36 — Que prit-il sous son bras?
37 — Que voyait-on briller sur le front de Madeleine?

Chapitre VIII.

C'étaient deux[1] pauvres réduits que ces appartements où Madeleine et Maurice allaient vivre l'un près de l'autre; mais quoique tout y fût d'une excessive simplicité, tout se ressentait pourtant du goût et de l'élégance native qui avaient présidé aux détails de l'ameublement. — Ce n'est pas beau, avait dit Madeleine en installant Maurice dans son nouveau logis[2]; mais je crois qu'il n'est si pauvre appartement qu'on ne puisse soi-même embellir mieux qu'aucun tapissier ne pourrait le faire. Nos pensées et nos rêves sont un luxe d'ameublement et de décoration que bien des riches ne soupçonnent pas, et qui vaut, à mon sens, le velours et la soie, le bois de rose ou le palissandre.

Ces paroles touchèrent médiocrement Maurice, qui, demeuré seul[3], se prit à marcher autour de sa chambre comme un lion nouvellement mis en cage. Enfin sa colère éclata. Il se tordit les poings, se frappa le front, et se roula sur son lit avec des cris de rage. Il se demandait[4] par quelle lâche condescendance, par quelle incroyable faiblesse il avait laissé les choses en venir là; il s'accusait d'imbécillité et blasphémait le nom de sa cousine. Enfin, en proie à une fièvre délirante[5], il quitta la maison, erra jusqu'au soir par la ville, ne sachant où il allait, ne songeant pas même à se le demander. Vers onze heures, le hasard le ramena à peu près au point d'où il était parti. De vifs éclairs[6] sillonnaient la nue; le tonnerre grondait; de larges gouttes de pluie commençaient à tomber. Maurice, qui, en réalité[7], n'avait plus d'autre asile que sa mansarde de la rue de Babylone, prit le parti de s'y réfugier. Entré chez lui[8], il resta jusqu'au matin assis auprès de la fenêtre ouverte. Il avait la fièvre en se couchant[9], et le délire lorsqu'on entra chez lui.

On craignit[10] pour ses jours; mais les soins de la science, la jeunesse qui n'était pas morte en lui, mieux encore la sollicitude passionnée

de Madeleine et d'Ursule, le rappelèrent peu à peu à la vie. Elles se disputèrent[11] la gloire de le sauver, et je ne pense pas qu'une mère ait jamais prodigué à son fils souffrant plus de dévouement, de tendresse et d'amour que n'en montrèrent ces deux bonnes créatures au chevet de ce jeune homme. Aussi plus[12] d'une fois remercia-t-il d'un œil attendri Madeleine et Ursule assises auprès de lui; sa main émue chercha plus d'une fois la main de sa cousine. Un jour, ayant aperçu au-dessus de sa tête, contre la muraille[13], un portrait de son père, peint par la marquise un an avant la mort du chevalier[14], il le prit et demeura longtemps à le contempler, en lui adressant, d'une voix qu'étouffaient les sanglots, des paroles touchantes de regret et de repentir. Madeleine et Ursule[15] pleuraient aussi; c'étaient de bien douces larmes. Un autre jour[16], il découvrit sur un coin de la cheminée une boîte d'acajou qu'il n'avait pas encore remarquée. La convalescense, on le sait, est un état qui[17] ressemble singulièrement à l'enfance. Même faiblesse d'organes, mêmes enchantements naïfs, même curiosité qu'un rien suffit à éveiller ou à distraire; c'est la vie qui recommence, c'est une autre enfance en effet. Maurice se fit apporter cette boîte, il en souleva

le couvercle, et reconnut[18], rangés avec symétrie dans leurs compartiments de velours vert, les outils dont il se servait autrefois, avec son père, pour sculpter le noyer, le poirier et le chêne.

— Hélas! dit Madeleine[19], c'est tout ce que j'ai pu sauver de votre patrimoine. J'ai pensé que vous ne seriez pas fâché d'avoir ces objets en votre possession, et que peut-être vous me sauriez gré de ne les avoir pas laissés à la merci des étrangers.

— Oui, ma cousine, ma sœur, ajouta Maurice[20], vous avez bien fait. En ouvrant cette boîte, j'ai cru voir s'en échapper l'image de mes jeunes années.

— Quand on pense, ajouta Ursule[21], que c'est avec ça que M. le chevalier a gagné son pain chez les Allemands, chez les infidèles! M. le chevalier, un noble, un grand seigneur, un aristocrate, quoi! et dire que de ses blanches mains il tournait des bilboquets, comme s'il n'eût fait que ça toute sa vie! dire qu'il n'avait pas honte de travailler comme un enfant du peuple! En voilà un qui n'était pas fier! et pourtant c'était un fier homme!

— Oui, dit Madeleine, c'était un grand cœur!

— Et madame la marquise! s'écria Ursule;

qui n'était pas fille à s'arrêter en si beau chemin. En voilà encore une[22] qui n'a pas dû frapper longtemps à la porte du paradis. Penser qu'une si grande dame[23] qui avait été à la cour, faisait la portraiture d'un tas de buveurs de bière et de mangeurs de choucroute, quand il lui eût été si facile de vivre à meilleur compte et plus richement! Jarnidieu! c'était une maîtresse femme.

— Oui, dit Madeleine, c'était une belle âme.

— Comme la vôtre, brave demoiselle, repartit Ursule en portant avec respect les doigts de Madeleine à ses lèvres.

Pareil aux gens qui entendent un apologue sans se soucier de la moralité, Maurice[24] écoutait tout cela, et ne pensait guère à se demander s'il n'y avait pas là-dessous, par hasard, quelque conseil à son adresse.

Bien que hors de danger et presque entièrement rétabli, Maurice était pourtant d'une extrême faiblesse. D'après le désir qu'il avait lui-même exprimé[25], la jeune fille avait transporté son atelier dans la chambre de son cousin; elle y travaillait le jour, souvent elle veillait la nuit. Elle peignait[26], brodait ou faisait du crochet, tandis qu'Ursule ourlait ou tricotait.

Un soir qu'il paraissait profondément endormi, assises toutes deux autour de la même table, Madeleine et Ursule causaient à demi-voix, en travaillant à la lueur voilée de la lampe.

— Pauvre chérubin! disait Ursule en tirant l'aiguille, je ne regrette pas l'argent qu'il nous a coûté. Pour lui, je mettrais en gage ma dernière cornette et mon dernier jupon. Toujours est-il que[27] nos dernières ressources ont passé en frais de maladie, et qu'il n'y a pas à cette heure deux écus vaillant dans la maison.

— Ne t'inquiète pas, ma bonne Ursule. Je compte bien[28] achever, d'ici à demain, la peinture de cette boîte à thé. Je n'en suis pas trop mécontente. Vois les[29] belles fleurs et les jolis oiseaux! Nous aurons du malheur si je ne réussis pas à placer cet ouvrage dans le grand magasin où l'on m'a déjà pris deux écrans. Ce n'est pas tout[30]: j'ai fini deux petits sacs qui ne sont vraiment pas mal; nous irons ensemble les offrir aux marchands. On assure que ces futilités se vendent très-cher à Paris. Si tout nous manque à la fois, eh bien[31]! il me reste quelques bagues, quelques bijoux; nous les enverrons rejoindre mes diamants.

— En compagnie de mes boucles d'oreilles et de ma croix d'or, dit Ursule. Ça, c'est tout simple, rien de mieux ; mais, chère demoiselle[32], vous passez les nuits à travailler ! à ce mauvais jeu, vous perdrez vos beaux yeux bleus, et votre santé, plus précieuse encore.

— Bon, bon ! répliqua Madeleine en souriant ; je suis plus forte que je n'en ai l'air ! D'ailleurs, le travail est sain. La marquise me répétait souvent qu'elle ne s'était jamais mieux portée qu'à Nuremberg. Elle avait travaillé nuit et jour[33] ; je puis pourtant t'affirmer que ses yeux étaient encore très-beaux quelques heures avant sa mort. Et puis, songe donc, bonne Ursule, que, pour notre cher malade, mon devoir est de redoubler de courage et d'efforts. Sa convalescense sera longue peut-être[34] ; si nous ne l'entourions pas de tous les soins qu'exige son état, que de reproches n'aurions-nous pas à nous adresser ! quels remords seraient les nôtres ! que penserait Maurice, qui ne s'est résigné à vivre que pour nous ?

— Oui ! s'écria Ursule en tournant vers le lit où reposait son jeune maître un regard plein d'adoration, oui, c'est un fait qu'il a été assez bon et assez gentil. Nous n'avons pas à nous plaindre. Dire[35] qu'au moment de se tirer un

coup de pistolet dans la tête, il s'en est privé uniquement par amitié pour nous! Et comme il était fier de se promener avec nous par les rues! Sans compter qu'une fois guéri,[36] il en abattra, de l'ouvrage. Il sera si content de travailler pour sa cousine et sa sœur de lait! car c'est un ange, mademoiselle Madeleine, un ange du bon Dieu, je vous l'ai toujours dit.

Elles causèrent ainsi à voix basse jusqu'à l'heure où Ursule contraignit Madeleine à se retirer dans sa chambre pour prendre un peu de repos.

Maurice[37] ne dormait pas. Il avait tout entendu; le lendemain, il était sur pied. Aussi calme, aussi résolu que nous l'avons connu incertain, colère, emporté, il acceptait enfin la tâche qui lui était échue.

Il était prêt; seulement quel parti prendre? Travailler, c'est bientôt dit[38], mais encore faut-il savoir que faire. Tourner des bilboquets et des casse-noisettes? C'était bon à Nuremberg, dans la patrie de la bimbeloterie. Aborder la sculpture en bois? Ici, mille difficultés. Il avait négligé cet art depuis trop longtemps pour ne l'avoir pas désappris. De guerre lasse, Maurice consulta sa cousine; la jeune fille lui répondit avec douceur:

— Pourquoi vous hâter[39]? rien ne presse. Vous êtes encore faible et souffrant. Reprenez vos forces; le reste viendra plus tard. Pourvu que je me sente sous votre sauvegarde, cela me suffit, je n'en demande pas davantage. Ne vous inquiétez de rien. Je suis forte, j'ai bon courage. Je travaillerai pour vous avec joie, en attendant que vous puissiez travailler pour moi avec bonheur. Dites, mon frère, ne le voulez-vous pas?

On pense bien que[40] de telles paroles ne pouvaient qu'irriter l'orgueil de Maurice. Voici[41] de quelle façon s'y prit le hasard, ou plutôt la Providence sous les traits de Madeleine, pour pousser ce jeune homme dans la seule voie qui lui fût ouverte.

Questionnaire.

Chapitre VIII.

---

1 — Comment était l'appartement qu'allaient occuper Maurice et Madeleine?
2 — Que dit Madeleine en installant son cousin?
3 — Que fit Maurice lorsqu'il fut seul?
4 — Quelle question s'adressait-il?
5 — Que fit-il lorsque le soir fut venu?
6 — Quel temps faisait-il lorsqu'il rentra?
7 — Avait-il le choix d'un gîte pour la nuit?
8 — Que fit-il lorsqu'il fut rentré chez lui?
9 — Dans quel état le trouva-t-on le lendemain matin?
10 — Était-il gravement malade?
11 — Que firent alors Madeleine et Ursule?
12 — Maurice fut-il reconnaissant de leurs bons soins?
13 — Qu'aperçut-il un jour au-dessus de sa tête?
14 — Que fit-il de ce portrait?
15 — Que faisaient Madeleine et Ursule pendant ce temps-là?
16 — Que vit Maurice un autre jour?
17 — Que dit l'auteur de la convalescence?
18 — Qu'est-ce que Maurice trouva dans la boîte qu'il se fit apporter?
19 — Que dit Madeleine à propos de cette boîte?

20 — Maurice approuva-t-il la conduite de sa cousine ?
21 — Quelle réflexion fit la bonne Ursule ?
22 — Que dit-elle aussi de la marquise ?
23 — Qu'est-ce qu'elle trouvait de remarquable dans la conduite d'une si grande dame ?
24 — Maurice comprenait-il bien tout le sens des propos de sa cousine ?
25 — Où la jeune fille travaillait-elle pendant la convalescence de son cousin ?
26 — Qu'y faisait-elle ordinairement ?
27 — De quoi s'entretenaient un soir Madeleine et Ursule pendant que Maurice semblait dormir ?
28 — Sur quoi Madeleine comptait-elle pour se procurer de l'argent ?
29 — Que montrait-elle à Ursule, et que lui disait-elle ?
30 — N'avait-elle pas encore fini un autre travail que la boîte à thé ?
31 — Quelle devait être sa dernière ressource, si tout lui manquait à la fois ?
32 — Ursule ne voyait-elle pas un grand danger à ce que Madeleine travaillât ainsi ?
33 — Que dit cette dernière de la bonne marquise ?
34 — Pourquoi ajoutait-elle qu'elles devaient l'une et l'autre redoubler d'efforts ?
35 — Qu'est-ce qu'Ursule trouvait de plus admirable dans la conduite de Maurice ?
36 — Que pense-t-elle qu'il fera quand il sera guéri ?
37 — Maurice dormait-il pendant ce dialogue, et que fit-il le lendemain ?
38 — Disposé à travailler, qu'est-ce qui l'arrêtait encore ?
39 — Que lui répondit sa cousine lorsqu'il la consulta ?
40 — Cette réponse satisfaisait-elle Mau:
41 — Qu'allons-nous voir dans le chapitre suivan

Chapitre IX.

Dans une aile de la même maison, vis-à-vis des mansardes où vivaient Maurice et Madeleine[1], était un modeste appartement composé de trois pièces, qu'habitait un ménage de jeunes artisans. Ébéniste de son état, le mari se nommait Pierre Marceau. C'était[2] un brave et beau jeune homme qui avait vingt-cinq ans au plus, toujours en belle humeur, à l'air franc et ouvert, charmant dans sa blouse de toile grise qu'une ceinture de cuir verni serrait autour de son corps souple et vigoureux. Levé tous les jours avec l'aube[3], il travaillait gaiement du matin au soir. Accorte et[4] gentille, sa femme jouait de l'aiguille auprès de lui, tout en ayant l'œil sur deux marmots qui s'ébattaient autour

de leur père. Marceau[6] quittait de loin en loin son établi pour venir se pencher sur la broderie de sa compagne, ou pour prendre dans ses bras les deux petits drôles; puis il se remettait à l'ouvrage avec une nouvelle ardeur.

Accoudé sur l'appui de sa fenêtre, Maurice[6] s'était surpris fréquemment à suivre d'un œil diatrait tous les détails de cet intérieur laborieux et honnête. De son côté, Madeleine se plaisait à observer le train de vie de cet humble ménage; seulement elle y trouvait un charme mystérieux. Entre elle et ces deux jeunes gens[7], il s'était établi peu à peu des relations de bon voisinage. La jeune Allemande gâtait les enfants lorsqu'elle les rencontrait sur le palier[8]; pendant la maladie de Maurice, Pierre Marceau était venu plus d'une fois demander de ses nouvelles. Un matin, ayant remarqué[9] que le jeune ébéniste rabotait et fouillait le chêne ainsi qu'autrefois Maurice en compagnie du bon chevalier, la jeune fille se prit à l'examiner d'un regard ému. Courbé sur son établi, auprès de sa croisée ouverte, Marceau paraissait absorbé par quelque difficulté qu'il s'efforçait en vain de surmonter. Tout d'un coup[10], par un de ces gestes violents qui trahissent le sentiment de l'impuissance, il jeta ses outils,

et se frappa le front avec désespoir ; puis, les deux bras croisés sur sa poitrine, il resta debout, dans l'attitude d'un homme profondément découragé. La jeune femme se mit à pleurer, tandis que les enfants[11], entraînés par l'exemple, criaient à qui mieux mieux. A cette scène de désolation, Madeleine eut un bon mouvement[12]; elle sortit de sa chambre, et parut, quelques instants après, au milieu du petit ménage, dont elle avait plus d'une fois éveillé la curiosité bienveillante.

— Hélas ! mademoiselle, dit la jeune femme qu'elle avait interrogée la première, voici de quoi il s'agit[13]. Mon mari doit livrer aujourd'hui même une commande au succès de laquelle est attaché tout notre avenir. Soit qu'en l'acceptant il ait trop présumé de ses forces, soit que son talent lui ait fait défaut, le pauvre ami sent l'impossibilité de mener à bien le travail important qu'on lui a confié. Mon mari se désole à cause de moi et de nos chers petits ; moi, je pleure, parce que je le vois pleurer.

Il s'agissait[14] d'une pièce de bois sculptée représentant une figure d'archangedestinée à l'ornement d'une des églises de Paris. Le fait est que[15] la figure était mal venue. Quoique naturellement indulgente, Madeleine fut obligée

de reconnaître que, si l'avenir du jeune ménage dépendait sérieusement du mérite de l'œuvre, il y avait en effet tout lieu de se désespérer. En cet instant[16], elle aperçut à sa fenêtre Maurice, qui, sur un signe de sa cousine, se rendit auprès d'elle sans trop d'empressement.

— Voyez donc, mon frère, lui dit-elle[17], s'il n'y aurait pas moyen de venir en aide à ces deux aimables jeunes gens et de les tirer d'embarras.

Une fois au courant de la situation, Maurice[18] s'approcha du morceau de sculpture et demeura quelques minutes à l'examiner avec une attention dédaigneuse. Ce n'était, à proprement parler, qu'une ébauche qui ne promettait rien de bon. Rangés autour de lui[19], le jeune ébéniste, sa femme et Madeleine paraissaient attendre avec anxiété ce qu'il allait décider. Maurice ne dit mot; mais tout d'un coup[20], moins par bonté d'âme que dans l'intention de se mettre en scène, il se débarrassa de sa redingote, releva sur ses poignets les manchettes de sa chemise de batiste, et, saisissant un des outils, il attaqua résolûment le bloc de chêne rebelle à la main de Marceau. Madeleine triomphait en secret; debout[21], immobiles, dans une muette contemplation, les deux artisans suivaient

les progrès du travail, tandis qu'autour de l'établi, perchés curieusement chacun sur une chaise, avec leurs blondes têtes et leurs faces de chérubins, les enfants paraissaient l'accompagnement naturel de la figure qui commençait à s'animer sous les efforts du ciseau créateur.

Maurice[22] jouissait avec une secrète complaisance de l'effet qu'il produisait sur son public. Sous l'aiguillon de l'amour-propre[23], il avait retrouvé par enchantement cette hardiesse et cette précision de ciseau qui faisaient autrefois l'orgueil du chevalier. Dégagé des étreintes du chêne, déjà l'archange vainqueur secouait ses ailes frémissantes. Au bout de quelques heures[24], la figure que Maurice avait prise à l'état d'ébauche apparut aussi nette, aussi pure que s'il l'eût taillée dans le marbre.

— Voilà ce que c'est! dit-il en jetant les outils et en rabattant ses manchettes[25]; ce n'était pas plus difficile que cela.

Qu'on tâche de se représenter la joie du pauvre ménage. Les deux marmots[26] battaient des mains; partagés entre l'admiration et la gratitude, la jeune femme et son mari s'empressaient autour de Maurice, le complimentant sur sa belle œuvre, le bénissant pour sa bonne action. Silencieuse et demi-souriante, Madeleine

contemplait cette douce ivresse, qu'elle se flattait de voir passer dans l'âme de son cousin; mais lui, qui[27] ne trouvait rien de plus niais que les scènes d'attendrissement, coupa court à celle-ci en remettant sa redingote.

— Ah! monsieur, vous m'avez sauvé la vie! s'écria le jeune ouvrier avec effusion.

—J'aime à croire, monsieur, répliqua sèchement Maurice[28], que ce n'est de votre part qu'une façon de parler, une pure exagération; autrement, je vous aurais rendu là un fort méchant service, et ce ne serait guère la peine de m'en remercier.

A ces mots[29], repoussant assez rudement les deux petits drôles qui s'amusaient à lui grimper aux jambes, il sortit comme il était entré, et se retira dans sa chambre.

Néanmoins, à partir de ce jour, Madeleine remarqua[30] que Maurice avait de fréquentes entrevues avec Pierre Marceau. Il se taisait en sa présence; mais, à son air sérieux et préoccupé, elle voyait bien qu'il se préparait quelque chose d'étrange dans sa destinée.

Un matin, comme elle se disposait à pénétrer dans la chambre de son jeune maître, Ursule[31] s'enfuit toute bouleversée en laissant la porte entre-bâillée. Qu'avait-elle vu? que

se passait-il de si extraordinaire dans la mansarde de Maurice? Elle courut à Madeleine, et se jeta sur elle en l'inondant de pleurs et de baisers.

— Venez[32], venez, ma chère demoiselle!

Et, sans plus d'explication, elle prit Madeleine par la main et la conduisit à pas de loup vers l'appartement du jeune homme.

— Ne faites pas de bruit, dit-elle, et regardez.

La jeune fille retint son haleine et regarda par la porte entr'ouverte; et, quand elle eut bien regardé[33], elle tomba tout en larmes entre les bras d'Ursule, et ces deux bonnes créatures se tinrent longtemps embrassées.

A son tour, qu'avait vu Madeleine? Le plus beau[34] spectacle qu'elle pût contempler: debout, penché sur un établi, Maurice en blouse et travaillant.

Questionnaire.

Chapitre IX.

1 — Quel était l'appartement qui faisait face à celui de Maurice, et par qui était-il occupé?
2 — Qu'est-ce que c'était que Pierre Marceau?
3 — Que faisait-il dès le matin?
4 — Comment était sa femme, et que faisait-elle?
5 — Qu'est-ce que Marceau faisait de temps en temps?
6 — Maurice avait-il remarqué le train de vie de ses voisins?
7 — Et Madeleine, avait-elle fait connaissance avec eux?
8 — Quelle preuve d'intérêt Marceau avait-il donnée à Maurice pendant sa maladie?
9 — Que remarqua Madeleine un matin?
10 — Que fit Marceau tout à coup?
11 — Que firent sa femme et ses enfants?
12 — A ce spectacle, Madeleine resta-t-elle chez elle?
13 — Que se passait-il donc chez les Marceau, et de quoi s'agissait-il?
14 — Quel travail si difficile Marceau avait-il donc à faire?
15 — Cette figure d'archange était-elle bien exécutée, et comment Madeleine la trouva-t-elle?
16 — Qui aperçut-elle dans ce moment?
17 — Que dit-elle à Maurice lorsqu'il fut venu auprès d'elle?

18 — Que fit celui-ci lorsqu'il fut au courant de la situation?
19 — Où se tenaient le jeune ébéniste, sa femme et Madeleine?
20 — Quel sentiment poussa Maurice à se mettre à l'œuvre?
21 — Dites-moi comment se trouvaient groupées autour de lui toutes les personnes présentes?
22 — L'amour-propre de Maurice était-il flatté?
23 — Avait-il entièrement oublié les leçons de sculpture que lui avait données son père?
24 — Que vit-on au bout de quelques heures?
25 — Que dit Maurice en jetant les outils?
26 — Que firent alors les bons artisans et leurs enfants?
27 — Maurice fut-il bien touché de toutes ces marques de reconnaissance?
28 — Que répondit-il à Marceau, qui lui disait qu'il lui avait sauvé la vie?
29 — Accueillit-il mieux les deux marmots?
30 — Qu'est-ce que Madeleine remarqua à partir de ce jour?
31 — Qu'arriva-t il à Ursule, lorsqu'un matin elle se disposait à pénétrer dans la chambre de son jeune maître?
32 — Que dit-elle à Madeleine?
33 — Que firent alors ces deux bonnes créatures?
34 — Qu'avait donc vu Madeleine?

Chapitre X.

Le moment était propice pour faire de la sculpture en bois. Par l'entremise de Pierre Marceau[1], Maurice se trouva chargé presque aussitôt de travaux assez importants ; il put, en peu de mois, sinon répandre autour de lui l'aisance et le bien-être, du moins[2] se mettre à l'abri du besoin avec les deux créatures qui s'étaient confiées à sa garde. C'était la pauvreté, mais cette pauvreté laborieuse qui ne doit rien à personne, sans remords de la veille et sans souci du lendemain, préférable cent fois au luxe factice et tourmenté au sein duquel Maurice avait vécu. Que de fois, pendant ces premiers mois[3], il sentit son courage faiblir et sa volonté chanceler! Que de fois, se livrant

à des emportements sans nom, même en présence de sa cousine[4], il jeta ses outils avec colère et brisa sous ses pieds l'ouvrage qu'il avait commencé! Maurice était terrible alors. Madeleine le regardait avec tristesse; puis, lorsque le malheureux enfant, épuisé et n'en pouvant plus, tombait affaissé sur son lit[5], elle allait vers lui, elle essuyait la sueur de son front, heureuse s'il ne la renvoyait pas avec quelque dure parole.

Dans les premiers mois de sa convalescence, et tant qu'il se trouva livré à sa vie oisive, Maurice[6] avait dédaigné de prendre ses repas à la maison; mais depuis qu'il travaillait, ses habitudes avaient insensiblement changé. Aux approches de l'hiver surtout, quand la bise sifflait et que le givre fouettait les vitres[7], il sentait l'avantage de trouver à deux pas un couvert qui l'attendait, dans une salle bien tiède et bien close, où deux figures souriantes ne manquaient jamais de l'accueillir avec empressement.

Quoique peu somptueux, les repas se passaient encore avec assez d'entrain. Maurice[8] y apportait en général le formidable appétit qu'il devait au travail, et qui le rendait indulgent pour l'ordonnance du service. Ursule connaissait les goûts de son jeune maître; elle

mettait sa gloire à confectionner les plats qu'il aimait. De son côté, Madeleine suppléait au luxe des mets[9] par la grâce de son esprit.

Grâce à son travail, Maurice jouissait déjà d'une sorte d'aisance. Madeleine, dans des temps plus heureux, avait étudié la musique et savait chanter avec goût; Maurice ne l'avait pas oublié, et comme pour remercier sa cousine des soins qu'elle lui avait prodigués, surtout pour reconnaître la patience angélique avec laquelle elle avait supporté sa colère et sa dureté[10], il lui donna un piano. Ce fut une grande fête pour Madeleine. Ce présent inattendu donna une vie nouvelle à leurs petites réunions de famille. Souvent Madeleine[11] rassemblait autour d'elle Pierre Marceau, sa femme et ses enfants, qui l'écoutaient avec ravissement. Maurice aussi se plaisait à l'entendre.

Un soir, il était seul avec elle. Madeleine feuilletait un cahier placé sur le piano; c'était un recueil de mélodies de Schubert: elle choisit[12] une des plus belles et des plus touchantes, *l'Adieu*. Sa voix n'avait pas un grand volume[13], mais elle était d'un timbre pénétrant; on ne pouvait l'entendre sans émotion. Elle dit *l'Adieu* avec une mélancolie si touchante, que Maurice fut attendri.

Il leva les yeux sur elle, et pour la première fois de sa vie[14] il comprit qu'elle était belle, non pas, je l'ai déjà dit, qu'elle offrît à la statuaire un type complet de perfection, mais son âme charmante rayonnait dans ses yeux, ses lèvres mélodieuses avaient une grâce qu'aucune parole n'aurait pu traduire. Un sens nouveau venait d'éclore en elle. Maurice contempla Madeleine dans une extase presque religieuse[15], comme un pèlerin agenouillé devant une madone.

Ainsi se[16] réalisait le rêve qu'avait fait la marquise quelques heures avant d'expirer: du fond de l'abîme où il était tombé, Maurice remontait peu à peu à la clarté du jour, grâce à Madeleine, qui lui tendait la main. On pouvait déjà voir sur son visage[17] le signe glorieux de la réhabilitation. Ses traits, si longtemps tourmentés et flétris avant l'âge, portaient le cachet de dignité qu'imprime infailliblement le travail sur le front des hommes de courage et de bonne volonté. Hélas! le pauvre enfant n'en était pas venu là sans efforts. Mais Madeleine[18] veillait sur lui. Patience angélique, sollicitude infatigable, elle le soutenait, le relevait, l'encourageait; agenouillée dans sa chambre, elle priait avec ferveur, car[19], aussi pieuse que belle, elle pensait que la créature ne peut rien

sans le secours du Créateur, et que les plus nobles entreprises ne sauraient se passer d'un sourire du ciel.

Maurice[20] n'avait plus de tristesse ou d'humeur qui pût tenir contre une parole de sa cousine ; Ursule elle-même, qui l'avait si longtemps irrité, l'égayait et parfois lui communiquait son entrain. S'avisait-il de vouloir reprendre ses grands airs désenchantés[21], la brave fille, avec son gros bon sens, le ramenait à la raison par quelque saillie limousine ; au lieu de s'emporter, il se mettait à rire avec elle. Ces fameux pistolets qui lui inspiraient jadis de si belles phrases[22], il les avait vendus pour donner des fleurs à sa cousine le jour de sa fête. En même temps que son cœur[23], son esprit s'était élevé. Il aimait les arts, il lisait les poètes. Comme son père à Nuremberg, il avait appris à reconnaître la royauté de l'intelligence.

L'ouvrage ne lui manquait pas [24] ; par l'entremise de Pierre Marceau, qui avait pour lui une amitié, un dévouement à toute épreuve, les commandes venaient le trouver sans qu'il les sollicitât. Maurice[25] avait dans la grande sculpture en bois presque autant de succès qu'en avait eu son père dans le bilboquet et dans le

casse-noisette. De son côté, Madeleine[26] n'en était plus réduite à peindre des écrans ou des boîtes à thé; ses miniatures étaient recherchées, surtout dans les salons de l'aristocratie, où s'était répandu[27] le bruit qu'un fils de famille et sa sœur, ruinés par un procès, vivaient pauvrement de leur travail, sous les toits, rue de Babylone. C'était plus qu'il n'en fallait pour occuper et intéresser un monde ennuyé qui guette avidemment les occasions de se distraire. Après avoir souffert de la pauvreté[28], Madeleine et Maurice jouissaient enfin de l'aisance qui couronne à coup sûr les efforts de la volonté, lorsqu'elle a pour auxiliaires le sentiment de l'ordre, la simplicité des goûts, la modestie des ambitions. Ils vivaient dans la retraite, sans autres connaissances que les bons Marceau.

Durant la belle saison[29], quand ils avaient bien travaillé toute la semaine, le dimanche venu, ils prenaient tous trois leur volée vers les champs. C'étaient là leurs plus belles fêtes. Ils passaient la journée sur les coteaux, au fond des vallées, dînaient à l'aventure, et revenaient joyeux. C'est ainsi que Maurice revit avec sa cousine ces bois de Lucienne et de la Celles[30], où, deux ans auparavant, il avait promené ses projets de suicide. Sous les

châtaigneraies qu'il avait remplies du deuil de son âme, au bord du petit lac bordé d'aunes et de trembles où la mort lui était apparue, il entendit la vie qui chantait dans son sein.

Questionnaire.

Chapitre X.

1 — Comment Maurice put-il se procurer du travail?
2 — Gagnait-il beaucoup d'argent?
3 — Ne perdait-il pas quelquefois courage?
4 — Que faisait-il alors?
5 — De qui dans ces moments-là recevait-il des consolations et des encouragements?
6 — Où Maurice avait-il pris d'abord ses repas?
7 — Où mangeait-il depuis que l'hiver était venu et qu'il passait ses journées à travailler?
8 — Mangeait-il de bon appétit?
9 — Comment Madeleine savait-elle embellir ces petits repas?
10 — Quel cadeau Maurice fit-il à sa cousine, pour la remercier des soins qu'elle lui avait prodigués?
11 — Que faisait Madeleine le soir?
12 — Quelle mélodie chanta-t-elle un soir?
13 — Sa voix avait-elle une grande étendue?
14 — De quoi Maurice s'aperçut-il alors, pour la première fois en l'entendant chanter?
15 — Comment regarda-t-il Madeleine?
16 — Que dit l'auteur du rêve que la marquise de Fresnes avait fait avant de mourir?

17 — Que voyait-on sur le visage de Maurice?
18 — Comment Madeleine avait-elle contribué à cette réhabilitation?
19 — N'avait-elle pas aussi eu recours au ciel?
20 — Maurice conservait-il encore sa tristesse et sa mauvaise humeur?
21 — Que faisait Ursule quand il voulait reprendre ses grands airs désenchantés?
22 — Qu'avait-il fait de ses fameux pistolets?
23 — S'était-il repris à aimer les arts et les lettres?
24 — Pourquoi avait-il beaucoup d'ouvrage?
25 — Avait-il réussi dans la grande sculpture en bois?
26 — Madeleine peignait-elle encore des écrans et des boites à thé?
27 — Que disait-on d'eux dans le grand monde?
28 — Souffraient-ils encore de la pauvreté?
29 — Que faisaient-ils le dimanche dans la belle saison?
30 — Quel sentiment éprouva Maurice en revoyant les bois de Lucienne et de la Celles?

Chapitre XI.

Depuis quelque temps[1], Maurice éprouvait auprès de sa cousine un trouble inexpliqué. On eût pu le voir tour à tour pâlir et rougir sous un de ses regards, tressaillir au son de sa voix. Le soir[2], tandis qu'elle brodait, il demeurait des heures entières à la contempler en silence. Que se passait-il? Maurice en eut un jour une vague révélation.

Par l'entremise de Marceau, Maurice[3] avait obtenu la commande d'une grande figure. Il s'agissait d'une sainte Élisabeth de Hongrie, qu'un riche baronnet[4], fidèle aux traditions de sa famille demeurée catholique, destinait à decorer l'oratoire d'un de ses châteaux dans le Lancashire. Le jeune artiste avait accepté ce

travail avec d'autant plus d'empressement, que[5] sa mère avait porté le nom de cette sainte, et qu'il les confondait toutes deux dans un même sentiment de vénération. Toutefois[6], malgré le savoir très-réel qu'il devait aux leçons de son père, malgré la dextérité avec laquelle il maniait le ciseau, au moment d'attaquer le chêne, il se sentit saisi d'une profonde défiance. Il interrogea le souvenir de toutes les figures sculptées qu'il avait vues dans les églises[7], aucune d'elles ne réalisait l'idéal d'une reine et d'une sainte, aucune n'avait la noblesse et la chasteté qui convenaient au personnage. Le temps pressait. Il[8] ébaucha d'abord les draperies et les mains. L'ambition[9] de produire enfin un ouvrage capable d'établir sa renommée et de mériter les suffrages de sa cousine soutenait son courage, et en même temps le rendait plus sévère pour lui-même. Les mains[10] l'arrêtèrent longtemps; il s'efforça de leur donner une élégance royale. Quand vint l'heure de commencer la tête, son hésitation redoubla. Cependant il se mit à l'œuvre, et bientôt[11] le ciseau obéit à l'impulsion d'une pensée mystérieuse. Après quelques instants d'une muette contemplation, Maurice[12] jeta ses outils et recula de quelques pas pour mieux juger de

son ouvrage. Sur ces entrefaites, Madeleine entra et n'eut pas de peine à se reconnaître. Elle battit des mains[13], et laissa voir une joie naïve, tandis que Maurice, confus, embarrassé, ne savait quelle contenance tenir, et rougissait comme une jeune fille dont on vient de surprendre le premier secret. En cherchant le modèle qui devait le guider[14], il avait aperçu dans son cœur l'image de Madeleine; à son insu, sans le vouloir ni même y songer, il avait rendu fidèlement les traits charmants de sa cousine.

Cette figure était encore dans son atelier; on eût dit que Maurice ne pouvait se décider à s'en dessaisir. Toutes les fois qu'on s'était présenté de la part du riche baronnet[15], il avait trouvé quelque prétexte pour en ajourner la livraison. A l'entendre[16], il restait toujours quelque partie imparfaite, qui réclamait le secours du ciseau. Le fait est que l'artiste ne retouchait plus à son œuvre, et[17] qu'il se contentait, comme Pygmalion, de la regarder. Un matin[18], ce fut le baronnet lui-même qui se présenta en personne. Simple et de bon goût[19], son costume était, des pieds à la tête, d'une élégance irréprochable. Il entra froidement[20], salua d'un air distrait, puis sans se préoccuper

autrement de la présence du maître de céans, il alla droit à la sainte Élisabeth. Il demeura quelque temps[21] à l'examiner en silence, debout, immobile, le corps légèrement incliné, son binocle d'une main, sa canne et son chapeau de l'autre.

— On ne[22] m'avait pas trompé, dit-il enfin sans détourner la tête et comme se parlant à lui-même; c'est l'idéal que j'avais rêvé, c'est en effet l'œuvre d'un grand artiste.

Cela dit, le gentleman ouvrit[23] un petit portefeuille qu'il avait tiré de la poche de sa redingote; il y prit une pincée de bank-notes qu'il déposa négligemment sur l'établi.

— Non, monsieur, non! s'écria Maurice. Si vous le permettez[24], nous nous en tiendrons au prix convenu. Reprenez ces papiers. Aussi bien, vous feriez là, monsieur, de la générosité en pure perte; car[25], si vous vouliez mettre à cette figure le prix auquel je l'estime moi-même, toute votre fortune n'y suffirait pas.

A ces mots, sir Edward (c'était le nom du gentleman) s'avisa, pour la première fois, de lever les yeux sur le sculpteur en bois. Quoique Maurice fût vêtu de sa blouse[26], à la blancheur des mains, à la pureté des lignes du visage, à la fière attitude de ce jeune homme

sur le front de qui le travail avait rétabli l'empreinte effacée de sa race, le baronnet comprit sans efforts que ce n'était pas là un ouvrier ordinaire. Un peu confus, un peu troublé[27], il ne voulut pas se retirer avant de s'être fait pardonner son entrée[28] par trop britannique. Il parla à Maurice de son art[29] avec goût, en homme qui l'aimait et savait l'apprécier. Réservé d'abord, froid et silencieux[30], le jeune artiste se laissa gagner peu à peu par l'exquise simplicité de ce langage et de ces manières. Dans cette petite chambre, près de cet établi, au milieu des blocs de chêne et des éclats de bois qui jonchaient le parquet[31], ils causèrent tous deux comme dans un salon. Bref[32], au bout de deux heures, ils se séparèrent contents l'un de l'autre et déjà presque amis.

Ce commencement d'intimité ne devait pas en rester là. Le riche baronnet retourna fréquemment chez Maurice. Il arrivait dans l'après-midi[33], s'asseyait sur le bord du lit et fumait, pendant que Maurice, debout devant son établi, fouillait, tout en causant, le noyer ou le chêne. Parfois[34] sir Edward se levait pour donner un coup d'œil à l'ouvrage; d'autres fois, Maurice interrompait son travail, allumait un cigare et venait s'asseoir près de lui. Ces deux jeunes

gens[35] finirent par se prendre d'une sérieuse affection l'un pour l'autre. Maurice en était arrivé insensiblement à des demi-confidences. S'il se taisait prudemment sur les désordres de sa vie passée[36], il parlait avec effusion de sa sœur, qui travaillait sous le même toit. Nature tendre, organisation poétique, sir Edward se plaisait aux récits de cette fraternelle existence; mais[37], quoiqu'il désirât connaître cette jeune sœur, par discrétion il n'avait pas encore osé prier Maurice de le présenter, et, chose étrange! malgré le sincère attachement qu'il avait pour lui, Maurice gardait là-dessus le silence le plus absolu[38], comme s'il eût pressenti qu'il s'agissait de la ruine de son bonheur. Hélas! nul n'échappe à sa destinée. Un jour que le baronnet était chez Maurice[39], Madeleine entra. En présence de sir Edward, Madeleine se montra ce qu'elle était naturellement; toutefois[40], dans l'intention de se rendre agréable à son cousin, elle fit, comme on dit communément, plus de frais que n'en exigeait peut-être une première entrevue. Elle se retira au bout d'une heure, laissant sir Edward dans le ravissement.

— Vous aviez raison, monsieur, s'écria-t-il avec enthousiasme quand elle se fut retirée[41],

vous aviez raison de me vanter le charme de votre sœur; seulement je trouve, à cette heure, que vous parliez bien froidement de tant de grâces et de séductions virginales. Je comprends qu'il vous soit facile de créer des chefs-d'œuvre[42]; la beauté du modèle explique le génie de l'artiste.

A compter de ce jour, sir Edward eut ses entrées chez Madeleine. Courtes et rares d'abord[43], ses visites devinrent insensiblement de plus en plus longues et fréquentes. Il venait dans la journée, souvent il revenait le soir. Madeleine le recevait[44] avec une bienveillance empressée, et ne cherchait pas à dissimuler le charme qu'elle y trouvait. Maurice[45] l'observait avec inquiétude: il se surprenait parfois à les épier tous deux d'un œil jaloux. Bientôt[46] il crut remarquer que sa cousine était plus réservée avec lui, plus expansive avec l'étranger. On eût dit que Madeleine n'avait plus d'yeux que pour sir Edward.

Un matin qu'il était[47] assis sur le bord de son lit, triste, abattu, fiévreux, s'interrogeant avec effroi, Maurice vit entrer le gentleman, plus grave que d'habitude. Sir Edward[48] alla s'asseoir près de lui et, sans ouvrir la bouche, se mit à tracer sur le parquet des ronds im-

visibles avec le bout de sa canne, de l'air d'un homme qui a quelque chose d'important à dire et qui ne sait par où commencer.

— Maurice, dit-il enfin avec cet aimable embarras qui sied si bien à la richesse lorsqu'elle s'adresse à la pauvreté[49], j'aimais votre sœur avant de la connaître. En me parlant d'elle, vous m'aviez appris à l'aimer; je me plaisais à la confondre avec vous dans un même sentiment d'affection et de respect. Je l'ai connue, et ce sentiment est bientôt devenu de l'amour. Pouvait-il en être autrement? Nobles enfants[50], je ne sais rien de votre famille ni de vos destinées; mais je vous ai vus vivre, et cela me suffit. Par la[51] façon dont vous avez supporté l'infortune, vous avez prouvé que vous êtes dignes de l'opulence. Maurice[52], nous sommes amis; voulez-vous que nous soyons frères?

Plus pâle que la mort, Maurice[53] laissa tomber une main glacée dans celle du baronnet.

— Sir Edward, répliqua-t-il d'une voix altérée qu'il s'efforça de rendre calme, les paroles que je viens d'entendre nous honorent également tous trois; croyez que j'en suis touché profondément, comme je dois l'être; mais Madeleine, mais ma sœur... sans doute, elle vous

aime? Vous avez son assentiment? vous avez tout au moins surpris le secret de son âme?

— Non, mon ami, non; je ne sais pas si je suis aimé, répondit modestement sir Edward.

— Mais Madeleine, sir Edward, Madeleine sait que vous l'aimez?

— Je ne crois pas qu'elle me voie avec déplaisir, cependant[54] ni mes lèvres ni mes yeux ne lui ont jamais parlé de mon amour. Avant d'implorer son assentiment[55], j'ai cru qu'il était de mon devoir et de ma loyauté de venir d'abord solliciter le vôtre.

— C'est bien! dit Maurice en tendant à son tour la main à sir Edward. Je consulterai Madeleine, et, si vos vœux sont agréés par elle[56], je puis vous promettre d'avance que rien ne contrariera votre bonheur.

Le baronnet se retira le cœur rempli du plus doux espoir.

Questionnaire.

Chapitre XI.

---

1 — Qu'est-ce que Maurice éprouvait depuis quelque temps ?
2 — Que faisait-il ce soir ?
3 — Quel genre de travail avait-il obtenu par l'entremise de Marceau ?
4 — Pourquoi ce riche baronnet voulait-il faire sculpter cette figure d'Élisabeth de Hongrie ?
5 — Pourquoi Maurice avait-il accepté ce travail avec empressement ?
6 — Était-il bien sûr de réussir ?
7 — Avait-il trouvé dans les églises un modèle qui pût le satisfaire ?
8 — Par où commença-t-il son travail ?
9 — Qu'est-ce qui le rendait plus sévère pour lui-même ?
10 — Les mains de la sainte furent-elles vite exécutées ?
11 — Qu'arriva-t-il quand il commença à sculpter la tête ?
12 — Que fit-il après avoir examiné son ouvrage avec une muette contemplation ?
13 — Que fit Madeleine, lorsqu'en entrant elle se reconnut dans la sainte que son cousin venait de sculpter ?

14 — Pourquoi Maurice avait-il reproduit l'image de sa cousine?
15 — Livra-t-il immédiatement cette figure au riche baronnet?
16 — Sous quel prétexte retardait-il cette livraison?
17 — Quel était le véritable motif qui l'empêchait de s'en séparer?
18 — Quel personnage se présenta un matin chez Maurice?
19 — Comment était-il habillé?
20 — Comment se présenta-t-il?
21 — Que fit-il lorsqu'il fut entré?
22 — Que dit-il enfin?
23 — Que tira-t-il de sa poche?
24 — Que dit Maurice en voyant les bank-notes?
25 — Qu'ajouta-t-il pour faire comprendre tout le prix qu'il attachait à son oeuvre?
26 — Que comprit le baronnet en regardant Maurice?
27 — Que voulut-il faire avant de se retirer?
28 — Qu'entend l'auteur par ces mots: *entré par trop britannique?*
29 — En quels termes l'Anglais parla-t-il à Maurice?
30 — Comment le jeune artiste accueillit-il ses paroles?
31 — Que se passa-t-il alors dans cette petite chambre?
32 — Dans quelle disposition d'esprit se séparèrent-ils?
33 — Que faisait le baronnet lorsqu'il arrivait chez Maurice?
34 — Que faisaient-ils parfois l'un et l'autre?
35 — Qu'arriva-t-il entre ces deux jeunes gens?
36 — De qui Maurice parlait-il de préférence?
37 — Sir Edward ne désirait-il pas connaître Madeleine?
38 — Pourquoi Maurice ne l'avait-il pas encore présenté à sa soeur?
39 — Qu'arriva-t-il un jour?
40 — Pourquoi fit-elle un peu plus de frais que n'en exigeait la circonstance?
41 — Que dit sir Edward lorsqu'elle fut partie?

42 — Pourquoi pensait-il qu'il était facile à Maurice de créer des chefs-d'oeuvre?
43 — Sir Edward revit-il Madeleine?
44 — Comment était-il reçu par la jeune fille?
45 — Maurice voyait-il avec plaisir ces fréquentes visites?
46 — Que crut-il remarquer?
47 — Dans quelle position sir Edward le trouva-t-il un matin?
48 — Que fit l'Anglais lorsqu'il fut entré?
49 — Que dit-il enfin à Maurice? Analysez son discours.
50 — Avait-il pris des renseignements sur la famille des deux jeunes gens?
51 — Pourquoi trouvait-il qu'ils étaient dignes de l'opulence?
52 — Que proposa-t-il enfin à Maurice?
53 — Que fit Maurice en entendant cette proposition, et que répondit-il?
54 — Sir Edward avait-il déclaré son amour à Madeleine?
55 — Pourquoi ne l'avait-il pas fait?
56 — Quelle promesse reçut-il de Maurice?

Chapitre XII.

Après avoir reconduit, par un suprême effort, sir Edward jusqu'à la rampe de l'escalier, Maurice[1] était rentré dans sa chambre et il s'était affaissé sur son lit, comme terrassé par les paroles qu'il avait entendues. Il ne sentit d'abord[2] qu'une horrible souffrance, sans pouvoir la nommer. Cette tourmente fut suivie d'une espèce d'anéantissement. Enfin son sein ému se gonfla; tout à coup des larmes jaillirent de ses yeux. Il s'était relevé, comme pour échapper à un rêve pénible, et il marchait à grands pas dans sa chambre, mais bientôt il s'arrêta, honteux de son emportement. Il descendit en lui-même, et il rougit de confusion.

— De quoi te plains-tu[3], misérable? s'écria-t-il en baissant la tête. A peine échappé de

la fange où tu as traîné ta jeunesse, tu te plains de n'être pas aimé, tu t'indignes de voir qu'on te préfère un noble cœur, une vertu sans tache, une conscience qui n'a jamais failli.

Le véritable amour est humble, résigné, toujours prêt au sacrifice. Que pouvait offrir Maurice à sa cousine? Quoi qu'il pût faire[4], malgré son courage et sa persévérance, malgré la vogue dont jouissaient ses ouvrages, en supposant que cette vogue fût durable, il ne pourrait jamais lui donner qu'une existence chétive et bornée. En épousant sir Edward[5], Madeleine reprendrait dans la société le rang qui lui appartenait et qu'elle n'aurait jamais dû quitter. Si elle se sentait attirée vers lui par un sentiment d'affection, si faible qu'il fût, Maurice devait-il le contrarier? Son devoir n'était-il pas, au contraire[6], de l'encourager de toutes ses forces et de tout sacrifier au bonheur de Madeleine? Il n'y avait pas à hésiter: son parti fut pris sur-le-champ.

Triste et silencieux, mais sans humeur[7], il passa la soirée avec sa cousine, ainsi qu'il en avait l'habitude. Par un de ces contrastes assez fréquents dans toutes les intimités, la jeune Allemande[8] était ce soir-là d'une vive gaieté; Maurice l'observait avec mélancolie, d'un air

de résignation souriante. Près de se retirer[9], il pria Madeleine de se mettre au piano et de chanter *l'Adieu*, cette mélodie de Schubert qui l'avait un soir si profondément ému. La jeune fille[10] se prêta de bonne grâce à cette fantaisie. Jamais, en chantant, elle n'avait été si touchante. Lorsqu'elle eut fini, Maurice[11] se leva, prit dans ses mains les mains de sa cousine, les porta respectueusement à ses lèvres, puis sortit pour décharger son cœur du fardeau qui l'oppressait.

— Vous êtes triste[12], M. Maurice? Mon jeune maître, qu'avez-vous? dit Ursule en l'arrêtant dans l'antichambre.

— Ce n'est rien, ma bonne Ursule, répondit Maurice en se contenant. Tu sais que depuis quelque temps mes tristesses ne sont pas sérieuses. Tiens, par exemple[13], embrasse-moi; je suis sûr que cela me fera du bien.

Ursule sauta au cou de son frère de lait, qui la pressa dans ses bras. Une fois seul, Maurice ne se contint plus[14]; il laissa son désespoir s'exhaler en sanglots, se répandre en ruisseaux de larmes. Ce fut le dernier tribut qu'il paya à la faiblesse humaine. Le lendemain, levé au point du jour[15], il se pencha sur son établi, et là, pour que rien ne manquât à l'immolation de

ses espérances, étouffant les cris de son âme, refoulant l'amour dans son sein, il écrivit d'une main ferme :

„Madeleine[16], j'ai tenu ma promesse. Vous m'aviez prié de demeurer deux ans auprès de vous. Le terme marqué par vous-même est expiré depuis plusieurs mois. Vous avez fait pour moi bien plus que je n'ai fait pour vous. En me faisant connaître le prix du travail, la grandeur et la sainteté du devoir,[17] vous avez presque effacé en moi la trace de mes égarements. Quel que soit l'avenir que Dieu me réserve, je n'aurai pour vous qu'un[18] sentiment d'éternelle reconnaissance et des paroles de bénédiction; mais je ne veux pas, je ne dois pas accepter plus longtemps le sacrifice auquel vous vous êtes résignée avec tant de courage. Ce serait de ma part un égoïsme grossier que je ne me pardonnerais jamais. Ce n'est plus de moi qu'il s'agit maintenant, c'est de vous et de votre bonheur. Sir Edward[19] vous aime; il est digne de votre amour. Il vous assurera le rang que vous méritez. Il a pour moi, je n'en doute pas, une affection sincère; il se chargera d'acquitter ma dette envers vous. Adieu donc, je pars. Soyez sans inquiétude sur ma destinée. En quelque lieu

que je me trouve[20], mon travail, vous le savez, peut suffire à tous mes besoins. Ne craignez pas que je retombe dans la nuit profonde d'où vous m'avez tiré[21]; une étoile mystérieuse me guidera toujours dans la voie que vous m'avez ouverte. Si mes forces faiblissaient, si le découragement venait à me ressaisir[22], il me suffira, pour me relever, de regarder au fond de mon cœur: j'y trouverai votre image. Je vais[23] revoir le château de mes pères; c'est une légitime réparation que je dois à la mémoire du chevalier. Je veux me montrer pur et régénéré à ces lieux qui m'ont vu flétri et dégradé. Mon père est mort loin de moi, sans presser ma main de sa main défaillante[24], ce pieux pèlerinage achèvera d'apaiser le trouble de ma conscience. Ensuite j'irai d'un pas ferme partout où Dieu me conduira. Adieu encore une fois[25], Madeleine; soyez heureuse, et, tandis que je bénirai le souvenir des jours que nous avons passés ensemble, puisse ce souvenir ne vous être pas trop amer!

„Votre frère,

„Maurice.“

Il plia cette lettre, traça sur l'enveloppe le doux nom qui devait désormais remplir toute

sa vie[26], et la mit en évidence sur le marbre de la cheminée. Il s'occupa des préparatifs de son départ. Ce fut l'affaire d'un quart d'heure au plus. Quand tout fut prêt[27], il serra autour de sa blouse sa ceinture de cuir, mit sur son dos le sac militaire qui renfermait toute sa fortune, saisit d'une main résolue le bâton de l'ouvrier voyageur; puis, après avoir promené un regard attendri autour de cette petite chambre où il[28] était entré endurci par l'égoïsme, flétri par l'oisiveté, vieilli par la débauche, il en sortit régénéré par le travail, rajeuni par l'amour, sanctifié par le sacrifice.

Questionnaire.

Chapitre XII.

1 — Que fit Maurice après avoir reconduit sir Edward?
2 — Que sentit-il d'abord?
3 — Que se dit-il enfin?
4 — Pouvait-il offrir à sa cousine une position brillante?
5 — Que résulterait-il pour Madeleine de son mariage avec sir Edward?
6 — Qu'est-ce que Maurice regardait comme lui étant imposé par son devoir?
7 — Revit-il sa cousine le soir?
8 — Dans quelle disposition d'esprit Madeleine se trouvait-elle ce soir-là?
9 — Que lui demanda Maurice avant de se retirer?
10 — La jeune fille accéda-t-elle à sa demande?
11 — Que fit Maurice lorsqu'elle eut fini de chanter?
12 — Que lui dit Ursule lorsqu'il partit?
13 — Que lui répondit-il, et que fit la brave fille?
14 — Que se passa-t-il lorsqu'il fut rentré dans sa chambre?
15 — Que fit Maurice le lendemain au point du jour?
16 — Analysez la lettre qu'il écrivait à Madeleine: comment commençait cette lettre?

17 — Quel changement la belle conduite de Madeleine avait-elle opéré en lui ?
18 — Quel sentiment devait-il conserver pour elle ?
19 — Que lui apprenait-il relativement à sir Edward ?
20 — La rassurait-il sur sa destinée ?
21 — Pourquoi ne devait-elle pas craindre qu'il retombât dans la nuit profonde d'où elle l'avait tiré ?
22 — Que lui suffirait-il de faire, si le découragement venait à le reprendre ?
23 — Que voulait-il faire d'abord ?
24 — Qu'espérait-il de ce pieux pèlerinage ?
25 — Comment finissait-il sa lettre ?
26 — Où mit-il cette lettre ?
27 — Que fit-il quand ses préparatifs de départ furent terminés ?
28 — Dans quelle disposition d'esprit était-il entré dans sa petite chambre pour la première fois, et comment en sortait-il ?

Chapitre XIII.

Tant qu'il fut dans Paris[1], il sentit chanceler en lui la résignation généreuse qui l'avait poussé à quitter Madeleine. Une fois hors de Paris, quand il sentit sa poitrine se dilater dans l'air vivifiant de la campagne[2], en face de la nature, sa colère s'apaisa, son cœur s'amollit, et il se laissa dominer tout entier par un sentiment unique, son amour pour Madeleine. On touchait[3] aux derniers jours de mai; le soleil souriait à la terre. Maurice retrouvait dans ce spectacle de la nature tous les souvenirs de sa jeunesse. Il sentait naître aussi dans le fond de son âme[4] un sentiment tout-à-fait nouveau: c'était un sentiment immense d'amour et de reconnaissance pour le Dieu que Madeleine priait avec tant de ferveur, et auquel elle devait sans

doute la pureté de ses sentiments. En traversant un village qui se trouvait sur son chemin[5], il passa devant une église; poussé par un instinct irrésistible, sans s'être consulté, sans avoir délibéré avec lui-même, il entra. C'était une de ces pauvres églises que Dieu préfère aux temples somptueux et dorés. Maurice[6] se mit à genoux et pria. Il pria pour obtenir de son père le pardon de ses égarements, pour obtenir du ciel le bonheur de Madeleine.

Enfin, après quinze jours de marches solitaires, il traversa, sans être reconnu, la petite ville voisine de Valtravers. Son costume[7] suffisait pour lui assurer l'incognito.

Oh! qui pourrait dire les émotions qui l'assaillirent, lorsqu'il vit, une heure après, se dérouler à l'horizon les ombrages qui avaient abrité son berceau, lorsqu'il posa le pied sur la lisière de la forêt, lorsqu'il s'enfonça dans les profondeurs mystérieuses qu'il avait si souvent parcourues entre son père et la marquise, où Madeleine lui était apparue! Au détour d'une allée, il reconnut[8] la place où, par un soir d'automne, il avait rencontré sa cousine. Il se rappela tous les détails de cette poétique soirée; il se souvint aussi qu'un an plus tard,

le jour de son premier départ il avait retrouvé Madeleine assise à cette même place.

— Ah! malheureux! quel démon te poussait? s'écria-t-il avec tristesse. Elle était là, déjà belle et charmante, comme un avertissement céleste, comme l'image du bonheur que tu allais laisser derrière toi. Que ne[9] l'as-tu prise par la main et que n'es-tu revenu sur tes pas!

Le jour baissait. Accablé par ses émotions, Maurice s'était laissé tomber sur l'herbe. Il se leva et se dirigea vers le château. Comme il ignorait quels hôtes l'habitaient, peu curieux, on le comprend, de les voir et de les connaître[10], il voulait seulement, à travers les barreaux de la grille, plonger un pieux regard dans le parc, il voulait dire un dernier adieu à l'Éden d'où il était à jamais exilé.

Il longea le mur de clôture jusqu'à la grille et[11] demeura longtemps le front collé contre les barreaux. Machinalement il ouvrit la porte; poussé par son cœur, il entra. Le parc était[12] désert, les ombres du soir commençaient à descendre. Au tournant de l'allée, près de découvrir la façade[13], il s'arrêta, retint son haleine, et pressa sa poitrine à deux mains, comme pour l'empêcher d'éclater. Enfin il regarda... Devait-il en croire ses yeux? N'était-ce pas

un rêve, un mirage, une hallucination de son cerveau surexcité? Il voulut crier; sa voix expira sur ses lèvres. Le bâton qu'il tenait échappa de ses doigts, ses jambes fléchirent, et, pour ne pas tomber, il fut obligé de s'appuyer contre un arbre. Là, à vingt pas, devant lui, assis sur le perron, éclairés par les dernières lueurs du soleil, tandis que deux enfants bien connus de Maurice se roulaient sur la pelouse[14], Madeleine, sir Edward, Pierre Marceau, sa femme, conversaient familièrement. Tout à coup Madeleine[15] se leva, et Maurice la vit s'avancer vers lui en souriant, aussi sereine, aussi calme que s'il se fût agi de la chose du monde la plus simple et la plus naturelle.

— Mon ami, nous vous attendions, lui dit-elle. Et, saisissant le bras de son cousin, la jeune fille[16] l'entraîna doucement vers le baronnet, Thérèse et Marceau, qui, de leur côté, venaient tous trois à sa rencontre. Ils serrèrent ses mains en silence; pas un mot ne fut prononcé. Tous les cœurs étaient émus, toutes les bouches étaient muettes.

— O mes amis! dit enfin Maurice d'une voix tremblante, s'arrêtant au pied du perron et promenant autour de lui ses regards éperdus;

ô mes amis[17] ! que s'est-il passé? que se passe-t-il? Parlez, répondez-moi. Ai-je rêvé la douleur et le désespoir, ou bien rêvé-je à présent le bonheur?

Les visages qui l'entouraient ne répondirent que par un affectueux sourire. Soutenu par Madeleine, il monta les degrés du perron. Déjà[18] tous les serviteurs étaient réunis dans la salle d'entrée. Maurice les reconnaissait tous; tous l'avaient vu naître ou grandir.

— Mes enfants, leur dit Madeleine[19], voici votre jeune maître qui revient au milieu de nous.

Ils l'entourèrent avec amour et respect, tandis qu'Ursule[20] détachait avec empressement les courroies du sac qu'il avait sur le dos. Au même instant[21], on vint annoncer à haute voix que M. le chevalier était servi. Suivie de sir Edward et des Marceau, Madeleine le prit par la main[22], le conduisit dans la salle à manger où rien n'était changé, et le fit asseoir, dans son costume d'ouvrier, à la place qu'occupait autrefois son père. Bien que la table fût[23] chargée de tout le luxe héréditaire au sein duquel Maurice avait grandi, le repas fut silencieux et court. Maurice[24] garda jusqu'à la fin l'attitude d'un homme qui, ne sachant s'il dort ou s'il veille, craint de faire évanouir, par un

geste trop brusque ou par une parole imprudente, les enchantements dont il est témoin. Au bout d'un quart d'heure, Madeleine[25] se leva, et, quittant le groupe de convives, se dirigea vers la forêt avec son cousin qui se laissait conduire comme un enfant. Arrivée[26] près d'un tertre vert, la jeune fille s'assit la première et fit asseoir Maurice auprès d'elle.

Il faisait une de ces belles soirées qui semblent doubler le prix du bonheur.

— O mon ami! dit enfin Madeleine d'une voix plus mélodieuse que le chant du rossignol, plus fraîche que le vent de la nuit[27], je vous aime du jour où je vous ai vu ici pour la première fois. Vous aviez besoin, pour vous régénérer[28], de passer par la pauvreté, par le travail, par l'abnégation. Je l'ai compris, et j'ai voulu partager les épreuves que je vous imposais. Ces épreuves sont terminées; Maurice, me les pardonnez-vous?

Maurice sentit son âme s'exhaler vers Madeleine en adoration silencieuse. Il s'était agenouillé au pied du tertre où sa cousine était encore assise. La blanche créature[29] pencha vers lui son doux visage, et, à la clarté des cieux étoilés, leurs lèvres se rencontrèrent dans un chaste baiser.

Est-il besoin de le dire maintenant? la pauvreté de Madeleine[30] n'était qu'un pieux mensonge. Elle n'avait pas perdu son procès. Elle avait trompé Maurice[31] pour le sauver. Je ne veux pas raconter jour pour jour ce qui se passa dans le cœur de Madeleine pendant que Maurice poursuivait l'œuvre de sa réhabilitation. C'est un récit[32] que les âmes délicates aimeront à faire elles-mêmes: quant aux âmes vulgaires, elles ne le comprendraient pas.

Un mois plus tard, Maurice et Madeleine[33] se marièrent sans bruit et sans ostentation à Neuvy-les-Bois, en présence de leurs amis, de leurs fermiers et de leurs serviteurs. Marceau et sa femme[34] refusèrent de rester au château de Valtravers. — Nous viendrons vous voir quelquefois, dit ce brave homme, et pendant l'été nous vous enverrons nos enfants.

Quant à sir Edward, il conserva toujours pour les deux époux un sentiment de vive tendresse. En offrant sa main à Madeleine[35], il avait eu principalement pour but de l'arracher à une pauvreté imméritée. Le bonheur de celle qu'il aimait le consola.

Il est inutile de dire qu'Ursule[36] ne quitta jamais son frère de lait.

Maurice a gardé pour sa jeune femme une reconnaissance exaltée, souvent il lui arrive de la bénir avec ivresse.

— Mon ami, lui répond-elle alors[17], ce n'est pas moi qu'il faut remercier. Je n'ai fait que vous indiquer la voie où vous deviez marcher. C'est le travail qu'il faut bénir, car c'est par lui que vous avez retrouvé la jeunesse, l'amour et le bonheur.

Fin.

Questionnaire.

Chapitre XIII.

1 — Qu'éprouva Maurice tant qu'il resta dans Paris ?
2 — En fut-il de même quand il eut respiré l'air de la campagne ?
3 — A quelle époque de l'année se trouvait-on ?
4 — Quel sentiment Maurice sentait-il naître dans le fond de son âme ?
5 — Que vit-il en traversant un village ?
6 — Que fit-il dans cette église ?
7 — Pourquoi ne fut-il pas reconnu dans la petite ville voisine de Valtravers ?
8 — Que reconnut-il au détour d'une allée ?
9 — Qu'aurait-il dû faire lorsqu'en quittant le château, il retrouva Madeleine où il l'avait vue la première fois ?
10 — Voulait-il entrer dans le parc ?
11 — Que fit-il lorsqu'il fut arrivé à la grille ?
12 — Comment trouva-t-il le parc ?
13 — Que fit-il lorsqu'il fut près d'arriver devant la façade du château ?
14 — Que vit-il à vingt pas devant lui ?
15 — Que fit Madeleine lorsqu'elle l'aperçut ?
16 — Où l'entraîna-t-elle doucement ?
17 — Que demanda-t-il à toutes les personnes de connaissance qu'il retrouva à Valtravers ?

18 — Qui trouva-t-il dans la salle d'entrée?
19 — Que dit Madeleine aux serviteurs du château?
20 — Que faisait Ursule pendant ce temps-là?
21 — Que vint-on annoncer à l'instant même?
22 — Où Madeleine conduisit-elle Maurice?
23 — Comment la table était-elle servie?
24 — Quelle attitude Maurice conserva-t-il jusqu'à la fin du repas?
25 — Que fit Madeleine au bout d'un quart d'heure?
26 — Où conduisit-elle son cousin?
27 — Que lui avoua-t-elle enfin?
28 — De quoi pensait-elle qu'il avait besoin?
29 — Que se passa-t-il alors?
30 — Madeleine avait-elle en effet perdu son procès, comme elle le disait?
31 — Pourquoi avait-elle trompé Maurice?
32 — Pourquoi l'auteur ne veut-il pas raconter ce qui se passa dans le cœur de Madeleine pendant les trois années qu'elle vécut à Paris?
33 — Que firent Maurice et Madeleine un mois plus tard?
34 — Que firent Marceau et sa femme?
35 — Pourquoi sir Edward se consola-t-il de la perte de Madeleine?
36 — Que devint Ursule?
37 — Que répondait Madeleine à son mari lorsqu'il la bénissait de l'avoir sauvé?

Fin du questionnaire.

IMPRIMERIE DUCALE A ALTENBOURG.

In **Baumgärtner's** Buchhandlung zu **Leipzig** ist erschienen:

Petite
Bibliothèque française

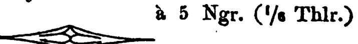
par Mdme **A. Brée,**

Maitresse de conversation à l'Institut français de Leipzig,

ou choix des meilleurs ouvrages de la littérature moderne, à l'usage de la jeunesse, suivi d'un questionnaire.

Vol. I. Thérèse ou l'enfant volé, par A. F. de Saintes. 2de Édit. — **II.** La Vendange ou le diable a dit non, suivi de Fleurette, par Mme. Achille Conte. — **III.** Madeleine, extrait de l'ouvrage de Jules Sandeau. 2de Édit. — **IV.** La Morale enseignée par l'exemple. 2de Édit. — **V.** Les Contes de la bonne Maman. — **VI.** Les Soirées de Famille; histoire à l'usage de la Jeunesse. — **VII.** Adèle ou la petite fermière, par Mlle. S. Ulliac Trémadeure. — **VIII.** Courage et bon Coeur. Anecdotes du temps de l'empire, par E. Marc de Saint Hilaire. — **IX.** Les petits Contes de l'oncle Robert. — **X.** Ismael, histoire Arabe, par Theodore Pavie. — **XI.** et **XII.** Trois mois sous la Neige, journal d'un jeune habitant du Jura par J. J. Porchat. Première et seconde Partie. — **XIII.** et **XIV.** Les Colons du rivage. Première et seconde Partie. — **XV.** Nouvelles Histoires: Le mousse d'Ingouville. — Une bonne action. — Paul Gauthier. — L'enfant qui demande l'aumone pour sa mère. — **XVI.** Contes de ma tante Gertrude. La part de l'orphelin. — Les trois sorties par jour. — Le petit savoyard. — Le comte de Gradignan. — Le chien du garde. — L'enfant perdu. — Le rez-de-chaussé. — Les trois Amélies. — **XVII.** Contes d'un père à ses enfants, ou choix d'histoire à l'usage de la jeunesse. — 16. broch.

à 5 Ngr. (1/6 Thlr.)





Druck der Hofbuchdruckerei in Altenburg.

LECTURE ET CONVERSATION.



PETITE BIBLIOTHÈQUE FRANÇAISE,

OU

CHOIX DES MEILLEURS OUVRAGES DE LA LITTÉRATURE MODERNE,

A L'USAGE DE LA JEUNESSE,

SUIVI

D'UN QUESTIONNAIRE

PAR MME A. BRÉE,

Maîtresse de conversation à l'Institut français de Leipzig.

IV. VOLUME — LA MORALE.

SECONDE ÉDITION.



LEIPZIG

LIBRAIRIE DE BAUMGAERTNER.

1852.

LECTURE ET CONVERSATION.

PETITE

BIBLIOTHÈQUE FRANÇAISE,

OU

CHOIX DES MEILLEURS OUVRAGES

DE LA LITTÉRATURE MODERNE,

A L'USAGE DE LA JEUNESSE.

IV VOLUME.

MORALE EN EXEMPLE.

SECONDE ÉDITION.



Leipzig

LIBRAIRIE DE BAUMGAERTNER.

1852.

Avis.

En faisant suivre ses chapitres d'un certain nombre de questions, l'auteur a eu pour but d'offrir aux personnes qui se livrent à l'étude de la langue française un moyen facile de puiser dans une lecture un sujet de conversation. C'est le procédé mis en usage par Robertson, Alvarès Lévi, Noël et Chapsal, etc. C'est surtout à ceux qui étudient sans maîtres qu'un *Questionnaire* peut être d'une grande utilité, soit que deux élèves d'une certaine force s'exercent oralement en s'adressant réciproquement les questions, soit qu'un élève seul réponde par écrit aux questions posées d'avance, sauf à contrôler son travail au moyen des numéros de renvoi. — Un maitre peut aussi, après avoir fait faire une lecture, donner pour travail à ses élèves la tâche de répondre par écrit aux questions, se réservant de corriger les réponses dans une leçon suivante.

LA MORALE

ENSEIGNÉE PAR L'EXEMPLE,

AVEC

un Questionnaire

PAR Mme A. BRÉE,

Maîtresse de conversation à l'Institut français de Leipzig.

SECONDE ÉDITION.



LEIPZIG

LIBRAIRIE DE BAUMGAERTNER.

1852.

LA MORALE

ENSEIGNÉE PAR L'EXEMPLE.

I.

LE DOIGT DE DIEU.

La mère Chibou, d'un village[1] à quelques lieues de Chambéry, était assise sur le pas de sa porte[2], la tête cachée dans ses mains, et dans l'attitude de la douleur et de l'abattement, lorsqu'un des enfants qui jouaient au bouchon devant la chaumière[3], sortit du groupe et vint s'asseoir à ses pieds.

— Bonne mère, qu'as-tu? lui dit-il de sa voix douce.

— Hélas! fit seulement la paysanne.

— Veux-tu que je te le dise, moi, ce que tu as? Tu es trop pauvre et pas assez forte pour

nourrir cinq enfants ! écoute, moi, je ne te suis rien, qu'une bouche inutile...

— Toi ! toi, s'écria la paysanne, prenant à deux mains la tête de l'enfant et baisant ses cheveux ; oh ! tu es mon fils comme les autres... tu m'as été envoyé par le bon Dieu comme les autres.

— Tu m'as raconté vingt fois mon histoire ; je la sais par cœur, reprit l'enfant[1] : un soir, à l'entrée de la nuit, un jeune homme et une jeune femme passèrent par ce village ; ils venaient de Paris, ils étaient poursuivis je ne sais pas pourquoi ; ils me déposèrent dans tes bras ; la fatigue, la peur avaient tari le lait de ma mère ; tu nourrissais alors Pierrette ; tu me pris, mon père te donna deux louis en te disant que tu aurais bientôt de ses nouvelles ; ma mère pleura et passa autour de mon cou cette chaîne en cheveux blonds qui ne me quitte pas, et ce médaillon où il y a l'image de mon père...... tu vois que je n'oublie rien ; il y a de cela dix ans : c'était en 1793... Depuis, tu n'as plus entendu parler de mes parents ; tu ne sais pas même leurs noms ; moi-même je n'en ai pas d'autre que celui de Petit, qu'on m'a donné au village, et tu m'as élevé comme ton enfant... Tant que j'étais petit, je n'ai rien dit ; je ne

pouvais rien; aujourd'hui, je suis grand, je suis fort; grâce à monsieur le curé, je sais lire et un peu écrire, c'est assez pour faire fortune... Mes parents sont de Paris[5], je partirai pour Paris... Nous ne savons pas le nom de papa, c'est vrai, mais je montrerai ce portrait, et je dirai à tous ceux que je rencontrerai[6]: Connaissez-vous ce monsieur?... Bah! il s'en trouvera bien dans le nombre qui l'auront vu, connu, qui sait? Qu'en dis-tu, mère?

— Ton idée est bonne, répondit la veuve, d'autant mieux que[7] ton père avait l'air d'être riche, et que les gens riches ne sont pas si communs pour que dans le pays on n'ait pas entendu parler d'eux... Mais, cependant, Petit je ne puis me décider à te laisser partir ainsi tout seul.

— Mère! lui dit-il avec une exaltation religieuse[8], monsieur le curé m'a dit qu'il y avait là-haut quelqu'un qui n'abandonnait jamais celui qui le priait avec ferveur!

— Eh bien! soit, pars, dit la pieuse femme devant laquelle on ne prononçait jamais en vain le nom de Dieu; pars, va à Paris, mais n'oublie pas la veuve Chibou, je t'en prie... Cependant[9], ne pars pas aujourd'hui, ajouta-t-elle avec cet accent maternel qui donnait à la voix

de la paysanne une inflexion douce et tendre... attends à demain... Oh! mon Dieu! dire que je l'ai élevé, nourri de mon lait, pour le voir partir comme cela, tout seul!...

Le reste de la journée fut triste et[10] se passa en ingénieux et douloureux apprêts. Le lendemain, au point du jour, Petit[11], armé d'un long bâton blanc, ayant sur le dos une boîte qui contenait la marmotte obligée de tout Savoyard quittant le pays, une gourde pleine de vin au côté, la tête et les pieds nus, se mit en route.

D'abord[12] il commença à marcher à grands pas, le cœur gros, les yeux pleins de larmes, les joues encore mouillées des baisers de la pauvre veuve et de ses quatre enfants, et les oreilles encore étourdies de toutes les recommandations des uns et des autres...

Au moment d'entrer dans un ravin qui devait lui dérober tout d'un coup la vue du village qu'il quittait[13], il pensa à jeter un dernier regard sur le clocher dont l'arête pointue l'avait si souvent guidé dans ses courses lointaines; pour cela, il se retourna et vit non-seulement le clocher, mais l'église, mais le village, mais le toit, mais le chaume sous lequel, insouciant et pauvre, il avait dormi d'un si bon sommeil.

— Seul! seul! s'écria-t-il, et se laissant aller à une rêverie qui n'était pas de son âge; puis, soudain, relevant la tête[14]: — Non! point seul, dit-il: Dieu est avec moi. Et il s'agenouilla pieusement sur les pierres du chemin.

— Mon Dieu! lui dit-il[15], conduis-moi; bonne Vierge, mère de l'enfant Jésus, je suis un enfant aussi, ne m'abandonne pas.. Jésus, vous avez été enfant comme moi, prenez pitié de moi... Puis[16], se relevant, et tournant brusquement le dos au clocher de son village, comme s'il craignait de voir fléchir son courage par cet aspect, il s'élança rempli d'ardeur sur la route qui se déployait devant lui.

Vers le milieu du jour, fatigué et affamé, il se trouva[17] au pied d'une montagne, sur le versant de laquelle un bouquet d'arbres promettait un ombrage agréable et peut-être quelques fruits rafraîchissants... Il décida que ce serait là qu'il ferait son repas, et il s'élança gaiement vers cette oasis désirée

Une calèche vide, dont les chevaux allaient au pas, suivait le même chemin que lui[18], une dame âgée, descendue de sa voiture, par le désir de faire une promenade à pied, cheminait lentement à côté du postillon auquel elle ne parlait pas. Petit dépassa lestement calèche,

chevaux, dame et postillon, et se dirigea vers le bouquet d'arbres.

En approchant, il aperçut, assis sur l'herbe au pied d'un arbre[19], un vieillard couvert des livrées de la misère, et sur les traits duquel se peignait la désolation.

— Monsieur, dit Petit intimidé par la présence d'un hôte sur lequel il n'avait pas compté[20], puis-je m'asseoir ici?

— L'herbe du grand chemin est à tout le monde, répondit brusquement le vieillard.

— Est-ce que vous souffrez? reprit l'enfant d'une voix timide et presque en hésitant.

— Pourquoi[21]? demanda le vieillard toujours sur le même ton.

— C'est que vous me répondez durement, dit Petit.

— Comment, à ton âge, peux-tu juger ainsi le motif qui me rend brusque?

— Ah! je sais ça, moi, parce que, voyez-vous, j'ai vécu avec des malheureux, dit Petit s'enhardissant... je sais que lorsqu'on a du chagrin on brusque tout le monde...

— Eh bien! veux-tu savoir ce que j'ai? dit le vieillard: j'ai soif, j'ai faim; je suis trop las pour aller plus loin, et il faut que je meure ici comme un chien.

— Faim[22]! voilà tout ce que j'ai de pain, dit l'enfant, tirant avec bonhomie un petit morceau de pain de la poche de sa veste; soif!... il y a encore quelques gouttes d'eau dans ma gourde; buvez... c'est peu, mais voilà du beau monde qui en a plus que moi sans doute, et qui vous en donnera. Voulez-vous[23] que je demande pour vous? dit Petit; je ne l'ai jamais fait pour moi; mais pour les autres, ça doit être plus facile.

Le vieillard ne répondit pas. Petit, prenant ce silence pour un assentiment, s'avance vers la dame; mais, à peine eut-il fait quelques pas, qu'il s'arrêta et devint rouge.

— Je n'ose pas, j'aime mieux vous donner tout ce que je possède, dit-il, retournant au vieillard, et posant sur ses genoux un morceau de papier ployé. Puis il ajouta simplement[24]; Il n'y a que six sous, c'est tout ce que la mère a pu me donner lorsque j'ai quitté le pays; heureusement que je ne les ai pas entamés... les voici.

Le pauvre leva au ciel ses yeux mouillés de larmes : „O mon Dieu! dit-il[25], bénis ce pauvre enfant qui se dépouille de tout pour un vieillard étranger, inconnu.“ Et deux larmes cou-

lèrent le long des joues flétries de cet infortuné.

Mais l'action de l'enfant et encore plus l'exaltation du pauvre n'avaient pas échappé à[26] la voyageuse en calèche; elle s'approcha des deux piétons.

— Hélas! dit-elle, il faut que je l'avoue[27], j'aurais peut-être passé devant vous, bon vieillard, sans soulager votre misère. Cet enfant vient de me donner le plus bel exemple de charité chrétienne que jamais sermon m'ait inspiré.

— Dam! interrompit l'enfant avec une familière naïveté, c'est que je sais ce que c'est, moi, que la faim, la soif...

— Où allez-vous tous les deux, et puis-je vous être utile? dit la dame en souriant à Petit.

— Moi, je voudrais descendre la montagne, et aller à Chambéry[28], où j'ai des amis qui me recevront s'ils vivent encore, dit le vieillard.

— Et moi, au contraire, dit gaiement Petit, je voudrais aller à Paris[29], chercher mon père, dont je ne sais pas le nom.

— Voilà un indice peu favorable pour le trouver, dit la dame gaiement.

— Oh! mais j'ai son image[20], et, si vous êtes de Paris, vous le connaîtrez peut-être, dit Petit, sortant le médaillon de son sein.

— Je suis de Paris, dit la voyageuse, prenant le médaillon; mais à peine l'eut-elle dans les mains[21], qu'elle devint toute tremblante, et s'écria : Mon frère! oh! c'est ça, c'est ça... dit-elle éperdue; et prenant Petit dans ses bras: Tu es cet enfant que je cherche depuis trois ans.... Mon pauvre Louis[22]! il fuyait avec sa femme; ils venaient me retrouver en Italie!... Tous les deux sont morts, presque subitement, elle de fatigue, lui de chagrin! J'ai su seulement par ouï-dire qu'ils avaient avec eux un enfant... Mais l'enfant, qu'était-il devenu?... Après trois ans de recherches pénibles et infructueuses[23]... je le trouve.. là.... sur un grand chemin, accomplissant une œuvre de charité évangélique, cet enfant que j'ai demandé à tout le monde. Mon intelligence se perd et se confond... Que reconnaître dans ce miracle?...

— Le doigt de Dieu, madame[24], interrompit le vieillard, levant la main vers le ciel.

— Mon père est donc mort, et ma mère aussi? dit Petit, qui de tout ce qui s'était passé n'avait été atteint que par cette circonstance.

— Tu seras mon fils, cher enfant, reprit la dame, prenant Petit dans ses bras et couvrant son front de baisers et de larmes... Mais pourquoi ton charmant visage devient-il sérieux? Qu'as-tu... que veux-tu? Parle...

— Ma seconde mère est là-bas[25]... dit l'enfant... pas bien loin; elle est inquiète et pleure sur moi... Oh! si nous allions la consoler et la soulager, madame!

— Tous, tous les bons mouvements! reprit-elle heureuse et fière... Oh! que tu es bien le fils de mon frère...

Il me reste peu de chose à vous apprendre pour achever cette histoire, mes enfants. La dame, son neveu et le vieillard[26] allèrent à Chambéry : ce dernier y trouva une famille qui l'accueillit avec joie. Quant au petit de Beaulieu, après avoir, grâce à sa tante[27], mis la veuve Chibou à l'abri de la misère, il partit pour Paris, et, bien que de nombreuses années se soient écoulées depuis[28], il n'a jamais oublié ni son village, ni sa mère nourrice, ni aucun de ses enfants, tous les quatre très-bien placés, grâce à lui.

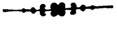
I.

Questionnaire.

---

1 — Où était situé le village habité par la mère Chibou?
2 — Que faisait-elle à sa porte, et à quoi s'occupaient les enfants pendant ce temps-là?
3 — Que fit l'un d'eux, et que dit-il?
4 — Quelle histoire la bonne femme avait-elle racontée à cet enfant?
5 — Quelle résolution prit-il?
6 — Que voulait-il demander aux gens de Paris?
7 — Pourquoi la veuve trouva-t-elle son idée bonne?
8 — Que lui répondit l'enfant, pour la décider à le laisser partir?
9 — Ne voulut-elle pas retarder son départ?
10 — Comment se passa la journée?
11 — Que fit Petit au point du jour, et qu'emportait-il avec lui?
12 — Que fit-il d'abord?
13 — Que regarda-t-il lorsqu'il fut arrivé dans le fond d'un ravin?

14 — Par quelle réflexion s'arracha-t-il à sa pénible rêverie ?
15 — Quelle prière adressa-t-il à Dieu ?
16 — Que fit-il après avoir prié ?
17 — Où se trouva-t-il vers le milieu du jour ?
18 — Était-il seul sur la route ?
19 — Que vit-il en approchant du bouquet d'arbres ?
20 — Que demanda-t-il au vieillard ?
21 — Que lui répondit le vieillard ? — Rapportez leur conversation.
22 — Que fit l'enfant lorsqu'il apprit que le vieillard avait faim et soif ?
23 — Que lui offrit-il de faire pour lui ?
24 — Osa-t-il donc aller demander l'aumône, et que dit-il au vieillard en revenant auprès de lui ?
25 — Que fit le mendiant en recevant cette aumône ?
26 — Par qui l'action de l'enfant avait-elle été remarquée ?
27 — Que dit la dame en s'approchant du vieillard ?
28 — Pourquoi le mendiant voulait-il aller à Chambéry ?
29 — Et pourquoi Petit voulait-il aller à Paris ?
30 — Qu'offrit-il de montrer à cette dame ?
31 — Qu'éprouva la dame en voyant le médaillon, et que dit-elle ?
32 — Que raconta-t-elle de la naissance de l'enfant ?
33 — Où le retrouve-t-elle après trois ans de recherches ?
34 — Que dit le vieillard à la dame ?
35 — Pourquoi Petit devint-il sérieux ?
36 — Où allèrent la dame, son neveu et le vieillard, et que trouva ce dernier ?
37 — Que fit Petit pour sa mère adoptive ?
38 — Oublia-t-il, à Paris, les lieux où il avait passé son enfance ?



II.

LE VÉRITABLE HÉROISME.

Il y a des hommes qui naissent avec une force et une générosité de cœur qui consolent de bien des lâchetés et de bien des égoïsmes. Ainsi fut Charles-Robert, qui[1] sembla voué dès l'enfance à l'oubli de soi-même et au soutien des autres.

On raconte qu'à une époque où il était à peine âgé de dix ans, mais où déjà la force de son corps, égale à celle de son âme, était presque athlétique[2], un loup était la terreur de la contrée. Les bergers ne parlaient qu'avec effroi de cette horrible bête qui dévorait les plus belles de leurs brebis, souvent jusque sous

leurs yeux et sous le garde des chiens[3]. Des enfants même en avaient été les déplorables victimes. Tous les habitants de la campagne avaient en vain essayé[4], en se réunissant par troupes, de le surprendre et de le tuer; les plus intrépides s'étaient vus contraints de reculer à son redoutable aspect.

Charles-Robert fit, à lui seul, ce que tous ensemble n'étaient pas parvenus à accomplir. Un jour qu'il lui faisait le guet[5], il aperçut le loup qui emportait entre ses dents meurtrières un pauvre agneau. Courir après lui, armé seulement d'un bâton[6], le saisir hardiment par la queue et le forcer à lâcher sa proie, ne fut que l'affaire d'un instant. Le loup, réduit à se défendre lui-même, lâcha d'abord l'agneau et[7] se prépara à tourner tous ses efforts contre l'adversaire qui survenait. Charles-Robert[8], jetant alors son bâton de côté, saisit l'animal à la gorge, le terrassa, et, de ses mains et de ses genoux, il réussit à l'étouffer.

C'était le premier service qu'il rendait à ses semblables[9]. Ce n'était que le prélude de plus importants, témoin celui que nous allons raconter:

Il faisait un rude hiver. Le grand étang de la contrée qu'habitait Charles-Robert était pris

en entier, et avait invité[10] les enfants à transporter leurs jeux sur la glace.

Parmi les spectateurs qui les examinaient de bord de l'eau, il y en avait un, jeune comme eux, dont ces enfants se moquaient tous beaucoup[11], car il ne prenait aucune part à leurs plaisirs, et ils l'auraient presque taxé de lâcheté, s'il n'avait pas eu la réputation d'être un vigoureux compère, qui les eût pu mettre, au besoin, à la raison d'un revers de sa main.

C'était Charles-Robert, qui n'avait jamais su patiner, lui[12], parce qu'il ne trouvait cela bon à rien qu'à tourmenter les parents et à se casser un bras ou une jambe; mais qui, en revanche[13], avait appris à nager comme un poisson, parce qu'on lui avait dit que c'était utile dans l'occasion, ne serait-ce que pour sauver la vie à ses semblables.

Ils se moquaient donc à demi-voix de Charles-Robert, qui n'y prenait garde, et qui semblait préoccupé de choses bien plus sérieuses.

Mais voilà que[14] tout à coup les éclats de la folie se changent en quatre épouvantables cris, auxquels répondent à quatre reprises des cris non moins effrayants partis du bord de l'étang. Un craquement s'était fait entendre[15]. La glace avait éclaté, un gouffre s'était ouvert,

dans lequel couraient s'engloutir un à un, et à la suite les uns des autres, les imprudents qui s'étaient hasardés sur ce fragile parquet, et que nulle force humaine ne pouvait arrêter dans le rapide essor qu'ils s'étaient eux-mêmes donné. Quatre malheureux enfants disparurent sous la glace.

L'épouvante et la pitié étaient générales[16], et pourtant personne ne s'élançait à leur secours; leurs camrades s'étaient enfuis à l'aspect d'un danger qui avait failli les perdre tous.

Je me trompe: il y avait non loin de là un enfant qui[17] arrachait à la hâte ses souliers, se dépouillait de sa veste. En trois bonds, il avait fendu la foule qui restait là béante, qui ne l'avait pas même aperçu, et déjà il plongeait dans l'eau glacée.

On ne le vit que[18] quelques minutes après, quand il sortit du trou fatal, ramenant par les cheveux un des noyés qu'il déposa sur l'herbe. Ce courageux enfant, c'était encore Charles-Robert.

En ce moment, ce fut un cri d'étonnement et d'admiration.

Charles-Robert l'entendit à peine[19]; il était déjà à la recherche d'un second noyé, qu'il ne tarda pas aussi à ramener à la vie.

Demi-mort qu'il était de fatigue et de froid, on ne put cependant le retenir; et, pour la troisième fois, il plongea dans le gouffre.

Mais, cette fois, il fut long à remonter sur l'eau; on frémissait pour lui; on désespérait déjà de le revoir, lorsqu'enfin, pâle, chancelant, il revint déposer près des deux autres sa troisième conquête[20], et, grelottant, sa chemise gelée sur sa peau, les cheveux hérissés de glaçons, les lèvres violettes et les yeux fermés, il tomba sans force aucune, expirant, à côté de ceux qu'il avait si noblement sauvés.

Une femme était accourue durant ce temps[21], une femme éplorée, et qui faisait retentir l'air de ces mots:

„Mon fils, où est mon fils?"

C'était la mère de Charles-Robert. Elle le retrouva, son fils, mais dans l'horrible état où je vous l'ai dépeint.

Enfants, si vous avez jamais bien compris ce que c'est que l'amour d'une mère qui ne vit que pour son fils, qui va mourir s'il meurt, jugez quels furent les déchirements et les douleurs de celle-ci[22]. Elle se jeta sur son enfant,

le réchauffant de son corps, de son haleine, le suppliant de l'appeler sa mère, de rouvrir les yeux. Il les rouvrit en effet à moitié, et, lui tendant la main, il répondit:

„Ma mère!..."

Il avait retrouvé l'existence en entendant cette voix chérie qui le priait de vivre.

Mais ce n'est pas tout: il y avait là deux mères, celle de Charles-Robert d'abord, et puis celle du[23] quatrième enfant qu'il n'avait pu sauver, et qui sans doute en ce moment achevait d'expirer sous la glace.

Cette pauvre mère, elle avait aussi appelé son fils, et son fils n'avait point répondu; elle s'était élancée vers l'endroit où l'on avait déposé les trois enfants retirés de l'eau.

Pas un d'eux n'était son fils.

La pauvre mère! elle était presque jalouse; elle en voulait presque à Charles-Robert d'avoir délivré les trois autres enfants, puisqu'il n'avait pu lui rapporter le sien. Le désespoir s'empara d'elle[24], la malheureuse était prête à se précipiter dans le gouffre pour expirer près de son enfant, quand Charles-Robert, qui avait recouvré quelque force[25], échappant aux bras

de sa propre mère, retint l'autre femme par ses vêtements, et, promettant de lui rendre son fils, se jeta, pour la quatrième fois, sous la glace.

On attendit deux mortelles minutes.

Rien!... Charles-Robert ne revenait pas.

Oh! vous eussiez vu alors un déchirant spectacle d'amour maternel[26], vous eussiez vu ces deux mères dont l'une semblait dire à l'autre:

„Vous me tuez mon enfant pour sauver le vôtre."

Et l'autre, qui, l'œil égaré, la tête perdue, ne trouvait pour réponse que ces mots:

„Mon Joseph! mon Joseph! qui me rapportera mon Joseph!"

C'était à faire pleurer les plus insensibles.

Charles-Robert ne revenait toujours pas, et tous les yeux des spectateurs, fixés sur l'étang, témoignaient d'une inquiétude qui augmentait à chaque seconde.

Enfin, à une certaine distance de l'ouverture d'où il était parti[27], on entendit un bruit sourd comme celui d'une tête qui aurait fait des efforts pour briser la glace en dessous et s'ouvrir un nouveau passage.

Aussitôt[28] on se met à l'œuvre, et, à l'aide d'une hache, la glace est rompue en cet endroit et montre encore une fois le jeune et sublime vainqueur avec Joseph, l'enfant de cette femme qui n'en croyait pas son regard, et qui, allant de l'un à l'autre, ne savait plus lequel elle devait appeler son fils.

Quant à l'autre mère, à celle de Charles-Robert, que toutes les bouches complimentaient[29], elle hésitait entre les pleurs de tristesse et les larmes d'un juste orgueil. Elle avait droit d'être si fière de son enfant!

On avait eu le temps de préparer à Charles-Robert[30] des vêtements chauds qui le reçurent à sa sortie de l'eau. On ranima son corps épuisé, que soutenait seule la conscience d'une grande et belle action.

Ensuite[31] on le porta, escorté de ses quatre trophées, dans la maison la plus voisine de l'étang, et il y fut l'objet de l'admiration et de tous les soins des personnes les plus marquantes des environs qui allèrent toutes le visiter.

Le préfet du département le désigna d'une manière spéciale au ministre de l'intérieur, qui envoya, avec de grands compliments, à Charles-Robert[32], une superbe médaille d'or et l'as-

surance de sa protection. Charles-Robert n'a trouvé, dans ces témoignages d'estime qu'il ne demandait pas, que des motifs nouveaux de rendre de signalés services à l'humanité. Depuis[33] il ne s'est pas écoulé une année que l'on n'ait à enregistrer le nom de quelque personne arrachée par lui à la mort, soit dans les eaux, soit au milieu de l'incendie. On raconte aussi que, bien que pauvre lui-même[34], il est venu en outre, de sa bourse, au secours de ceux à qui il avait rendu de ses mains l'existence. En effet, que lui coûte de donner l'argent qu'il gagne à la sueur de son front, à lui[35], qui est sans cesse disposé à donner jusqu'à ses jours pour la conservation de ceux des autres? Dernièrement Charles-Robert[36] a reçu le prix Monthyon, qui est la récompense de ceux qui se signalent le plus par leurs vertus et leur dévouement. Il l'avait bien mérité.

Toutefois, il garde encore la trace des souffrances qu'il endura à la suite de ses généreuses actions[37]. Ses membres sont engourdis parfois comme ceux d'un vieux soldat qui se serait trouvé à nos guerres de Russie. Ce sont de nobles blessures, des blessures gagnées en sauvant des hommes, et qui sans doute valent

bien celles que l'on gagne en les détruisant. Que de mères, que de parents, disent en voyant passer ce noble fils du peuple[38]: „Voilà celui qui a sauvé notre enfant, notre frère!“ Est-il un général couvert de croix et de glorieuses blessures, qui ait le droit d'être plus fier que Charles-Robert? Et cependant Charles-Robert[39] est le plus modeste des hommes; il regarde les services qu'il a rendus, ceux qu'il rend encore au péril de sa vie, comme des choses toutes naturelles; le sacrifice de sa personne pour sauver celle de ses semblables lui semble une des conditions de l'homme sur la terre. Qui peut se flatter d'interpréter mieux que lui la divine loi du Christ? Pour l'honneur et la consolation de l'humanité, qui renferme tant de criminels et donne naissance à tant de crimes[40], on est heureux de savoir que Charles-Robert n'est pas le seul héros de son espèce, et que, dans les rangs du peuple surtout, les dévouements du même genre ne sont pas rares: mais[41] comme ils partent presque toujours de gens peu soucieux de les rendre publics et qui d'ailleurs ont rarement autour d'eux des personnes qui, dans un intérêt géneral, forcent leur modestie et rompent

leur silence, ils restent pour la plupart inconnus. Je me trompe[12], Dieu les voit, qui les récompensera, mais on ne saurait trop les rechercher sur la terre, pour les montrer aux hommes et les offrir en exemples.

II.

Questionnaire.

---

1 — Quelles heureuses dispositions Charles Robert montra-t-il dès son enfance?

2 — Qu'arriva-t-il dans le pays lorsque cet enfant n'avait encore que dix ans?

3 — Le loup qui parcourait la contrée n'avait-il dévoré que des brebis?

4 — Qu'avaient fait les habitants de la campagne?

5 — Charles-Robert fut-il plus heureux, et que vit-il un jour?

6 — De quelle manière attaqua-t-il l'animal?

7 — Que fit le loup après avoir lâché sa proie?

8 — Comment Charles-Robert s'y prit-il pour terrasser l'animal?

9 — Ce service fut-il le seul qu'il rendit à ses semblables?

10 — Que firent les enfants du village un certain jour d'hiver?

11 — Pourquoi se moquaient-ils d'un autre enfant qui restait inactif; mais pourquoi aussi n'osaient ils pas le taxer de lâcheté?

12 — Quel était cet enfant, et pourquoi ne faisait-il pas comme les autres?

13 — Qu'avait-il appris à faire?
14 — Qu'arriva-t-il au moment même où ces petits étourdis se moquaient de Robert?
15 — Pourquoi criaient-ils si fort?
16 — S'empressa-t-on de les secourir?
17 — Que fit alors le jeune Robert?
18 — Le revit-on bientôt, et que rapporta-t-il?
19 — Se borna-t-il à ce seul acte de dévouement?
20 — Quand il revint la troisième fois, dans quel état était-il?
21 — Qui vit-on accourir sur le bord de l'étang?
22 — Que fit cette mère en voyant son fils?
23 — Tous les enfants étaient-ils sauvés?
24 — Que fit la mère de celui qui était encore sous la glace?
25 — Charles-Robert resta-t-il insensible à la vue d'un tel désespoir, et que fit-il?
26 — Que disaient les deux mères en pensant à leurs enfants?
27 — Qu'entendit-on après quelques instants d'attente?
28 — Que fit-on alors?
29 — Dans quel état se trouvait la mère de Robert?
30 — Qu'avait-on préparé pour le courageux enfant?
31 — Où le porta-t-on ensuite?
32 — Que reçut-il pour récompense?
33 — Qu'a fait Charles-Robert depuis cette époque?
34 — Se bornait-il à sauver ses semblables?
35 — Pourquoi donne-t-il si facilement son argent?
36 — Qu'a-t-il reçu dernièrement?
37 — Ses généreuses actions n'ont-elles pas affaibli son corps? A qui l'auteur le compare-t-il?
38 — Que disent les mères en voyant Charles-Robert?
39 — Est-il fier de ses bonnes actions?
40 — Quelles pensées consolantes font naître ces généreux dévouements?
41 — Pourquoi ces belles actions sont-elles souvent ignorées?
42 — De qui obtiennent-elles une récompense bien préférable à celle que l'on peut attendre des hommes?

III.

JACOPO.

On aime à recueillir, comme un religieux souvenir, tout ce qui appartient à la vie des hommes illustres. A ce titre l'anecdote suivante ne sera pas sans intérêt[1], car vous connaissez tous son principal héros : le grand Napoléon!

Par un beau jour d'été, deux jeunes enfants, un garçon et une petite fille[2] s'amusaient à courir dans un jardin magnifique d'Ajaccio, en[3] Corse. Tous les deux, armés d'un filet pour prendre des papillons: se livraient avec ardeur à la poursuite de ces jolis insectes.

C'était, le petit garçon[4], Napoléon, l'un des fils de Charles Bonaparte et de Laetitia Ramolini, et, la petite fille, Élisa, sa sœur.

Les deux enfants se dirigent vers un bouquet de lilas situé à l'extrémité du jardin, qu'une simple haie séparait de la campagne. Presque au même instant[5] les deux filets se posèrent sur une branche où venait de s'arrêter un papillon; mais celui-ci[6], faisant un ricochet, s'échappe, et, s'élevant en zigs-zags dans les airs, prend sa course par-delà la haie et s'élance dans la campagne.

— Ah! mon Dieu! mon Dieu! Napoléon, qu'est-ce donc que tu viens de faire?

— Je viens de franchir un défilé pour gagner la bataille. Suis-moi.

Alors[7] écartant les branches, prenant sa sœur par la main, il lui facilite le passage de l'autre côté du jardin. Libres alors, ils s'élancent à la poursuite du fugitif et ne tardent pas à se trouver en rase campagne. Tout à coup Élisa pousse un cri[8]; dans son ardeur elle a heurté une petite paysanne qui portait à son bras un panier rempli d'œufs; elle l'a renversée avec son fardeau, et les œufs brisés gisent à terre.

— Sauvons-nous[9], dit tout bas Élisa à Napoléon: cette petite ne nous connaît pas; retournons vite à la maison, maman n'en saura rien.



— Je ne me sauverai pas, moi, fit Napoléon; je reste. Vois cette pauvre petite, comme elle se désole[10]; c'est nous qui sommes la cause du malheur qui lui est arrivé; c'est nous qui devons le réparer.

Élisa, honteuse, rougit et baisse les yeux; mais, comme elle avait bon cœur[11], elle s'approcha de la petite qui continuait à pleurer; elle essuya ses larmes, et se mit à ramasser les œufs qui n'avaient point souffert : hélas! plus des deux tiers étaient cassés.

— Mon Dieu! disait la petite en sanglotant, que devenir? en voilà au moins pour un petit écu de perdus! Que dire à maman quand je vais être de retour[12]? Je vais être battue... et le produit de ces œufs qui devait faire vivre toute notre famille pendant trois jours...

— Allons! calme-toi, dit Napoléon en lui donnant[13] deux petites pièces de monnaie qu'il avait dans sa poche; voilà déjà une partie du prix de tes œufs; suis-nous pour le reste. Élisa s'approcha et lui dit mystérieusement à l'oreille :

— A quoi penses-tu donc, Napoléon? — Nous allons en avoir au moins pour trois jours de pain sec et à l'eau.

— Nous avons cassé les œufs, répliqua Napoléon, il faut les payer.

En ce moment[14] on entendit la voix perçante de la bonne qui faisait retentir l'air des noms de Napoléon et d'Élisa.

— Nous voici! nous voici! répondirent ensemble les deux enfants.

— Ah[15]! c'est bien heureux! depuis deux heures que je vous cherche. Quelle est donc cette petite? ajouta la bonne en voyant la paysanne qui marchait derrière Napoléon.

— C'est nous, dit Napoléon, qui avons cassé ses œufs en courant après les papillons[16]; et je mène cette petite à maman pour qu'elle paie le dégât que nous avons fait.

Peu d'instants après[17], la bonne et les deux enfants, suivis de la petite paysanne, entrèrent dans une salle où était réunie la famille Bonaparte. Madame Laetitia prit la parole:

— Napoléon, Élisa[18], je vous avais fait cadeau d'un filet; mais vous m'avez désobéi en franchissant la haie et en courant plus loin à travers la campagne; rendez-moi vos filets, ça vous évitera l'occasion de me désobéir encore.

— Maman[19], fit Napoléon, c'est moi qui suis coupable; c'est moi qui ai entraîné Élisa.

La petite fille ne dit mot, mais elle sauta au cou de son frère.

— Ma sœur[20], dit l'archidiacre d'Ajaccio, péché avoué est à moitié pardonné: je demande grâce pour Napoléon.

— Oh! bien, mon oncle, dit Élisa, demandez grâce aussi pour moi, je vous en prie, car j'ai fait bien plus de mal que lui.

— Et quel si gros péché as-tu donc commis? dit le vieillard vénérable en souriant; parle franchement, et je te promets d'intercéder pour toi.

Élisa, un peu rassurée par cette promesse, commença d'une voix tremblante son récit. Elle raconta[21] comment elle avait renversé la petite paysanne, et comment ses œufs avaient été brisés.

— Allons! c'est très-bien, Élisa, tu as été franche; comme ce n'est pas trop ton habitude[22], je veux t'en récompenser en me chargeant de solliciter aussi ta mère en ta faveur. Viens m'embrasser.

Les deux enfants furent acquittés.

— Maman, dit alors Napoléon, j'ai encore une grâce à te demander. Tu me donnes dix sous par semaine pour mes menus plaisirs. Eh bien[23]! achève de payer les œufs de cette

pauvre petite qui attend là ce que tout cela va devenir, et tu ne me donneras plus rien jusqu'à ce que nous soyons quittes.

— D'accord, dit madame Laetitia en faisant approcher la petite paysanne, et lui donnant un petit écu[24]. Napoléon, en voilà pour six semaines.

L'enfant[25] courut à Napoléon et voulut lui remettre les deux pièces de monnaie qu'elle avait déjà reçues de lui au moment où l'accident était arrivé; mais il refusa.

Cette probité plut à madame Bonaparte, qui alors interrogea la petite paysanne. Elle apprit qu'elle était la fille[26] d'un pauvre pêcheur, que sa mère était malade, qu'elle demeurait dans une chétive cabane, sur le bord de la mer, a quelque distance de l'endroit où son panier avait été renversé.

— Ta mère est malade, dis-tu, mon enfant, elle n'a pas de médecin qui la soigne, sans doute[27]. J'irai la voir.

— Oh! maman, je t'en prie, s'écria Napoléon; allons-y tout de suite. Nous reconduirons Charlotte.

— Volontiers, répondit madame Bonaparte. Allons, mes enfants, partons.



Les enfants ne se le firent pas répéter. Quelque temps après, ils arrivèrent au pied d'un rocher.

— C'est là, dit Charlotte en désignant une misérable cabane.

Lorsqu'ils entrèrent[28], un jeune garçon de douze ans environ était occupé à faire un filet; une toute petite fille était assise à terre et mangeait une croûte de pain; un enfant beaucoup plus jeune encore dormait dans un berceau cassé, couvert d'une vieille courtepointe presque en lambeaux.

La cabane contenait à peine quelques meubles indispensables. L'enfant endormi, quoique ses joues fussent pâles et ses bras maigres, était bien rangé dans sa couchette. Sur un mauvais grabat était étendue, malade et souffrante, une femme jeune encore, mais dont les traits flétris faisaient mal à voir.

La misère de ces pauvres gens[29] toucha profondément le cœur de madame Bonaparte; rien de pareil encore ne s'était offert à ses regards. — Vous êtes malade, ma bonne femme, dit madame Laetitia en s'approchant; un médecin vous donne-t-il des soins?

— Ah! madame[20], de pauvres gens comme nous ne doivent pas réclamer des soins qu'ils[8] ne peuvent payer.

Pendant ce dialogue, Napoléon[21] s'était approché de l'enfant qui faisait du filet, et n'avait pas tardé à faire avec lui plus ample connaissance.

Depuis cet instant, la cabane était souvent le but des promenades de madame Laetitia et de ses enfants

Jacopo, tel est le nom du fils du pêcheur[22], s'était surtout concilié les bonnes grâces de Napoléon, qui, sur ses menus plaisirs, trouvait toujours le moyen de mettre quelque chose de côté pour lui. Aussi était-il devenu pour Jacopo l'objet d'une sorte de culte et d'adoration; pour Napoléon, Jacopo aurait tout sacrifié, jusqu'à sa vie.

Cependant, lorsque Napoléon eut atteint l'âge de dix ans, il dut quitter Ajaccio. Avant de partir[23], l'enfant alla faire ses adieux à la famille du pêcheur, et ce ne fut pas sans verser quelques larmes qu'il se sépara de Jacopo. Il avait[24] une très-jolie boîte en ébène, de la grandeur à peu près d'une tabatière à laquelle il tenait beaucoup; il y grava son nom avec la pointe d'un canif, et en fit cadeau à Jacopo,

qui la reçut en sanglotant, et la plaça immédiatement sur son cœur. Jamais ce souvenir ne devait le quitter.

Nous ne suivrons point Napoléon dans les différentes phases de sa prodigieuse fortune.

Le 2 décembre 1805[35], l'armée française était campée dans les plaines d'Austerlitz : le soleil se lève; entouré de ses maréchaux, l'empereur attend, pour donner ses ordres, que[36] l'horizon soit tout à fait éclairci.

— Soldats, s'écrie-t-il[37], il faut finir cette campagne par un coup de tonnerre! Et le combat s'engage aux cris de *Vive l'Empereur!*

Au plus fort de la mêlée, un Russe[38] parvient à quelque pas de Napoléon; il l'ajuste, le coup part; mais un soldat s'est précipité devant l'empereur. Il tombe frappé de la balle qui devait atteindre le grand capitaine. Napoléon a tout vu[39]; il donne l'ordre d'enlever le soldat et de le porter aux ambulances. Après la bataille[40], il courut s'informer lui-même de ce qu'il était devenu. Le soldat n'était que blessé. Lorsque l'empereur parut[41], il sembla avoir oublié sa blessure; il leva sur lui des yeux brillants d'un éclat extraordinaire! Napoléon l'examine plus attentivement; un souvenir confus

lui rappelle les traits de cet homme. Tout à coup il remarque dans la main du soldat[42] les débris d'une boîte d'ébène que la balle, en le frappant, a fracassée. Nul doute[43], c'est Jacopo! le fils du pêcheur. C'était lui, en effet, lui qui n'avait jusqu'à ce jour[44] osé pénétrer jusqu'auprès de celui qui, enfant, avait été son bienfaiteur; lui qui, ayant pris du service dans l'armée française, avait au moins voulu combattre pour ce Napoléon qu'il aimait à l'egal de Dieu. Toujours il portait sur son cœur[45] la boîte que Napoléon lui avait donnée; c'est elle qui avait amorti le coup du soldat russe; c'est elle qui lui avait sauvé la vie. Napoléon, comme vous le pensez bien, n'en resta pas là avec Jacopo.[46] Il le plaça dans sa garde et pourvut à son avancement. Ses bienfaits s'étendirent sur toute sa famille, et le nom de l'empereur fut béni. Plus tard nous retrouverons encore Jacopo. Quand la fortune se lassa enfin des faveurs qu'elle avait accumulées sur la tête du conquérant, que, précipité du haut de son trône, elle l'eut jeté sur le rocher nu de Sainte-Hélène[47], une barque côtoya long-temps les rivages de cette île, tandis qu'un vaisseau stationnait en pleine mer, à quelque distance. C'était Jacopo qui avait

résolu de délivrer le prisonnier. Hélas[48]! tous ses efforts échouèrent contre la surveillance des Anglais. Désespéré, Jacopo alla s'établir à Sainte-Hélène; il parvint à obtenir l'autorisation de servir l'illustre captif. Il assista à son agonie, à sa mort, et jusqu'en 1840 il n'a[49] pas quitté son tombeau. Lorsque est enfin arrivée l'éclatante réparation faite aux mânes du grand homme, Jacopo[50] a pu accompagner ses cendres; il faisait partie du cortége. Aujourd'hui vous pouvez voir dans la chapelle des Invalides[51] un vieillard qui, chaque jour, vient s'agenouiller au pied du tombeau qui renferme les dépouilles mortelles de l'empereur. C'est Jacopo.

III.

Questionnaire.

---

1 — Pourquoi cette anecdote ne sera-t-elle pas sans intérêt pour le lecteur?
2 — Que faisaient deux jeunes enfants par un beau jour d'été?
3 — A quelle puissance appartient l'île de Corse? Quel souvenir remarquable se rattache à cette île?
4 — Quels étaient ces deux enfants dont nous avons parlé plus haut?
5 — Que firent-ils en même temps?
6 — Attrapèrent-ils le papillon?
7 — Que fit alors le petit Napoléon?
8 — Pourquoi Élisa Bonaparte poussa-t-elle un cri?
9 — Que dit-elle à son frère?
10 — Pourquoi celui-ci ne voulut-il pas suivre le conseil que lui donnait sa sœur?
11 — Que fit-elle alors?
12 — Pourquoi la petite fille pleurait-elle?
13 — Que lui dit Napoléon, et que lui donna-t-il pour la consoler?
14 — N'était-on pas à la recherche des deux enfants?

15 — Que leur dit leur bonne ?
16 — Quelle résolution prit le petit Napoléon ?
17 — Où se trouvèrent-ils tous les quatre quelque temps après ?
18 — Que dit madame Bonaparte à ses deux enfants ?
19 — Lequel des deux assuma la responsabilité de la faute ?
20 — Qui intercéda en leur faveur ?
21 — Que raconta la petite Élisa ?
22 — Eut-elle à se féliciter d'avoir dit franchement la vérité ?
23 — Quelle grâce Napoléon demanda-t-il à sa mère ?
24 — Que dit Madame Laetitia en lui accordant sa demande ?
25 — Que fit alors la petite plaignante ?
26 — De qui était-elle fille ?
27 — Quelle résolution prit madame Laetitia, et où se rendit-elle avec les enfants ?
28 — Que virent-ils en entrant dans la maison du pêcheur ?
29 — Quel sentiment éprouva madame Laetitia à la vue de tant de misère, et que dit-elle à la malade ?
30 — Pourquoi les médecins n'avaient-ils pas visité cette femme ?
31 — Qu'avait fait Napoléon pendant que sa mère s'entretenait avec la malade ?
32 — Quel était le nom du fils du pêcheur, et quels rapports s'étaient établis entre lui et Napoléon ?
33 — Que fit ce dernier lorsqu'il dut quitter Ajaccio ?
34 — Que donna-t-il à Jacopo comme souvenir ?
35 — Où se trouvait l'armée française le 2 décembre 1805 ?
36 — Qu'attendait l'empereur pour donner ses ordres ?
37 — Que dit-il à ses soldats ?
38 — Que fit un Russe au milieu de la mêlée, et comment Napoléon fut-il sauvé ?
39 — Qu'ordonna-t-il alors ?
40 — Où alla-t-il après la bataille ?
41 — Que fit le soldat en voyant son empereur ?
42 — Que remarqua Napoléon dans la main du soldat ?
43 — Quel était donc cet homme ?

44 — Pourquoi Napoléon ne l'avait-il pas retrouvé plus tôt?

45 — Quel objet ce soldat portait-il toujours avec lui, et à quoi cela lui avait-il servi?

46 — Que fit Napoléon en faveur de son ancienne connaissance?

47 — Pourquoi plus tard retrouvons-nous Jacopo à l'île Sainte-Hélène, et que faisait-il?

48 — Pourquoi ne réussit-il pas?

49 — Où resta-t-il jusqu'en 1840?

50 — Où revint-il à cette époque?

51 — Que voit-on encore aujourd'hui dans la chapelle des Invalides?

IV.

LE POUVOIR DE L'ÉTUDE.

Dans la première moitié[1] du seizième siècle, il existait, en Italie, au fond d'un village nommé les Grottes, un[2] pauvre vigneron qui avait grand'peine à faire vivre sa femme, et Félix et Camilla Peretti, son fils et sa fille, à peu près du même âge. Félix, qui était l'aîné[3], courut dans son enfance deux grands périls qui firent l'un et l'autre désespérer de ses jours: il fut atteint d'une petite vérole très-cruelle, et que[4] l'impuissance de se procurer les remèdes nécessaires rendait encore plus dangereuse; cependent il échappa au moment où l'on n'attendait plus rien de sa vie[5], par la volonté de

Dieu qui avait sur lui des vues secrètes. Il avait alors quatre ans. Peu de temps après arriva le second accident[6]. Un maître rigide ordonna pour une légère faute l'arrestation du père de Félix. Dans l'effroi que lui causèrent les hommes chargés de la mise à exécution de cet ordre, l'enfant alla se cacher au haut d'une vieille masure du voisinage[7]; le plancher s'étant soudain écroulé sous lui, il tomba, de plus de vingt pieds, sur un tas de grosses pierres. Une pauvre[8] femme l'aperçut en cet état, le crut mort, et toutefois, le prenant dans ses bras, elle l'emporta chez elle; comme elle déposait l'infortunée créature sur un drap qu'elle croyait bien devoir lui servir de linceul[9], elle remarqua qu'il respirait encore; sans perdre de temps, elle courut chercher un chirurgien. Le petit Félix Peretti[10] avait les jambes et les bras brisés, et des plaies profondes et sanglantes couvraient sa tête et son corps. Le chirurgien[11] le pansa, lui remit de son mieux les membres brisés, puis l'abandonna aux soins de la pauvre femme. Le malheur de Félix fut le salut de son père[12]; car les hommes chargés de l'arrestation étant accourus au bruit de la chute de la masure, le vigneron trouva pendant ce temps-là le moyen de s'évader. On craignit que Félix

ne fût estropié pour toute sa vie, mais[13] Dieu encore qui veillait sur lui le guérit entièrement.

Le petit Félix Peretti montra dès sa première jeunesse une si rare vivacité d'esprit, que ceux qui l'avaient entendu parler[14] témoignaient toujours un grand regret de ce qu'on ne pût pas lui donner d'éducation, et disaient qu'il était vraiment possible d'en faire un jour un grand personnage.

Lorsqu'il eut neuf ans, son père, pour n'en avoir plus la charge[15], le donna avec la petite Camilla, sa sœur, à un habitant du village, comme gardien de moutons. Félix[16] avait déjà des sentiments fort au-dessus d'un pareil emploi; son jeune cœur fut au fond vivement blessé, mais il n'en obéit pas moins à son père, et s'il pleura, ce fut en secret. Félix pourtant, malgré son désir[17], n'était pas l'enfant qu'il fallait à son maître pour garder les moutons. L'aspect de la nature lui donnait de continuelles distractions, remplissait son âme de pensées, et il méditait. Un jour, il arriva que sa sœur ayant trouvé[18] un livre dans le chemin, le lui apporta. Félix, à cette vue, oublia tout à fait son troupeau; assis à la porte de sa cabane[19], il tournait et retournait les pages du livre auquel il ne comprenait rien encore, mais où il

avait grande envie de deviner quelque chose; il les montrait à sa sœur, et de satisfaction les aurait volontiers fait voir à son chien lui-même.

— Ah[20]! si je savais ce qu'il y a là-dedans, disait-il, c'est moi qui serais savant, et je ne garderais plus les moutons.

Mais Félix examinait encore le livre, que, devançant l'époque de sa science, il ne faisait plus aucune garde à ses moutons[21], qui s'en étaient allés à l'aventure et bien loin. Quand il s'avisa de courir après avec sa sœur et son chien, il ne les retrouva pas tous, et il revint en pleurant à la bergerie. Son maître[22], plein de colère, prit le livre qui avait été la cause de la mésaventure, le jeta à l'eau, et dit à Félix qu'il n'était bon qu'à garder des cochons, et que ce serait là à l'avenir son emploi.

L'enfant[23] fut profondément humilié de ce changement, et il demandait chaque jour au ciel, qui l'avait sauvé de deux si grands dangers, de le tirer aussi de cette position. Le petit Félix se sentait naturellement attiré[24] vers les hommes de quelque éducation, et particulièrement vers les prêtres et les religieux; de si loin qu'il en apercevait un, il allait au-devant de lui, le saluait avec beaucoup de politesse, et s'estimait bien heureux, lorsqu'en retour il

en obtenait ce mot : Voilà un enfant qui vaut vraiment mieux que son état.

C'était au commencement du mois de février 1531[25], Michel-Ange Sellery, religieux de l'ordre de saint François, se rendait à Ascoli, ville considérable de la Marche d'Italie, pour y prêcher le carême : il perdit sa route, s'égara à peu de distance des Grottes, et se trouvant entre quatre chemins, il ne savait lequel prendre. Dans son embarras[26], il promena quelque temps ses regards sur la campagne, afin de chercher s'il n'y verrait pas quelqu'un qui pût le remettre sur sa route. Assez proche de là se trouvait le petit Félix Peretti, au milieu de son sale troupeau de cochons. Le premier[27] il aperçut le religieux, remarqua son embarras, courut le saluer et lui offrir son service. Le bon père fut frappé tout d'abord de la physionomie de l'enfant, lui en fit des compliments, ainsi que de sa prévenance, lui demanda le chemin d'Ascoli.

— Je vous y[28] conduirai moi-même, mon père, si vous le permettez, dit vivement Félix.

Et en même temps il marchait devant le religieux, d'une vitesse extraordinaire, et avec une gaieté surprenante.

— Et ton troupeau, demanda le père Michel-Ange Sellery, que va-t-il devenir?

Oh[29]! ne vous en tourmentez pas, repartit l'enfant, je serai déjà revenu qu'il n'aura pas encore bougé de place : car il est aussi lent qu'il est sale, et tant qu'on ne le retire pas du ruisseau, il n'en sort pas.

— Il paraît que ce métier-là ne fait pas ton affaire?

— Ah! c'est vrai, mon père, beaucoup de vos révérends frères me l'ont déjà dit avant vous, et je l'avais pensé avant eux.

— Le singulier enfant! se disait en lui-même le religieux. Est-ce[30] que tu voudrais étudier? lui demanda-t-il.

Félix Peretti[31] se retourna alors vers le père Michel-Ange, s'arrêta tout droit, et plongeant ses regards dans ceux du religieux, il eut l'air de chercher s'il avait parlé sérieusement. Le religieux[32] trouva alors dans l'œil de l'enfant quelque chose d'indéfinissable, et sans attendre sa réponse, il lui dit :

— C'est décidé, mon jeune ami, tu étudieras et tu viendras avec moi au couvent.

Félix restait muet encore, des larmes brillaient dans ses yeux[33], il les élevait vers le ciel, et il semblait qu'un avenir immense se

révélât à lui. Enfin les expressions de la reconnaissance et de la joie débordèrent de son cœur, et il s'écria en s'attachant à la robe de son protecteur :

— N'est-ce pas, mon père, que je ne vous quitterai plus ?

Le père Michel-Ange Sellery, ému lui-même jusqu'aux larmes, promit à l'enfant qu'il ne le quitterait plus avant d'avoir fait son éducation ; sur-le-champ il envoya donner avis au maître des cochons[34] de prendre un nouveau gardien, et quand il eut fini ses prédications de carême dans la ville d'Ascoli, il emmena avec lui son jeune protégé au couvent.

— Voici[35] un petit bonhomme que je vous amène, dit le bon père en souriant aux autres religieux, pour que vous en fassiez un pape.

Félix Peretti, à ce mot, se retourna du côté de son protecteur, et sans paraître étonné et avec une gravité qui surprit et intéressa au plus haut degré toute la communauté, il laissa échapper d'abondance ces étranges paroles : Pape[36] ! Eh ! si Dieu le veut, pourquoi pas ?

Bientôt on donna au jeune Peretti l'habit de frère convers. Il n'avait pas encore deux ans d'étude[37], que déjà il entendait et expliquait sur-le-champ tous les auteurs latins. Son savoir

et son mérite lui acquirent le brevet de docteur. Il voyagea[38] alors en Italie, professant et prêchant avec une ardeur, une éloquence et une puissance d'imagination et de pensée qui fixèrent sur lui l'attention universelle. La sévérité, la rigueur de ses principes étaient extrêmes. Il fit le voyage d'Espagne à la suite d'un cardinal qui fut depuis le pape Grégire XIII; puis il fut fait général des Cordeliers[39], évêque et cardinal sous le nom de Montalte. Le pape Grégoire XIII étant mort[40], le conclave s'ouvrit pour l'élection d'un nouveau pontife. Au milieu de tous les cardinaux, il en était un qui paraissait vieux, infirme, et qui s'appuyait sur un bâton: c'était notre Peretti, le cardinal Montalte. Les autres cardinaux, qui par dérision l'appelaient[41] *l'âne de la Marche*, ne pouvant s'accorder dans leurs prétentions rivales, finirent par lui conférer la papauté[42] croyant rester toujours les maîtres d'un homme si faible de corps et d'esprit: mais[43] aussitôt que la volonté de Dieu se fut manifestée sur lui, il jeta au milieu de la salle le bâton sur lequel il s'appuyait, sembla grandir de dix coudées, et apparut comme un géant au milieu des cardinaux assemblés et stupéfaits. Il entonna un *Te Deum* d'actions de grâces d'une voix

si forte et si éclatante que toutes les voûtes en retentirent.

Félix Peretti, cardinal Montalte, élevé ainsi à la papauté en l'année 1585[44], prit le nom de Sixte V. Ne faisant plus en quelque sorte qu'un seul mot du chiffre et du nom, l'univers et la postérité l'ont appelé Sixte-Quint, le mettant par là sur la même ligne que l'immortel empereur Charles-Quint, et faisant en quelque sorte de ce chiffre ainsi réuni le synonyme de grand.

Le nouveau pape[45] se souvint de son origine et de sa famille. Il fit venir du village des Grottes sa sœur Camilla avec les trois enfants qu'elle avait eus de son mariage. Quelques hauts personnages de la cour pontificale, croyant le flatter, prirent soin de faire habiller Camilla en princesse pour la lui présenter : mais Sixte-Quint feignit de ne la pas reconnaître sous ce costume.

— Qu'on[46] m'amène ma sœur, dit-il.

Et comme on lui répondait encore :

— Mais, très-saint père, la voici, c'est elle.

— Qu'on m'amène ma sœur, répéta-t-il, et cette fois de manière à ce qu'on ne pût se méprendre sur le sens de ses paroles.

Camille sortit, quitta ses somptueux habits, et bientôt revint avec ses haillons.

— Ah! voilà ma sœur, je la reconnais s'écria le pape en descendant de son trône pour la recevoir.

Et il lui fit alors le plus fraternel accueil. Il lui donna[47] le palais et le jardin qu'il occupait étant cardinal, avec une pension de mille écus par mois, et il lui défendit sagement de demander désormais aucune faveur plus grande, et de se mêler jamais des affaires du gouvernement.

Sixte-Quint fut le plus extraordinaire entre les pontifes de Rome. Il rétablit[48] les mœurs et purgea l'Italie de tous les brigands qui l'infestaient. Grand comme pape, il ne le fut pas moins comme souverain. On l'appelait le pape-roi. Avec lui la puissance papale s'étendit partout. Celui qui avait été le petit Félix Peretti couvrit le monde de son autorité. Rome s'embellit, sous son pontificat[49], de monuments plus superbes que jamais. Il fonda une admirable bibliothèque qui fait encore l'honneur de la capitale du monde catholique.

L'élévation de Sixte-Quint au souverain pontificat parut une chose si prodigieuse[50], qu'on ne trouva, dans le peuple, d'autre moyen de

l'expliquer que de dire qu'il était sorcier. Toute sa sorcellerie[61] fut son admirable génie naturel, aidé par Dieu et fécondé par l'étude. Tout le monde assurément ne devient pas pape en étudiant, mais tout le monde peut devenir plus qu'il n'est. Étudiez donc : ce n'est jamais chose perdue.

IV.

Questionnaire.

---

1 — A quelle époque commence cette histoire?
2 — Le vigneron dont parle l'auteur était-il riche?
3 — Qu'arriva-t-il à Félix dans son enfance?
4 — Pourquoi la petite vérole dont il fut atteint était-elle si dangereuse pour lui?
5 — Comment fut-il guéri?
6 — Racontez le second accident dont il fut victime?
7 — Que lui arriva-t-il lorsqu'il se fut caché dans une vieille masure?
8 — Par qui fut-il recueilli?
9 — Que remarqua la vieille femme en le posant sur un drap, et que fit-elle alors?
10 — Dans quel état le chirurgien trouva-t-il le petit Félix Peretti?
11 — Que fit le chirurgien, et aux soins de qui confia-t-il l'enfant?
12 — Pourquoi le malheur de Félix fut-il la cause du salut de son père?
— Le petit Félix resta-t-il estropié?

14 — Que disaient ceux qui avaient entendu parler le petit Félix?
15 — A qui son père le confia-t-il à l'âge de neuf ans?
16 — Pourquoi Félix ne fut-il pas satisfait de sa nouvelle position?
17 — Était-il bien propre à l'emploi dont il s'était chargé?
18 — Qu'est ce que sa sœur lui apporta un jour?
19 — Que faisait-il à la porte de sa cabane?
20 — Que disait-il à sa sœur?
21 — Qu'arriva-t-il pendant qu'il examinait son livre?
22 — Que fit son maître lorsqu'il apprit que les moutons s'étaient enfuis?
23 — L'enfant n'eut-il pas à souffrir du changement survenu dans sa destinée?
24 — Vers quels hommes se trouvait-il naturellement attiré, et que faisait-il en les voyant?
25 — Qu'arriva-t-il dans le mois de janvier 1531?
26 — Que fit le religieux Michel-Ange Sellery lorsqu'il s'aperçut qu'il s'était égaré?
27 — Par qui fut-il aperçu d'abord?
28 — Que lui dit le petit Peretti?
29 — Que répondit l'enfant relativement aux habitudes de son troupeau?
30 — Quelle proposition lui fit le religieux?
31 — Que fit alors Peretti?
32 — Pourquoi le religieux se décida-t-il immédiatement à l'emmener avec lui?
33 — La résolution du religieux rendit-elle l'enfant bien heureux, et que fit-il?
34 — Qu'envoya-t-on dire au maître des cochons?
35 — Que dit le bon père en présentant l'enfant aux autres religieux?
36 — Que répondit Peretti en entendant ces paroles?
37 — Que faisait déjà le jeune Peretti au bout de deux ans d'étude?
38 — Où alla-t-il après avoir acquis le brevet de docteur?
39 — A quelle dignité fut-il élevé après son voyage d'Espagne?
40 — Qu'arriva-t-il après la mort de Grégoire XIII?

41 — Comment les autres cardinaux appelaient-ils le cardinal Montalte, et pourquoi le nommaient-ils ainsi ?
42 — Pour quelle raison lui conférèrent-ils la papauté ?
43 — Que fit-il alors ?
44 — Quel nom prit-il, et comment la postérité l'a-t-elle nommé ?
45 — Oublia-t-il son origine et sa famille ?
46 — Que dit-il aux courtisans qui avaient fait habiller Camilla en princesse ?
47 — Que donna-t-il à sa sœur et que lui défendit-il ?
48 — Quels services rendit-il à l'Italie ?
49 — De quels établissements dota-t-il Rome pendant son pontificat ?
50 — Comment le peuple expliqua-t-il son élévation ?
51 — En quoi consistait sa sorcellerie ?

V.

MARIE.

Kergolec est un joli petit village de la Bretagne... Il est célèbre par les souvenirs qu'y ont laissés[1] ces fameuses guerres de la Bretagne et de la Vendée qui tinrent si long-temps en échec les armées de la république.

A un quart de lieue environ de Kergolec est[2] le château de M. le comte de Céranville. C'est là qu'habitaient les acteurs principaux de cette véridique histoire. Comme toute la noblesse du pays, M. le comte de Céranville[3] avait pris part à cette croisade entreprise contre l'ordre de choses nouvellement établi; mais son zèle pour cette cause ne lui avait pas fait

oublier et sa femme et sa fille, qu'il chérissait d'un amour égal et dévoué.

Dans cette guerre[4] on ne livrait pas de grandes batailles, des batailles décisives; ce n'étaient que des engagements partiels, mais qui n'en étaient pas moins meurtriers : les derniers coups de fusil n'étaient pas tirés, que les blancs[5] (c'est le nom qu'on avait donné aux partisans de la cause royale) se dispersaient pour échapper aux bleus (ainsi désignait-on les soldats de la république).

Les Vendéens[6] regagnaient alors, les paysans leurs chaumières, les seigneurs leurs châteaux; puis, à un signal, ils se réunissaient de nouveau pour recommencer leurs attaques. Le comte[7] avait profité d'une de ces trêves pour revenir à son château. Mais, après les premiers moments donnés à l'allégresse, une idée sombre revint troubler la comtesse.

— N'y a-t-il aucun danger? s'écrie-t-elle.

— Non, répond le comte[8]; les bleus sont occupés d'un autre côté. Nous pouvons sans crainte nous livrer au bonheur de nous revoir. Tous nos gars son partis pour deux jours. Demain je dois aller les rejoindre à la croix du Champ-Vert.

La journée entière se passa en de tendres épanchements. Le soir, la famille était réunie autour du foyer. Tout à coup[9], un cri bien connu des Vendéens, et qui imitait le cri de la chouette, se fait entendre. Le comte tressaille; c'est le signal que l'on a aperçu les bleus. Le cri se rapproche, il est sous les fenêtres... Une douloureuse anxiété se peint sur tous les visages. Au même instant, un paysan ouvre la porte et se présente. Son costume dénote un combattant vendéen.

— Les bleus[10]! s'écrie-t-il en entrant. Le comte saute sur ses armes.

— Il ne faut pas songer à se défendre, monsieur le comte; les bleus sont en nombre, ce serait folie que de vouloir leur résister, il faut fuir.

— Et ma famille, dit le comte avec rage, la laisserai-je exposée à leurs insultes?

— Si vous restez, nous sommes tous fusillés; si vous partez, peut-être ne nous fera-t-on aucun mal.

Ces considérations[11], les sollicitations de sa femme, décident enfin le comte; il s'échappe et disparaît bientôt.

Dix minutes après, les bleus entraient dans le château.

Cependant la comtesse et Marie, Marie à peine âgée de sept ans, s'étaient précipitées à genoux et suppliaient le Dieu qui protége les infortunés de sauver leur mari, leur père. Le chef des républicains[12] crut qu'elles demandaient grâce.

— Rassure-toi, citoyenne, lui dit-il, il n'y a rien à craindre, nous ne faisons pas de mal aux femmes et aux enfants.

Presque au même instant[13], on entendit des pas résonner dans la cour; c'était le détachement qui était chargé de visiter les environs.

— Y-a-t-il quelque chose de nouveau? dit l'officier.

— Non, mon officier, dit le chef des soldats; tout paraît tranquille, nous n'avons pas aperçu l'ombre d'un chouan.

Ces paroles rassurèrent la comtesse.

Pendant que ces événements se passent au château, qu'est devenu le comte[14]? Il avait cherché à gagner en chemin couvert qui devait le conduire au rassemblement de la croix du Champ-Vert, mais l'approche des bleus l'en avait empêché. Il s'était donc jeté[15] dans un bouquet du petit bois qui se trouvait environ à deux cents pas du château. Une fondrière recouverte de branches d'arbres lui avait servi

de refuge, et là il attendait qu'une occasion favorable se présentât pour aller rejoindre ses compagnons. Deux jours et deux nuits se passèrent ainsi; déjà il commençait à ressentir[16] les angoisses poignantes de la faim, il était désespéré. La nuit du troisième jour, il se hasarde à sortir de sa cachette et se traîne à la lisière du bois. Un paysan se dirigeait vers les écuries du château, muni d'une lanterne sourde; il l'aperçoit[17], c'était celui qui l'avait prévenu de l'approche des bleus. Il se dirige avec précaution vers lui et emploie pour l'avertir un signal connu seulement des blancs. Cet homme surpris s'arrête. Bientôt le comte est auprès de lui.

— Que faites-vous ici, monsieur le comte, dit à voix basse le Breton effrayé?

— Je n'ai pu gagner le chemin couvert, je suis caché dans ce bois, je meurs de faim.

Le paysan[18] tire un morceau de pain noir qu'il avait par hasard dans son bissac, et le lui remet en disant :

— Restez dans le bois, regagnez votre retraite, je vais prévenir madame la comtesse, nous aviserons aux moyens de vous faire porter à manger.

Le comte réjoignit son gîte.

— Qui vive? crie dans ce moment un factionnaire.

Pour donner le temps au comte de se cacher[19], le paysan ne répondit pas. Aussitôt un coup de feu partit. La balle effleura son épaule sans l'atteindre. Le paysan courut vers le soldat.

— Eh bien, est-ce que vous tirerez toujours sur nous comme sur des chiens? dit-il au factionnaire.

— J'ai vu deux hommes, répliqua le soldat.

— Tu m'as vu double, c'était mon ombre.

Cependant au coup de feu[20], l'officier avait fait rassembler tout son monde; il interroge le paysan et le factionnaire. Chacun donne son explication. Une ronde est ordonnée, rien n'est découvert. Cependant, le Breton trouve l'occasion de parler seul à la comtesse. Cette dernière se désespère, épouvantée des dangers que court son mari. On va redoubler de surveillance, comment parvenir auprès de lui? — Ce sera moi[21], dit alors la petite Marie, qui avait prêté une oreille attentive, ce sera moi, si tu le veux, qui parviendrai auprès de papa, ce sera moi qui lui porterai à manger dans le petit bois.

— Toi, mon enfant, et comment ferais-tu?

— Rassurez-vous, maman; comment voulez-vous qu'on se méfie d'une petite fille comme moi? je connais tous les soldats; l'officier[22], qui a l'air si sévère pour tout le monde, me sourit, me caresse et me fait danser sur ses genoux : il m'aime beaucoup, l'officier. Eh bien, il ferait beau voir, vraiment, qu'on me dît quelque chose; hier il y a un soldat qui a voulu examiner ce que j'avais dans mon petit panier, il l'a joliment grondé[23] : — Imbécile, lui a-t-il dit, ne crains-tu pas que cet enfant ne porte un[24] chouan à son bras! Laissez-moi faire, je réussirai.

A ces mots, Marie courut chercher son panier[25]; on y mit du pain, des fruits, une petite bouteille pleine de cidre : et l'enfant, le passant à son bras, s'élance en courant dans la cour du château.

L'officier était occupé à donner ses ordres à un sergent pour faire une ronde. Marie courut à lui, et l'officier l'embrassa.

— Voulez-vous, lui dit-elle, que j'aille avec M. le sergent me promener?

— Toi, aller te promener avec le sergent, Marie[26]! il a les jambes trop longues, et toi tu les as trop petites.

— Oh! bon, qu'à cela ne tienne; je courrai, et puis je m'arrêterai quand je serai fatiguée.

— Eh bien! soit, dit l'officier en souriant, fais la ronde avec le sergent, ma brave petite citoyenne.

Marie courut joyeuse prendre le sergent par la main, et tous les deux se mirent en marche. Au bout de quelques instants, comme ils étaient arrivés à la lisière du bois[27], elle s'arrêta tout essoufflée, et dit au sergent: — Je commence à être bien lasse; si vous le vouliez, je m'arrêterais là pour cueillir des violettes: car maman les aime beaucoup; puis, voyez-vous, j'ai apporté mon goûter, je le mangerai en vous attendant.

— Ah! ah! fit le sergent[28], mon officier te l'avait bien dit, petit lutin, que tes jambes étaient trop petites. Reste donc là, je te prendrai en revenant.

Marie alla s'asseoir sur un banc de gazon ombragé par de jeunes arbres, et le sergent s'éloigna. Dès qu'elle crut qu'il ne pouvait plus l'apercevoir, elle pénétra dans le bois. Mais là, comment faire pour découvrir son père sans éveiller les soupçons?

Marie, inspirée par la piété filiale[29], conçoit l'idée de chanter une petite chanson bien connue

de son père; elle écoute, et bientôt elle croit distinguer comme un écho qui répétait les derniers mots de la chanson. Elle s'arrêta retenant son haleine[30], et crut remarquer comme une ombre qui s'avançait avec précaution à travers les arbres; elle se dirigea vers elle, et bientôt elle se trouva dans les bras de son père.

Ce fut pour lui un moment de véritable félicité, que celui où, pressant sur son cœur sa petite Marie[31], il apprit de sa bouche qu'aucun des malheurs qu'il avait tant redoutés pour ceux qu'il chérissait ne les avait atteints.

Le comte aurait bien voulu prolonger ce doux entretien avec Marie; mais l'enfant s'arracha de ses bras[32] en lui faisant observer que l'instant de le quitter était arrivé, s'il voulait ne pas être découvert et qu'elle pût revenir le lendemain. Le comte la laissa donc, quoique bien à regret, s'éloigner, et lui-même regagna sa retraite. Marie, de retour à la lisière du bois[33], s'assit à l'endroit même où l'avait laissée le sergent qui ne tarda pas à la rejoindre, et ils s'en revinrent tous les deux au château sans qu'on se fût aperçu de rien.

Plusieurs jours de suite Marie renouvela son touchant et pieux pèlerinage, sans que son innocente ruse éveillât aucun soupçon. M. de

Céranville aurait pu prolonger ainsi son séjour, caché dans sa retraite[24], mais le noble seigneur sentait son sang bouillonner dans ses veines à l'image des dangers que couraient ses compagnons d'armes sans lui.

Un jour donc, la riante, la joyeuse Marie fit retentir en vain le bois du refrain connu de sa chanson bretonne; l'écho seul répondit à son appel.

Elle s'en revenait, triste et inquiète, vers le château[25], lorsqu'elle s'aperçut d'un mouvement extraordinaire parmi les troupes républicaines; les soldats faisaient résonner leurs armes, et se formaient par pelotons; les commandements se succédaient d'une voix brève et rapide; le front de l'officier était soucieux, et lorsqu'elle passa près de lui il ne se détourna pas pour lui sourire.

Revenons au comte. Résolu, comme nous l'avons dit, de sortir à tout prix de cette horrible situation, et profitant de l'obscurité de la nuit, il quitta sa retraite et[26] gagna un chemin couvert qui le conduisit dans une clairière où quelques-uns de ses compagnons avaient l'habitude de se réunir. Son arrivée[27] fut saluée avec acclamation, et tout aussitôt la réso-

lution fut prise d'aller délivrer le château de ses hôtes incommodes.

Une sentinelle avait signalé leur arrivée, et c'est ce qui occasionnait le tumulte qui avait frappé Marie.

Je vous laisse à deviner les angoisses de la comtesse, qui[38], avertie par sa fille de la disparition de son mari, ne doutait nullement qu'il ne fût à la tête de ceux qui venaient combattre les bleus.

Quelques instants après[39], plusieurs coups de feu se firent entendre, et l'engagement eut lieu. Les Vendéens étant les plus nombreux, les républicains repoussés furent contraints de céder le terrain, et le comte put presser dans ses bras sa femme et sa chère Marie qui l'avait sauvé.

Je ne vous raconterai pas l'histoire entière de cette guerre terrible : qu'il vous suffise seulement de savoir que[40], vaincus par le nombre, les Vendéens furent contraints de mettre bas les armes; le comte, obligé de fuir[41], émigra avec sa femme et Marie, dont les heureuses qualités ne firent que briller d'un plus vif éclat avec l'âge. Quand[42] les portes de la France furent rouvertes aux bannis, le comte revint

dans son château. Aujourd'hui Marie est mère à son tour, et heureuse mère. Elle trouve dans l'amour de ses enfants une juste récompense de ce qu'elle a fait jadis pour son père.

V.

Questionnaire.

---

1 — Quels événements se rattachent, comme souvenirs, au petit village de Kergolec?
2 — Que voit-on à un quart de lieue de ce village?
3 — Que fit le comte de Céranville?
4 — Comment se faisait la guerre de la Vendée et de la Bretagne?
5 — Quels étaient les combattants qu'on appelait les blancs? — Et les bleus?
6 — Que faisaient les paysans et les seigneurs après le combat?
7 — Où le comte de Céranville était-il allé pendant une de ces trêves?
8 — Pourquoi se croyait-il en sûreté dans son château et où devait-il aller le lendemain?
9 — Qu'entendit-on le soir lorsque la famille était réunie autour du foyer?
10 — Que dit un paysan en ouvrant la porte?
11 — Que fit le comte, sur les sollicitations de sa femme?

12 — Que pensa le chef des républicains en voyant la comtesse et Marie à genoux et que leur dit-il?
13 — Qu'entendit-on presqu'au même instant?
14 — Qu'avait fait le comte pendant que ces événements se passaient au château?
15 — Où s'était-il jeté, et qu'attendait-il?
16 — Que commença-t-il à ressentir après deux jours et deux nuits, et que fit-il alors?
17 — Qu'aperçut-il bientôt?
18 — Que fit le paysan en reconnaissant le comte?
19 — Comment s'y prit-il ensuite pour donner au comte le temps de se cacher?
20 — Qu'avait fait l'officier en entendant un coup de feu?
21 — Que dit la petite Marie, lorsqu'elle sut que son père était caché dans le petit bois?
22 — Comment était-elle traitée par l'officier, et qu'ajouta-t-elle enfin pour décider sa mère?
23 — Qu'avait répondu l'officier à un soldat qui voulait regarder dans son panier?
24 — Qu'est-ce que c'est qu'un chouan, et pourquoi appelait-on ainsi les royalistes bretons?
25 — Que mit-on dans le panier de Marie et que demanda-t-elle à l'officier?
26 — Quelle observation lui fit l'officier?
27 — Que fit-elle lorsqu'elle fut arrivée à la lisière du bois?
28 — Que lui répondit le sergent, et que fit-elle ensuite?
29 — Qu'imagina-t-elle pour se faire reconnaître de son père?
30 — Que crut-elle remarquer bientôt?
31 — Qu'apprit-elle à son père?
32 — Pourquoi s'arracha-t-elle de ses bras?
33 — Que fit-elle lorsqu'elle fut revenue à la lisière du bois?
34 — Pourquoi le comte voulut-il enfin quitter sa retraite?
35 — Que vit Marie lorsqu'elle revenait un jour triste et inquiète au château?
36 — Qu'avait fait le comte en quittant sa retraite?

37 — Comment salua-t-on son arrivée, et quelle résolution prit-on ensuite?

38 — Pourquoi la comtesse était-elle si inquiète?

39 — Qu'entendit-on quelques instants après, et lequel des deux partis fut vainqueur?

40 — Comment se terminèrent les guerres de la Vendée?

41 — Que fit le comte, quand il se vit obligé de fuir?

42 — A quelle époque revint-il en France, et que fait Marie aujourd'hui?

VI.

COURAGE ET GRANDEUR
DANS L'INFORTUNE.

Nous n'avons pas l'intention de justifier[1] toute la conduite de Charles-Stuart Ier, roi d'Angleterre et époux de Henriette-Marie de France, fille de Henri IV. Ce prince avait commis bien des fautes[2]; sa faiblesse avait été jusqu'à lui faire signer l'arrêt de mort d'un ministre magnanime qui s'était perdu à le servir. Ses perpétuelles hésitations, ses incertitudes de caractère n'avaient su ni prévenir ni arrêter[3] la guerre civile; et son courage chevaleresque dans a bataille, l'excellènçe et la générosité de son cœur en de nombreuses circonstances, n'auraient

point suffi à effacer les taches de son déplorable règne. Les derniers[4] jours de son orageuse vie et le voile sanglant qui se tira sur sa dernière heure purent seuls faire oublier le monarque inhabile pour ne plus laisser voir que le grand et courageux martyr.

Prisonnier depuis deux ans, Charles ne pouvait cependant croire[5] qu'on osât en venir jusqu'à lui faire réellement son procès; ce qu'il craignait plus sérieusement, c'était un assassinat nocturne. Harrisson, colonel des troupes du Parlement, le tira d'erreur en lui disant que sa mort serait aussi peu obscure que l'est le soleil en plein midi. En effet, le 28 décembre 1648[6], une haute cour de justice, composée de membres choisis par Cromwell, fut instituée pour faire le procès du roi. Ce procés commença au mois de janvier suivant 1649, et fut conduit avec d'autant plus de célérité[7] qu'on craignait une réaction en faveur d'un prince si malheureux. Pendant tout le cours des débats, Charles déploya[8] une fermeté qui ne fit que croître avec l'imminence du danger, et ce fut sans donner aucunes marques apparentes d'émotion qu'il entendit la lecture de l'arrêt qui le condamnait comme tyran, comme traitre et ennemi public, à avoir la tête tranchée sur le billot.

On avait laissé[9] trois jours à Charles Ier pour se préparer à la mort. Il les passa au château de Whitehall, en face de la place même qui avait été choisie pour son supplice. Ce fut là qu'il demanda[10] et qu'il lui fut accordé de voir deux de ses enfants captifs comme lui, la jeune princesse Élisabeth et le duc de Glocester, qui était à peine dans sa huitième année. L'entrevue fut déchirante. Élisabeth[11] était en âge de sentir les malheurs de son père, mais pas plus que son frère elle ne se doutait de sa condamnation et ne soupçonnait pas pour lui de plus grande infortune que la captivité. On avait laissé[12] au roi le soin cruel d'éclairer ses propres enfants sur son sort prochain. Quand ils furent introduits, son courage parut l'abandonner un moment, et[13] il les serra sur son cœur en pleurant. Élisabeth et le petit duc crurent que c'était du bonheur de les revoir. Hélas! c'était de l'idée de s'en séparer bientôt pour toujours, au moins sur la terre. Mais ce premier mouvement passé, il rassembla toutes ses forces; et prenant une des mains de sa fille dans sa main, appuyant sa joue contre la sienne, asseyant le petit duc de Glocester sur ses genoux[14], il leur parla de la mort en termes un peu vagues et généraux, essaya de

leur faire pressentir une séparation longue et qui n'aurait que le ciel pour point de retour. Élisabeth essayait[15] de démêler quelque chose dans cette obscurité; elle mouillait de pleurs la main et le visage de son père; mais après la captivité, son imagination, à force de se tourmenter, ne se créait encore nulle image plus funeste que l'exil. Pour le petit duc[16], il regardait son père avec de grands yeux fixes et étonnés; il réfléchissait profondément pour un enfant de son âge, et ces paroles qui émurent profondément le roi sortirent de sa bouche:

— O mon Dieu, est-ce qu'il est un plus grand malheur que de ne pas embrasser sa mère et de vivre en prison loin de son père comme nous faisons depuis si long-temps?

— Oui, mon fils, lui répondit le roi, il est un malheur plus grand.

Élisabeth ne[17] comprenait pas encore, et encore moins son frère.

— Oh! dit-elle, est-ce que l'on vous emmènera bien loin sans nous?

— Bien loin, répondit le roi.

Pendant ce temps[18], un grand bruit de marteaux et d'ouvriers s'étant fait entendre du côté de la fenêtre de la chambre où cette triste entrevue avait lieu, le petit duc était descendu

machinalement des genoux de son père et était allé à la fenêtre.

— Pour qui donc[19] tous ces hommes construisent-ils ce trône tendu de noir? demanda-t-il naïvement.

Le roi tressaille à cette question, non pour lui-même, mais pour ses enfants; il sent que le moment était venu de déclarer toute la vérité.

— C'est pour votre père, mes enfants, dit-il; ce n'est pas un trône, c'est un échafaud.

Élisabeth[20] jette un cri perçant et s'évanouit; elle avait enfin tout compris.

— Les cruels, dit Charles, clouer ainsi l'échafaud du père à la vue de ses enfants!

Le petit duc ne s'expliquait pas encore les choses: il fut épouvanté du cri et de l'évanouissement de sa sœur, mais, sans y rien comprendre[21], il adressa encore plusieurs questions ingénues et déchirantes au roi; entre autres il lui demanda si ce n'était pas pour le rétablir dans son pouvoir que ses sujets dressaient cet appareil, et si lui, le petit duc, il serait de la fête? C'étaient mille morts pour une que le père souffrait à l'avance.

— O mon fils, dit-il après avoir rappelé sa fille de son évanouissement et en replaçant le

duc sur ses genoux, ô mon fils, écoute bien cela[22], ils vont tuer ton père.

L'enfant regarda de nouveau fixement le roi; puis un jour immense et terrible se faisant tout à coup dans son jeune esprit, il s'écria avec une force surprenante pour son âge:

— Vous tuer[23], vous, jamais! je me ferais plutôt hacher en morceaux que de le souffrir!

Le roi, émerveillé de cette parole courageuse de son fils, l'embrassa par trois fois avec effusion, et s'écria:

— C'est là un digne enfant que m'a donné la fille d'Henri IV.

Un des officiers commis à la garde de Charles, ayant entendu le mot du petit duc, dit de son côté:

— Voilà[24] un enfant dangereux et dont il sera à propos de se défaire avant que la force de son corps égale celle de son caractère.

Le plus fort étant fait, le roi fut plus à l'aise pour adresser ses dernières recommandations à ses enfants.

— Souviens-toi[25], dit-il au petit duc, que la couronne d'Angleterre appartient après moi à ton frère aîné, à qui tu dois obéissance. Peut-être qu'après ma mort les Anglais voudront te

donner la couronne; promets-moi de ne pas l'accepter.

— Je vous le promets, mon père, reprit l'enfant avant fermeté.

Le roi l'embrassa encore. Puis se tournant vers sa fille[20], il lui recommanda de bien prendre soin de son frère tant qu'elle resterait seule avec lui; il la chargea de porter à la reine ses regrets et ses adieux les plus tendres, et il lui fit présent de deux cachets ornés de pierreries, seules richesses dont on ne l'eût pas dépouillé. Les deux enfants[21] ne pleuraient pas, tant la catastrophe prochaine qui leur était annoncée, et à laquelle il leur fallait bien croire enfin, jetait leur cœur dans une cruelle stupéfaction. C'était la douleur brûlante et sans larmes, pire cent fois et plus sinistre que la douleur qui s'écoule quoique lentement avec les pleurs. Le roi venait de leur donner sa bénédiction pour eux et pour leurs frères et sœurs absents[22], quand le chef farouche à qui Cromwell avait confié plus spécialement la garde du condamné, soulevant le rideau qui séparait de lui le malheureux père et ses enfants :

— Il est temps de vous quitter, leur dit-il; vous avez déjà dépassé l'heure d'entrevue qui vous était accordée.

A cette nouvelle violence[29], le roi faillit perdre la résignation dont il avait fait preuve jusqu'alors, et il lança un regard d'indignation à son geôlier. Ce ne fut qu'un nuage dans un ciel que plus rien de ce qui tenait à la terre ne devait troubler. Charles éleva ses yeux et ses mains vers le Seigneur qui a souffert le supplice et l'infamie de la croix pour racheter les hommes, et comme lui il sembla dire[30]: — Que le sacrifice s'accomplisse!

Il laissa arracher ses enfants de ses bras paternels, et il ne s'occupa plus que de se disposer *à frapper dignement*, comme il disait, *à la porte de Dieu.*

On lui avait aussi accordé, après bien des démarches[31], d'être assisté dans ses prières par l'ancien évêque de Londres, le vénérable Juxon. Mais, comme pour lui faire expier cette faveur, on lui avait envoyé en même temps[32] un prédicant d'une secte opposée à sa religion, qui était chargé de le tourmenter, jusqu'au dernier moment, de ses fougueux et insolents sermons. Le roi, avec un visage serein[33], ouvrit une oreille aux paroles consolatrices de l'évêque, et ferma l'autre aux discours pleins de malédictions du prédicant.

La nuit de la veille du jour de l'exécution, le roi[34] dormit avec le calme d'un homme qui n'a plus que des rêves célestes. Son sommeil ne fut troublé que par le bruit des marteaux qui continuaient à frapper sans pitié auprès de l'appartement[35]: car de peur d'un soulèvement populaire ou d'un enlèvement, on élevait une estrade qui devait conduire le roi de la fenêtre même de sa chambre à l'échafaud. Charles fut debout au point du jour[36]. Il dit à Herbert, son fidèle serviteur, qu'il fallait lui mettre ses plus beaux habits, car il s'apprêtait à aller recevoir une couronne plus belle que les hommes n'en peuvent donner. Quand il eut revêtu ses habits de fête, ainsi qu'il le désirait[37], il demeura en prières jusqu'à midi. Alors il mangea un morceau de pain et but un verre de vin. Puis la fenêtre de son appartement à Whitehall s'étant ouverte[38], il put apercevoir au milieu des soldats de Cromwell l'appareil de son supplice. Il le vit sans crainte. Comme on était au 30 janvier, et comme le roi sentit que la saison était rigoureuse, il dit à Herbert:

— Il fait froid, ils croiraient que je tremble de peur[39]; donne-moi mon manteau.

Herbert lui jeta son manteau sur les épaules. Le roi marcha ensuite d'un pas ferme à l'écha-

faud[40] tendu de noir. Il considéra d'un œil calme les instruments du supplice et parut s'étonner que l'échafaud ne fût pas plus élevé. Il adressa la parole à quelques-uns de ceux qui l'approchaient de plus près[41], leur déclarant de nouveau qu'il n'avait point à se reprocher d'avoir commencé la guerre contre le parlement anglais; mais il avoua ce qui depuis long-temps affligeait son âme[42]! il dit que le ciel le punissait justement d'avoir consenti à l'arrêt de mort iniquement prononcé contre son noble ministre le comte de Straffort. Il répéta qu'il pardonnait à tous ses ennemis. L'évêque Juxon lui adressant des consolations :

— Oui, dit le roi[43], je vais quitter une couronne périssable pour une couronne qu'aucun trouble n'accompagnera.

— Sans doute, reprit l'évêque, vous échangez une couronne temporelle contre une couronne immortelle. Oh! quel favorable, quel heureux échange!

Quand le roi eut lui-même ôté son habit[44], il passa autour du cou de l'évêque son collier de l'ordre de Saint-Georges en ne lui disant que ce seul mot :

— Souvenez-vous!

Alors posant sa tête sur le billot, il éleva ses mains comme pour donner lui-même le signal. D'un seul coup[44], l'un de ses deux bourreaux, qui étaient des hommes masqués, lui trancha la tête ; l'autre la saisit toute sanglante et la montra au peuple, qui poussa un cri d'horreur.

Ainsi périt le roi Charles Ier d'Angleterre[45], dans la quarante-neuvième année de son âge. La mort également courageuse et résignée du malheureux roi de France Louis XVI devait faire, à la fin du siècle suivant, le terrible pendant de la sienne.

VI.

Questionnaire.

---

1 — Qu'est-ce que l'auteur n'a point l'intention de justifier ?

2 — Quelle faute la faiblesse de Charles Stuart Ier lui avait-elle fait commettre ?

3 — Pourquoi n'avait-il pas pu arrêter la guerre civile et effacer les taches de son règne ?

4 — Comment put-il faire oublier ses fautes,

5 — Que ne pouvait-il croire, et comment Harrisson le tira t-il d'erreur ?

6 — Qu'arriva-t-il en effet le 28 décembre 1648 ?

7 — Pourquoi le procès du roi fut-il conduit avec célérité ?

8 — Quelle fut sa contenance devant ses juges, et lorsqu'il entendit prononcer sa condamnation ?

9 — Quel délai lui avait-on accordé pour se préparer à la mort, et où passa-t-il ce temps ?

10 — Que demanda-t-il et que lui accorda-t-on ?

11 — Que dit l'auteur de l'âge de sa fille et de son fils ?

12 — Avait-on annoncé aux deux enfants la condamnation de leur mère?
13 — Comment furent-ils accueillis par lui, et quelle fut leur erreur en le voyant pleurer?
14 — Que fit le roi, après avoir pris la main de sa fille, et fait asseoir le petit duc de Glocester sur ses genoux?
15 — Qu'est-ce qu'Élisabeth essayait de faire?
16 — Que faisait le petit duc de Glocester, et que dit-il?
17 — Élisabeth comprit-elle le vrai sens de la réponse de son père?
18 — Qu'entendit-on alors du côté de la fenêtre?
19 — Quelle question fit l'enfant à son père, et que lui répondit celui-ci?
20 — Élisabeth avait-elle enfin compris la vérité, et que lui arriva-t-il?
21 — Qu'est-ce que le petit duc continua de faire?
22 — Que dit enfin le père à ses enfants?
23 — Que répondit le duc de Glocester en apprenant la vérité?
24 — Quelle réflexion fit un soldat qui avait entendu la réponse de l'enfant?
25 -- Quelle recommandation lui fit son père?
26 — Que dit le roi à sa fille, et que lui donna-t-il?
27 — Pourquoi les enfants ne pleuraient-ils pas?
28 — Qu'arriva-t-il lorsque le roi leur eut donné sa bénédiction?
29 — Quel sentiment manifesta le roi, en éprouvant cette nouvelle violence?
30 — Que dit-il enfin, et de quoi s'occupa-t-il?
31 — Que lui avait-on accordé après bien des démarches?
32 — Quel personnage avait-on adjoint à l'évêque de Londres?
33 — Que fit le roi au milieu de ces deux ministres d'un culte différent?
34 — Par quel bruit le sommeil de Charles fut-il troublé la veille de l'exécution?
35 — Pourquoi entendait-il ce bruit?
36 — A quelle heure se leva-t-il, et que dit-il à son fidèle serviteur Herbert?

37 — Que fit-il après avoir revêtu ses habits de fête?
38 — Que vit-il quand la fenêtre de son appartement fut ouverte?
39 — Que demanda-t-il à son domestique?
40 — Comment était l'échafaud, et de quel œil le roi le regarda-t-il?
41 — Que dit-il à quelques-uns de ceux qui l'approchaient?
42 — Quel aveu fit-il ensuite?
43 — Que dit-il à l'évêque Juxon, et que lui répondit celui-ci?
44 — Que fit le roi lorsqu'il eut ôté son habit?
45 — Que firent ses bourreaux lorsqu'il eut élevé les mains comme pour donner le signal?
46 — Quel âge avait le roi lorsqu'il mourut, et quel rapprochement l'auteur fait-il de sa mort avec celle de Louis XVI?

VII.

LA CROIX D'OR.

Une première faute[1] conduit souvent bien loin, et il semble que plus tard arrive la punition, plus grands aussi et plus cruels sont ses effets! Né au milieu d'une famille qui le chérissait[2], Édouard Derbac, encore tout enfant, voyait se plier à ses désirs, souvent même à ses caprices, la volonté de tous ceux qui l'entouraient; son père seul, le général Derbac[3], lui avait plus d'une fois fait éprouver une juste sévérité et avait cherché à lui faire comprendre qu'il aurait plus tard à soumettre sa volonté à la raison et à la puissance de ceux avec qui il vivrait. Mais les[4] exigences de sa position

ne permettaient pas au général d'être auprès de son fils aussi souvent qu'il l'aurait voulu; aussi le souvenir de cette sévérité passagère se dissipait promptement dans l'esprit d'Édouard, et chaque jour semblait faire croître encore chez lui cette ténacité, ces emportements d'enfant gâté, qui faisaient le supplice des domestiques de la maison. Tantôt Édouard[5] ne voulait pas se lever ou se coucher; souvent, faire sa toilette était le sujet de cris les plus violents de sa part. En vain employait-on auprès de lui les moyens de persuasion et de douceur[6], il se jetait entre les bras de sa mère, trop faible pour le repousser, il trépignait, criait, pleurait, et il ne se passait pas de jour que cette cérémonie nécessaire n'amenât des reproches aux domestiques qu'Édouard accusait de s'y prendre brutalement. D'autres fois[7] il cassait quelque vase, n'en disait rien, et les reproches tombaient encore sur les domestiques sans qu'il cherchât à les justifier. Un jour, madame Derbac habitait alors la petite ville de M***., Édouard aperçut pendue à la cheminée de sa mère une petite croix en or qu'il n'y avait pas encore vue, le général l'avait en effet envoyée depuis la veille seulement. Monter sur un meuble et[8] décrocher la croix fut

pour Édouard l'affaire d'un moment; puis, en jouant, un mouvement trop brusque fit casser la chaîne entre ses mains. Édouard alors eut peur des reproches, et ne trouva rien de mieux à faire que d'aller[9] cacher la croix et sa chaîne sous une pierre en dehors de la maison. Dans sa précipitation, il ne regarda même pas si personne ne le voyait. Cependant le général était attendu ce jour-là même. Madame Derbac[10] voulut porter la croix d'or à son cou pour son arrivée, mais elle était disparue. Chaque domestique fut appelé, tous protestèrent ne l'avoir pas même vue[11], personne n'était entré dans la chambre depuis le matin, si ce n'est la femme de charge de la maison; ce fut donc à elle que madame Derbac s'adressa particulièrement. La pauvre femme, en se voyant soupçonnée d'avoir dérobé le bijou, fondit en larmes et jura de son innocence. Ce terrible argument, qu'elle seule était entrée depuis le matin, lui était toujours opposé[12]; elle ne pouvait rien répondre, si ce n'est qu'elle était incapable de détourner quoi que ce fût. Édouard, malgré son mauvais caractère[13], était ému de la profonde douleur de cette pauvre femme, peut-être même allait-il confesser sa faute, lorsque la voix sévère du général se fit

entendre. Édouard, tremblant, refoula l'aveu prêt à lui échapper, et laissa planer sur la femme de charge le terrible soupçon. Le général, qui avait puisé dans les habitudes militaires une sévérité inflexible, s'informa de ce dont il s'agissait, et, après avoir interrogé tous les domestiques l'un après l'autre[14], il chassa la femme de charge le jour même, malgré ses dénégations, malgré ses larmes. Édouard avait bien songé à[15] aller chercher la croix et à la remettre en place à l'insu de tout le monde; mais quand il retourna à la pierre sous laquelle il l'avait cachée, la croix n'y était plus. Peu à peu le souvenir de cet accident s'effaça, Édouard lui-même l'oublia complétement[16]; il ne pensa pas un seul instant qu'un jour pourrait venir où il paierait chèrement cette première faute.

L'année suivante, cependant, il reçut un avertissement qui aurait dû le faire revenir en lui-même, et une occasion se présenta de réparer le mal qu'il avait fait; heureux s'il avait su en profiter. Il avait été envoyé au collége à Paris. Un jour qu'il était allé avec ses camarades en promenade[17] aux Champs Élysées, il vit s'approcher un petit mendiant qui lui demanda la charité[18]. Pourquoi ne travailles-tu

pas?" dit Édouard au petit mendiant. „Je n'ai pas d'ouvrage, monsieur, répondit celui-ci. — Alors, que viens-tu faire à Paris? il fallait rester dans ton pays. — Ce n'est pas ma faute si j'y suis venu, répondit l'enfant. J'étais en province avec ma mère; ma mère[19] fut injustement accusée d'avoir volé une croix d'or qu'elle n'avait pas touchée; elle fut chassée et bientôt[20] la réputation de voleuse écarta d'elle tous ceux qui auraient pu l'employer; elle fut obligée de quitter le pays. Après avoir inutilement épuisé presque toutes ses ressources[21], elle voulut venir à Paris, espérant que le soupçon injuste qui avait causé son malheur ne l'y poursuivrait pas. Mais les fatigues de la route épuisèrent ses forces, le chagrin et la misère achevèrent de la tuer, et je l'ai vue mourir[22] il y a deux jours." A ces mots l'enfant fondit en larmes. Édouard, qui[23] reconnut alors le fils de l'ancienne femme de charge de sa mère, devint rouge jusqu'aux oreilles; et tandis que chacun des écoliers versait une partie de sa bourse dans la casquette de l'enfant[24], lui se leva précipitamment: „Venez-vous jouer?" s'écria-t-il, et il disparut en courant, échappant ainsi à une mauvaise honte au lieu de chercher à réparer en partie un malheur dont lui seul était la cause;

Dix années se passèrent; Édouard était sorti du collége, il avait tant bien que mal achevé ses études; mais, cependant[25], il ne put jamais arriver à se faire recevoir à l'École polytechnique, comme le souhaitait son père. Le général Derbac, voulant cependant absolument faire un militaire de son fils, qui montrait d'ailleurs peu de goût pour le travail[26], le fit entrer simple soldat dans les troupes de ligne, et bientôt[27], grâce à la protection de son père plus qu'à ses propres mérites, le jeune Édouard parvint au grade de sous-lieutenant.

Dans le même régiment que lui servait un jeune lieutenant qui, lui[28], n'avait dû son avancement qu'à son talent. Sans famille, on ne le connaissait au régiment que sous le nom du lieutenant Paul. Tous ses chefs l'aimaient et l'appréciaient, du reste il faisait tout pour mériter leur estime. Parti comme simple soldat, il avait fait tout seul son éducation et[29], au lieu d'aller, comme le faisaient souvent les autres jeunes officiers, jouer et perdre son temps dans les cafés, quand le service lui laissait du loisir, il restait à lire et étudier. Un jour, cependant, ses camarades y mirent plus d'insistance que d'habitude; il céda et alla prendre part à leurs délassements. On joua aux cartes, lui-même

prit un jeu en main[20]; la chance le favorisa au grand dépit de son adversaire, assez mauvais-joueur. Vint un coup douteux, l'adversaire du lieutenant Paul parut mettre en doute sa bonne foi. „Croyez-vous donc que je sois de mauvaise foi, monsieur? demanda Paul. — Je ne dis pas cela, lieutenant[21], mais bon chien chasse de race. — Qu'est-ce à dire? — Vous le savez bien, votre mère... — Hé bien! ma mère? — Eh! votre mère avait volé..." Paul ne fut pas maître de lui, un soufflet fut la réponse de ces paroles. Un duel s'ensuivit.

Édouard, qui se trouvait parmi les joueurs, avait assisté à toute cette scène; et[22], d'après les explications, il comprit bien que le lieutenant Paul, qu'il n'avait pas reconnu, n'était autre que le fils de la femme de charge dont lui-même avait causé l'expulsion. Il aurait pu d'un mot[23] empêcher cette querelle, mais son amour-propre se serait trouvé blessé de s'avouer coupable même d'une faute de son enfance. Cette faute avait eu d'ailleurs de graves résultats. Édouard n'avait pas oublié le petit mendiant des Champs-Élysées, et[24] il craignait que le lieutenant Paul ne lui reprochât justement la mort de sa mère et les peines qu'il avait eu à souffrir par suite de son abandon et de son isolement: il garda

donc un criminel silence. Le duel eut lieu : le lieutenant Paul fut blessé et faillit être cassé de son grade. Il ne[35] dut qu'à ses qualités et à l'amitié que lui portaient ses chefs d'y être maintenu et de ne recevoir que de sévères reproches.

A quelque temps de là, ce duel, sa cause et ses suites étaient oubliés. Édouard[36] se trouvait dans un café avec quelques officiers, lorsque entra un de ces marchands ambulants qui font métier de vendre de petits objets de luxe et de toilette. Il s'approcha des officiers qui allaient le renvoyer, lorsqu'il fit briller à leurs yeux me petite croix d'or. — „Voyez, messieurs, voilà une petite croix d'or que je ne vends pas cher[37]. — Tiens, dit Édouard, voilà une croix d'or de ma connaissance. Puis, saisissant la croix : — Où as-tu eu cela ? — Je l'ai achetée, dit le marchand qui parut se troubler. — Cette croix a été volée. — Volée! mais je vous assure que non, monsieur. — Tiens[38], voilà encore le chiffre de mon père. Je te dirai même où on l'a prise : sous une pierre à côté d'une maison de M***; voyez un peu l'effet du hasard', ajouta Edouard en se tournant vers ses camarades qui s'étaient groupés autour de lui[39]; j'étais enfant alors ; je pris cette croix à

ma mère pour jouer, je cassai la chaîne et j'allai la cacher sous une pierre; sans doute on m'aura vu et on aura été la prendre derrière moi, car, lorsque j'y retournai quelques heures après, elle n'y était plus; et voilà qu'aujourd'hui, plus de dix ans après, je retrouve cette croix au moment où je n'y pensais guère. Ainsi, dit-il au marchand, celui qui t'a vendu cette croix est un voleur. — „Et vous un lâche[40], monsieur, s'écria le lieutenant Paul que n'avait pas vu Édouard derrière lequel il s'était approché sans bruit. — Édouard se retourna vivement, et, rencontrant le regard de Paul, comprit qu'il s'était trahi lui-même et sentit la rougeur de la honte lui couvrir le visage. — „Messieurs, continua le lieutenant Paul, monsieur ne vous a dit que la moitié de cette histoire; je vais l'achever. Pendant que monsieur cachait si bien sa croix, une femme fut accusée de l'avoir dérobée. Monsieur la laissa chasser honteusement de la maison de son père. Toutes les tortures de la honte, cette malheureuse femme les a subies. Personne dans le pays ne l'abordait plus qu'avec le nom de voleuse. Elle partit et se rendit à Paris, où elle mourut par suite de ses fatigues et de ses chagrins au milieu de la plus profonde misère, laissant après

elle un pauvre enfant sans ressource. Cet enfant, messieurs, c'était moi. Cependant, sûr de la fidélité de ma mère, lorsque plusieurs années après je trouvai cette croix[41] aux mains d'un marchand ambulant, je reconnus le chiffre qu'elle portait; et, moitié prières, moitié menaces, j'obtins de ce marchand l'aveu de la vérité. C'était lui[42] qui l'avait prise sous une pierre où venait de la cacher un enfant, et il n'avait encore pu s'en défaire : je la gardai précieusement, espérant que le hasard me ramènerait peut-être encore auprès de M. Derbac; le hasard n'a pas manqué. Lorsque dernièrement j'eus, comme vous le savez, un duel pour cette fatale croix, M. Derbac[43] était présent et jugea à propos de me laisser risquer ma carrière et ma vie plutôt que de s'avouer coupable. Je ne pouvais cependant le confondre : il fallait qu'il se trahît lui-même; j'ai trouvé ce marchand[44] que j'ai chargé de venir offrir cette croix. Mon stratagème a réussi; et je vous laisse, messieurs, à apprécier la conduite du sous-lieutenant Derbac : quant à moi, mon mépris est la seule punition que je veuille lui infliger.“ Tous les camarades de Derbac s'éloignèrent aussitôt de lui. Le colonel du régiment eut connaissance de cette histoire, qui fut

rapportée au général[44]; et celui-ci fit venir le lieutenant Paul et Édouard, à qui il fit les plus vifs reproches. „Allez, monsieur, ajouta-t-il[45], devenez ce que vous voudrez. Voilà désormais mon fils, dit-il en montrant Paul; vous lui avez causé assez de mal pour que je fasse aujourd'hui pour lui tout ce que j'aurais voulu faire pour vous.“

Depuis ce moment, le général aida Paul de tous ses efforts et facilita son avancement. Pour Édouard[47], il succomba peu de temps après dans un duel qu'avait amené le récit de son aventure.

VII.

Questionnaire.

1 — Qu'est-ce que l'auteur dit de la conséquence d'une première faute?
2 — Comment se conduisaient avec le jeune Édouard Derbac les personnes qui l'entouraient?
3 — Son père suivait-il ce mauvais exemple?
4 — Pourquoi le général ne pouvait-il pas lui faire sentir souvent cette sévérité?
5 — Quels étaient les caprices du jeune Édouard?
6 — A qui avait-il recours pour se les faire pardonner?
7 — Que faisait-il encore?
8 — Qu'arriva-t-il un jour, qu'il voulait décrocher une petite croix en or?
9 — Que fit-il alors?
10 — Que voulut faire madame Derbac à l'arrivée de son mari?
11 — Était-il entré quelqu'un dans la chambre de madame Derbac?
12 — Que répondit la pauvre femme que l'on accusait d'avoir volé la croix?
13 — Édouard était-il ému de la douleur de cette femme, et pourquoi n'avoua-t-il pas sa faute?
14 — Que fit le général après avoir interrogé tous les domestiques?
15 — Que voulut faire Édouard pour réparer sa faute, et pourquoi ne le put-il pas?
16 — Garda-t-il le souvenir de cet accident?
17 — Où avait-il été envoyé en promenade avec ses camarades, et que vit-il?
18 — Quelle réponse fit-il à un petit mendiant?
19 — Pourqnoi la mère du mendiant n'était-elle pas restée en province?
20 — Ne trouva-t-elle pas une autre place dans le pays?
21 — Que fit cette pauvre femme après avoir épuisé toutes ses ressources?
22 — Depuis quand était-elle morte?

23 — Edouard ne reconnut-il pas cet enfant?
24 — Suivit-il le charitable exemple que lui donnaient ses camarades.
25 — Édouard, en sortant du collége dix ans après, était-il fort instruit?
26 — Que fit alors le général Derbac?
27 — A quoi dut-il le grade d'officier qu'il obtint plus tard?
28 — En était-il de même du lieutenant Paul?
29 — Que faisait cet officier quand le service lui laissait du loisir?
30 — Qu'arriva-t-il un jour qu'il était allé jouer aux cartes avec ses camarades?
31 — Que lui reprocha-t-on à la suite d'un coup douteux, et quelle fut la suite de l'insulte?
32 — Édouard reconnut-il alors le lieutenant Paul?
33 — Qu'aurait-il pu faire, et pourquoi ne le fit-il pas?
34 — Que craignait-il encore?
35 — Pourquoi le lieutenant Paul, après avoir été blessé, ne fut-il pas cassé de son grade?
36 — Où se trouvait Édouard à quelque temps de là, et par qui fut-il accusé?
37 — Rapportez sa conversation avec le marchand?
38 — Comment voulut-il prouver au marchand qu'il avait volé la croix?
39 — Que raconta-t-il aux autres officiers?
40 — Que dit le lieutenant Paul lorsque Edouard eut traité le marchand de voleur?
41 — Où le lieutenant avait-il retrouvé la croix?
42 — Quel aveu lui fit le marchand qui avait cet objet en sa possession?
43 — Qu'est-ce que Derbac aurait pu faire lorsque le lieutenant Paul eut son duel?
44 — Quel stratagème le lieutenant Paul avait-il employé pour faire arriver la croix sous les yeux d'Edouard?
45 — Que fit le général lorsqu'il eut connaissance de cette histoire?
46 — Que dit-il à Edouard, et que fit-il pour le lieutenant Paul?
47 — Que devint enfin Edouard Derbac?



VIII.

LE PORTRAIT.

Il y a quelque temps, dans un voyage que je fis à Lyon, je fus chargé[1] d'aller porter une lettre à madame ***, directrice d'un hospice d'orphelins, à deux lieues de cette ville. Lorsque je fus dans le salon, j'aperçus[2] un tableau représentant une jeune enfant assise dans un grand fauteuil avec un gros chat couché près d'elle; je demandai à madame *** si c'était là le portrait d'un de ces enfants. — Pas du tout, me dit-elle[3]; c'est le portrait de la fondatrice de cet hospice. — Comment, cette enfant? — Ah! c'est une histoire... Mais, tenez, voici[4] cette histoire écrite par elle-même; et, si vous

voulez la lire, cela vous fera prendre patience un moment pendant que j'irai terminer une affaire importante. Madame *** me remit alors un petit manuscrit très-bien relié, et je lus ce qui suit :

„Je suis née à Lyon[5]; mon père et ma mère, marchands de soieries dans cette ville, avaient déjà, par leur commerce, une assez grande aisance lorsque je vins au monde. Fille unique, je devins l'objet de toute la tendresse de mes parents. J'avais à peine cinq ans lorsque ma mère[6] voulut faire faire mon portrait. Mais comment faire poser et rester tranquille une petite fille de cinq ans, capricieuse comme un enfant un peu gâté[7]? J'avais un chat que j'aimais beaucoup et avec lequel on me laissait jouer très-souvent, car il était d'une extrême complaisance; et, bien que je lui fisse subir toutes sortes de taquineries et de tourments, jamais il n'avait levé sur moi une patte irritée, et jamais ses griffes n'avaient laissé sur ma peau le plus léger sillon. Ce fut ce chat qu'on employa pour me faire consentir à rester tranquille deux heures par jour[8]; je voulus bien qu'on fit mon portrait à la condition qu'on ferait en même temps celui de mon chat assis à mes côtés. Si je me suis un peu étendue sur

ces premiers détails[9], c'est que ce chat et ce portrait ont joué plus tard un grand rôle dans ma vie. Le portrait était terminé depuis quelques jours, lorsque je ne sais par quel hasard extraordinaire mon chat[10] se fâcha un jour de ce que je lui tirais la queue, selon mon habitude; et, comme je ne voulais pas lâcher malgré ses cris, il se retourna vivement et m'appliqua sa patte sur la figure, de telle sorte que sa griffe m'attrapa le coin de l'œil, et, descendant le long de ma joue, me fit[11] une égratignure si profonde qu'aujourd'hui encore j'en porte la marque. On conçoit la colère de ma mère contre le pauvre chat; qui cependant n'était pas coupable. Il[12] fut battu et chassé avec menace d'être jeté par la fenêtre si jamais il reparaissait.

„A quelque temps de là, ma blessure était guérie et je n'y pensais plus, lorsqu'un jour, allant promener avec ma bonne, je vis[13] sur une place où se tenaient ordinairement des bateleurs, mon pauvre chat, à qui l'on faisait faire l'exercice un bâton entre ses pattes. Mais dans quel état, grand Dieu! lui[14], si gros, si propre, avec un si beau poil, il était maigre, tout couvert de boue, et son poil était tout hérissé et ressemblait plutôt à celui de quelque vieux chien barbet qu'à la robe de mon ancien

ami. Je me[15] dirigeai vivement de son côté; la séance du charlatan était finie: j'appelai mon chat, je le pris dans mes bras, je lui fis mille caresses que de son côté il me rendait en faisant rou rou; comme je disais alors. Cependant[16] la foule s'était éloignée, et en me retournant je ne vis plus ma bonne; je ne m'en inquiétai pas davantage, pensant qu'elle n'était pas loin. Cependant, le possesseur actuel du chat s'approcha de moi et me dit[17]: — C'est à vous, ce chat, ma petite demoiselle? — Oui, monsieur. — Vous l'aimez bien? — Oui, monsieur. – Voudriez-vous l'avoir encore? — Oui, monsieur. — Eh bien! si vous voulez venir avec moi, je vous le donnerai et vous pourrez l'emporter. Je ne pensai plus[18] qu'à remporter mon chat, et je le suivis sans difficulté. Il me fit passer[19] par des rues détournées; enfin, au bout de quelque temps, nous arrivâmes près d'un petit char-à-banc. — Ma petite fille, me dit mon conducteur, c'est un peu loin, chez moi[20]; si vous voulez monter dans cette petite voiture cela vous reposera. Monter en voiture c'était pour moi un plaisir, et d'ailleurs je tenais toujours mon chat dans mes bras.

„Il y avait déjà assez long-temps que nous étions en route, je commençais à ne plus être aussi tranquille; nous étions sortis de la ville et nous allions très-vite: je demandai plusieurs fois[21] si nous allions bientôt arriver, et chaque fois on me répondait: — Tout à l'heure. Une femme qui accompagnait mon conducteur cherchait à me distraire de toutes les manières. Mais bientôt tout fut inutile; une peur instinctive me saisit, et c'est en pleurant que je demandai maman. Ce qui n'était pas propre à calmer mon effroi[22], c'est que ces gens parlaient entre eux un langage que je ne comprenais pas du tout. La nuit venait, je me pris à pleurer plus fort et à demander ma mère. — Maman! criais-je en pleurant, maman! je veux voir maman! Mes cris devinrent tellement forts que mon conducteur parut s'en alarmer. Alors[23], prenant une grosse canne; — Petite vilaine, me dit-il avec une voix dont le souvenir me glace encore de terreur, si tu continues à crier, je vais te casser cette canne sur le dos. Je criais plus fort[24], un coup de canne suivit; je fus atterrée: c'était la première fois que j'étais frappée; et, autant surprise que terreur, je cessai de pleurer. La fatigue m'accablait, je m'endormis. Quand je

me réveillai[25], je me retrouvai encore dans cette maudite voiture. Nous étions toujours dans la campagne; mais, en jetant les yeux sur moi, je m'aperçus que je n'avais plus les mêmes habits. Au lieu des vêtements si coquets que ma mère m'avait faits elle-même[26], j'avais une vieille robe en guenille et toute sale. Ma douleur s'en accrut, je pleurai de nouveau, je criai et j'appelai ma mère. Cette fois, mon conducteur leva encore la main sur moi; mais les paroles dont il accompagna son geste, je ne les compris pas. Je fus obligée d'étouffer mes cris, mais du moins j'eus la liberté de pleurer. Nous descendîmes[27] dans une auberge où mon conducteur et sa femme se mirent à manger; pour moi, je pleurais toujours. Tous les gens qui se trouvaient là[28] venaient à moi, me parlaient, mais je ne comprenais pas ce qu'ils me disaient, et je voyais que mon conducteur leur répondait. Pour tout dire enfin[29], j'étais tombée entre les mains de bohémiens. Vous comprenez dès lors ce que je devins. Il fallut me prêter à toutes leurs volontés sous peine d'être battue; tout ce que mes faibles forces me permettaient, on me le faisait faire; et[30] lorsque dans une place publique mon conducteur avait dressé sa table, c'était moi qui, avec

une sébile de bois, étais forcée d'aller tendre la main aux cercle de curieux. Je ne pleurais plus, en public du moins, car j'avais pris forcément l'habitude de dévorer ma douleur, mais une tristesse sombre s'était emparée de moi; et[21] lorsque le soir j'étais seule dans le taudis où on me jetait pour dormir, je pleurais amèrement en pensant à mon père, à ma mère que je ne voyais plus, que je ne verrais plus peut-être. — Combien de temps dura ce martyre, je ne pourrais le dire; mais un jour je pris une résolution désespérée. J'avais fini par retenir quelques mots du langage qu'on parlait autour de moi[22], je me décidai à me soustraire à la méchanceté de mon conducteur: une nuit, nous étions en voyage, car nous voyagions souvent la nuit, la femme dormait dans la voiture, le bohémien dormait aussi, laissant son cheval suivre son instinct[23]; je me glissai en bas de la voiture au risque de me casser un membre, et bientôt j'entendis le bruit de la carriole se perdre dans le lointain.

„Alors je respirai; mais que devenir? Je regardai autour de moi: la nuit était noire et je ne voyais rien; je pris mon parti[24], et me couchai sur le bord de la route pour attendre le jour. A cet âge le sommeil est facile: je

me rendormis. Il faisait bien jour lorsque[25] je fus réveillée par un paysan qui se rendait aux champs. Il me demanda qui j'étais et ce que je faisais là; je pus à peine lui répondre que j'étaits perdue, et je me mis à fondre en larmes. Cet homme[26] parut touché; il me prit par la main, me conduisit dans une ferme qui était près de là et me remit à sa femme.

„Je m'applaudissais déja du changement, car on me fit mille caresses pour me consoler[27]: on me fit habiller assez proprement avec les habits d'une petite fille de mon âge; la femme elle-même fit toilette et on me conduisit à un petit château qu'on apercevait non loin de là. Nous fûmes introduits. Là tout respirait une aisance qui[28] me rappela la maison de mon père et fit battre mon cœur; je crus un instant que j'allais voir ma mère, lorsque je vis entrer une dame, encore jeune, à qui ma conductrice s'adressa. Je ne sais ce qu'ils se dirent, mais après quelques mots que je ne compris pas, la dame me dit[29]: „Parles-tu français, ma petite fille?“ Je crus voir le ciel; je répondis alors, je racontai mon malheur. La dame me demanda quel était mon nom, celui de la ville que j'habitais; à tout cela je ne pus malheureusement répondre, je n'avais jamais pensé à le savoir

et je ne pus dire que mon nom de baptême, qui ne pouvait servir à grand'chose. Enfin cette dame, que mon récit avait fait pleurer, me dit[40]: „Veux-tu rester avec nous, ma petite fille? Je n'ai pas d'enfants, je te servirai de mère en attendant que nous retrouvions la tienne que nous chercherons.“ J'acceptai, et dès ce moment je retrouvai les jours heureux de mon enfance.

„Le château où je fus si bien accueillie, situé en Allemagne[41], sur les bords du Rhin, était un séjour enchanteur, et mes jours s'y écoulaient doucement. Tous les soins que j'aurais pu attendre de mes parents, je les recevais. Rien ne fut épargné pour mon instruction. Les maîtres[42] de toutes sortes me furent prodigués, et ma protectrice trouvait, disait-elle, dans mes progrès et dans mon affection, la récompense de ce qu'elle avait fait pour moi. Elle oubliait presque que je n'étais pas réellement sa fille et ne me donnait pas d'autre nom. Enfin j'aurais été parfaitement heureuse[43], si le souvenir de mes parents n'était venu m'attrister quelquefois.

„Les années se passèrent ainsi; mon éducation fut complète et j'atteignais ma dix-huitième année lorsque[44] mourut ma seconde mère en me laissant maîtresse d'une assez grande fortune. Après les premiers instants de douleur[45] je sou-

geai à la France, ma patrie, que je n'avais pas oubliée, et à ma mère, que, pleine de confiance en Dieu, j'espérais retrouver. Je partis et vins[46] à Paris, car mes souvenirs d'enfance me retraçaient une grande ville; là je fis connaissance de quelques personnes liées avec mon ancienne protectrice. Comme j'étais assez bonne musicienne, je fus souvent invitée à faire de la musique et le cercle de mes relations s'étendit promptement. Un jour je dus être[47] présentée chez un M. Jubé; je ne sais pourquoi mon cœur s'émut en entendant ce nom. Je m'y rendis le soir, et, après les compliments d'usage, on m'invita à me mettre au piano. J'allais m'y asseoir, lorsqu'en levant les yeux[48] j'aperçus en face de moi le portrait d'une petite fille avec un chat; je ne sais ce qui se passa en moi, je me trouvai mal.

„Quand je revins à moi, la maîtresse de la maison était à mes côtés „Madame, lui dis-je, quel est ce portrait que j'ai vu tout à l'heure? — Celui d'une petite fille que j'ai perdue il y a bien long-temps[49]. — Ma mère, embrassez-moi! lui dis-je en me jetant dans ses bras; tenez, reconnaissez la griffe de ce chat: „et je lui montrai la cicatrice que je portais au-dessous de l'œil. Ma mère, à son tour, se trouva mal.

„Je n'ai pas besoin de vous dire quelle fut la joie de mes parents et la mienne après une si longue séparation. Ils[50] n'avaient pu continuer à habiter la ville qui leur rappelait leur malheur, et après de longues et inutiles recherches ils étaient venus se fixer à Paris.

„Pour remercier Dieu[51] je consacrai une partie de ma fortune à fonder près de Lyon un hospice de jeunes orphelines, et j'ai voulu que mon portrait rappelât la cause de cette fondation et apprît aux enfants à ne jamais désespérer de la Providence.“

VIII.

Questionnaire.

---

1 — De quoi l'auteur fut-il chargé il y a quelque temps?
2 — Qu'aperçut-il dans un salon?
3 — Que lui dit la directrice de l'hospice au sujet du portrait qu'il lui désigna?
4 — Que lui donna-t-elle à lire?
5 — De qui l'héroïne de ce portrait était-elle fille?
6 — Que voulut-on faire lorsqu'elle eut atteint l'âge de cinq ans?
7 — Comment s'y prit-on pour la faire tenir tranquille?
8 — A quelle condition consentit-elle à laisser faire son portrait?
9 — Pourquoi s'est-elle étendue sur ces premiers détails?
10 — Que fit le chat quelque temps après que le portrait fut achevé?
11 — Quelle marque lui resta à la joue?
12 — Que devint le chat?
13 — Où le retrouva-t-elle plus tard?
14 — Etait-il dans le même état que le jour où on l'avait chassé?
15 — Que fit alors l'enfant?
16 — Qu'était-il advenu pendant qu'elle caressait son chat?
17 — Que lui dit le possesseur du chat?
18 — Quelle fut son unique pensée?
19 — Par où le bateleur la conduisit-il?
20 — Où la fit-il monter?
21 — Que demanda-t-elle plusieurs fois?
22 — Qu'est-ce qui augmenta encore sa frayeur?

23 — Que fit son conducteur pour l'empêcher de crier?
24 — Comment fut-elle traitée par lui?
25 — Où se trouva t-elle lorsqu'elle se réveilla et de quoi s'aperçut-elle?
26 — Quels nouveaux vêtements lui avait-on mis?
27 — Où s'arrêtèrent ses ravisseurs?
28 — Que faisaient les gens qui se trouvaient là?
29 — Dans quelle compagnie était-elle tombée?
30 — Que lui fit-on faire?
31 — Que faisait-elle le soir?
32 — Quelle résolution prit-elle enfin?
33 — Que fit-elle pendant que ses conducteurs dormaient?
34 — Où se coucha-t-elle?
35 — Par qui fut-elle réveillée, et que lui demanda-t-on?
36 — Que fit cet homme?
37 — Quel changement opéra-t-on dans son costume, et où fut-elle conduite?
38 — Quel sentiment éprouva-t-elle en entrant dans ce château?
39 — Que lui demanda-t-on d'abord?
40 — La maîtresse du château fut-elle touchée de son récit et que lui dit-elle?
41 — Où était situé ce château où elle fut si bien accueillie?
42 — Que fit-on pour son éducation?
43 — Pourquoi donc n'était-elle pas parfaitement heureuse?
44 — Qu'arriva-t-il lorsqu'elle atteignit l'âge de dix-huit ans?
45 — A quoi songea-t-elle après la mort de sa bienfaitrice?
46 — Où alla-t-elle et avec qui fit-elle connaissance?
47 — Chez qui fut-elle présentée un jour et que la pria-t-on de faire?
48 — Que vit-elle en se mettant au piano?
49 — Que dit-elle à la maîtresse de la maison, et que lui montra-t-elle?
50 — Pourquoi ses parents avaient-ils quitté la ville de Lyon?
51 — Qu'avait-elle fait d'une partie de sa fortune, et pourquoi son portrait se trouvait-il suspendu dans une des salles de l'hospice?

Fin du questionnaire.

IMPRIMERIE DUCALE A ALTENBOURG.

Druck der Hofbuchdruckerei in Altenburg.

LECTURE ET CONVERSATION.

PETITE
BIBLIOTHÈQUE FRANÇAISE,
OU
CHOIX DES MEILLEURS OUVRAGES
DE LA LITTÉRATURE MODERNE,
A L'USAGE DE LA JEUNESSE,

SUIVI

D'UN QUESTIONNAIRE

PAR Mme A. BRÉE,

Maîtresse de conversation à l'Institut français de Leipzig.

VI. VOLUME.
LES SOIRÉES DE FAMILLE.



LEIPZIG

LIBRAIRIE DE BAUMGAERTNER.

1849.

LECTURE ET CONVERSATION.

PETITE

BIBLIOTHÉQUE FRANÇAISE,

OU

CHOIX DES MEILLEURS OUVRAGES DE LA LITTÉRATURE MODERNE,

A L'USAGE DE LA JEUNESSE.

VI. VOLUME.

LES SOIRÉES DE FAMILLE.



LEIPZIG
LIBRAIRIE DE BAUMGAERTNER.
1849.

Avis.

En faisant suivre ses chapitres d'un certain nombre de questions, l'auteur a eu pour but d'offrir aux personnes qui se livrent à l'étude de la langue française un moyen facile de puiser dans une lecture un sujet de conversation. C'est le procédé mis en usage par Robertson, Alvarès Lévi, Noël et Chapsal, etc. C'est surtout à ceux qui étudient sans maîtres qu'un *Questionnaire* peut être d'une grande utilité, soit que deux élèves d'une certaine force s'exercent oralement en s'adressant réciproquement les questions, soit qu'un élève seul réponde par écrit aux questions posées d'avance, sauf à contrôler son travail au moyen des numéros de renvoi. — Un maître peut aussi, après avoir fait faire une lecture, donner pour travail à ses élèves la tâche de répondre par écrit aux questions, se réservant de corriger les réponses dans une leçon suivante.

LES SOIRÉES DE FAMILLE,

HISTOIRES A L'USAGE DE LA JEUNESSE.

AVEC

un Questionnaire

PAR MME A. BRÉE,

Maîtresse de conversation à l'Institut français de Leipzig.



LEIPZIG

LIBRAIRIE DE BAUMGAERTNER.

1849.

LES

SOIRÉES DE FAMILLE,

HISTOIRES

A L'USAGE DE LA JEUNESSE.

I.

LA BOURSE OU LA VIE.

— Y pensez-vous, bonne vieille[1], vous aventurer seule, si loin de chez vous, et sans y voir, encore, disait Antonin de Brissac à une pauvre femme aveugle qui demandait l'aumône... savez-vous où vous êtes?

— Hélas! non, mon bel enfant... Je suis sortie ce matin de chez moi avec[2] le petit de ma fille, le petit Lignac que vous voyez là, mais, hélas! un enfant de trois ans et une vieille aveugle... nous n'avons pas été bien loin sans nous perdre.

— Je vous connais, reprit Antonin; vous êtes du Grand-Montferrand; vous vous appelez la mère Tournayre; il y a une lieue d'ici chez vous, et voilà la nuit...; mais attendez-moi[3], je vais vous faire ramener...

Et il demanda à sa bonne[4] où était le domestique de son père qui les avait accompagnés à la promenade.

— Il vient de partir pour Bassens, monsieur Antonin, répondit la petite gouvernante; mais est-ce que vous n'allez pas bientôt rentrer[5]... et achever de me lire ce conte historique que vous avez commencé hier au soir, et qui m'a tant fait pleurer.

— Je te l'achèverai plus tard, ma bonne; avant[6], tu vas venir avec moi, reconduire cette vieille bonne femme jusqu'au prochain village.

— C'est ça, encore marcher, les pieds ne me font pas peut-être assez mal comme cela... non, monsieur.

— Tu refuses, Lise... Eh bien[7]; venez, bonne femme; suis-moi, petit Lignac, je vais vous ramener, moi.

— Tout seul, monsieur Antonin? lui fit observer Lise.

— Puisque tu ne veux pas venir.

— Quelle idée aussi vous prend-il, monsieur Antonin, de ramener tous les pauvres du pays.

— D'abord, Lise, ce ne sont pas tous les pauvres... c'est une pauvre femme qui est aveugle... qui demeure loin*; c'est l'heure du flux des eaux de la Garonne qui, en montant, tu le sais, rend plusieurs parties du chemin impraticables... Cette pauvre femme n'y voit pas, elle n'aurait qu'à marcher au milieu de l'eau; le courant est fort, cette femme est faible, il l'emporterait... Oh! mon Dieu, Lise, songe donc, si on nous disait demain : — La vieille Tournayre est morte noyée... juge donc... je me dirais que c'est ma faute, j'en pleurerais toute ma vie.

— Tout cela est bel et bon, monsieur Antonin; mais je ne sortirai pas, voyez-vous, je n'irai pas si loin pour tout l'or du Pérou. Et puis il est neuf heures, monsieur Antonin.

— Eh bien, il en sera dix quand je reviendrai*. Au revoir, ma bonne... Appuyez-vous sur mon épaule, la Tournayre.

— Cet enfant est insupportable, il n'en fait jamais qu'à sa tête, dit Lise, rentrant dans la maison.

— Bonne sainte Vierge! dit la pauvre femme, posant sa main sèche et ridée sur le bras du petit Antonin — que vous êtes bon, monsieur Antonin[10]... et que j'ai peur que votre mère ne vous gronde ou ne gronde votre bonne Lise... et si votre papa rentrait.

— Maman ne[11] sort jamais de chez mon grand-papa l'amiral Plassan avant onze heures, et mon père est à Bordeaux... il ne reviendra que demain, à la marée montée... ainsi, venez... Lignac, suis bien, entends-tu.

— Oui, moussu... répondit la voix faible du petit paysan.

— Mais, reprit encore la Tournayre[12], dans une heure il fera nuit close... comment retrouverez-vous votre chemin?

— Je le sais par cœur, dit Antonin.

— Vous aurez peur.

— Peur?... un homme?

— Un enfant, reprit la vieille doucement.

— Un enfant de douze ans vaut un homme... la vieille, reprit Antonin; levez le pied, un pont est devant vous[13]... Suis-tu, Lignac? reprit Antonin se retournant vers le pauvre enfant qui suivait effectivement, mais de loin.

— Ah! mon Dieu! disait la pauvresse tout en marchant, je ne me le pardonnerais

jamais, monsieur Antonin, s'il vous arrivait malheur...

La conversation en resta là. Antonin voyait la nuit s'approcher; il pensait[14] au retour et n'était pas trop rassuré; cependant, il avait commencé une bonne œuvre qu'il ne pouvait laisser inachevée; la Tournayre était[15] une brave et digne femme très-pauvre, infirme, ce qui la faisait aussi bien accueillir dans les maisons des riches que dans les chaumières[16]; pas un paysan du pays n'aurait voulu refuser un morceau de pain à la Tournayre; du reste, elle n'était pas tout à fait inutile aux pauvres gens qui l'avaient recueillie et qui étaient des bateliers; aux beaux jours, elle allait par les campagnes, demandant l'aumône[17]; aux mauvais, bien qu'aveugle, elle filait ou faisait du filet pour attraper du poisson.

Je sais[18] maintenant où nous sommes, dit la vieille, avec cet instinct admirable qui dans les aveugles supplée à l'organe dont ils sont privés, il n'y a qu'un pas d'ici chez nous; vous pouvez me laisser là, monsieur Antonin, et vous en retourner le plus vite que vous pourrez... En passant par les Aubarèdes, si vous n'avez pas peur, vous serez tout de suite rendu chez vous.

— C'est bien mon opinion, dit Antonin[19], glissant sa petite main dans la poche du tablier de la vieille, mais pourtant pas assez légèrement pour qu'elle ne s'en aperçût pas.

— Eh bien! eh bien[20]! que faites-vous donc, monsieur Antonin?... une pièce lisse et douce, une pièce d'argent, je le parie... au moins dix sous... cet enfant est magnifique comme le roi de France... reprenez-les, monsieur, je n'en veux pas... eh bien! mais où êtes-vous donc?

— Bien loin... répondit la petite voix du petit Lignac en prenant la main de la vieille pour achever de la guider... il court, faut voir...

Effectivement, Antonin, après avoir glissé dans la poche de la pauvre femme[21] une pièce de dix sous toute neuve que lui avait donnée le matin même son père, s'était mis à courir pour revenir chez lui; la nuit était tout à fait venue, et malgré l'assurance avec laquelle il avait affirmé n'avoir pas peur, nous qui sommes un historien véridique[22], nous sommes obligé d'avouer que son petit cœur battait un peu, et que le moindre bruit, même celui de ses pas, en frôlant l'herbe sèche, venait lui glacer le sang dans les veines.

Toutefois, il allait toujours, marchant aussi légèrement que possible, retenant même sa

respiration et essayant de percer de son regard inquiet les ténèbres qui s'épaississaient autour de lui, et qui devenaient encore plus noires par le voisinage[23] du bois d'Aubarèdes qu'il lui fallait traverser pour arriver. Au premier pas qu'il fit dans ce bois, il s'arrêta net, saisi de frayeur; il venait d'entendre distinctement[24] marcher devant lui, et un murmure de voix basses et creuses. Avancera-t-il, n'avancera-t-il pas? Pendant que, tremblant et suant à grosses gouttes, il se consultait sur ce qu'il avait à faire, il lui sembla entendre marcher d'un autre côté, et soudain ces paroles frappèrent ses oreilles[25] : La bourse ou la vie!

— Misérable! cria une voix, cette voix était celle de M. de Brissac.

Courir[26] se précipiter dans les bras de son père, ce fut le premier mouvement d'Antonin; mais une réflexion l'arrêta; le sauvera-t-il? Aussitôt, avec cette présence d'esprit que développe le danger dans les âmes supérieures, Antonin fait taire sa peur; et, raffermissant sa voix, il se met à crier :

— Par ici[27], Dubois, Pierre, Joseph, par ici, j'entends la voix de papa... par ici... papa...

répond... où es-tu? il y a une heure que tes gens et moi nous te cherchons.

— Ici, dit M. de Brissac, laissé libre au premier mot que son fils avait prononcé, ici...

Et le fils alla tomber dans les bras du père; mais le pauvre enfant, qui avait réuni tout son courage pour en venir jusque là, y resta sans sentiment.

M. de Brissac le prit et se mit à courir, chargé de son précieux fardeau; il rencontra à peu de distance de là[29] ses domestiques qui cherchaient l'enfant, et sur le seuil de la porte madame de Brissac, qui, revenue de meilleure heure de chez l'amiral Plassan, et n'ayant pas trouvé son fils, allait, avec mademoiselle Lise bien grondée, se mettre en quête de lui.

Lorsqu'elle aperçut Antonin sans connaissance dans les bras de son mari, la pauvre mère[30] jeta un grand cri; ce cri sans doute ranima l'enfant, qui ouvrit les yeux en demandant son père.

— D'où venais-tu donc[31]? lui demanda celui-ci au moment où il s'aperçut qu'Antonin était en état de répondre.

— J'ai ramené chez elle la Tournayre, qui pouvait s'égarer ou tomber dans la Garonne, répondit simplement Antonin.

— Mais ce n'est pas cela qui t'a mis dans cet état? lui dit sa mère.

— Oh! ma chère Marie, lui répondit M. de Brissac avec la plus vive émotion[32], bénis Dieu, avec moi, de nous avoir donné un enfant comme notre Antonin, qui, dans la même soirée, a accompli un des plus doux préceptes de l'Évangile : „Fais à ton prochain ce que tu voudrais „qui te fût fait;“ et à qui Dieu, pour récompense, a réservé le bonheur de sauver les jours de son père; et avec quelle présence d'esprit rare et ingénieuse cet enfant a agi; écoute, Marie.

Puis, M. de Brissac raconta[33] que la marée lui ayant manqué à mi-chemin, il s'était fait mettre à terre à Lormond; que, se trouvant près du château de personnes de sa connaissance, il était allé leur[34] faire une petite visite, et qu'il s'en revenait par les Aubarèdes, lorsqu'il fut soudain attaqué par trois hommes; n'étant pas armé[35], il allait sans doute succomber sous leurs coups, lorsqu'une voix, appelant plusieurs personnes, mit les voleurs en fuite; cette voix était la voix d'Antonin.

Jugez avec quel transport, en entendant ce récit, madame de Brissac[36] serra son enfant dans ses bras. C'est d'elle que je tiens cette histoire, car je n'invente rien, mes jeunes lecteurs.

I.

Questionnaire.

1 — Que disait Antonin de Brissac à une pauvre vieille qui demandait l'aumône?
2 — Avec qui cette vieille femme était-elle sortie le matin?
3 — Que lui proposa le petit Antonin?
4 — Que demanda-t-il à sa bonne?
5 — Pourquoi celle-ci voulait-elle qu'il rentrât à la maison?
6 — Qu'est-ce que le jeune Antonin voulait faire auparavant?
7 — Que dit-il à sa bonne pour la décider à accomplir cette bonne action?
8 — Pourquoi ne voulait-il pas laisser aller la vieille femme seule?
9 — Quelle résolution prit-il enfin, quand il vit que la bonne ne voulait pas l'accompagner?

10 — Que lui dit la vieille femme et que craignait-elle pour lui?
11 — Pourquoi sa mère ne devait-elle pas s'apercevoir de son absence?
12 — Quelle objection lui fit encore la vieille?
13 — Antonin avait-il soin aussi du petit Lignac?
14 — A quoi pensait-il toutefois?
15 — Qu'est-ce que c'était que la Tournayre?
16 — Les paysans se montraient-ils charitables envers elle?
17 — Rendait-elle quelques services à ceux qui lui faisaient l'aumône?
18 — Que dit-elle au petit garçon?
19 — Que fit celui-ci avant de se séparer de la vieille?
20 — Que dit la Tournayre en s'apercevant de l'aumône qu'on lui faisait?
21 — Qu'est-ce que l'enfant avait remis à la vieille?
22 — Était-il bien vrai que l'enfant n'eût pas peur?
23 — Par où fallait-il qu'il passât?
24 — Que venait-il d'entendre devant lui?
25 — Quelles paroles terribles entendit-il bientôt?
26 — Que pensa faire l'enfant au premier moment?
27 — Quelle supercherie employa-t-il pour effrayer les voleurs?
28 — Que fit-il ensuite, et que lui arriva-t-il quand il fut dans les bras de son père?
29 — Par quelles personnes M. de Brissac fut-il rencontré, et pourquoi trouva-t-il sa femme sur le seuil de sa porte?
30 — Que dit celle-ci en voyant son fils évanoui?
31 — Quelle question adressa-t-on à Antonin, et que répondit-il?
32 — Que dit M. de Brissac des belles qualités de son fils?

33 — Pourquoi s'était-il fait mettre à terre à mi-chemin ?
34 — D'où revenait il quand il avait traversé le bois des Aubarèdes ?
35 — Que serait-il arrivé si la voix de son fils ne s'était pas fait entendre ?
36 — Que fit madame de Brissac en entendant ce récit ?

II.

SERVICE POUR SERVICE.

Pierre et Jacquette étaient[1] deux petits enfants de cinq et six ans, qu'on citait dans le village pour leur douceur et leur aimable caractère. Il faut dire aussi que[2] leur mère ne cessait de leur donner de bons avis, et la tendresse qu'ils portaient à cette bonne mère les leur faisait écouter avec attention et suivre avec fidélité. Tous les jours, après le travail de la journée, la mère et ses deux enfants[3] allaient s'asseoir devant la porte de leur petite chaumière, et c'était là aussi que tous les soirs[4] elle leur racontait quelque petite histoire dont

le récit pût les instruire, et leur donnait de bons préceptes.

Un jour, pendant qu'ils étaient occupés à causer comme à leur ordinaire, ils entendirent tout à coup[5] de grands cris qui venaient du côté du village, dont leur demeure était quelque peu éloignée. Tous trois tournèrent la tête de ce côté : „Tiens, maman, dit Pierre[6], c'est un chien que poursuivent les enfants du village. — Oh! dit Jacquette, les méchants, ils lui jettent des pierres. — Mon enfant, dit la mère, ils ne sont pas encore méchants, car ils sont tous bien jeunes; mais[7] ils le deviendront, s'ils ne changent pas de conduite et s'ils ne s'habituent pas à ne jamais faire du mal, même à des animaux." Pendant ce temps, le pauvre chien, poursuivi à coups de pierre, courait toujours; et, arrivé devant la chaumière, trouvant la porte ouverte[7], il tourna court et alla se réfugier dans l'intérieur. Derrière lui, arrivaient les enfants qui s'arrêtèrent aussi quand ils le virent échappé : „Mes enfants, leur dit la mère, que vous a donc fait cette pauvre bête pour la poursuivre ainsi? — Madame, dit le plus hardi de la troupe[8], c'est un vieux chien tout crotté. — Ce n'est pas une raison, parce qu'il est vieux

et laid, pour le battre; vous auriez dû, au contraire, en avoir pitié, et au lieu de lui jeter des pierres[10], lui donner quelque morceau de pain dont il a peut-être grand besoin. Il a sans doute[11] perdu son maître; et, si personne ne prend soin de lui, il n'est pas étonnant qu'il soit malpropre.“ Il est bon de dire en passant qu'il n'était, quoi qu'en dit le petit garçon pour s'excuser, ni vieux, ni laid. C'était, au contraire[12], un assez beau chien à poils longs, noirs et blancs. Les enfants baissèrent la tête et s'en allèrent sans répondre[13], car ils venaient de sentir qu'ils avaient eu tort. Quant à la petite Jacquette: „Maman, dit-elle[14], si nous allions lui donner un morceau de pain. — Bien, ma fille, lui dit sa mère en l'embrassant, je vois que tu profites de ce que je dis;“ et ils entrèrent tous trois dans la maison. Mais le chien, qui n'entendait plus de bruit au dehors[15], en profita pour s'échapper, et on le vit se sauver en courant de toutes ses forces, comme s'il avait encore été poursuivi. „Cette pauvre bête[16] a eu si peur, dit la mère, que, bien qu'il ait faim sans doute, il ne veut pas rester ici.

Le lendemain, à l'heure du déjeuner, la mère de Pierre et de Jacquette leur donna, comme

à l'ordinaire[17], une petite écuelle qui contenait de la soupe, et leur dit d'aller déjeuner au grand air, ainsi que cela leur arrivait toujours quand il faisait beau temps. Pierre et Jacquette allèrent s'asseoir[18] sur une grosse pierre qui se trouvait derrière la maison. La petite Jacquette, comme la plus âgée, tenait le petit vase sur ses genoux, et, avec une cuiller, elle donnait de la soupe à son petit frère et en prenait alternativement, lorsqu'ils[19] aperçurent de loin le chien qui s'était réfugié chez eux la veille. „Tiens, dit Pierre à sa sœur, voilà le chien d'hier!“ Le chien, qui les avait vus regarder, s'était arrêté; et, assis sur son derrière[20], il se tenait à distance, tout prêt à se sauver, si quelque signe malveillant lui annonçait du danger. „Comme il nous regarde, dit Jacquette. — Il a peut-être faim, dit Pierre. — S'il n'a pas mangé depuis hier.... on dirait qu'il envie notre déjeuner[21]. — Il faut lui dire de déjeuner avec nous. — C'est cela; viens, mon Toutou, viens manger la soupe.“ Le Toutou remuait les oreilles, mais ne bougeait pas. „Il a encore peur de recevoir des pierres, dit Jacquette. — Attends, je vais prendre la cuiller et aller au-devant de lui.„ Et Pierre[22] prit une cuillerée de soupe et se diri-

gea vers le chien; mais, quand il en fut près, celui-ci se releva et fit mine de s'en aller. Alors, Pierre s'arrêta et lui tendit sa cuiller que[23] le chien lécha avec encore un peu de défiance, le cou tendu en avant et l'œil aux aguets. Mais Pierre le caressa, et, bientôt rassuré, le chien le suivit près de Jacquette. On lui donna une seconde cuillerée; puis, peu à peu, il s'apprivoisa si bien avec ses nouveaux hôtes[24], que, mettant la patte sur le genou de Pierre assis à côté de sa sœur, il prit tranquillement une large part du déjeuner des enfants. „Il n'y a plus rien, mon Toutou, dit Jacquette[25]; tu as peut-être encore faim; mais, si tu veux venir avec nous à la maison, nous te donnerons un morceau de pain. “ Ils se levèrent, et firent signe au chien de les suivre; mais celui-ci[26] ne bougea pas, et toutes leurs amitiés ne purent le déterminer à avancer d'un pas vers la maison.

Pierre et Jacquette racontèrent à leur mère qu'ils avaient déjeuné avec le chien; la mère[27] les complimenta de leur bon cœur, mais ne leur donna rien en ce moment pour remplacer leur déjeuner, car elle voulait les habituer, non-seulement à faire le bien sans espoir de récompense, mais même à se priver pour le faire. Cependant, lorsque le lendemain ils partirent

pour déjeuner[29], elle leur donna un morceau de pain de plus en leur disant : „Si votre Toutou revient, tenez, voilà de quoi le faire déjeuner. „Le chien revint en effet[30], et cette fois ne se fit pas prier pour prendre sa part. Dès lors, la connaissance fut complète, et[30] tous les jours chacun se trouvait fidèle au rendez-vous : le chien d'un côté, les enfants de l'autre. Après le déjeuner, tous trois jouaient ensemble comme de bons amis ; et l'habitude était tellement prise, que les enfants attendaient le chien si par hasard il était en retard, et si c'étaient eux, au contraire, qui venaient plus tard, ils trouvaient leur Toutou, comme ils l'appelaient[31], assis sur son derrière, auprès de la pierre qui leur servait de siége; néanmoins, ils n'avaient jamais pu le déterminer[32] à les accompagner jusqu'à la maison, et aussitôt qu'ils s'éloignaient, lui aussi s'en allait pour ne plus revenir que le lendemain.

Cependant le moment approchait où Toutou devait récompenser Pierre et Jacquette de leur bon cœur. Un jour qu'ils s'étaient tous trois éloignés du lieu ordinaire de leurs jeux[33], ils se trouvèrent sur les bords d'une petite mare assez profonde, située à quelque distance du village. Jacquette, trop imprudente[34], voulut

prendre une fleur qui se trouvait un peu loin sur l'eau. Elle s'avança; mais, bien qu'elle prît quelque précaution[25], le pied lui manqua tout à coup dans la vase, et elle tomba dans l'eau à la renverse, entraînant avec elle le petit Pierre, qui par un mouvement instinctif lui avait tendu la main. Tous deux disparurent, car la pente du terrain était rapide; et petits comme ils étaient, ils avaient en glissant perdu tout à fait pied. Le pauvre Toutou, qui les avait vus s'enfoncer[26], se précipita aussitôt dans l'eau, et, saisissant Pierre par sa veste, le ramena à grand' peine sur le bord avant qu'il fût tout à fait sans connaissance. Mais[27], „Jacquette! Jacquette! criait Pierre en pleurant, ma petite sœur!... Oh! mon Dieu! Jacquette! Jacquette!" Ces cris, hélas! ne servaient à rien. Toutou s'était de nouveau mis à l'eau, et était revenu sans la petite fille. „Toutou, disait Pierre, va, mon Toutou, va chercher Jacquette." Et l'air retentissait de ses cris, que ne pouvait entendre sa pauvre mère. Toutou hurlait douloureusement; il tenta un dernier effort, s'enfonça sous l'eau[28], et bientôt reparut ramenant Jacquette dont il tenait la robe dans sa gueule. Pierre s'avança et parvint, avec l'aide du chien, à tirer tout à fait sa petite sœur hors de l'eau.

Mais[39] elle était sans mouvement, et Pierre continuait à se désespérer et à pousser de lamentables cris. „Jacquette, ma petite sœur, s'écriait-il en lui tenant la tête, qu'il embrassait, réponds-moi!“ Prière inutile! Jacquette semblait être privée de vie. Cependant Toutou n'avait pas perdu de temps; avec un sentiment d'intelligence dont les chiens donnent souvent des preuves si frappantes[40], il avait couru à la maison, et, prenant la robe de la mère dans ses dents, il la tirait et cherchait à lui faire comprendre qu'elle devait le suivre. La mère de Jacquette avait reconnu Toutou, qu'elle avait souvent vu de loin jouant avec ses enfants[41], et son premier sentiment en le revoyant sans eux fut un sentiment d'effroi. „Où sont mes enfants“ s'écria-t-elle aussitôt, et elle se hâta[42] de suivre le chien qui se mit à courir du côté de la mare. Quelle fut sa douleur en voyant Jacquette étendue sans mouvement. Elle porta aussitôt la main au cœur de la petite fille et[43] sentit un léger mouvement qui lui rendit l'espoir. Emporter sa fille en courant, la déshabiller devant un grand feu[44], et la frotter par tout le corps en lui tenant la tête un peu basse fut l'affaire d'un moment. Bientôt Jacquette fit un mouvement, rendit avec effort

l'eau qu'elle avait avalée, et les soins de sa mère achevèrent de la rappeler à la vie. Une fois rassurée sur l'existence de sa fille, la mère de Pierre et de Jacquette[45] se fit raconter ce qui leur était arrivé, et apprenant ce qu'elle devait à Toutou, elle le combla de caresses. Ce pauvre chien paraissait aussi heureux qu'elle; il se dressait sur le bord du lit de la petite fille[46], tournait sur elle des yeux pleins d'intelligence et de tendresse, lui léchait les mains, et les sentant remuer, sautait et aboyait pour marquer sa joie. Ce jour-là il ne quitta pas la maison. Le lendemain Jacquette était encore malade[47]; sa mère, par suite de la révolution qu'elle avait éprouvée, ne pouvait non plus quitter le lit, et le petit Pierre resta seul pour soigner deux malades. C'est alors que Toutou acheva de faire preuve d'intelligence et de reconnaissance. Le petit Pierre[48] se rendit avec lui au village; il lui avait mis un panier à la gueule, et le chien l'aida à rapporter les provisions. Le lendemain, il se hasarda à l'envoyer tout seul avec son panier, au fond duquel il avait déposé l'argent nécessaire. Toutou s'acquitta de sa commission avec beaucoup d'adresse. Les petits enfants du village ne lui donnaient plus de coups[49]; car Pierre

s'était empressé de raconter son aventure, et chacun caressait ce chien, qui paraissait tout fier de cette approbation générale. Pendant les quelques jours que la mère de Jacquette ne put sortir, Toutou fut ainsi l'approvisionneur de la maison dont il ne s'éloigna plus. Lorsque la mère de Jacquette put se lever[50], elle allait s'asseoir dans un fauteuil devant la porte de sa chaumière, et tandis que Pierre lui apportait ce qu'elle désirait manger, Toutou, assis devant elle, la tête appuyée sur ses genoux, lui léchait les mains et cherchait à lui exprimer toute sa joie de la voir levée et mieux portante[51]; puis il courait au lit de Jacquette à qui il faisait aussi des caresses, et revenait près de sa mère, donnant les marques les plus vives de sollicitude. Dès ce moment aussi il était devenu l'ami de la maison qu'il ne quitta plus; on lui arrangea[52] une petite cabane où il reposait la nuit; et le jour, quand Pierre et Jacquette purent reprendre leurs jeux et leurs travaux, il les suivait partout, et pleurait et grognait tristement quand il ne pouvait les accompagner. Il n'eut[53] plus heureusement occasion de leur donner de si grandes preuves de son dévouement, mais il leur donna toujours des preuves d'une grande intelligence et d'un grand attachement. Bien

souvent, lorsque le soir la mère de Pierre et de Jacquette allait s'asseoir avec eux sur sa porte, regardant Toutou qui venait se coucher à leurs pieds : „Vous voyez, mes enfants, disait-elle, ce que c'est que de faire le bien. Dieu" trouve toujours le moyen de le récompenser; si, au lieu d'accueillir Toutou et de partager votre déjeuner avec lui, vous lui aviez jeté des pierres comme les autres enfants, peut-être aujourd'hui Jacquette serait-elle perdue pour nous." Et tous trois comblaient de caresses le chien à qui Jacquette devait la vie.

II.

Questionnaire.

1 — Qu'est-ce que c'était que Pierre et Jacquette ?
2 — Comment leur mère se conduisait-elle avec eux ?
3 — Où allaient-ils après le travail de la journée ?
4 — Que faisait alors leur mère ?
5 — Qu'entendirent-ils un jour ?
6 — Que dit Pierre à sa mère ?
7 — Quelle réflexion fit la mère, quand Jacquette dit que les enfants qui poursuivaient le chien étaient méchants ?
9 — Que fit le chien quand il fut devant la chaumière ?
9 — Pourquoi les enfants du village le poursuivaient-ils ?
10 — Qu'auraient-ils dû faire au lieu de le battre et de lui jeter des pierres ?
11 — Pourquoi ce chien était-il crotté ?
12 — L'animal était-il en effet vieux et laid ?
13 — Pourquoi les enfants s'en allèrent-ils sans répondre ?
14 — Que dit la petite fille à sa mère ?

15 — Que fit le chien quand il n'entendit plus de bruit dehors?
16 — Quelle réflexion fit la mère?
17 — Qu'est-ce que celle-ci donna le lendemain à Pierre et à Jacquette?
18 — Où ces deux enfants allèrent-ils s'asseoir pour déjeuner?
19 — Que virent-ils pendant qu'ils mangeaient la soupe?
20 — Dans quelle attitude se tenait le chien?
21 — Quelle bonne pensée eurent alors les deux enfants?
22 — Que fit Pierre pour gagner la confiance du chien?
23 — Le chien accepta-t-il sans défiance ce qu'on lui présentait?
24 — Que fit-il quand il fut tout-à-fait apprivoisé?
25 — Que lui dit la petite Jacquette quand toute la soupe fut mangée?
26 — Le chien suivit-il les enfants à la maison de leur mère?
27 — Que dit la mère aux enfants lorsqu'ils racontèrent ce qui leur était arrivé?
28 — Que fit-elle lorsqu'ils partirent le lendemain pour déjeuner?
29 — Revirent-ils le chien ce jour-là, et accepta-il leur offre?
30 — Que se passa-t-il, à partir de ce jour, entre les enfants et le chien?
31 — Quand ils étaient en retard, comment trouvaient-ils le chien?
32 — A quoi néanmoins n'avaient-ils pu le déterminer?
33 — Qu'arriva-t-il un jour qu'ils étaient tous trois éloignés du lieu ordinaire de leurs jeux?
34 — Que voulut faire la petite Jacquette?
35 — Que lui arriva-t-il alors?
36 — Que fit le pauvre Toutou quand il les vit s'enfoncer dans l'eau?
37 — Que dit Pierre quand il fut sauvé?
38 — Qu'arriva-t-il quand le chien eut tenté un dernier effort?

39 — Comment était Jacquette quand elle sortit de l'eau et que disait Pierre?
40 — Que fit alors le bon Toutou?
41 — Quel sentiment éprouva la mère en reconnaissant le chien?
42 — Que se hâta t-elle de faire?
43 — A quoi reconnut-elle que sa fille vivait encore?
44 — Quels soins prodigua-t-elle à l'enfant?
45 — Que demanda-t-elle au petit Pierre, lorsque sa fille fut hors de danger?
46 — Que faisait le chien auprès du lit de la petite fille?
47 — Pourquoi Pierre eut-il deux malades à soigner le lendemain?
48 — Quelle preuve d'intelligence Toutou donna-t-il à cette occasion?
49 — Pourquoi les enfants du village ne battaient-ils plus le pauvre chien?
50 — Où alla la mère de Jacquette quand elle put se lever et quelle marque d'affection le chien lui témoignait-il?
51 — A quelle autre personne faisait-il encore des caresses?
52 — Qu'avait-on arrangé pour Toutou?
53 — Qu'est-ce qu'il n'eut plus l'occasion de faire depuis?
54 — Que disait la mère à propos du premier service que les enfants avaient rendu au pauvre chien?

III.

LA VEILLÉE.

Les derniers jours [1] de l'automne étaient arrivés, et avec eux le froid et le mauvais temps, mais aussi les longues veillées dont les récits charment les soirées d'hiver. Dans une des plus humbles et des plus propres maisons d'un village situé à vingt lieues environ de Paris [2], des enfants se pressaient autour du foyer pétillant, tout en écoutant le vent qui sifflait au dehors entre les branches desséchées des arbres et la [3] pluie qui fouettait les vitres, avec ce plaisir qu'inspire le repos, la sécurité, la vue des flammes qui dansent joyeusement dans la grande cheminée. Cette

joie toutefois semblait troublée par une certaine inquiétude qui se changea en une vive curiosité, quand la vieille mère de famille rentra et vint prendre sa place accoutumée auprès de la table dressée à côté de la cheminée, et sur laquelle se trouvaient encore les restes du souper.

— Eh bien! bonne maman[1], dit l'aîné des enfants, mon frère?

— Est maintenant raisonnable, il a enfin compris que si je lui refusais ma permission c'était dans son intérêt; Paul a un bon caractère, et demain il ne sera plus question de cette petite discussion.

— Mais enfin, maman, dit le plus âgé des deux garçons, enfant à la figure mutine et riante, pourquoi ne veux-tu pas permettre à mon frère d'aller[2] voir la grande ville dont on parle tant, dont on raconte tant de merveilles?

— C'est que j'ai plus d'expérience que lui, mon ami, et que[3] je sais tous les dangers qui l'entoureraient s'il se trouvait seul à Paris. Vous doutez encore, eh bien! écoutez-moi, et vous direz après si j'ai raison de craindre à la pensée de voir Paul partir pour Paris comme il le désire.

„Vous vous souvenez, il y a un an environ, combien vous fûtes étonnés[7] en voyant la maison de notre voisin Durand, qui était restée fermée depuis sa mort, envahie un jour par les hommes de loi, qui[8] vendirent d'abord tous les meubles, puis après la maison elle-même, sans que son fils, parti depuis huit mois, osât reparaître pour voir passer en des mains étrangères cette propriété qui appartenait depuis si long-temps à sa famille, où il avait été élevé, et[9] dans laquelle son père et moi nous avons joué quand nous étions encore des enfants comme vous. Eh bien! si Auguste Durand a perdu son patrimoine, si tous les amis qu'il avait le blâment[10], il faut en accuser la confiance imprudente qu'il avait en lui-même, puis aussi la faiblesse de son père.

„Auguste avait vingt ans[11]; il aimait assez le travail, il était intelligent, mais il ne voulait écouter aucun avis, pas même ceux de son père[12]; il se croyait assez sage pour se conduire seul dans les affaires les plus difficiles, et il hasardait les démarches les plus inconsidérées, présumant trop de son esprit et de ses forces. Aux observations qu'on essayait de lui faire[13], il répondait que la vieillesse tremblait toujours, qu'on ne gagnait qu'en risquant beau-

coup; il ne savait contenir aucune de ses volontés, quelque injuste qu'elle fût, ni maîtriser ses passions qui étaient très-violentes, et que son père, par une bonté poussée à l'excès, n'avait jamais réprimées. Enfin[14], il était fatigué de l'existence du village, il rêvait une vie plus brillante[15], une position plus élevée, ambition d'autant moins juste qu'il n'avait ni les talents, ni la fermeté suffisante pour parcourir une carrière si difficile. Une fâcheuse circonstance vint cependant seconder les désirs inquiets d'Auguste. Son père étant malade[16] eut de l'argent à toucher à Paris même, et il eut assez de confiance dans son fils pour le charger de cette commission. Cependant avant son départ il lui donna des conseils nombreux, l'engageant[17] à utiliser les recommandations qu'il lui donnait pour quelques-uns de ses amis, et à se laisser diriger par eux durant le court séjour qu'il devait faire à Paris.

„Au moment du départ, son père, vous vous le rappelez, était bien triste[18]; il suivit long-temps du regard la voiture qui s'éloignait; et, quand elle disparut entièrement, au revers de la côte, il rentra, regrettant presque la permission qu'il avait accordée. Il fut[19] plusieurs jours sans recevoir des nouvelles de son fils,

et Auguste dépassa beaucoup le terme qu'il avait marqué à son absence. Chaque matin, le pauvre Durand attendait la voiture; dès qu'elle paraissait[20], il interrogeait le conducteur, il regardait avec empressement, puis il venait me raconter ses inquiétudes. Un soir enfin que la pluie tombait avec force, il attendait comme de coutume[21], quand la diligence, que le mauvais temps avait retardée, s'arrêta devant lui; la portière s'ouvrit, et son fils descendit. Mais depuis un mois seulement qu'il était parti, combien il sembla changé! ses fraiches couleurs[22], l'air de santé étaient disparus de ses joues; il était pâle, défait, agité. Il aborda son père avec timidité, l'embrassa à peine et ils rentrèrent tous deux[23]; j'ignore ce qui se passa alors, mais ce fut sans doute bien grave, car, le lendemain, au lieu d'être rétabli par le plaisir de revoir Auguste, le père Durand gardait le lit[24], et quinze jours après son fils et quelques amis le conduisaient tristement à sa dernière demeure.

„Quand il s'était senti assez mal pour craindre pour sa vie, Durand, qui avait été mon voisin et un de mes meilleurs amis, me fit venir auprès de lui, et[25] j'appris alors qu'Auguste, à Paris, au lieu d'aller voir les

connaissances auxquelles son père l'avait adressé, s'était lié avec des jeunes gens qui étaient venus passer ici une partie de l'été : il avait de l'argent, il fut admis à partager leurs plaisirs; ils lui dirent[26] que c'était une folie de végéter dans un village, qu'il fallait tenter la fortune à Paris. Ces conseils fâcheux[27] troublèrent la tête de ce jeune homme; quand il vit sa bourse s'épuiser, il voulut essayer si le jeu pourrait la remplir, et il perdit la somme qu'il était allé recevoir pour son père; il fut alors forcé de revenir et d'avouer qu'il avait abusé d'un dépôt confié à son honneur. Son père lui en fit de vifs reproches; son amour-propre s'irrita[28] : il oublia la bonté que lui avait toujours témoignée le vieux Durand; il avait manqué à l'honneur, il manqua également aux devoirs les plus saints, et dans cette soirée il fut un mauvais fils. Quand il me raconta tous ces chagrins qui hâtaient sa fin, le pauvre Durand avait le pressentiment[29] que cette leçon, toute sévère qu'elle fût, ne corrigerait pas son enfant, et il avait, hélas! raison.

„Après la mort de son père, Auguste[30] vécut retiré, mais il était constamment agité du souvenir de la vie brillante de Paris, des plaisirs de toute sorte qu'elle offrait. Aussi abandonna-

t-il ses travaux habituels. Ce jardin, que son père cultivait avec tant de soin, qui produisait les premières et les plus charmantes fleurs du printemps, les meilleurs fruits de l'automne[31], fut négligé. Les belles allées sablées, garnies de chaque côté par les touffes parfumées des violettes, se remplirent d'une herbe parasite. Ces arbres, qui pliaient autrefois sous les fruits, se desséchèrent et moururent. Enfin, quand Auguste se décida à quitter pour toujours le village après bien des hésitations[32], cette maison, si bien tenue autrefois, ces terres fécondes qui avaient fait la joie de son père semblaient déjà frappées de ruine et de stérilité. Il partit sans voir personne[33], redoutant d'entendre des avis qui lui déplaisaient, et, depuis deux ans, il n'est pas revenu.“

La conteuse en était là de son récit, quand la porte d'entrée s'ouvrit, et Paul, le fils aîné de la famille, introduisit[34] un mendiant dont l'aspect annonçait la plus profonde misère. Chacun[35] s'était écarté avec méfiance à l'approche de ce malheureux, excepté Paul qui le soutenait, car ses forces semblaient presque épuisées. La vieille mère de famille après l'avoir examiné attentivement[36], parut frappée d'une surprise extrême mêlée de tristesse.

— Eh quoi, serait-il possible [37] ! est-ce vous, Auguste, mon pauvre enfant, que je revois ainsi ?

Le misérable jeune homme rougit et baissa le front.

— Oui, ma mère, continua Paul [38], c'est Auguste, notre voisin, mon ancien camarade ; il y a un instant, après que vous m'avez quittée, j'allais me coucher, quand j'entendis frapper légèrement à ma fenêtre ; j'ouvris [39], c'était Auguste qui venait nous demander un asile, et je l'ai fait entrer.

— Tu as eu raison [40], je n'oublierai jamais l'amitié que son père a eue pour moi. Auguste a été bien coupable, mais le repentir n'arrive jamais trop tard.

— Oh ! ne doutez pas de la sincérité de mon repentir, répondit Auguste qui s'était ranimé aux bons soins dont on l'entourait, la cruelle expérience que j'ai faite m'a pour jamais corrigé.

— Pauvre garçon, dit avec intérêt une grande et belle jeune fille, la sœur de Paul, qui jusqu'alors avait gardé le silence [41], vous avez donc été bien malheureux !

— Plus que vous ne sauriez croire : d'abord quand j'arrivai à Paris, tout parut me réussir [42] ;

quelques jeunes gens avec lesquels je m'étais lié lors de mon premier voyage m'accueillirent avec empressement[43], ils me faisaient partager tous leurs plaisirs, m'accompagnaient sans cesse, et cependant, en voyant aussi avec quel abandon ils puisaient dans ma bourse sans retenue, sans discrétion, j'aurais déjà pu douter de leur loyauté. La véritable amitié a plus de délicatesse. Mais cette société avait pour moi un danger bien plus grand[44]; ils étaient joueurs, et je fus bientôt plus ardent qu'eux-mêmes à poursuivre les chances du tapis vert. Cette passion fatale qui domine toutes les autres prit sur moi un empire irrésistible[45]; je rêvais des fortunes merveilleuses, je croyais toujours voir l'or s'amonceler devant moi; je désirais, hélas! la chose la plus impossible du monde, comme plus tard je l'ai vu[46], de grandes richesses, une haute position acquises sans travail et sans efforts. Quelquefois[47] je gagnais des sommes assez fortes, car le jeu sait vous attirer par des séductions qui vous conduisent toujours à votre ruine; plus souvent je perdais. Je n'avais plus d'autre occupation[48], je passais mes nuits à tenter le hasard; lorsque le jour arrivait j'allais me jeter tout épuisé sur mon lit pour reposer, et quand quelque échec considérable me ren-

dait le sommeil impossible[49], je me livrais à tous les excès en attendant que la funeste maison s'ouvrît. Deux années de cette existence eurent bientôt ruiné ma santé et ma fortune. Enfin un jour, oh! je ne l'oublierai jamais, je rentrai chez moi ayant perdu ma dernière pièce d'or[50], et on me remit à mon arrivée le jugement qui ordonnait la vente de mon patrimoine au bénéfice de mes créanciers. J'allai trouver mes amis; quand je leur racontai mon malheur[51], ils m'écoutèrent à peine; bientôt ils me reçurent avec réserve[52], et aucun d'eux ne songea à me rendre l'argent qu'ils m'avaient autrefois emprunté. Cependant un d'eux, paraissant me prendre en pitié, osa m'engager à chercher ma revanche, comme il disait[53], à faire des dupes, à me déshonorer. Oh! je m'arrêtai à temps, mais, que devenir? j'ai cherché à trouver du travail, personne n'avait confiance en moi[54]; ma réputation de joueur suffisait pour détruire les meilleures intentions, pour me faire refuser l'entrée des maisons les plus respectables. Je vécus ainsi pendant six mois[55] dans un état voisin de la misère, vendant pièce à pièce mes vêtements, les bijoux que j'avais pu conserver. Ces ressources s'épuisèrent, il me fallut prendre une résolution; je jetai avec terreur un regard sur le passé[56], je résolus enfin

de surmonter ma honte et de venir cacher mon repentir dans ce village; je partis à pied, le voyage fut pénible; je passai une nuit[57] au milieu des champs faute de pouvoir payer ma place dans une auberge, et quand je frappai à la fenêtre de Paul, depuis un jour je n'avais pas mangé. C'est une première expiation[58], je continuerai avec courage à réparer mes fautes, et la pensée de mon père me soutiendra dans mes efforts.

— Mon enfant, dit Marthe[59], la leçon que vous avez reçue a été bien sévère; mais à peine peut-on la regretter puisqu'elle vous aura rendu meilleur; votre exemple profitera sans doute à bien d'autres qui, sans cela, se seraient abandonnés aux brillantes erreurs qui vous ont séduit; allez vous reposer, Auguste; désormais vous êtes ici dans votre famille; et surtout espérez, puisque vous vous êtes repenti.

III.

Questionnaire.

---

1 — A quelle époque de l'année commence cette histoire ?
2 — Que se passait-il dans un village peu éloigné de Paris ?
3 — Faisait-il beau temps ?
4 — Que demanda-t-on à la vieille mère quand elle rentra dans la chaumière ?
5 — Où l'un des enfants voulait-il aller ?
6 — Pourquoi la mère ne consentait-elle pas à lui laisser faire ce voyage ?
7 — De quoi dut-on être surpris après la mort du voisin Durand ?
8 — Que firent les hommes de loi ?
9 — Qu'est-ce que la bonne mère avait fait dans cette maison quand elle était enfant ?
10 — Pourquoi Durand avait-il perdu son patrimoine ?
11 — Ce jeune homme était-il paresseux ?
12 — Pourquoi n'écoutait-il les avis de personne ?
13 — Que répondait-il aux observations qu'on lui faisait ?
14 — Se plaisait-il au village ?

15 — Que désirait-il donc?
16 — Quelle circonstance fâcheuse vint favoriser ses désirs inquiets?
17 — Quels conseils son père lui donna-t-il?
18 — Que fit le père Durand lorsque son fils fut monté en voiture?
19 — Reçut-il bientôt des nouvelles de son fils?
20 — Que faisait ce pauvre père lorsqu'il entendait passer la voiture?
21 — Qu'arriva-t-il un soir qu'il pleuvait bien fort?
22 — Le jeune homme avait-il conservé son air de santé?
23 — Sait-on ce qui se passa entre le père et le fils?
24 — Qu'arriva-t-il quinze jours après?
25 — Qu'avait raconté le père Durand avant de mourir?
26 — Quels conseils Auguste avait-il reçus des jeunes gens avec lesquels il s'était lié à Paris?
27 — Quel effet ces conseils produisirent-ils sur la tête de ce jeune homme, et que fit-il?
28 — Se montra-t-il respecteux et repentant lorsque son père lui fit des reproches?
29 — Quels étaient les pressentiments du pauvre Durand en faisant cette confidence à la grand'maman?
30 — Que fit Auguste après la mort de son père, et quels sentiments éprouvait-il?
31 — Dans quel état laissait-il son jardin, ses fleurs et ses arbres?
32 — Quel aspect présentait la maison de son père quand Auguste la quitta?
33 — Pourquoi ne voulut-il voir personne avant de partir?
34 — Quel personnage fut introduit dans la maison au moment même où la bonne maman racontait cette histoire?
35 — Qu'avait-on fait en voyant cet homme?
36 — Quel sentiment éprouva la vieille mère en le regardant?
37 — Que dit-elle à ce mendiant?
38 — Que répondit Paul, le fils aîné de la maison?
39 — Qui avait-il reconnu sous les haillons du mendiant?

40 — Pourquoi la vieille mère approuva-t-elle la conduite de son fils?
41 — Que lui dit la sœur de Paul?
42 — Avec qui Auguste s'était-il lié en arrivant à Paris?
43 — Que faisaient ces jeunes gens?
44 — Quel était le plus grand des dangers que lui offrait cette société?
45 — Quels rêves faisait le malheureux jeune homme?
46 — Quelle chose impossible désirait-il?
47 — Que lui arrivait-il quelquefois?
48 — Comment passait-il ses nuits et ses jours?
49 — Que faisait-il quand il avait perdu?
50 — Que trouva-t-il un soir en rentrant chez lui?
51 — Comment fut-il accueilli par ses amis quand il leur conta ses malheurs?
52 — A quoi ne songèrent-ils pas?
53 — Quelle proposition lui fit un de ces misérables?
54 — Que chercha-t-il à faire ensuite, et pourquoi les maisons respectables lui furent-elles fermées?
55 — Comment vécut-il pendant six mois?
56 — Quelle résolution prit-il enfin?
57 — Où passa-t-il une nuit? — Pourquoi?
58 — Que comptait-il faire plus tard?
59 — Que lui dit la bonne Marthe, et quelle proposition lui fit-elle?

IV.

PARESSE ET TRAVAIL.

Geneviève était une jeune villageoise des[1] environs d'Amiens ; mariée à un paysan laborieux comme elle, elle avait vu les premières années de son mariage[2] s'écouler au milieu de la joie et presque de l'aisance, le travail apportant chaque jour de quoi suffire aux besoins du lendemain. Pour comble de joie[3] elle eut un fils, et ce fils, qu'elle appela Philippe, devint désormais pour elle le centre de toutes ses affections. Le petit Philippe se portait à merveille et grandissait tous les jours. Pendant les quatre premières années[4], ce ne furent que

jeux et promenades, et Philippe s'en acquittait parfaitement. L'année suivante on commença à lui parler[5] d'apprendre à lire, et Philippe fit la sourde oreille. Son père revenait de temps en temps sur ce chapitre, mais aussitôt Philippe[6] prenait un air boudeur, et sa mère, qui ne voulait pas le voir attristé, se hâtait de dire[7] : Il est encore bien jeune; il apprendra, d'ailleurs; n'est-ce pas, Philippe, tu apprendras? Un oui à demi étouffé se faisait entendre, et ainsi se terminaient presque toutes les tentatives du père de Philippe pour l'amener au travail. Cependant chaque jour Philippe prenait de l'âge, et ce n'était pas seulement à lire que Philippe se refusait, mais[8] toute espèce de travail semblait lui répugner; que son père l'appelât pour le faire participer à ses travaux autant que lui permettaient ses faibles forces, Philippe[9] prétextait un mal quelconque pour s'en exempter. Enfin, il avait ainsi atteint l'âge de huit ans sans rien faire, sans rien apprendre; bien plus, ses jeux, d'abord innocents[10], étaient devenus nuisibles; il ne se passait pas de jour qu'il ne fît dans le village ce qu'il croyait être des espiègleries[11] : ouvrir les portes des basses-cours, faire enfuir les volailles et sauver les lapins, était un de ses plaisirs aussi bien que

voler des fruits, et il était, malgré son jeune âge, devenu la terreur de bien des chaumières. C'était vainement[12] que sa mère lui avait fait de fréquentes prières et son père de vifs reproches; prières ni reproches ne l'avaient touché. Un[13] accident arrivé au père de Philippe, pendant son travail, le fit tomber malade, et en peu de temps l'enleva à sa famille. Philippe pleura son père et le regretta sincèrement[14], car il n'avait pas un mauvais cœur. Il promit même à sa mère[15] d'être à l'avenir bien obéissant et bien studieux; mais il oublia vite ses promesses et reprit peu à peu ses habitudes de fainéantise. Sa mère, trop bonne pour lui, osait à peine lui faire des reproches[16] de peur de l'attrister, et Philippe serait resté toute sa vie ignorant et serait peut-être même devenu un mauvais sujet, suite naturelle de la paresse et de l'ignorance, sans[17] un événement qui faillit cependant être bien funeste.

Geneviève avait été frappée rudement par la mort prématurée de son mari, et sa santé, dès ce moment chancelante, avait encore dépéri[18] par suite du travail excessif auquel elle avait été obligée de se livrer pour soutenir elle et Philippe. Bien plus, chaque jour elle acquérait la conviction qu'elle n'y pouvait

suffire, et[19] le chagrin de ne trouver dans son fils aucune assistance, presque aucune consolation, car il était toujours hors de la maison, la fit enfin tomber gravement malade. Le médecin du village vint la visiter[20], lui déclara qu'elle avait une maladie très-sérieuse, et la fit aussitôt mettre au lit, puis partit en lui promettant de lui envoyer quelques médicaments. Pendant ce temps, Philippe, qui était loin de soupçonner sa mère si malade[21], était, selon son habitude, à courir de côté et d'autre; comme il revenait à la maison[22], il rencontra le médecin qui rapportait les médicaments nécessaires à sa mère. Le médecin connaissait Philippe: —[23] Mon garçon, lui dit-il, voilà deux petites bouteilles pour ta mère: celle-ci contient une potion pour boire deux fois par jour; celle-là une liqueur dont elle devra se frotter la partie malade. Surtout aie soin de ne pas te tromper et de ne pas lui donner à boire de ceci, car tu la ferais mourir. Philippe prit une bouteille de chaque main pour ne pas les confondre et[24] s'en revint au village un peu triste; car il fallait, pensait-il, que sa mère fût bien malade pour qu'on lui donnât des choses si dangereuses. En rentrant chez sa mère il la trouva en effet[25] couchée,

en proie à une fièvre ardente, et près de son lit[26] une vieille voisine qui était venue pour la soigner, car tout le monde l'aimait dans le village autant qu'on détestait Philippe. Après s'être informé de l'état de sa mère[27], Philippe voulut donner les deux fioles que lui avait remises le médecin; mais[28] dans son trouble il les avait posées sur une table, sans précaution : il ne pouvait plus distinguer laquelle des deux bouteilles contenait la potion. Le nom est écrit dessus, dit la vieille. Pour la première fois Philippe sentit le rouge lui monter au visage[29] en pensant qu'il ne savait pas lire. Eh bien! dit la vieille, est-ce que vous ne savez pas lire? — Mon Dieu, non, dit Philippe encore plus humilié de l'étonnement que manifesta la vieille. — En ce cas, dit-elle, allez demander à un voisin[30], car moi j'ai de trop mauvais yeux maintenant pour déchiffrer ces pattes de mouche, et votre mère est trop malade. Philippe aurait bien voulu se dispenser de cette commission, mais il n'y avait pas moyen de faire autrement. Ainsi donc, se disait-il tristement[31], voilà ce que c'est que de ne pas savoir lire, ou faire mourir ma mère, ou aller demander à un autre ce que je devrais savoir depuis long-temps, et m'exposer

par conséquent à de justes reproches. Oh! que tu avais raison, ma mère, de vouloir me faire apprendre. Tout en songeant ainsi, il était arrivé[22] près de la demeure de M. Durand, marchand de la ville, qui était venu établir dans ce village une fabrique où beaucoup de paysans, surtout de paysannes et leurs enfants, trouvaient à travailler dans les mauvais jours et se procuraient ainsi le moyen de suppléer à leurs travaux des champs. La porte du jardin était entr'ouverte, et Philippe[23] vit deux petits garçons qui jouaient ensemble. L'un d'eux, qui paraissait d'au moins deux ans plus jeune que Philippe, s'avança près de la porte[24]: — Savez-vous lire? lui demanda Philippe. — Oui, je sais bien lire. — Voulez-vous me dire ce qu'il y a là? parce que je ne peux pas le lire, dit Philippe en rougissant de voir un enfant si jeune plus instruit que lui[25]. — Il y a *pour boire*. — Je vous remercie, dit Philippe, et il s'éloigna en tenant avec soin la bouteille désignée. Cependant le coup avait porté. Le lendemain matin Philippe[26] sortit comme à son ordinaire, mais il n'alla pas jouer. A peu de distance de la maison[27] il s'arrêta derrière une haie, s'assit par terre, la tête dans les mains, et songea

qu'il ne savait pas lire; depuis la veille cette idée le tourmentait, et il se prit à pleurer. Mais bientôt: A quoi bon pleurer, se dit-il[38]; songeons plutôt au moyen d'apprendre vite, et aussitôt se frottant et s'essuyant les yeux, il se disposait à s'éloigner lorsqu'il entendit marcher de l'autre côté de la haie. La crainte d'être surpris pleurant l'engagea à rester caché, et bientôt le nom de sa mère prononcé près de lui excita toute son attention. C'était[39] le médecin qui causait avec M. Durand; tous deux allaient lentement, de sorte que Philippe put entendre une partie de leur conversation. — Hélas! oui, disait le médecin[40], Geneviève est malade, et très-malade, et je ne sais pas trop ce que cela peut durer. Mais n'a-t-elle donc pas de parents autour d'elle? — Eh! mon Dieu, non[41], elle n'a près d'elle que son petit garçon qui est bien le plus mauvais petit garnement que je connaisse. — Ah! oui, je l'ai rencontré hier. J'ai même été étonné de le voir si peu soigné et si malpropre; mais j'ai pensé que depuis la mort de son mari Geneviève n'était pas heureuse. — Elle le serait davantage que son garçon n'en serait pas mieux tenu. C'est un vaurien pour qui elle est trop bonne. Il est cause que dans ce moment je

n'ose rien faire pour elle[42], parce que je ne voudrais pas encourager la fainéantise de son fils. — Philippe n'en entendit pas davantage, mais il en avait bien assez cette fois[43]; il se laissa aller par terre et fondit en larmes; la veille son amour-propre seul avait été froissé, mais aujourd'hui c'était donc lui qui était la cause de la maladie de sa mère, et c'était à cause de lui qu'on ne lui venait point en aide.

A dater de ce jour il se fit dans les manières de Philippe un changement remarquable. On ne le rencontrait plus nulle part[44]; personne n'avait plus à se plaindre de lui, il répondait à tout le monde avec douceur et politesse; la vieille paysanne, qui ne quittait pas sa mère, était étonnée elle-même des soins et des prévenances de Philippe, et faisait son éloge à tout le monde. Enfin, après deux mois de maladie, la pauvre Geneviève[45] commença à revenir à la santé; elle put bientôt se lever, et, quand le soleil avait un peu échauffé l'air, Philippe[46] allait disposer en dehors de la chaumière un fauteuil avec des oreillers, et il y conduisait doucement sa mère, toute joyeuse des marques de tendresse de son fils. Elle commençait déjà à être assez forte lorsqu'un soir que Philippe était auprès d'elle : — Mon pauvre Philippe, lui

dit-elle[47], tu es encore bien jeune pour savoir ce que c'est que le besoin; cependant je crains de ne pouvoir suffire long-temps à nous deux. Voici une maladie qui m'a mise bien en arrière; il faut, aujourd'hui que je suis remise[48], payer les soins qu'on m'a donnés, tous les médicaments que j'ai pris. Outre cela, il me faut un peu d'argent pour vivre avant d'en avoir gagné d'autre. C'est bien triste pour moi[49] de vendre une partie du petit terrain qui nous appartient, mais il me paraît difficile de faire autrement. Une larme s'échappa de ses yeux, et Philippe pleura amèrement en voyant pleurer sa mère. Cependant, ajouta celle-ci, nous pourrons peut-être encore attendre, ne nous désolons pas à l'avance. Le lendemain c'était dimanche, il faisait un temps superbe; Geneviève alla comme à l'ordinaire prendre l'air dans son fauteuil. Près d'elle Philippe, qui[50] avait une blouse toute neuve, paraissait plus propre et plus gentil qu'il n'avait jamais été; Geneviève regardait avec complaisance l'air de joie et de bonheur répandu sur la figure de son fils. Philippe vint bientôt apporter à sa mère[51] une tasse de bouillon. — Mon bon Philippe, tu me soignes bien, lui dit sa mère. Il me semble que tu es changé en bien: je te trouve plus doux, plus complaisant, plus

gai, et aujourd'hui, par exemple, qui donc te rend si heureux? je te vois un air que je ne t'ai jamais vu, et il y a bien d'autres choses qui m'étonnent depuis quelque temps. D'où te vient, par exemple[52], cette belle blouse que tu portes en ce moment, et à qui dois-tu cela? — A personne qu'à moi, dit Philippe en se jetant au cou de sa mère et l'embrassant tendrement. — Ma bonne mère, lui dit-il, c'est une histoire qu'il faut que je te conte. — Alors Philippe raconta à sa mère[53] l'embarras dans lequel il s'était trouvé avec les deux fioles qu'on lui avait remises, puis la conversation qu'il avait entendue le lendemain et les sentiments qu'il avait éprouvés. — Je songeai, ma mère, comme je vous ai dit, à devenir meilleur, à travailler et à m'instruire. J'allai d'abord chez M. Durand[54], à qui je dis en pleurant que je voulais bien travailler s'il pouvait m'employer. Il ne le voulait d'abord pas croire, mais au bout de quelques jours il m'a fait des compliments[55], car je travaillais tant que je pouvais; puis, dans les moments de repos[56], j'allais jouer avec les enfants de M. Durand, qui m'avaient pris en amitié parce que je faisais tout ce qu'ils vou-

laient, et je tâchais, tout en jouant, qu'ils m'apprissent à connaître mes lettres. Enfin, j'ai fait des progrès. Hier, lorsque tu m'as parlé de vendre une partie de notre terrain, tu avais l'air si triste, que[17] je suis arrivé presque en pleurant chez M. Durand, qui m'a demandé ce que j'avais; je lui ai tout conté, et il m'a remis ceci qui me rend si heureux. — Alors Philippe tire de sa poche[18] un rouleau qu'il dépose sur les genoux de sa mère, — et il y a un papier que je peux te lire, maman, — s'écrie-t-il tout joyeux, et il lut. „Votre fils[19], ma bonne Geneviève, vous remettra une petite somme qui vous évitera de vous priver de votre petite terre, et vous permettra de reprendre vos travaux: ne m'en soyez pas reconnaissante; Philippe en a gagné déjà une partie et gagnera bientôt le reste. C'est un excellent garçon qui est bien changé depuis votre maladie, et qui est aujourd'hui digne de toute votre tendresse; il vous récompensera certainement un jour.“ — En entendant ces paroles, Geneviève pressa son fils sur son cœur et le couvrit de baisers. — Mon enfant, disait-elle[20], mon cher enfant, je remercie Dieu de m'avoir envoyé cette maladie, puisqu'elle a produit tant de bien.

A quelque temps de là Geneviève était complètement rétablie, et elle alla avec son fils remercier M. Durand, dont Philippe devint en quelques années un des meilleurs ouvriers de son âge.

IV.

Questionnaire.

1 — De quel pays était Geneviève et qui avait-elle épousé?
2 — Comment se passèrent les premières années de son mariage?
3 — Quel événement mit le comble à sa joie?
4 — Que fit le petit Philippe jusqu'à l'âge de quatre ans?
5 — De quoi lui parla-t-on la cinquième année?
6 — Que faisait-il quand son père insistait pour l'envoyer à l'école?
7 — Que disait sa mère?
8 — Philippe aimait-il le travail?
9 — Que faisait-il quand son père voulait le faire participer à ses travaux?
10 — Les jeux de Philippe étaient-ils toujours innocents?
11 — A quoi s'amusait-il donc?
12 — Que firent alors son père et sa mère?
13 — Qu'arriva-t-il au père de Philippe?
14 — Pourquoi Philippe pleura-t-il son père?

15 — Que promit-il à Geneviève, sa mère, et tint-il sa promesse ?
16 — Pourquoi sa mère n'osait-elle pas lui faire des reproches ?
17 — Qu'est-ce qui vint enfin arracher cet enfant à la paresse et à l'ignorance ?
18 — Pourquoi la santé de Geneviève avait-elle dépéri ?
19 — Qu'est-ce qui contribua à la rendre gravement malade ?
20 — Que dit le médecin qui vint la visiter ?
21 — Où était Philippe pendant ce temps-là ?
22 — Qui rencontra-t-il en rentrant à la maison ?
23 — Que lui dit le docteur ?
24 — Quels sentiments éprouvait Philippe en revenant auprès de sa mère ?
25 — Dans quel état la trouva-t-il ?
26 — Y avait-il quelqu'un avec elle ?
27 — Que dit Philippe en entrant et que voulut-il faire ?
28 — Pourquoi ne put-il pas distinguer la différence qui existait entre les deux bouteilles ?
29 — Que dit la vieille femme qui se trouvait auprès de Geneviève ?
30 — Pourquoi Philippe devait-il avoir recours au voisin ?
31 — Quelle réflexion fit-il alors ?
32 — Où se trouva-t-il bientôt ?
33 — Que vit-il dans le jardin ?
34 — Que demanda-t-il au plus jeune des deux garçons ?
35 — Qu'y avait-il d'écrit sur la bouteille ?
36 — Que fit Philippe le lendemain matin ?
37 — Où s'arrêta-t-il et que fit-il ?
38 — Quelle résolution prit-il alors, et qu'entendit-il auprès de lui ?
39 — Quels étaient les deux personnages qui parlaient ensemble ?
40 — Que disait le médecin ?
41 — Que lui répondit M. Durand, et quelles réflexions firent-ils tous deux au sujet de Philippe ?
42 — Pourquoi M. Durand ne faisait-il rien pour la pauvre Geneviève?

43 — Que fit le jeune Philippe en entendant cela, et quels remords éprouva-t-il ?
44 — Quel changement s'opéra dans la conduite de l'enfant à dater de ce jour ?
45 — Que fit la pauvre Geneviève après deux mois de maladie ?
46 — Quels soins Philippe prodiguait-il à sa mère ?
47 — Que lui dit celle-ci au bout de quelques jours ?
48 — Que devait-elle faire à présent qu'elle était guérie ?
49 — A quelle nécessité se trouvait-elle réduite ?
50 — Où se trouvaient la mère et le fils le jour suivant, et comment Philippe était-il habillé ?
51 — Qu'apporta-t-il bientôt à sa mère, et que lui dit celle-ci ?
52 — Qu'ajouta-t-elle à propos de la belle blouse et que répondit l'enfant ?
53 — Que raconta-t-il à sa mère ?
54 — Qu'était-il allé faire chez M. Durand ?
55 — Pourquoi celui-ci lui fit-il des compliments ?
56 — Que faisait Philippe dans les moments de repos ?
57 — Qu'avait-il fait lorsque sa mère avait parlé de vendre leur petit bien ?
58 — Qu'est-ce que Philippe tira de sa poche ?
59 — Que lut-il sur le papier que lui avait remis M. Durand ?
60 — Geneviève fut-elle bien heureuse, et que dit-elle à son fils ?
61 — Que fit-elle quand elle fut complètement rétablie ?

V.

ENFANCE COUPABLE,

VIEILLESSE MALHEUREUSE.

I.

Ernest et Sophie étaient frère et sœur ; Sophie était l'aînée [1] : c'était une charmante enfant, douce, obéissante et qui chérissait ses parents ; il y avait dans ses traits quelque chose de si candide et de si pur qu'on se prenait tout d'un coup à l'aimer. On n'en pouvait pas dire autant d'Ernest. Taquin, tapageur, il ne rêvait qu'espiègleries et malices. On l'avait [2] plus d'une fois surpris frappant sa sœur quand cette dernière refusait de se prêter à ses caprices. Ernest et Sophie

étaient les uniques enfants de M. et madame Albert. M. Albert[3] était un riche négociant de la rue Saint-Denis. Il avait[4] un associé qui lui inspirait toute confiance; il avait donc l'habitude de s'en reposer sur lui du soin de ses propres affaires pendant tout le temps de la belle saison[5], qu'il passait d'ordinaire à la campagne avec sa femme et ses enfants. Disons-le, M. Albert avait une prédilection toute particulière pour Ernest, et il s'aveuglait grandement sur ses défauts. „Ce n'étaient, disait-il[6], que de petits „travers d'enfance qui disparaîtraient facilement „avec le temps.“ Hélas! madame Albert était plus clairvoyante; mais Ernest[7], fort de la protection de son père, faisait peu d'attention à ses avis et suivait la pente de son mauvais caractère. Ernest et Sophie habitaient[8] une charmante propriété que leur père avait acquise dans les environs de Paris; là, Sophie, qui s'était fait aimer de tous les fermiers des environs[9], avait reçu de l'un d'eux un joli petit chien qu'elle soignait avec un naïve tendresse. Elle le prenait dans ses bras, le caressait, l'exposait aux rayons du soleil sur l'herbe fleurie et le couvrait de baisers; son petit chien, c'était son bonheur! Fritz[10] aboyait joyeusement, courait après sa jeune maîtresse quand elle

était gaie; s'il la voyait triste, il soupirait : mais en revanche on le voyait prendre aussitôt la fuite à l'approche d'Ernest[11], dont il était devenu le souffre-douleur. Sophie le protégeait alors autant qu'elle le pouvait contre les brutalités de son frère. Étendant son petit bras en avant, elle cherchait à repousser Ernest, qui[12], furieux alors, serrant les poings, grinçant des dents, se livrait avec une violence inouïe à toute la fougue de sa colère. Heureuse alors Sophie quand sa mère se trouvait là pour réprimer ces élans, car sans cela la pauvre petite recevait d'ordinaire les coups qu'Ernest destinait à Fritz.

Plusieurs années se passèrent ainsi. Sophie[13] avait grandi en grâce et en bonté; elle était citée comme un modèle aux jeunes filles de son âge.

Quant à Ernest, s'il y avait quelque chose en lui de changé, ces changements n'effleuraient que la surface; le fond était toujours le même, c'est-à-dire mauvais. Présomptueux[14] et ignorant, ayant tout effleuré sans avoir rien approfondi, il ne promettait à la société qu'un citoyen pour le moins inutile[15], sinon dangereux. Sa mère, pieuse et tendre femme, gémissait et pleurait sur ses erreurs sans pouvoir les redresser; son père, faible et n'ayant reçu qu'une éduca-

tion fort incomplète, se laissait facilement éblouir et abuser par ses faux raisonnements; Ernest se laissait donc aller tout à l'aise à la perversité de ses penchants. C'était déjà un mauvais sujet dans toute la force du terme.

II.

L'époque était arrivée où M. Albert quittait Paris pour aller passer les beaux jours à sa maison de campagne. Les bénéfices de l'année avaient singulièrement augmenté sa fortune déjà considérable[16]; il se disposait à liquider ses affaires et à se retirer du commerce. „Il avait „assez travaillé, disait-il[17], il était temps qu'il „pût enfin se reposer. D'ailleurs, n'avait-il pas „amassé pour ses enfants une dot suffisante!" Rien ne semblait devoir, en effet, déranger les plans qu'il avait conçus; sa fortune[18] était en dépôt chez l'un des plus riches banquiers de la capitale. Quant à ce qui lui restait de fonds engagés dans le commerce, c'était peu de chose. Le négociant en était là de ses projets, quand tout à coup un exprès lui apporte une lettre de Paris; en la lisant M. Albert[19] se trouble, pâlit et reste atterré : la foudre

tombant à ses pieds n'aurait pas produit un pareil effet! Son associé lui mandait de revenir en toute hâte à Paris[20], que son banquier avait disparu laissant un déficit de plusieurs millions. M. Albert était ruiné. Oh! adieu maintenant ses espérances d'une vieillesse paisible, heureuse! Il partit, mais ce coup l'avait brisé[21] : il ne put résister à cet effroyable désastre; une fièvre violente se déclara et l'emporta avant de lui avoir laissé le temps de mettre ordre à ses affaires. Il mourut en bénissant ses enfants et[22] en donnant à Ernest la mission de relever son crédit ébranlé. Ernest donna quelques larmes à la mémoire de son père, puis il oublia bientôt ses sages recommandations[23] : le malheureux se livra aux plus folles prodigalités; il eut bientôt dévoré les quelques mille francs qui devaient servir à reconstruire sa fortune, ainsi que celle de sa sœur.

Quant à Sophie[24], elle avait reçu avec résignation les coups dont il avait plu à Dieu de la frapper. Sa mère avait perdu toute son énergie; elle n'avait pu qu'opposer de faibles et par conséquent d'inefficaces remontrances à la coupable folie d'Ernest.

L'abîme se creusait de plus en plus sous les

pas de cette famille infortunée. Déjà[25] d'impitoyables créanciers réclamaient impérieusement le montant des sommes qui leur étaient dues. La conduite dissipée du fils de l'ancien négociant avait détruit toute confiance. Pour échapper aux poursuites dont on le menaçait[26], Ernest s'enfuit, abandonnant sa sœur et sa mère sans ressource, sans protecteurs et dans le plus affreux dénûment : il se fit soldat.

Cependant Sophie sentit grandir en elle son courage avec l'infortune. Le travail ne déshonore pas, il élève et ennoblit. Elle savait[27] coudre, broder, tailler, faire des robes, des bonnets et des chapeaux. Bientôt elle se rendit habile, les pratiques arrivèrent en foule; son histoire se répandit, les plus grandes dames voulurent la voir[28], sa conversation, tout à la fois modeste et annonçant une instruction aussi solide que variée, les intéressa; bref elle devint la couturière à la mode. Un[29] parti avantageux s'offrit, et Sophie n'eut bientôt plus que le souvenir des malheurs qu'elle avait éprouvés. Nous n'avons pas besoin de dire que madame Albert[30] fut constamment l'objet de son amour et de sa vénération; qu'entourée des attentions les plus assidues, les plus délicates, elle trouvait dans la tendresse et la piété filiales de

Sophie un puissant adoucissement à l'amertume de ses douleurs[21] : la pauvre mère ne pouvait oublier son malheureux fils. Elle mourut sans le revoir[22], sans pouvoir savoir ce qu'il était devenu; les recherches que fit Sophie à cet égard demeurèrent sans résultat.

III.

De longues années s'étaient écoulées; Sophie, devenue madame Dujardin, avait une nombreuse famille qu'elle élevait dans la crainte de Dieu et l'amour du travail[23]; elle était heureuse et voyait s'avancer sans frayeur le moment où elle irait chercher au ciel la récompense de ses vertus.

Elle se plaisait à raconter à ses enfants déjà grands[24] l'histoire de sa jeunesse; dans ce récit figurait naturellement Ernest, dont elle ignorait le destin. Son odieuse conduite, résultat de ses défauts d'enfance[25], était pour eux un exemple qui les tenait en garde contre les mauvais penchants qui auraient pu se déclarer en eux. Souvent aussi Sophie donnait des larmes au souvenir de son frère, car ses torts n'avaient point détruit toute affection dans son cœur. Elle

le plaignait[36], car s'il vivait encore il devait être bien misérable et elle aurait voulu soulager son infortune. Parfois une idée affreuse s'offrait à son esprit. Son frère, sans religion, sans principes[37], ne s'était-il pas jeté dans les derniers désordres? Du vice au crime, il n'y a qu'un pas.

Un jour, on entendit un grand bruit dans la rue[38]; c'était la foule qui s'était amassée autour d'un vieux chiffonnier qui venait de tomber sans connaissance en face du magasin de madame Dujardin. Quelques personnes charitables l'avaient soulevé dans leurs bras. A sa pâleur livide, à sa maigreur[39], il était facile de voir que cet homme succombait aux angoisses de la faim. Madame Dujardin[40] le fit transporter dans l'arrière-boutique, et là tous les soins lui furent prodigués. Bientôt il rouvrit les yeux et[41] dévora les aliments qu'on lui présenta. Lorsque grâce à ces secours il eut senti renaître ses forces, il remercia d'une voix triste madame Dujardin.

— Merci, lui dit-il[42], madame, du service que vous m'avez rendu; j'allais mourir, hélas! C'eût été peut-être un bien!

Ces paroles excitèrent vivement la curiosité de la bonne Sophie[43]; elle lui demanda ce qui le faisait raisonner ainsi.

— L'histoire de ma vie serait trop longue à vous raconter, ma chère dame, lui répondit-il[44]; d'ailleurs elle réveillerait en moi de trop cruels souvenirs. Qu'il vous suffise de savoir que si je me trouve dans une si déplorable situation[45], c'est moi seul que je dois accuser. Le ciel m'a justement puni. J'ai été mauvais fils, mauvais frère; je n'ai jamais suivi que les inspirations du mal; j'ai dissipé ce qui restait du patrimoine de mon père; je me suis enfui loin de ma mère et de ma sœur dont j'avais anéanti les dernières espérances, et je me suis fait soldat[47]; je suis sorti de l'armée sans grade, sans pension, criblé de blessures; je n'ai pu même obtenir une place aux Invalides[48], tant j'avais été mal noté. Ne connaissant aucun métier, incapable d'ailleurs de me livrer à aucun travail qui exigerait un corps robuste[49], j'ai été contraint de me faire chiffonnier. Oh! depuis ce temps, j'ai bien fait des retours sur moi-même, j'ai bien gémi sur mes erreurs, mais il était trop tard.

Les circonstances de ce récit avaient singulièrement ému Sophie.

— Ne m'avez-vous pas dit que[50] quand vous prîtes la fuite vous aviez encore votre mère et une sœur? Depuis votre retour, n'avez-vous

fait aucune recherche pour savoir ce qu'elles étaient devenues ?

— D'abord[51] la honte m'a retenu, répliqua le chiffonnier ; puis ensuite j'ai pris quelques informations : mais un si long espace de temps s'était écoulé depuis notre séparation, que je n'ai pu recueillir aucun indice.

— Mais comment s'appelait votre sœur[52], quel est votre nom à vous-même ?

— Ma sœur s'appelait Sophie ; mon nom, à moi, c'est Ernest Albert.

A ces mots, Sophie se jeta vivement dans les bras de l'infortuné, muet de surprise.

— Ernest Albert, s'écria-t-elle, Ernest Albert[53] !... Vous êtes mon frère, c'est moi qui suis Sophie, cette Sophie que vous avez cherchée vainement.

Cette reconnaissance semblait au pauvre chiffonnier n'être qu'un rêve ; mais ce rêve ne tarda pas à se dissiper, et il vit bientôt que c'était la réalité.

Sophie[54] le prit chez elle, du consentement de son mari, et pourvut à tous ses besoins. Ernest Albert vit ainsi la fin de sa vieillesse, jusqu'alors si misérable, couronnée de bien-être et de contentement. Mais si par hasard un des enfants de sa sœur se laissait dominer par une

influence mauvaise et commettait quelque faute[55], Ernest l'appelait, lui racontait quelque trait de sa vie propre à le corriger; et lui montrant ses cheveux blancs, il lui disait d'une voix triste et solennelle :

— Mon ami[56], souviens-t'en bien : „Enfance coupable, vieillesse malheureuse."

V.

Questionnaire.

---

1 — Quelle différence y avait-il entre le caractère de Sophie et celui de son frère Ernest?
2 — Que lui avait-on vu faire plus d'une fois?
3 — Qu'est-ce que c'était que M. Albert?
4 — Pourquoi ne s'occupait-il pas de ses propres affaires, et que faisait-il pendant la belle saison?
5 — Avait-il une égale tendresse pour ses deux enfants?
6 — Que disait-il quand on parlait des défauts de son fils?
7 — Pourquoi Ernest ne se corrigeait-il pas de ses mauvaises habitudes?
8 — Où demeuraient les deux enfants?
9 — Qu'est-ce que les fermiers des environs avaient donné à Sophie?
10 — Que faisait le petit chien quand il était avec Sophie? Et avec Ernest?
11 — Pourquoi fuyait-il ce garçon?
12 — Que faisait Ernest quand on l'empêchait de maltraiter le chien?

13 — Les bonnes qualités de Sophie se développèrent-elles avec l'âge?
14 — En était-il de même d'Ernest?
15 — La mère approuvait-elle la conduite de son fils?
16 — Que voulut faire M. Albert quand sa fortune lui parut assez considérable?
17 — Que disait-il à ce sujet?
18 — Où avait-il déposé sa fortune?
19 — Quelle sensation éprouva M. Albert en recevant une lettre de Paris?
20 — Pourquoi son associé lui mandait-il de revenir en toute hâte à Paris?
21 — Supporta-t-il avec courage cet affreux désastre?
22 — Que recommanda-t-il à son fils avant de mourir?
23 — Ernest suivit-il les recommandations de son père?
24 — Comment Sophie avait-elle accepté ce malheur?
25 — Pourquoi les créanciers d'Ernest devinrent-ils impitoyables?
26 — Que fit le jeune homme pour échapper à leurs poursuites?
27 — Quels talents utiles Sophie possédait-elle?
28 — Pourquoi obtint-elle une grande vogue?
29 — Que se présenta-t-il bientôt pour elle?
30 — Qu'est-il inutile d'ajouter relativement à sa mère?
31 — Quel souvenir poursuivait toujours cette pauvre femme?
32 — Eut-elle des nouvelles de son fils avant de mourir?
33 — Sophie fut-elle heureuse dans son ménage?
34 — Que racontait-elle à ses enfants, et quel nom figurait dans ses récits?
35 — Quel exemple mettait-elle devant leurs yeux?
36 — Pourquoi pleurait-elle quelquefois, et qu'aurait-elle voulu faire pour son frère?
37 — Quelle affreuse idée se présentait quelquefois à son esprit?
38 — Pourquoi entendit-on un jour un grand bruit dans la rue?
39 — Qu'était-il facile de reconnaître en voyant la pâleur et la maigreur de cet homme?

40 — Que fit madame Dujardin?
41 — Que fit ce malheureux quand il eut rouvert les yeux?
42 — Que dit-il à la dame qui l'avait secouru?
43 — Que lui demanda la bonne Sophie?
44 — Pourquoi ce malheuruex n'aimait-il pas à raconter l'histoire de sa vie?
45 — A qui attribuait il ses malheurs?
46 — De quelles méchantes actions s'accusait-il?
47 — Comment était-il sorti de l'armée?
48 — Pourquoi n'avait-il pu obtenir une place aux Invalides?
49 — Quel métier avait-il été obligé de faire?
50 — Que lui demanda Sophie relativement à sa mère et à sa sœur?
51 — Pour quelles raisons n'avait-il pu recueillir aucun indice à leur sujet?
52 — Que lui demanda madame Dujardin?
53 — Que fit-elle en entendant les noms d'Albert et de Sophie?
54 — Que devint alors Ernest Albert?
55 — Que faisait-il quand un des enfants de sa sœur commettait quelque faute?
56 — Et que disait-il en montrant ses cheveux blancs?

VI.

ÉGOISME ET BON CŒUR.

J'aperçus un jour deux enfants de dix à douze ans et bien vêtus[1] qui jouaient ensemble au cerceau. L'un d'eux avait une physionomie[2] franche, ouverte, sa bouche semblait sourire de bonté. L'autre, au contraire[3], avait un de ces visages sombres, décomposés, qui dans un âge si tendre, où les douleurs de l'âme n'ont pu s'empreindre à l'extérieur, dénotent un caractère déjà féroce ou tout au moins égoïste.

Vous ne sauriez croire, enfants, combien il est difficile de cacher sous nos traits[4] ce qui se passe en dedans de nous. L'homme de gé-

nie[5] a l'œil ardent ou méditatif, et son front semble s'élargir en raison des créations qu'il vient de rêver. L'homme inactif et qui n'a pas pensé au travail dès son enfance[6] a l'œil inerte et stupide; son front ne prend pas plus de développement que son esprit, et rien qu'à le voir on peut dire : „Voilà un ignorant.“

— Alphonse[7], vois donc ces trois petits pauvres qui semblent venir vers nous pour nous demander l'aumône! dit en s'arrêtant l'enfant au doux sourire à[8] l'autre enfant qui lui répondit d'une voix sèche et sans interrompre ses jeux :

— Qu'est-ce que ça me fait, à moi?

— Mais je crois qu'ils pleurent, reprit le premier.

— Et moi je m'amuse, continua de même Alphonse; et je n'aime pas les pauvres, parce qu'ils sont tous laids et qu'ils me font peur.

— S'ils avaient de beaux habits comme nous, répliqua le premier enfant[9], ils seraient aussi beaux que nous, mais ils n'ont pas d'argent pour en acheter.

— Qu'ils en gagnent, interrompit brusquement Alphonse avec sa voix insultante.

— Mais, mon bon monsieur[10], ça vous est facile à dire, à vous à qui votre maman ne

refuse rien et qui jouez du matin au soir, repartit le plus grand des trois pauvres qui s'était approché et qui avait entendu la fin de ce dialogue. Pourtant, quoique je sois bien jeune et d'une santé bien chétive[11], je ne demanderais pas mieux que de travailler pour gagner ma vie, celle de mon pauvre vieux père, ainsi que de mon frère et de ma petite sœur que vous voyez; mais faute d'ouvrage[12] on a renvoyé beaucoup de monde de la filature où nous travaillions, et, comme nous sommes petits et faibles, on nous a renvoyés des premiers. Voilà pourquoi je mendie, mon bon monsieur, et ça me fait grand' honte; et ça me fait pleurer[13], car mon père, qui est un vieux soldat, ne m'avait pas accoutumé à demander mon pain.

— Charles, dit Alphonse à son petit camarade en cherchant à étouffer le remords et la pitié qui s'élevaient dans son cœur; Charles[14], je m'ennuie ici; viens acheter des gâteaux à cette bonne femme que voilà là-bas.

Charles jeta sur Alphonse un regard de reproche que celui-ci ne comprit pas.

— Les gâteaux[15] ne me tentent pas, moi, lui répondit-il, quand je vois des pauvres qui meurent de faim.

Et en même temps il tirait de sa poche[16] une pièce de dix sous qu'on lui avait donnée le matin pour ses menus plaisirs, et il la glissait[17] avec tant de délicate bonté dans la main du petit pauvre, que vous eussiez douté lequel des deux offrait ou acceptait le service.

— Je n'ai que cela pour le moment; mais, ajouta-t-il[18] avec intention et comme pour procurer à son ancien camarade l'occasion de réparer sa faute, Alphonse en a autant.

Un léger grincement de dents qu'il ne put contenir marqua le dépit de ce dernier, qui, pris par son orgueil et nullement par son cœur[19], jeta sa pièce de dix sous aux pieds du pauvre avec un geste qui témoignait assez qu'il craignait[20] de toucher à ses mains noircies par la misère.

Le pauvre[21] ne la ramassa pas; mais avec la manche en lambeaux de son vêtement de bure il essuya une grosse larme qui roulait sur sa joue.

Alphonse[22] était un de ces êtres sans âme qui ne donnent que pour éviter les importunités, et dont les bienfaits insultants tuent plutôt qu'ils ne rendent à la vie.

Charles[23] releva l'argent et balbutia quelques paroles d'excuses en faveur de son ami,

qu'il condamnait en lui-même, et voulut engager le pauvre à recevoir ce nouveau secours.

— Oh non! mon bon petit monsieur, répondit celui-ci entre deux sanglots[24], je reçois ce qu'on me donne, mais pas ce qu'on me jette. Je garde les dix sous que vous m'avez donnés de si bon cœur, vous, pour mon père qui a faim, et pour mon frère et ma petit sœur. Pour moi, je mangerai quand il plaira au bon Dieu.

Les trois petits pauvres s'éloignèrent.

A quelque temps de là[25], comme ils glanaient dans les champs, Alphonse vint à passer de nouveau près d'eux. Il n'eut garde d'avoir l'air de les reconnaître. Mais une vue soudaine devait bientôt le forcer à rabattre de son orgueil. Sa physionomie se contracta de terreur, et, avec un mouvement nerveux qui parlait à défaut de sa voix suspendue par l'effroi[26], il alla se précipiter pour se sauver dans les bras de celui-là même dont le contact lui eût semblé une humiliation, une flétrissure une minute auparavant.

En effet[27], une vipère avait montré sa tête à l'ardeur du soleil, et, dans ses rapides détours, était arrivée jusqu'aux pieds d'Alphonse comme un châtiment d'en haut. Alors il avait

cherché le premier appui, le premier défenseur venu.

Le petit pauvre n'entendait pas user de représailles, à ce qu'il paraît, car se dégageant des bras d'Alphonse[28], il s'élança d'un seul bond vers la vipère, dont il froissa la tête de son pied nu.

Et lui-même, sans jeter un cri qui témoignât de sa douleur, il alla tomber au pied d'un arbre. En écrasant le reptile[29], il avait reçu la blessure qui semblait destinée à l'égoïste Alphonse.

Le croiriez-vous! après cet immense service que venait de lui rendre le petit pauvre qu'il avait si lâchement insulté[30], Alphonse ne se montra pas envers lui moins cruel qu'auparavant. Il s'en éloigna et le laissa entre son frère et sa sœur bien désolés[31], mais qui ne savaient quel moyen employer pour calmer la douleur causée par la cruelle piqûre. Si les lois humaines pouvaient punir les intentions, les crimes intérieurs[32], l'égoïste devrait être châtié à l'égal des plus grands coupables. Rien de noble n'entre dans sa nature : il est pétri de boue. Il ignore la charité, oublie la reconnaissance; et à l'heure du danger, lui qui n'a jamais sauvé personne, il crie à tout le monde : „Sauvez-

moi!“ Et si vous n'accourez pas à ce mot, il vous accuse, il vous donne tous les noms qui lui appartiennent, il vous nomme cruel; car ce qu'il ne comprend pas en lui-même, la générosité, il la comprend dans les autres. Heureusement, le bon Charles n'était pas loin. Dès qu'Alphonse lui eut raconté sa frayeur et ce qui s'était passé[33], sortant de son caractère il s'écria :

— Et tu as quitté ton sauveur! Lâche que tu es! Va-t'en! Je ne suis plus ton ami!

Qu'est-ce que ça me fait? repartit encore celui-ci, qui n'avait jamais tenu à l'amitié de Charles qu'autant qu'elle était utile à ses jeux. Aussi bien[34] l'heure du déjeuner est venue, et maman me gronderait si je restais ici plus longtemps.

— Et la mienne m'embrassera, répondit Charles, si je lui apprends la cause de mon retard.

Charles[35] courut du côté du pauvre enfant si grièvement blessé, par le fait même de son généreux mouvement pour un être qui en valait si peu la peine. Quant à celui-ci, quant à Alphonse, il s'en alla. Qu'il aille! il n'appartient plus qu'indirectement au reste de mon histoire. La fin du tableau pourra être triste encore; mais cette tristesse aura ses douceurs et ses joies, et désormais du moins ne sera pas

obscurcie, flétrie par le hideux caractère d'un enfant égoïste qui[36] ne s'aperçoit pas que, si le pauvre porte des traces de sa misère sur son corps, il porte, lui, des ulcères plus dégoûtants sur son cœur : car, mes enfants, le cœur a ses haillons comme le corps.

La douleur du petit pauvre ne diminuait pas. Loin de là, elle augmentait de moment en moment[37], car la blessure aurait demandé à être brûlée au plus vite. Charles avait enveloppé le pied malade avec son mouchoir; mais, comme les autres enfants, il était bien en peine du parti qu'il fallait prendre, lorsqu'un promeneur, passant près de là, leur demanda ce qu'ils avaient. Sur l'explication qui lui fut donnée[38], il dit qu'il n'y avait d'autre remède pour le blessé que de le conduire à l'hôpital de la ville. A ces mots, le petit pauvre fondit en larmes, non qu'il redoutât d'aller dans un hospice, mais[39] parce qu'il entrevit que son mal était plus grand qu'il n'avait cru d'abord, et parce qu'il songeait à son vieux père, qui l'attendait et qui avait faim.

— Oh! il n'ira pas à l'hôpital, dit aussitôt Charles, qui ne connaissait pas bien encore la cause des pleurs de l'enfant[40], je le conduirai plutôt chez ma mère, qui ne refusera certaine-

ment pas de le recevoir et de le faire guérir chez elle.

— Et mon père! mon pauvre père! murmura l'enfant avec un gros soupir.

— Demeurez-vous bien loin? demanda Charles éclairé tout à coup par cette plainte touchante.

— A une demi-heure de marche de la ville, répondit le pauvre.

— Alors, monsieur.... ajouta Charles en se tournant du côté du promeneur qui les avait interrogés.

Mais[41] le promeneur était déjà bien loin. C'était[42] un de ces êtres insouciants qui ne sont jamais occupés que d'eux-mêmes. Il avait machinalement questionné ces enfants uniquement[43] pour satisfaire sa curiosité et sans plus s'inquiéter d'eux. C'était un de ces êtres enfin[44] qui ont eu le caractère d'Alphonse dans leur jeunesse, et qui plus tard sont devenus des membres dangereux ou tout au moins inutiles de la société.

— Je suis plus fort que votre frère[45], placez-vous sur mon dos, dit Charles au pauvre enfant sans perdre courage, je vous ramènerai chez vous. Je voulais prier ce monsieur[46] de m'aider et de me ramener ensuite chez ma mère.

Mais je n'aurai pas besoin de lui et je retrouverai bien ma route tout seul.

Touché de tant de bonté d'âme, le pauvre, après bien des difficultés[47], consentit enfin à se placer sur le dos de Charles. Tout haletant de fatigue sous son pieux fardeau, le digne enfant arriva au terme de son voyage.

Le vieillard était à la porte de sa cabane, et du plus loin qu'il aperçut Charles :

— Soyez béni, s'écria-t-il[48], vous qui me rapportez mon fils!

Il gémit un instant sur le malheur qui était arrivé à son enfant chéri; mais, le médecin du village[49] ayant trouvé la blessure légère et facile à guérir, il se livra tout entier au plaisir de remercier son jeune et généreux bienfaiteur. Charles[50], se dérobant aux éloges dont l'accablaient les bons paysans des environs, songea à retourner à la ville. L'un d'eux se chargea de le ramener à sa mère[51], qui versa des larmes de joie en apprenant de la bouche du paysan la cause d'un retard qui l'avait tant inquiétée! La mère de Charles le conduisit elle-même chaque jour[52] à la demeure des trois petits pauvres, à qui il portait[53] l'argent que lui méritaient sa sagesse et son travail et de

qui il fit désormais en quelque sorte ses frères et sœur d'adoption.

Pour Alphonse, Charles cessa entièrement de le voir[34]; et plaise au ciel que la fortune ne l'abandonne jamais! car, ainsi que tous les cœurs froids et égoïstes, du jour où il tombera dans le malheur il ne trouvera pas un ami qui partage son pain avec lui, et qui pour le soulager prenne moitié de sa souffrance et moitié de ses pleurs.

VI.

Questionnaire.

1 — Que faisaient les deux enfants que l'auteur aperçut un jour?
2 — Comment était la physionomie d'un de ces enfants?
3 — Et l'autre, quel contraste présentait-il?
4 — Qu'est-ce qu'il nous est difficile de cacher sous nos traits?
5 — A quels signes reconnaît-on l'homme de génie?
6 — Qu'est-ce qui, au contraire, caractérise l'homme inactif, et que peut-on dire en le voyant?
7 — Que dit l'un de ces enfants en voyant venir trois petits pauvres?
8 — L'autre enfant se montra-t-il également compatissant, et que répondit-il à son camarade?
9 — Quelles réflexions fit l'enfant généreux en remarquant l'état délabré des habits des trois petits pauvres?
10 — Que répondit l'aîné des trois mendiants à l'observation insultante d'Alphonse?
11 — Qu'aurait-il désiré pouvoir faire?
12 — Pourquoi se trouvait-il sans ouvrage?

13 — Pourquoi avait-il été forcé de mendier?
14 — Que dit le méchant Alphonse pour rompre l'entretien?
15 — Charles consentit-il à acheter des gâteaux?
16 — Que tira-t-il de sa poche?
17 — Comment s'y prit-il pour offrir cette pièce au petit mendiant?
18 — Dans quelle intention dit-il qu'Alphonse possédait aussi une pièce de dix sous?
19 — Que fit Alphonse alors?
20 — Que paraissait-il craindre en jetant ainsi sa pièce?
21 — Cette manière de lui faire l'aumône plut-elle au petit mendiant?
22 — Quelles réflexions l'auteur fait-il à propos de la dureté d'âme du jeune Alphonse?
23 — Que fit alors le petit Charles?
24 — Que dit le mendiant en refusant la pièce?
25 — Que faisaient les trois petits pauvres lorsque Alphonse passa un autre jour auprès d'eux?
26 — Qu'éprouva bientôt le méchant enfant et que fit-il?
27 — Qu'est-ce qui avait donc causé cette frayeur?
28 — Que fit le petit pauvre en voyant l'animal?
29 — Que lui était-il arrivé en écrasant le reptile?
30 — Alphonse fut-il touché de l'action généreuse de son libérateur?
31 — S'empressa-t-il de venir à son secours?
32 — Tâchez de reproduire le tableau que l'auteur fait de l'égoïsme?
33 — Que dit Charles en apprenant la honteuse conduite d'Alphonse?
34 — Quelle raison ce dernier allégua-t-il pour se rendre chez ses parents?
35 — Que fit Charles aussitôt?
36 — Qu'est-ce que l'auteur dit encore de l'égoïsme?
37 — Qu'aurait-il fallu faire pour calmer la douleur du petit pauvre?
38 — Que dit un promeneur en apprenant le funeste accident?
39 — Pourquoi le petit pauvre se mit-il à pleurer?
40 — Où Charles voulait-il le conduire?

41 — Le promeneur était-il resté avec les enfants ?
42 — Quel était donc cet homme ?
43 — Pourquoi avait-il questionné les enfants ?
44 — Quel devait être son caractère dans sa jeunesse ?
45 — Que dit Charles au pauvre enfant blessé ?
46 — Que voulait-il demander au promeneur ?
47 — Le petit pauvre accepta-t-il l'offre de Charles ?
48 — Que dit le père du blessé en le revoyant ?
49 — Quel fut l'avis du médecin du village ?
50 — Charles se montrait-il fier de sa belle action ?
51 — Que fit sa mère en le voyant revenir ?
52 — Où conduisait-elle son fils chaque jour ?
53 — Que portait-il aux petits pauvres ?
54 — Qu'est-ce que l'auteur dit du méchant Alphonse ?

VII.

LA PUISSANCE DE LA PRIÈRE.

Dans une petite ville espagnole, située au milieu d'une gorge que dominaient des forêts pleines d'ombre[1], il y avait une hôtellerie où se rendaient nécessairement tous les voyageurs qui passaient[2], car elle était la seule du lieu et des environs. L'aubergiste d'ailleurs et sa femme étaient de braves gens[3], qui conservaient la sympathie de tous ceux dont ils avaient reçu la visite. A l'époque[4] de la fête patronale de l'église, principalement, on s'empressait de se rendre chez eux[5], sachant que l'on y trouverait bonne table et bonne mine. Le jour de la

fête du saint patron[6] était aussi celui de la première communion des enfants du pays. Cette année, la fille même de l'aubergiste, nommée Antonia[7], devait être du nombre des premières communiantes. Elle entrait dans sa treizième année. L'auguste cérémonie étant accomplie, l'aubergiste, pour couronner ce jour de fête[8], fit asseoir, autour de plusieurs tables, non-seulement ses amis et ses proches, mais encore tous les voyageurs qui se trouvaient dans son hôtellerie[9], voulant, disait-il, que tout le monde fût heureux de son bonheur. Parmi les convives, se trouvait[10] une riche Anglaise qui venait tous les trois ou quatre ans en Espagne pour voir une de ses sœurs qui s'y était mariée. Déjà plusieurs fois elle était descendue dans l'hôtellerie[11]; il était aisé de voir qu'elle appartenait aux classes élevées de la société. Un Espagnol[12], dont les manières et la conversation étaient pleines de grandeur, avait pris place à côté de la dame anglaise. Chacun le saluait avec respect[13] du titre de comte, et plusieurs personnes, qui semblaient être de sa connaissance, ne lui répondaient qu'avec toutes les apparences de l'infériorité. C'était, à n'en pouvoir douter[14], un grand d'Espagne de première classe, et lui-même il le donnait assez à entendre. Le comte

espagnol et la dame anglaise[15] s'étaient déjà rencontrés plusieurs fois en voyage. C'était[16] à cause de cela que l'aubergiste avait eu soin de dresser leurs couverts à côté l'un de l'autre. La dame se montrait fort préoccupée[17] d'un accident qui lui était arrivé la veille. „Je ne sais si je me trompe, monsieur le comte, dit-elle, mais[18], il y a peu de jours, j'ai cru vous apercevoir à Barcelonne : vous étiez, je crois, sur le port; mais je n'eus pas plutôt détourné mes regards pour donner des ordres à mes gens que déjà vous aviez disparu. Assurément, si j'avais prévu l'accident qui m'est arrivé hier[19], je vous aurais fait chercher par toute la Catalogne, et je vous aurais supplié de m'accompagner. — De quel accident parlez-vous donc, milady? — Eh! mon Dieu, monsieur le comte[20], je suis tombée dans un affreux coupe-gorge; j'ai entendu[21] de sinistres chuchotements sortir de derrière les broussailles à côté de moi; tout à coup, les chuchotements se sont transformés en ce cri poussé par trente voix[22] : „Arrêtez! „arrêtez! ou vous êtes morts!“ Je ne sus que m'évanouir dans ma voiture; mais, heureusement[23], j'avais des chevaux doués d'une vitesse extrême, et des gens habiles à les exciter encore; de sorte que, lorsque mon évanouissement

se termina, j'étais ici; j'en avais été quitte pour la peur. — Mes regrets sont grands, milady, de n'avoir pu vous secourir en une si fâcheuse rencontre; mais moi-même, repartit le comte, il y a peu de jours[24], je n'ai dû mon salut qu'à mon courage et à celui de mes gens; j'ai été attaqué par une bande de misérables; qui sait? peut-être par les mêmes que vous. Mes pistolets[25] ont fait justice de deux. — Bon débarras! dit l'aubergiste, car ce n'est pas moins que[26] la bande de Fra-Diavolo qui exploite nos environs. Ah! monsieur le comte, vous n'avez certainement pas eu le bonheur d'atteindre le brigand d'une de vos balles[27], il a un talisman du Démon pour échapper; vous n'aurez atteint que d'obscurs subalternes. — Je dois le craindre, répondit le comte; cependant, d'après le portrait que j'ai entendu faire de Fra-Diavolo, je serais tenté de croire que je l'ai atteint. Le fait est que[28] j'ai vu tomber un homme athlétique, à la barbe épaisse et rousse comme sa chevelure, aux sourcils longs et largement arqués. C'est bien là, si j'ai bonne mémoire, le portrait que l'on fait de Fra-Diavolo, le plus fameux des brigands que jamais on ait vus en Espagne. — Eh! oui, reprit un des convives, c'est là le portrait que quelques-uns en font[29];

mais d'autres l'ont vu sans barbe, avec des sourcils ras; il y en a même qui assurent avoir vu cet homme athlétique avec des formes grêles et un visage à s'évaporer d'un souffle. — Maudit fils du Démon, s'écria le comte, il échappera donc toujours? Cependant, j'y persiste: si vous n'en entendez plus parler, c'est que certainement il aura été tué, l'autre jour, de ma main. — Dieu soit loué! s'il en est ainsi, répéta en chœur toute l'assemblée." Le comte et la dame anglaise[30] échangèrent encore quelques paroles jusqu'au moment où les convives un peu émus de la tournure qu'avait fini par prendre la conversation, se levèrent tous de table. Le jour baissait sensiblement[31], et l'ombre du soir venait en outre jeter de secrètes terreurs dans les esprits. La dame anglaise eut, pour sa part[32], tant d'appréhensions, qu'elle demanda à avoir quelqu'un auprès d'elle, ne fût-ce qu'un enfant. „C'est moi[33], milady, si vous le permettez, qui serai votre protectrice, dit aussitôt Antonia avec un air de gaieté rassurant. — Oui, c'est vous, ma belle enfant; eh! pourrais-je mieux avoir qu'une sainte pour me défendre?" Et comme elle parlait, la dame anglaise[34] détacha de son cou une jolie croix d'or qu'elle passa au cou d'Antonia. „Prenez,

dit-elle à la jeune fille, prenez en souvenir de ce jour, en souvenir de moi; et quand vous contemplerez cette croix, je vous le demande, mon enfant, pensez à moi, priez pour moi. Vous ne sauriez croire comme cette affreuse[35] rencontre d'hier et ce vilain entretien de la fin du repas d'aujourd'hui m'ont rempli l'esprit de noires idées. — N'y pensez pas, répondit Antonia; ne pensez ni à l'aventure d'hier, ni à l'entretien de ce soir. Avec[36] la seule image de mon bonheur, le calme et la gaieté rentreront dans votre âme. — Sans doute, il en sera ainsi, reprit la dame, que ces naïves paroles rendaient à la tranquillité. Il fallait[37] passer par une petite pièce remplie de grandes armoires percées dans le mur, avant de pénétrer dans la chambre que devait occuper l'étrangère. On y dressa[38] un lit pour Antonia. La dame et la jeune fille montèrent ensemble; la première presque rassurée, et la seconde exempte de toute inquiétude. L'étrangère, avant d'entrer dans sa chambre et de laisser Antonia dans la sienne[39], lui serra affectueusement la main, déposant encore un baiser sur son front; puis, lui montrant la croix d'or, elle lui dit avec un sourire : „Souvenez-vous.“ Antonia répondit aux désirs de l'étrangère. Elle[40] fit sa prière

du soir, en contemplant la croix qui venait de lui être donnée; elle pensa à ses bons parents, puis à la dame. Sa prière finie, elle se prit à chanter un cantique dont le retour final était toujours[41] : „Mon bon ange, partout suis-moi, veille sur moi.“

Minuit sonnait à l'horloge d'en bas; pas un bruit ne s'était encore fait entendre dans l'hôtellerie, depuis la nuit. Soudain, dans la chambre d'Antonia[42], une armoire s'ouvre, mais avec un bruit presque insaisissable et qui n'interrompt pas le sommeil de la jeune fille; seulement, comme si le plus divin de ses rêves précédents était revenu lui sourire, elle répéta, sans s'éveiller[43], la finale du cantique : „Mon bon ange, partout suis-moi, veille sur moi.“ A ce murmure, qui fut pris pour celui du réveil[44], l'armoire se referma plus silencieusement encore qu'elle ne s'était ouverte. Une heure après[45], l'armoire se rouvrit avec la même précaution; mais, de nouveau, du lit de la jeune fille, sortirent, dans un chant pur et harmonieux, les mêmes paroles. L'armoire se referma encore, mais cette fois pour tout le reste de la nuit. Matinale et joyeuse comme l'oiseau, Antonia[46] se leva de bonne heure, et, frappant doucement à la porte de l'étrangère, elle de-

manda si elle pouvait entrer : „Oui, répondit l'étrangère, entrez, ma jeune protectrice. — Eh bien! demanda la jeune fille, quand elle fut entrée[47], avez-vous eu un bon sommeil? — Mon sommeil a été assez calme, grâce à vous, mon enfant, répondit la dame[48], deux fois j'avais entendu du bruit; mais, comme il partait de votre chambre, je me suis rassurée en pensant que j'étais défendue par votre innocence et par la sainteté de vos prières. — Moi[49], je n'ai rien entendu, reprit Antonia, que les concerts célestes qui m'accompagnaient, pendant que je chantais dans mes rêves."

Le lendemain de la fête patronale de la ville était un[50] jour de foire. L'aubergiste conduisit sa femme et sa fille[51] visiter les nombreuses allées de boutiques. Antonia s'arrêta, comme par instinct[52], devant un bel étalage d'images et de livres de piété. Pendant qu'elle examinait une Imitation de Jésus-Christ[53], deux hommes qui chuchotaient depuis un moment entre eux, se mirent à fredonner d'un ton ironique le refrain du cantique de l'ange gardien. Antonia rougit, et les deux hommes s'éloignèrent. L'aubergiste demanda à sa fille[54] quelle était la cause de sa soudaine émotion. „Je l'avoue, mon père,

je viens d'être bien surprise[55] d'entendre répéter, par les deux hommes que voici là-bas, des paroles qui ont été composées tout exprès pour moi par M. le curé, et que je ne crois avoir chantées que seule et dans ma chambre. Mon père[56], il faudrait suivre ces hommes et vous assurer si ce sont des gens que vous avez logés la nuit dernière chez vous." L'aubergiste[57] suivit l'avis de sa fille; et, la laissant avec sa mère, il se trouva bientôt à trois pas derrière les deux hommes qui n'étaient point sur leurs gardes et qui[58] s'entretenaient sans trop de gêne de leurs prouesses et de leurs projets. „Je te dis que c'est ta faute[59]; elle rêvait, elle n'était pas éveillée, disait l'un; voilà un beau coup manqué; Fra-Diavolo aura lieu de se railler long-temps de nous[60], qui avons pu être arrêtés par une enfant qui chantait un cantique en dormant. — Et moi, je soutiens qu'elle ne dormait pas, repartit l'autre homme, et que, si nous avions fait un pas hors de l'armoire[61], elle aurait poussé un cri, réveillé l'Anglaise, que nous aurions tout au plus réussi à tuer sans lui enlever sa cassette, et en nous faisant arrêter nous-mêmes. Le maître n'est pas plus exigeant que de raison[62], et il nous sera aussi facile de nous introduire ce soir qu'hier dans

l'hôtellerie; ce qui est différé n'est pas perdu." — „Qu'est-ce que cela? se demanda à part soi l'aubergiste[62]; je commence à croire que nous avons échappé, par quelques mots de ma chère Antonia, à une terrible catastrophe." Il se parlait encore ainsi, quand[63] il observa que les deux hommes abordaient une nouvelle connaissance, l'un des domestiques du comte espagnol. „Mais, mais, cela s'explique et touche presque au dénoûment, continue à se dire l'aubergiste en lui-même. Il ne s'agit que d'y mettre un peu d'adresse; le moins de bruit et d'esclandre possible, afin de ne pas effaroucher M. le comte." Sur l'avis de l'aubergiste, les trois premiers compères[65] furent arrêtés sans bruit et à la fois. Le comte, qui ne se doutait de rien[66], s'en vint le front et le verbe haut, comme la veille, pour prendre son repas dans l'hôtellerie, et ensuite y passer la nuit; mais, comme il se mettait à table[67], une demi-douzaine de gens de la police entourèrent le prétendu grand d'Espagne, qui fut reconnu pour ce qu'il était, pour Fra-Diavolo lui-même. Bientôt[68] il fut mis à mort, et sa bande, désormais sans chef, ne tarda pas à se disperser. Quand la dame anglaise eut appris le danger qu'elle avait couru[69], toutes ses pensées reconnaissantes se reportèrent

vers Dieu et vers la jeune fille. Pour Antonia elle ne cessa de mêler, chaque matin et chaque soir, à ses prières, les paroles du cantique sauveur : „Mon bon ange, partout suis-moi, veille sur moi.“

VII.

Questionnaire.

---

1 — Que voyait-on dans une petite ville espagnole ?
2 — Pourquoi les voyageurs se rendaient-ils nécessairement à cette auberge ?
3 — Quelle opinion avait-on des aubergistes après les avoir vus ?
4 — A quelle époque de l'année se réunissait-on chez eux ?
5 — Pourquoi étaient-ils l'objet de cet empressement ?
6 — Que se passait-il dans le village le jour de la fête du saint patron ?
7 — Que devait faire cette année-là la fille de l'aubergiste, et quel âge avait-elle ?
8 — Que fit l'aubergiste pour couronner ce jour de fête ?
9 — Pourquoi invitait-il ainsi tout le monde ?
10 — Qui remarquait-on parmi les convives ?
11 — Que reconnaissait-on facilement en la voyant ?
12 — Quel personnage s'était placé à côté de cette dame ?
13 — Quel titre donnait-on à cet homme et comment le traitait-on ?

14 — Quel devait être son rang dans la société?
15 — Était-ce la première fois que ce monsieur et la dame anglaise se rencontraient?
16 — Pourquoi l'aubergiste avait-il mis leurs couverts à côté l'un de l'autre?
17 — De quoi la dame paraissait-elle préoccupée?
18 — Que dit-elle à son voisin?
19 — Qu'aurait-elle fait, si elle avait pu prévoir l'accident qui lui arriva plus tard?
20 — Quel accident était donc arrivé à cette dame?
21 — Qu'avait-elle entendu d'abord?
22 — Quel cri avait-on poussé ensuite?
23 — De quelle manière avait-elle été sauvée?
24 — Qu'était-il arrivé au comte quelques jours auparavant?
25 — Comment s'était-il débarrassé des brigands?
26 — Que dit l'aubergiste en entendant ce récit, et de quelle bande parla-t-il?
27 — Pourquoi était-il peu croyable que le comte eût atteint Fra-Diavolo lui-même?
28 — Pourquoi le comte croyait-il au contraire que c'était bien Fra-Diavolo qu'il avait atteint?
29 — Que dit un des convives en parlant du célèbre brigand?
30 — Que firent encore le comte et la dame anglaise?
31 — Quelle heure était-il lorsque l'on quitta la table.
32 — Quel sentiment éprouvait la dame anglaise et que demanda-t-elle?
33 — Que dit aussitôt la petite Antonia?
34 — Que fit la dame anglaise en acceptant l'offre de l'enfant?
35 — Que dit-elle de la rencontre qu'elle avait faite la veille?
36 — Que lui dit l'enfant pour la rassurer?
37 — Par où fallait-il passer avant d'arriver dans la chambre de l'étrangère?
38 — Que plaça-t-on dans cette chambre?
39 — Que fit l'Anglaise avant de quitter l'enfant et que lui dit-elle?

40 — Et l'enfant, que fit-elle en contemplant sa croix ?
41 — Quel était le dernier vers du cantique qu'elle chanta ?
42 Qu'arriva-t-il à l'heure de minuit ?
43 — Qu'est-ce que l'enfant répéta sans se réveiller ?
44 — Qu'arriva-t-il lorsqu'elle eut prononcé ces mots ?
45 — Que se passa-t-il encore une heure après ?
46 — Que fit Antonia le matin, et où alla-t-elle ?
47 — Que demanda-t-elle à la dame quand elle fut entrée chez elle ?
48 — Qu'est-ce que cette dame avait entendu et pourquoi ne s'était-elle pas alarmée ?
49 — Que répondit Antonia ?
50 — Qu'y avait-il de remarquable dans la ville le lendemain ?
51 — Où l'aubergiste conduisit-il sa femme et sa fille ?
52 — Où Antonia s'arrêta-t-elle ?
53 — Qu'entendit-elle pendant qu'elle examinait une Imitation de Jésus-Christ ?
54 — Qu'est-ce que l'aubergiste demanda à sa fille ?
55 — De quoi l'enfant était-elle surprise ?
56 — Quel conseil donna-t-elle à son père ?
57 — Que fit l'aubergiste alors ?
58 — Que faisaient les deux hommes qu'il avait suivis ?
59 — Rapportez-moi leur conversation ?
60 — Pourquoi pensaient-ils que Fra-Diavolo se moquerait d'eux ?
61 — Qui avait empêché l'un de ces brigands de sortir de l'armoire ?
62 — Qu'est-ce que les deux brigands pensaient faire le soir même ?
63 — Quelle réflexion fit l'aubergiste en entendant ce discours ?
64 — Que vit-il dans le moment même ?
65 — Qu'arriva-t-il aux trois hommes qui s'étaient entretenus ensemble ?
66 — Que fit le prétendu comte à l'heure du repas ?
67 — Que lui arriva-t-il au moment où il se mettait à table, et quel était cet homme ?

68 — Quel châtiment subit-il, et qu'arriva-t-il de sa troupe ?

69 — Quel sentiment éprouva la dame anglaise en apprenant le danger qu'elle avait couru ?

70 — Que fit Antonia chaque matin et chaque soir à partir de cette époque ?

VIII.

LA PETITE PEUREUSE.

— Françoise.
— Ma mère.
— Approche, mon enfant!

Une jeune fille[1] quitta le coin de la chambre où, accroupie sur la terre nue[2], elle grelottait de froid, et s'avança vers un lit dans lequel une femme jeune encore[3] se mourait. La nuit[4] tombait; toutefois, on distinguait encore assez les objets pour remarquer la paleur de ces deux pauvres créatures habitant seules une chaumière isolée, dans un village[5] des environs de Bordeaux.

— Françoise... dit la mourante, faisant un effort surnaturel pour se mettre sur son séant et sentir la main de sa fille, je me meurs...[6] et il faut que je voie M. le curé... avant de mourir... il le faut!

— Mais, mère... répondit la petite avec inquiétude[7], le curé demeure à une lieue d'ici, il fait nuit; la neige a cessé de tomber, c'est vrai... mais écoutez le vent qu'il fait... et les bruits des branches qui ploient et se cassent...

— Françoise...[8] il faut que je parle à M. le curé avant de mourir, il le faut... Françoise.

— La maison du curé est derrière l'église... reprit la petite[9], il faut passer devant le cimetière...[10] on a enterré hier le vieux Jeantot...

Et puis, voilà onze heures qui sonnent à l'église... Il sera juste minuit quand je passerai devant le cimetière... Minuit...[11] c'est l'heure où les morts sortent de leur tombeau!

— Françoise! dit la mourante dans une angoisse inexprimable, je ne verrai pas le jour de demain... je le sens.. me laisseras-tu mourir[12] sans confession?... Je te le dis, la mort n'attend pas.

Forcée d'obéir, Françoise[13] s'avança à regret vers la porte, l'ouvrit, sortit, la referma sur elle; mais, ayant jeté un craintif regard

sur la campagne, dont la neige, malgré la nuit, faisait remarquer l'effrayante solitude, elle s'arrêta derrière cette porte fermée, sans oser faire un pas; tout en regardant, remplie de frayeur, autour d'elle, elle aperçut[14] de la lumière à la croisée d'une chaumière située non loin de celle de sa mère...[15] elle y courut, frappa... une petite fille de son âge vint lui ouvrir.

— Tu es seule[16], Jeannette? dit Françoise.

— Oui, Françoise, ma mère est à Bordeaux; elle ne reviendra que demain. J'avais de l'ouvrage que je viens de finir, et j'allais me coucher quand tu as frappé; que veux-tu?

— Que tu viennes avec moi jusque chez le curé, Jeannette: ma mère dit qu'elle se meurt... hélas!... c'est peut-être vrai.

Et Françoise se mit à pleurer.

— Et ta mère veut que tu ailles à cette heure chercher le curé... et toi, tu veux que j'y aille avec toi, n'est-ce pas?... merci, voisine...[17] Je n'ai pas encore vu de revenant, et je ne veux pas en voir... Ne sais-tu donc pas, Françoise, qu'il faut passer devant le cimetière?

— C'est ce que j'ai dit à ma mère, répondit Françoise, mais elle m'a dit que la mort n'attendait pas.

— Bath! la mort n'attend pas... ce sont des contes, ça, dit Jeannette; on ne meurt pas comme ça... là... quand on veut...[18] vois la vieille grand'mère à Julienne... qui a quatre-vingts ans, et qui tous les soirs en se couchant dit qu'elle n'est pas sûre de se réveiller le lendemain; eh bien! elle s'est bien réveillée encore ce matin, et elle se réveillera encore bien demain... Ce que ta mère t'a dit là... c'est pour voir M. le curé...[19] envie de malade, comme on dit... Une idée, Françoise! reste ici une heure... au bout de ce temps[20], tu retourneras chez toi... et tu diras... que le curé n'y était pas... ou que tu n'as pas su dans la nuit trouver ton chemin... que tu t'es égarée... enfin, une bonne raison, quoi?

Françoise trouva ces raisons bonnes, car[21] elle s'assit auprès de son amie, passa avec elle l'heure qu'il fallait pour aller et revenir de chez M. le curé; puis[22], elle rentra, et, sans regarder sa mère, bien qu'il fût nuit et qu'on n'aurait pu voir sa rougeur, elle fit le mensonge convenu.

— Mon Dieu! s'écria la mourante, mes fautes sont trop grandes[23]; vous n'avez pas voulu permettre que cette pauvre petite

m'amenât un de vos saints ministres pour m'en relever... Mon Dieu!... je suis une malheureuse créature... prenez pitié de moi... encore un jour... de souffrances... Seigneur mon Dieu... encore un jour... une nuit seulement... une heure... pour me repentir... mais non... je me meurs...

Et la malheureuse retomba épuisée sur son oreiller.

— Ma mère! cria Françoise, effrayée de la douleur de sa mère et de son mensonge qui lui pesait[24]; ma mère! j'ai menti... je ne suis pas allée chez le curé... mais ne mourez pas encore... ne mourez pas encore, je vous en supplie[25], j'y cours... Oh! ma mère... ma mère... un mot avant de partir... dites-moi que vous n'êtes pas morte.

La paysanne tourna un œil mourant sur sa fille : — Je te pardonne[26], lui dit-elle d'une voix éteinte... la peur t'a rendue cruelle et barbare... maintenant... il est trop tard... je le crains, du moins... tu m'as damnée, Françoise!...

— Oh! ne mourez pas avant mon retour, je n'ai plus peur...

Et Françoise[27], fondant en larmes, s'élança dehors.

Combattue entre deux terreurs, celle de laisser mourir sa mère sans confession, et celle

de rencontrer un fantôme sur sa route[20], sa marche se ressentait de ces deux alternatives... Aussi, pendant que la première idée lui faisait prendre sa course à travers champs, sans s'inquiéter de ce qui pourrait l'effrayer[20], l'instant d'après la voyait s'arrêter net et clouée pour ainsi dire au sol. La peur est une affreuse maladie, mes enfants[20]; elle prête aux objets les plus naturels toutes les exagérations de la folie... Les grandes ombres que projetaient les arbres sur sa route semblaient à la jeune et naïve paysanne autant[21] de fantômes qui se levaient pour lui barrer le chemin. Le vent avait, dans son sifflement aigu, des accents de menaces; il n'y avait pas jusqu'à la neige qui craquait sous ses pieds nus qui n'eût[22] une voix plaintive et particulière... Malgré le froid aigu, la pauvre enfant suait à grosses gouttes.... Elle atteignit ainsi le mur du cimetière! Au regard qu'elle jeta malgré elle sur toutes ces tombes et toutes ces croix, blanches, brillantes et cristallisées par la glace[23], son courage l'abandonna tout à fait. Aussi incapable d'avancer que de reculer, elle resta debout, un pied sur la grande route, l'autre pied sur le petit sentier qui servait de limites au chemin et au cimetière.

A ce moment[34], l'horloge de l'église tinta minuit; ce son lent et lugubre, mêlé à cette grande voix de la tempête, la traversant pour ainsi dire, acheva de porter le trouble dans l'âme de la pauvre enfant... Toutes[35] ces histoires de morts sortant de leurs tombes à cette heure redoutable, de revenants se promenant dans les cimetières avec leurs blancs linceuls que simulaient si bien ces nappes de neige étendues çà et là, tout cela se présenta en foule à son esprit éperdu; Françoise sentit ses jambes se dérober sous elle[36]; elle tomba à genoux, incapable même de prier.

Dieu sait combien de temps elle resta dans cet état de torpeur morale. Le froid[37], qui la gagnait la rappela à elle; elle songea à sa mère qui se mourait, qui[38] était peut-être morte à cette heure, morte sans confession, par sa faute à elle, et cette pénible idée surmontant toutes les autres, elle se releva à demi, et, agenouillée qu'elle se trouva sur la terre froide et nue, la pieuse enfant demanda à Dieu[39] le courage nécessaire pour traverser les tombes dont, pour la plupart, elle avait connu toute petite les habitants; puis, fortifiée par cette prière, elle se leva tout à fait, traversa le cimetière[40] sans

regarder ni à droite, ni à gauche, et arriva chez M. Raymond[41], à demi morte de peur et d'effroi.

— Ma mère se meurt[42], ce fut tout ce que put dire Françoise à la servante qui vint lui ouvrir. Une heure après, le bon curé, habillé, paré de sa chape, portant dans ses mains les saintes huiles, et suivi de son neveu qui lui servait d'enfant de chœur[43], montait le sentier glissant qui conduisait à la chaumière de la mourante.

Au moment où Françoise aperçut le toit de chaume de sa chaumière[44], un nuage blanc se dessina à l'horizon; elle jeta un grand cri : — Voici le jour, dit-elle en fondant en larmes; ma mère est morte! et elle cacha son visage dans son tablier.

Il fallut les plus douces exhortations du curé pour l'obliger à avancer; elle le fit enfin : Un „Dieu soit loué[45]!“ que prononça la mourante en apercevant la robe blanche du curé apprit à la jeune fille qu'elle arrivait à temps; son cœur en bondit d'aise; elle s'agenouilla sur le seuil de la porte pendant que le curé s'avançait vers le lit.

— Mon Dieu!... un quart d'heure encore, dit la mourante; et, voyant le prêtre près d'elle, elle ajouta[46] : La mort me tient par les pieds,

monsieur le curé, elle me gagne le cœur; écoutez-moi vite et recevez ma confession... Il y a douze ans[47], la baronne de Sessac, ici près, mit sa fille en nourrice chez moi, et partit pour un long voyage; cette enfant était maladive; elle était blonde comme ma fille; j'imaginai, à son retour, de lui donner la mienne et de garder la sienne... j'ai été bien punie, monsieur le curé...[48] ma pauvre fille est morte sans que j'aie pu l'embrasser... et l'autre... c'est...

— L'autre... c'est, répéta le curé, voyant à la faiblesse qui saisissait la mourante qu'elle allait passer...

— Françoise!... pardon... mon Dieu...

Ce furent les dernières paroles de la paysanne...

— Ma mère! cria Françoise devinant, aux prières que le curé entonna d'une voix émue, que la paysanne était morte.

— Ce n'est pas ta mère, ma fille, lui dit doucement le saint homme...[49] ta mère vit... Rends grâce à Dieu de t'avoir donné le courage de venir me chercher... un quart d'heure plus tard, tu étais orpheline.

Françoise, étonnée[50], ne comprenait rien à ces paroles du curé; elle ne comprit pas davantage qu'aussitôt sa prière finie il la prit par la main, lui fit prendre avec lui le chemin du

château de Sessac[51], força les gens de la baronne à réveiller leur maîtresse, et, entrant dans la chambre où cette dame achevait de s'habiller pour recevoir le curé, celui-ci lui dit[52] : — Vous avez pleuré votre fille morte, elle ne l'est pas; la voici, madame...

Et il poussa Françoise dans les bras de la baronne.

Puis, pendant que toutes les deux se regardaient étonnées, il raconta les dernières paroles de la paysanne.

Ce ne fut que le lendemain, en se réveillant[53] dans une jolie chambre, et pour ainsi dire dans les bras de sa mère, que, bien choyée, heureuse enfin, Françoise se ressouvint avec frayeur[54] du moment d'hésitation qui avait failli lui ravir le bonheur dont elle jouissait. Elle remercia Dieu[55] de lui avoir accordé le moment de courage qu'elle sollicitait avec tant d'ardeur et sans en prévoir les divines conséquences.

VIII.

Questionnaire.

---

1 — De qui est-il question au commencement de cette histoire?
2 — Que faisait la jeune fille?
3 — Où était la mère?
4 — Quelle heure était-il?
5 — Dans quelle partie de la France était situé le village où se passe cette histoire?
6 — Que dit la vieille femme à la jeune fille?
7 — Quelles objections fit la petite fille?
8 — Que lui répondit la vieille femme?
9 — Pourquoi la petite fille n'osait-elle pas approcher de la maison du curé?
10 — Que s'était-il passé récemment dans ce cimetière?
11 — Que craignait-elle de voir à l'heure de minuit—
12 — Qu'est-ce que la vieille femme désirait fairè avant de mourir?
13 — Que fit alors la petite Françoise?
14 — Que vit-elle en regardant autour d'elle?

15 — Que fit-elle alors?
16 — Que dit-elle à Jeannette, et que lui répondit cette petite voisine?
17 — Pourquoi celle-ci ne voulait-elle pas sortir la nuit?
18 — Quel exemple cita-t-elle à Françoise pour lui faire croire que sa mère ne mourrait pas encore cette nuit-là?
19 — Comment nommait-elle le désir que la vieille femme avait manifesté de voir le curé?
20 — Que proposa-t-elle à Françoise?
21 — Françaïse suivit-elle le conseille de sa voisine?
22 — Que fit-elle au bout d'une heure?
23 — Que dit la vieille en apprenant que le curé ne viendrait pas?
24 — Quel aveu Françoise fit-elle alors à sa mère?
25 — Que promit-elle de faire si sa mère ne mourait pas encore?
26 — Que dit la vieille d'une voix éteinte?
27 — Que fit alors l'enfant?
28 — Pourquoi ne marcha-t elle pas avec résolution?
28 — Que faisait-elle après avoir couru quelques instants?
30 — Quel est l'effet de la peur sur les imaginations faibles?
31 — Qu'est-ce que la jeune fille croyait voir en regardant les grandes ombres des arbres?
32 — Que pensait-elle entendre quand le vent sifflait et et quand la neige craquait sous ses pas?
33 — Qu'éprouva-t-elle quand elle eut atteint le cimetière?
34 — Qu'est-ce qui acheva de porter le trouble dans son âme?
35 — A quoi pensa-t-elle alors?
36 — Dans quelle situation se trouva-t-elle enfin?
37 — Comment fut-elle tirée de son évanouissement?
38 — Quelle idée lui fit surmonter toutes ses craintes?
39 — Que demanda-t-elle à Dieu?
40 — Que fit-elle en traversant le cimetière?
41 — Comment arriva-t-elle chez M. Raymond?
42 — Que dit-elle à la servante qui vint lui ouvrir la porte?

43 — Que faisait le curé une heure après, et par qui était-il suivi?
44 — Que vit la petite fille en approchant de la chaumière de sa mère et que dit-elle?
45 — La vieille femme était-elle morte?
46 — Que dit-elle en parlant de la mort?
47 — Quels aveux fit-elle au curé?
48 — Comment avait-elle été punie de sa mauvaise action?
49 — Que dit le curé à la jeune fille?
50 — La petite fille comprit-elle d'abord ce qu'on lui disait?
51 — Que fit le curé en arrivant au château de Sessac?
52 — Que dit-il à la dame du château?
53 — Dans quel lieu la jeune fille se réveilla-t-elle le lendemain?
54 — De quoi se ressouvint-elle avec frayeur?
55 — Quelles actions de grâces adressa-t-elle à Dieu?

Fin du questionnaire.

IMPRIMERIE DUCALE A ALTENBOURG.



Druck der Hofbuchdruckerei in Altenburg.



LECTURE ET CONVERSATION.

PETITE BIBLIOTHÈQUE FRANÇAISE,

OU

CHOIX DES MEILLEURS OUVRAGES DE LA LITTÉRATURE MODERNE,

A L'USAGE DE LA JEUNESSE,

SUIVI

D'UN QUESTIONNAIRE

PAR M[ME] A. BRÉE,

Maîtresse de conversation à l'Institut français de Leipzig.

VII. VOLUME.

ADÈLE OU LA PETITE FERMIÈRE.



LEIPZIG

LIBRAIRIE DE BAUMGAERTNER.

1849.

LECTURE ET CONVERSATION.

PETITE

BIBLIOTHÉQUE FRANÇAISE,

OU

CHOIX DES MEILLEURS OUVRAGES

DE LA LITTÉRATURE MODERNE,

A L'USAGE DE LA JEUNESSE.

VII VOLUME.

ADÈLE.



LEIPZIG

LIBRAIRIE DE BAUMGAERTNER.

1849.

Avis.

En faisant suivre ses chapitres d'un certain nombre de questions, l'auteur a eu pour but d'offrir aux personnes qui se livrent à l'étude de la langue française un moyen facile de puiser dans une lecture un sujet de conversation. C'est le procédé mis en usage par Robertson, Alvarès Lévi, Noël et Chapsal, etc. C'est surtout à ceux qui étudient sans maîtres qu'un *Questionnaire* peut être d'une grande utilité, soit que deux élèves d'une certaine forcè s'exercent oralement en s'adressant réciproquement les questions, soit qu'un élève seul réponde par écrit aux questions posées d'avance, sauf à contrôler son travail au moyen des numéros de renvoi. — Un maître peut aussi, après avoir fait faire une lecture, donner pour travail à ses élèves la tâche de répondre par écrit aux questions, se réservant de corriger les réponses dans une leçon suivante.

ADÈLE

OU

LA PETITE FERMIERE.

PAR MADEMOISELLE

S. ULLIAC TRÉMADEURE.

AVEC

un Questionnaire

PAR Mme A. BRÉE,

Maîtresse de conversation à l'Institut français de Leipzig.



LEIPZIG

LIBRAIRIE DE BAUMGAERTNER.

1849.

ADÈLE

OU

LA PETITE FERMIÈRE.

CHAPITRE I.

UNE TROUVAILLE.

A deux lieues seulement[1] de la ville de Château-Thierry, demeurait, près du hameau de Ville-au-Bois, M. Valory[2], l'un des propriétaires les plus riches de tout le canton. Il ne passait point sa vie, comme la plupart de ses voisins[3], à chasser, à fumer ou à jouer[4]; il occupait et remplissait utilement son temps en se livrant aux travaux de l'agriculture, et en faisant valoir celle de ses belles propriétés qu'il habitait depuis son mariage. On[5] la nommait *la Prairie*. A quelque distance de la maison placée sur une colline au-dessus d'un joli vallon[6], étaient les bâtiments dits d'exploitation; là[7], se

trouvaient les logements des nombreux valets; des étables, des écuries pour le bétail, les troupeaux et les chevaux; de vastes granges qui contenaient les moissons de l'année en blé et en foin, et une basse-cour[8] au milieu de laquelle il y avait une belle mare où nageaient à leur gré les oies et les canards.

La surveillance de cette basse-cour, dont le produit considérable augmentait de beaucoup les revenus de la Prairie[9], était confiée à madame Valory. Elle s'entendait à merveille à l'administration de cette partie de son domaine; et, quoiqu'elle eût été élevée à Paris[10], quoiqu'elle sût broder, dessiner et toucher du piano, elle ne dédaignait point les soins qu'exigeaient d'elle sa basse-cour, son ménage, se glorifiant autant de mériter le titre de bonne ménagère que celui de femme aimable.

Levée presqu'avec le jour, madame Valory savait trouver du temps pour tout. Dès le matin[11], on la voyait, avec sa fille, visiter la laiterie, s'assurer si ses pigeons avaient été bien soignés, si ses poules, ses canes couvaient, et si rien ne manquait à tout ce qui était soumis à son doux empire. Elle bravait et les chaleurs de l'été, et les rigueurs de l'hiver[12]; sa fille Caroline apprenait à les braver avec elle, et

l'exemple de cette excellente mère prouvait à Caroline[13] qu'avec de l'activité et de l'ordre, on peut concilier ce qui semble inconciliable, et faire beaucoup en peu de temps.

Au retour[14], on s'occupait des soins du ménage, puis on déjeunait en famille. Après le déjeuner, Caroline[15], dirigée par sa mère, se livrait aux études qui devaient, en développant son intelligence, lui assurer de vraies jouissances pour le plus bel âge de la vie, comme pour celui où le monde nous abandonne.

Il était rare, l'été surtout, que[16] quelque convive ne vînt pas s'asseoir à la table de M. Valory, toujours simplement, mais abondamment servie. Quand il ne venait personne, la mère et la fille consacraient une partie de l'après-dîner[17] à la couture, à la broderie, ou bien aux travaux du jardinage; car un jardin charmant[18], moitié d'utilité, moitié d'agrément, tenait à la maison; ce jardin faisait les délices de Caroline et de ses parents, et l'admiration de tout le voisinage. Il était rempli des plus belles fleurs, des plus beaux fruits[19], et fournissait en abondance des légumes que Caroline avait beaucoup de plaisir à cueillir et à voir servir sur la table, lorsque surtout elle les avait plantés ou semés elle-même. L'hiver[20], M. Valory, par

des lectures instructives et amusantes, abrégeait la longueur des veillées; pendant ce temps[21], sa femme et sa fille travaillaient pour les pauvres des environs. On ne manquait pas d'ouvrage, et Caroline s'accoutumait ainsi insensiblement[22] à faire le bien, non-seulement en donnant des provisions, de l'argent, mais en donnant aussi son travail et une partie de son temps aux malheureux qu'on peut et qu'on doit soulager de toutes les manières.

L'existence de Caroline[23] était si bien remplie qu'elle ne s'apercevait point de la solitude où elle vivait.

Ne connaissant point l'oisiveté, elle ne connaissait pas l'ennui, ce fléau des paresseux et de ceux qui font abus des plaisirs. Cependant[24] elle regrettait parfois de n'avoir pas de frère, de sœur surtout; mais c'était moins par le besoin de distraction que[25] par celui d'avoir encore quelqu'un à aimer.

— Oh! que je serais heureuse, disait-elle à sa mère[26], si j'avais une petite sœur à soigner, à élever, à amuser! Comme je l'aimerais, maman! Oh! oui, de tout mon cœur! Et il me semble qu'alors je serais plus sage, que tu n'aurais jamais occasion de me gronder[27], parce que

je ne voudrais pas donner de mauvais exemples à ma sœur.

Madame Valory souriait et partageait le désir de sa fille; mais l'une et l'autre étaient loin de se douter[28] qu'avant peu leurs vœux seraient remplis; qu'avant peu la maman aurait une fille de plus et Caroline une petite sœur à élever et à chérir.

On approchait[29] des premiers jours de janvier; l'hiver était bien rude cette année-là. Un soir que la famille se trouvait réunie autour d'un bon feu, dans une salle au rez-de-chaussée donnant sur le jardin, Caroline, qui, le matin[30], était allée faire avec sa mère quelques visites de charité à Ville-au-Bois, réfléchissait plus tristement que de coutume[31] sur les nombreuses privations qu'éprouvent, dans cette rude saison, tant de malheureux qui manquent de vêtements, de bois pour se chauffer, et quelquefois même de pain. Elle avait eu le jour même sous les yeux[32] ce pénible tableau, et tout en se disant que, grâces aux bontés de sa mère, les pauvres qu'elles étaient allé voir se trouvaient, pour le moment du moins, à l'abri de périr de froid et de faim, elle songeait[33] au nombre considérable de ceux qu'elle et sa mère ne pouvaient secourir, et le cœur

de Caroline se serrait ; et[14] elle se reprochait le petit mouvement d'humeur qu'elle avait éprouvé lorsque son père l'avait obligée de s'éloigner de la cheminée, en lui disant qu'il était honteux, à son âge, d'être si frileuse.

— Mon Dieu[35] !... qu'est-ce que j'entends !... s'écrie tout à coup Caroline ; et elle pose la main sur le bras de son père qui faisait la lecture.

— Tu entends le vent siffler dans le corridor, répond M. Valory.

— Écoutons ! dit madame Valory. Non[36], ce n'est pas le vent... on dirait les gémissements d'un enfant..... mais ils sont si faibles..... si faibles..

Caroline prêtait l'oreille en frissonnant.

— C'est[37] dans le jardin, dit-elle, tout près de la fenêtre...

— Comment aurait-on pu pénétrer dans le jardin ?...

— Maman, tu sais bien[38] que Thomas oublie quelquefois de fermer la porte du côté des champs...

— Il[39] faut aller voir, reprend M. Valory. Et il se lève ; au même instant, sa femme ayant sonné, Julienne accourut.

— Il y a quelqu'un dans le jardin, dit madame Valory; Julienne, apportez une lanterne.

Toute la famille[40] se rendit dans le vestibule, où Julienne arriva bientôt avec la lanterne que sa maîtresse avait demandée. M. Valory ouvrit la porte qui donnait sur le jardin; éclairé par Julienne, il descendit seul les marches du perron rendu fort glissant par la neige et la gelée[41] en ordonnant à sa femme et à sa fille de ne point le suivre. Longeant la muraille, il arriva jusque sous les fenêtres de la salle[42], guidé par des gémissements entrecoupés de sanglots, qui devenaient de plus en plus déchirants. Enfin, il aperçut[43] un enfant tout petit, blotti contre le mur et comme enfoncé dans la neige qui lui montait jusqu'au-dessus du genou.

— C'est[44] un enfant; je l'ai trouvé! cria de loin M. Valory à sa femme. Il prit l'enfant dans ses bras, et ajouta doucement :

— Pauvre petit! d'où viens-tu? qui t'a amené là?

L'enfant ne répondait que par ses pleurs[45]; un tremblement violent l'agitait.

Après avoir jeté un regard sur le jardin, M. Valory[46] se décida à rentrer et ordonna à Ju-

lienne d'aller dire à Pierre et à Jean de s'armer de bâtons et de parcourir tout le jardin [43]; car cet enfant n'était certainement pas venu seul jusque-là. Puis, en toute hâte [44], il retourna vers la maison.

I.

Questionnaire.

1 — Où demeurait M. Valory ?
2 — Jouissait-il d'une grande fortune ?
3 — Comment la plupart de ses voisins passaient-ils leur vie ?
4 — Suivait-il leur exemple ?
5 — Comment nommait-on la propriété qu'il habitait?
6 — Que voyait-on à quelque distance de la maison ?
7 — Décrivez-moi tout ce qui constitue une grande exploitation rurale ?
8 — Que voyait-on au milieu de la basse-cour ?
9 — Que faisait madame Valory ?
10 — C'était donc une femme sans éducation, pour se plaire ainsi aux travaux champêtres ?
11 — Que faisait-elle dès le matin ?
12 — Par qui était elle accompagnée ?
13 — Quel enseignement la jeune fille trouvait-elle dans l'exemple que lui donnait sa mère ?
14 — Que faisait-on quand on était rentré à la maison ?

15 — Caroline négligeait-elle entièrement ses études?
16 — Monsieur et madame Valory ne voyaient-ils aucune société?
17 — A quoi la mère et la fille consacraient-elles une partie de l'après-dîner?
18 — Comment était leur jardin?
19 — N'y voyait-on que des fleurs?
20 — Quelles étaient les occupations de la famille pendant l'hiver?
21 — Que faisait M. Valory? — Et madame Valory et sa fille?
22 — A quoi Caroline s'accoutumait-elle insensiblement?
23 — Pourquoi cette petite fille ne s'apercevait-elle point de la solitude où elle vivait?
24 — Que regrettait-elle pourtant?
25 — Était-ce uniquement pour se distraire qu'elle désirait avoir une frère ou une sœur?
26 — Que disait-elle à sa mère?
27 — Pourquoi pensait-elle qu'elle serait plus sage?
28 — De quoi la mère et la fille étaient-elles loin de se douter?
29 — A quelle époque de l'année se trouvait-on, et quel temps faisait-il?
30 — Qu'avait fait Caroline dans la journée?
31 — A quoi pensait-elle?
32 — Qu'avait-elle eu le jour même sous les yeux?
33 — Quelle réflexion faisait-elle en songeant au petit nombre de malheureux que sa mère et elle avaient secourus?
34 — Que se reprochait-elle alors?
35 — Que dit-elle tout à coup, et que lui répondit son père?
36 — Madame Valory partagea-t-elle l'opinion de son mari?
37 — D'où les cris semblaient-ils partir?
38 — Pourquoi aurait-on pu pénétrer dans le jardin?
39 — Que dit alors M. Valory, que fit-il ensuite et qu'est-ce que madame Valory demanda à Julienne?
40 — Où toute la famille se rendit-elle?
41 — Quel ordre M. Valory donna-t-il à sa femme et à sa fille?

42 — Comment fut-il attiré jusque sous les fenêtres de la salle?
43 — Qu'aperçut-il enfin?
44 — Que dit-il alors à sa femme et que fit-il de l'enfant?
45 — Pourquoi l'enfant ne répondait-il pas?
46 — Que fit M. Valory après avoir jeté un regard sur le jardin, et qu'ordonna-t-il à Julienne?
47 — Pourquoi voulait-il que l'on parcourût le jardin?
48 — Que se hâta-t-il de faire ensuite?

CHAPITRE II.

ADÈLE.

Lorsque M. Valory rentra, il trouva, sous le vestibule, sa femme et sa fille qui s'étaient fait apporter[1] une couverture pour envelopper l'enfant[2], présumant bien que le petit malheureux serait à moitié mort de froid.

— Mais[3] il a trois ans à peine! dit madame Valory quand son mari lui remit la trouvaille qu'il venait de faire.

Aidée de Caroline, elle emmaillotta[4] dans la couverture le petit infortuné, et, retournant dans la salle bien chaude, elle s'assit le plus loin possible de la cheminée. Madame Valory[5] savait par expérience que l'impression subite

d'une chaleur trop vive, après avoir été exposé aux atteintes d'un froid rigoureux, peut causer des accidents funestes.

L'enfant continuait[6] de gémir et de pleurer; mais c'était avec tant de douceur, qu'on voyait bien[7] que ces plaintes et ces larmes lui étaient arrachées par la souffrance et non par la frayeur. Caroline, placée sur un tabouret, aux pieds de sa mère[8], attendait avec impatience le moment où elle pourrait voir la figure du pauvre abandonné. Elle s'empara vivement[9] de la tasse que Julienne apportait et qui contenait un peu de thé bien chaud et bien sucré, pour la présenter elle-même à l'enfant. Celui-ci but avidement, puis[10] laissa retomber sa tête sur le bras de madame Valory qui le tenait sur ses genoux; peu à peu les plaintes, les pleurs cessèrent, et l'enfant parut s'assoupir.

Madame Valory alors se rapprocha du feu. En passant la main sous la couverture, elle s'était aperçue[11] que le petit malheureux avait les jambes nues et froides comme de la glace. Avec précaution[12] elle écarta tout à fait la couverture et frotta doucement les membres engourdis de la pauvre petite créature qui était d'une maigreur effrayante. Caroline[13] put voir

enfin ses traits; c'étaient ceux d'une fille. De dessous le[14] bonnet de velours noir, garni d'une dentelle noire toute déchirée, qui lui couvrait la tête, s'échappaient de longues mèches de cheveux[15] blonds réunies par des glaçons; ses joues creuses, d'abord de couleur violette, pâlissaient peu à peu, et les pleurs qui bordaient ses longues paupières, au moment où le sommeil était venu suspendre ses douleurs, coulaient lentement jusque sur son menton encore arrondi malgré sa maigreur. La pauvre petite[16] était vêtue d'une vieille robe, en mérinos très-fin, de couleur amarante[17]; des souliers de maroquin jadis rouge, et qui lui tenaient à peine aux pieds, la chaussaient; tout, en un mot[18], semblait annoncer que la malheureuse enfant avait connu des jours meilleurs, et qu'elle ne s'était vue réduite à cet état d'abandon et de misère qu'après de bien longues souffrances.

Les gens de M. Valory, envoyés pour faire la ronde dans le jardin[19], revinrent sans avoir découvert personne. Ils avaient trouvé la porte ouverte, en effet, et, auprès de la porte[20], un petit fichu de soie qui appartenait évidement à l'enfant.

M. Valory voulait que sa femme remît la petite aux soins de Julienne pour la nuit sui-

vante[21]; mais madame Valory le pria de trouver bon qu'elle la soignât elle-même, et Caroline obtint la permission de tenir compagnie à sa mère. A minuit, la pauvre enfant dormait encore, lorsque M. Valory se retira.

Caroline ne cessait de la contempler[22]; elle essuyait doucement son petit visage et ses longs cheveux blonds, à mesure que les glaçons fondaient, et elle disait à sa mère :

— Comme elle dort longtemps! Maman[23], est-ce que cela ne lui fera pas du mal?

— Au contraire, ma fille, répondait madame Valory.

— Mais, maman, elle a faim, j'en suis sûre.

— Quand elle se réveillera[24] nous lui donnerons ce bouillon avec un peu de pain.

— Et puis un biscuit, maman, trempé dans du vin de Madère.

— Nous verrons, ma fille; il faut aller avec précaution[25], car je suis sûre qu'elle a passé plus d'un jour sans manger.

— Pauvre petite! Maman, elle est assez grande, n'est-ce pas[26], pour pouvoir nous raconter son histoire?

— Nous essaierons, du moins, de la lui faire raconter.

— Maman, sais-tu ce que je pense? que[27] c'est une petite sœur qui m'est envoyée par le bon Dieu!

— Je le pense aussi, ma fille, et je me sens déjà pour cette enfant le cœur d'une mère.

— Mais, maman, si[28] ses parents venaient la redemander?

— Alors, ma fille, il faudrait la rendre.

— La rendre! répéta Caroline les larmes aux yeux.

— Sans doute, ma Caroline; nous n'aurions pas le droit de la refuser à ses parents, s'ils la réclamaient.

— Ah! j'espère qu'ils n'en feront rien!

— Tu *espères!* Caroline; peux-tu *espérer* que cette pauvre enfant est condamnée à ne jamais revoir ses parents, et à tout devoir à des étrangers?

— C'est vrai, maman... mais c'est que, vois-tu, je l'aime tant déjà!... Maman, la voilà qui s'éveille!

La petite ouvrait en effet les yeux; elle leva aussitôt la tête[29], puis se mit sur son séant en regardant autour d'elle d'un air effaré. — Maman! dit-elle, et aussitôt ses yeux se remplirent de grosses larmes.

Son regard doux et touchant[30] s'attacha d'abord sur madame Valory, puis sur Caroline, et, d'une voix timide et suppliante, elle dit: Adèle a faim.

— Maman, elle a faim! s'écrie Caroline, qui[31] se hâte de verser dans une tasse le bouillon que contenait un marabout placé au milieu des cendres chaudes; puis, ayant cassé un peu de pain dans la tasse, elle prit une cuiller et voulut faire manger la petite; mais celle-ci dit dit doucement[32] : Adèle sait manger seule.

— Mange lentement, mon enfant, reprit madame Valory, qui la voyait prête à se jeter avec voracité sur ce qu'on lui présentait.

— Pauvre ange! disait Caroline qui la regardait avec tendresse et pitié, comme elle est maigre[33]! Tu te nommes Adèle?

— Oui, je suis Adèle.

— Elle parle bien distinctement, n'est-ce pas, maman? Quel âge peut-elle avoir?

— Adèle[34] a trois ans.

— Comme elle comprend bien tout ce qu'on lui demande ou tout ce qu'on dit!

— Ne lui fais pas trop de questions, ma fille, reprit madame Valory; il vaut mieux at-

tendre quelques jours pour satisfaire notre curiosité[25], que de nous exposer à rappeler des souvenirs qui exciteraient de nouveau ses pleurs.

— Adèle a encore faim! dit la petite avec son air timide et suppliant.

— Je le crois, répondit madame Valory; mais si Adèle mange trop, elle sera malade[26].

— Maman, nous pouvons bien lui donner la moitié d'un biscuit?

— Adèle aime bien les biscuits.

— Tu en auras, dit madame Valory; mais après, il faudra aller se coucher..... Caroline, sonne Julienne.

— Avez-vous préparé son lit? demanda madame Valory.

— Non, madame, répondit Julienne; où faut-il le dresser?

— Oh[27]! dans ma chambre, maman, je t'en prie! s'écria Caroline.

— J'y consens. Allez, Julienne.

A son retour, Julienne adressa aussi quelques mots à l'enfant. Celle-ci la regardait sans parler[28], elle finit par se cacher la tête dans le

sein de madame Valory, comme pour éviter la vue de Julienne[39] dont la figure semblait ne pas lui plaire; mais elle se retourna à la voix de Caroline, et lui sourit en recevant de sa main la moitié d'un biscuit trempé dans du vin de Madère.

— Julienne, dit madame Valory[40], ayez soin de tenir chaud un peu de bouillon sur votre veilleuse; vous ferez bon feu dans votre chambre et vous laisserez ouverte la porte qui communique à celle de Caroline. Si, dans la nuit, cette petit était malade[41], vous viendriez m'éveiller.... Allons, Adèle, il faut aller au lit.

— Pas avec elle! s'écria l'enfant en désignant Julienne du doigt.

—Pourquoi cela?

L'enfant, baissant beaucoup la voix, dit à l'oreille de madame Valory :

— C'est[42] la sœur à Marie. Marie est méchante... elle a perdu Adèle.

— Il paraît, reprit madame Valory en s'adressant à Julienne[43], que vous ressemblez à quelqu'un qu'elle n'aime pas; mais, quand elle vous connaîtra, elle verra que vous n'êtes pas méchante comme cette Marie dont elle parle.......

Viens, mon enfant, viens... c'est moi qui vais te mettre au lit.

Madame Valory, portant dans ses bras la pauvre petite[44], monta à la chambre de Caroline; sa fille et Julienne la suivaient.

En déshabillant Adèle[45], elle remarqua que le linge qui la couvrait était beau, mais en mauvais état.

— Il faudra, dit madame Valory[46], serrer soigneusement les vêtements de cette enfant, et jusqu'à sa misérable chaussure. Nous trouverons[47], dans l'ancienne garde-robe de Caroline, de quoi l'habiller convenablement et chaudement... Allons, il faut dormir cette fois; mais prions d'abord le bon Dieu.

Adèle[48] se mit à genoux aussitôt, joignit ses petites mains, et dit : Bon Dieu, donnez s'il vous plait longue vie à papa et à maman, et faites qu'Adèle soit bien sage!

Madame Valory embrassa tendrement ses deux filles et se retira chez elle le cœur pénétré[49] de la satisfaction qu'on goûte toujours après avoir fait une bonne action; et pourtant elle ne trouva point le repos[50], parce que son esprit était livré à mille conjectures, et parce que son imagination lui présentait sans cesse le

tableau de la douleur dans laquelle étaient sans doute plongés les parents d'Adèle, si c'était par l'imprudence d'une domestique, comme quelques mots de la petite le lui faisaient présumer, qu'ils se trouvaient privés de leur enfant.

II.

Questionnaire.

---

1 — Qu'est-ce que madame Valory s'était fait apporter pendant que son mari était dans le jardin ?
2 — Pourquoi avait-elle pris cette précaution ?
3 — Que dit-elle en voyant l'enfant ?
4 — Dans quoi l'enveloppa-t-elle ?
5 — Pourquoi ne s'approcha-t-elle pas trop de la cheminée ?
6 — Qu'est-ce que l'enfant continuait de faire ?
7 — Que reconnaissait-on facilement ?
8 — Que faisait Caroline pendant ce temps-là ?
9 — De quoi s'empara-t-elle vivement ?
10 — Que fit l'enfant après avoir bu ?
11 — De quoi madame Valory s'était-elle aperçue en passant la main sous la couverture ?
12 — Que fit-elle alors ?
13 — Q'est-ce que Caroline put voir enfin et que reconnut-elle ?
14 — Comment l'enfant était-il coiffé ?
15 — Comment étaient ses cheveux, ses joues ?
16 — Quels habits portait-il ?

17 — Comment était-il chaussé?
18 — Qu'était-il facile de reconnaître, malgré la pauvreté de ses vêtements?
19 — Que dirent les gens que M. Valory avait envoyés dans le jardin?
20 — Qu'avaient-ils trouvé auprès de la porte?
21 — Qui prit soin de l'enfant pendant la nuit?
22 — Que faisait Caroline en regardant l'enfant?
23 — Que dit-elle à sa mère, à propos du sommeil prolongé de la petite fille?
24 — Que se proposait-elle de lui donner à son réveil?
25 — Pourquoi la mère voulait-elle n'agir qu'avec la plus grande précaution?
26 — Qu'est-ce que Caroline pensait que l'enfant serait en état de faire?
27 — Comment la condisérait-elle?
28 — Quelles observations fit-elle à sa mère relativement aux parents de l'enfant, et que lui répondit madame Valory?
29 — Que fit la petite fille en se réveillant?
30 — Comment regarda-t-elle madame Valory et sa fille et que dit-elle?
31 — Que fit Caroline en entendant dire à la petite qu'elle avait faim?
32 — Que répondit la petite Adèle, et quelle recommandation lui fit madame Valory?
33 — Que lui demanda Caroline?
34 — Que répondit l'enfant quand on lui demanda son âge?
35 — Pourquoi madame Valory ne voulait-elle pas qu'on lui fît trop de questions?
38 — Que donna-t-on encore à manger à la petite Adèle et que dit-on qu'il faudrait qu'elle fît ensuite?
37 — Où madame Valory consentit-elle à laisser coucher l'enfant?
38 — Que fit-elle après avoir regardé Julienne?
39 — Pourquoi évitait-elle la vue de cette fille?
40 — Quelle recommandation madame Valory fit-elle à Julienne?

41 — Que devait faire celle-ci, si la petite était malade pendant la nuit?
42 — Pourquoi la petite Adèle ne voulait-elle pas qu'on la confiât à Julienne?
43 — Que dit madame Valory à Julienne?
44 — Que fit ensuite cette dame et où alla-t-elle?
45 — Que remarqua-t-elle en déshabillant la petite fille?
46 — Quelle recommandation fit-elle à Julienne?
47 — Que pensait-elle trouver dans l'ancienne garde-robe de Caroline?
48 — Que fit Adèle quand on lui eut dit qu'il fallait prier le bon Dieu et que dit-elle?
49 — Quel sentiment éprouvait madame Valory en se retirant chez elle?
50 — Pourquoi néanmoins eut-elle de la peine à s'endormir?

CHAPITRE III.

L'ENFANT VOLÉ.

Le lendemain, Caroline était éveillée de grand matin; comme sa mère[1], elle avait mal dormi. Ce fut avec bien de l'impatience qu'elle attendit le jour, et dès qu'il parut[2] elle se leva, s'habilla à la hâte et courut au lit de sa sœur adoptive qui reposait encore.

— Quelle dormeuse! disait-elle en la regardant avec affection[3]. Cette pauvre petite!.... La faim l'aura peut-être empêchée de dormir les nuits précédentes.

Au bruit[4] que firent M. et madame Valory en entrant, Adèle s'éveilla, et bientôt[5] elle se vit entourée de Caroline, qui avait couru au-

devant de ses parents, et des deux êtres bienfaisants auxquels elle devait la conservation de ses jours. Elle répondit à leurs caresses[6] avec tant de sensibilité, que tous en furent vivement touchés.

— Est-ce[7] que nous ne prions pas le bon Dieu? demanda madame Valory lorsqu'elle eut habillé Adèle avec[8] les vêtements, encore fort jolis, qui étaient devenus trop courts pour Caroline. Adèle à l'instant se mit à genoux comme la veille, joignit de même ses petites mains et répéta la même prière[9] : Bon Dieu, donnez, s'il vous plaît, longue vie à papa, à maman, et faites qu'Adèle soit bien sage! Et tout aussitôt elle ajouta, en se relevant : Adèle a bien faim!

— Elle en revient toujours là, cette pauvre petite, dit alors madame Valory. Comme elle est délicate et faible!...

Caroline, ce jour-là, ne suivit pas sa mère à la laiterie[10]; elle resta avec son père dans la salle au rez-de-chaussée pour amuser Adèle, à qui l'on avait fait prendre quelque chose en attendant l'heure du déjeuner. La petite[11] se familiarisait peu à peu et répondait aux questions de M. Valory, qui la tenait sur ses genoux.

— Ma chère amie, dit-il à sa femme lorsqu'elle revint[12], il me paraît que cette enfant, par la négligence de la personne à laquelle on l'avait confiée pour la conduire à Paris, a été enlevée à ses parents, et c'est une mendiante qui l'a emmenée. Après déjeuner[13] j'irai voir le maire, et le prier d'envoyer son adjoint ici dans la journée avec deux témoins. On dressera un[14] procès-verbal de la manière dont Adèle est arrivée dans notre maison et de ses dires[15] : puis nous ferons notre possible pour retrouver ses parents.

Caroline, à ces mots, soupira ; retrouver les parents d'Adèle[16], c'était perdre la gentille petite sœur que le Ciel venait de lui donner !

Pendant le déjeuner, Adèle, que madame Valory surveillait[17] pour l'empêcher de se livrer à sa faim dévorante, se montra de plus en plus expansive ; mais jamais[18] elle ne voulut dire le nom de ses parents. Le sais-tu ? demandait-on ; elle hésitait, puis faisait signe que *oui*.

— Eh bien, dis-le-nous, chère petite, pour que nous puissions te rendre à eux !

Adèle alors[19] frissonnait, regardait autour d'elle d'un air effrayé, et répondait tout bas : Maman la méchante femme battrait Adèle !

Rien ne pouvait la rassurer contre la ven-

geance de la personne à laquelle[20] elle donnait à la fois les deux titres de maman et de méchante femme.

Une heure avant diner[21], le maire lui-même, qui était lié d'amitié avec M. Valory, vint, accompagné de deux de leurs amis communs, pour remplir[22] les formalités qui devaient mettre la bienfaisante famille à l'abri de toute recherche et de tout désagrément relativement à la manière dont Adèle était arrivée chez elle.

Madame Valory[23] eut bien de la peine à décider Adèle à répondre aux nouvelles questions qui lui furent adressées; mais le maire[24] s'y prit avec tant d'adresse et de douceur qu'il parvint à la faire parler assez pour qu'on pût deviner[25] qu'elle était sur le point de partir pour Paris avec sa mère et sa bonne, lorsque celle-ci qui la gardait dans la cour de la diligence, s'étant écartée un moment[26], une vieille femme avait montré à la petite un joujou fort brillant. L'enfant voulait l'avoir; la vieille femme ne voulait pas le donner[27] à moins que l'enfant ne la suivît : Adèle alors s'en était allée avec elle, et depuis ce moment[28] son existence avait été des plus malheureuses. Mal nourrie, maltraitée, il lui fallait chaque jour faire beaucoup de chemin; la vieille femme mendiait dans tous les

villages où l'on passait. D'après ce que disait l'enfant, cette misérable[29] faisait toute sorte de contes pour obtenir de l'argent ou du pain qu'elle vendait ensuite, au lieu d'en donner à la pauvre Adèle, et[30] tout était dépensé au cabaret. Une dame charitable, ayant eu pitié de la petite, avait donné pour elle[31] les vêtements qui la couvraient le jour où le hasard conduisit la mendiante, à moitié ivre selon toute apparence, auprès du jardin de M. Valory. Cette femme[32] était tombée à quelque distance dans un fossé. Adèle[33], après être restée longtemps assise auprès d'elle, voyant la nuit venir, avait eu peur; mais l'enfant[34] paraissait ne pas se souvenir du tout comment elle était entrée dans le jardin, comment elle était arrivée jusqu'à la maison; et il n'y avait rien d'étonnant à cela[35], car le froid, la frayeur, la fatigue et la faim avaient dû bouleverser toutes les pensées de la petite infortunée, et substituer à son intelligence, fort remarquable pour son âge, cet aveugle instinct de conservation également commun aux hommes et aux animaux. Quant au pays d'où elle venait avec sa mère pour se rendre à Paris[36], Adèle n'en savait rien; elle savait seulement[37] qu'on était en voyage depuis *bien, bien longtemps*[38]; que sa mère pleurait

souvent en l'embrassant et lui parlait sans cesse de son papa qui les attendait à Paris.

— Pauvre mère! disait madame Valory les yeux baignés de pleurs[39]. Quelle a dû être sa douleur en ne retrouvant plus sa fille! Et madame Valory serra Caroline contre son cœur avec une tendresse, avec une émotion si vives, que le maire lui-même porta le doigt au coin de son œil pour essuyer à la dérobée une larme prête à s'échapper.

Le maire et les deux amis de M. Valory restèrent à dîner[40], et au dessert on vint rendre compte au premier du peu de succès des recherches qu'il avait ordonnées pour retrouver les traces de la mendiante; cette femme ne s'était point montrée à Ville-au-Bois.

— Je ferai prendre des informations dans les environs, dit alors le maire; mais je doute qu'elles produisent aucun résultat[41], le signalement de cette femme, donné par la petite, étant trop imparfait.

Nous parviendrons plus tard[42] à lui faire dire le nom de ses parents, reprit le maire. Lorsque le souvenir des mauvais traitements qu'elle a essuyés pour l'empêcher de le prononcer sera un peu effacé[43], lorsqu'elle verra qu'on l'aime, qu'on la caresse, qu'on la chérit,

cette obstination, qui annonce au reste du caractère, cessera, et alors[44] nous travaillerons, chacun de notre côté, à la rendre à sa famille.

Peu de jours suffirent pour opérer ce changement, que le maire avait annoncé. On sut d'Adèle[45] que sa mère se nommait madame de Vervins[46]; que son père était militaire, officier; mais de quelle arme, mais de quel grade[47]? l'enfant ne le savait pas. Quoique ces renseignements fussent des plus incomplets[48], on fit insérer des avertissements dans tous les journaux, on tenta de faire des recherches au ministère de la guerre en employant l'intermédiaire de quelques amis : mais les mois, puis les années s'écoulèrent[49] sans qu'on pût rien découvrir, et peu à peu Adèle[50] s'accoutuma si bien à regarder comme sienne la famille où le hasard l'avait conduite, qu'arrivée à l'âge de huit ans, elle ne conservait[51] qu'un souvenir confus des événements malheureux qui avaient compromis d'abord, puis changé son existence, et qui l'avaient amenée dans cette maison[52], où elle se voyait l'objet de la plus vive tendresse et de la plus douce indulgence.

III.

Questionnaire.

---

1 — Caroline avait-elle passé une aussi mauvaise nuit que sa mère?
2 — Que fit-elle dès que le jour parut?
3 — Que disait-elle en regardant l'enfant dormir?
4 — Qu'est-ce qui arracha Adèle à son sommeil?
5 — Que vit-elle lorsqu'elle fut éveillée?
6 — Comment répondait-elle aux caresses qu'on lui faisait?
7 — Que lui demanda madame Valory lorsqu'elle fut habillée?
8 — Quels vêtements lui avait-on mis?
9 — Quelle prière la petite Adèle adressa-t-elle à Dieu, et que dit-elle ensuite?
10 — Pourquoi Caroline n'accompagna-t-elle pas sa mère ce jour-là?
11 — Que faisait la petite Adèle?
12 — Qu'est-ce que M. Valory dit à sa femme lorsque celle-ci revint à la maison?
13 — Que se proposait-il de faire après le déjeuner?

14 — Pourquoi voulait-il aller chez le maire?
15 — Que pensait-il faire ensuite?
16 — Pourquoi Caroline soupirait-elle en entendant parler de retrouver les parents d'Adèle?
17 — Pourquoi madame Valory surveillait-elle la petite Adèle pendant le déjeuner?
18 — Qu'est-ce que la petite fille ne voulut pas dire?
19 — Que faisait-elle quand on insistait pour connaître le nom de ses parents?
20 — Quel titre donnait-elle à une personne qu'elle paraissait craindre beaucoup?
21 — Quelle personne vint chez M. Valory une heure après son dîner?
22 — Quelles formalités le maire avait-il donc à remplir?
23 — Qu'est-ce que madame Valory obtint avec beaucoup de peine?
24 — Comment le maire parvint-il à faire parler l'enfant?
25 — Que put-on deviner d'après ce que dit la petite fille?
26 — Quel objet une vieille femme lui avait-elle montré?
27 — Qu'est-ce que cette veille voulait que fît la petite Adèle?
28 — Quel avait été le sort d'Adèle depuis que cette femme l'avait enlevée?
29 — Comment cette misérable vieille se faisait-elle donner de l'argent?
30 — Que faisait-elle des aumônes qu'elle recevait?
31 — Qu'est-ce qu'une charitable dame avait donné pour elle le jour où elle fut trouvée dans le jardin de M. Valory?
32 — Quel accident était arrivé à la vieille mendiante?
33 — Qu'avait fait Adèle en la voyant dans un fossé?
34 — Se rappelait-elle ce qui lui était arrivé depuis?
35 — Pourquoi n'était-il pas étonnant qu'elle en eût perdu le souvenir?
36 — Adèle pouvait-elle dire de quel pays elle venait?
37 — Que savait-elle seulement?
38 — Que faisait sa mère pendant le voyage?
39 — Que dit madame Valory en entendant ce récit et quel marque de tendresse donna-t-elle à Caroline?

40 — Que vint-on dire au maire à la fin du dîner?
41 — Pourquoi le maire craignait-il que ses informations ne produisissent aucun résultat?
42 — Qu'espérait-il pouvoir faire plus tard?
43 — Sur quoi comptait-il pour voir cesser l'obstination de la petite fille?
44 — Que se proposait-il de faire lorsqu'il aurait obtenu ce renseignement?
45 — Qu'apprit-on d'Adèle quelques jours après?
46 — Que faisait son père?
47 — La petite fille pouvait-elle dire quel était son grade?
48 — Quelles démarches fit-on pour obtenir quelques renseignements?
49 — Ces démarches eurent-elles quelque succès?
50 — A quoi Adèle s'accoutuma-t-elle peu à peu?
51 — Que semblait-elle enfin avoir oublié?
52 — Comment continuait-elle d'être traitée dans la maison de M. Valory?

CHAPITRE IV.

LA JEUNE INSTITUTRICE.

Caroline, depuis l'arrivée d'Adèle[1], avait tenu constamment ce qu'elle promettait à sa mère dans le temps où elle éprouvait un si vif désir d'avoir une petite sœur. Elle ne donnait que de bons exemples à celle que le Ciel lui avait envoyée, et[2], afin de se mettre en état de la diriger, elle avait redoublé de zèle dans ses études. C'était Caroline qui[3] avait appris à lire à Adèle; c'était Caroline qui, la première[4], avait posé ses petits doigts sur les touches du piano; c'était Caroline qui avait guidé sa main pour l'aider à former les premières pages d'écriture

et les premiers traits de dessin; et c'était encore Caroline qui[5] accoutumait Adèle aux soins du ménage; car madame Valory ne permettait pas qu'on sacrifiât les talents utiles aux talents d'agrément; à son avis[6], les premiers étaient les plus importants à acquérir pour une femme, et les seuls qui la rendissent vraiment digne de l'estime et de la constante affection de son époux et de ses enfants.

Rien[7] n'était plus touchant que l'union qui régnait entre Adèle et Caroline. La première[8] était un peu mutine, un peu enfant gâté[9]; mais la crainte d'affliger ou de faire gronder sa sœur, suffisait pour la rendre obéissante; et cette bonne sœur, au maintien raisonnable et grave, n'abusait point[10] du pouvoir que lui donnaient sur Adèle ses droits d'aînesse et la tendresse de ses parents. Tout allait donc à merveille, et[11] il n'y avait jamais de querelles entre les deux sœurs, qui ne se quittaient pas une minute.

Chaque matin Caroline[12] éveillait Adèle, qui partageait sa chambre, en lui donnant cinq ou six baisers; elle l'aidait à s'habiller; puis toutes les deux elles faisaient ensemble leur prière[13], se rendaient ensemble auprès de leurs bons parents, qui les accueillaient avec une égale tendresse, et gagnaient ensemble, à travers le

jardin, la laiterie[14] dont l'inspection était particulièrement confiée à Caroline, qui comptait maintenant près de quinze ans.

Tandis que Caroline[15] surveillait les filles de basse-cour versant dans les barates* le lait trait de la veille[16], ou la crême enlevée le matin même pour faire du beurre fin, Adèle, après avoir bu une tasse de lait tout chaud en disant : A ta santé, ma sœur! courait au colombier[18]; elle distribuait de la graine à ses pigeons favoris, prenait dans leur nid les petits, leur donnait mille et mille baisers en leur prodiguant les noms les plus doux; puis elle revenait dans la cour[19], portant plein son tablier de miettes de pain, de pelures de pommes, et à l'instant elle était entourée[20] des poules, des coqs, des dindons, des canards, des oies, caquetant, gloussant, criant à qui mieux mieux[21], comme pour la prier de n'oublier personne dans la distribution des friandises qui lui assuraient les empressements de toute la gent emplumée. Quelquefois ce cortège l'accompagnait jusqu'à la porte de la basse-cour; et souvent, si elle

* Les barates sont[17] des vases de bois cerclés en fer, et fermés par un couvercle à travers lequel passe la *batte*, espèce de bâton plat à l'une de ses extrémités, et qui sert à battre le beurre.

rencontrait, en allant à la promenade, les oies et les dindons que l'on conduisait aux champs[22], toute la troupe arrivait au-devant d'elle ou bien se mettait à sa suite, en dépit des cris et des efforts du conducteur, ce qui amusait beaucoup Adèle. Mais si c'étaient les porcs, toujours malpropres, qui venaient lui présenter *leurs hommages*[23], elle n'en était pas charmée, surtout lorsqu'il y avait là compagnie.

Caroline, quand elle avait fini sa ronde à la laiterie[24], se faisait rendre compte des œufs donnés par les poules depuis la veille; devant elle[25] on préparait le beurre, le fromage qu'on plaçait avec des feuilles de vigne, dans des paniers, pendant que, sous ses yeux, on remplissait d'œufs d'autres paniers garnis de paille; venaient ensuite les espèces de cages[26] où l'on enfermait les pigeons, la volaille engraissée à la ferme; Caroline, la plume à la main, écrivait sur son livre[27] le nombre de couples qui partaient, afin d'en rendre compte à sa mère. Elle restait là pendant qu'on chargeait les voitures, et ne revenait à la maison que lorsque sa tâche bien pénible, particulièrement[28] la veille des jours de marché, était tout à fait terminée.

Avant de se réunir à leurs parents pour le déjeuner, Caroline, ainsi qu'Adèle[29], quittaient les sabots, les manteaux de gros drap et le capuchon de camelot qui leur servaient en hiver à se garantir du froid et de l'humidité[30], et les deux petites fermières redevenaient des demoiselles simplement vêtues, mais avec goût et propreté. Elles allaient trouver alors madame Valory. Sous sa direction[31], elles donnaient les ordres pour la maison, réglaient les comptes de la veille; et, libre enfin de ces soins si nécessaires pour la tenue d'une maison, on[32] rejoignait dans la salle à manger M. Valory, dont la matinée n'avait pas été moins bien remplie, moins bien occupée.

Quelquefois le déjeuner se prolongeait en causant, et l'heure de récréation accordée aux deux sœurs, après chaque repas, se passait souvent[33] dans des entretiens pleins de charmes et qui laissaient dans leur esprit des souvenirs, ou faisaient naître des idées que la réflexion mûrissait, développait peu à peu.

Adèle cependant n'était pas toujours bien disposée à prendre les leçons qui occupaient le temps jusqu'au dîner; mais si[34] elle se mettait à son piano ou à son dessin avec une petite mine boudeuse, si elle repoussait ses cahiers d'écri-

ture, d'extraits d'histoire et de géographie, en disant[35] qu'elle avait mal à la tête, qu'elle n'était pas disposée à travailler, Caroline, d'un ton plein de douceur, répliquait[36] : Comme tu voudras, Adèle; personne ne t'oblige de t'occuper de ce qui ne te fait point plaisir. Une fermière n'a pas besoin de savoir tant de choses, et puisque tu ne veux être que cela[37], va trouver papa dans les champs, ou bien va porter le dîner à nos moissonneurs. Il fait grand chaud, le soleil est ardent, mais une fermière ne doit craindre[38] ni l'ardeur du soleil, ni le froid, ni la pluie.

— Que tu es mauvaise, ma sœur! répondait Adèle en se remettant au travail.

— Comment, je suis mauvaise! Est-ce donc être mauvaise que de te laisser libre de faire ce qui te plaît?

— Oui, car tu sais bien que[39] je veux être fermière comme l'est maman, et non pas comme la mère Simon, qui ne sait ni lire, ni écrire.

— Mais tu sais lire et écrire, toi; ainsi tu es fort supérieure à la mère Simon!

— Allons, moqueuse! maman sait bien autre chose que lire et écrire.

— Parce que maman[40] s'est donné la peine d'apprendre.

— Et si je veux la prendre aussi, moi, cette peine?

— Tu en es la maitresse.

— Oui, la maîtresse! c'est toi qui est la maîtresse, car tu me fais faire tout ce que tu veux!...

— Comment cela[41]? Est-ce que je te gronde? est-ce que je me plains de toi à mon père ou à maman?

— Oh! si tu me grondais ou si tu me faisais gronder...

— Eh bien!

— Eh bien! je ne travaillerais plus du tout.

— Ce n'est pas joli ce que tu dis là.

— Je le sais bien, répondait Adèle en se jetant dans ses bras. Pardonne-le-moi, ma sœur! C'est singulier! j'aurais quelquefois envie d'être entêtée, de te[42] faire un peu enrager, mais cette envie-là ne me dure pas. Pourquoi cela, Caroline? car, enfin, c'est ennuyeux pourtant de t'obéir toujours. Tu es la plus grande, c'est vrai, mais tu n'es que ma sœur. Si tu n'étais pas[43] si douce, si bonne, je ne serais pas si soumise, au moins! mais l'idée de te faire de la peine...

— Et de te faire du tort à toi-même, ma sœur, ajoutait doucement Caroline. Crois-tu

que si je t'aimais moins[44], je n'aurais pas plus de plaisir à étudier moi-même qu'à te faire étudier? Crois-tu qu'il ne soit pas plus amusant de prendre des leçons que d'en donner?

— Oh! par exemple, je ne crois pas cela.

— Tu le croirais, Adèle, si tu avais aussi une jeune sœur à élever. Je t'aime tant, vois-tu, que je te laisserais toujours libre de suivre toutes tes fantaisies[45], si maman ne m'avait pas enseigné que le temps perdu ne se retrouve plus, et que si l'on ne travaille pas quand on est jeune, on sera toute sa vie une ignorante.

— Eh bien! apprends-moi donc! s'écriait Adèle avec un gros soupir[46] : et un baiser bien tendre de sa sœur la récompensait de sa soumission.

IV.

Questionnaire.

1 — Qu'avait fait Caroline depuis l'arrivée d'Adèle?
2 — Pourquoi avait-elle redoublé de zèle dans ses études?
3 — Qu'avait-elle d'abord appris à Adèle?
4 — Quelles autres leçons lui donnait-elle encore?
5 — A quels soins l'accoutumait-elle?
6 — Quels étaient les idées de madame Valory sur les talents utiles et les talents d'agrément?
7 — Les deux enfants vivaient-ils en bonne intelligence?
8 — Quel était le caractère d'Adèle?
9 — Pourquoi néanmoins se montrait-elle obéissante?
10 — De quoi Caroline n'abusait-elle pas?
11 — Les deux sœurs se disputaient-elles quelquefois?
12 — Que faisait Caroline chaque matin?
13 — Où allaient les deux enfants après avoir fait leur prière?
14 — Pourquoi se rendaient-elles à la laiterie?

15 — Qu'est-ce que faisait Caroline dans la laiterie?
16 — Que versait-on dans les *barates?*
17 — Qu'est-ce que c'est qu'une barate?
18 — Pourquoi Adèle courait-elle au colombier?
19 — Que portait-elle en revenant à la cour?
20 — Par qui se voyait-elle entourée?
21 — Pourquoi tous ces animaux criaient-ils ainsi?
22 — Que faisaient les oies et les dindons quand ils rencontraient Adèle?
23 — Quels étaient les animaux dont elle n'aimait pas les hommages?
24 — Que faisait Caroline après avoir fini sa ronde?
25 — Que faisait-on devant elle?
26 — Que mettait-on dans des espèces de cages?
27 — Qu'est-ce que Caroline écrivait sur son livre?
28 — Quel jour sa tâche était-elle le plus pénible?
29 — Que faisaient Caroline et Adèle avant de paraître au déjeuner?
30 — Quel changement s'opérait alors dans leurs ajustements?
31 — Que faisaient-elles ensuite, sous la direction de madame Valory?
32 — Où se rendaient-elles enfin?
33 — A quoi passaient-elles quelquefois les heures accordées à leur récréation?
34 — Que faisait Adèle quand elle n'était pas bien disposée à prendre ses leçons?
35 — Que disait-elle alors?
36 — Que lui répondait Caroline?
37 — Où lui disait-elle d'aller?
38 — Qu'est-ce qu'une fermière ne doit pas craindre?
39 — A quelle espèce de fermière Adèle voulait-elle ressembler?
40 — Pourquoi leur mère savait-elle autre chose que lire et écrire?
41 — Comment Caroline s'y prenait-elle pour inspirer à sa jeune sœur le goût de l'étude?
42 — Qu'est-ce qu'Adèle avait envie de faire quelquefois?
43 — Pourquoi finissait-elle par obéir à Caroline?

44 — Caroline trouvait-elle qu'il était plus agréable d'enseigner aux autres que d'étudier soi-même? Que disait-elle à ce sujet?

45 — Pourquoi ne laissait-elle pas sa petite sœur libre de suivre toutes ses fantaisies?

46 — Comment Adèle était-elle récompensée de sa soumission?

CHAPITRE V.

UNE ANCIENNE CONNAISSANCE.

Un matin, M. Valory[1] annonça à sa femme la visite, pour le jour même, d'un de ses anciens camarades de collége qu'il avait rencontré par hasard chez un de leurs voisins.

— Duplessis, ajouta-t-il, n'est ici qu'en passant[2]; mais j'espère que nous réussirons à le garder quelque temps au milieu de nous. Il[3] ignorait que j'habitasse ce pays, et il m'a inutilement cherché à Paris, il y a environ quinze ans. Depuis ce temps[4], il a presque toujours vécu sur la terre étrangère, souvent arrosée de son sang; car il a fait toutes les guerres depuis la Révolution. La fortune[5], je crois, ne

lui a pas été favorable. Il a sa retraite maintenant et quelque petite chose du côté de sa femme.

— A-t-il des enfants? demanda madame Valory.

— Non, fort heureusement[6]; car d'après ce qu'il m'a donné à entendre, son revenu suffit à peine aux premiers besoins de la vie. Si nous pouvons obtenir qu'il reste ici un mois ou deux[7], je trouverai peut-être moyen de lui être utile, soit par moi-même, soit par mes connaissances. Il me paraît qu'on n'a pas été fort juste envers lui[8], et que l'État est loin d'avoir récompensé ses longs services.

— M. Valory ramené, par la rencontre qu'il avait faite du commandant Duplessis[9], aux souvenirs de sa jeunesse, raconta quelques anecdotes de collége qui amusèrent ses deux filles; bientôt on se sépara pour aller vaquer chacun à ses travaux, et[10], à l'heure du dîner, Caroline et Adèle, en entrant dans le salon, y trouvèrent M. Duplessis seul avec leur mère.

Le commandant[11] était jeune encore; cependant il avait les cheveux tout blancs, et un[12] coup de sabre qu'il avait reçu sur la joue droite, sans le défigurer entièrement, ajoutait

quelque chose d'austère à l'expression de sa figure naturellement froide et sérieuse.

Il salua d'un air réservé Caroline et Adèle, puis, sans faire attention à elles[13], il reprit sa conversation avec madame Valory, ou plutôt il continua de l'entretenir[14] de ses campagnes en Allemagne, en Italie et en Espagne.

Bientôt[15], flatté de l'intérêt marqué avec lequel les deux jeunes personnes l'écoutaient, il parut leur adresser de temps en temps la parole, et quand on se mit à table[16], la gêne que chacun avait dû éprouver en se voyant pour la première fois, avait fait place à la confiance et à la gaîté.

Plusieurs fois[17] les remarques malignes ou les naïvetés d'Adèle excitèrent un sourire sur les lèvres du commandant; et lorsqu'on passa au salon pour prendre le café, tous deux étaient déjà si bons amis[18], qu'Adèle lui demanda sans cérémonie la permission *de noyer un chien* dans sa tasse.

— Comment, ma belle demoiselle! s'écria M. Duplessis tandis qu'Adèle[17] trempait un morceau de sucre dans la tasse qu'il lui présentait en souriant; mais c'est parler *à la militaire*. Qui vous a appris cela?

— Je ne sais pas, répondit Adèle[20]; mais il y a longtemps, bien longtemps, que je l'ai entendu dire.

— Et moi, dit madame Valory[21], voilà la première fois que je t'entends, mon enfant, te servir de cette singulière expressoin.

Adèle resta un moment pensive, puis elle se mit à rire en ajoutant : Oh[22]! il me vient souvent à l'esprit de drôles de mots dont on ne se sert pas ici... Ma sœur m'a bien grondée l'autre jour... Pourtant ce n'est pas moi qui invente tout cela, certainement.

Caroline, plus réservée, plus grave, plaisait moins au commandant; il rendit cependant justice à son talent sur le piano, et finit même[23] par trouver qu'elle avait bien le maintien qui convenait à une jeune personne de dix-sept ans et à une sœur aînée, institutrice de sa jeune sœur. Aussi, profita-t-il du moment où toutes les deux venaient de quitter le salon[24], pour féliciter M. et madame Valory sur les agréments, l'esprit et les talents de Caroline et d'Adèle, et il ajouta avec un profond soupir[25] : Bienheureux ceux qui peuvent se voir revivre dans leurs enfants!

Madame Valory n'osa pas faire de questions[26], mais elle crut deviner que M. Duplessis avait

été père, et qu'il s'était vu privé des objets de sa tendresse; perte cruelle, irréparable[27]; elle semble opposée aux lois générales de la nature, qui donne à presque tous les êtres créés, à l'homme surtout, un soutien, une consolation dans ses enfants, en imposant à ceux-ci la pénible tâche de fermer les yeux aux auteurs de leurs jours.

Le lendemain, M. Valory voulut[28] faire visiter ses domaines au commandant; il n'était pas fâché d'avoir quelqu'un à qui[29] il pût dire les changements, les améliorations surtout qu'il avait apportés à sa terre de la Prairie.

— Vraiment, disait M. Duplessis en l'écoutant, tu me donnerais l'envie, mon ami, de me faire fermier comme toi[30] : ces travaux, souvent pénibles, banniraient peut-être le dégoût de la vie, l'ennui qui me dévore... Mais pourquoi changerais-je mon existence monotone? Pourquoi me livrerais-je à des occupations qui seraient sans but, puisque je n'ai personne dont l'avenir m'intéresse[31]? Ma femme et moi nous avons assez pour végéter dans l'obscurité jusqu'à notre dernier jour!... Rien ne nous stimulerait pour nous faire sortir de notre apathie!...

— Eh quoi! s'écria M. Valory[32] est-ce

bien toi, Duplessis, que je vois s'abandonner à ce découragement indigne d'un homme!

— Oui, c'est moi! répondit le commandant d'un air sombre. Tu ne sais pas combien je suis malheureux! tu ne sais pas que ma femme et moi[33], au lieu de nous chercher pour nous prêter un mutuel appui, nous nous fuyons l'un l'autre! Elle craint mes reproches!... Moi je crains la vue de sa douleur!... Et cette douleur poignante que j'éprouve avec autant de force qu'elle, loin de s'affaiblir par l'effet du temps, semble prendre chaque jour des forces nouvelles... Valory, j'étais père[34]... et je n'ai plus d'enfant!

En disant ces mots, M. Duplessis[35] se cacha la tête dans ses deux mains et se jeta au pied d'un arbre; ses larmes, longtemps contenues, coulèrent alors à torrents. M. Valory s'assit près de lui; il y eut un long silence.

— Mon ami, dit M. Valory en lui prenant la main, écoute-moi.

— Que pourras-tu me dire? reprit le commandant d'une voix étouffée. Quelle nuit j'ai passée! Je venais ici[36] chercher des distractions à la douleur rongeante qui me poursuit partout, qui me porte à errer loin de ma triste demeure où règne le désespoir... Je me suis contenu

hier..... Mais aujourd'hui!.... Valory, laisse-moi partir sans revoir ta famille.... Le dirai-je[37]! la vue de ton bonheur est pour moi le plus affreux de tous les supplices!.... Ma fille aussi se nommait Adèle... elle serait de cet âge..... Oh Dieu! quel langage pourrait rendre ce que je sens[38]!..... Ah! que ne puis-je être sûr du moins qu'elle n'existe plus!

Une pensée rapide comme l'éclair se présenta à l'esprit de M. Valory[39], et précipita tellement les mouvements de son cœur qu'il fut assez longtemps sans pouvoir parler. Lorsqu'enfin il essaya de prononcer quelques mots, les sons expirèrent sur ses lèvres à cette seule idée : Si je me trompais!

Duplessis, dit-il après une longue hésitation[40], j'ai une question à t'adresser...... As-tu connu à l'armée.... un officier..... nommé.... de Vervins?

— De Vervins[41]! s'écrie le commandant en se levant brusquement; c'est le nom de ma femme!

— De ta femme!

Et M. Valory, qui s'est aussi levé[42], se jette dans les bras de son ami avec un cri de joie; il le serre contre sa poitrine agitée, le quitte, revient pour l'embrasser encore.

— Dieu! dit tout à coup le commandant; et repoussant son ami, le tenant à quelque distance de lui et les yeux fixés sur les siens, il dit d'une voix qu'on entend à peine[43] : Ne me trompe pas... il y va de ma vie... Valory, saurais-tu... ce nom.. aurais-tu ignoré jusqu'à ce jour... saurais-tu.... Ma fille!

— Tu l'as vue! elle est ici, c'est Adèle!

Le commandant sent la terre se dérober sous ses pieds[44]; il ne voit plus, il n'entend plus, il est sans connaissance dans les bras de son ami, qui lui-même aurait besoin de soutien.

V.

Questionnaire.

1 — Qu'est-ce que M. Valory vint annoncer un matin à sa femme?
2 — Pensait-il que M. Duplessis ne passerait qu'un jour chez lui?
3 — Pourquoi celui-ci avait-il cherché inutilement M Valory à Paris?
4 — Qu'avait fait Duplessis depuis ce temps?
5 — Duplessis était-il riche?
6 — Pourquoi M. Valory regardait-il comme un bonheur que Duplessis n'eût pas d'enfants?
7 — M. Valory était-il disposé à rendre service à son ami?
8 — Pensait-il que Duplessis avait été récompensé selon ses mérites?
9 — A quels souvenirs M. Valory fut-il ramené, et que raconta-t-il?
10 — Qu'est-ce que Caroline et Adèle trouvèrent à l'heure dîner?
11 — Le commandant Duplessis était-il âgé?

12 — Que remarquait-on sur sa figure?
13 — Que fit-il après avoir salué Caroline et Adèle?
14 — De quoi parlait-il avec M. Valory?
15 — Pourquoi adressa-t-il de temps en temps la parole aux jeunes personnes?
16 — Quelle était la disposition des esprits quand on se mit à table?
17 — Qu'est-ce qui fit fréquemment sourire le commandant?
18 — Qu'est-ce qu'Adèle demanda au commandant quand ils furent dans le salon?
19 — Que fit alors Adèle et que lui dit le commandant Duplessis?
20 — Adèle se rappelait-elle qui lui avait appris l'expression dont elle se servait?
21 — Qu'est-ce que lui dit Mme Valory à cette occasion?
22 — Pourquoi Caroline grondait-elle quelquefois sa petite sœur?
23 — Qu'est-ce que le commandant Duplessis finit par penser de Caroline?
24 — Que dit-il à M. et à Mme Valory lorsque les deux jeunes filles eurent quitté le salon?
25 — Qu'ajouta-t-il encore?
26 — Qu'est-ce que Mme Valory crut deviner?
27 — Qu'est-ce que l'auteur dit de la peine que doit causer la perte d'un enfant?
28 — Qu'est-ce que M. Valory voulut faire le lendemain?
29 — Quel plaisir éprouvait-il à montrer ses domaines?
30 — Pourquoi M. Duplessis pensait-il qu'il serait heureux de devenir fermier comme son ami?
31 — Quelle réflexion faisait-il ensuite?
32 — Que lui dit M. Valory?
33 — Le commandant Duplessis et sa femme se trouvaient-ils heureux lorsqu'ils vivaient ensemble?
34 — Quelle était la cause des chagrins du commandant?
35 — Que fit le commandant Duplessis après avoir avoué la cause de ses chagrins?
36 — Dans quel but était-il venu chez M. Valory?
37 — Pourquoi donc voulait-il quitter si vite son ami?

38 — Qu'ajouta-t-il en parlant de la fille qu'il avait perdue?
39 — Pourquoi M. Valory fut-il longtemps sans pouvoir parler?
40 — Que dit-il enfin au commandant Duplessis?
41 — Que répondit ce dernier en entendant prononcer le nom de *Vervins*?
42 — Que fit M. Valory après s'être levé?
43 — Que dit le commandant en repoussant son ami?
44 — Qu'éprouva-t-il en apprenant qu'Adèle était sa fille?

CHAPITRE VI.

C'EST ELLE.

Lorsque le commandant reprit ses sens[1], il se trouva dans la salle au rez-de-chaussée où son ami l'avait fait transporter[2] : le doute agitait encore l'esprit de M. Valory, et le faisait se repentir de sa précipitation.

— Ai-je[3] été le jouet d'un rêve? dit le commandant en regardant autour de lui; alors il aperçut madame Valory, qui[4] avait aidé son mari à donner les secours que l'état de M. Duplessis demandait. Elle paraissait être vivement émue; des larmes tremblaient au bord de sa paupière. M. Valory debout, et tenant entre

les siennes une des mains de son ami, avait les yeux baissés.

— Réponds-moi, Valory, reprit le commandant, en élevant la voix; ai-je été le jouet d'un songe? ne m'as-tu pas dit...

— Commandant! s'écria madame Valory[5], avant de nous livrer tous à l'espoir..... un mot, un seul mot..... comment votre fille..... vous fut-elle enlevée?

— Une misérable, une mendiante...

— Adèle[6], Adèle! dit madame Valory en allant ouvrir brusquement la porte, et Adèle, qui était dans la pièce voisine avec Caroline, accourut aussitôt. Cédant à l'impulsion qu'on lui donnait[7], elle se jeta dans les bras de M. Duplessis. Il la serrait sur son cœur dans un délire qu'aucun mot ne saurait rendre, et en murmurant d'une voix inintelligible[8]: Ma fille! mon Adèle! mon bien, ma vie, tu m'es donc rendue!

La pauvre enfant, tout étourdie de cette scène[9], cherchait à se dégager des bras qui l'étreignaient si étroitement; mais M. et madame Valory lui disaient[10]: Embrasse-le mille et mille fois, c'est ton père, ton malheureux père!

— Son père! répétait Caroline[11] en pleurant à la fois d'attendrissement et de douleur. Personne ne faisait attention à elle. La pauvre Caroline[12] s'assit dans un coin de la salle, et, les mains jointes, laissa couler en liberté les larmes qui semblaient jaillir de ses yeux.

Pendant bien longtemps[13], les exclamations du pauvre père, hier encore si malheureux, et aujourd'hui au comble de la joie, interrompirent seules le silence qui régnait dans la salle. M. et madame Valory respectaient son délire, ses transports. Adèle, aussi, baignée de ses pleurs[14], pleurait de tout son cœur à mesure que des souvenirs à demi-effacés, en revenant à sa mémoire, la reportaient à ses premières années.

— Maman[15]! dit-elle tout à coup avec le même accent timide et douloureux qui lui avait ouvert tous les cœurs dans sa famille adoptive.

— Ta mère! ta mère[16]! tu la verras! tu vas la voir, ta pauvre mère! s'écria le commandant en se levant. Nous allons partir, partir sur-le-champ!... O mes amis![17] pardon, je vous oubliais, je ne vous voyais plus, vous à qui je dois tout!... Mais sa mère, sa malheureuse mère[18]!... chaque minute qui s'écoule est un siècle de souffrance...

— Un moment, dit M. Valory, et il appuya la main sur le bras de son ami. Veux-tu donc tuer ta femme[19]? Elle est mourante, dis-tu; et, sans précaution, tu vas conduire Adèle dans ses bras et lui dire : *Voilà ta fille!*

— Oh! la joie ne tue pas! répliqua M. Duplessis; et[20], avec de nouveaux transports, il serra son Adèle dans ses bras, lui pro[illegible]
les noms les plus doux, l'accablant de [illegible]

Lorsqu'enfin la première agitation [illegible]
peu calmée[21], les questions succéd[illegible]
mots sans suite. Adèle[22], assise sur le[illegible]
de son père, la tête appuyée sur ce[illegible]
longtemps e[illegible] au désespoir, et un[illegible]
mains serr[illegible]ent[23] dans la main [illegible]
dame Valor[illegible] l'autre main, tenai[illegible]
de Caroline [illegible] une émotion si [illegible]
qu'elle ne p[illegible]dre qu'en balb[illegible]
aux questions [illegible] Grâce aux b[illegible]
de ses bienfaite[illegible] en partie, o[illegible]
ses souffrances, s[illegible] M. Valory [illegible]
abrégeait le récit[25], [illegible]ménager la [illegible]
sibilité du père et [illegible] pour attén[illegible]
l'importance du serv[illegible]vait rend[illegible]
Afin[26] de détourner l[illegible] ce pénib[illegible]
sujet, il demandait aus[illegible]licati[illegible]
que le commandant n'éta[illegible]onn[illegible]

et plus d'une heure se passa ainsi en demandes, en réponses, en interruptions. Madame Valory mit un terme à cette scène tout à la fois douce et pénible, en[27] rappelant qu'il était nécessaire de se concerter afin de décider le moyen qu'on emploierait de préférence pour apprendre cette nouvelle à madame Duplessis de Vervins.

— Ah! disait le commandant, notre[28] supplice n'aurait pas duré tant d'années si, pour complaire à mon beau-père, je n'avais pas eu la faiblesse de consentir[29] à ce que ma femme portât, de préférence à mon nom, celui d'une terre qu'il nous avait donnée. J'étais loin de prévoir[30] les conséquences que pouvait avoir cette fatale condescendance; j'étais loin de prévoir que ma fille, que mon Adèle chérie me serait enlevée; que[31], faute de savoir le nom de son père, elle passerait son enfance loin de nous, et que cette circonstance, en apparence si frivole, nous priverait du bonheur de la retrouver... Sans le hasard qui m'a conduit ici... O mes amis, que ne vous dois-je pas!

La discussion fut longue[32] sur les moyens à prendre pour ménager la sensibilité de madame Duplessis et pour mettre un terme le plus tôt possible à ses longues souffrances, en lui rendant sa fille si cruellement pleurée. Le com-

mandant ne savait à quel parti s'arrêter[33]: tantôt il voulait partir seul sur-le-champ pour Paris; tantôt il assurait ne pouvoir se séparer de son Adèle; puis, se défiant de lui-même[34], il voulait écrire afin de préparer sa femme à un bonheur si inespéré.

— C'est moi[35], dit M. Valory, qui me rendrai à Paris. Toi, mon ami, reste auprès de ta fille. En partant ce soir[36], je serai demain de bonne heure chez ta femme; compte sur moi pour l'amener ici; compte sur moi pour répandre doucement l'espoir dans son cœur. Si je vois qu'une secousse un peu vive n'est point à craindre pour elle[37], après-demain dans la journée tu recevras une lettre qui t'annoncera notre arrivée. Ta fille et toi, ma femme et ma Caroline, vous viendrez au-devant de nous, ou bien vous nous attendrez ici... Je verrai... j'agirai avec prudence... Écris quelques lignes[38], mais seulement quelques lignes pour m'annoncer comme ton ami à madame Duplessis.

Pendant que le commandant écrivait et que M. Valory hâtait les préparatifs de son départ, Adèle[39] assise entre sa mère et sa sœur adoptives, et tour à tour serrée dans leurs bras, éprouvait des sentiments si confus, qu'elle n'aurait pu dire[40] si ce qu'elle sentait était de la

joie ou de la douleur; c'étaient toutes les deux à la fois. Ses souvenirs, soudainement réveillés, se présentaient à elle si vivants, pour ainsi dire[41], qu'elle croyait être encore au moment où, mourante de faim et de froid, elle avait été réchauffée dans les bras de madame Valory et ranimée par les tendres soins de Caroline. Pénétrée de la reconnaissance la plus vive, elle les accablait de caresses en pleurant amèrement[42] à l'idée qu'il lui faudrait les quitter, se séparer de toutes les deux et de M. Valory qui lui avait montré la tendresse d'un père. Puis, en songeant[43] à ses malheureux parents, à la douleur affreuse, inexprimable où avait dû les plonger sa disparition; en songeant aussi que, par suite de cet événement, sa pauvre mère avait perdu la santé, Adèle sentait[44] tant d'amour pour ses parents, un si vif désir de se dévouer à les aimer, à les servir, à leur faire oublier les larmes amères que son imprudence leur avait coûtées[45], que toute autre idée disparaissait devant celle-là, et qu'elle hâtait de tous ses vœux le moment où elle pourrait les entourer de soins, de tendresse, et vivre uniquement pour eux.

M. Duplessis, cependant, avait bien de la peine[46] à écrire à sa femme cette lettre, dans

laquelle il devait se borner à la prier de recevoir avec affection un ancien ami de collège. Il en commença et en déchira cinq ou six[47] avant de pouvoir se rendre assez maître de lui pour ne rien dire qui pût faire deviner la joie dont son cœur était rempli. Enfin la lettre est faite, M. Valory est prêt, la voiture est à la porte. On s'embrasse[48], on se dit adieu avec autant de sensibilité que s'il s'agissait d'un long voyage, et, du haut du coteau[49], tous les regards suivent la chaise de poste qui descend par une pente douce jusqu'au fond du vallon, et qui finit bientôt par disparaître à tous les yeux, au détour d'un petit bois.

VI.

Questionnaire.

1 — Où se trouva le commandant quand il reprit ses sens ?
2 — Pourquoi M. Valory se repentait-il de sa précipitation ?
3 — Que dit le commandant en apercevant madame Valory ?
4 — Que faisait cette dame, aidée de son mari ?
5 — Que dit-elle d'abord au commandant ?
6 — Que fit-elle quand elle apprit de M. Duplessis que sa fille lui avait été enlevée par une mendiante ?
7 — Que fit la petite Adèle ?
8 — Que disait le commandant en serrant sa fille dans ses bras ?
9 — Qu'est-ce que l'enfant cherchait à faire ?
10 — Que lui dit alors Mme Valory ?
11 — Quels sentiments éprouvait Caroline en voyant cette scène ?
12 — Que fit-elle alors ?
13 — Qu'entendait-on dans la salle ?
14 — Adèle partageait-elle l'attendrissement de son père ?

15 — Quel souvenir se présenta alors à son esprit, et que dit-elle ?
16 — Que répondit le commandant quand Adèle prononça le nom de sa mère ?
17 — Que dit-il à ses amis ?
18 — Pourquoi voulait-il se rendre sans retard auprès de son épouse ?
19 — Quelle observation lui fit M. Valory ?
20 — Que répondit le commandant, et que fit-il de nouveau ?
21 — Qu'arriva-t-il quand la première agitation fut un peu calmée ?
22 — Comment était placée Adèle ?
23 — A qui donnait-elle la main ?
24 — Pourquoi ne pouvait-elle répondre qu'en balbutiant aux questions de son père ?
25 — Pourquoi M. Valory abrégeait-il le récit des souffrances qu'Adèle avait éprouvées ?
26 — Dans quel but demandait-il des explications au commandant Duplessis ?
27 — Comment Mme Valory mit-elle un terme à cette scène ?
28 — A quoi le commandant avait-il eu la faiblesse de consentir ?
29 — Quelle avait été la conséquence de cette faiblesse ?
30 — Qu'est-ce qu'il était loin de prévoir ?
31 — Pourquoi M. Valory n'avait-il pu retrouver les parents d'Adèle ?
32 — Quel fut le sujet d'une longue discussion entre M. et Mme Valory et le commandant ?
33 — Ce dernier était-il fixé sur le parti qu'il devait prendre ?
34 — Que voulait-il faire enfin ?
35 — Quelle proposition lui fit M. Valory ?
36 — Où celui-ci devait-il être le lendemain ?
37 — Qu'espérait-il adresser à son ami ?
38 — Que pensait-il que le commandant dût écrire à sa femme ?
39 — Que faisait Adèle pendant que son père écrivait ?
40 — Qu'est-ce qu'elle n'aurait pas pu dire ?
41 — Quels souvenirs se présentaient à sa pensée ?
42 — Pourquoi pleurait-elle amèrement ?

43 — A quoi songeait-elle ensuite?
44 — Que sentait-elle alors?
45 — Quelle idée effaçait toutes les autres dans son esprit, et qu'appelait-elle de tous ses vœux?
46 — Qu'est-ce que M. Duplessis avait de la peine à faire?
47 — Pourquoi déchira-t-il et recommença-t-il plusieurs fois sa lettre?
48 — Que fit-on enfin lorsque la lettre fut prête?
49 — Que voyait-on du haut d'un coteau?

CHAPITRE VII.

LES CONFIDENCES.

Le soir, lorsque les deux sœurs se trouvèrent seules dans leur chambre, après cette journée si féconde en émotions bien vives et bien variées [1], leur premier mouvement fut de se jeter dans les bras l'une de l'autre.

— Oh [2]! quel vide j'éprouverai, disait Caroline en pleurant, lorsque tu ne seras plus ici!

— Et moi donc! répondait Adèle qui couvrait ses joues de baisers. Mais [3] nous ne quitterons pas le pays, ajouta-t-elle aussitôt; mon père me l'a promis. Nous nous verrons tous les jours, tous les jours, ma sœur!

— Oui, mais pas toute la journée, pas à tous les moments du jour! Adèle, ne crois pas que ton bonheur et celui de tes parents m'affligent! Lorsque je pense à ta pauvre mère[4], je bénis le ciel de t'enlever à nous pour te rendre à elle. Ah! par ce que j'éprouve, je devine tout ce qu'elle a dû souffrir! Adèle[5], combien tu leur dois de dévouement et de tendresse, pour les douleurs cruelles que ton imprudence leur a causées!

— Oh! je t'assure, Caroline, que je ne me doutais guère, quand j'ai suivi cette méchante femme[6], de tous les malheurs qui allaient m'arriver, et de la peine que je donnerais à mon père et à maman. Caroline, il est bien bon, mon père! Pendant notre promenade de tantôt il m'a dit des choses... des choses qui me font bien l'aimer. Et ma pauvre maman! oh! quel courage elle a eu! Imagine-toi, ma sœur, que[7] mon père était à Paris, bien malade des blessures qu'il avait reçues en Espagne : maman avait[8] quitté Saarbruck, où nous demeurions depuis quelque temps, pour venir à Paris le soigner... C'est singulier, quand mon père a nommé Saarbruck, je me suis tout de suite souvenue de ce nom, et que[9], dans cet endroit,

nous avions une jolie maison; à mon arrivée ici, j'avais oublié tout cela.

— Eh bien, ta pauvre mère?

— Ma pauvre maman fut obligée de cacher à mon père[10], qui était bien mal, bien mal, le malheur arrivé en route. — Si je l'avais su alors, m'a dit mon père[11], cela m'aurait tué!... Ah! mon Dieu! que sans le vouloir j'ai donné de chagrin à mon père et à maman!... Marie, tu sais bien, la bonne qui m'avait laissée seule dans la cour de la diligence, rien qu'un petit moment[12], devint comme folle quand elle vit qu'on ne pouvait pas me retrouver. Elle voulut rester à Metz[13] pour me chercher partout, et ma pauvre mère fut obligée de s'en aller seule à Paris[14], de cacher à son mari son chagrin, son inquiétude, d'avoir l'air d'être tranquille sur mon compte, quand elle passait les nuits à se désoler, quand elle faisait toute sorte de démarches, à l'insu de mon père, pour me retrouver. Elle[15] écrivait dans les journaux, elle donnait mon signalement partout... Au bout de six mois, Marie arriva[16]; elle n'avait rien pu découvrir : la pauvre fille faisait peur tant elle était changée... Alors, il fallut tout dire à mon père[17]. Cette nouvelle le fit retomber malade... Ah! mon Dieu! pourrai-je les aimer

assez pour tout ce qu'ils ont tous souffert à cause de moi!... Maman aussi était malade, et Marie, à moitié folle, les soignait, les veillait jour et nuit. Trois mois s'écoulèrent encore comme cela[18], et c'est à peu près dans ce temps que le bon Dieu prit pitié de moi et me conduisit ici.

— Mais, Adèle, comment tes parents n'ont-ils pas eu connaissance des avertissements que mon père fit mettre à cette époque dans tous les journaux?

— Mon père m'a dit, répondit Adèle[19], qu'ayant alors perdu tout espoir, il ne lisait plus aucun journal; maman et lui vivaient sans penser, sans se parler... Oh! Caroline, je frémis quand je songe à l'état où ils étaient tous les deux! Mon père dit[20] qu'il ne se souvient plus de ce temps-là, ni maman non plus, et quand il partit pour retourner à l'armée, il n'avait presque plus de mémoire. — J'étais, m'a-t-il dit, comme une machine, et ta pauvre mère aussi!

Adèle s'interrompit un moment; elle étouffait.

— Allons, s'écria Caroline, bannissons ces cruels souvenirs. Ne va pas te rendre malade à ton tour.

Avant de se mettre au lit, les deux sœurs[21] prièrent ensemble, et jamais leurs prières n'a-

vaient été plus ferventes ; jamais elles n'avaient élevé leur âme à Dieu avec un sentiment si profond de reconnaissance pour ses bontés.

Adèle s'endormit la première ; Caroline fut bien longtemps avant de trouver le sommeil[22]. Elle s'étonnait de la combinaison de tous ces hasards qui s'étaient opposés si longtemps à ce que M. et madame Duplessis retrouvassent leur fille. A l'époque où ils l'avaient perdue[23], M. Valory ne lisait que fort rarement les journaux auxquels il était abonné, parce qu'alors les feuilles périodiques offraient peu d'intérêt à un ami de la liberté et de la vérité ; parce qu'alors elles ne renfermaient pas l'expression de l'opinion publique ; et lorsque l'arrivée d'Adèle lui eut inspiré le désir de les parcourir[24], M. et madame Duplessis avaient cessé des démarches qui leur semblaient désormais inutiles, neuf mois s'étant écoulés depuis la disparition de leur fille, sans amener aucune découverte sur ce qu'elle pouvait être devenue.

Le lendemain Adèle, dès qu'elle fut habillée[25], courut comme à l'ordinaire embrasser sa mère adoptive ; puis, sans s'arrêter, elle se rendit bien vite à la chambre de son père. Il était levé, il l'attendait[26], et il la reçut avec des transports de joie aussi vifs que ceux de la veille.

Tous deux descendirent ensemble à l'heure du déjeuner. Le repas fut assez silencieux. Quand on eut quitté la table, madame Valory engagea Adèle à aller faire une promenade avec son père. Elle[27] devinait que tous les deux devaient avoir bien des choses à se dire, et elle voulait leur procurer l'occasion de s'entretenir sans contrainte et sans témoin.

— Raconte-moi[28] tout ce que tu as souffert loin de tes malheureux parents, dit M. Duplessis en s'asseyant avec sa fille dans l'un des bosquets du jardin; et Adèle, pour la seconde fois depuis la veille[29], redit à son père la misère, les mauvais traitements qu'elle avait endurés. Le commandant voulait tout savoir; il revenait vingt fois sur la moindre circonstance. Comblée de caresses, Adèle tâchait de ne rien omettre. Bientôt elle questionna à son tour; mais M. Duplessis[30], craignant de l'affliger trop vivement, car elle avait une sensibilité au-dessus de son âge, glissa légèrement sur le passé, pour arrêter ses regards sur le moment présent.

— Oh! maintenant, disait-il, avec quelle ardeur[31], avec quel courage je travaillerai pour te procurer, mon Adèle, l'aisance à laquelle tu es habituée! aucun sacrifice, aucune peine ne coûtera à ta mère ni à moi.

— Ni à moi non plus, dit vivement Adèle. Mon père[22], il faut acheter une ferme dans ce pays.

— Mon enfant, mes moyens ne me le permettent pas.

— Eh bien! papa Valory vous en donnera une à bail. Moi[23], je suis en état de diriger la basse-cour; demandez plutôt à ma sœur! Et une basse-cour, cela donne un beau revenu quand elle est bien surveillée. Nous aurons aussi des vaches, des moutons, des bœufs, des chevaux comme ici. Oh! vous saurez bientôt marner et fumer les terres, les faire labourer, semer des prairies artificielles; tout cela n'est pas difficile. Maman[24] n'aura rien à faire qu'à se promener et qu'à veiller un peu sur la maison : je lui éviterai toute la peine. Chaque matin j'apporterai du beurre frais baratté, des œufs frais, de bon fromage, de la crême pour le déjeuner; je serai votre petite laitière, je serai, moi, la fermière; maman sera la dame.... Oh! comme nous serons tous heureux!

— Chère enfant, dit M. Duplessis en la serrant étroitement contre son cœur, comme tu t'occupes déjà de tes parents!

— Oh! je ne veux m'occuper que de vous deux! je veux réparer le mal que je vous ai

fait sans le vouloir... O papa, si jamais j'étais désobéissante, si jamais je vous affligeais et maman aussi, dites-moi seulement[25] : Adèle, as-tu oublié?.... Rien que cela, mon père, et vous verrez votre fille redevenir soumise et dévouée.

— Grand Dieu! et c'était là l'enfant que j'avais perdue! s'écria M. Duplessis hors de lui. Viens, ajouta-t-il en se levant, il faut nous distraire[26]. Toutes ces émotions ne valent rien pour ton âge ni pour moi; elles avanceraient mes jours, et maintenant je veux vivre, vivre pour le bonheur!

Leur promenade fut longue, et M. Duplessis eut plus d'une occasion de remarquer que son Adèle[27], en apparence si simple et si enfant, avait déjà beaucoup d'instruction, et qu'elle n'avançait rien de trop en disant qu'elle pourrait lui être bien utile s'il voulait se livrer aux travaux des champs. Son intelligence habilement développée, sa mémoire bien ornée, promettaient en outre, à sa mère et à lui, les plus pures jouissances, et pour la suite les fruits les plus doux.

— Ah! madame, dit-il à madame Valory, en rentrant après plusieurs heures d'absence[28], quel trésor vous me rendez! Je ne trouve pas

de mots pour exprimer l'étendue de ma reconnaissance!

— Caroline, répondit madame Valory, qui attira doucement sa fille auprès d'elle et l'embrassa tendrement[39], a fait beaucoup plus que moi. Adèle est son élève.

Le commandant[40] prit la main de Caroline et la porta à ses lèvres avec une expression de respect si vrai, que, toute confuse, elle se leva en rougissant, salua M. Duplessis et quitta le salon pour aller cacher son embarras et son émotion.

VII.

Questionnaire.

---

1 — Que firent les deux sœurs lorsqu'elles se trouvèrent seules dans leur chambre?
2 — Que dit Caroline en pleurant?
3 — Que lui répondit Adèle pour la consoler?
4 — Caroline était-elle donc fâchée de ce qu'Adèle avait retrouvé ses parents?
5 — Que pensait-elle que la petite Adèle devait faire?
6 — Qu'est-ce qu'Adèle ne prévoyait point quand elle suivit la méchante femme?
7 — On était le père d'Adèle lorsqu'elle fut enlevée à ses parents?
8 — Quelle ville habitait la mère d'Adèle, et pourquoi avait-elle quitté cette ville?
9 — Quels souvenirs le nom de Saarbruck éveilla-t-il dans la mémoire d'Adèle?
10 — Pourquoi Mme Duplessis cacha-t-elle d'abord à son mari la perte qu'elle avait faite?
11 — Que serait-il arrivé si le père d'Adèle avait su qu'elle lui était enlevée?

12 — Qu'arriva-t-il à la bonne qui l'avait laissée seule ?
13 — Pourquoi cette fille voulut-elle rester à Metz ?
14 — Dans quelle position cruelle se trouva madame Duplessis en arrivant à Paris ?
15 — Que faisait-elle dans le but de retrouver sa fille ?
16 — Que dit Marie quand elle revint au bout de six mois ?
17 — Qu'arriva-t-il à M. Duplessis quand il connut toute l'étendue de son malheur ?
18 — Combien de temps Adèle était-elle restée avec la méchante femme qui l'avait enlevée à sa mère ?
19 — Pourquoi M. Duplessis n'avait-il pas eu connaissance des avis que M. Valory faisait mettre dans tous les journaux ?
20 — Dans quelle disposition d'esprit se trouvèrent alors M. et Mme Duplessis ?
21 — Que firent les deux sœurs avant de se mettre au lit ?
22 — Pourquoi Adèle ne pouvait-elle pas dormir ?
23 — Comment M. Valory avait-il pu ignorer les annonces que M. Duplessis avait fait insérer dans les journaux ?
24 — Pourquoi, en les lisant assidument, n'y avait-il rien trouvé depuis l'arrivée d'Adèle ?
25 — Que fit Adèle le lendemain dès qu'elle fut habillée ?
26 — Comment fut-elle reçue par son père ?
27 — Pourquoi Mme Valory engagea-t-elle Adèle à aller se promener avec son père après le déjeuner ?
28 — Que dit M. Duplessis à sa fille quand ils furent seuls dans le jardin ?
29 — Que fit alors Adèle pour la seconde fois depuis la veille ?
30 — Pourquoi M. Duplessis ne voulut-il pas dire à sa fille tous les chagrins qu'il avait éprouvés ?
31 — Que se proposait-il de faire à l'avenir ?
32 — Quelle proposition l'enfant fit-elle à son père ?
33 — Que devait-elle faire dans la ferme que son père prendrait à bail ?
34 — Comment se proposait-elle de se conduire avec sa mère ?

35 — Que suffirait-il de lui dire pour la ramener à ses devoirs, si quelquefois elle se montrait désobéissante ?
36 — Pourquoi M. Duplessis voulut-il rompre cet entretien ?
37 — Que remarqua-t-il en se promenant avec sa fille ?
38 — Que dit-il à Mme Valory en rentrant après plusieurs heures d'absence ?
39 — Que répondit Mme Valory en montrant sa fille ?
40 — Comment le commandant témoigna-t-il sa reconnaissance à Caroline ?

CHAPITRE VIII.

UNE MÈRE.

On était dans la belle saison; au lieu de passer la soirée enfermés à la maison, on se promena dans le jardin jusqu'à la nuit, lorsque[1] soudain le bruit d'une voiture qui entre dans la cour se fait entendre.

— Serait-ce mon mari[2]? dit madame Valory.

Le cœur d'Adèle bat plus vite et elle part comme un trait en s'écriant :

— C'est maman!

Elle arrivait à la maison au moment où M. Valory sortait de la salle au rez-de-chaussée et disait à Julienne :

— Qu'on me trouve Adèle.

— Me voici!

— Ma fille[3]! dit une voix faible; et Adèle est sur le sein de sa mère, pâle, tremblante, respirant à peine, et qui bientôt retombe évanouie dans le fauteuil d'où elle s'était levée pour recevoir sa fille dans ses bras.

Une femme qu'Adèle[4] n'avait pas encore remarquée, la repousse doucement, fait respirer des sels à madame Duplessis, lui jette de l'eau au visage, et lorsqu'elle la voit reprendre peu à peu ses sens, elle rapproche Adèle de sa mère. Le premier regard de celle-ci en revenant à la vie tombe sur sa fille. Madame Duplessis ne voit qu'Adèle, n'entend qu'Adèle[5] : insensible pour tout le reste, elle n'aperçoit ni son mari, ni les amis qui l'entourent; mais aucun son ne sort de ses lèvres agitées par un tremblement convulsif[6]; des larmes ne mouillent pas ses paupières; elle frissonne, elle frémit et serre contre elle sa fille avec tant de force, qu'on dirait que jamais ses bras ne pourront s'en détacher. A genoux, près d'elle, est la femme qui l'a secourue[7]; c'est Marie dont l'imprudence eut des suites si funestes. Huit années de souffrances physiques et morales[8], huit années de dévouement sans bornes et de repentir,

ont bien racheté la faute d'un moment. Marie non plus ne pleure pas[9]; chez sa maîtresse et chez elle la source des larmes semble tarie.

— Laissons-les seuls, dit M. Valory[10], et il se retire avec sa femme et Caroline. Toutes deux étaient impatientes de savoir[11] comment il avait pu être de retour si promptement.

— Il est difficile[12] de tromper le cœur d'une mère, répondit-il en serrant la main de sa femme. Je me suis[13] présenté ce matin chez madame Duplessis, et je lui ai remis la lettre de son mari. En la lisant, sa figure pâle s'est animée, et d'une voix altérée elle m'a dit[14] : — Qu'est-il arrivé? que signifie cette lettre?... On me cache quelque chose? Duplessis est malade... mort peut-être!... — Rassurez-vous[15], madame, lui ai-je dit alors, Duplessis se porte à merveille; il est chez moi. — Chez vous!... et vous le quittez, monsieur, pour venir me voir... — Madame, les circonstances m'ont forcé de faire ce voyage. — Pourquoi ne vous a-t-il pas accompagné? Oui, oui, on me cache quelque chose! — Il est vrai, madame, mais c'est quelque chose d'heureux. — D'heureux!... Elle[16] ma regardé fixement, puis elle s'est écriée avec un accent que je ne saurais rendre : — Ma fille!... elle est retrouvée! ah! mon Dieu! et, joignant les

mains, elle a été saisie de convulsions effrayantes. A ses cris[17], Marie est accourue, et avec une promptitude qui annonce qu'elle est accoutumée à des accidents semblables, elle a donné les soins nécessaires à sa maîtresse. J'ai[18] pris le parti de tout dire à cette fille et de l'engager à préparer madame Duplessis à revoir bientôt son Adèle. Marie alors s'est jetée sur ma main qu'elle a couverte de baisers, puis elle l'a pressée contre son cœur en silence. Non, jamais je n'oublierai[19] l'expression de cette figure; non, le langage ne pourrait rendre tout ce qu'il y avait de joie, de remords et de gratitude dans ce regard éloquent qu'elle porta d'abord vers le ciel pour le ramener sur moi.

Je passai[20] dans la pièce voisine afin de laisser à Marie la liberté d'agir comme elle le jugerait convenable : bientôt elle est venue me rappeler. J'ai confirmé ce qu'elle avait annoncé[21], et il a fallu partir sur-le-champ, à la minute, à l'instant. Pendant toute la route j'ai vainement essayé[22] d'exciter les larmes de la mère de notre Adèle, car il me semblait que des larmes la soulageraient; elle n'a pu pleurer; elle ne pouvait même parler. De temps en temps elle me serrait la main[23], regardait à la portière et me remerciait par un geste, quand je promettais au postillon de ne

pas l'oublier s'il pressait ses chevaux. Nous sommes venus comme le vent..... Ma chère amie, ajouta M. Valory en terminant son récit[24], fais placer le lit d'Adèle auprès de celui de sa mère; toutes deux sont maintenant inséparables. Nous aurons soin de leur laisser la liberté d'être ensemble tant qu'elles le voudront.

—Oui, mon ami, répondit madame Valory. Ah[25]! je comprends tout ce que cette pauvre mère doit éprouver en ce moment! Et elle embrassa Caroline, qui répondit à ses caresses avec encore plus de tendresse et de vivacité que de coutume.

M. Duplessis vint lui-même chercher ses amis.

— Venez, leur dit-il[26], venez, par votre présence, mettre le comble à notre félicité! Bien des jours encore s'écouleront avant que nous puissions nous y accoutumer. Passer si soudainement du désespoir au bonheur, nous semble un rêve!

La mère d'Adèle voulut[27] se lever à l'arrivée de ceux qui avaient sauvé et protégé sa fille; mais tous volèrent auprès d'elle et la retinrent doucement à la place qu'elle occupait. Son œil n'était plus sec[28]; de douces larmes coulaient sur ses joues maigres et pâles; elle tremblait

pourtant encore ; sa voix était encore faible et altérée, et elle ne put que balbutier quelques mots pour exprimer sa reconnaissance. Adèle[29], rayonnante de joie, partageait le canapé où sa mère était placée ; et Marie, assise sur un tabouret à leurs pieds, tenait entre les siennes une des mains de sa jeune maîtresse.

Personne ne songea à s'étonner de ce que Marie restait là[30] ; les liens d'une commune infortune, des services importants rendus avec le zèle et le dévouement le plus vrai, des larmes amères versées ensemble et pour le même objet, tout élevait Marie au-dessus de la condition obscure où le Ciel l'avait placée, et depuis longtemps ses maîtres[31] ne voyaient plus en elle qu'une amie, sur laquelle ils pouvaient entièrement compter.

Le repas du soir fut servi plus tôt que de coutume. Madame Duplessis, épuisée par la fatigue et par tant d'émotions, céda enfin aux instances qui lui étaient faites ; elle se retira de bonne heure avec sa fille et Marie, laissant à son mari le soin d'exprimer une reconnaissance qu'elle sentait trop profondément pour trouver un langage capable de la peindre.

— Pas encore, disait-elle à Marie qui la pressait d'essayer de goûter quelque repos. Laisse-

moi m'enivrer du bonheur de la regarder, de l'entendre! Ma fille, mon Adèle, embrasse-moi, parle-moi!

Et Adèle embrassait sa mère, lui parlait, la comblait de caresses et de témoignages d'affection; Marie en recevait sa part, et la tendre mère disait[22] : Aime-la bien, cette pauvre Marie! Je la regarde comme un second moi-même! Sans sa patience, sans ses soins et son dévouement, depuis longtemps j'aurais cessé d'exister, et je ne jouirais pas de la félicité inexprimable que Dieu m'accorde aujourd'hui!

Tout le monde dormit mal cette nuit[23]; tous les yeux le lendemain étaient rouges et fatigués, et pourtant toutes les figures avaient une expression de contentement intérieur d'abord silencieux, mais qui devint peu à peu plus expansif; et avant la fin de la journée[24], on eût dit une seule famille unie par les liens les plus étroits de l'affection la plus vive.

Adèle[25] savait déjà lire dans les yeux de sa mère; déjà elle la devinait. Sans qu'il eût été besoin de le lui dire, elle se soumettait[26] aux exigences d'un amour maternel porté jusqu'au délire, et elle n'hésitait pas à tout sacrifier pour procurer à madame Duplessis le plaisir de l'avoir continuellement à ses côtés. Afin de lui

complaire[37], elle ne sortait de la maison pour aller jusqu'à la ferme qu'accompagnée de Marie. Quelquefois Adèle ne pouvait s'empêcher de sourire[38] en se voyant surveillée, suivie comme un petit enfant; puis, aux idées malignes qui lui venaient à ce sujet[39], à l'envie de jouer quelque tour à Marie, succédait bientôt le souvenir de ce qui donnait lieu à des soins dont on aurait pu se dispenser pour une jeune fille de près de douze ans; et Adèle[40] respectant les motifs de sa mère, et Adèle comprenant à la fois, et l'excès de la tendresse dont elle se voyait l'objet, et la profonde douleur que sa disparition avait causée[41], se gardait de rien faire qui pût affliger un seul moment ceux à qui elle devait la vie.

VIII.

Questionnaire.

---

1 — Qu'entendit-on pendant qu'on se promenait le soir dans le jardin ?
2 — Que se passa-t-il alors ?
3 — Que dit la dame qui se trouvait dans la salle avec M. Valory, et que fit Adèle ?
4 — Par qui et comment cette dame fut-elle secourue ?
5 — Mme Duplessis adressa-t-elle la parole aux personnes qui l'entouraient ?
6 — Versait-elle des larmes ?
7 — Quelle était la femme qui se tenait à genoux auprès d'elle ?
8 — Comment cette fille avait-elle racheté sa faute d'un moment ?
9 — Pourquoi cette bonne fille ne pleurait-elle pas ?
10 — Que dit M. Valory et que fit-il ?

11 — Qu'est-ce que M. Valory et Caroline étaient impatientes de connaître ?
12 — Que dit alors M. Valory en serrant la main de sa femme?
13 — Qu'avait-il fait le matin?
14 — Qu'avait dit Mme Duplessis en recevant la lettre de son mari?
15 — Rapportez la conversation de M. Valory et de Mme Duplessis ?
16 — Que fit cette dame lorsqu'on lui dit que ce qu'on lui cachait était quelque chose d'heureux?
17 — Que fit la bonne Marie en entendant les cris de sa maîtresse?
18 — Quel parti prit alors M. Valory?
19 — Qu'est-ce que ce monsieur ne pourrait jamais oublier?
20 — Que fit-il pendant que Marie prodiguait des soins à sa maîtresse ?
21 — Qu'est-ce que Mme Duplessis voulut faire de suite?
22 — Qu'est-ce que M. Valory avait vainement essayé pendant la route?
23 — A quelle occasion Mme Valory serrait-elle la main de M. Valory?
24 — Qu'est-ce que M. Valory recommanda à sa femme en terminant son récit?
25 — Que dit Mme Valory en embrassant sa fille?
26 — Et M. Duplessis, lorsqu'il vint chercher ses amis?
27 — Que voulut faire la mère d'Adèle quand la famille Valory se rendit auprès d'elle?
28 — Mme Duplessis avait-elle toujours l'œil sec?
29 — Que faisait Adèle ? Et Marie?
30 — Pourquoi ne s'étonna-t-on point qu'une servante fût ainsi auprès de sa maîtresse?
31 — Comment ses maîtres considéraient-ils cette fille?
32 — Que disait Mme Duplessis à Adèle en parlant de Marie?
33 — Toute la société passa-t-elle une bonne nuit?
34 — Qu'aurait-on dit plus tard?
35 — Qu'est-ce qu'Adèle savait déjà faire?
36 — A quoi se soumettait-elle?

37 — Continuait-elle à sortir seule?
38 — De quoi souriait-elle quelquefois ?
39 — Quelles idées malignes lui venaient à ce sujet?
40 — Pourquoi ne les mettait-elle pas à exécution?
41 — Que se gardait-elle bien de faire?

CHAPITRE IX.

LA PETITE FERMIÈRE.

Le jour de la séparation[1] était arrivé; il était arrivé le moment où Adèle devait quitter la maison de la famille Valory, pour aller vivre avec ses parents[2] dans une métairie que son père, par le conseil de M. Valory, avait affermée dans le voisinage : oui, l'on serait tout près voisin[3], oui, l'on pourrait se voir presque chaque jour. — Mais[4] ce n'est pas la même chose que de vivre sous le même toit! disait la pauvre Caroline en retenant avec peine ses pleurs prêts à couler; et Adèle l'embrassait, la consolait en lui[5] promettant de venir tous les jours, quelque temps qu'il fît, con-

tinuer ses études sous la direction de celle qui était à la fois sa sœur adoptive et son institutrice.

— Tous les jours, été comme hiver, disait Adèle[6], tu me verras arriver, par le soleil, la neige ou la pluie, avec mon fidèle garde-du-corps, Marie; là-bas je ne serai que fermière; ici je serai une demoiselle cultivant la littérature et les beaux-arts... Caroline, ne pleure donc pas, je t'en prie[7], ou bien tu me feras pleurer aussi!... et maman en serait peut-être jalouse.

Mais, malgré la résolution des deux jeunes filles de montrer une fermeté stoïque, lorsqu'on s'embrassa pour la dernière fois, lorsqu'il fallut sortir de cette maison hospitalière[8], les sanglots d'Adèle répondirent à ceux de Caroline, et madame Duplessis n'en éprouva point de jalousie.

— Pleure, mon Adèle[9], disait-elle avec tendresse. Une fille doit sans doute tout oublier pour ses parents; tout, excepté la reconnaissance. Si ta douleur, en quittant ta famille adoptive, était moins vive, j'augurerais mal de ce cœur qu'elle a formé.

Le lendemain[10], la famille Valory vint à l'improviste demander à déjeuner aux nouveaux

fermiers, et, après le repas, où régna le désordre inséparable d'un nouvel emménagement[11], M. Valory et le commandant sortirent ensemble pour aller visiter les terres dépendantes de cette ferme, qui avait été louée à bas prix[12], parce que les bâtiments, comme le reste, ne se trouvaient pas en fort bon état : mais M. Duplessis avait l'espoir, avec les conseils de son ami[13], de tout améliorer en peu de temps et de se procurer, pour ses vieux jours, une certaine aisance, fruit de ses travaux.

Pendant que ces deux messieurs s'en allaient en causant agriculture[14], les deux mamans parcouraient la maison du haut en bas, faisaient leurs petits arrangements pour la distribution la plus commode des bâtiments d'habitation, et Adèle entraînant Caroline au grenier[15], lui montrait une lucarne qu'on pouvait apercevoir de la Prairie.

— Vois-tu, disait-elle, quand je ne pourrai pas aller chez toi[16], je ne mettrai rien à cette lucarne; si, au contraire, la santé de maman me permet de te donner la matinée[17], j'attacherai ici un mouchoir blanc. Ce sera le signal

Adèle, je peux aussi te faire des signaux.

Regarde[18], ne vois-tu pas la fenêtre de notre fruitier?

— Mais oui, oh! quel bonheur!

— Et puis, ajouta Caroline, nous pouvons aussi nous écrire. Nos garçons de ferme seront nos courriers...

— Et nos pigeons, donc[19], tu n'y penses pas, Caroline! Il faut en dresser deux couples à nous servir de messagers... Oh! j'aurai bien des choses à te dire, Caroline! Marie est bien drôle, va! Elle[20] croit tout de bon que les petits œufs qu'on trouve quelquefois dans les nids des poules sont des œufs de coqs qui donnent des serpents; aussi elle prétend qu'il faut les casser sans miséricorde. Elle ne veut pas, quand il tonne[21], qu'on mette du fer dans les poulaillers, parce qu'elle prétend que cela attire le tonnerre sur la maison.... Enfin, elle a comme cela toute sorte d'idées bien singulières.

Caroline répondit en souriant : Tu lui en donneras de plus justes, ma sœur; c'est pour toi une élève à former.

— Ah! je ne serai pas aussi bonne institutrice que toi, Caroline! A présent que je suis raisonnable, et que je me rappelle comme tu étais douce, patiente, tandis que moi....... Tiens,

ma sœur[22], jamais, non, jamais je n'oublierai tout ce que tu as fait pour la pauvre Adèle! Si je sais quelque shose, je te le dois. Tu m'as appris à lire, à écrire, à coudre, à broder, tout enfin. Aussi, quel que soit l'ouvrage dont je m'occupe, j'entends toujours une voix dans mon cœur qui dit : *Caroline!* Et Adèle l'embrassa cinq ou six fois de suite, puis se mit à courir comme une folle dans le jardin.

La santé de madame Duplessis, toujours faible et languissante[23], ne lui permettait pas de se livrer à des travaux qui demandent de la force et de l'activité[24], et Adèle déployait un zèle, un courage au-dessus de tout éloge, pour épargner à sa mère les soins et les fatigues qu'exigeait leur maison, qui devenait de plus en plus considérable. Accoutumée à se lever de grand matin, Adèle faisait en sorte que le sommeil de sa mère ne fût pas troublé par les bruits du dehors. Secondée[25] par Marie, qui avait sous ses ordres plusieurs filles de basse-cour, Adèle, qu'une éducation bien dirigée avait accoutumée au travail et à l'ordre, semblait être partout à la fois. Jamais[26] un air d'ennui ou d'impatience ne venait altérer la sérénité habituelle de son aimable figure un peu hâlée, mais brillante des

couleurs de la santé. Malgré son jeune âge[27], chacun lui obéissait comme à madame Duplessis elle-même, et chacun l'aimait parce qu'elle savait être bonne sans familiarité et ferme sans dureté. Elle[28] se montrait toujours portée à trouver des excuses pour les fautes commises, plutôt qu'à attirer, à ceux qui se conduisaient mal, des désagréments par ses rapports à sa mère ou à son père.

Marie était toute stupéfaite[29] en voyant sa jeune maîtresse déjà si entendue dans l'art de conduire une ferme, de faire couver, bon gré mal gré, les poules et les canes paresseuses, de conserver dans de l'eau de chaux les œufs du mois d'août jusqu'au milieu de l'hiver, et elle disait souvent à madame Duplessis[30] : Vrai, madame, Adèle était née pour être fermière! Il faut la voir plonger dans l'eau froide, pour les fortifier[31], les dindonneaux à peine éclos, examiner les pigeons, les canards ou les poules malades; elle sait tout de suite ce qu'ils ont. Et puis, comme elle s'entend à faire le beurre, à préparer le lait de mille et mille manières! Au marché, madame[32], je n'ai jamais assez de fromages pour tous ceux qui en veulent. Tout le monde veut avoir sa part des bonnes choses

qui sortent de la ferme de la petite fermière. Et avec cela, madame, elle est si leste à l'ouvrage, si propre, si économe et si bienfaisante pourtant! Monsieur peut vous le dire[20], bien des belles dames de Château-Thierry viennent ici manger du lait seulement pour voir la petite fermière.

Ce que disait Marie était vrai. Peu à peu l'histoire d'Adèle avait couru de bouche en bouche. Le maire[24], ses amis, tout le monde avait parlé, et, pendant la belle saison[25], c'était une procession de curieux à la ferme de la Grange. On y venait en effet manger des fraises et du lait[26], uniquement pour voir cette enfant qui, si jeune encore, avait essuyé déjà tant de revers.

Grâce à la curiosité d'abord, puis bientôt à l'intérêt réel qu'inspiraient[27] le dévouement d'Adèle à sa famille et le courage avec lequel M. et madame Duplessis étaient descendus du rang qu'ils tenaient dans le monde, la petite fermière se trouva tellement à la mode dans le pays, que bientôt[28] les productions de la ferme ne furent pas assez considérables pour suffire aux demandes des amateurs. Rien n'était bon que ce qui venait de la ferme de la Grange.

Adèle[29] sut si bien faire, que ses fromages, ses

volailles, ses gâteaux et son beurre conservaient toujours leur réputation première, et que chacun disait[40] : Si vous voulez avoir de bonnes choses, envoyez à la ferme de la Grange ; ou bien demandez, sur le marché, Marie fille de basse-cour de la petite fermière.

IX.

Questionnaire.

---

1 — Que va-t-il se passer maintenant?
2 — Où Adèle va-t-elle aller vivre?
3 — Que pourraient faire tous les jours les deux familles?
4 — Qu'est-ce que disait Caroline?
5 — Qu'est-ce qu'Adèle lui promettait pour la consoler?
6 — Que devait-elle faire tous les jours, été comme hiver?
7 — Que disait-elle à Caroline pour l'engager à ne plus pleurer?
8 — Qu'arriva-t-il pourtant lorsqu'il fallut se quitter?
9 — Mme Duplessis se montra-t-elle jalouse de la tendresse de sa fille pour la famille Valory, et que lui dit-elle?
10 — Que fit la famille Valory le lendemain?
11 — Que firent M. Valory et le commandant après le repas?
12 — Pourquoi la ferme qu'occupait M. Duplessis avait-elle été louée à bas prix?

13 — Qu'espérait-il néanmoins?
14 — Que faisaient les deux mamans pendant ce temps-là?
15 — Pourquoi Adèle entraîna-t-elle Caroline dans le grenier?
16 — Que se proposait-elle de faire quand elle ne pourrait aller chez son amie?
17 — Que ferait-elle au contraire, quand elle pourrait passer la matinée avec Caroline?
18 — Qu'est-ce que Caroline lui répondit?
19 — A quel usage Adèle pensait-elle pouvoir faire servir deux couples de pigeons?
20 — Quelles étaient les idées de Marie au sujet des petits œufs?
21 — Qu'est-ce que cette fille voulait que l'on évitât de faire quand il tonne?
22 — Qu'est-ce qu'Adèle disait à Caroline relativement aux soins que celle-ci lui avait donnés dans son enfance?
23 — Pourquoi Mme Duplessis ne pouvait-elle pas se livrer aux travaux de la campagne?
24 — Que faisait Adèle pour ménager les forces de sa mère?
25 — Par qui était-elle secondée dans ses travaux?
26 — Paraissait-elle quelquefois impatiente ou ennuyée?
27 — Ne vous semble-t-il pas étonnant qu'un enfant si jeune pût se faire obéir des domestiques?
28 — Cherchait-elle à les faire gronder quand ils avaient commis quelque faute?
29 — Qu'est-ce qui causait l'étonnement de Marie?
30 — Que disait-elle souvent à Mme Duplessis?
31 — Pourquoi Adèle plongeait elle les dindonneaux dans l'eau froide?
32 — Ce qui provenait de la ferme se vendait-il bien au marché?
33 — Qu'est-ce que bien des belles dames de Châteauroux venaient faire à la ferme?
34 — Pourquoi l'histoire de Marie avait-elle été connue de tant de monde?
35 — Que voyait-on pendant la belle saison?

36 — Pourquoi venait-on à cette ferme?
37 — Pourquoi Adèle et sa famille inspiraient-ils tant d'intérêt?
38 — Vendait-on difficilement toutes les productions de la ferme?
39 — Pourquoi les productions de la ferme conservèrent-elles toujours leur réputation?
40 — Que disait-on ordinairement à Château-Thierry?

CHAPITRE X.

LES DEUX BAPTÊMES.

On était[1] au mois de mai; partout brillaient les fleurs et la verdure nouvelle; tout avait un air de fête, et[2] Adèle, qui comptait près de dix-huit ans, était elle-même fraiche et parée comme une mariée, disait Marie. A la porte de la ferme de la Grange[3], il y avait une carriole en osier, bien suspendue et attelée d'un bon cheval; c'était *l'équipage* de la famile Duplessis[4], qui possédait maintenant en propre la ferme de la Grange et deux autres métairies d'un bon rapport.

Quoique impatiente de partir, Adèle n'en témoignait rien[5], afin de ne pas obliger sa mère,

toujours souffrante, de se hâter. Enfin on monte dans la carriole[6] remplie de fleurs, de gâteaux faits à la ferme, et M. Duplessis, se plaçant sur le banc de devant, prend la route de Château-Thierry, tandis que Marie, debout sur le seuil de la porte[7], mêle à ses souhaits de bon voyage la recommandation de ne pas revenir trop tard.

Adèle ne se sentait pas de joie[8]; pour la première fois elle allait être marraine, et son filleul était le premier enfant de Caroline. Depuis deux ans Caroline était mariée[9]; elle habitait Château-Thierry[10], sa fortune la mettait à même de tenir un état de maison considérable et d'aller passer les hivers à Paris : mais rien n'avait pu affaiblir l'affection qui continuait de l'unir à sa sœur adoptive[11]; Adèle était toujours son amie chérie, et le souvenir de leur enfance suivait Caroline jusqu'au sein des plaisirs. Elle[12] aurait voulu faire goûter les joies du monde à Adèle; mais Adèle[13] ne voulait pas quitter sa mère un instant, et la santé chancelante de madame Duplessis les condamnait toutes deux à une retraite dont[14] Adèle ne songeait point à se plaindre; elle ne la trouvait ni à charge, ni pénible, parce qu'elle savait l'embellir par des occupations variées. Lorsque

Caroline disait[15] : Comment, tu ne m'accorderas pas un seul jour! Comment, tu ne me donneras pas la satisfaction de te voir partager une seule fois du moins mes plaisirs!

Adèle répondait[16] : Ces plaisirs que j'ignore, et dont je ne me forme pas l'idée, me dégoûteraient peut-être de ceux dont il m'est permis de jouir et qui me semblent plus doux chaque jour. Ma sœur, la *petite fermière* ne souffrirait point patiemment[17] les airs de supériorité des dames de la ville; mes manières ne ressemblent pas aux leurs, on me le ferait sentir; j'en serais humiliée.... et pourtant je crois valoir autant qu'une autre..... Tiens, ma sœur, l'air de la ville ne me vaut rien. Je suis faite pour vivre aux champs[18]; nos bals villageois, où règne la gaité, me laissent de joyeux souvenirs que n'empoisonne pas la vanité blessée ou trompée.

Et Caroline n'osait insister. Elle savait que la résolution de M. et de madame Duplessis[19] était de passer leurs derniers jours dans leur paisible médiocrité; elle savait encore qu'Adèle[20], bien décidée à ne jamais quitter ses parents, renoncerait au mariage plutôt que de prendre un époux, quelque riche qu'il pût être, qui préférerait le séjour de la ville à celui des champs, et obligerait ses parents à renoncer, pour ne

pas se séparer de leur fille, à leur existence tranquille, aux jouissances douces et pures que leur donnait la nature; et Caroline se disait tout bas[21] : Adèle a raison. Les plaisirs qu'on trouve dans le monde sont souvent mêlés de bien des amertumes. Je m'ennuie quelquefois dans mon beau salon rempli d'oisifs[22]; je m'ennuie même au milieu du tourbillon de Paris. A la Prairie j'ignorais ce que c'était que l'ennui.

La famille *campagnarde* fut reçue[23] à bras ouverts par la famille Valory, qui habitait aussi Château-Thierry. Le parrain était un élégant[24], un *mirliflor*, que des considérations majeures avaient obligé[25] de consentir à devenir le *compère* d'une petite fermière. Il s'était promis[26] de lui faire sentir l'étendue de sa condescendance et de jouir de l'embarras qu'elle éprouverait[27] : mais la simplicité d'Adèle, son aisance, ses manières à la fois naïves et réservées, le déconcertèrent si bien, qu'il n'avait point l'air du tout d'accorder une faveur, mais plutôt d'en recevoir une.

Lorsqu'après le baptême et le repas[28], il vit sa *commère* s'asseoir au piano sans se faire prier; lorsqu'il l'entendit chanter et s'accompagner fort agréablement, sans montrer ni hardiesse, ni sotte timidité[29], il s'imagina qu'on lui

avait joué un tour; qu'on avait voulu rire à ses dépens, en lui annonçant Adèle comme la petite fermière qui fournissait de légumes, de laitage et de fruits, la maison de sa mère; et rien ne put le faire revenir de cette idée.

Cependant lorsqu'il vit, le soir[30], la famille monter dans la carriole d'osier, et lorsqu'il entendit Adèle, avant de partir, promettre à madame Valory de lui envoyer le lendemain de bonne heure plusieurs choses qu'elle demandait, le *beau jeune homme* commença à douter si sa *commère* n'était pas vraiment une fermière.

Afin d'éclaircir tous ses doutes, quelques jours après[31] il se rendit à la ferme de la Grange; Adèle, habillée plutôt en campagnarde qu'en demoiselle[32], le reçut sans embarras, lui fit servir du lait, du pain noir, des œufs frais; après cette collation champêtre[33], elle et son père le conduisirent dans toute la ferme et l'entretinrent de leurs travaux. Tout étonné[34], il revint à la ville sans pouvoir concevoir qu'il fût possible d'unir tant de talents et d'usage du monde, à une simplicité, à une candeur dignes de l'âge d'or.

Trois années s'étaient à peine écoulées dans une félicité sans mélange, lorsqu'Adèle[35], mariée à un homme spirituel, mais simple et bon

comme elle, connut à son tour les joies et les tourments de l'amour maternel[36]; et ce fut alors seulement qu'elle comprit, dans toute son étendue, la douleur inexprimable que sa disparition avait dû causer à ses malheureux parents.

On attendit[37], pour la cérémonie du baptême, que la jeune mère fût en état de prendre part à la gaîté des convives réunis pour cette fête. Ils étaient en petit nombre[38]; M. et madame Valory, qui devaient tenir l'enfant, Caroline et son mari.

Adèle, au dessert, se leva, et quitta la salle un moment; bientôt elle revint, portant à la main[39] les vêtements qui la couvraient le jour où M. et madame Valory la recueillirent, et les posant[40] sur la jolie corbeille placée auprès du berceau de sa fille, elle dit avec émotion[41]: — Ces misérables vêtements, plus précieux pour ma famille et pour moi que toutes les richesses de la terre, seront conservés et passeront en héritage à ma fille, et jusqu'à mes arrière-petits-enfants. Ils perpétueront à la fois le souvenir[42] des douleurs d'une mère et d'un père chéris, celui des souffrances auxquelles me condamna mon imprudence, et le souvenir si cher et si doux de la noble bienfaisance à laquelle nous devons le bonheur dont nous jouissons au-

jourd'hui!... O mes bienfaiteurs, ajouta Adèle[43], en se jetant à genoux, ô mon père! ô ma mère! ô ma sœur! bénissez Adèle, bénissez celle qui vous doit tout!

— Nous te bénissons[44]! dirent d'une voix altérée ceux qu'Adèle invoquait, et, en se relevant, elle fut tendrement serrée dans les bras de ses heureux parents, de ses heureux amis et de son époux.

X.

Questionnaire.

1 — A quelle époque de l'année commence ce chapitre?
2 — Quel âge Adèle avait-elle alors?
3 — Que voyait-on à la porte de la ferme de la Grange?
4 — La fortune de la famille Duplessis s'était-elle accrue?
5 — Pourquoi Adèle ne témoignait-elle pas d'impatience?
6 — Qu'avait-on mis dans la carriole?
7 — Quelle recommandation Marie fit-elle aux voyageurs?
8 — Pourquoi Adèle était-elle bien joyeuse?
9 — Où Caroline demeurait-elle alors?
10 — Restait-elle à Château-Thierry pendant toute l'année?
11 — Avait-elle oublié Adèle?
12 — Qu'aurait-elle voulu faire pour son amie d'enfance?
13 — Pourquoi Adèle n'avait-elle pas consenti à accompagner Caroline à Paris?
14 — Adèle se plaignait-elle quelquefois de vivre ainsi dans la retraite?

15 — Qu'est-ce que Caroline lui disait quelquefois?
16 — Pourquoi Adèle résistait-elle aux instances de Caroline?
17 — Qu'est-ce que la petite fermière craignait de la part des dames de la ville?
18 — Que disait-elle des bals villageois?
19 — Quelle résolution avaient prise M. et Mme Duplessis?
20 — Adèle, en se mariant, aurait-elle consenti à quitter ses parents?
21 — Qu'est-ce que Caroline disait des plaisirs du monde?
22 — Se trouvait-elle toujours heureux dans son salon?
23 — Où demeurait M. Valory, et quel accueil fit-il à la famille Duplessis?
24 — Le parrain de l'enfant était-il aussi un campagnard?
25 — Qu'est-ce que des considérations majeures l'avaient obligé de faire?
26 — Que s'était-il promis?
27 — Pourquoi en fut-il tout autrement?
28 — Que vit le parrain après le baptême?
29 — Que s'imagina-t-il alors?
30 — Que vit-il le soir et que pensa-t-il enfin?
31 — Que fit-il quelques jours après?
32 — Comment fut-il reçu par Adèle et comment était-elle habillée?
33 — Que firent Adèle et son père après la collation?
34 — Dans quelle disposition d'esprit revint-il à la ville?
35 — Qu'arriva-t-il trois ans après?
36 — Quand fut-il donné à Adèle de comprendre la douleur que sa disparition avait dû causer à ses parents?
37 — Qu'attendit on pour la cérémonie du baptême?
38 — Quels étaient les convives réunis à cette fête?
39 — Qu'est-ce que Caroline apporta au moment du dessert?

40 — Où posa-t-elle ces vêtements ?
41 — Que dit-elle alors ?
42 — Quels souvenirs ces misérables vêtements devaient-ils perpétuer ?
43 — Que fit-elle en s'adressant à M. et Mme Valory ?
44 — Que lui répondirent ses bienfaiteurs ?

Fin.

IMPRIMERIE DUCALE A ALTENBOURG.



Druck der Hofbuchdruckerei in Altenburg.

LECTURE ET CONVERSATION.

PETITE

BIBLIOTHÈQUE FRANÇAISE,

OU

CHOIX DES MEILLEURS OUVRAGES

DE LA LITTÉRATURE MODERNE,

A L'USAGE DE LA JEUNESSE,

SUIVI

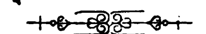
D'UN QUESTIONNAIRE

PAR MME A. BRÉE,

Maîtresse de conversation à l'Institut français de Leipzig.

VIII. VOLUME.

COURAGE ET BON CŒUR.



Leipzig

LIBRAIRIE DE BAUMGAERTNER.

1850.

LECTURE ET CONVERSATION.

PETITE

BIBLIOTHÉQUE FRANÇAISE,

OU

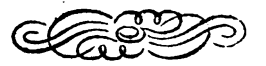
CHOIX DES MEILLEURS OUVRAGES

DE LA LITTÉRATURE MODERNE,

A L'USAGE DE LA JEUNESSE.

VIII VOLUME.

COURAGE ET BON CŒUR.



LEIPZIG

LIBRAIRIE DE BAUMGAERTNER.

1850.

Avis.

En faisant suivre ses chapitres d'un certain nombre de questions, l'auteur a eu pour but d'offrir aux personnes qui se livrent à l'étude de la langue française un moyen facile de puiser dans une lecture un sujet de conversation. C'est le procédé mis en usage par Robertson, Alvarès Lévi, Noël et Chapsal, etc. C'est surtout à ceux qui étudient sans maîtres qu'un *Questionnaire* peut être d'une grande utilité, soit que deux élèves d'une certaine force s'exercent oralement en s'adressant réciproquement les questions, soit qu'un élève seul réponde par écrit aux questions posées d'avance, sauf à contrôler son travail au moyen des numéros de renvoi. — Un maître peut aussi, après avoir fait faire une lecture, donner pour travail à ses élèves la tâche de répondre par écrit aux questions, se réservant de corriger les réponses dans une leçon suivante.

COURAGE

ET

BON CŒUR,

ANECDOTES

DU TEMPS DE L'EMPIRE,

PAR

E. MARCO DE SAINT-HILAIRE,

AVEC

un Questionnaire

PAR MME A. BRÉE,

Maîtresse de conversation à l'Institut français de Leipzig.



LEIPZIG

LIBRAIRIE DE BAUMGAERTNER.

1850.

MADEMOISELLE DE LAJOLAIS.

CHAPITRE I.

Un dimanche du mois de juin de l'année[1] 1804, de grand matin,[2] une voiture hermétiquement fermée passait au grand galop de quatre chevaux, sur la route de Strasbourg à Paris : des gendarmes à cheval l'escortaient, et prouvaient par leur nombre suffisant et l'active surveillance qu'ils exerçaient,[3] de quelle importance devait être la prise qu'ils avaient faite.

Chaque fois que la voiture, forcée par les inégalités du terrain, ralentissait son pas ou qu'elle s'arrêtait pour changer de chevaux[4], on entendait des sanglots ou des prières ferventes s'échapper de son intérieur; mais en vain un œil curieux aurait-il voulu pénétrer par la fente

de la portière[5], les gendarmes repoussaient brusquement les gens qui s'approchaient de trop près; ou cette question si simple venait-elle à leur être adressée: „Qui conduisez-vous donc ainsi?“ Ils répondaient durement[6]: „Cela ne vous regarde pas,“ et passaient outre.

Arrivée[7] devant les murs de Bicêtre*, la voiture entra dans la cour de la prison: les portes massives, qui s'étaient séparées pour la laisser passer, retombèrent lourdement sur leurs gonds, et un gendarme[8], ouvrant la portière du carrosse, invita les voyageurs à descendre.

Deux[9] femmes parurent alors.

Leur costume[10] était riche, bien que souillé de poussière; on voyait[11] qu'on les avait saisies à la hâte et en leur laissant à peine le temps de se vêtir[12]; elles avaient la tête, le cou et les bras nus; un[13] châle de cachemire de l'Inde, chose très-rare et très-chère alors, jeté à la hâte sur leurs épaules, les enveloppait toutes deux.

De ces deux têtes qui sortaient de ce châle rouge[14], l'une était couverte de beaux cheveux noirs, et cachait son visage dans son mouchoir; l'autre était une tête blonde de jeune fille, une tête d'enfant presque[15]; elle paraissait avoir

* Vaste prison à une lieue et demie de Paris.

quatorze ans au plus. Extrêmement pâle, et au moins aussi inquiète qu'affligée, cette jeune fille, tout en se serrant contre sa mère[16], examinait avec effroi ces hautes murailles qui s'élevaient autour d'elle, ce noir bâtiment avec ses fenêtres toutes grillées, et plus que cela encore[17], ces hommes à figures rébarbatives qui l'entouraient, et qui causaient tout bas, en jetant sur elles deux, pauvres femmes effrayées, de sinistres regards.

Bientôt un de ces hommes[18], ayant un énorme trousseau de clefs à sa ceinture, se détacha du groupe et s'approcha des prisonnières :

— Il[19] faut nous suivre, madame, dit-il à celle qui cachait sa figure dans son mouchoir.

Les deux femmes firent un pas.

— Oh[20] ! pas vous, dit-il à la plus jeune, vous êtes libre.

— Je ne[21] quitte pas ma mère, répondit celle-ci d'une voix douce, et serrant le châle qui les entourait toutes deux.

— Dame, faut pourtant bien que vous la quittiez, ma petite mère, je n'ai pas ordre de vous enfermer, vous.

— Oh[22] ! ne me séparez pas de ma fille ! s'écria la jeune femme, en serrant convulsive-

ment sa fille sur son sein et tournant vers le geôlier des traits amaigris par la souffrance.

— Si vous me l'arrachez, où voulez-vous qu'elle aille?

— Est-ce que ça me regarde, moi? dit le geôlier; est-ce que je m'en embarrasse[23]? est-ce que vous m'avez demandé conseil pour assassiner l'Empereur?

— Ma mère est innocente, monsieur, cria la jeune fille, rouge d'indignation.

— Votre mère est innocente, ça se peut, ça ne me regarde pas; c'est au tribunal à savoir ça. Quant à votre père[24], la preuve qu'il ne l'est pas, c'est qu'il y a huit jours, lui, et Georges Cadoudal* et les autres, ils ont tous reçu leurs sentences.

Les deux femmes restèrent pâles de saisissement; aucune d'elles n'eut la force[25] d'ouvrir la bouche pour demander quelle était cette sentence; hélas! le ton du geôlier le leur disait assez clairement; le froid qui les saisit leur fit croire qu'elles allaient succomber à cette horrible nouvelle.

La voix du geôlier les arracha à l'abattement du désespoir :

* Fameux vendéen qui se trouvait à la tête d'une conspiration ayant pour but d'assassiner Napoléon. Il fut exécuté à Paris le 25 juin 1804.

— Allons, mesdames, disait-il, radoucissant, autant qu'il pouvait, la dureté de son organe, du courage, obéissez de bonne grâce; il faut bien que j'exécute mes ordres, moi[26] : j'ai ordre de mettre au secret la femme du général Lajolais.

Les gendarmes étaient émus : toutefois, l'un d'eux, essuyant une larme que les accents si jeunes et si désolés de Maria lui arrachaient, s'écria :

— C'est de la bêtise, allons, voyons, finissons-en[27]; saisissant dans ses bras robustes cette jeune enfant, qui s'y débattait vainement, il réussit à la détacher de sa mère.

— Maman, maman, criait-elle, dans le plus affreux désespoir, maman..... Mais bientôt ses veines se gonflèrent[28], sa voix s'affaiblit et elle demeura sans connaissance dans les bras des gendarmes, qui profitèrent de son évanouissement pour la transporter hors de la prison.

I.

Questionnaire.

---

1 — A quelle époque se passe cette histoire?
2 — Que voyait-on sur la route de Strasbourg?
3 — Que pouvait-on présumer en voyant une voiture si bien escortée?
4 — Qu'entendait-on lorsque la voiture ralentissait sa marche?
5 — Pourquoi ne pouvait-on point voir les personnes qui étaient dans cette voiture?
6 — Que répondaient les gendarmes aux indiscrets qui leur adressaient des questions?
7 — Où la voiture s'arrêta-t-elle
8 — Que firent les gendarmes quand la voiture eut pénétré dans la cour?
9 — Qui vit-on descendre de la voiture?
10 — Étaient-ce deux femmes du peuple?
11 — Que voyait-on, au désordre de leur costume?
12 — Comment étaient-elles habillées?
13 — Dans quoi étaient-elles enveloppées?
14 — Ces deux personnes paraissaient-elles être du même âge?

15 — Quel âge pouvait avoir la jeune fille?
16 — Que faisait-elle en se serrant contre sa mère?
17 — Qu'est-ce qui semblait lui inspirer le plus d'effroi?
18 — Que fit un de ces hommes et que portait-il?
19 — Que dit-il à la plus âgée des deux femmes?
20 — Et à la plus jeune?
21 — Que répondit la jeune fille?
22 — Que dit la mère en serrant sa fille contre son sein?
23 — Que répondit le geôlier en parlant de l'Empereur?
24 — Que dit-il en parlant du père de la jeune fille?
25 — Que ne purent-elles pas faire en entendant prononcer le mot *sentence*?
26 — Le geôlier consentit-il à les mettre toutes les deux en prison?
27 — Que fit un gendarme pour mettre fin à cette scène?
28 — Qu'arriva-t-il à la jeune fille?

CHAPITRE II.

Quand Mlle de Lajolais revint à elle, et qu'elle ouvrit les yeux, le premier objet qu'elle chercha fut sa mère; ne la voyant plus à ses côtés[1], elle se leva du banc de pierre où on l'avait posée, et s'élançant vers la porte de la prison, se cramponnant aux barres de fer qui la garnissaient, elle fit retentir l'air de ses cris.

— Maman... maman! criait-elle[2]; rendez-moi ma mère... Oh! mais c'est affreux de séparer un enfant de sa mère!... Ma pauvre mère, où es-tu maintenant?

— Mademoiselle, dit une voix douce, derrière elle, mademoiselle, ne criez pas si fort[3]... ou on vous forcerait à aller plus loin.

— N'importe, dit Marie, je veux ma mère, je la veux, ou je ferai tant de bruit[4], qu'on me renfermera moi aussi en prison.

— Oui, reprit la voix douce[5], mais pas avec votre mère.

Comme par enchantement, ce peu de paroles eut l'air de calmer le désespoir de Mlle de Lajolais. Tournant la tête vers celle qui lui parlait[6], elle vit une jeune fille de son âge;[7] un vêtement brun et grossier accusait des formes robustes; un bonnet de velours noir, garni d'une dentelle noire, encadrait un rond et bon visage, sur lequel de grosses larmes coulaient.

— Est-ce[8] que vous avez du chagrin, vous aussi? lui demanda Mlle Lajolais.

— Non, répondit la jeune fille[9]; c'est de vous voir pleurer, que je pleure.

— Ah! c'est que je suis si à plaindre! dit Maria, quittant la porte et se rapprochant de la jeune fille. — Vous avez peut-être vu qu'on vient de m'arracher des bras de ma mère..... Mais ce que vous ne savez pas, ce qui est plus horrible que tout[10], ce qui me fait mourir d'y penser..., c'est que mon père..., mon pauvre père est peut-être condamné à mort.

Et comme si ce souvenir eût ravivé toutes les douleurs de cette jeune enfant, elle se re-

mit à pleurer et à pousser des cris qui fendaient l'âme.

Sa compagne ne lui répondit pas; elle semblait attérée par cette nouvelle[11]; bien qu'enfant, elle sentait qu'il n'y avait aucune parole qui pût calmer de pareilles douleurs, et elle n'en adressa pas; mais elle regarda Maria avec tant d'intérêt, sa figure ronde et fraiche[12] exprimait si clairement la part qu'elle prenait à son chagrin, que Maria interrompit ses sanglots pour lui dire :

— Comment[13] te nommes-tu?

— Julienne, pour vous servir, répondit la jeune fille.

— Que fait ton père?

— Il est concierge de la prison, dit Julienne.

— Concierge! s'écria vivement Maria; il voit maman, il lui parle[14], il pourra me donner de ses nouvelles..... lui dire toutes les larmes que j'ai versées..... Oh! non, il ne faut pas qu'il lui dise ça; pauvre mère! ça lui ferait trop de peine.

Julienne secoua tristement la tête.

— Personne ne peut voir madame votre mère, ni lui parler, mademoiselle[15]; elle est au secret.

Dans ce moment, le son d'une cloche s'é-

tant fait entendre, mademoiselle de Lajolais tressaillit.

— C'est[16] l'heure du déjeuner pour les prisonniers, dit Julienne, donnant ainsi l'explication de la cloche.

— Et de celui de ma mère aussi? demanda Maria le cœur serré.

— Oh! soyez tranquille, mademoiselle, on ne l'oubliera pas.

— Pauvre mère! dit Maria, pleurant avec amertume, elle qui est si délicate[17]! Où sont ses domestiques, sa table si bien servie, et sa petite Maria à ses côtés pour l'engager à manger?... Oh! mon Dieu! mon Dieu! peut-on autant souffrir!

— Mais vous, mademoiselle[18], si vous preniez quelque chose? demanda Julienne.

— Moi! oh! non, je n'ai pas faim, cria-t-elle d'un accent tellement rempli de vérité, que Julienne répondit :

— Je le crois, mademoiselle; tout de même, si vous mangiez seulement une cuillerée de soupe?

— Manger! répéta Maria en redoublant ses pleurs, — manger[19], quand ma mère est au cachot; quand peut-être je ne verrai jamais plus mon père! oh! non... non...

— Si vous ne mangez pas, vous mourrez, mademoiselle.

— Et tu crois que je vivrai, même en mangeant !...

La garde montante[20], qui venait pour relever la garde de la veille, interrompit les jeunes filles.

Quelques officiers sortirent du poste[21] pour recevoir les nouveaux venus ; on échangea le mot d'ordre ; un nouveau factionnaire remplaça l'ancien ; et, cela fait[22], quelques jeunes officiers s'accostèrent.

— Quelles nouvelles ? se dirent-ils.

— Une étonnante ! L'Empereur[23] a fait grâce à Polignac*, répondit celui à qui on s'était adressé.

— Bast ! conte-nous ça, dit le premier.

— C'est un roman, mon cher, répondit le second officier ; tu sais, toi, que j'étais hier de garde à Saint-Cloud ; appuyé contre les jalousies du petit salon vert[24], je m'amusais à regarder la jeune et belle princesse Louis qui arrosait les fleurs des jardinières de sa mère, lorsque l'Empereur entra sans se faire annoncer.

* Un des complices de Georges Cadoudal, depuis premier ministre de Charles X, au moment de la révolution de juillet.

— Que[25] faites-vous là, Hortense*? lui dit-il. — Surprise à l'improviste, Mme Louis rougit; puis, montrant son arrosoir encore plein d'eau, elle répondit :

— Vous le voyez bien, sire.

— Et que fait-on chez Joséphine (l'impératrice)? demanda encore l'Empereur.

— On[26] y pleure, dit la princesse, essuyant elle-même une larme.

— On y pleure, répéta l'Empereur; et, sans se donner le temps de demander pourquoi[27], il s'élança chez l'impératrice.

Intrigué au dernier point, comme tu peux le penser[28], je me glissai dans le château, et me mêlant à d'autres personnes, j'arrivai une seconde après Bonaparte à la porte de la chambre à coucher de l'impératrice[29]. Une femme était aux pieds de l'Empereur : c'était Mme de Polignac; l'Empereur la regardait attentivement : toutes les autres dames, et Joséphine elle-même, joignaient leurs mains en demandant grâce.

Affectant un air de froideur que sa voix démentait, Napoléon dit à Mme de Polignac :

* Épouse de Louis Bonaparte, et plus tard reine de Hollande?

Je suis étonné, madame[30], de trouver monsieur votre mari mêlé dans une si odieuse affaire; a-t-il donc oublié totalement que nous avons été camarades à l'École-Militaire?

Je ne pus bien entendre ce que répondit la dame : d'abord[31], parce qu'elle pleurait à chaudes larmes, et que les sanglots lui couvraient la voix; mais je crois qu'elle voulait persuader à l'Empereur que son mari n'avait jamais eu l'idée de participer à ce crime, et puis, bien que ses phrases n'eussent aucune suite[32], l'accent de la douleur prêtait une grande force à tout ce qu'elle disait.

Visiblement ému, l'Empereur[33] la prit par le bras pour la faire relever, et lui dit :

— Assez..... assez..... Comme, du reste[34], ce n'était qu'à ma vie que votre mari en voulait, je puis lui pardonner... Allez, madame, et dites-lui que c'est moi, son ancien camarade, qu'il a voulu assassiner, moi, qui lui fais grâce de la vie.

— C'est superbe, dirent tous les autres officiers[35], c'est très-beau de l'Empereur.

— Allons[36] boire à sa santé, messieurs, s'écria l'un d'eux.

— Adopté, répondit-on en chœur.

Et, se prenant par le bras, ils s'éloignèrent.

Maria[37] n'avait pas perdu un mot de leur conversation ; ils n'étaient plus là qu'elle avait l'air de les écouter encore.

— Julienne, dit-elle en se tournant soudainement vers la fille du geôlier, qui la considérait toujours en silence[38], tout à l'heure tu m'as offert de la soupe...

— Et vous acceptez, s'écria la jeune fille en sautant de joie.

— Oui, un morceau de pain aussi.

— Et de la viande, et tout mon dîner, ma chère demoiselle[39], dit Julienne en frappant à la porte de la prison, qui s'ouvrit pour elle.

Un moment après, elle revint tenant d'une main une écuelle de soupe fumante, et de l'autre un verre de vin.

Trop occupée d'un projet qui lui roulait dans la tête, Maria remercia à peine Julienne[40] ; elle, prit le potage, le mangea, prit le verre, but le vin ; et comme Julienne lui offrait encore un plat de viande et un morceau de pain, Maria prit seulement le pain[41], qu'elle enveloppa dans son mouchoir.

— Je ne sais comment reconnaître ce service, dit Maria cherchant à ses oreilles[42] des pendants qu'elle portait ordinairement et qu'elle

n'avait eu ni la pensée ni le temps de prendre en quittant Strasbourg.

— Ce service, mademoiselle, dit Julienne en rougissant[43]; donner à manger à ceux qui ont faim, est-ce donc leur rendre un service?

— Tu as raison, ou du moins tu devrais avoir raison, répondit Mlle de Lajolais[44], qui avait découvert un simple anneau d'or à son doigt et qui essayait de le glisser au doigt de Julienne. Au reste, ce n'est point ta soupe ni ton pain que je voudrais te payer, Julienne, ce sont tes larmes, tes soins, tes douces paroles. Oh! que ça fait de bien, quand on souffre, de rencontrer une âme qui vous plaigne... prends donc cette bague, prends-la pour l'amour de moi, je t'en prie...

A ce moment une voix[45], une grosse voix qui fit pâlir et chanceler Maria sur ses jambes, car c'était la voix du concierge, appela Julienne.

— J'y vais, mon père, répondit Julienne; et refusant toujours la bague, elle voulut se retirer.

— Tu me refuses, Julienne, dit Maria si tristement que Julienne revint sur ses pas.

— Ce n'est[46] pas pour vous faire de la peine, mademoiselle, mais je n'ose, en vérité... je n'ose.

— J'ai bien pris ton pain, moi, ta soupe, ton vin...

— C'est bien différent, ça se mange, ça.

— Et ça[47], ça se garde comme un souvenir de la pauvre fille qui ne t'oubliera jamais.

— Oh! si c'est ainsi, donnez, mademoiselle, c'est différent.

Puis, la voix du concierge s'étant fait entendre une seconde fois, Julienne s'enfuit[48] en jetant avec un geste d'enfantillage charmant, un baiser d'adieu à Mlle de Lajolais.

La porte de la prison se referma sur Julienne; à ce bruit[49], le cœur de Maria se serra tout-à-fait; jusque-là, la[50] présence de cette enfant, ses larmes, sa voix caressante, tout l'avait soutenue; mais quand elle ne la vit plus, qu'elle se vit seule dans cette rue déserte, seule au monde, elle faillit encore une fois perdre connaissance.

Toutefois[51] une idée que la conversation des officiers avait fait naître en elle, un projet qu'il fallait mettre à exécution, ranima son courage[52]; elle essaya de faire quelques pas dans la rue, mais bientôt elle s'arrêta; son cœur battait avec tant de violence[53], ses jambes tremblaient tellement qu'il lui devenait im-

possible d'avancer..... puis elle avait peur... bien peur...

C'était la première fois que la pauvre enfant se trouvait sans appui, sans le bras de sa mère, sans personne au monde autour d'elle, seule, enfin!

II.

Questionnaire.

1 — Que fit Mlle de Lajolais, lorsqu'en ouvrant les yeux, elle ne vit plus sa mère?
2 — Que disait-elle dans son désespoir?
3 — Pourquoi lui conseilla-t-on de ne pas crier si fort?
4 — Qu'espérait la jeune fille en faisant tout ce bruit?
5 — Qu'est-ce qui sembla calmer son désespoir?
6 — Que vit-elle en tournant la tête?
7 — Comment cette personne était elle habillée?
8 — Que lui dit Mlle de Lajolais en la voyant pleurer?
9 — Pourquoi cette pauvre fille pleurait-elle?
10 — Que lui dit Mlle Lajolais en parlant de son père?
11 — Pourquoi Julienne ne lui répondit-elle pas?
12 — Que lisait-on sur son visage?
13 — Que lui dit Marie Lajolais?
14 — Que pensa-t-elle que pourrait faire ce père de Julienne?
15 — Pourquoi personne ne pouvait-il voir la mère de Maria?

2*

16 — Pourquoi le son de la cloche se fit-il entendre?
17 — Quelle réflexion fit Maria en pensant à la solitude dans laquelle se trouvait sa mère?
18 — Que lui proposa Julienne?
19 — Pourquoi Maria ne songeait-elle point à manger?
20 — Par qui la conversation des jeunes filles fut-elle interrompue?
21 — Pourquoi quelques officiers sortirent-ils du poste?
22 — Qu'arriva-t-il quand les factionnaires furent changés?
23 — De quelle nouvelle s'entretenaient les officiers?
24 — Que faisait un des officiers qui se trouvait de garde à Saint-Cloud?
25 — Que dit l'Empereur à la princesse Hortense?
26 — Et que répondit-elle quand l'Empereur lui demanda ce que l'on faisait chez Joséphine?
27 — Que fit alors d'Empereur?
28 — Où l'officier qui raconte cette histoire alla-t-il aussitôt?
29 — De quel spectacle fut-il témoin?
30 — Que dit Napoléon à madame de Polignac?
31 — Pourquoi l'officier ne put-il pas entendre ce que répondit la dame?
32 — Qu'est-ce qui prêtait le plus de force à ce que disait cette dame?
33 — Que fit l'Empereur?
34 — Pourquoi dit-il qu'il pouvait pardonner?
35 — Que dirent les officiers en entendant ce récit?
36 — Que proposa l'un d'eux?
37 — Est-ce que Maria n'avait fait aucune attention à leur conversation?
38 — Que dit-elle à la fille du Geôlier?
39 — Que fit alors Julienne, et que rapporta-t-elle ensuite?
40 — Maria Lajolais fit-elle honneur à son dîner?
41 — Que fit-elle d'un morceau de pain?
42 — Que désirait-elle donner à Julienne pour reconnaître le service que celle-ci lui avait rendu?
43 — Que répondit la fille du geôlier?
44 — Qu'est-ce que Maria lui offrit enfin, et que lui dit-elle?

45 — Qu'entendit-on alors?
46 — Que dirent les deux jeunes filles à propos de la bague?
47 — Pourquoi Julienne accepta-t-elle enfin ce cadeau?
48 — Que fit-elle lorsqu'elle quitta Maria?
49 — Qu'éprouva Maria l'orsqu'elle se vit seule?
50 — Qu'est-ce qui l'avait soutenue jusque là?
51 — Qu'est-ce qui ranima son courage?
52 — Qu'essaya-t-elle de faire?
53 — Pourquoi s'arrêta-t-elle aussitôt?

CHAPITRE III.

Une[1] garde nombreuse et choisie veillait à la grille du château de Saint-Cloud; il pouvait être six heures du soir[2]; des carrosses qui entraient dans l'avenue et s'y succédaient, des cavaliers à cheval, et un nombre infini d'allants et de venants, tout prouvait que l'Empereur habitait ce lieu de plaisance.

Contre la grille du parc, entre les deux guérites des factionnaires, plusieurs soldats récemment revenus d'Égypte causaient en fumant.

— Encore[3] donc des conspirations! disait l'un, en battant son briquet pour rallumer sa pipe qui s'était éteinte.

— Bast! elles lui portent bonheur les conspirations, à notre Empereur, répondit son voisin

en lâchant une bouffée de fumée à celui qui battait son briquet.

— Joli bonheur, ma foi! reprit le premier; toujours craindre pour sa vie[4].... au champ de bataille... je ne dis pas... c'est son état... mais chez lui, dans sa maison... ça passe la consigne.

— Tout de même, quand Bruzand dit que ça porte bonheur à Bonaparte, il n'a pas tort, répliqua un troisième soldat en se mêlant à la conversation des deux premiers[5]. La conspiration de la machine infernale * l'a fait consul à vie; celle-ci, qu'on juge maintenant, l'a fait empereur des Français... C'est un fort joli grade, par ma foi!

— C'est bien heureux qu'elle ait été découverte à temps, dit Sans-Souci.

* On connaît spécialement sous le nom de *machine infernale*,[6] un appareil meurtrier qui fut dirigé contre le premier consul Bonaparte, le 24 Octobre 1800[7]. Cette machine consistait en un tonneau rempli d'artifices et de projectiles, et qui devait éclater au moment du passage du premier consul par la rue Saint-Nicaise près des Tuileries[8]. Elle était placée sur une charrette à l'entrée de la rue[9]. L'explosion eut lieu quelques instants après le passage de Bonaparte; quarante-six maisons furent ébranlées et endommagées; il y eut huit personnes tuées et vingt-huit blessées très-grièvement.

— Ce qui m'étonne[10], c'est que l'Empereur a déjà fait grâce à deux chefs, dit Bruzand, à Polignac et à Rivière[11].

— C'est encore un tour de Joséphine.

Un soupir ayant, à ce mot, été poussé près de Bruzand, il se retourna, et, à son grand étonnement[12], il vit tout près d'eux une jeune fille tout en larmes.

— Que[13] voulez-vous, la jolie enfant? lui dit-il.

— La[14] route qui conduit au château de Saint-Cloud, répondit cette jeune fille, d'un air si modeste, si timide, d'un ton si doux, que pas un de ces soldats ne pensa à lui adresser une plaisanterie.

— Vous y êtes, mademoiselle, lui dirent-ils.

— Oh! mon Dieu, merci! dit l'inconnue comme accablée d'une grande fatigue; et[15] dites-moi, messieurs, peut-on parler à l'Empereur?

— Certes, ce n'est pas défendu, mademoiselle, dit le plus vieux de la troupe, dont une grande balafre ornait le front, tout le monde peut lui parler[14]; mais pour mieux savoir son goût et sa convenance, il faut vous adresser au concierge. Entrez dans la cour, la petite mère, traversez-la; à droite, vous voyez une porte vitrée, frappez là, on vous répondra... Allez

et séchez vos larmes, croyez-moi[17]... Ça fait mal, tout de même, de voir une jeune et jolie fille pleurer, ajouta le balafré, en regardant l'inconnue le remercier seulement du regard, et s'acheminer tremblante et indécise vers l'endroit désigné.

— Monsieur, dit-elle la voix basse et timide, à[18] un gros homme en habit bleu et parements rouges, qui se tenait devant la porte du château, je voudrais parler à l'Empereur.

— Avez-vous[19] une lettre d'audience, mademoiselle?

— Non, monsieur.

— Alors, je suis bien fâché, mademoiselle, mais vous ne pouvez pas lui parler.

— Et comment faire, monsieur, pour avoir une lettre d'audience? lui demanda-t-elle le cœur gros et retenant ses larmes prêtes à couler.

Mais, sans l'écouter[20], le gros homme lui avait déjà tourné le dos. Néanmoins, un moment après, s'apercevant qu'elle était encore là, il lui dit :

— Allez-vous-en[21], mademoiselle, il est défendu de séjourner dans la cour. Nous avons des ordres, nous sommes obligés de les exécuter[22]; retirez-vous donc, vous dis-je, ou je me verrais obligé de vous faire chasser.

— Chasser! répéta Maria; et elle allait peut-être obéir, car tout son courage faiblissait devant la honte d'être chassée[23], lorsqu'elle vit passer un huissier de service. Courant à lui, elle s'écria :

— Monsieur[24], monsieur, accordez-moi une grâce; oh! par pitié, écoutez-moi!

Ces accents si purs, cette voix qui semblait exprimer toutes les souffrances de l'âme de cette jeune fille, émurent cet homme.

— Que[25] puis-je faire pour vous, mademoiselle? lui dit-il.

— Me faire parler à l'Empereur, monsieur; oh! ne me refusez pas, ajouta-t-elle avec anxiété.

— L'Empereur[26] est parti depuis ce matin pour la chasse, mademoiselle, il ne reviendra que ce soir tard; mais que lui voulez-vous?

— Ce que je lui veux? mon Dieu, et la pauvre enfant s'étonnait... comme si dans l'altération de ses traits on n'eût pas dû lire ce qu'elle désirait, comme si chacune de ses larmes ne décelait pas ses angoisses et ses douleurs[27]... Ce que je lui veux? reprit-elle un moment après, et dans le plus déplorable abandon : mais la grâce de mon père, monsieur, du général Lajolais, condamné à mort par l'Empereur.

— Pauvre demoiselle! dit l'huissier d'un accent si plaintif que Mlle Lajolais reprit avec l'abandon le plus naïf :

— Vous voyez bien que vous ne pouvez me refuser de me laisser parler à l'Empereur.

— Il n'y est pas, vous ai-je dit.

— Ou au moins[28] à l'impératrice, ou à Mme Louis, car elle se rappelait les éloges qu'on donnait à la bonté de cette jeune princesse.

— Suivez-moi[29], lui dit enfin l'huissier, ému au dernier point.

III.

Questionnaire.

---

1 — Que voyait-on à la grille du château de Saint-Cloud?
2 — A quels signes pouvait-on reconnaître que l'Empereur habitait ce lieu de plaisance?
3 — Que disaient plusieurs soldats revenus d'Égypte?
4 — Quelle réflexion faisait l'un d'eux en parlant des champs de bataille?
5 — Comment les conspirations portaient-elles bonheur à Bonaparte?
6 — Dites-moi ce que l'on entend par cette expression *machine infernale?*
7 — En quoi consistait cette machine?
8 — Sur quoi était-elle posée?
9 — Pourquoi son explosion ne blessa-t-elle point le premier consul?
10 — De quoi s'étonnait l'un des soldats?
11 — A quelle influence attribuaient-ils cet acte de clémence?
12 — Que vit Bruzand en se retournant aussitôt?
13 — Que dit-il à la jeune fille?

14 — Que dit-elle alors, et pourquoi les soldats eurent-ils pour elle tant de respect?
15 — Que demanda-t-elle ensuite?
16 — A qui lui conseilla-t-on de s'adresser pour parler à l'Empereur?
17 — Quelle réflexion fit un des soldats en voyant les larmes de la jeune fille?
18 — Quel personnage Maria trouva-t-elle à la porte du château?
19 — Que lui répondit cet homme, et pourquoi prétendait-il qu'elle ne pouvait point parler à l'Empereur?
20 — Lui indiqua-t-il le moyen de se procurer une lettre d'audience?
21 — Que lui dit-il en voyant qu'elle restait toujours à la même place?
22 — Que serait-il obligé de faire, si elle ne s'en allait pas?
23 — Que vit-elle au moment où elle allait obéir?
24 — Que dit-elle en voyant cet homme?
25 — Que lui répondit-il?
26 — Pourquoi Maria ne pouvait-elle pas voir l'Empereur dans ce moment-là?
27 — Que répondit-elle quand l'huissier lui demanda pourquoi elle voulait parler à l'Empereur?
28 — Pourquoi demanda-t-elle alors à parler à l'impératrice ou à madame Louis?
29 — L'huissier accéda-t-il à sa demande et que lui dit-il?



CHAPITRE IV.

Mlle de Lajolais se pressait sur les pas de son conducteur[1]; on aurait dit qu'elle craignait de ne pas arriver à temps, ou qu'elle avait peur que l'huissier ne se dédît de la protection qu'il lui accordait. Ses petits pieds touchaient à peine la terre[2]; l'air de fatigue répandu sur toute sa personne avait disparu comme par enchantement : pauvre petite, c'était l'espoir qui l'avait ranimée ainsi!

L'huissier s'arrêta à l'entrée d'un petit salon tendu en vert; et indiquant à Maria une très-jeune femme qui tournait le dos à la porte d'entrée[3], occupée qu'elle était à considérer des fleurs rares plantées dans des jardinières, il lui dit à l'oreille :

— C'est[4] la princesse Hortense : adressez-vous à elle; sa bonté est infinie, allez.

Puis il se retira.

Maria resta debout à la même place; son cœur battait à lui ôter la respiration. Oh[5]! comme elle craignait un accueil froid, hautain, une réponse évasive, un mot dur; comme elle tremblait, la pauvre enfant! Hélas! elle sentait[6] qu'elle était au terme de ses forces, et que, si une voix douce ne l'encourageait un peu, elle était perdue; car la vie de son père, c'était la sienne : tantôt une chaleur dévorante, tantôt un froid glacial la saisissaient au moment où elle essayait d'ouvrir la bouche pour avertir la princesse de sa présence.

Celle-ci[7] avait toujours le dos tourné à la porte. On ne pouvait voir que ses beaux cheveux blonds relevés à la grecque, que sa taille souple et gracieuse.

Un moment après, voyant que la princesse ne faisait pas attention à elle[8], Maria se hasarda à dire :

— Madame...

Au son de cette voix basse et tremblante, la princesse se retourna; la vue d'une jeune fille tout en larmes la surprit au dernier point.

— Que voulez-vous? lui demanda-t-elle[9],

avec cet air de bonté qui lui gagnait tous les cœurs... mais la jeune fille ne répondant pas, elle ajouta : — Qui êtes-vous ?

— Mlle de Lajolais, dit Maria avec un sanglot convulsif.

La figure[10] charmante de Mme Louis se couvrit subitement d'une vive compassion.

— Pauvre jeune fille ! Et que puis-je faire pour vous ?

— Me faire parler à l'Empereur, madame.

— Impossible[11] ! ma pauvre enfant, dit la princesse, cherchant à adoucir, par l'inflexion de sa voix, l'amertume d'un refus.

Il est si en colère contre tous les auteurs de cette conspiration.

— Oh ! mon Dieu !... Et pourtant, non[12], je ne puis croire mon père coupable... car alors tout mon courage m'abandonnerait. — Et Maria se laissant conduire, par la princesse[13], près d'un canapé, s'y laissa tomber comme anéantie par la fatigue[14] ; Hortense prit sa main, la serra avec amitié, et s'assit près d'elle. Enhardie par ce témoignage d'intérêt, la jeune fille reprit[15] : — Imaginez-vous, madame, notre douleur à nous deux maman, quand nous apprimes la conspiration, et que mon père y était impliqué... Non, vous ne pouvez en avoir une

idée... Enfin, un jour... oh! quelle horrible journée! nous venions de nous lever, maman achevait de m'habiller[16], lorsqu'un grand bruit se fait entendre dans l'hôtel; soudain notre porte est enfoncée, notre chambre se remplit d'homme armés, et l'un deux s'adressant à maman, lui dit[17] : — Il faut nous suivre, madame. — Et sans écouter un seul mot[18], sans nous laisser le temps de prendre un chapeau, de mettre des gants, on nous fait descendre, entrer dans une voiture; la voiture part, elle ne s'arrête que dans une prison... Ma pauvre et chère mère[19]! nous étions ensemble au moins; c'était une consolation, ajouta Maria pleurant toujours à chaudes larmes. Mais on veut nous séparer. Oh! plutôt la mort! et malgré mes cris, mes larmes, mes prières, on m'arrache des bras de ma mère : on l'enferme, elle; moi, on me jette à la porte, évanouie. C'est pour le coup que[20] j'ai cru mourir, madame; puis, quand je suis revenue à moi, que je me suis vue seule, seule au monde, sans secours, sans protecteurs, moi, pauvre enfant, si faible, si peureuse... vous pouvez le croire, madame, j'avais le cœur froid comme de la glace, et des nuages devant les yeux. J'ai cru un moment que je faisais un rêve affreux... Mais non, c'était vrai, bien

vrai... Alors j'ai pensé à Dieu, et je l'ai prié.; pour un moment j'ai cessé de l'implorer pour mon père[21]; je ne lui ai plus demandé qu'une grâce, celle de me donner la force et le courage de parvenir jusqu'à vous, ou jusqu'à l'impératrice. Il me semblait que lorsque je vous aurais vues, l'une ou l'autre[22], mon père serait sauvé... et maintenant vous me dites : impossible! Oh! tout est donc fini! mon Dieu!...

— Eh bien[23]!... nous verrons... dit la princesse, qui ne pouvait retenir ses larmes au récit touchant et simple des douleurs de cette jeune enfant. Mais calmez-vous... Depuis quand avez-vous quitté votre mère?

— Depuis ce matin...

— Et sans doute vous n'avez rien pris?

— Pardonnez-moi, madame[24]; une cuillerée de soupe, que la fille du concierge de la prison m'a donnée; elle m'avait aussi donné un morceau de pain... je ne sais plus ce que j'en ai fait.

— Mais vous devez avoir faim, mademoiselle?... et puis si vous avez marché jusqu'ici, vous devez aussi être bien fatiguée?

— Ah! je n'ai ni faim, ni froid, ni fatigue, madame[25]; je ne sens qu'une chose, c'est que

ma mère est au cachot, c'est que mon père est condamné à mort.

L'accent de Mlle Lajolais, en disant ces mots, était si plaintif, que la princesse Hortense se leva en disant[26] : Attendez-moi là; je vais chez ma mère, et nous aviserons ensemble aux moyens de vous faire parler à l'Empereur.

— Pourquoi parler à l'Empereur[27]? demanda une voix douce qui fit retourner la tête aux deux jeunes personnes.

— Maman, c'est Mlle Lajolais, s'écria Hortense, courant à l'impératrice, et l'amenant devant Maria qui s'était levée aussi.

— La fille de[28] celui qui a voulu assassiner Bonaparte! dit Joséphine presque malgré elle.

Maria cacha son visage dans ses mains.

— En est-elle responsable? maman, dit Hortense[29], passant son bras autour du cou de l'impératrice, et l'embrassant tendrement? Si vous saviez combien elle est à plaindre, tout ce qu'elle a souffert!

— Qui vous a accompagnée ici, mademoiselle? lui demanda Joséphine.

— Personne, maman, se hâta de dire Hortense; elle y est venue seule.

— Si jeune et seule! dit l'impératrice[30], se rapprochant avec intérêt de Maria.

— Maman, dit Hortense à sa mère, tu lui feras parler à l'Empereur, n'est-ce pas?

— Je suis désolée[21], ma chère enfant, répondit Joséphine, mais Bonaparte m'a tellement ordonné de lui épargner ces scènes, qu'en vérité je crains... et puis[22]... il est à la chasse, tu le sais... il faudrait que cette jeune fille revînt.

— Et quand?...

— Demain, après-demain. Je voudrais au moins avoir le temps de prévenir Bonaparte de cette nouvelle demande en grâce.

— Mais[23] d'ici là, maman, son père sera peut-être exécuté.

L'impératrice réfléchit un moment; elle hésitait; puis, voyant l'anxiété se répandre si vive sur le visage pâle et expressif de Mlle Lajolais, elle dit à sa fille :

— Il faut[24] la garder ici avec toi... la cacher à tous les yeux, car si Bonaparte en était instruit, tout pourrait manquer... et demain... demain, nous verrons ce qui nous reste à faire.

Conformément aux désirs de sa mère et aux siens, Mme Louis[25] emmena Mlle Lajolais dans son appartement particulier; elle l'y tint cachée toute la journée et toute la nuit. La princesse lui porta elle-même[26] ses repas, l'engageant à manger; mais la pauvre fille avait le gosier si

serré, que rien ne pouvait y passer... La nuit, la princesse l'entendit soupirer tout le temps; et quand elle se leva, bien qu'elle lui eût fait préparer un lit dans sa chambre même, elle remarqua [27] qu'elle ne s'était pas couchée.

La princesse lui en fit un reproche, et Mlle Lajolais lui montra [28] une petite place du parquet où elle s'était agenouillée toute le nuit, et lui dit :

— Je ne voulais prier Dieu qu'un moment; mais l'idée que le jour qui allait se lever était peut-être le dernier de la vie de mon père me retenait collée à cette place... Oh! que Dieu prête à ma voix des accents pour attendrir l'Empereur!...

La princesse Louis détourna la tête pour cacher une larme qui roulait dans ses beaux yeux bleus.

— Attendez-moi ici [29], dit-elle après une pause; je vais chez ma mère, savoir si elle a prévenu Bonaparte.

— Et moi, je vais encore prier Dieu, répondit Maria, en se remettant à genoux.

IV.

Questionnaire.

---

1 — Qu'aurait-on pu croire en voyant l'empressement de Maria à suivre l'huissier?
2 — Pourquoi ne paraissait-elle plus fatiguée
3 — Que faisait la jeune femme que l'huissier lui indiqua?
4 — Que dit-il à Maria?
5 — Pourquoi la jeune fille n'osait-elle point parler, et que craignait-elle?
6 — Quel sentiment éprouvait-elle en voyant la princesse?
7 — Celle-ci s'était-elle enfin tournée de son côté?
8 — Que dit Maria pour attirer son attention?
9 — La princesse la reçut-elle avec un air hautain, et que lui dit-elle?
10 — Parut-elle émue en apprenant que Maria était la fille du général Lajolais?
11 — Que répondit-elle lorsque Maria sollicita la faveur de parler à l'Empereur?

12 — Qu'est-ce que la jeune fille ne pouvait pas croire?
13 — Où la princesse la conduisit-elle?
14 — Que fit alors cette bonne Hortense?
15 — Comment la jeune fille commença-t-elle son récit?
16 — Qu'arriva-t-il un jour que la mère et la fille commençaient à s'habiller?
17 — Que dirent les soldats à madame Lajolais?
18 — Lui donna-t-on le temps d'achever sa toilette?
19 — Que dit Maria, en parlant du chagrin d'être séparée de sa mère?
20 — Qu'avait-elle éprouvé après cette cruelle séparation?
21 — Quelle prière avait-elle adressée à Dieu?
22 — Que pensait-elle qu'il lui arriverait d'heureux quand elle aurait vu l'impératrice ou la princesse Hortense?
23 — Que lui dit enfin la princesse attendrie?
24 — Que répondit Maria, quand Hortense lui demanda si elle n'avait rien pris depuis le matin?
25 — Pourquoi ne sentait-elle ni la faim, ni le froid, ni la fatigue?
26 — Que dit alors la princesse Hortense en se levant?
27 — Pourquoi les jeunes personnes retournèrent-elles aussitôt la tête?
28 — Que dit l'impératrice en apprenant que Maria était la fille du général Lajolais?
29 — Que fit Hortense pour attendrir sa mère?
30 — Quel sentiment éprouva l'impératrice en apprenant que cette jeune fille n'avait été accompagnée par personne?
31 — Que répondit-elle à sa fille qui demandait pour Maria la faveur de parler à l'Empereur?
32 — Pourquoi dit-elle qu'il faudrait que la jeune fille revînt?
33 — Quelle observation Hortense lui fit-elle à ce sujet?
34 — Que dit-elle enfin en voyant l'anxiété de la pauvre jeune fille?
35 — Que fit alors madame Louis?
36 — Que lui apporta-t-elle elle-même?

37 — Que remarqua-t-elle pendant la nuit ?

38 — Qu'est-ce que mademoiselle Lajolais montra à la princesse Hortense, quand celle-ci lui reprocha de ne s'être pas couchée ?

39 — Que dit la princesse en entendant de si pieuses paroles ?

CHAPITRE V.

La galerie que devait traverser l'Empereur pour se rendre au conseil[1], était une vaste pièce longue, éclairée par des croisées parallèles, les unes ayant vue sur la cour d'entrée, les autres sur les jardins. Neuf heures venaient de sonner, et peu à peu[2] les deux côtés de cette galerie se remplirent de monde, de curieux, de solliciteurs, des officiers de service, des gens de la maison. Parmi tout ce monde[3], deux femmes se faisaient remarquer, la première[4] par sa beauté, sa toilette, et l'air gracieux avec lequel elle accueillait les saluts respectueux de tous ceux qui passaient près d'elle, et la seconde par son extrême jeunesse, la pâleur qui don-

nait à sa beauté un caractère extraordinaire, et ses beaux cheveux blonds tombant en boucles nombreuses sur ses épaules nues.

— Allons[5], du courage! disait la première à la seconde, du courage!

— Je ne vous quitterai pas, disait encore la première. Puis, pour donner plus de poids à ses paroles[6], sa main allait chercher la main de la jeune fille, et la serrait avec amitié.

Le regard le plus expressif et le plus triste répondait à cette faveur; et incontinent les beaux yeux de l'enfant se retournaient[7] vers la porte par où devait paraître l'Empereur. Toute cette âme jeune, aimante, exaltée, semblait avoir passé dans ses yeux; tout le reste de son corps paraissait inanimé.

Deux heures se passèrent ainsi[8]; deux heures d'attente, de peines, d'angoisses, et, pendant ces deux heures, ni l'une ni l'autre de ces femmes n'avait bougé.

La plus jeune, tenant ses yeux attachés sur cette porte fermée[9], attendait qu'elle s'ouvrît pour respirer, pour vivre; l'autre ne détournait pas les yeux de dessus sa compagne. Le[10] plus profond silence régnait dans cette galerie; on n'entendait que la respiration plus ou moins agitée de tout ce monde, qui attendait aussi.

Enfin onze heures sonnent, les deux battants de la porte s'ouvrent, et un huissier annonce[11] : l'Empereur.

Plusieurs personnes paraissent à la fois.

— Lequel ? demande Maria dans la plus vive anxiété.

— Le[12] seul qui ait son chapeau sur la tête, lui répond vivement Hortense.

La jeune fille n'en écoute pas davantage ; ne voyant plus qu'un seul être dans toute cette foule qui l'environnait[13], elle sort des rangs, s'élance aux pieds de celui qu'on lui a désigné, s'écrie : Grâce ! grâce ! et joint les mains avec force en les levant vers le ciel.

A ces cris, à cette action imprévue[14], l'Empereur s'arrête en fronçant les sourcils.

— Encore !... s'écrie-t-il d'un ton d'impatience[15] ; j'avais pourtant dit que je ne voulais plus de ces scènes-là !

Et, croisant ses bras sur sa poitrine, il voulut passer outre.

— Sire ! cria la jeune fille, à laquelle la position de son père donnait une énergie au-dessus de son âge[16], je vous en conjure, écoutez-moi !... au nom de votre mère, sire, écoutez-moi ! au nom de votre père, accordez-moi la grâce du mien !... C'est mon père, sire ; il aura été

entraîné, séduit; pardonnez-lui!... Oh! sire, vous tenez la vie de mon père, la mienne dans vos mains... Ayez pitié d'une malheureuse enfant qui vous demande la vie de son père... Sire! sire! grâce... pitié... pardon.

— Laissez-moi, mademoiselle[17], dit l'Empereur, la repoussant assez rudement.

Mais, sans se laisser intimider (il y allait d'une existence trop chère), Mlle Lajolais[18], se traînant sur les dalles de marbre de la galerie, criait avec angoisse :

— Oh! pitié, pitié, sire!.... grâce!.... pour mon père! Oh! jetez au moins un regard sur moi, sire!

Il y avait quelque chose de si déchirant dans cette voix d'enfant demandant la vie de son père, que l'Empereur[19] s'arrêta malgré lui, et regarda celle qui l'implorait avec tant d'instance.

Mlle Lajolais était fort bien, mais, dans ce moment, sa beauté tenait de l'ange. Blanche comme un cygne[20], la douleur donnait à ses traits un caractère énergique et passionné; ses beaux cheveux blonds ruisselaient sur ses épaules nues; ses petites mains, crispées par la fièvre, avaient fini par saisir une des mains de l'Empereur, et lui communiquaient leur chaleur

brûlante... Agenouillée, le visage baigné de larmes[21], levant ses yeux grands et bleus vers celui duquel elle semblait attendre la vie ou la mort, elle ne pouvait plus ni parler, ni pleurer, ni respirer.

— N'êtes-vous pas Mlle Lajolais? lui demanda l'Empéreur.

Sans répondre[22], Maria pressa la main de l'Empereur avec plus de force.

Il reprit avec sévérité[23] : Savez-vous que c'est la seconde fois que votre père se rend coupable d'un crime envers l'État, mademoiselle?

— Je le sais, répondit Mlle Lajolais, avec la plus grande ingénuité; mais la première fois il était innocent, sire.

— Mais, cette fois, il ne l'est pas, répliqua Bonaparte.

— Aussi, c'est sa grâce que je vous demande, sire, reprit Maria, grâce[24]... ou je me tuerai devant vous.

L'Empereur, ne pouvant plus maîtriser son émotion, se baissa vers elle en lui disant :

— Eh![25] bien, oui, mademoiselle, oui, je vous l'accorde. Mais relevez-vous.

Et, lui jetant un sourire d'encouragement et de bonté, il dégagea ses mains tenues toujours avec force, et s'éloigna vivement.

Le saisissement[26] de la joie fut plus dangereux pour Mlle Lajolais que la douleur. La pauvre enfant tomba lourdement et sans connaissance sur le marbre de la galerie.

Grâce aux soins de l'impératrice, de la princesse Hortense et de leurs dames, Mlle Lajolais reprit bientôt connaissance.[27] — Mon père, mon père! murmura-t-elle, aussitôt qu'elle put parler... mon père... Oh! que je sois la première à lui annoncer sa grâce.

Et se levant[28], elle voulut s'échapper des bras qui la retenaient; mais trop faible pour tant d'émotions diverses, elle y retomba sans force.

— Rien ne presse maintenant, mademoiselle, dit une des dames; prenez un peu de repos et de nourriture, vous irez une heure plus tard.

— Une heure plus tard, se récria Maria[29]! vous voulez que je retarde d'une heure l'annonce de la vie à un homme condamné à mort, surtout quand cet homme est mon père. Oh! madame, ajouta-t-elle, se tournant vers l'impératrice[30], laissez-moi partir.... de grâce; songez que c'est mon père : qu'il a sa grâce, et qu'il ne le sait pas encore.

— Soit, mon enfant, lui répondit l'excellente Joséphine; mais vous ne pouvez aller seule à sa prison.

— Je suis bien venue seule à votre château, répondit-elle vivement.

— Que[31] votre majesté nous permette d'accompagner Mlle Lajolais, demandèrent à la fois plusieurs officiers et aides-de-camp de l'Empereur, que l'action, pourtant bien naturelle de Mlle Lajolais, avait remplis d'admiration.

— M.[32] de Lavalette * me rendra ce service, dit l'impératrice, souriant gracieusement à l'un d'eux; ainsi que monsieur (désignant un aide-de-camp de service). — Vous vous[35] servirez d'une de mes voitures;... allez, messieurs, je vous confie Mlle Lajolais.

Bien qu'épuisée de fatigue, de besoin et d'émotion, Maria refusa de prendre et nourriture et repos. Elle voulut elle-même[36] voir atteler les chevaux, presser les gens, et ne se tint en place que lorsqu'elle et ses conducteurs furent installés sur les coussins de la voiture.

Alors la voiture partit au galop de six bons chevaux; elle franchit avec une rapidité incroyable la distance qui séparait Saint-Cloud de la prison. Pendant tout le trajet, Maria[37],

* Le général Lavalette[33] avait épousé une nièce de l'impératrice. Condamné à mort en 1815, il fut sauvé[34] par le généreux dévouement de sa femme, qui s'introduisit dans sa prison, et changea de vêtements avec lui.

droite et raide, tenait ses yeux fixés sur le chemin qu'elle avait encore à parcourir; son regard semblait vouloir dévorer la distance; sa poitrine haletait, comme si c'était elle, et non les chevaux qui traînassent le carrosse, et elle était pâle, si pâle[38], que deux ou trois fois ses compagnons lui adressèrent la parole, mais inutilement, elle ne les entendait pas.

Quand la voiture s'arrêta[39], elle s'élança par-dessus le marche-pied, avant que M. de Lavalette ait eu le temps de lui offrir la main pour descendre, et ne pouvant articuler que ce mot: vite, vite! elle parcourait les longs corridors de la prison, précédant le geôlier et ses guides, et répétant toujours : vite, vite! Arrivée à la porte du cachot, il fallut bien qu'elle attendît que le geôlier en eût ouvert la serrure, et tiré deux énormes verroux; mais, à peine la porte eut-elle cédé, que[40], se précipitant dans l'intérieur, elle alla tomber dans les bras de son père, en criant : Papa... l'Empereur... la vie... grâ... Elle ne put achever : sa voix se perdait en longs cris, chaque parole commencée finissait par un sanglot.

Le général Lajolais[41] crut un instant qu'on venait le chercher pour le conduire à la mort, et que sa fille ayant trompé la vigilance des

gardiens, avait tout bravé pour lui faire ses adieux.

Mais[42] M. de Lavalette le détrompa bientôt : voyant que Maria vaincue par l'émotion ne pouvait articuler un son, il prit la parole :

— L'Empereur vous accorde votre grâce, général, lui dit-il, et vous la devez au courage et à la tendresse de votre fille.

Puis, avec une émotion dont il ne pouvait se défendre[43], il raconta au général Lajolais tout ce que sa fille avait fait pour lui.

Oh[44] ! combien elle était heureuse cette jeune fille! comme ce moment compensait et bien au delà tout ce qu'elle avait souffert jusqu'alors : souffert! avait-elle réellement souffert ? elle ne s'en souvenait plus. Toutes ses souffrances s'étaient effacées devant son père qui la serrait avec transport dans ses bras, qui couvrait son visage de baisers et de larmes, et qui l'appelait, elle, sa fille, son sauveur, sa providence.

Le premier transport un peu calmé[45], on songea à Mme Lajolais. Mais[46] la bonne et excellente princesse Hortense ne l'avait point oubliée. Encore par l'intercession de sa mère, aussi bonne qu'elle, elle avait obtenu la grâce et la liberté de Mme Lajolais[47] condamnée à être déportée.

Elle dut avoir un bien beau moment, Mlle Lajolais, celui où par son courage et sa persévérance[48], elle se trouva enfin réunie à son père et à sa mère! Il faut avoir souffert soi-même[49], il faut avoir été séparé des auteurs de ses jours, et avoir tremblé pour leur vie, pour comprendre tout ce que *ce moment de réunion* avait de saint, de délicieux, d'ineffable; Dieu seul peut en procurer de pareils à ses élus.

V.

Questionnaire.

1 — Comment était la galerie que devait traverser l'Empereur pour se rendre au conseil?
2 — Que vit-on lorsque neuf heures furent sonnées?
3 — Que remarquait-on parmi tout ce monde?
4 — Faites-moi le portrait de ces deux femmes?
5 — Que disait la première à la plus jeune?
6 — Que faisait-elle pour donner plus de poids à ses paroles?
7 — De quel côté se tournaient les yeux de l'enfant?
8 — Combien de temps ces deux femmes restèrent-elles ainsi l'une auprès de l'autre?
9 — Qu'attendait la jeune fille, et que faisait l'autre dame?
10 — Entendait-on beaucoup de bruit dans la galerie?
11 — Qu'est-ce que l'huissier annonça quand onze heures vinrent à sonner?
12 — Comment l'impératrice désigna-t-elle à Maria celui qui était l'Empereur?

13 — Que fait alors la jeune fille?
14 — Que fait l'Empereur en entendant ces cris?
15 — Que dit-il d'un ton d'impatience?
16 — Quelles paroles énergiques la jeune fille adressa-t-elle à Bonaparte?
17 — Que dit l'Empereur et que fit-il?
18 — Mademoiselle Lajolais se laissa-t-elle intimider?
19 — Que fit alors l'Empereur?
20 — Quel caractère la douleur donnait-elle aux traits de Maria?
21 — Que faisait-elle aux pieds de l'Empereur?
22 — Que lui demanda-t-il alors?
23 — Que lui dit-il relativement à son père?
24 — Que dit-elle qu'elle ferait si l'Empereur ne lui accordait pas la grâce de son père?
25 — L'Empereur fut-il touché de tant de dévouement, et que dit-il?
26 — La jeune fille pût-elle résister à tant de joie?
27 — Que dit-elle quand elle eut recouvré ses esprits?
28 — Que voulut-elle faire en se relevant, et que lui arriva-t-il?
29 — Que répondit-elle à la personne qui lui dit qu'elle irait trouver son père une heure plus tard?
30 — Que dit-elle alors à l'impératrice?
31 — Quelle demande plusieurs officiers adressèrent-ils à l'impératrice?
32 — Quel personnage fut chargé par l'impératrice de conduire mademoiselle Lajolais auprès de son père?
33 — Le général Lavalette était-il allié à la famille de l'impératrice?
34 — Comment fut-il sauvé en 1815, après avoir été condamné à mort?
35 — De quelle voiture devait-il se servir pour conduire mademoiselle Lajolais?
36 — Qu'est-ce que celle-ci voulut faire aussitôt?
37 — Que faisait-elle pendant le trajet de Saint-Cloud à la prison?
38 — Entendait-elle ce qu'on lui disait?
39 — Que fit-elle quand la voiture s'arrêta?

40 — Et quand la porte de la prison de son père lui fut ouverte ?
41 — Que crut d'abord le général Lajolais ?
42 — Par qui fut-il détrompé ?
43 — Que lui raconta-t-on alors ?
44 — Qu'est-ce que l'auteur dit du bonheur que devait éprouver cette jeune fille ?
45 — A qui songea-t-on quand le premier transport fut un peu calmé ?
46 — Qui avait encore obtenu la grâce de madame Lajolais ?
47 — A quoi cette dame était-elle condamnée ?
48 — Quelle fut la récompense de la bonne Maria ?
49 — Que dit l'auteur du bonheur de se revoir après une aussi douloureuse séparation ?



LE
PETIT PÊCHEUR.

CHAPITRE I.

Tony Brot était[1] un tout petit enfant en 1807. Il demeurait[2] dans un hameau sur la côte d'Angleterre qui regarde la France. Il avait à peine six ans, lorsqu'un soir après avoir passé toute la journée à[3] ramasser sur la grève les morceaux de bois que la mer y jette dans les jours de tempête[4], il rentra tout courbé sous son fardeau. Sa mère n'était point dans sa cabane[5], son père n'était pas revenu de la pêche. Tony, en les attendant[6], allume le feu pour faire cuire le poisson que son père apportera. Il va et vient dans toute la maison, il prépare la table, et se fait une joie[7] de la surprise de sa mère, quand elle trouvera tout ce qu'il faut à sa

place. Cependant l'heure passe, et Tony, qui n'a jamais apporté un si gros fardeau de bois, se désole d'être obligé de le diminuer pour alimenter le feu qui brûle toujours, sans[8] que son père puisse voir combien il a travaillé ce jour-là.

Enfin la nuit vient tout-à-fait, et personne ne rentre. Tony, alarmé[9], court chez quelques voisins, qui s'étonnent comme lui de ce retard. On s'inquiète, on s'informe[10], mais on n'apprend rien, et on ramène le pauvre petit tout en pleurs dans la chaumière. Il n'y avait personne encore. Quelques voisines restèrent d'abord à jaser sur cette étrange absence; puis[11] elles regagnèrent peu à peu leurs maisons, et Tony se retrouva tout seul au coin de son feu. Il jetait de temps en temps un morceau de bois, puis il pleurait. Quelquefois il avait peur, quand la porte, poussée par le vent, s'agitait sur ses gonds; quelquefois il s'endormait malgré lui, et lorsqu'un bruit plus fort lui faisait ouvrir les yeux[12], il voyait les flammes de son petit feu qui faisaient danser de grandes ombres sur le mur. Il se levait alors[13], il courait jusqu'à la porte de la rue, se mettait à crier de toutes ses forces. Mais rien ne répondait, rien que le bruit lointain de la mer, qui se brisait sur les rochers de la côte. Enfin[14] la fatigue l'emporta : Tony s'endormit.

Il fut éveillé par un grand bruit, et[14] fut bien étonné de voir entrer au matin des soldats commandés par un officier de justice. Celui-ci[15] demanda si ce n'était point la cabane du pêcheur Jack Brot. Un voisin lui répondit que c'était bien la cabane qu'il demandait. Aussitôt l'officier fit un signe à ses soldats, et ils[17] se mirent à visiter la maison dans tous ses recoins. Tony leur demanda[18] ce qu'ils voulaient, et pourquoi ils renversaient ainsi tous les meubles. On ne lui répondit pas. Alors il voulut les arrêter et se[19] plaça entre eux et une petite armoire de chêne que les soldats voulaient briser.

— Oh! s'écria l'officier[20], c'est là sans doute qu'est le magasin; le petit drôle le défend trop bien pour qu'il n'en connaisse pas la valeur. Allons, écartez-le.

Et, comme Tony voulut résister, un soldat[21] le prit par le bras, et le jeta rudement à l'autre bout de la chambre, où il tomba. Il se releva tout saignant[22], car son nez avait frappé contre terre : il pleurait aussi beaucoup, et tout en essuyant ses larmes et son sang, qui coulaient ensemble sur son visage :

— Oh[23]! vous verrez, s'écria-t-il, quand papa et maman reviendront, vous verrez...

L'officier se prit à rire, et répondit sans plus d'attention :

— A moins[24] que les poissons n'en veuillent pas pour leur souper, tu cours grand risque de ne les revoir ni morts ni vivants.

Tony, qui ne comprit pas bien cette atroce plaisanterie, continuait à pleurer et à répéter :

— Vous verrez... vous verrez[25]... Ah! mon Dieu, ils ont déchiré la robe neuve de maman. Qu'est-ce qu'elle mettra dimanche?

L'officier le regarda d'un air de mauvaise humeur.

— Quand je te dis, petit braillard[26], qu'ils n'ont plus besoin de rien, qu'ils sont morts et noyés tous deux.

— Morts et noyés! s'écria le petit; morts et noyés! comment, reprit-il en s'adressant à un voisin[27], morts comme votre frère Tom, que j'ai vu dans son lit, et qui ne bougeait plus? Noyés comme le pêcheur Bergh que nous avons ramassé sur la grève, il y a un mois?

— Oui, lui dit le voisin, morts et noyés comme cela.

L'enfant resta si anéanti qu'il ne pleura plus. A cet âge[28], l'idée de la mort est si difficile à comprendre, qu'il semblait qu'il cherchât tout

ce que voulait dire ce mot cruel. Pendant ce temps, l'officier continuait :

— Et ça n'a pas été leur faute[29]; ils filaient devant nous, comme des mouettes, avec leur contre-bande, mais un boulet bien ajusté les a un peu fait clocher, et nous sommes arrivés juste au moment où gens et bateau s'enfonçaient pour ne plus reparaître.

— Et[30] vous êtes sûr qu'il avait des marchandises de contrebande? dit un des voisins.

— Il y a long-temps que Jack Brot[31] m'est dénoncé comme un contrebandier déterminé, et j'en soupçonne plus d'un parmi vous d'être son associé. Prenez-y garde, et[32] que l'exemple vous serve.

L'exemple était terrible en effet. Les soldats, n'ayant rien trouvé dans les meubles et[33] supposant que les murs renfermaient quelque cachette, les frappaient violemment de la crosse de leurs fusils. A un endroit[34], il leur parut que cela sonnait creux, et ne trouvant point de porte[35], ils entreprirent de démolir cette partie du mur. Ils le firent en effet[36]; et la colère de l'officier était si grande de ne rien trouver qui accusât les malheureux qu'il avait si horriblement immolés, qu'on renversa presque toute la cabane de fond en comble. Quand cette

épouvantable opération fut faite[37], quelques murmures s'élevèrent contre la conduite de l'officier; mais celui-ci, plus furieux, s'écria :

— Je vous dis que c'était un contrebandier. Et[38] si je n'ai rien trouvé chez lui, c'est que quelqu'un de vous recèle ses marchandises. Je le découvrirai.

Aussitôt il s'éloigna, laissant Tony assis tristement sur les débris de sa pauvre cabane. Quelques voisins le regardèrent en pitié; mais[39], craignant que, s'ils lui donnaient asile, l'officier ne les soupçonnât, et ne fît de leurs cabanes ce qu'il avait fait de celle de Jack, ils s'éloignèrent, et le laissèrent tout seul. Le pauvre Tony[40] passa toute la journée assis à la place où on l'avait laissé, pleurant à chaudes larmes, et pensant qu'il ne verrait plus jamais son père ni sa mère. Cependant la nuit vint, et avec la nuit l'heure du souper. Tony avait faim[41]; il regarda autour de lui, il n'y avait rien, il n'y avait personne. Pauvre enfant! il tourna longtemps ses yeux de tous côtés[42], il se rappela combien de fois il avait attendu, à cette même place, son père ou sa mère, qui lui apportaient quelque friandise. Mais les chemins étaient déserts et silencieux. Il ne voyait point[43] paraître à travers les arbres la coiffe rouge de sa mère,

et n'entendait pas la joyeuse chanson de son père qui disait :

Me voici[44], *me voici; je suis riche.*
J'ai un beau saumon pour souper,
Et un coquillage brillant pour faire jouer mon fils.

C'était un bien triste désespoir que celui de cet enfant, si faible, qui ne savait que pleurer. Enfin[45] il se décide à quitter ces misérables décombres, et va pour frapper à la porte d'un voisin. Le pauvre petit n'osa pas à la première, et il alla plus loin. A chaque porte[46] il s'arrêtait pour frapper; mais à chaque porte il manquait de courage et continuait son chemin, espérant qu'il gagnerait un peu de résolution en allant de l'une à l'autre. Ainsi il arriva jusqu'au bout du village. Mais lorsqu'il fut à la dernière porte, il lui fallut bien frapper. On ouvrit[47], et un homme de mauvaise mine se présenta.

— Que veux-tu? dit-il en voyant Tony.

— Hélas! maître Blump, dit l'enfant, j'ai faim, j'ai froid.

— Et pourquoi, dit Blump, as-tu choisi ma maison? Je vois ce que c'est[48], les voisins n'ont pas voulu de toi, et tu viens ici parce qu'on t'a chassé de partout. Je ne me soucie pas

plus qu'un autre de la visite des douaniers. Va-t'en où tu voudras.

Et, sans autre explication, il lui ferma la porte au nez. Il était neuf heures du soir, et Tony n'avait rien mangé depuis la veille; il faisait bien froid : alors il pensa qu'il allait aussi mourir. Il[49] se mit à genoux sur le chemin, et pria Dieu tout haut, en lui redemandant son père et sa mère. Tandis qu'il se désolait ainsi, il n'aperçut pas auprès de lui un homme qui le considérait; mais comme, parmi ses plaintes, il criait souvent :

— Mon[50] Dieu, mon Dieu, j'ai faim, il entendit une voix qui lui répondit :

— Travaille.

L'enfant, au lieu de s'épouvanter et de fuir, répondit soudainement :

— Je veux bien.

Aussitôt il aperçut[51] un homme qui s'avança vers lui : c'était un vieillard appuyé sur un long bâton. Il était si vieux et si faible que le pauvre Tony, lui si faible et si jeune, put lui être en aide[52], en se chargeant d'un panier d'osier où frétillaient une douzaine de jolis poissons. Tous deux[53] prirent la route d'une cabane éloignée, l'enfant et le vieillard marchant côte à côte; l'enfant[54] racontant ses in-

fortunes; le vieux pêcheur lui répondant des choses que Tony ne comprenait pas, car la douleur des hommes est au-dessus de l'intelligence des enfants.

— Tu as perdu ton père et ta mère, c'est triste; moi[55], j'ai vu mourir mon fils, c'est triste et horrible: c'est injuste. C'est injuste que moi je traîne sur la terre ma misérable vie, après qu'elle n'a plus d'espérance, et qu'elle est morte avec mon fils.

Et le vieillard et l'enfant pleuraient tous deux en discourant ainsi. Bientôt ils arrivèrent à la hutte du pauvre homme. Il raconta à Marthe, sa vieille femme[56], la rencontre qu'il avait faite de l'enfant; il lui dit que c'était le fils de Jack Brot, et lui apprit comment il était resté orphelin, sans pain et sans asile. La vieille femme[57] embrassa Tony, et le fit souper. Puis le pauvre petit s'endormit en bénissant le vieillard et sa femme; puis il vit en songe[58] son père et sa mère qui le bénissaient. Le matin, il se leva plein de force et de courage. Le vieillard était déjà debout[59] et il arrangeait avec son couteau une longue baguette de bois; Tony reconnut que c'était une ligne. Il avait vu déjà[60] quelques petits pêcheurs s'en servir; mais son père[61], craignant qu'il ne s'aventurât

sur les rochers qui bordaient la mer, n'avait jamais voulu lui en donner une. Jonathas (c'était le nom du vieillard) lui remit celle qu'il arrangeait[62], et il l'emmena sur le bord de la mer. Là, il lui apprit[63] comment il fallait s'y prendre pour amorcer l'hameçon, comment il fallait le jeter et comment on attirait le poisson lorsqu'il y mordait. Pour Tony[64], habitué à courir tout le jour sur le bord de la mer, à gambader, à chanter et à grimper sur les rochers, c'était une rude pénitence que de[65] rester des heures entières immobile et silencieux, sans voir le moindre poisson mordre à sa ligne, ou pour le laisser échapper quand il approchait; car[66], lorsque Tony en apercevait un, il était si joyeux, qu'il l'effrayait presque toujours par ses mouvements brusques. La journée fut mauvaise. Non-seulement Tony ne prit rien[67], mais encore Jonathas, occupé de lui enseigner ce qu'il devait faire, manqua la pêche ordinaire, et le souper fut bien maigre le soir. Le vieillard ni sa femme[68] ne dirent mot; mais Tony le vit bien, et il se coucha triste et honteux. Le lendemain[69], il se tint plus tranquille et il prit quelques petits poissons. Enfin il mit tant d'attention, qu'en peu de jours[70] il fut presque

aussi habile que le vieillard lui-même : bientôt même il le surpassa ; car[71], leste et jeune comme il était, il ne craignait pas de s'aventurer sur les rochers avancés dans la mer, où la pêche était meilleure, mais où Jonathas ne pouvait le suivre.

I.

Questionnaire.

---

1 — Qu'est-ce que c'était que Tony Brot?
2 — Où demeurait-il?
3 — Où avait-il passé toute la journée?
4 — Que fit-il à la fin du jour?
5 — Où son père était-il allé?
6 — Que fit Tony en attendant?
7 — De quoi se faisait-il une grande joie?
8 — Pourquoi se désolait-il de voir diminuer le bois qu'il avait apporté?
9 — Que fit-il quand la nuit fut venue?
10 — Eut-on quelques nouvelles de ses parents?
11 — Que firent les voisines après avoir jasé quelque temps?
12 — Que voyait Tony quand quelque bruit lui faisait ouvrir les yeux?

13 — Où allait-il alors?
14 — Resta-t-il éveillé toute la nuit?
15 — Que vit-il lorsqu'un grand bruit le réveilla?
16 — Que lui demanda l'officier de justice?
17 — Que firent l'officier et ses soldats, lorsqu'ils surent qu'ils étaient dans la maison de Jack Brot?
18 — Qu'est-ce que Tony leur demanda?
19 — Où se plaça-t-il?
20 — Que dit l'officier en voyant Tony défendre la petite armoire?
21 — Que fit un soldat en voyant la résistance de Tony?
22 — Se fit-il du mal en tombant?
23 — Que dit-il aux soldats?
24 — Que répondit l'officier en riant?
25 — Que dit Tony en parlant de sa mère?
26 — Qu'est-ce que l'officier lui apprit enfin?
27 — Quelle question le pauvre petit adressa-t-il alors à un des voisins, et que lui répondit celui-ci?
28 — Pourquoi Tony ne pleurait-il plus, et que cherchait-il à comprendre?
29 — Comment l'officier raconta-t-il la mort des parents de Tony?
30 — Que demanda un des voisins?
31 — Pourquoi avait-on dénoncé Jack Brot, et sur qui portaient encore les soupçons de l'officier?
32 — Quelles menaces celui-ci fit-il à ces pauvres gens?
33 — Pourquoi les soldats frappaient-ils les meubles avec la crosse de leurs fusils?
34 — Que crurent-ils remarquer dans un certain endroit?
35 — Qu'entreprirent-ils alors?
36 — Pourquoi l'officier fit-il renverser la cabane de fond en comble?
37 — Que dirent les témoins de cette scène en voyant une telle dévastation?
38 — Que dit l'officier, et quelle menace fit-il?
39 — Pourquoi les voisins n'osèrent-ils pas donner un asile à Tony?
40 — Que fit le pauvre enfant pendant toute la journée?

41 — Dans quelle cruelle position se trouva-t-il lorsque la nuit fut venue?
42 — Que se rappela-t-il alors?
43 — Que voyait-il paraître ordinairement et qu'entendait-il?
44 — Pourquoi son père disait-il, dans sa chanson, qu'il était riche?
45 — A quoi Tony se décida-t-il enfin?
46 — Que faisait-il à chaque porte?
47 — Où frappa-t-il et comment fut-il accueilli?
48 — Que pensa Blump en voyant que Tony s'était adressé à lui, et pourquoi lui refusa-t-il l'hospitalité?
49 — Que fit Tony en se voyant ainsi repoussé?
50 — Que lui dit la personne qui se trouvait auprès de lui?
51 — Qu'aperçut-il alors?
52 — Quel service Tony, malgré sa faiblesse, put-il rendre à ce vieillard?
53 — Où se dirigèrent-ils tous deux?
54 — Quel était le sujet de leur conversation?
55 — Que disait le vieillard en parlant de son fils?
56 — Où arrivèrent-ils bientôt, et qu'est-ce que le vieillard raconta à sa vieille femme?
57 — Celle-ci fit-elle un bon accueil au pauvre enfant?
58 — Que vit-il en songe?
59 — Que faisait le vieillard quand Tony fut levé?
60 — Pourquoi reconnut-il que c'était une ligne que le vieillard préparait?
61 — Pourquoi le père de Tony n'avait-il jamais voulu lui donner une ligne?
62 — Où Jonathas conduisit-il l'enfant?
63 — Que lui apprit-il?
64 — Pourquoi la pêche était-elle une rude pénitence pour le pauvre Tony?
65 — Que fallait-il qu'il fît pendant des heures entières?
66 — Pourquoi laissait-il échapper le poisson?
67 — Pourquoi la journée fut-elle mauvaise pour Jonathas et pour Tony?

68 — Le vieillard et sa femme firent-ils des reproches au petit garçon ?

69 — Pourquoi le lendemain prit-il quelques petits poissons ?

70 — Quels progrès fit-il en peu de jours ?

71 — Pourquoi à la fin prit-il plus de poissons que le vieillard lui-même ?

CHAPITRE II.

Un an se passa ainsi. Quelquefois il arrivait que[1] le vieillard envoyait Tony tout seul à la pêche, et toujours[2] le petit pêcheur rapportait plus de poissons qu'il n'en fallait pour la nourriture de la famille. Avant l'arrivée de Tony[3], Jonathas avait fait quelques petites économies pour les jours de malheur. Bientôt, grâce au travail de l'enfant, elles devinrent assez considérables pour que Jonathas[4] conçût l'espérance d'amasser une somme suffisante pour lui acheter une barque et des filets, dès qu'il pourrait s'en servir. Il en avait prévenu Tony, qui[5] redoublait de travail dans l'espoir de se voir un jour maître[6] d'une belle barque neuve,

avec une voile blanche et de lourds avirons, pour lutter contre l'orage. C'était[7] un garçon déterminé que Tony, qui faisait un mille dans la mer en nageant, et à qui[8] les grands pêcheurs disaient bonjour comme à un homme, en lui demandant comment allaient ses petites affaires et son commerce.

Un jour, où la pêche avait été mauvaise, il s'était cependant décidé à rentrer de bonne heure, malgré son peu de succès. Toute la journée, il avait vu[9] des barques inconnues errer sur le bord de la côte, les douaniers en armes avaient couru le long de la mer, et[10] on avait entendu le canon de la ville voisine. Il[11] regagna la cabane de Jonathas, qui venait au-devant de lui et qui fut bien content de le voir.

— On a aperçu des vaisseaux français, lui dit-il[12], on craint une descente; tu as bien fait de venir.

Comme ils étaient à table[13], ils entendirent frapper à la porte, et un messager entra. Il demanda[14] si ce n'était pas là que demeurait le petit Tony Brot; et quand il en fut assuré, il lui remit une lettre. Le pauvre[15] Tony ne savait pas lire, le vieillard non plus. Le messager ignorait ce que contenait la lettre. Ils

étaient bien embarrassés. Enfin[16] ils résolurent d'attendre au lendemain pour aller chez le pasteur. Ils se perdaient en conjectures sur le contenu d'une lettre adressée à un si petit enfant[17], lorsqu'ils furent interrompus par une vive canonnade. Ils sortirent, et[18] coururent sur le bord de la mer : ils virent un brick français qui se défendait contre une grande frégate anglaise.

Tony regardait avec admiration ce terrible spectacle, lorsqu'il[19] aperçut une petite embarcation sur laquelle étaient deux hommes. A peine fut-elle à quelque distance du vaisseau français[20], qu'un boulet anglais la traversa, et qu'elle fut en un instant submergée. Les deux hommes disparurent.

— C'est ainsi[21], pensa Tony, que sont morts mon père et ma mère!

Et, de tous ceux qui contemplaient le combat[22], il fut peut-être le seul dont les yeux ne quittèrent pas la place où tout avait disparu pour regarder les deux navires; aussi il fut le seul qui, après un moment d'attente, vit l'eau bouillonner et une tête reparaître à la surface. C'était[23] un des hommes qui montaient le batelet, qui se sauvait à la nage[24]; Tony le vit se di-

riger vers la terre, et il disparut bientôt derrière une pointe de rocher.

— Ah! pensa-t-il[25], mon père aurait pu se sauver ainsi!

La nuit vint avant que le combat fût fini, et les deux navires s'éloignèrent. Tony rentra dans la cabane, et bientôt on n'entendit plus rien. Tout à coup, au milieu de la nuit[26], on frappe doucement à la porte : le vieillard demande qui est là, mais on ne répond pas, et l'on frappe de nouveau. Il se lève.

Aussitôt, et par une lucarne pratiquée dans le mur, il regarde et[27] aperçoit un homme qui l'implore à voix basse de lui donner l'hospitalité. Jonathas l'introduit, et[28] voit bientôt que c'est un des marins du brick français. Tony soupçonne que c'est celui qu'il a vu nager vers la terre. D'abord Jonathas est fort embarrassé; car[29] il sait que la loi punit rigoureusement tout Anglais qui cache un prisonnier français; cependant la pitié l'emporte; il le reçoit. Le malheureux[30] était tout mouillé, et l'on rallume le feu pour le sécher. Une fois qu'il est un peu remis, il raconte à Jonathas[31] qu'il est enseigne, qu'il appartient à une très-riche famille de France, et qu'il donnerait une

grosse somme[32] à celui qui le ferait échapper d'Angleterre. Tony écoutait avec anxiété.

— Hélas! dit-il, nous n'avons pas de barque.

— Ni barque, ni bras, dit Jonathas[33]. Nous avons bien le voisin Blump qui plus d'une fois s'est risqué, la nuit, avec sa barque, pour sauver des prisonniers; mais, comme c'est dangereux, il se fait payer cher.

— Tout ce qu'il voudra! s'écria le jeune homme.

Et aussitôt il chercha sa bourse[34]; mais le malheureux l'avait perdue, et ce fut avec un affreux désespoir qu'il reconnut qu'il lui faudrait aller partager le sort de ses misérables compatriotes dans les horribles prisons où on les enfermait. Jonathas était attendri, et Tony se taisait tristement.

— Nous[35] avons bien deux guinées, dit-il, après un long silence.

— Tony, dit Jonathas, c'est notre seul bien, et quand nous voudrions le sacrifier, il ne suffirait pas pour payer Blump.

— Ah! s'écria Tony[36], mon père Jack eût sauvé pour rien l'officier.

— Ton père Jack, Tony, dit le vieillard, était un honnête homme, quoiqu'on l'ait poursuivi et tué comme contrebandier.

— Cet[37] enfant n'est donc pas à vous, dit le Français?

— Non, c'est un orphelin que nous avons nourri d'abord par pitié, et qui nous le rend, tout petit qu'il est.

— Et son père s'appelait Jacques, reprit le Français.

— Oui, Jack, répliqua le vieillard, trompé par la prononciation française de l'enseigne, Jack Brot?

— Jack Brot. Je ne sais si je prononce bien[38]; mais voici comment cela s'écrit.

— Nous ne savons pas lire, dit Jonathas.

— Mais, dit l'enfant, voici le nom de mon père écrit; voyez, monsieur, voyez si c'est comme cela[39]. Et il lui montra la lettre qu'on lui avait apportée.

— Oui, oui, dit l'officier, c'est bien cela. Et tout aussitôt il ouvre la lettre et la parcourt[40]. Tantôt ses yeux brillaient d'une expression de colère, tantôt d'un vif étonnement. Enfin, lorsqu'il fut arrivé à la fin[41], il s'écria :

— Grâce au ciel, justice est faite.

— Que contient donc cette lettre? s'écria Tony.

— Elle vous apprend, mon petit ami[41], que la sentence prononcée contre votre père vient d'être rapportée, et qu'on vous rend sa cabane qu'on avait confisquée, en y ajoutant une somme de dix guinées pour la faire reconstruire. Mais[42] ce que je vous annonce de plus heureux encore, c'est que votre père et votre mère ne sont pas morts.

— Où sont-ils? s'écria Tony.

— En France[44], où je les ai conduits, après les avoir recueillis au milieu de la mer, pendant que mon brick croisait sur cette côte.

— Mon père! ma mère! criait Tony; ils ne sont pas morts! je vais les voir! les voir!

— Hélas! reprit le marin[45], ils sont prisonniers comme moi; et comme moi, qui ne reverrai peut-être jamais ma mère qui m'attend, ils ne reverront peut-être jamais leur fils.

Tony tomba alors dans une profonde méditation, et[46] il ne se coucha pas de la nuit. Le lendemain, quand tout le monde s'éveilla, on ne le trouva point. Jonathas ne savait que penser[47]; il craignait que, dans l'espoir de gagner de l'argent, Tony n'eût été dénoncer l'officier, qu'il cacha cependant soigneusement. Enfin, la nuit venue[48], Tony rentra. Il était pâle, couvert de sueur et de boue.

— Monsieur, dit-il à l'officier[49], Blump vous attend ; il vous mènera jusqu'à la côte de France : le marché est conclu.

— Grand Dieu! s'écria l'officier, comment avez-vous fait?

— J'ai été à la ville[50]. J'ai vu le greffier qui m'a donné mes guinées; avec les deux que nous avons ici, ça fera le compte de Blump. Quand vous m'aurez renvoyé mon père et ma mère[51], ils reconstruiront bien leur cabane tout seuls, et ils m'achèteront une barque pour devenir un grand pêcheur.

Le brave officier français[52] se prit à pleurer en entendant parler si généreusement ce tout petit enfant. Il l'embrassa long-temps et le suivit jusqu'au bord de la mer. Blump le conduisit en France, et trois mois après[53] Jack Brot et sa femme étaient rentrés en Angleterre, mais[54] riches par la générosité de leur fils, à qui le Français envoyait une grosse somme.

II.

Questionnaire.

---

1 — Le vieillard accompagnait-il toujours Tony à la pêche?
2 — La pêche ce jour-là en était-elle plus mauvaise?
3 — Jonathas était-il entièrement denué de ressources?
4 — Quelle espérance avait conçue le vieillard?
5 — Qu'avait fait Tony en apprenant les projets du vieux Jonathas?
6 — Que désirait-il avoir?
7 — Était-ce un enfant timide, que Tony?
8 — Comment était-il considéré par les grands pêcheurs et que lui disaient-ils?
9 — Que remarqua-t-il un jour sur le bord de la côte?
10 — Qu'avait-on entendu?
11 — Que fit alors le petit Tony?
12 — Que lui dit Jonathas lorsqu'il le vit?
13 — Qu'arriva-t-il lorsqu'ils étaient à table?
14 — Que demanda ce messager et que remit-il à Tony?
15 — Pourquoi celui-ci ne put-il pas savoir aussitôt ce que contenait la lettre?
16 — Quel parti prirent enfin Jonathas et Tony?

17 — Comment leurs réflexions furent-elles interrompues?
18 — Où allèrent-ils et que virent-ils alors?
19 — Qu'aperçut Tony pendant qu'il examinait le combat?
20 — Qu'arriva-t-il à la petite embarcation, lorsqu'elle fut à quelque distance du vaisseau français?
21 — Que pensa Tony en contemplant ce douloureux spectacle?
22 — Pourquoi fut-il le seul qui vit l'eau bouillonner et une tête reparaître?
23 — Qui occasionnait ce bouillonnement de l'eau?
24 — Que vit alors le petit Tony?
25 — Que pensa-t-il en voyant cela?
26 — Que se passa-t-il au milieu de la nuit dans la cabane de Jonathas?
27 — Que vit le vieillard en regardant par une lucarne?
28 — Que reconnut-il quand l'étranger fut introduit dans la cabane, et que soupçonna Tony?
29 — Pourquoi Jonathas hésitait-il à recevoir l'étranger?
30 — Dans quel état se trouvait le malheureux naufragé?
31 — Que raconta-t-il à Jonathas quand il fut un peu remis?
32 — Que désirait-il que l'on fît pour lui?
33 — Que dit Jonathas en parlant du voisin Blump?
34 — Que chercha l'étranger et que reconnut-il avec désespoir?
35 — Que dit Tony après un long silence et que répondit Jonathas?
36 — Que dit l'enfant en parlant de son père Jack, et qu'ajouta le vieillard?
37 — Que demanda l'étranger?
38 — Que fit-il en entendant prononcer le nom de Jack Brot?
39 — Qu'est-ce que l'enfant montra à l'étranger?
40 — Quelle expression se peignait sur les traits de l'étranger pendant qu'il lisait la lettre?
41 — Que dit-il quand il eut terminé sa lecture?
42 — Que contenait donc cette lettre?
43 — Qu'est-ce que l'étranger ajouta encore?
44 — Où se trouvaient les parents de Tony et comment avaient-ils été sauvés?

45 — Que dit le marin en entendant Tony s'écrier qu'il allait revoir son père et sa mère?
46 — Que fit Tony pendant la nuit, et de quoi s'aperçut-on le matin?
47 — Que craignait Jonathas?
48 — Que se passa-t-il quand la nuit fut venue?
49 — Que dit Tony à l'officier?
50 — Comment l'enfant expliqua-t-il son absence?
51 — Que pensait-il que son père et sa mère feraient quand ils auraient recouvré la liberté?
52 — Quel sentiment éprouva l'officier en entendant parler ainsi ce tout petit enfant?
53 — Que vit-on trois mois après?
54 — Jack Brot et sa femme étaient-ils toujours pauvres?

LE

SAPEUR DE DIX ANS.

CHAPITRE I.

Il y avait en 1812, au 9e régiment de ligne[1], un petit tambour qui n'avait que dix ans. C'était un enfant de troupe qui s'appelait[2] Frolut de son véritable nom, mais que les soldats avaient surnommé *Bilboquet.* En effet[3], il avait un corps si long, si maigre et si fluet, surmonté d'une si grosse tête, qu'il ressemblait assez à l'objet dont on lui avait donné le nom; Frolut ou Bilboquet, comme vous voudrez, n'était pas, au reste, un garçon autrement remarquable. Le tambour-maître[4] lui avait si souvent battu la mesure sur les épaules avec sa grande canne de jonc, que l'harmonie du *ra* et du *fla* avait fini par lui entrer dans la tête et dans les mains.

Voilà tout. Mais il ne portait pas le bonnet de police[6] hardiment suspendu sur l'oreille droite, comme les moindres fifres le faisaient; il ne savait pas non plus marcher[7] en se dandinant agréablement à l'exemple de ses supérieurs, et un jour de paie[8], qu'il avait voulu laisser pendre son sabre par devant et entre ses jambes comme les élégants du régiment, il s'était embarrassé les pieds en courant et était tombé sur son nez[9], qu'il s'était horriblement écorché, à la grande joie de ses camarades. On riait beaucoup de lui, qui ne riait de personne. Aussi avait-il dans ses habitudes[10] un fond de sauvagerie et d'éloignement bien rare à son âge. Mais comment en eût-il été autrement? Souvent il avait voulu faire comme les autres; mais[11], par un guignon inconcevable, il ne réussissait à rien. Quand il jouait à la drogue*, il perdait[12] toujours; et, soit malice des autres tambours, soit qu'il eût en effet un nez en pomme de terre, comme le prétendait son camarade de gauche, qui, tous les matins, lui répétait la même plaisanterie, en lui disant[14]: „Range ton nez, que je m'aligne," soit toute autre cause, toujours est-il que la drogue qu'on

* Jeu des soldats. Le perdant[13] a le nez pincé dans un petit morceau de bois fendu.

lui mettait sur le nez[16] le pinçait si horriblement que les larmes lui en venaient aux yeux. D'autres fois, quand on jouait[16] à la main chaude et qu'il était pris, au lieu de frapper avec la main, on prenait[17] des ceinturons, sans en ôter souvent la boucle; il y en avait qui s'armaient[18] de leurs gros souliers à clous et qui s'en servaient pour jouer. Le pauvre Bilboquet[19] se relevait alors furieux, pleurant de rage et de douleur; il s'en prenait[20] à tout le monde et ne devinait jamais. Puis, quand on était fatigué de lui avoir ainsi meurtri les mains[21], on le chassait en l'appelant *pleurard*. Le lendemain on retournait à l'exercice, et, comme[22] le malheureux tambour avait encore les mains tout endolories de la veille, les *ra* et les *fla* n'étaient pas toujours parfaits, et[23] la canne de jonc du tambour maître venait immédiatement rétablir la mesure. Vous comprenez qu'il y avait de quoi[24] dégoûter Bilboquet des plaisirs militaires; aussi, comme je vous le disais tout à l'heure, il était très-peu communicatif, et se tenait toujours à l'écart.

Un jour, c'était le 27 juillet 1812, le général reçoit de l'Empereur l'ordre[25] de s'emparer d'une position qui était de l'autre côté d'un énorme ravin. Ce ravin était défendu[26] par une batterie

de six pièces de canon qui enlevait des files entières de soldats, et pour arriver à l'endroit qu'avait désigné l'Empereur[27], il fallait s'emparer de cette batterie. A ce moment, le régiment de Bilboquet était[28] sur le bord de la Dwina; car l'histoire que je vous rapporte s'est passée[29] dans la fameuse campagne de Russie : tout à coup on voit arriver au grand galop[30] un aide-de-camp du général qui apportait l'ordre à deux compagnies de voltigeurs de s'emparer de cette batterie. C'était une opération hardie, où il y avait à parier[31] que périraient plus des trois quarts de ceux que l'on y envoyait; aussi les voltigeurs, malgré leur intrépidité[32], se regardèrent-ils entre eux en secouant la tête et en haussant les épaules : on en entendit même quelques-uns, et des plus anciens, qui dirent tout bas en grognant et en se montrant les canons :

— Est-ce[33] qu'il croit, le général, que ces cadets-là crachent des pommes cuites ? Ou bien[34] : Est-ce qu'il a envie de nous servir en hachis aux Cosaques, qu'il nous envoie deux cents contre cette redoute ?

— Soldats! s'écria l'aide-de-camp[35], c'est l'ordre de l'Empereur; et il repartit au galop.

— Fallait[36] donc le dire tout de suite, blanc-bec, dit alors un vieux sergent en assujettissant sa baïonnette au bout de son fusil : allons, allons, faut pas faire attendre le Petit Caporal *; quand il vous[37] a dit de vous faire tuer, il n'aime pas qu'on rechigne.

Cependant il entrait encore[38] quelque hésitation dans la compagnie, et déjà deux fois le capitaine qui les commandait avait donné l'ordre au tambour-maître de prendre deux tambours[39], de se mettre en avant, et de battre la charge. Celui-ci[40] restait appuyé sur sa grande canne, hochant la tête et peu disposé à obéir. Pendant ce temps, Bilboquet[41], à cheval sur son tambour et les yeux levés sur son chef, sifflait un air de fifre et battait le pas accéléré avec ses doigts. Enfin l'ordre venait d'être donné une troisième fois au tambour-maître, et[42] il ne paraissait pas disposé à obéir davantage, lorsque tout à coup Bilboquet[43] se relève, accroche son tambour à son côté, prend ses baguettes, et, passant sous le nez du tambour-maître[44], il le toise avec orgueil, lui rend d'un seul mot toutes les injures qu'il avait sur le cœur, et lui dit : — Viens donc, grande *cagne.*

* L'Empereur. ** Poltron.

Le tambour-maître[45] veut lever sa canne, mais déjà Bilboquet était à la tête des deux compagnies, battant la charge comme un enragé. Les soldats, à cet aspect[46], s'avancent après lui et courent vers la terrible batterie. Elle décharge d'un seul coup ses six pièces de canon, et[47] des rangs de nos braves voltigeurs s'abattent et ne se relèvent plus. La fumée, poussée par le vent, les enveloppe, le fracas du canon les étourdit; mais la fumée passe, le bruit cesse un instant[48], et ils voient debout, à vingt pas devant eux, l'intrépide Bilboquet battant la charge, et ils entendent[49] son tambour, dont le bruit, tout faible qu'il soit, semble narguer tous ces gros canons qui viennent de tirer. Les voltigeurs[50] courent toujours et toujours, devant eux le tambour et son terrible *rlan*, *rlan* les appelle; enfin une seconde décharge de la batterie éclate[51] et perce d'une grêle de mitraille les débris acharnés des deux belles compagnies. A ce moment, Bilboquet se retourne et voit qu'il reste à peine cinquante hommes des deux cents qui étaient partis, et aussitôt[52], comme transporté d'une sainte fureur de vengeance, il redouble de fracas: on eût dit[53] vingt tambours battant à la fois; jamais le tambour-maître n'avait si hardiment frappé une caisse. Les sol-

dats s'élancent de nouveau et[54] entrent dans la batterie, Bilboquet le premier, criant à tue-tête aux Russes :

— Les[55] morceaux en sont bons, les voici; attendez, attendez !

Pendant ce temps Napoléon[56], monté sur un tertre, regardait exécuter cette prise héroïque. A chaque décharge il tressaillait sur son cheval isabelle; puis, quand les soldats entrèrent dans la batterie[57], il baissa sa lorgnette en disant tout bas : Braves gens ! !

Et dix mille hommes de la garde qui étaient derrière lui[58] se mirent à battre des mains et à applaudir en criant :

— Bravo, les voltigeurs ! ! ! Et ils s'y connaissaient, je vous jure.

Aussitôt, sur l'ordre de Napoléon, un aide-de-camp[59] courut jusqu'à la batterie et revint au galop.

— Combien sont-ils arrivés ? dit l'Empereur.

— Quarante, répondit l'aide-de-camp.

— Quarante croix demain[60], dit l'Empereur en se retournant vers son major-général.

Véritablement, le lendemain[61], tout le régiment forma un grand cercle autour des restes des deux compagnies de voltigeurs, et on appela successivement[62] le nom des quarante braves

qui avaient pris la batterie, et l'on[63] remit à chacun d'eux la croix de la Légion-d'Honneur. La cérémonie était finie et tout le monde allait se retirer[64], lorsqu'une voix sortit du rang et fit entendre ces mots avec un singulier accent de surprise :

— Et moi! moi! je n'ai donc rien?

Le général qui distribuait les croix, se retourna et[65] vit planté devant lui notre camarade Bilboquet, les joues rouges et l'œil presque en larmes.

— Toi? lui dit-il; que demandes-tu?

— Mais[66], mon général, j'en étais, dit Bilboquet presque en colère; c'est moi qui battais la charge en avant, c'est moi qui suis entré le premier.

— Que veux-tu, mon garçon? on t'a oublié, répondit le général; d'ailleurs, ajouta-t-il, en considérant que c'était un enfant[67], tu es encore bien jeune, et on te la donnera quand tu auras de la barbe au menton; en attendant, voilà de quoi te consoler.

En disant ces paroles, le général tendit[68] une pièce de vingt francs au pauvre Bilboquet, qui la regarda sans penser à la prendre. Il s'était fait un grand silence autour de lui, et chacun le considérait attentivement; lui, demeurait im-

mobile devant le général, et de grosses larmes roulaient dans ses yeux. Ceux qui[69] s'étaient le plus moqués de lui paraissaient attendris, et peut-être allait-on élever une réclamation en sa faveur, lorsqu'il releva vivement la tête, comme s'il venait de prendre une grande résolution, et il dit au général :

— C'est bon[70], donnez toujours, ce sera pour une autre fois.

Et, sans plus de façons, il mit la pièce dans sa poche et[71] s'en retourna dans son rang en sifflant d'un air délibéré et satisfait.

I.

Questionnaire.

---

1 — Que remarquait-on parmi les tambours du 9e régiment de ligne?
2 — Quel était le véritable nom de cet enfant, et quel sobriquet les soldats lui avaient-ils donné?
3 — Pourquoi l'avait-on nommé ainsi?
4 — Quel traitement lui avait fait éprouver le tambour-maître?
5 — Qu'en était-il résulté?
6 — Imitait-il ses camarades dans sa manière de se coiffer?
7 — Comment marchaient ses supérieurs?
8 — Que lui était-il arrivé un jour de paie?
9 — Quelle avait-été la conséquence de sa chute?
10 — Que remaquait-on dans ses habitudes?
11 — Qu'arrivait-il quand il voulait imiter les autres?
12 — Était-il heureux au jeu de la drogue?
13 — En quoi consiste ce jeu?
14 — Que lui disait tous les matins son camarade de gauche?
15 — Qu'éprouvait-il quand il avait la drogue sur le nez?
16 — A quel jeu jouait-il encore?

17 — Avec quoi le frappait-on quand il était pris?
18 — De quoi s'armaient quelques autres soldats?
19 — Que faisait alors le pauvre Bilboquet?
20 — A qui s'en prenait-il?
21 — Que faisait-on quand on était fatigué de lui avoir meurtri les mains?
22 — Qu'arrivait-il souvent quand on allait le lendemain à l'exercice?
23 — Comment le tambour-maître rétablissait-il la mesure?
24 — Quelle devait être la conséquence de tous ces mauvais traitements?
25 — Quel ordre le général reçut-il de l'Empereur le 27 juillet 1812?
26 — Comment ce ravin était-il défendu?
27 — Que fallait-il faire pour arriver à l'endroit désigné par l'Empereur?
28 — Où était à ce moment le régiment de Bilboquet?
29 — A quelle époque se passait l'histoire que l'on raconte?
30 — Que vit-on arriver tout à coup?
31 — Que pensait-on qu'il résulterait de cette opération hardie?
32 — Que firent les voltigeurs en recevant cet ordre?
33 — Que dirent quelques-uns des plus anciens?
34 — Que dirent-ils encore en parlant des Cosaques?
35 — Que dit alors l'aide-de-camp?
36 — Que répondit un vieux sergent en assujettissant sa baïonnette?
37 — Qu'ajouta-t-il en parlant du Petit Caporal?
38 — Que remarquait-on néanmoins dans la compagnie?
39 — Quel ordre le capitaine avait-il donné au tambour maître?
40 — Que fit celui-ci après avoir reçu cet ordre?
41 — Que faisait Bilboquet pendant ce temps-là?
42 — Le tambour-maître obéit-il lorsque l'ordre lui eut été donné une troisième fois?
43 — Que fit alors Bilboquet?
44 — Comment se vengea-t-il des injures qu'il avait reçues du tambour-maître et que lui dit-il?

45 — Que voulut faire le tambour-maître, et pourquoi n'atteignit-il pas Bilboquet?
46 — Que firent les soldats en voyant l'intrépidité du petit tambour?
47 — Qu'arriva-t-il après la décharge des six pièces de canon?
48 — Que virent les soldats quand la fumée passa et que le bruit cessa?
49 — Qu'entendaient-ils malgré le bruit du canon?
50 — Que firent-ils alors?
51 — Qu'arriva-t-il après une seconde décharge?
52 — Que fit Bilboquet quand il vit qu'il restait à peine cinquante hommes?
53 — Qu'aurait-on dit en l'entendant battre la charge?
54 — Que firent les soldats, et à quoi réussirent-ils enfin?
55 — Que dit Bilboquet en entrant dans la batterie?
56 — Que faisait Napoléon pendant ce temps-là?
57 — Que fit-il quand les soldats entrèrent dans la batterie?
58 — Que firent aussi les dix mille hommes de la garde qui se trouvaient derrière lui?
59 — Quel ordre Napoléon donna-t-il à un de ses aides-de-camp?
60 — Que dit-il en apprenant que les voltigeurs n'étaient entrés dans la batterie qu'au nombre de quarante?
61 — Qu'est-ce que le régiment fit le lendemain?
62 — Qu'appela-t-on successivement?
63 — Que donna-t-on à ces braves gens?
64 — Qu'arriva-t-il lorsque la cérémonie fut finie?
65 — Que vit alors le général qui distribuait les croix?
66 — Que répondit Bilboquet à la question du général?
67 — Que dit le général quand il eut remarqué que Bilboquet n'était qu'un enfant?
68 — Que lui donna-t-il?
69 — Se moquait-on encore du brave enfant, et que se disposait-on à faire en sa faveur?
70 — Que dit-il enfin au général?
71 — Que fit-il après avoir mis l'argent dans sa poche?

CHAPITRE II.

A partir de ce jour[1], on ne se moqua plus autant du petit Bliboquet, mais il n'en devint pas pour cela plus communicatif[2]; au contraire, il semblait rouler dans sa tête quelque fameux projet, et, au lieu de régaler ses camarades, comme ils s'y attendaient[3], il serra soigneusement son argent.

Quelque temps après, les troupes françaises[4] entrèrent à Smolensk, victorieuses et pleines d'ardeur; Bilboquet en était, et le jour même de l'arrivée[5], il alla se promener par la ville, paraissant très-content de presque tous les visages qu'il rencontrait : il les[6] considérait d'un air riant et semblait les examiner comme un

amateur qui choisit des marchandises. Il faut vous dire cependant qu'il ne regardait ainsi que[7] les paysans qui portaient de grandes barbes. Elles étaient sans doute très-belles et très-fournies[8], mais toutes d'un roux si laid, qu'après un moment d'examen, Bilboquet tournait la tête et allait plus loin. Enfin, en allant ainsi, notre tambour arriva[9] au quartier des Juifs. Les Juifs, à Smolensk, comme dans toute la Pologne et la Russie[10], vendent toutes sortes d'objets et ont un quartier particulier. Dès que Bilboquet y fut entré[11], ce fut pour lui un vrai ravissement : imaginez-vous[12] les plus belles barbes du monde, noires comme de l'ébène; car la nation juive[13], toute dispersée qu'elle est parmi les autres nations, a gardé la teinte brune de sa peau et le noir éclat de ses cheveux. Voilà donc notre Bilboquet enchanté. Enfin il se décide[14] et entre dans une petite boutique où se trouvait un marchand magnifiquement barbu. Le marchand s'approche de notre ami et lui demande humblement en mauvais français[15] :

— Qué foulez-vous, mon petit monsir ?

— Je veux[16] ta barbe, répondit cavalièrement Bilboquet.

— Mon parpe! dit le marchand stupéfait; fous foulez rire?

— Je te dis, vaincu, que je veux ta barbe, reprend le vainqueur superbe en posant la main sur son sabre[17]; mais ne crois pas que je veuille te la voler : tiens, voilà un napoléon, tu me rendras mon reste.

Le pauvre marchand voulut faire entendre raison au petit Bilboquet, mais[18] il était entêté comme un cheval aveugle, et il s'engagea une dispute qui attira bientôt quelques soldats. Ils entrèrent pour s'informer du motif de la querelle, et ils trouvèrent l'idée du tambour si drôle[19], qu'ils obligèrent le pauvre Juif à lui céder sa barbe, et l'un deux, Gascon et perruquier du régiment, tira des rasoirs de sa poche[20] et se mit à raser le malheureux marchand sans eau ni savon; puis, après l'avoir horriblement écorché, il remit solennellement sa tonte à Bilboquet, qui l'emporta triomphant. En arrivant au régiment, il la fit coudre par le tailleur[21] sur un morceau de peau d'âne d'un tambour crevé, et sans rien dire à personne de son dessein, il la mit au fond de son sac. On en causa pendant quelques jours, mais il fallut bientôt songer à autre chose. On se remit en

marche, et personne ne pensait plus au petit Bilboquet, quand on arriva à Moscou.

Alors il arriva d'affreux malheurs [22], le froid et la dévastation privèrent l'armée française de toutes ses ressources, la famine l'atteignit, et bientôt il fallut [23] se retirer à travers un pays désert et des neiges sans fin. Je ne veux pas vous faire un tableau de cet horrible désastre [24]; c'est une chose trop vaste et trop épouvantable à la fois pour que je vous en parle dans cette histoire : qu'il vous suffise de savoir [25] que chacun s'en retournait comme il pouvait, et que c'est à peine s'il restait quelques régiments réunis en corps d'armée et obéissant à ses généraux. Celui de Bilboquet était de ce nombre. Il était [26] de l'arrière-garde qui [27] empêchait les milliers de Cosaques, qui suivaient la retraite de l'armée, de massacrer les malheureux soldats isolés.

Un jour, ils venaient de franchir une petite rivière, et, pour retarder la poursuite des ennemis [28], on avait essayé de faire sauter deux arches du pont en bois qu'on venait de traverser; mais [29] les tonneaux de poudre avaient été posés si précipitamment, que l'explosion ne produisit que peu d'effet : les arches furent cependant démantibulées, mais toute [30] la charpente

appuyait encore sur une poutre qui la retenait, et qui, si les ennemis fussent arrivés[21], eût bientôt permis de reconstruire le pont.

Le général qui commandait, voyant que le salut d'une partie de l'armée dépendait de la destruction de ce pont[22], voulut envoyer quelques sapeurs pour abattre cette poutre et entraîner le reste de la charpente; mais, au moment où ils s'apprêtaient à s'embarquer[23], l'ennemi arrive de l'autre côté de la rivière, et commence un feu si terrible de coups de fusil, qu'il ne paraissait pas probable[24] qu'aucun sapeur pût arriver vivant jusqu'à la fatale poutre. Aussi allait-on se retirer en se défendant, lorsque tout à coup[25] on voit s'élancer un soldat dans la rivière, une hache sur l'épaule[26]; il plonge et reparaît bientôt, et à sa grande barbe on reconnaît que c'est un sapeur qui se dévoue au salut de tous. Tout le régiment attentif le suit des yeux tandis qu'il nage et que[27] les ennemis font bouillonner l'eau autour de lui d'une grêle de balles; mais le brave sapeur n'en avance pas moins vigoureusement. Enfin il arrive après des efforts inouïs, monte sur le pied de la pile, et[28], en quelques coups de hache, abat le reste de la poutre qui de loin semblait énorme, mais qui était aux trois

quarts brisée. Aussitôt[39] la charpente des deux arches s'abîme dans la rivière, l'eau jaillit en l'air avec un fracas terrible, et l'on ne voit plus le brave sapeur. Mais tout à coup[40], parmi les débris qui surnagent, on l'aperçoit se dirigeant vers la rive. Tout le monde s'y élance rempli d'admiration et de joie; car malgré tant de malheurs, on était joyeux de voir faire de si nobles actions; on tend des perches au nageur, on l'excite, on l'encourage; le général lui-même s'approche jusqu'au bord de l'eau[41], et n'est pas peu étonné de voir sortir Bilboquet avec une grande barbe noire pendue au menton.

— Qu'est-ce que c'est que ça? s'écrie-t-il, et que signifie cette mascarade?

— C'est moi, dit le tambour[42], c'est Bilboquet, à qui vous avez dit qu'on lui donnerait la croix quand il aurait de la barbe au menton. En voici une qui est fameuse, j'espère[43]... Allez, allez, je n'y ai rien épargné; il y en a pour votre argent, et vos vingt francs y ont passé.

Le général[44] demeura stupéfait de tant de courage et de finesse à la fois. Il prit[45] la main à Bilboquet comme s'il eût été un homme, et lui donna sur-le-champ la croix que lui-même

portait à sa boutonnière, et qu'il avait gagnée aussi à force de bravoure et de services. Depuis ce temps[46], les anciens du régiment saluaient Bilboquet avec amitié, et le tambour-maître ne lui donna plus de coups de canne.

II.

Questionnaire.

---

1 — A partir de ce jour, comment traita-t-on Bilboquet?
2 — Était-il devenu plus communicatif, et que semblait-il faire?
3 — Régala-t-il ses camarades?
4 — Que firent les troupes françaises quelque temps après?
5 — Que fit Bilboquet le jour même de l'entrée des troupes?
6 — Que faisait-il en se promenant?
7 — Quelles personnes regardait-il particulièrement?
8 — Pourquoi les barbes qu'il voyait lui déplaisaient-elles?
9 — Où arriva-t-il enfin?
10 — Que font les Juifs en Russie et en Pologne, et où demeurent-ils?
11 — Quel sentiment éprouva Bilboquet quand il fut entré dans ce quartier?
12 — Pourquoi était-il si content?
13 — Quelle remarque l'auteur fait-il à propos de la nation juive?
14 — Où Bilboquet entra-il-enfin?
15 — Que dit le marchand au petit tambour?
16 — Que lui demanda Bilboquet?
17 — Qu'ajouta-t-il en posant la main sur son sabre?
18 — Pourquoi le marchand ne put-il faire entendre raison à Bilboquet?
19 — Que firent les soldats qui intervinrent dans la querelle?
20 — Quelle opération l'un d'eux fit-il subir au pauvre marchand?

21 — A quoi Bilboquet fit-il coudre la barbe du juif?
22 — Quels malheurs arrivèrent à l'armée française après son entrée à Moscou?
23 — Que fut-elle bientôt obligée de faire?
24 — Pourquoi l'auteur ne veut-il point faire le tableau de cet horrible désastre?
25 — Que suffit-il de savoir?
26 — Où se trouvait le régiment de Bilboquet?
27 — A quoi servait cette arrière-garde?
28 — Qu'avait-on essayé de faire après avoir passé une petite rivière?
29 — Pourquoi l'explosion ne produisit-elle que peu d'effet?
30 — Sur quoi la charpente du pont s'appuyait-elle encore?
31 — Qu'est-ce que les ennemis auraient pu faire, s'ils étaient arrivés?
32 — Qu'est-ce que le général voulut faire dans cette conjoncture?
33 — Que se passa-t-il de l'autre côté de la rivière lorsqu'on voulut embarquer des sapeurs?
34 — Qu'est-ce qui ne paraissait pas probable?
35 — Que vit-on tout à coup?
36 — Que fit ce soldat?
37 — Que faisaient les ennemis pendant ce temps-là?
38 — Fallut-il beaucoup de temps au sapeur pour exécuter son projet?
39 — Qu'arriva-t-il aussitôt?
40 — Que vit-on parmi les débris qui surnageaient et que s'empressa-t-on de faire?
41 — Pourquoi le général fut-il bien surpris, et que dit-il?
42 — Que répondit Bilboquet?
43 — Que dit-il encore en montrant sa barbe?
44 — Quel sentiment le général éprouva-t-il?
45 — Comment récompensa-t-il le brave Bilboquet?
46 — A partir de ce jour, de quelle manière celui-ci fut-il traité par les anciens du régiment?

Fin.

IMPRIMERIE DUCALE A ALTENBOURG.



Druck der Hofbuchdruckerei in Altenburg.

LECTURE ET CONVERSATION.

PETITE

BIBLIOTHÈQUE FRANÇAISE,

OU

CHOIX DES MEILLEURS OUVRAGES

DE LA LITTÉRATURE MODERNE,

À L'USAGE DE LA JEUNESSE,

SUIVI

D'UN QUESTIONNAIRE

PAR Mme A. BRÉE,

Maîtresse de conversation à l'Institut français de Leipzig.

IX. VOLUME.

LES PETITS CONTES DE L'ONCLE ROBERT.



LEIPZIG

LIBRAIRIE DE BAUMGAERTNER.

1850.

LECTURE ET CONVERSATION.

PETITE

BIBLIOTHÉQUE FRANÇAISE,

OU

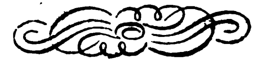
CHOIX DES MEILLEURS OUVRAGES

DE LA LITTÉRATURE MODERNE,

A L'USAGE DE LA JEUNESSE.

IX VOLUME.

LES PETITS CONTES DE L'ONCLE ROBERT.



Leipzig
LIBRAIRIE DE BAUMGAERTNER.
1850.

Avis.

En faisant suivre ses chapitres d'un certain nombre de questions, l'auteur a eu pour but d'offrir aux personnes qui se livrent à l'étude de la langue française un moyen facile de puiser dans une lecture un sujet de conversation. C'est le procédé mis en usage par Robertson, Alvarès Lévi, Noël et Chapsal, etc. C'est surtout à ceux qui étudient sans maîtres qu'un *Questionnaire* peut être d'une grande utilité, soit que deux élèves d'une certaine force s'exercent oralement en s'adressant réciproquement les questions, soit qu'un élève seul réponde par écrit aux questions posées d'avance, sauf à contrôler son travail au moyen des numéros de renvoi. — Un maître peut aussi, après avoir fait faire une lecture, donner pour travail à ses élèves la tâche de répondre par écrit aux questions, se réservant de corriger les réponses dans une leçon suivante.

LES

PETITS CONTES

DE

L'ONCLE ROBERT,

PAR

(Rodrigues-Gradis) d. 1853

Mme EUGÉNIE FOA, LE CHANOINE SAVIGNY,
Mme DE RENNEVILLE, etc., etc.

AVEC

un Questionnaire

PAR Mme A. BRÉE,

Maîtresse de conversation à l'Institut français de Leipzig.



LEIPZIG
LIBRAIRIE DE BAUMGAERTNER.
1850.

CHAUMIÈRE A VENDRE!...

I.

PREMIÈRE PARTIE.

Un jour il se présenta sur le port de La Rochelle[1] un petit garçon d'environ huit ans, blond, rosé, plein de grâce et d'innocence; son habillement[2], en drap bleu clair, n'était gâté que par la poussière du voyage[3]; ses souliers usés indiquaient que l'enfant avait fait une longue marche; le bâton posé sur son épaule portait[4] un paquet renfermant du linge à son usage; dans sa poche on entendait sonner plusieurs pièces d'argent.

Les ouvriers du port entourèrent ce petit qui leur demandait de l'ouvrage[5]... „Comment te nommes-tu?“ Point de réponse... „D'où viens-tu?“ Pas un mot... „Quel est l'état de ton papa?...“

Même silence... „Tu es donc sourd ou imbécile, mon garçon[6]? te v'là assez grand pour savoir nous dire qu'est-ce qui t'a si ben nourri, si ben habillé jusqu'à c'te heure?... Allons, ne crains pas, „continuèrent le souvriers," nous avons un bon patron auquel tu seras recommandé : dis la vérité."

Alors une expression touchante se peignit sur la physionomie de ce bel enfant; il regarda le ciel et dit :

„Je vous jure[7] devant le bon Dieu que je n'ai fait de mal à personne, et que je veux travailler pour devenir un honnête homme; mais je ne puis pas dire mon nom: je ne suis pourtant ni bête, ni sourd... Dame! si vous ne voulez pas m'employer[8], jetez-moi à la mer, parce que je n'ai plus de papa ni de maman pour m'élever et me nourrir!..."

En finissant ces mots, il se mit à sangloter, et tous les ouvriers, pleurant aussi, pensaient en le regardant: „Est-il gentil[9]! sa tête est quasiment frisée comme celle du petit saint Jean qu'est dans l'église ci-proche."

L'enfant fut conduit[10] devant le maire, le sous-préfet, le curé... Les menaces[11], les promesses, rien n'ébranla sa résolution : il garda le plus rigoureux silence, et les braves gens

auxquels il s'était d'abord adressé l'emmenèrent[12] chez leur maître, qui, charmé de la douceur de ce petit inconnu, consentit à le garder. Ses grands camarades se demandaient entre eux[13]: „Comment l'appellerons-nous? il faut un nom à tout le monde, et cet entêté ne veut pas dire le sien.“ Le calendrier fut lu et relu, sans rien trouver à leur gré[14] : enfin ils se fixèrent au nom de Cyprien.

Son enfance fut heureuse[15]; il n'avait pas cependant la gaîté du jeune âge : une raison précoce le recommandait à l'intérêt de toutes les personnes raisonnables. Il apprit à lire et à écrire; à mesure que ses forces augmentèrent[16], il aida au transport des marchandises; souvent on le vit, pensif, regarder les bâtiments en station dans le port. Une fois, un capitaine de navire, charmé de l'air d'intelligence de l'adolescent (il avait alors environ treize ans)[17], lui demanda s'il ne se trouverait pas heureux de courir un peu les mers dans ces belles maisons en bois. „Oh! vraiment, mon cher monsieur, „répliqua Cyprien,“ on dirait que vous avez compris mon idée[18] : je ne regarde jamais un vaisseau sans mourir d'envie de grimper après ces beaux mâts, et d'arriver dans des pays bien éloignés d'ici... Ce n'est pas que je

ne soit très-heureux à La Rochelle : mon maître, M. Dupré, est si bon!... puis, j'ai de braves camarades qui m'appellent petit frère.", Le capitaine Saint-Prix l'écoutait attentivement[19]... „Ton père et ta mère ne sont donc pas de la ville?" A cette question il répondit, en rougissant beaucoup : „Non, monsieur, ils sont morts!..."

Le marin, ayant été s'informer chez M. Dupré[20], fut touché des détails qu'on lui donna, et voulut prendre Cyprien dans son équipage : tous furent très-chagrins de s'en séparer; il fallut bien y consentir. Les ouvriers[21] se cotisèrent pour former une bourse à leur ami; on le pourvut de chemises, vestes, pantalons de toile; chacun lui offrit un présent : celui-là son plus bel outil, celui-ci un livre, cet autre une pipe, en disant[22]: „Petit marin, tu fumeras plus tard, comme les gens du métier; alors tu te souviendras d'Antoine." M. Dupré, le riche négociant, ne fut pas un bienfaiteur avare... „Capitaine, s'écria-t-il[23], je n'ai pas eu contre cet enfant, depuis cinq ans, le moindre sujet de plainte; si vous découvrez en lui des qualités qui puissent le conduire à la fortune, que la pauvreté ne soit pas l'obstacle qui vienne entraver sa carrière; faites-le instruire[24] : voici

3,000 francs que je vous remets pour ses premiers frais d'éducation ; et ma bourse comme mon cœur seront toujours ouverts à vos demandes."

M. Saint-Prix était brave et peu riche, et la protection paternelle du bon Dupré fut conservée au jeune inconnu.

Bientôt le vent devint favorable[25], l'élève des ouvriers du port de La Rochelle fut conduit en triomphe au bâtiment; ses pleurs coulèrent alors en abondance[26] : il n'avait pas prévu cette vive douleur que l'on éprouve en laissant des amis sur le rivage!... Cependant, lorsque le coup de partance se fit entendre, le courageux jeune homme refoula les larmes dans son cœur, et[27], se jetant aux pieds du capitaine, il s'écria: „Je n'ai plus que vous de père et d'ami, ah! bénissez-moi! bénissez-moi!... Je veux vous obéir, vous satisfaire en toutes choses!..." Le marin, attendri, le serra dans ses bras en remerciant le ciel...[28] „Vive Dieu! pensait-il, avec un équipage de matelots dociles comme Cyprien, on naviguerait contre tous les vents, et la tempête respecterait toujours le vaisseau porteur d'un enfant si vertueux!..."

Laissons le capitaine Saint-Prix fendre les mers avec son petit mousse; ils firent bien des

voyages, ils revinrent souvent à La Rochelle. Je n'ai pas le projet de vous apprendre ici toute l'existence de Cyprien, elle est aujourd'hui douce et brillante; mais, pour votre instruction, lecteurs, je vais vous raconter une scène de sa vie dans la seconde partie de cette histoire : faites attention que je passerai quatorze années sous silence, et que notre petit garçon est à présent un homme.

I.

Questionnaire.

1 — Que vit-on un jour sur le port de La Rochelle ?
2 — Comment ce petit garçon était-il habillé ?
3 — A quoi reconnaissait-on qu'il avait fait un long voyage ?
4 — Que portait-il sur son épaule ?
5 — Que lui dirent les ouvriers du port ?
6 — Qu'ajoutèrent-ils quand ils virent qu'il ne voulait pas dire son nom ?
7 — Que répondit enfin le jeune garçon ?
8 — Que leur dit-il de faire s'ils ne voulaient pas l'employer à travailler ?
9 — A qui les ouvriers le comparèrent-ils en le voyant pleurer ?
10 — Chez qui le conduisit-on ?
11 — Réussit-on à lui faire dire le nom de ses parents ?
12 — Par qui fut-il enfin recueilli ?
13 — Quelle question ses grands camarades s'adressaient-ils les uns aux autres ?
14 — Quel nom donnèrent-ils à l'enfant ?

15 — Était-il aussi gai que les autres enfants, et par quelles qualités se recommandait-il à l'intérêt des personnes raisonnables ?
16 — Que fit-il lorsque ses forces augmentèrent, et que regardait-il souvent ?
17 — Que lui demanda un jour un capitaine de navire ?
18 — Que dit le petit Cyprien en parlant des idées que lui inspirait la vue d'un vaisseau ?
19 — Que lui demanda le capitaine Saint-Prix, et que répondit l'enfant ?
20 — Que fit le marin après avoir pris des renseignements ?
21 — Quelle marque d'estime et d'affection l'enfant reçut-il de ses compagnons de travail ?
22 — Que lui dit l'ouvrier qui lui donna une pipe ?
23 — Que dit M. Dupré au capitaine ?
24 — Que remit-il au marin, et quel emploi celui-ci devait-il faire de cette somme ?
25 — Que firent les ouvriers du port quand le vent devint favorable ?
26 — Pourquoi l'enfant fut-il saisi d'une vive douleur ?
27 — Que fit le courageux jeune homme lorsque le coup de partance se fut fait entendre ?
28 — Que dit le marin en entendant le petit Cyprien ?
29 — L'auteur continue-t-il à raconter la vie du jeune marin ?
30 — Combien d'années se sont écoulées lorsque l'auteur reprend son récit ?

II.

SECONDE PARTIE.

Dans le beau pays que baigne la Loire[1], on distingue un village charmant par sa position aux bords du fleuve et la richesse des champs qui l'entourent. Ses habitations, couvertes la plupart[2] en chaume, y paraissent néanmoins plus élégantes qu'ailleurs, parce que les paysans qui peuplent cet endroit y entretiennent la propreté[3], veillent à la toiture, lavent les vitres toutes les semaines, balaient journellement leur intérieur et le devant de la porte, si bien que les rues sont nettes et l'air toujours pur. Là, le petit jardin de chacun[4] a des allées sablées, quelques arbres fruitiers bien entretenus, et des carrés qui produisent les salades et les

légumes; l'ordre et le soin doublent le revenu de ces modestès propriétaires. Dans ce village[5], les mères font baptiser de suite leurs enfants, quoique l'église soit à une grande distance[6]; puis elles ne tardent jamais à appeler le médecin pour les vacciner : aussi[7] les petites filles et les petits garçons ont tous d'agréables visages et de doux caractères. Il n'y a pas là[8] de laids polissons qui barbottent dans les ruisseaux, estropiant les chiens en leur jetant des pierres; on ne voit que des troupeaux[9] bien blancs, des vaches qui fournissent de bon lait, de magnifiques bœufs attelés aux charrues et dirigés par de sages laboureurs... Enfin, c'est un délicieux village... Il s'y passa cependant autrefois de tristes événements!

Il y a peu d'années[10], on vit un jeune officier, âgé d'environ vingt-sept ans, s'arrêter dans ce pays, et, plongé dans de profondes réflexions, le parcourir lentement; son uniforme[11], avec des ancres brodées en or, indiquait qu'il appartenait à la marine[12]; ses épaulettes marquaient le grade de lieutenant[13]; sa croix d'honneur laissait deviner que, sous sa noble figure, se cachait un noble cœur[14]... Plusieurs femmes, travaillant sur le banc placé près de leur porte, l'observèrent attentivement... Après avoir par-

couru les divers chemins bordés d'habitations[15], il s'arrêta, au nord du village, dans l'endroit le plus élevé, devant une masure en ruines qui contrastait avec l'état prospère des autres maisonnettes[16]; sur cette masure était appendu un large cadre en bois, sur lequel on voyait écrit en gros caractères noirs :

CHAUMIÈRE A VENDRE!...

Les villageoises, attirées par[17] l'air simple et mélancolique du voyageur, arrivèrent près de lui; il les regarda[18]; ses yeux étaient pleins de larmes, son front pâle, ses jambes fléchissantes... il s'appuya contre un mur délabré...

„Hélas! mon cher monsieur, dit la plus vieille commère[19], ne vous arrêtez pas là! Quoi qu'en dise not' jeunesse, moi je crois toujours un brin aux malins esprits!... Voyez un peu, vous, un voyageur riche, inconnu au pays, vous troubler à la vue de cette maison[20] de l'enfer, la honte du village, et qui ne peut disparaître, parce que depuis plus de vingt ans[21] personne n'a eu le courage d'acheter le bien de ce damné Vilbert!...“

A ce nom[22] l'officier tomba sans connaissance... Lorsqu'il revint à lui, il se trouva[23]

chez le juge de paix, homme respectable, qui l'interrogeait par des regards remplis de douceur et de discrétion... Après un long silence, il saisit la main du vieillard, et lui parla ainsi :

„Monsieur[24], le crime d'un père doit-il retomber sur la tête d'un fils...

— „Non, jeune homme, Dieu nous a créés individuellement[25] : la vertu qui brille dans un père n'atténue pas les vices de son enfant; pourquoi le crime viendrait-il noircir ses vertus?..." Le voyageur baisa la main qu'il pressait dans les siennes, et dit :

„Je suis Georges Vilbert[26], le fils de cet homme coupable qui périt, il y a vingt ans, sur l'échafaud! O souvenir affreux!... souvenir d'enfant, qui sut grandir avec moi!... Ma mère, vertueuse et tendre[27], mourut de chagrin! Elle me fit jurer sur le Christ[28] de ne jamais m'écarter du chemin de l'honneur[29]; elle me rassembla quelque argent, et me dit, sentant approcher sa fin : „Georges[30], après moi, tu prendras ce paquet de tes hardes, cette bourse, et tu quitteras le village[31] où tout le monde nous méprise! Il faudra marcher longtemps, longtemps, des jours, des mois... Puis tu[32] t'arrêteras pour demander de l'ouvrage à des honnêtes gens; mais jamais

tu ne leur diras ton nom!... Elle expira[33]!... Je suivis ses ordres, j'arrivai à La Rochelle : de bons ouvriers me protégèrent et me nommèrent Cyprien; plus tard, de riches amis[34] me firent instruire, et, sous la protection du brave capitaine Saint-Prix, une belle carrière s'est ouverte devant moi. M. Dupré[35] m'a légué le quart de sa fortune que je partage avec les ouvriers du port. Voilà ma vie, monsieur; quelque chose de paisible soutenait mon âme; cependant, à travers de sombres pensées[36], ce village des bords de la Loire m'apparaissait toujours comme une patrie que je voulais visiter... Ah! dites[37] pourquoi cette affreuse affiche de *Chaumière à vendre!* conserve-t-elle ici la mémoire d'un forfait?... cette vue a brisé mon courage!

— „Digne jeune homme, reprit le juge de paix attendri, vous voyez l'état florissant de ce pays[38]; il est dû sans doute à la juste haine que l'on a conçue pour l'action criminelle de votre père : cette terre en friche, cette chaumière mi-écroulée, parlent sans cesse à l'imagination de nos villageois[39]; les mœurs sont devenues si pures que mon simple ministère suffit ici depuis quinze ans. La sainte morale, basée

sur la religion, convie peut-être à ne réformer les hommes que par les tableaux de la vertu; mais quelquefois aussi d'un[40] fatal exemple on peut tirer un enseignement utile, ainsi que de la plante vénéneuse le chimiste extrait souvent un remède salutaire.“

Le lieutenant Cyprien[41] demanda le lieu où se trouvait l'église du village. „Nous n'en avons point dans ce village, et nous sommes obligés d'aller entendre l'office religieux[42] dans l'église de la commune voisine, c'est un de nos malheurs; j'espère, avec le temps[43], réaliser des économies et bâtir un presbytère.

— „Je suis riche, s'écria Cyprien[44], je puis destiner des fonds à l'érection d'une chapelle dans ce triste et cher village!... Ah! permettez à Georges Vilbert de consacrer l'enclos dévasté de *la chaumière à vendre!* à cette œuvre pieuse!...“

Le juge de paix sortit avec le lieutenant[45]; celui-ci fit disparaître l'affiche de malheur, et tous les paysans, se regardant, s'écrièrent[46] : „Monsieur a donc enfin acheté ce terrain maudit[47]! — Oui, mes amis, et bientôt vous connaîtrez mes intentions à ce sujet.“ L'étonnement fut général.

Un mois après[48], l'architecte arriva suivi de quelques ouvriers habiles; les habitants, charmés d'apprendre qu'on allait élever une église[49], voulurent aider à cette construction : ils étaient si bien payés de leurs peines que l'officier de marine leur revint en idée[50]... „Il a diablement d'esprit, disait la vieille, ce brave militaire, d'élever une maison au bon Dieu à c'te place; c'est le sûr moyen d'en chasser les revenants!...“

La chapelle s'éleva promptement[51], et une jolie maison auprès pour le vicaire desservant la petite paroisse.

L'histoire[52] du lieutenant Cyprien (car il conserva ce nom) fut connue de tout le monde... „Ah!... disait-on[53], il en faut de cette sagesse pour devenir riche et honnête, et aller droit quand votre père a marché de travers!... dame! ça nous apprendra à respecter chacun[54] : si ce pauvre enfant était resté au pays après la mort de sa mère, c'est certain qu'il aurait été un vrai martyr!“

Chaque hiver Cyprien[55] envoie du bois et des vêtements à ses amis du village, puis des semences, des charrues... des rouets pour les femmes, des dots aux jeunes filles, de l'argent pour leur apprentissage et celui de leurs frè-

res[56]; par ses soins encore une école vient d'être fondée... Enfin le fils du criminel Vilbert a reparu au milieu des chaumières[57], et tous les habitants sont tombés à ses pieds en l'appelant leur bienfaiteur!

II.

Questionnaire.

---

1 — Que distingue-t-on dans le beau pays que baigne la Loire?
2 — Comment la plupart des habitations sont-elles couvertes?
3 — Pourquoi ces maisons, malgré le chaume dont elles sont couvertes, n'ont-elles point un aspect misérables?
4 — Que voit-on dans le petit jardin de chaque habitant?
5 — Où les mères portent-elles leurs petits enfants peu de temps après leur naissance?
6 — Que font-elles encore?
7 — Que résulte-t-il de ces soins?
8 — Les petits garçons sont-ils sales et méchants?
9 — Comment sont les troupeaux et les vaches?
10 — Que remarqua-t-on dans ce village il y a peu d'années?
11 — Comment reconnaissait-on que cet officier appartenait à la marine?
12 — A quoi reconnaissait-on son grade?
13 — Que portait-il sur la poitrine?

14 — De qui attira-t-il l'attention?
15 — Que fit-il après avoir parcouru plusieurs chemins?
16 — Que voyait-on sur la masure devant laquelle l'officier s'était arrêté?
17 — Qu'est-ce qui attira les villageois auprès du voyageur?
18 — Celui-ci était-il vivement ému?
19 — Que lui dit la plus vieille commère?
20 — Comment appelait-elle la maison près de laquelle était le voyageur?
21 — Qu'est-ce que personne n'avait voulu faire depuis vingt ans?
22 — Qu'arriva-t-il à l'officier lorsqu'il entendit prononcer le nom de Vilbert?
23 — Où se trouva-t-il lorsqu'il revint à lui?
24 — Que dit-il au juge de paix en lui prenant la main?
25 — Que lui répondit celui-ci?
26 — Que dit alors le jeune marin?
27 — La mère de Cyprien avait-elle survécu au crime de son mari?
28 — Qu'avait-elle fait jurer à son fils?
29 — Que fit-elle avant de se séparer de lui?
30 — Que lui dit-elle?
31 — Pourquoi devait-il quitter le village?
32 — Que lui recommanda-t-elle de faire lorsqu'il aurait marché bien longtemps?
33 — Qu'avait fait l'enfant après la mort de sa mère?
34 — Que firent pour lui de riches amis?
35 — Quel était le dernier bienfait qu'il avait reçu de M. Dupré?
36 — Malgré le bonheur dont il jouissait, à quoi pensait-il toujours?
37 — Que dit-il en parlant de cette affiche *chaumière à vendre?*
38 — A quelle cause le juge de paix attribuait-il l'état florissant du pays?
39 — Que dit-il en parlant des mœurs?
40 — A quoi compare-t-il l'exemple d'une action criminelle?

41 — Qu'est-ce que le lieutenant Cyprien demanda au juge de paix ?
42 — Où les habitants de ce village étaient-ils obligés d'aller entendre l'office ?
43 — Qu'espérait faire plus tard le bon magistrat ?
44 — Que répondit Cyprien, et que voulait-il faire ?
45 — Où allèrent ensemble le lieutenant et le juge de paix et que fit ce dernier ?
46 — Que dirent les villageois en voyant enlever l'affiche ?
47 — Que répondit le lieutenant ?
48 — Que vit-on arriver un mois après ?
49 — Que voulurent faire les habitants ?
50 — Que disait une vieille villageoise ?
51 — Quel autre édifice s'éleva auprès de la chapelle ?
52 — Ignora-t-on toujours quel était ce lieutenant Cyprien ?
53 — Que disait-on en parlant de lui ?
54 — Que fût-il arrivé au pauvre enfant s'il n'eût pas quitté le pays ?
55 — Qu'est-ce que Cyprien envoie chaque hiver ?
56 — Quel nouvel établissement vient-il encore de fonder ?
57 — Quel accueil les habitants lui ont-ils fait lorsqu'il a reparu dans le pays ?

LE FAGOT DE LA REINE BLANCHE.

I.

Située sur un coteau qui regarde la Seine, la ville de Saint-Germain[1], à peu de lieues de Paris, est belle, vivante, agréable[2]; son antique château à tourelles, bâti sous François Ier, plaît aux amis des arts; elle a pour jardin une magnifique forêt, pour promenade la terrasse sur laquelle, pendant une demi-heure de course[3], l'œil aperçoit avec enchantement des plaines étendues et cultivées, et, depuis dix ans[4], un chemin de fer est venu abréger la distance entre Paris et Saint-Germain : maintenant, voyageurs et hirondelles qui partiraient en même temps toucheraient ensemble au but.

Voilà donc à peu près le Saint-Germain de nos jours; mais autrefois, c'est-à-dire il y a

six siècles[5], ce pays n'était qu'une vaste forêt : point de maisons! point d'hommes! point d'enfants!... Pendant des lieues, des lieues, c'était toujours de la forêt.... Dans ce temps-là, les souverains fondaient beaucoup des monastères; il s'en éleva donc un en cet endroit, et on le mit sous l'invocation de Saint-Germain d'Auxerre[6]... Quelques paysans vinrent s'établir auprès des moines[7] : ils y bâtirent des chaumières, bientôt ce fut un petit village, puis un grand village, puis enfin une ville.

Il y avait alors sur le trône de France[8] un bon roi que l'on nomme aujourd'hui saint Louis. Sa mère s'appelait[9] Blanche de Castille; le roi fut bon, parce que Blanche l'éleva dans des principes de justice, d'honneur et de piété; elle lui disait toujours, lorsqu'il était jeune[10] : „J'aimerais mieux, mon fils, vous voir mort que souillé d'un péché mortel!“ Cette reine[11] eut onze enfants. Pendant la minorité et l'absence de son fils[12], elle fut régente du royaume, gouverna avec beaucoup de sagesse, et mourut[13] à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Parmi ses bonnes œuvres, il en est une, à ma connaissance, qui s'est perpétuée jusqu'à nous[14], c'est le legs fait au peuple de tout le bois mort de la belle forêt de Saint-Germain : on voit, à

certains jours[15], les indigents, et même les ouvriers, auxquels le travail donne l'existence, se diriger vers la forêt, et revenir chargés de l'énorme fagot qu'ils y ont ramassé... Si vous êtes étranger à la ville, et que vous interrogiez ces braves gens, ils répondront aussitôt[16] : „C'est notre bien, c'est le don de la bonne reine Blanche!“

A présent, le titre de mon récit ne vous étonnera pas[17]; il ne sera plus question de saint Louis ni de sa mère; s'est un simple fait d'intérieur, qui s'est passé à Saint-Germain il y a bien des années[18], à propos de cette charge de bois que reçoivent les pauvres. Voici, telle que je l'écrivis alors, ma petite anecdote :

Pierrette[19], petite fille de dix ans, grelotait à Saint-Germain, dans une mansarde, auprès de sa grand'-mère, qui, plus courageuse[20], filait depuis longtemps, espérant employer tout son lin et aller en recevoir le prix convenu.

„Aurez-vous bientôt fini, mère[21]? ah! fait-il froid!... — Ça ne sait pas souffrir, ces enfants, reprit la vieille Nicole en soupirant... Quand je te dis, Pierrette, que j'en ai pour jusqu'à ce soir! Est-ce que tu ne peux pas passer une journée sans te chauffer et sans manger[22]? il n'y a pas là de quoi mourir! va, le bon

Dieu vient toujours à l'aide de ceux qui travaillent!"

Pierrette[23] tira son feston : elle trouvait de l'ouvrage chez[24] la lingère de la rue de Paris, qui, par humanité, lui avait appris à festonner; et si la petite n'eût pas été si paresseuse[25], elle aurait déjà pu gagner au moins cinq sous par jour!... Son travail ne dura pas plus d'un quart d'heure; puis[26], prenant le chat sur ses genoux et tournant le dos à sa mère, elle caressait le minet en disant[27] : „N'est-ce pas, bijou, que tu as faim?..." Miaou... miaou. „Tiens, s'écriait en ricanant la petite, v'là que le chat dit comme moi!..."

Nicole[28] fit le signe de la croix, murmura quelques prières, et fila plus vite encore. Son rouet tournait, tournait toujours, et son pauvre cœur était bien serré!...

La fileuse finit sa tâche et[29] fut riche de trois francs, qu'elle alla toucher chez le maître qui la faisait travailler...

Le lendemain la vieille s'était remise, comme de coutume, à son travail[30], lorsque la petite porte de sa chambre s'ouvrit... Un dame d'âge moyen entra[31]... „Est-ce ici chez la mère Nicole? — Oui, madame," fit la vieille, bonne causeuse quand elle avait le temps, et point

effarée à la vue de cette belle visite. „Je viens, reprit madame Montheil[32], dame de charité, savoir pourquoi, ma chère grand'-mère, vous ne vous êtes pas fait inscrire, afin d'avoir droit aux distributions?“ Nicole rougit comme une jeune fille. „Allons, point de fausse honte; nous savons que vous travaillez et que nous n'êtes point heureuse[33]! — Vous êtes bien bonne, madame; mais jamais personne de la famille n'a reculé devant l'ouvrage pour tendre la main!... — C'est très-louable : tant que l'on a de la force, il faut s'aider; cependant, vous devez ménager des appuis à cette petite. — Ah! madame touche ben là mon côté le plus faible[34]; c'est vrai que cette chère Pierrette, si je venais à lui manquer, serait un enfant malheureux, quoi!... car je l'ons gâtée!... à présent ça n'aime plus qu'à jouer avec son chat ou ses chiffons!...“ L'insouciante Pierrette ne sut que rire et répondre : „C'est si ennuyeux de toujours travailler!“

Mme Montheil donna[35] plusieurs cartes pour avoir de la viande, du pain et du bois; elle remit à la bonne vieille une pièce de vingt francs qui sortit de sa propre bourse, et Nicole, attendrie, exprima toute sa reconnaissance. Après avoir mis ses lunettes et regardé les

cartes, elle prit le papier indiquant la permission qui lui était donnée pour aller chercher le fagot dit de la *Reine Blanche* et le rendit à Mme Montheil en disant[36] : „Quant à ce qui est de ça, vaut mieux que d'autres en profitent, non pas que le fagot serait ben le meilleur pour mon vieux sang glacé, mais impossible de l'aller chercher, ma chère dame[37] : quand Pierrette sera plus raisonnable, elle fera la course; à c'te heure l'étourdie me donnerait trop de tourments à l'attendre.

Ce regret au sujet du fagot toucha Mme Montheil, dont la bonté était parfaite[38]; elle promit de revenir le lendemain. Exacte à sa parole[39] : „J'ai trouvé, dit-elle en entrant, une jeune villageoise, nommée Marie, qui demeure au Pecq (village tout près de Saint-Germain), et qui viendra volontiers vous porter, chaque semaine, votre fagot; c'est ma filleule, une brave fille d'une quinzaine d'annés, que j'ai fait un peu instruire; son père est infirme, Marie est un ange pour lui; je lui recommanderai de rester toujours une heure ou deux près de vous[40]; elle vous apprendra, Pierrette, à devenir bonne fille et bonne ouvrière.

— „Dieu! que de bienfaits! s'écria Nicole. — Je ne remplis que mon devoir, reprit la dame

de charité, et j'y trouve mon plaisir. Adieu, soyez plus heureuse."

Quelques jours après[41], on frappa un tout petit coup... „Entrez," dit la fileuse. Alors apparut Marie[42] avec un fagot sur le dos : c'était une fille simple et modeste. Pierrette[43] se sentit tout de suite entraînée vers elle : „Attendez donc, mam'selle, que je vous débarrasse! — Ah! que vous êtes donc aimable! disait Nicole[44], le Seigneur vous récompensera d'aider les vieillards et les jeunes enfants!" Marie les assura qu'elle trouverait une grande distraction à venir les visiter[45], parce que son pauvre papa était paralytique, qu'il ne voyait guère personne, et[46] qu'une de ses meilleures voisines resterait près du vieillard malade pendant la course à Saint-Germain. „Ma marraine[47] m'a dit que je devais regarder l'ouvrage de votre petite, et la faire lire, écrire et travailler de mon mieux, car je ne suis pas non plus trop savante... puis j'apporte de mon jardinet[48] une fraîche salade, et, de plus, un jambonneau : nous ferons, la mère, ce petit repas ensemble, ça commencera mieux la connaissance." Il y eut bien de la joie dans la mansarde, à cette première visite et à toutes celles qui suivirent. Après la collation[49], Marie re-

garda la broderie de Pierrette, et marqua sa tâche, lui recommandant[40] de travailler toujours avec soin et propreté, de serrer ensemble les mousselines, le coton, le dé, les ciseaux; enfin de penser, tout le temps de l'occupation, à quelque chose d'agréable[41] : on chante un cantique, on répète une fable, on cause avec grand'maman, et alors l'ouvrage n'est jamais ennuyeux. „J'ai appris à agir ainsi, ajoutait la gentille paysanne, quand j'étais petite; à présent je suis bien contente, dès que le ménage est rangé[42], de pouvoir faire la lecture à bon père, de le distraire un peu de ses souffrances.“

On se quitta bien satisfait. Pierrette[43] se montrait douce et adoucissait son caractère roide pour plaire à sa bien-aimée Marie; jamais celle-ci ne manquait à venir à une ou deux fois la semaine[44]: l'été c'était par pure affection, l'hiver elle apportait toujours un fagot bien fourni; son petit panier renfermait tantôt[45] des fromages et du beurre frais, tantôt des œufs de ses poules chéries; n'oubliant pas, de temps en temps, un tablier, un joli fichu pour sa Pierrette. „Ne vous inquiétez pas, répétait-elle à ses amies[46], ma marraine est si généreuse que je ne manque de rien, et je suis bien contente de connaître des braves gens pour partager avec eux.

— „Mais, s'écriait plus tard Pierrette, Mme Montheil a dû te dire[57] combien j'étais méchante, lorsqu'elle est venue la première fois; imagine-toi que je laissais travailler seule ma bonne mère, et que je jouais avec le chat... A dix ans, c'était bien laid. Oh! que je suis heureuse[58] depuis que tu m'as appris à gagner de l'argent, à m'amuser au moyen de la lecture, à soigner maman... Tu as été pour moi une bonne maîtresse, et pourtant tu ne m'as pas trop grondée... — Non[59], mais je t'ai aimée, Pierrette, et l'amitié corrige bien des défauts!"

Cette paisible association[60] dura deux ans et demi. Pierrette fit sa première communion; elle fut, à cette époque[61], le modèle de toutes ses compagnes. La bonne Nicole semblait rajeunir[62] en voyant sa petite-fille bien élevée et capable, après elle, de soutenir son existence par le travail. La dame de charité[63] apportait encore quelquefois des cartes et des pièces d'argent.

Rien n'est durable dans le monde : tout change, tout varie... Un jour, Marie était plus triste, elle travaillait à la broderie de Pierrette; enfin, la regardant avec intérêt, sa pensée parut lui échapper : „Ma bonne petite[64], pourrais-tu bien porter le fagot à présent, es-tu assez

forte? — Sans doute[65], sans doute, s'écria Pierrette, voilà bien assez longtemps que tu en as la peine! — Chut! reprit Marie, soyez assurées que ce n'est pas pour m'en éviter l'embarras, puisque j'y trouve un grand plaisir, mais[66] je ne pourrai plus venir vous voir; ne m'interrogez pas, dans peu de temps vous saurez pourquoi.“ Alors Nicole et Pierrette se mirent à pleurer amèrement[67]... „Tu ne pourras plus venir; mon Dieu! que deviendrons-nous?...“ Quand elles eurent toutes les trois mêlé leurs larmes, Marie eut de douces paroles pour les ranimer: „Allons, pas tant de chagrin, il n'y a guère de mal, nous resterons amies, et je vous verrai toujours quelquefois. — Ah! fit Pierrette[68], avec son intelligence de jeune fille, je suis sûre que tu vas te marier!“ Un sourire silencieux fut toute la réponse de Marie; mais, prenant anssitôt un air naturel, elle dit: „A samedi[69], j'apporterai mon dernier fagot et un panier bien fourni, nous ferons un bon goûter.“ Et l'aimable fille se sauva, après avoir baisé les mains de Nicole et les joues fraîches de Pierrette.

I.

Questionnaire.

1 — Qu'est-ce l'auteur dit de la ville de Saint-Germain-en-Laye?
2 — Par qui l'antique château de Saint-Germain fut-il bâti?
3 — Qu'aperçoit-on de la terrasse de ce château?
4 — Qu'a-t-on fait pour abréger la distance entre Paris et Saint-Germain?
5 — Cette ville existait-elle il y a six siècles?
6 — Comment fut-elle fondée?
7 — Que firent les paysans lorsque le monastère fut établi?
8 — Qui régnait alors sur la France?
9 — Comment s'appelait la mère de ce roi et dans quels principes éleva-t-elle son fils?
10 — Que lui disait-elle quand il était jeune?
11 — Saint-Louis était-il son unique enfant?
12 — Que fit-elle pendant la minorité et l'absence de son fils?
13 — Mourut-elle jeune?
14 — Laquelle de ses bonnes œuvres s'est perpétuée jusqu'à ce jour?
15 — Que voit-on à certains jours?
16 — Que disent les paysans lorsqu'on les interroge?

17 — De qui ne sera-t-il plus question?
18 — Sur quoi va rouler le récit que nous allons entendre?
19 — Quel âge avait Pierrette?
20 — Que faisait sa grand'mère?
21 — De quoi se plaignit la petite Pierrette?
22 — Que lui répondit sa vieille grand'mère?
23 — Que fit alors la petite fille?
24 — Qui lui avait appris à festonner?
25 — Qu'aurait pû faire Pierrette si elle n'eût point été paresseuse?
26 — Que fit-elle après avoir interrompu son travail?
27 — Que disait-elle à son chat?
28 — Que fit Nicole en voyant la paresse de sa petite-fille?
29 — Combien la vieille reçut-elle pour prix de son travail?
30 — Qu'arriva-t-il le lendemain, au moment où Nicole se remettait à travailler?
31 — Que dit la dame en entrant chez elle?
32 — Quelle était cette dame et que demanda-t-elle à la vieille?
33 — Que répondit la vieille femme?
34 — Que dit-elle néanmoins en parlant de sa petite-fille?
35 — Qu'est-ce que la dame de Charité remit à la vieille Nicole?
36 — Que dit celle-ci en voyant la permission d'aller chercher du bois?
37 — Qu'espérait-elle que Pierrette ferait quand elle serait plus grande?
38 — Qu'est-ce que la dame promis de faire?
39 — Revint-elle en effet, et que dit-elle à Nicole?
40 — Qu'est-ce Marie devait enseigner à la petite Pierrette?
41 — Qu'arriva-t-il quelques jours après?
42 — Qu'est-ce que Marie apportait avec elle, et quelle était cette fille?
43 — Pierrette se sentit-elle disposée à l'aimer?
44 — Que lui dit Nicole?
45 — Pourquoi Marie devait-elle trouver beaucoup de plaisir à venir les visiter?

46 — Qui devait soigner son pauvre papa pendant qu'elle serait absente?
47 — Qu'est-ce que sa marraine lui avait recommandé de faire?
48 — Qu'apportait-elle encore avec elle pour régaler la vieille Nicole?
49 — Que fit Marie après la collation?
50 — Que lui recommanda-t-elle de faire?
51 — Quel moyen lui conseilla-t-elle d'employer pour rendre son travail moins pénible?
52 — Que dit-elle qu'elle se plaisait à faire quand son ménage était rangé?
53 — Comment Pierrette accueillit-elle les leçons de sa nouvelle amie?
54 — Qu'est-ce que Marie venait faire l'été, et qu'apportait-elle l'hiver?
55 — Que mettait-elle souvent dans son petit panier?
56 — Que disait-elle pour faire accepter ses présents?
57 — Quelle réflexion faisait Pierrette sur sa conduite passée?
58 — Pourquoi se trouvait-elle plus heureuse maintenant?
59 — Était-ce en grondant Pierrette que Marie lui avait appris à travailler?
60 — Combien cette association dura-t-elle?
61 — Comment était Pierrette à l'époque de sa première communion?
62 — Pourquoi Nicole semblait-elle rajeunir?
63 — Qu'est-ce que la dame de charité venait faire de temps en temps?
64 — Que dit un jour Marie à la petite Pierrette?
65 — Que répondit la petite fille?
66 — Quelle fâcheuse nouvelle Marie apprit-elle à ses deux protégées?
67 — Que firent Nicole et Pierrette en apprenant cela, et que dirent-elles?
68 — Que devina la petite Pierrette?
69 — Qu'est-ce Marie promit d'apporter le samedi suivant?

II.

Quel air de fête dans la mansarde, le jour où l'on y attendait pour la dernière fois la bonne Marie[1]! des fleurs printanières dans des carafes bleues[2], un collier en perles de verre, blanches et lapis, enfilées, tressées avec art, œuvre de Pierrette, destiné à sa bienfaitrice; couvert sur la grande table avec nappe et fourchettes... Elle arrive, plus jolie que jamais, et va, contre l'ordinaire, déposer le fagot dans un coin de l'alcôve. Pierrette s'égaie, et Marie lui dit[3] : „Ce fagot ne flambera pas pour la friture que nous allons manger tout à l'heure, vous ne le délierez qu'après mon départ : il renferme pour vous un souvenir." A peine ces mots fu-

rent-ils entendus[4], tant on était occupé à fêter Marie, à l'embrasser, à lui présenter son collier... „Méchante, disait tout bas Pierrette[5], tu ne veux pas m'apprendre ton secret, je l'ai deviné, et je t'ai fait ce beau collier presque blanc, afin que tu puisses[6] le mettre le jour de la noce; me le promets-tu? — Je te le promets, si ton idée est vraie; tu te trompes peut-être.“ Le repas fut fort gai, puis la séparation bien pénible; cependant Marie[7] les consola encore si tendrement que l'espérance leur resta au cœur.

Il y avait plus d'une heure que Nicole faisait virer son rouet, lorsque Pierrette s'écria : „Bonne maman[8]! et Marie qui a dit qu'il y avait un souvenir dans le fagot. — Tiens, c'est vrai, ça en a-t-il de la mémoire ces jeunesses!... Apporte donc, ma fille. „A l'endroit où le large fagot était serré dans son lien[9], elles trouvèrent un porte-feuille en maroquin vert... „Ah! que c'est beau, dit Pierrette, un porte-feuille[10]: tenez, mère, ce sera pour mettre vos actes de naissance, de mariage, qu'est-ce que je sais, que vous attachez toujours avec des épingles dans vos livres d'église. — Tais-toi donc, bavarde; voyons[11], ouvre le porte-lettres : tiens, il y a dedans des papiers; lis tout haut...“ Pier-

rette lut[12] : „Titre d'une rente de trois cents francs à la mère Nicole, reversible sur la tête de sa petite-fille... — Dieu ! qu'est-ce que c'est? dit la vieille, une rente à la mère Nicole!... v'là qu'est curieux!... c'est un jeu, une amusette; lis donc l'autre papier... — Bonne maman, il est tout plein d'écritures, mais[13] il y a toujours que c'est une petite maison et un champ sis au Pecq, qui appartiennent à la mère Nicole, puis après à Pierrette..."

La petite était pâle de saisissement, l'aïeule grondait[14] : „Allons, mam'selle, v'là que vous recommencez à vous moquer de votre grand'-mère? — Regardez vous-même, maman. — Dame[15], je ne vois à lire que dans mes livres! Je sais que tu ne mens plus, mon enfant; pardonne ma méfiance, mais explique-moi donc la chose." La jeune fille s'assit, examina le portefeuille, ouvrit toutes ses petites poches... „Ah! voici[16] un papier bien plus fin et plus joli que les autres. — Y a-t-il des paroles dessus? cria Nicole. — Oui." Pierrette lut encore :

„La mère[17] Nicole et sa petite-fille Pier-
„rette peuvent recevoir sans aucune inquié-
„tude le présent qu'on leur fait ici; dans
„quelques jours elles connaitront la personne

„assez heureuse pour les aider un peu; en „attendant, comme ce fagot rappelle le souvenir d'une bonne reine qui soulageait les „infortunes des honnêtes gens, c'est sous son „nom que ce porte-feuille leur est offert „aujourd'hui.

„BLANCHE.“

„Tiens! c'est signé Blanche[18]; elle ne vit plus, n'est-ce pas, cette reine? — Ah! il s'en faut, repartit Nicole, qui connaissait ce petit coin de l'histoire[19], sans quoi elle serait peut-être six fois plus vieille que moi!... — Si tu étais gentile, dit la curieuse vieille[20], tu irais faire un tour au Pecq, et tu demanderais comme ça mam'selle Marie, qui a un père paralytique. — Elle nous[21] a défendu d'aller la voir, reprit Pierrette, je craindrais de la contrarier. — Bah! continua Nicole[22], c'était seulement par pitié pour mes années; c'est vrai que je ne suis guère alerte, mais faut ben qu'elle sache dire qui l'a chargée de nous remettre cette fortune : on ne peut rien recevoir sans connaître la main qui donne.“

Pierrette mit son petit châle, et partit comme un trait. Cinq quarts d'heure après, le soleil commençant à se coucher, Nicole était inquiète ;

enfin la petite revint tout essoufflée[23]... Rien.. rien... bonne maman, pas une maison où je n'aie demandé; personne ne connaît mademoiselle Marie ni son papa... En v'là-t-il une histoire!... et encore de plus, imaginez que, près du bord de l'eau[24], on voit une gentille maisonnette avec un champ... Le jardinier qui travaillait dedans m'a dit... eh ben!... il a dit, mère... il a dit[25] : „C'est la propriété d'une femme Nicole qui doit arriver bientôt; on l'a achetée pour l'y faire plaisir, et je suis chargé de rafistoler le jardin. — Ah! que j'ai fait, qui donc a acheté ça[26]...? — Tu es trop curieuse, a-t-il riposté; tu ne le sauras pas.“

Le lendemain matin, la diligente fileuse mêlait le chanvre, et ne savait plus en tirer sa fine aiguillée; enfin, cédant à l'idée qui la dominait[27] : „Pierrette, dit-elle, mets donc une belle robe, et va voir un peu dans la maison de madame Montheil, la dame de charité, la marraine à Marie; peut-être ben qu'elle saura quelque chose de ce fagot de la reine Blanche[28]... — Une si riche dame, s'écria Pierrette, la plus riche peut-être du pays, je n'ose pas aller chez elle! — Sotte, tu parleras aux domestiques; puis[29], si la dame descend l'escalier, si elle passe devant toi, tu feras comme ça une grande

révérence (et Nicole faisait la révérence), et tu diras : „Excusez, madame, je viens de la part de grand'maman vous dire que... que la reine Blanche... non que mademoiselle Marie nous a apporté un fagot... dans lequel fagot... enfin tu finiras comme tu voudras..." Pierrette hésitait; cependant l'obéissance était son devoir[30] : elle mit une petite robe fond blanc à mouches roses, un tablier de cotonnade, son plus joli bonnet, un foulard d'indienne sur son cou, et partit un peu tremblante. Madame Montheil habitait une belle maison, dans la rue de Lorraine; elle vit, en approchant[31], plusieurs voitures à la porte; les cochers, les laquais en gants blancs, beaucoup de personnes entrant et sortant, donnaient un air de fête à cette rue assez isolée. Pierrette[32] fit quelques pas vers la cour, revint dans la rue, puis franchit encore la porte... Le concierge lui dit[33] : „Ma bonne, si tu veux parler à madame, ce n'est pas trop le moment: quand on marie sa fille, on ne fait guère la conversation avec tout le monde[34]; monte toujours; tu attendras dans l'antichambre, quand nos maîtresses seront parties à l'église, peut-être que mademoiselle Camille, la femme de chambre, aura le temps de t'écouter."

Pierrette se glisse bien timidement dans le

grand escalier, coudoyée par des dames et des messieurs, qui se rendent chez madame Montheil; elle se faufile et[35] s'assied dans le coin d'une salle à manger... A tout moment un domestique ouvrait la porte donnant dans le salon, pour annoncer les nouveaux-venus; le domestique était un jeune garçon qui adressa quelques mots obligeants à la petite brodeuse..... Enhardie, Pierrette s'approche, et lui[36] demande si on ne pourra pas parler à madame de toute la journée..... Sans écouter la réponse, comme quelqu'un arrivait encore, elle jette un coup d'œil et admire, tout à loisir, les grandes glaces, le riche ameublement, la nombreuse société; bientôt[37] abaissant les yeux elle vit un homme assez âgé, qui était assis dans un vaste fauteuil de velours cramoisi tout brodé d'or; il paraissait infirme... A genoux devant lui[38], la jeune Marie pressait une de ses mains, et semblait puiser dans le regard paternel la plus douce des bénédictions.

„Ah! qu'elle est donc belle votre dame, dit Pierrette au laquais[39], c'est la fille à Mme Montheil, n'est-ce pas?

— „Oui, ma petite, c'est gentil un jour de mariage; quelque matin viendra le tien."

Pierrette continua :

„La voilà qui se relève, la mariée... est-elle bien habillée! le beau voile... la belle robe... et sa petite couronne... et des bijoux tout d'or et de perles... ah!... son collier! Dieu! mon Dieu!... c'est Marie!... je la reconnais!..."

Le domestique[40] ne put ralentir son élan; la sensible petite brodeuse se trouva, sans presque y avoir pensé, aux pieds de la mariée, au milieu de ce grand salon, de cette grande assemblée.

Blanche-Marie, car c'était elle[41], releva sa petite amie en l'embrassant, et lui dit avec un peu de reproche : „Curieuse!..."

Tout le monde voulut connaître l'histoire de Pierrette[42]; la modeste Blanche ne consentit à la raconter qu'à son fiancé, dont les traits peignirent le bonheur en écoutant ce récit doux et naïf[43]; madame Montheil promit à Pierrette sa visite pour le lendemain.

La jeune enfant, comblée de surprise, courut vers sa bonne-maman, et lui cria[44] : „Je sais tout... Marie n'est pas Marie!... c'est une riche demoiselle, dont on fait la noce aujourd'hui; c'est la fille à madame Montheil!... Mais c'est vrai[45] qu'elle a un papa paralytique, et qu'elle s'appelle Blanche... et c'est vrai que vous avez une maison, une rente et un champ!... et puis

sachez encore qu'au milieu de ses beaux joyaux elle avait aussi, autour du cou[46], le rang en perles blanches et lapis de la pauvre Pierrette, que c'est quasiment à ça que je l'ai tout à fait reconnue.

— „Doux Jésus!..... s'écria la vieille[47], une demoiselle riche apporter toutes les semaines d'hiver notre fagot depuis tantôt trois ans! Puis avoir donné de si bonnes leçons à ma Pierrette, qu'elle est devenue une fille sage, travailleuse, instruite; ensuite nous enrichir... Ah! nous lui en devons de c'te reconnaissance!... V'là ben le vrai bienfaiteur du pauvre[48], celui qui ne craint pas de l'approcher!... Aussi, malheur aux enfants de ta condition, Pierrette, qui, recevant de bons conseils, ne les suivraient pas!...“

Nicole babilla jusqu'au lendemain; le temps du repos fut rempli par les plus doux rêves, et lorsque[49] Blanche et sa mère vinrent les voir, en simple négligé, il y eut une scène bien touchante!... On expliqua[50] comment Mme Montheil, lors du refus de la permission pour le bois, vit sa fille imaginer de le porter elle-même. „Je m'appelle Blanche-Marie; je puis bien me charger du fagot[51] qu'une reine de France du même nom a légué aux pauvres, di-

sait, elle; et près d'eux je serai seulement Marie; j'essaierai de ressembler à cette autre mère des affligés, dont la couronne est au ciel[52]..." Un domestique fidèle et discret allait s'approvisionner à la forêt; puis, Blanche-Marie endossant son habit villageois et passant[53] par une porte du jardin, arrivait aussitôt devant l'obscure allée de la mère Nicole; car cette bonne action résidait moins dans le don du fagot, que le domestique eût pu porter jusque-là, que[54] dans le désir de s'insinuer au sein de ce pauvre ménage, afin d'y semer la vertu, l'instruction au cœur de Pierrette... D'abord, ce fut un amusement pour la jeune Blanche, ensuite un devoir; et lorsque son mariage[55], qui devait la conduire une partie de l'été à Paris, la força d'interrompre ses visites[56], elle voulut au moins assurer le sort de ses amies et les établir au Pecq, à ce village dont il avait été question dans son bienfaisant petit roman du fagot.

La chaumière de la mère Nicole[57] est aujourd'hui la plus charmante habitation du Pecq; Pierrette est la plus sage des filles du pays, et personne ne la voit sans lui dire[58] : „Oh! racontez-moi votre histoire du fagot de la reine Blanche!" C'est ainsi que[59] j'appris d'elle-même ces détails et qu'il m'a plu de les écrire dans

ce petit livre, enfants lecteurs, afin d'inviter les demoiselles riches à aimer, à instruire les pauvres, afin de convier aussi les jeunes indigentes au travail courageux, au respect pour leurs vieux parents.

II.

Questionnaire.

---

1 — Que remarquait-on dans la mansarde le jour où l'on attendait Marie pour la dernière fois ?
2 — Quel travail Pierrette avait-elle fait pour sa bienfaitrice ?
3 — Que dit Marie en posant le dernier fagot qu'elle apportait ?
4 — Pourquoi avait-on fait peu d'attention à ses paroles ?
5 — Que lui dit Pierrette tout bas ?
6 — Que lui fit-elle promettre ?
7 — Fut-on triste pendant le repas ?
8 — De quoi se ressouvint la petite Pierrette lorsque le repas fut fini ?
9 — Que trouva-t-on dans le fagot ?
10 — Que dit Pierrette à sa mère en voyant un portefeuille ?
11 — Qu'est-ce la vieille Nicole lui ordonna de faire ?
12 — Que contenait le premier papier que lut Pierrette ?
13 — Et le second papier ?

14 — Que dit l'aïeule en entendant ce que venait de lire sa petite-fille?
15 — Pourquoi la vieille ne pouvait-elle pas lire elle-même?
16 — En examinant le portefeuille, la petite-fille ne découvrit-elle pas un troisième papier?
17 — Analysez la lettre signée du nom de la reine Blanche?
18 — Quelle remarque fit la petite fille en voyant cette signature?
19 — Que dit Nicole en parlant de la bonne reine?
20 — Qu'est-ce que la vieille désirait que fît la petite Pierrette?
21 — Pourquoi celle-ci hésitait-elle à lui obéir?
22 — Quelles bonnes raisons Nicole fit-elle valoir pour la décider?
23 — Pierrette fut-elle longtemps absente, et que dit-elle lorsqu'elle fut de retour?
24 — Qu'avait-elle vu près du bord de l'eau?
25 — Que lui avait dit le jardinier qui travaillait auprès de cette maison?
26 — Qu'avait-il répondu quand Pierrette lui avait demandé qui avait acheté cette maison?
27 — Que dit le lendemain la mère Nicole, pendant qu'elle mêlait son chanvre?
28 — Pourquoi Pierrette n'osait-elle pas aller chez madame Montheil?
29 — A qui sa grand'mère lui dit-elle qu'elle devait parler d'abord, et que lui conseilla-t-elle de faire si elle rencontrait la dame?
30 — Comment Pierrette se costuma-t-elle pour obéir à sa grand'mère?
31 — Que vit-elle en approchant de la maison de madame Montheil?
32 — Pierrette entra-t-elle sans hésiter?
33 — Que lui dit le concierge?
34 — Néanmoins, que lui conseilla-t-il de faire?
35 — Où la petite fille alla-t-elle s'asseoir?
36 — Que demanda-t-elle au jeune garçon qui annonçait les nouveaux-venus?

37 — Que vit-elle en jetant un coup d'œil dans l'intérieur des appartements?
38 — Que faisait la jeune mariée, agenouillée devant un vieillard?
39 — Que demanda-t-elle au laquais?
40 — Que ne put-elle s'empêcher de faire en reconnaissant la mariée?
41 — Que fit cette dernière?
42 — Marie consentit-elle à raconter l'histoire du *fagot* à toute la société?
43 — Que dit madame Montheil à Pierrette?
44 — Que dit celle-ci à sa bonne maman, lorsqu'elle rentra à la maison?
45 — Marie avait-elle trompé ses amies en leur parlant d'un père paralytique, d'une maison, d'une rente, etc.?
46 — Au milieu de ses beaux autours que portait-elle en souvenir de Pierrette?
47 — Quelles réflexions fit la vieille Nicole, en apprenant quelle était la condition de Marie?
48 — Quel était, selon elle, le vrai bienfaiteur du pauvre?
49 — Quelle visite la vieille Nicole reçut-elle le soir même?
50 — Comment eut-elle enfin l'explication de ce qui jusqu'alors lui avait semblé incompréhensible?
51 — Pourquoi Marie pensait-elle qu'elle pouvait sans s'avilir se charger de porter le fagot?
52 — Allait-elle chercher elle-même le bois à la forêt?
53 — Par où passait-elle pour se rendre chez la mère Nicole?
54 — En quoi consistait la bonne action de Marie?
55 — Où devait-elle aller après son mariage?
56 — Que voulut-elle faire avant de partir?
57 — Que sont devenues la mère Nicole et la petite Pierrette?
58 — Que dit-on ordinairement à cette jeune fille?
59 — De qui l'auteur a-t-il appris ces détails, et pourquoi a-t-il écrit ce petit livre?

LE MAT DE COCAGNE.

I.

René, gros fermier normand[1] commerçant en bestiaux, était connu dans toutes les foires, dans tous les marchés du pays; ses bœufs se vendaient, ses poches s'emplissaient d'argent; mais on doit convenir aussi qu'il avait besoin de travailler[2], car il lui fallait nourrir dix beaux marmots, dont l'aîné n'avait pas plus de treize ans. Parmi ces dix enfants, nous ne distinguerons que le petit Augustin, plus délicat que ses frères et sœurs; il était néanmoins plus instruit[3], demandait toujours l'explication de ce qu'il voyait, sachant lire, écrire avant les autres, suivant son père dans les courses exigées par le commerce. Il arriva qu'une année[4], René fut chargé de fournir le bœuf gras que l'on pro-

mène à Paris les jours du carnaval, ou du moins sa tête fut choisie parmi celles de ses confrères[5]. C'était un bœuf comme il ne s'en vit jamais depuis la création; on le lui paya comptant en beaux écus, puis on l'emmena.

L'orgueilleux fermier se dit[6] : „Comment, je ne jouirai pas des honneurs que va recevoir ce superbe animal!... ah! mais si, dà[7]!... puisqu'il ne serait sans moi qu'un chétif mercenaire traînant la charrue!... Allons, allons, s'écria-t-il en rentrant[8], qui vient à Paris voir promener le bel *Égyptien?* „C'est ainsi qu'il appelait son bœuf[9], ayant appris, je ne sais comment, que l'Égypte est un pays de l'Afrique, qui, dans l'antiquité, eut une grande vénération pour les bœufs... „Moi!... moi!..." cria de suite[10] Augustin, alors âgé de dix ans. „C'est conclu, *mon finot*, puisque tu parles toujours le premier; à nous deux le voyage pour ce carnaval!"

Ils partirent bientôt[11], montés sur deux beaux chevaux, père et fils guêtrés, restaurés, la valise au dos, le sourire sur les lèvres. Et les voilà dans Paris[12], après trois jours de marche, tout justement le mardi-gras, à dix heures du matin[13], regardant à droite, à gauche, parlant haut, comme s'ils eussent été au milieu des belles campagnes du Calvados (nom de leur

département). Les Parisiens riaient... „Eh donc! criaient les Normands[14], avez-vous vu notre bœuf gras?... c'est nous qui l'avons nourri, c'est notre élève; pourriez-vous nous indiquer le pâturage où il se promène à c'te heure? — Ah! ah! ah!... fit une vieille femme[15], il est frais son pâturage!... allez tout droit devant vous, mon brave monsieur; il est en ce moment sur la place Beauvau... Quand vous entendrez des trompettes, des tambours, des fanfares; quand vous verrez un cortége de bouchers habillés en princes, eh bien[16]! vous trouverez votre bête avec un Amour sur le dos.“ Effectivement, la vieille avait bien indiqué; le fermier rencontra la troupe bruyante, et s'écria[17] : „Bonjour donc, l'Égyptien! bonjour, mon fils! comme te v'là beau! mais comme tu traînes l'oreille!...“ Toutes ces franches amitiés[18] se perdirent dans le bruit de la joie populaire; et le bon René vit bien qu'il n'avait plus autre chose à faire là qu'à nourrir son amour-propre des éloges prodigués à l'Égyptien.

Ils finirent par s'ennuyer de ce tapage, et[19] tous deux allèrent se reposer à l'auberge; puis, ayant mis leurs beaux habits, ils parcoururent les rues peuplées de masques. Augustin admi

rait[20] les belles boutiques; il manqua plusieurs fois de se perdre, s'ébahissant surtout devant les horlogers... „Faut-il en avoir de cet esprit, disait-il à son père[21], pour faire marcher seules ces aiguilles! Papa, vous ne voulez jamais me prêter votre belle montre[22], achetez-m'en donc une, que je m'amuse à regarder dedans? — Eh! sans doute, ne te gêne pas; je vas peut-être employer ainsi not' argent[23] pour avoir des bestiaux à la foire prochaine. Mais tiens, si tu veux[24], je te mènerai chez le frère de M. Didier, tu sais, le notaire de chez nous; il est horloger, lui. — Bah! — Ça t'arrange-t-il? — Oui, papa; me donnera-t-il une montre? — Tu peux être sûr du contraire[25]; on dit que c'est un fier avaricieux! — Allons-y toujours."

Et, s'acheminant vers le quai des Orfèvres, sans se soucier d'être présentés, ils s'annoncèrent ainsi eux-mêmes en ouvrant la porte[26]: „Bien le bonjour, monsieur l'horloger; j'sommes du pays, et je venons vous dire un mot de nouvelles de monsieur votre frère; puis v'là un petit garçon, lui dixième de ma famille, qui aime ben votre état! — Ah! répliqua M. Didier, vous auriez du goût pour l'horlogerie? — Oui, monsieur," répondit Augustin; et ôtant

seulement alors son grand chapeau[27], il montra sa figure spirituelle et épanouie. „Pardi, continua René, le petit gars voudrait commencer par avoir une montre; ma foi, il est à croire qu'il doit la gagner alors[28], parce que j'ai trop d'enfants à nourrir pour les barioler tous de colifichets, et faut de la justice; Augustin n'aura rien sans que Barbe, Pétronille, Jacques, Louison et tous les autres n'aient aussi la chose pareille!“ Mme Didier, qui s'amusait de la bonhomie du fermier, vint se mêler à la conversation[29] : „Puisque Augustin, dit-elle en plaisantant, a tant d'envie de posséder une montre, il devrait, les jours de réjouissances publiques, la conquérir au faîte du mât de cocagne.“ Le petit prêtait une oreille attentive.“ Qu'est-ce que c'est qu'un mât de *cocaingne*, madame? — Mon ami[30], c'est une grande colonne, un mât en bois lisse et frotté de savon, afin qu'il soit bien difficile d'y grimper; alors on attache tout en l'air, à la cime, de jolies choses[31], comme une cravate en soie, un couvert d'argent, une montre; et tous les jeunes garçons comme toi essaient, à leur tour, de monter[32] : celui qui peut parvenir jusqu'à l'objet ainsi placé le détache et l'emporte en triomphe; il lui appartient. — Vrai, madame? — Oui, continua Mme

Didier, amusée de l'attention curieuse d'Augustin; tiens[23], au 15 août, à la fête de l'empereur (c'était dans le temps de Napoléon), il y aura sûrement de beaux mâts de cocagne aux Champs-Élysées.[24] — Ah! père, voudrez-vous venir? — Oui-dà, mon petit, deux voyages dans l'année! faudrait alors vendre deux bœufs gras; n'y compte guère, enfant!"

Après quelques discours encore, on salua les horlogers, et le surlendemain les voyageurs[25] reprirent paisiblement le chemin de leurs vertes prairies.

Il y eut, au retour, beaucoup de babil dans la famille René[26]. „Est-ce ben superbe, ce Paris? demandait la mère; as-tu caressé l'Égyptien, mon fils? as-tu regardé les hautes maisons, les magasins qu'on dit que c'est tous les jours comme si c'était grande fête? — Oui, oui, murmurait Augustin; oui, il y a bien des belles choses; mais je n'connaissons pas tout. — Dis donc, mon homme, pourquoi ne lui as-tu pas tout montré? tu devais profiter de l'occasion. — C'est un vrai imbécille; femme, demande-l'y ce que c'est qu'il ne connaît pas. — Mais, dit Augustin[27], je n'ons pas vu de mât de cocagne! il n'y en aura qu'à la fête du 15 août!" Et la fermière se mit à rire de bon cœur. „Com-

soleil... Les plus courageux enfants[53] mettent, à la fin, bas la veste ou l'habit, et s'aventurent... Un grand niais commence. Bah[54]!... Il n'est pas à dix pieds de haut que le voilà par terre!.... un autre!... et encore à bas!... un autre.... et toujours la cabriole!... Les éclats[55] de joie des assistants punissent tous ces vaincus; eux, rouges de colère, jurent que c'est une tromperie[56], qu'il est impossible de se tenir sur cette barre; que personne ne l'essaiera plus; qu'ils consentent, d'ailleurs, à ce qu'un seul devienne maître de tous les prix, s'il peut seulement toucher au premier.

Alors on vit arriver, au pied du plus grand mât[57], un tout petit garçon grossièrement, largement vêtu, et qui se mit en devoir d'escalader la perche, sans se débarrasser de ses habits[58]; il y eut bien des rires à ce moment. Tous s'écrièrent : „Tiens, ce mamelouck, avec sa grande veste, ne croit-il pas être plus adroit que nous!...“ Le petit cependant[59] grimpe et grimpe encore... patatras!..... le voilà qui chavire aussi[60] : cependant ses pieds ne touchent pas la terre... Il recommence[61], redouble d'ardeur, et, tel qu'un écureuil, on le voit courir en l'air!... L'étonnement est général, les applaudissements éclatent... L'enfant inconnu[62] par-

vient au premier objet, puis au second, puis au troisième; enfin, il détache, au sommet[63], une belle montre en argent, suspendue par un éclatant ruban rouge... „Est-il heureux! crie-t-on, l'est-il!..." Et tous ses méchants rivaux[64] s'apprêtent à lui donner quelque correction, à son retour près d'eux. Il descend avec agilité, regarde bénignement ses camarades, et dit, en leur distribuant les objets conquis[65] : „Tiens, toi, le plus grand, qui a monté le premier, prends la cravate; pour toi qui t'es foulé le pied, petit blondin[66], v'là le couvert;... à toi, le brun, la pipe d'argent; mais pour moi[67], dà, je garde la montre! — C'est juste!" dirent-ils tous[68] en l'embrassant, et le vainqueur se déroba à la foule, emportant la reconnaissance des autres enfants.

Vous avez reconnu, je n'en doute pas[69], notre petit Augustin, arrivé tout exprès à pied de la Normandie, pour enlever la montre sur le mât de cocagne[70] : il avait la permission de ses parents, mais par combien de prières elle avait été achetée!... Le père René, importuné, jeta une fois sur la table un écu de six francs, et lui dit[71] : „Va, si tu veux, à Paris, à pied et tout seul..." Il croyait peut-être intimider son fils[72]; celui-ci, plein de résolution,

empocha l'argent, consola sa mère, lui promit d'être raisonnable, et partit le même jour, au grand étonnement du papa, qui disait[73] : „Ce garçon-là, je gage, ne nous restera pas longtemps sur les bras, il fera son chemin; allons, que Dieu le conduise!...“

Augustin, après sa victoire[74], montrait à tous les passants l'adresse de M. Didier, quai des Orfèvres; il finit par y arriver. L'horlogère[75] se trouvait seule, à ce moment, dans le magasin[76]; il se jeta plein de joie à son cou en s'écriant : „Je l'ai gagnée, la montre du mât de cocagne! et je viens vous remercier de m'avoir appris l'histoire de ce jeu.“ L'étonnement[77], les caresses et les louanges de cette dame charmèrent le petit vainqueur; et le mari étant venu[78], fut bien surpris de voir Augustin ouvrir sa montre et la toucher intérieurement avec tant d'adresse, qu'il était loin de la briser comme les enfants curieux[79] : c'était plutôt une étude qu'il cherchait à faire du mécanisme de cet objet... M. Didier devina ses dispositions, et promit[80] d'écrire au père, s'il consentait à rester avec lui, afin d'apprendre son état. Au comble de ses vœux[81], le jeune Normand pleurait néanmoins à l'idée de ne pas retourner au pays; mais il comprit[82] que son travail

soulagerait un jour, peut-être, sa nombreuse famille. Le père René fut donc prévenu; il répéta ce qu'il avait déjà dit[82] : „J'y consens; l'enfant fera son chemin; que Dieu le conduise!...“ Augustin devint effectivement un des meilleurs apprentis horlogers de Paris; au bout de deux ans, il gagnait une bonne journée, et dix années après[83] il était installé dans une petite boutique, à son compte, sur ce même quai des Orfèvres. René ayant alors[84] encore une fois fourni le bœuf gras, vint avec sa femme à Paris; ils pressèrent tendrement ce bon fils sur leurs cœurs, et le bénirent au nom de Dieu, qui fait toujours prospérer les jeunes gens laborieux et honnêtes. Augustin[87] s'enrichit; il fut bientôt à la tête d'un des plus beaux magasins d'horlogerie du Palais-Royal... Jamais il n'était plus heureux que lorsque ses père et mère et leurs autres enfants le venaient voir[88]; il éprouvait un doux orgueil à se montrer entouré de sa belle famille normande aux yeux de ses amis parisiens[89]; on le vit toujours prêt à payer la dot d'une sœur, l'établissement d'un frère[90]. Aujourd'hui, retiré dans sa province, il en est un des plus riches propriétaires, et personne ne songe à le blâmer d'avoir quitté son état primitif[91], parce que,

s'il est prudent de ne pas ambitionner une autre condition que celle où l'on est né, il n'est pas coupable, non plus, d'arriver par les voies du travail et de la sagesse à une existence plus fortunée[92]; il suffit qu'aux bornes de la vie l'homme puisse se rappeler sans honte les jours de sa jeunesse, et vous savez, enfants, que l'on ne rougit, devant Dieu, que des mauvaises actions, et jamais du degré plus ou moins élevé de sa naissance.

Questionnaire.

1 — Quel commerce faisait le fermier René?
2 — Pourquoi avait-il besoin de beaucoup travailler?
3 — Par quelles qualités se distinguait le petit Augustin?
4 — Qu'arriva-t-il une année?
5 — Était-ce un bel animal que ce bœuf?
6 — Que se dit l'orgueilleux fermier?
7 — Qu'eût été le sort de ce bœuf, si René n'avait eu pour lui d'aussi grands soins?
8 — Que dit-il en parlant du bœuf Gras?
9 — Pourquoi l'appelait-il le bel *Egyptien?*
10 — Lequel des enfants s'empressa de dire qu'il accompagnerait son père, et que lui répondit-on?
11 — De quelle manière le père et le fils firent-ils ce voyage?
12 — Combien furent-ils de temps pour se rendre à Paris, et quel jour y arrivèrent-ils?
13 — Que firent-ils lorsqu'ils furent dans la grande capitale?

14 — Que criaient-ils aux Parisiens?
15 — Que leur répondit-on quand on les entendit parler de pâturage?
16 — Que devaient-ils voir sur le dos de leur bœuf?
17 — Que dit le fermier lorsqu'il vit son bœuf?
18 — Entendit-on ce qu'il disait?
19 — Que firent le fermier et son fils, après avoir vu passer le cortége?
20 — Qu'est-ce qui faisait l'admiration d'Augustin?
21 — Que disait-il en voyant les belles boutiques d'horlogerie?
22 — Que demandait-il à son père?
23 — A quoi le père préférait-il employer son argent?
24 — Néanmoins, que proposa-t-il à son fils?
25 — Que dit-il du caractère de la personne chez laquelle ils allaient faire une visite?
26 — Que dit le paysan en se présentant chez l'horloger?
27 — Que remarqua-t-on lorsque le petit Augustin eut ôté son chapeau?
28 — Pourquoi le fermier ne voulait-il par acheter de montre à son fils?
29 — Que dit alors la femme de l'horloger?
30 — Qu'est-ce qu'un mât de cocagne?
31 — Que met-on au haut de cette colonne?
32 — Que fait celui qui parvient au haut de cette colonne?
33 — A quelle époque et à quelle occasion devait-on élever à Paris des mâts de cocagne?
34 — Qu'est-ce le petit Augustin demanda à son père, et que lui répondit le bonhomme?
35 — Que firent les voyageurs le surlendemain?
36 — Tâchez de rapporter toutes les questions que l'on adressa à Augustin lorsqu'il fut revenu à la maison.
37 — Qu'est-ce que le petit garçon regrettait de ne pas avoir vu?
38 — Que lui dit sa mère en parlant des mâts de cocagne?
39 — De quoi ces amusements sont-ils ils ordinairement suivis?
40 — Que dit l'auteur, des voyages?

41 — Quelle résolution faut-il prendre quand on se décide à voyager?
42 — Sur quel objet l'auteur veut-il fixer l'attention du lecteur?
43 — Pourquoi la foule était-elle enivrée de plaisir?
44 — Que voyait-on à la fontaine des Innocents?
45 — Qu'est-ce que les plus adroits des spectateurs pouvaient recevoir?
46 — Ces distributions se font-elles de la même manière aujourd'hui?
47 — Que voyait-on sur une des places?
48 — Et sur l'autre?
49 — Qu'y avait-il encore de remarquable dans les carrés des Champs-Élysées?
50 — Comment sont faits les mâts de cocagne?
51 — Pourquoi personne n'osait-il encore les aborder?
52 — Que voit-on briller au haut de ces mâts?
53 — Que font enfin les enfants les plus courageux?
54 — Qu'arriva-t-il à un grand niais, ainsi qu'à bien d'autres enfants?
55 — Comment furent-ils punis de leur peu de succès?
56 — Que dirent-ils?
57 — Qui vit-on alors arriver au pied du grand mât?
58 — Comment fut accueilli ce petit garçon et que disait-on de lui?
59 — Que fit cependant l'enfant et que lui arriva-t-il?
60 — Tomba-t-il jusqu'à terre?
61 — Que fit-il alors?
62 — Retomba-t-il encore une seconde fois?
63 — Que détacha-t-il au sommet du mât?
64 — Qu'est-ce que ses rivaux s'apprêtaient à faire lorsqu'il serait descendu?
65 — Que dit-il à ses camarades et que leur donna-t-il?
66 — Que dit-il à celui qui s'était foulé le pied?
67 — Que garda-t-il pour lui?
68 — Que firent les autres enfants en voyant qu'il agissait avec tant de générosité?
69 — Avez-vous reconnu cet enfant généreux?

70 — Avait-il quitté la Normandie sans demander permission à ses parents ?
71 — Que fit un jour le père René et que donna-t-il à Augustin ?
72 — L'enfant fut-il intimidé en entendant ce que lui disait son père, et que fit-il ?
73 — Que dit son père en le voyant si résolu ?
74 — Que faisait Augustin après sa victoire ?
75 — Qui trouva-t-il dans le magasin, lorsqu'il y arriva ?
76 — Que fit-il en voyant l'horlogère et que lui dit-il ?
77 — Comment la dame accueillit-elle le petit paysan ?
78 — De quoi l'horloger fut-il surpris lorsqu'il rentra ?
79 — Était-ce seulement par enfantillage qu'Augustin ouvrait sa montre ?
80 — Qu'est-ce que l'horloger promit de faire ?
81 — Malgré son contentement, pourquoi Augustin pleurait-il ?
82 — Que comprit-il enfin ?
83 — Que dit le père René en apprenant la résolution de son fils ?
84 — Augustin réussit-il dans la profession qu'il avait embrassée ?
85 — Que parvint-il à faire au bout de dix ans ?
86 — Pourquoi le père René vint-il alors à Paris ?
87 — Que devint enfin le petit Augustin ?
88 — Que montrait-il avec orgueil à ses amis ?
89 — Que fit-il pour ses frères et sœurs ?
90 — Resta-t-il toujours à Paris ?
91 — Pourquoi ne le blâma-t-on point d'avoir pris un autre état que celui de son père ?
92 — Que suffit-il qu'un honnête homme puisse faire ?

UNE PARTIE DE PLAISIR.

le
nuages,
des jour
heure
elques :
tions

de notaire.) Nous étions voisins, à peu près du même âge, et il était, avec mon cousin Louis, mon compagnon le plus assidu.

Ce n'était pas que j'eusse pour Robert un penchant bien vif[5]; il s'amusait souvent à tourmenter les animaux, aimait fort à nous jouer des tours; et quoique ce ne fût pas au fond un méchant garçon[6], il trouvait moyen d'irriter les gens contre lui; puis, avec moi, il savait s'y prendre de telle façon qu'il réussissait toujours à me faire céder à toutes ses volontés; je lui en voulais de cet ascendant auquel je n'avais pas la force de me soustraire, et je reportais sur mon cousin toute la sympathie que je ne pouvais accorder à Robert. Louis[7] était un charmant camarade, un peu étourdi et turbulent peut-être, mais plein de franchise et d'abandon. Il avait dans l'âme des instincts généreux qui lui donnaient l'horreur du mal et de l'injuste, et la loyauté de ses intentions lui faisait pardonner toutes ses espiègleries.

Je cédais à Robert par faiblesse de caractère, j'allais au-devant des désirs de Louis.

Malheureusement[8] mon cousin fut envoyé au collége aux fêtes de Pâques; ce n'était pas l'époque habituelle, mais des circonstances particulières avaient obligé son père à avancer pour lui le

moment où nous devions y faire tous les trois notre entrée, au mois d'octobre suivant.

Il ne me restait donc plus que Robert pour camarade[9], et nous nous préparions à faire ensemble notre première communion. Je crus, ce jour-là, qu'il venait, comme d'habitude[10], me prendre pour aller au catéchisme; et, craignant d'être en retard[11], je me hâtai de finir d'arroser mes fleurs.

„Voilà une giroflée[12] qui avait joliment besoin d'eau, me dit-il; et tu fais bien de ne pas compter sur la pluie du ciel pour la ranimer : quel beau temps! — C'est vrai! — Et quelle belle promenade on pourrait faire dans la forêt[13]! J'y connais des nids; et si tu voulais, nous irions les dénicher. — Oui! mais le catéchisme? — Ah bah! pour une fois on peut bien ne pas y aller[14]. Tu sais ta leçon, n'est-ce pas? Tu n'y apprendrais rien de plus; ainsi tu vois que nous n'y perdrions pas grand'chose.“

Alors, pour achever de me persuader, il me fit le plus séduisant tableau des plaisirs qui nous attendaient dans les bois; à la fin[15], cédant à ses sollicitations, je me laissai entraîner, et, au lieu d'aller à l'église, nous prîmes un sentier qui conduisait à la forêt.

Je n'avais pas, malgré cela, l'esprit fort tran-

quille; et cette inquiétude que donne toujours[16] la pensée d'un devoir éludé me gâtait déjà le plaisir de cette excursion. Nous arrivâmes bientôt[17] à la forêt : elle offrait un délicieux refuge contre l'ardente chaleur du jour. Sous ses ombrages séculaires on respirait un air frais[18], embaumé par les bruyères et les genêts sauvages qui émaillaient de leurs brillantes fleurs jaunes le vert tapis de mousse et d'herbe nouvelle qui couvrait la terre.

Après nous être un instant reposés[19], nous poursuivîmes notre route, choisissant de préférence les sentiers les moins fréquentés[20], de peur de rencontrer quelqu'un de connaissance. Peu à peu, cependant, la confiance nous revint; et, après avoir été longtemps sans nous parler autrement que tout bas[21], nous en arrivâmes à chanter, et à faire répéter à tous les échos nos rires et nos cris.

Après une assez longue marche[22], nous parvînmes à un endroit où les bois avaient été coupés; on avait laissé çà et là quelques beaux arbres, les autres avaient été abattus et les troncs enlevés : quant aux branches, on les avait disposées en ramées. „C'est là-dedans, me dit Robert[23], que sont les nids des merles; viens, je te réponds que nous en trouverons

5*

plus d'un.“ Et tout de suite nous nous mettons en quête. Robert s'y connaissait à merveille, et il en eut bientôt découvert[24] un qui renfermait trois ou quatre œufs. Il m'en fit découvrir un autre, et cette trouvaille, la première de ma vie, m'enchanta[25] : j'éprouvais le plaisir du chasseur qui vient d'abattre la première pièce de gibier.

Robert avisa bientôt[26] un autre nid dans le haut de l'un des arbres laissés debout; il se mit en devoir d'y grimper[27], ôta sa veste; et moi, mes deux nids dans les mains, je me mis à examiner comment il s'y prenait. Je donnais[28] tant d'attention à cette étude, que je n'entendis point les pas d'une personne qui s'avançait vers nous[29] : c'était un bon vieillard que l'on appelait le père Vincent. Il avait été petit marchand dans sa jeunesse[30]; mais des malheurs et la charge d'une nombreuse famille avaient rapidement fait décliner son commerce, et il était arrivé à la vieillesse sans ressources pour attendre en repos la fin de ses jours. D'une gaieté philosophique, bon et honnête[31], le père Vincent avait vu l'estime et la considération de tous le suivre dans sa mauvaise fortune[32] : chacun cherchait à l'employer le plus honorablement possible[33]; c'était le commissionnaire général du bourg à la ville voisine, et il remplissait

les missions dont on le chargeait[34] avec une intelligence et une activité que l'on eût à peine soupçonnés dans un homme d'un si grand âge[35]; car il avait bien près de soixante-dix ans à l'époque dont je parle.

Ce jour-là, justement, le père Vincent allait à B.....[36] faire une commission pour mon père. „Bonjour, monsieur Alfred, me dit-il en s'arrêtant tout près de moi, et en appuyant ses deux mains sur son bâton ferré[37]. Vous voilà bien loin du bourg, cette après-midi!“

Surpris par cette apostrophe, et la conscience toujours un peu troublée par mon escapade, je tressaillis tellement au son d'une voix humaine dans ce lieu solitaire[38], que je faillis laisser tomber mes deux nids sur le gazon. Quand j'eus reconnu le père Vincent, je me remis, et la rougeur qui avait subitement empourpré mes joues se dissipa. „Bonjour, père Vincent, lui dis-je; vous allez à la ville? — Oui, monsieur Alfred; je vais faire une commission pour votre papa; mais qu'est-ce que vous voulez donc faire de tous ces œufs[39]?... — C'est pour jouer à l'aveuglette, père Vincent,“ lui cria Robert, qui écartant les branches au milieu desquelles il était caché, montra sa figure, en faisant la grimace au vieillard. Le père Vincent n'aimait pas

Robert; celui-ci lui avait joué plus d'un vilain tour, et le vieillard lui en avait gardé une certaine rancune. Aussi, sans répondre à mon camarade, il continua de me parler : „Voyez-vous, mon petit ami, me dit-il[40], c'est le bon Dieu qui a fait les oiseaux auxquels appartiennent ces œufs. De ces œufs-là, vous le savez bien, naissent leurs petits; et si vous les cassez pour vous amuser, vous empêcherez autant de petits oiseaux de voir le jour. Or, voyez-vous, le bon Dieu n'a rien fait d'inutile[41], et il n'est pas beau de s'amuser à détruire son ouvrage. Si j'étais à votre place[42], je remettrais ces nids dans les ramées où vous les avez pris, afin que les pères et mères les retrouvent quand ils reviendront.

Cela me paraissait assez juste; et[43], presque honteux maintenant de la conquête dont j'étais si fier tout à l'heure, j'étais tout disposé à me rendre aux raisons du bonhomme, quand j'entendis la voix railleuse de Robert, qui s'écria : „Ohé! père Vincent, garre!"

En même temps il jeta sur la tête du vieillard[44] le nouveau nid qu'il venait d'atteindre. Il contenait[45] quatre petits éclos depuis quelques jours à peine, et qui se brisèrent sur le sol; l'un d'eux tomba même sur le bord du

chapeau du père Vincent. Je demeurai pétrifié. Le vieillard leva la tête, et, d'une voix grave et sévère[46] : „C'est une bien mauvaise action que vous avez faite là, Robert, et le bon Dieu vous en punira! Vous ôtez la vie à de petits êtres qui ne font aucun mal, vous n'avez pas même un prétexte à invoquer, et vous insultez un homme d'âge! Je vous pardonne pour mon compte, je ne voudrais pas que ma parole vous portât malheur[47]; mais souvenez-vous de ce que je vous dis, le bon Dieu vous en punira! Et vous, monsieur Alfred, dit-il en se tournant vers moi, je vous plains d'avoir une si dangereuse compagnie."

Là-dessus le bonhomme reprit sa marche, nous laissant le cœur agité de sentiments bien divers.

Robert descendit de l'arbre[48], et essaya de plaisanter sur les dernières paroles du père Vincent; mais l'acte cruel qu'il venait de commettre m'avait semblé si odieux, qu'il vit bien que je ne lui donnerais pas mon approbation, et il se tut. J'allai immédiatement[49] replacer les nids dans les ramées[50], et je lui dis que je voulais m'en retourner à la maison. Confus de ce reproche muet, Robert répondit, „Allons!" avec un air affecté d'insouciance; mais j'étais

bien sûr qu'au fond de son âme il se repentait de ce qu'il avait fait.

Nous marchâmes en silence pendant près d'un quart d'heure; tout à coup, au moment d'arriver au sommet d'une petite colline[51], nous entendîmes des voix confuses monter du fond de la vallée qu'elle dominait. Nous nous arrêtâmes ausitôt[52], et, marchant avec précaution, Robert alla à la découverte. Je ne comprenais pas trop pourquoi il mettait tant de circonspection; et j'allais avancer avec moins de mystère, quand il me fit, avec la main, signe de m'arrêter. J'obéis, et je le vis bientôt revenir en se glissant entre les arbres avec plus de précaution encore[53]. „C'est monsieur le curé, me dit-il; il est là avec tous les jeunes garçons du catéchisme, qui cueillent de la mousse verte pour[54] le reposoir*.“ (Nous étions dans l'octave de la Fête-Dieu.) „Ils ne m'ont pas vu, heureusement! J'avais bien cru aussi[55] reconnaître la voix de Nicolas le sacristain, et c'est pour cela que tu m'as vu aller tout doucement... A présent sauvons-nous, il ne faut pas qu'ils nous voient!“

* Petite loge ornée de verdure et de fleurs que l'on construit sur la route que doit parcourir la procession du Saint-Sacrement, le jour de la Fête-Dieu.

Ainsi une faute entraîne toujours dans une autre faute[56]. Nous retournâmes sur nos pas en fuyant de toute la vitesse de nos jambes, courant à travers le bois sans suivre de sentier battu. Enfin, n'en pouvant plus de fatigue, et parvenu au fond d'un autre vallon, je m'assis, ou plutôt je me laissai tomber au bord d'un petit ruisseau qui poursuivait sa course murmurante dans le plus joli lieu de la terre. Mais je n'avais guère l'esprit à la contemplation[57]! Je déclarai positivement à Robert que je n'irais pas plus loin, que j'étais fatigué à ne plus pouvoir marcher, et que j'aimerais mieux passer la nuit en cet endroit que de me remettre en route. Robert s'assit à côté de moi sans rien dire.

Notre punition commençait déjà : assis au bord du ruisseau, las et fatigué, je réfléchissais avec amertume sur les suites de notre escapade[58]. „Si j'avais fait mon devoir, pensai-je, j'aurais accompagné le curé et les jeunes garçons à la cueillette de la mousse, où je m'étais tant amusé la semaine dernière.“ Je me figurai alors la petite troupe gaie, heureuse, active, choisissant et arrachant avec précaution la mousse la plus verte et la plus fraîche. La dernière fois[59], j'avais été l'un des éclaireurs envoyés à

la recherche des bancs les mieux fournis; et, comparant ma situation actuelle aux plaisirs qui m'attendaient si je ne m'étais pas laissé entraîner par Robert, je me dis que[60] j'aurais mieux fait d'aller au catéchisme, qu'il y a toujours du profit à suivre ses devoirs.

Hélas! j'étais loin de me douter des épreuves qui nous restaient à subir.

Notre halte fut longue, et elle eût été plus longue encore, si je n'avais vu, avec une terreur que je ne puis exprimer[61], le soleil disparaître à l'horizon. La nuit allait venir! A cette pensée, je me levai en sursaut, retrouvant tout à coup mes forces. Robert, frappé de la même idée, éprouva aussi la même émotion. Sans nous rien dire, nous nous comprîmes à merveille[62], et remontâmes le vallon.... Mais nous avions couru si longtemps sans regarder de quel côté nous allions, qu'il[63] nous fut impossible de nous orienter et de reconnaître notre chemin : nous marchâmes devant nous à tout hasard. Je n'ignorais pas que le soleil se couche à l'occident[64], et qu'en se plaçant de manière à avoir à sa gauche le point de l'horizon où il disparaît, l'on aurait l'orient à sa droite, le nord en face, et le sud derrière soi : mais je n'avais jamais eu la curiosité de regarder, sur

la grande carte qui était dans le bureau de mon père[65], si la forêt était au nord, au sud, à l'orient ou à l'occident du bourg. Comme[66] je me promettais de l'étudier quand nous serions sortis de cette maudite forêt! Mais plus nous avancions et moins nous nous reconnaissions, et plus le bois semblait s'épaissir!

La nuit, comme on le sait, succède dans le mois de juin très-rapidement au jour; le crépuscule dure peu de temps[67]. Nous nous trouvâmes donc bientôt dans une obscurité complète, que les noirs rameaux des arbres rendaient plus profonde encore... Tant qu'il y avait eu un reste de jour, j'avais conservé l'espérance et le courage; mais quand le dernier et pâle rayon de lumière eut disparu[68], un sentiment que je ne puis définir, et qui ressemblait à du désespoir, vint envahir mon cœur. Deux larmes silencieuses coulèrent le long de mes joues, et Robert, qui à ce moment me prenait le bras, sentit l'une d'elles lui tomber sur la main[69]. Il avait une année entière de plus que moi; il était plus grand, plus robuste[70], et il essaya de me rendre un peu de courage, bien qu'il n'en eût guère conservé plus que moi; mais sa voix tremblait, et il ne me persuada pas.

Nous marchions toujours et nous ne rencontrions pas de sentier[71]. A chaque instant nos pieds heurtaient les cailloux, ou s'embarrassaient dans les lianes et les ronces qui couvraient le sol. Parfois une ondulation imprévue du terrain faisait manquer tout à coup la terre sous nos pas, et nous occasionnait de rudes secousses... Puis il me[72] revint à l'esprit toutes les sombres histoires que j'avais lues autrefois, et dans lesquelles les loups et les sangliers jouaient des rôles affreux... Je croyais à chaque instant reconnaître[73] leurs hurlements lointains dans ces bruits sourds et vagues qui courent sous la cime des grands arbres[74]... La chouette et le hibou jetaient de temps à autre leur cri lugubre... Un moment je me sentis arrêté par la manche[75] : je crus ma dernière heure arrivée !.. Ce n'était qu'une branche de l'arbre auprès duquel je venais de passer.

Brisé de corps et d'esprit, je marchais lourdement, et comme oppressé par un horrible cauchemar[76] : brigands à la mine sinistre, loups dévorants, précipices inattendus se succédaient tour à tour dans mes terreurs, auxquelles vint s'en joindre une dernière qui nous manquait encore.

La chaleur avait été extrême pendant la plus grande partie du jour, et vers la fin le ciel

s'était couvert de nuages orageux. Tout à coup[77], au milieu de l'obscurité profonde qui nous enveloppait, un éclair illumina subitement la forêt et nous éblouit de sa vive clarté; puis revint la nuit, plus épaisse encore qu'auparavant. Bientôt[78] le sourd mugissement du tonnerre se fit entendre dans le lointain; puis roulant d'échos en échos, de vallée en vallée, s'avançant comme la vague qui se grossit de toutes celles qu'elle dépasse, la foudre ébranla de ses éclats épouvantables tous les creux de la forêt. Le feuillage des vieux chênes en frémit, leurs troncs séculaires en furent ébranlés[79]... Robert et moi nous tombâmes à genoux... Oh! quelle ardente prière j'adressai au ciel! de quel cœur fervent[80] je priai Dieu de nous conserver la vie, lui promettant de ne plus désormais m'écarter de mes devoirs!...

Cette prière ranima mon courage[81], et je me relevai plein de confiance dans l'appui du Seigneur. C'était maintenant moi qui soutenais Robert; nous reprîmes notre marche pénible; de larges gouttes de pluie commençaient à tomber sur les feuilles, les éclairs devenaient de plus en plus fréquents, le bruit du tonnerre était continuel, et pourtant je marchais d'un pas léger, et ma frayeur avait disparu... Tout à

coup[82] je vis briller au loin comme une étoile: j'avais alors le cœur si rempli d'espérance, que j'affirmai à Robert que cette lumière venait assurément d'une habitation[83]. Nous y marchâmes tout droit, et l'étoile devenait de plus en plus distincte; fatigues, terreurs, angoisses, tout s'oubliait! Nous allions arriver au port! A cet instant, l'étoile disparut!

Jamais je n'oublierai le coup dont je me sentis alors frappé... Mon cœur cessa de battre pendant plusieurs secondes[84], mon sang se glaça, mes jambes se dérobèrent sous moi... J'aurais mieux aimé mourir! Je ne pensais plus à rien, ni à mes parents, ni à Robert, ni au reste du monde. Il me semblait que cette lumière c'était ma vie, et que ma vie s'était évanouie avec elle; j'étais tombé sur la terre, épuisé par toutes ces secousses, anéanti. J'entendis cependant Robert pousser un cri de joie; je levai machinalement les yeux[85], l'étoile était revenue! Je ne ressentis pas un bonheur aussi vif qu'on pourrait l'imaginer à cette bienheureuse réapparition; je m'en défiais, je n'osais plus croire à sa réalité; et puis, d'ailleurs, je n'avais plus la force de marcher. Robert me prit sous le bras, et nous avançâmes lentement vers cette lumière, qui nous avait déjà si fatalement trom-

pés... Pourtant cette fois elle nous demeura fidèle[86], et nous arrivâmes enfin à une cabane de bûcheron. Robert frappa à la porte, qui s'ouvrit aussitôt[87]; quelqu'un laissa échapper un cri qui m'alla au cœur, et je tombai évanoui dans les bras de ma mère.

Oui, c'était elle : c'était ma bonne mère, qui[88], ne m'ayant pas vu revenir pour le dîner, et dans la plus vive inquiétude, était courageusement venue à notre recherche[89]. Le père Vincent avait dit où il nous avait rencontrés, en taisant, toutefois, la mauvaise action de Robert. C'était là un indice : mon père, celui de Robert, et six ou sept des habitants du bourg[90], s'étaient dispersés dans cette partie de la forêt. Le trouble et la frayeur nous avaient sans doute empêchés d'entendre leurs cris[91], que la tempête, d'ailleurs, suffisait bien à couvrir; les heures s'écoulaient; ma mère, en proie aux plus mortelles angoisses, attendait dans cette cabane de bûcheron.... Nous arrivâmes comme je vous l'ai dit.

Quand je revins à moi, j'étais couché sur un lit de bruyère fraîche[92], auprès d'un bon feu; la cabane était toute pleine de monde, tous ceux qui nous avaient cherchés étaient rentrés; ma mère veillait auprès de moi, tenant une de

mes mains dans les siennes; j'étais épuisé, mais je me sentais renaître[93]; je n'avais de tout ce qui s'était passé qu'un souvenir confus, et je m'étonnais de voir cette réunion, de me trouver dans cette cabane[94], quand la vue de Robert, endormi dans les bras de son père, me rappela tous les incidents de cette laborieuse journée. Alors, serrant faiblement la main de ma bonne mère et lui souriant, je fermai les yeux de nouveau, et m'endormis d'un sommeil profond.

Le lendemain, à l'aube du jour, je m'éveillai[95]. Ma première pensée fut pour ma mère, dont je baisai les yeux remplis de larmes : elle s'unit à moi dans les ferventes actions de grâces que je rendis à Dieu, qui avait écouté ma prière et nous avait sauvés. Mon père me serra dans ses bras, et Robert me tendit la main avec un sourire mélancolique et charmant que je ne lui connaissais pas.

Cette terrible nuit avait fait sur son cœur une impression salutaire[96] : il travailla sérieusement à se corriger de ses défauts. Nous communiâmes ensemble; il fut un modèle de piété: j'ai appris plus tard qu'il avait employé l'argent que son père lui donnait pour ses menus plaisirs[97], à acheter une robe à la petite fille

du père Vincent, que ce trait aimable réconcilia tout à fait avec lui.

Nous partîmes[98] pour le collége au mois d'octobre suivant[99] avec mon cousin Louis, qui était revenu passer les vacances au milieu de nous. Unis par l'âge et les goûts, nous formâmes un étroit triumvirat qui ne proscrivit personne. Notre amitié[100] traversa victorieusement ces longues années du collége; et maintenant encore, séparés sans être désunis, nous sentons, lorsque l'un de nous va visiter l'autre, que nous nous aimons toujours comme autrefois.

Questionnaire.

1 — A quelle époque de l'année se passe cette histoire?
2 — Qu'est-ce que le jeune Alfred était allé faire au jardin?
3 — Qu'est-ce que c'était que Robert Guillemin?
4 — Quel état exerçait le père d'Alfred?
5 — Pourquoi n'avait-il pas pour Robert un penchant bien vif?
6 — Quel était le caractère de ce garçon?
7 — Pourquoi Alfred préférait-il son ami Louis?
8 — Comment se fit-il que les deux cousins se trouvèrent séparés?
9 — A quoi se préparaient Alfred et son camarade Robert?
10 — Que pensa Alfred en recevant la visite de Robert?
11 — Pourquoi Alfred se hâta-t-il de finir d'arroser ses fleurs?
12 — Que dit Robert en parlant d'une giroflée?
13 — Que dit-il à son ami pour l'engager à se rendre dans la forêt?

14 — Pourquoi pensait-il qu'il était inutile qu'ils allassent au catéchisme?
15 — Qu'arriva-t-il enfin?
16 — Pourquoi Alfred n'était-il pas parfaitement heureux?
17 — Où les deux amis arrivèrent-ils bientôt?
18 — Que dit-il du lieu où ils se trouvaient?
19 — Que firent-ils après s'être reposés?
20 — Pourquoi choisissaient-ils les sentiers les moins fréquentés?
21 — Que finirent-ils par faire lorsque la confiance leur fut revenue?
22 — où arrivèrent-ils après une longue marche?
23 — Que dit Robert en parlant des nids?
24 — Que découvrit-il bientôt?
25 — Pourquoi Alfred était-il dans l'enchantement?
26 — Qu'est-ce Robert avisa bientôt?
27 — Que fit-il avant de grimper dans l'arbre?
28 — Pourquoi Alfred n'entendit-il point les pas d'une personne qui s'avançait?
29 — Quelle était cette personne?
30 — Qu'avait-elle fait dans sa jeunesse et que faisait-elle maintenant?
31 — Les malheurs qu'elle avait éprouvés nuisaient-ils à sa considération?
32 — Qu'est-ce que chacun cherchait à faire pour lui?
33 — A quoi l'employait-on ordinairement?
34 — Comment remplissait-il les commissions dont on le chargeait?
35 — Cet homme était-il encore jeune?
36 — Où le père Vincent allait-il ce jour-là?
37 — Que dit-il à Alfred, après lui avoir souhaité le bonjour?
38 — Qu'éprouva Alfred en entendant parler quelqu'un?
39 — Que répondit-il quand le vieillard lui demanda ce qu'il voulait faire de ses œufs?
40 — Que dit le père Vincent en parlant des oiseaux et de leurs œufs?

41 — Que trouvait-il de blâmable dans la conduite d'Alfred ?
42 — Que lui conseilla-t-il de faire ?
43 — Quelle impression ce discours fit-il sur le jeune homme ?
44 — Qu'est-ce que Robert jeta sur la tête du père Vincent ?
45 — Combien y avait-il d'oiseaux dans ce nid ?
46 — Que dit alors le père Vincent ?
47 — Qu'ajouta-t-il encore ?
48 — Quand Robert fut descendu de l'arbre, qu'essaya-t-il de faire ?
49 — Où Alfred porta-t-il les nids qu'il tenait dans ses mains ?
50 — Que dit-il ensuite à son ami ?
51 — Qu'entendirent les deux enfants au moment d'arriver au sommet d'une petite colline ?
52 — Que fit alors Robert ?
53 — Que dit-il en revenant auprès de son ami ?
54 — Qu'est-ce que c'est qu'un reposoir ?
55 — Pourquoi Robert s'était-il avancé tout doucement ?
56 — Que firent alors les deux enfants ?
57 — Qu'est-ce qu'Alfred déclara à son ami ?
58 — Quelle réflexion fit-il quand il fut assis au bord du ruisseau ?
59 — Que se rappelait-il avoir fait la semaine dernière ?
60 — Que pensait-il qu'il aurait dû faire ?
61 — Que vit-il avec terreur ?
62 — Que firent alors les deux enfants ?
63 — Pourquoi ne retrouvaient-ils pas facilement leur chemin ?
64 — Alfred savait-il s'orienter en regardant le soleil ?
65 — A quoi n'avait-il point songé en regardant la grande carte placée dans le bureau de son père ?
66 — Que se promettait-il de faire à l'avenir ?
67 — Dans quelle situation se trouvèrent bientôt les deux enfants ?
68 — Quel sentiment éprouva Alfred quand le dernier rayon de lumière eut disparu ?

69 — Quelle était la différence d'âge entre les deux amis ?
70 — Qu'essaya-t-il de faire?
71 — Quelles difficultés les deux amis éprouvaient-ils dans leur marche ?
72 — A quoi Alfred pensait-il dans ce moment?
73 — Que croyait-il reconnaître à chaque instant?
74 — Qu'entendait-on de temps en temps?
75 — Que crut Alfred en se sentant arrêté par la manche?
76 — Que voyait-il dans le cauchemar dont il était oppressé?
77 — Qu'est-ce qui vint encore ajouter à sa frayeur ?
78 — Qu'entendit-on bientôt?
79 — Que firent alors les deux amis ?
80 — Quelle prière adressèrent-ils à Dieu?
81 — Qu'éprouva Alfred après avoir prié?
82 — Qu'aperçut-il tout à coup ?
83 — Que firent alors les deux enfants?
84 — Quel sentiment éprouva Alfred quand il vit disparaître la lumière?
85 — Pourquoi Robert poussa-t-il un cri de joie?
86 — Où arrivèrent enfin les deux fugitifs ?
87 — Que se passa-t-il au moment où la porte de la cabane s'ouvrait?
88 — Qu'avait fait la mère d'Alfred ?
89 — Comment avait-on su que les enfants étaient dans la forêt?
90 — Qu'avaient fait le père de Robert et plusieurs habitants du bourg ?
91 — Pourquoi les enfants n'avaient-ils pas entendu leurs cris ?
92 — Où Alfred se trouva-t-il lorsqu'il fut revenu à lui ?
93 — Pourquoi s'étonnait-il de voir tant de monde autour de lui?
94 — Qu'est-ce qui lui rappela tout ce qui s'était passé?
95 — A qui pensa-t-il d'abord en se réveillant le lendemain matin?
96 — Que fit Robert depuis ce jour-là?

97 — A quoi employa-t-il plus tard l'argent que son père lui donnait pour ses menus plaisirs?
98 — Où conduisit-on les deux enfants le mois d'octobre suivant?
99 — Avec qui se trouvèrent-ils réunis?
100 — Ces trois enfants restèrent-ils toujours amis?

LOUIS

OU

LA CAISSE D'ÉPARGNE.

„Bah!... la caisse d'épargne[1]! c'est bon pour les avares," disait le petit Louis, tandis que son père[2], laborieux maçon, comptait, sur le coin de la cheminée, une pile de cinquante francs, et qu'il sortait de sa poche un livret[3] sur lequel étaient inscrites déjà plusieurs sommes déposées à la caisse : celle-ci étant la plus forte, le bon Mathieu souriait de joie[4] à l'idée de la porter ce même jour au trésor commun des honnêtes gens, dans ce bon terrain où l'argent profite et ne se perd jamais.

„Louis, dit Mathieu[5], si tu parles toujours ainsi, tu deviendras un mauvais sujet. Les caisses d'épargne, mon enfant, sont établies[6] pour

le bonheur de ceux qui travaillent : vois-tu, ma journée te donne du pain et des habits; mais, quoi! dans notre état[7], celui qui a ses jambes aujourd'hui ne les a plus demain, et si je dégringolais quelque matin en maçonnant, eh bien! pour me guérir et vous donner à *vivre*, pendant ma maladie, à toi et à ta mère[8], tu verrais que nous serions bien aises de trouver là notre argent, et que personne ne dirait : Mathieu est un avare, mais plutôt[9] on entendrait le monde assurer que c'est bien sage de penser de cette sorte, et que l'argent que l'on donne dans les cabarets ne se rattrape plus, tandis que celui-ci se trouve au contraire augmenté[10], et ça sans aucune crainte de le jeter dans la bourse percée du diable, comme font tels et tels, qui, pour de gros intérêts ou de grosses promesses[11], mettent leur avoir entre les mains de malhonnêtes gens!"

Louis, tout le temps de ce discours[12], roulait lentement la ficelle autour de sa toupie, puis il la fit valser à la fin d'une telle force, que son père hocha la tête, prit son argent et sortit en disant :

„Ces enfants[13]! ils n'écoutent rien de ce que savent les vieux!" Cela n'est pas tout à fait vrai : les enfants sont légers, espiègles[14], mais

ils retiennent toujours quelque chose des bonnes leçons qui frappent leur cœur à l'insu de leur esprit; il fallait bien, comme on le verra, qu'il en fût ainsi du caractère du petit Louis Mathieu... Après avoir[15], pendant un quart d'heure, fait virer et revirer sa toupie, il la mit dans sa poche et courut au dehors en sautant et chantant[16]... Sa tante revenait du lavoir : „Tiens, lui dit-elle[17], ma hotte est assez lourde, tu serais un gentil garçon de me décharger de cet autre paquet de linge; tu viendras jusque chez nous, et si ta cousine Charlotte est rentrée[18], elle nous fera une bonne omelette; depuis le matin que je suis à c'te besogne, je ne manque pas d'appétit...“ Louis, enchanté, prit le paquet[19], le mit à son bras, puis sur sa tête, sur son dos, traîna le linge, courut, fit mille tours, et atteignit enfin la maisonnette de la tante.

Charlotte[20] était rentrée, et quand la femme Julienne fut déchargée[21], on cassa les œufs, on chauffa la poêle, et le lard coupé, la graisse fondue, tout cela fit un régal délicieux pour les estomacs qui en espéraient chacun leur part. Louis mangea avec un appétit de gamin. Après le repas[22], il y eut causerie entre la mère et la fille : „Vous ne savez pas, maman, j'aurai,

cet hiver[23], un beau bonnet!... aussi beau que pourrait l'avoir Mme la préfette!... Que je vous dise donc[24]: c'est Aglaé, avec qui j'ai été amie à l'école, qui travaille à c'te heure comme un ange; pour trente sous elle me fera une superbe broderie, le tulle m'en coûtera un peu plus, puis[25] un ruban rose avec des filets blancs, qu'il n'y aura rien de si frais; enfin[26], pour six francs, six francs dix sous, je serai joliment coiffée, allez!... Je puis jusque-là[27] économiser la somme sur mes journées; n'est-ce pas que le voulez bien, maman? — Sans doute," répondit Julienne... Veuve et sans bon état[28], elle désirait voir sa fille toujours mieux parée que ses compagnes.

Louis vint se mêler nonchalamment à la conversation... „Charlotte, dit-il, moi[29], si j'étais à ta place, j'économiserais les six francs pour autre chose que pour avoir un si beau bonnet!... — Vrai, c'est naturel, petit cousin[30], tu aimerais mieux un cerf-volant peut-être, ou quelqu'un de ces jolis joujoux qu'on vend à la foire. — Pas du tout: ne dirait-on pas que je suis un joueur, que je n'ai que sept à huit ans, quand j'en ai onze!..."

A ce moment, en gesticulant[31], la toupie s'échappa de sa veste, et vint tomber aux pieds

de Charlotte, qui fit de bons éclats de rire... „Ah! ah[32] voyez comme il n'est pas joueur!..." Louis, un peu confus, n'en continua pas moins à blâmer la dépense projetée. „Eh bien! dit Julienne, qu'en ferais-tu donc de cet argent?[33] — Je le mettrais à la caisse d'épargne!"

Les deux femmes, stupéfaites, se regardèrent, et Charlotte murmura tout bas à sa mère[34]: „Le v'là déjà qui parle comme mon oncle! Sont-ils ennuyeux!"

Il est vrai que Mathieu engageait souvent sa belle-sœur à[35] mettre plus d'économie dans la direction de son ménage. „Lorsqu'on veut sagement vivre, s'écriait-il[36], on peut un jour changer son pauvre toit de chaume contre une maison en bonne maçonnerie; mais autrement arrive la vieillesse, qu'il faut traîner quelquefois à la belle étoile..."

Julienne, fort en colère d'entendre le fils parler comme le papa, répondit à Louis[37]: „Quand tu auras six francs, mon ami, tu les porteras à ta caisse d'épargne; jusque-là ne te mêle pas des six francs des autres."

Le jeune enfant[38], n'ayant mis aucun fiel à son observation, s'étonna de la méchante humeur de ses parentes. A souper[39], il raconta la chose à son père, qui fut bien content[40] d'a-

percevoir que la leçon du matin avait porté son fruit; il serra Louis dans ses bras, en disant[41]: „Tiens, fils, v'là dix francs pour ton compte; c'est ta première mise. Demain tu les porteras à l'administration; tu auras ton livret pour toi... Puis, de temps en temps[42], quand je te donnerai quelques sous, tu seras maître alors de grossir ta réserve ou de dépenser ton argent; je ne veux pas non plus que tu cesses de t'amuser avec les camarades: il ne faut devenir ni sournois ni avare, pour rester honnête et économe!"

Louis fut ravi[43] de la satisfaction qu'il vit briller sur la bonne figure de son père et du petit trésor qu'il allait posséder... Depuis cette époque, la réflexion germa dans son cœur[44]: „Les hommes, pensait-il, peuvent donc parvenir à la fortune en ménageant dès l'enfance; ils n'ont pas besoin alors de travailler si tard." Le petit Mathieu devint très-sage[45], il apprit à lire, écrire[46], ce qui ne l'empêcha pas de gâcher le mortier et le plâtre, parce qu'il voulait apprendre l'état de son père. En un mot, on le vit si diligent, si plein d'adresse et de bonne volonté[47], que tout le monde devina qu'il serait un jour le premier maître maçon de la ville.

Charlotte et sa mère ne se corrigèrent pas[48]; elles achetèrent tant de bagatelles, que la poêle même ne fit pas toujours frire l'omelette au lard! Alors le travail[49], la tristesse, l'insuffisante nourriture, rendirent la mère Julienne bien malade!... Les beaux habits engraissent l'orgueil, mais la santé ne se soutient qu'avec du bon pain, de la soupe et de la gaieté. Quand le mal est une fois arrivé, ce n'est plus l'heure de gronder!... Cette pauvre femme était donc bien souffrante! Le père Mathieu[50], en ce moment, travaillait à une grande bâtisse, à six lieues de là. Louis, alors âgé de quatorze ans[51], trouvant de l'ouvrage dans le pays, restait près de sa mère... Un soir[52], il vint voir sa tante[53]; elle était au lit, entourée de ses rideaux, et sa fille, à genoux devant elle, pleurait comme une désespérée! Le jeune homme approche doucement et lui demande si la malade va plus mal[54]. „Non, cousin; mais c'est que nous avons du chagrin par-dessus la maladie.“ Louis était bon; il s'attendrissait déjà avec Charlotte. Ils allèrent s'asseoir près de la cheminée: elle lui dit à voix basse: „Tu sais[55] cette méchante propriétaire qui nous a déjà tourmentées?..... eh bien! elle ne veut plus attendre! il faut lui payer demain 62 francs[56], ou bien on vendra

notre pauvre couchette, l'armoire, les chaises, les robes, tout, quoi!... tout!... est-ce dur! Si encore elle avait besoin de son argent[57]! mais elle n'en manque pas, Seigneur!... et voir cette pauvre femme malade, et dire des choses comme celles-là!... Moi, je ne sais que faire. Louis, si ton papa était ici[58], peut-être qu'il nous prêterait la somme; mais à six lieues!... n'y a-t-il pas de quoi se désoler!... Louis!... dis-moi donc quelque chose;" cria Charlotte, qui, étant fort vive, ne comprenait rien à l'air pensif de son cousin... Aussi fut-elle[59] bien étonnée lorsque, sortant de sa méditation, il se jeta à son cou en lui disant : „Charlotte... j'ai 75 francs à la caisse d'épargne; ils sont à moi; papa m'a dit bien souvent[60] : Tu peux en faire ce que tu voudras... Dame, pour son livret, à lui, on n'y pourrait pas toucher; mais le mien, je l'ai; oh! suis-je content!... Demain[61], je te remettrai 65 francs, parce que, vois-tu, je garderai les 10 francs de la première mise, que ce bon papa m'a donnés en un coup, et qui nous porteront encore bonheur une autre fois... — Ah! dit la jeune fille[62], tu ne m'en veux donc pas de m'être moquée de toi pour la caisse d'épargne? tu es un bien bon garçon, Louis[63], je me cer-

rigerai, va; je mettrai aussi là toutes mes économies, et une autre fois, quand maman sera malade, je ne serai plus si malheureuse!...“

Ils allèrent tous deux[64] se jeter à genoux près du lit de Julienne; elle avait tout entendu, et baigna de pleurs bien doux ces jeunes têtes inclinées sur ses mains!... Louis se disait en lui-même[65] : „Jusqu'à présent je croyais que la caisse d'épargne ne procurait que l'aisance dans la vieillesse; ah! j'ignorais qu'elle peut encore nous donner le bonheur de secourir nos amis!“

La cruelle propriétaire fut apaisée. Julienne se rétablit[66]; elle paya sa dette à son neveu[67]; on la vit toujours, depuis, tranquille et laborieuse. Charlotte, quelques années après[68], devint une excellente mère de famille.

Le père Mathieu[69] se bâtit une jolie maison; il s'y retira à cinquante ans avec sa femme, et leur vieillesse est bien paisible.

Louis travaille encore. A la tête, aujourd'hui[70], de nombreux ouvriers, il est à tous leur père et leur ami; chacun d'eux[71], par ses conseils, économise et place quelque argent; si parfois on leur voit ouvrir la porte des ca-

barets, chômer trop de fêtes, ou courir les lundis[72], alors Louis va leur verser un dernier coup; mais il leur dit à l'oreille : „Eh! l'ami, souviens-toi de ton livret de la caisse d'épargne!"

Questionnaire.

1 — Que disait le petit Louis en parlant de la caisse d'épargne ?
2 — Quel était : état de son père ?
3 — Que lisait . n dans le livret que celui-ci sortit de sa poche ?
4 — Pourquoi l. bon Mathieu souriait-il ?
5 — Que dit-il . son fils en l'entendant mal parler de la caisse d'épargne ?
6 — Dans quel but les caisses d'épargne sont-elles établies ?
7 — Qu'arrive-t-il souvent dans l'état de maçon ?
8 — Que verrait-il avec plaisir s'il éprouvait quelque accident ?
9 — Que dirait-on de Mathieu en voyant qu'il s'est réservé des ressources ?
10 — Peut-on avec sécurité mettre son argent à la caisse d'épargne ?
11 — En est-il de même de tous les placements ?
12 — Que faisait Louis pendant que son père lui tenait ce discours ?
13 — Quel réflexion fit-il en empottant son argent ?

14 — Ce que disait le père Mathieu était-il tout à fait vrai?
15 — Que fit Louis pendant un quart d'heure?
16 — Qui rencontra-t-il en sortant de chez lui?
17 — Que lui dit sa tante?
18 — Que devait faire la cousine Charlotte si elle était rentrée?
19 — Que fit le petit Louis du paquet que lui remit sa tante?
20 — Qui trouvèrent-ils en entrant à la maison?
21 — Comment s'y prend-on pour faire une omelette?
22 — Que fit-on après le repas?
23 — Qu'est-ce que Charlotte espérait avoir pour l'hiver?
24 — Par qui ce bonnet devait-il être brodé?
25 — Que devait-on mettre dessus?
26 — Combien en tout devait coûter la coiffure?
27 — Quelle permission Charlotte demanda-t-elle à sa mère?
28 — Quelles étaient les idées de Julienne à l'égard de sa fille?
29 — Que dit le petit Louis à sa cousine Charlotte?
30 — Que lui répondit celle-ci?
31 — Qu'est-ce que Louis laissa tomber en gesticulant?
32 — Quelle réflexion fit Charlotte en voyant la toupie?
33 — Que répondit Louis quand sa tante Julienne lui demanda ce qu'il ferait de son argent?
34 — Qu'est-ce que Charlotte dit tout bas à sa mère?
35 — Quelles représentations Mathieu faisait-il souvent à sa belle-sœur?
36 — Que peut-on faire quand on vit avec économie?
37 — Que répondit Julienne en entendant Louis parler comme son père?
38 — Pourquoi Louis s'étonna-t-il de l'humeur de ses parentes?
39 — Que fit-il pendant le souper?
40 — De quoi son père fut-il bien content?
41 — Que dit-il au petit garçon, et que lui donna-t-il?
42 — Qu'ajouta-t-il encore?
43 — Pourquoi Louis éprouva-t-il une grande joie?
44 — Quelles réflexions fit-il?

45 — Quelle conduite mena-t-il à partir de ce jour?
46 — Que continuait-il de faire néanmoins?
47 — Que pensa-t-on de lui en voyant sa bonne volonté?
48 — Quel emploi Charlotte et sa mère continuèrent-elles à faire de leur argent?
49 — Qu'arriva-t-il alors à la mère Julienne?
50 — Où se trouvait le père Mathieu dans ce moment?
51 — Et Louis, que faisait-il?
52 — Où alla-t-il un soir?
53 — Dans quel état trouva-t-il sa tante, et que faisait Charlotte?
54 — Que lui répondit celle-ci, quand il lui demanda si sa mère allait plus mal?
55 — Quel était le sujet de leur peine?
56 — Que devait-il arriver si elles ne payaient pas?
57 — Cette propriétaire avait-elle donc si grand besoin de son argent?
58 — Qu'aurait pu faire le père Mathieu s'il eût été présent?
59 — De quoi Charlotte fut-elle bien surprise?
60 — Quelle proposition lui fit le petit Louis?
61 — Pourquoi ne voulait-il remettre que 65 francs?
62 — Quelle réflexion fit la jeune fille en acceptant l'offre de son cousin?
63 — Que promit-elle de faire aussi?
64 — Que firent-ils ensuite tous les deux?
65 — Que se disait Louis en lui-même?
66 — Que fit Julienne lorsqu'elle fut rétablie?
67 — Continua-t-elle à vivre dans la dissipation?
68 — Que devint Charlotte quelques années après?
69 — Que fit le père Mathieu quand il eut atteint l'âge de cinquante ans?
70 — Que fait Louis aujourd'hui?
71 — Quel conseil donne-t-il à ses ouvriers?
72 — Que fait-il quand il les voit aller trop souvent au cabaret, et que leur dit-il?

Fin.

IMPRIMERIE DUCALE A ALTENBOURG.



Druck der Hofbuchdruckerei in Altenburg.